

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
922
C69g
v.21

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE

49, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME VINGT-UNIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1874

Digitized by Google

Digitized by Google

922
C69g
v.21

GRANDE

VIE DES SAINTS

PREMIER JOUR DE NOVEMBRE.

La fête de tous les Saints. — Saint Césaire, diacre de Terracine, et ses compagnons, martyrs. — Saint Austremoine, apôtre de l'Auvergne. — Saint Drel ou Drennalus, évêque. — Sainte Marie, esclave, martyre. — Saint Bénigne, apôtre de la Bourgogne, martyr. — Saint Marcel, évêque de Paris. — Saint Lautein, abbé de Silèce. — Saint Vigor, évêque de Bayeux. — Saint Vollon, évêque. — Saint Potentin, abbé. — Saint Vellé, solitaire. — Saint Rivalin, solitaire. — Le B. Pierre-Paul Navarro, de la Compagnie de Jésus, et ses compagnons, martyrs. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Cette fête a été instituée pour honorer tous les Saints qui règnent dans le ciel. L'Église s'y est proposé : 1° de rendre à Dieu des actions de grâces pour les bienfaits dont il a comblé ses Élus; 2° de nous exciter à imiter leurs vertus, en nous mettant sous les yeux cette multitude de Saints de tout âge, de tout sexe, de toute condition, et en nous faisant contempler le bonheur ineffable dont ils jouissent, et auquel nous sommes appelés; 3° de solliciter la bonté céleste en faveur de ses enfants, par les mérites de ces puissants intercesseurs; 4° de les mettre à portée de réparer les fautes qu'ils peuvent avoir commises dans la célébration de chaque fête particulière, et de glorifier le Seigneur dans les Saints qu'ils ne connaissent pas, ou dont la

844421
Digitized by Google

fête n'a point de jour fixe parmi les fidèles. Que de reproches n'avons-nous pas à nous faire sur ce dernier article ? Suppléons aujourd'hui par notre ferveur aux manquements occasionnés par notre lâcheté dans les autres fêtes de l'année ; celle-ci les comprend toutes ; elle est encore l'image de cette fête éternelle que Dieu lui-même célèbre dans le ciel avec tous les Saints. Unissons nos louanges à celles de ces Bienheureux ; bénissons le Seigneur avec eux de ce qu'il leur a fait ressentir avec tant de tendresse l'effet de ses miséricordes, et de ce qu'en particulier il les a enrichis avec tant de magnificence de tous les trésors de la grâce [1].

Dans cette fête, comme dans toutes celles que nous célébrons en l'honneur des Saints, le culte suprême se rapporte à Dieu, et le culte intérieur que nous rendons aux Saints a pour objet de payer le tribut de l'hommage souverain à Dieu seul, de qui les Saints ont reçu tous les avantages précieux dont ils jouissent ; et lorsque nous les prions, nous ne leur demandons autre chose, sinon qu'ils intercèdent pour nous auprès du Seigneur.

[1] C'est la dédicace qui se fit à Rome, de l'église du Panthéon ou de la Rotonde, qui donna occasion à l'établissement de la fête dont il s'agit. Le Panthéon était un temple que Marcus Agrippa, favori d'Auguste, avait fait bâtir, et avait dédié à Jupiter-le-Vengeur. Il voulait par là, suivant Pline, faire sa cour à l'empereur, qui venait de remporter la victoire à Actium sur Antoine et Cléopâtre. On l'appela Panthéon, soit parce qu'on y plaça la statue de Mars avec celle de plusieurs autres divinités, soit, comme le pense Dion, parce que la figure de ce temple représentait les cieux, appelés par les païens la *résidence de tous les dieux;* car c'est là l'étymologie du mot grec *Panthéon.*

Ce chef-d'œuvre d'architecture est un demi-globe, sa hauteur étant presque égale à sa largeur; il a 158 pieds de diamètre. Il n'y a ni piliers ni fenêtres; le jour n'y entre que par une large ouverture de forme ronde, qui est en haut et au milieu. Au-dessous et vis-à-vis est l'orifice d'un égout avec un couvercle de cuivre concave, et percé de plusieurs trous, pour recevoir la pluie qui tombe par l'ouverture d'en haut (Voyez le *Théâtre d'Italie,* t. IV, p. 14 et fig. 57, 58, 59, fol.). Les réparations et les embellissements que l'on a faits dans l'intérieur de ce fameux temple, y ont apporté de grands changements; et il n'y a plus, pour ainsi dire, d'antique que l'extérieur.

Théodose le Jeune, qui monta sur le trône en 408, démolit tous les temples des idoles en Orient. Mais Honorius, son oncle, se contenta de les fermer en Occident; il voulut qu'on les laissât subsister comme un monument de l'ancienne magnificence de l'empire. L'état de discrédit où l'idolâtrie était tombée, ne donnant plus lieu de craindre d'en voir renouveler les superstitions,

Digitized by Google

Les honorer donc, c'est honorer Dieu en eux et par eux; c'est honorer Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, le Sauveur du monde, le Roi des Saints, le principe de leur sainteté et de leur gloire; c'est dans son sang qu'ils « ont lavé leurs vêtements; » c'est à lui qu'ils sont redevables de leur pureté et de l'éclat de leur innocence. Nous regardons leurs vertus comme des copies de ce divin original, comme les images de ses propres vertus, qu'il a produites en eux par l'effusion de son esprit et de sa grâce. Il n'y en a aucune en effet qui n'ait été retracée par quelque Saint d'une manière particulière. Nous admirons sa vie cachée dans la solitude des anachorètes; sa pureté sans tache, dans les vierges; sa patience ou sa charité dans ceux-ci; son zèle dans ceux-là; dans tous enfin, quelque degré de cette plénitude de toute vertu et de toute sainteté qui n'appartient qu'à lui. Non-seulement les vertus des Saints sont des copies de la vie et de l'esprit de Jésus-Christ; elles sont encore le prix de son sang; ce sont ses dons, ses grâces. En honorant les Saints,

ces édifices, en quelques endroits, furent purifiés et changés en églises, et le vrai Dieu triompha des fausses divinités dans leurs propres temples.

Lorsque les Saxons, établis en Angleterre, reçurent la foi, saint Grégoire écrivant au roi Edelbert, l. XI, ep. LXVI, p. 1175, l'exhorta à détruire les temples des idoles. Mais dans une lettre qu'il adressa depuis à saint Mellit, l. XI, ep. LXX, *ol.* 71, p. 1176, t. II, ed. Ben., il permit de les changer en églises.

Le pape Boniface IV fit purifier et ouvrir le Panthéon, et en 607, il le dédia sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les martyrs; ce qui lui a fait donner le nom de *S. Maria ad Martyres.* Il fut aussi appelé Rotonde. On faisait la fête de cette dédicace le 13 de mai.

Vers l'an 731, le pape Grégoire III consacra une chapelle dans l'église de Saint-Pierre en l'honneur de tous les Saints; et depuis ce temps-là on a toujours célébré à Rome la fête dont nous parlons ici. Le pape Grégoire IV étant venu en France, l'an 837, sous le règne de Louis le Débonnaire, la fête de tous les Saints s'y introduisit, et fut bientôt presque universellement adoptée. Voyez Jean Béleth, théologien anglais qui florissait à Paris en 328, *Rationale de divinis Officiis et Festivalibus,* c. CXXVII; Durand, évêque de Mende, lequel fut légat de Grégoire X au Concile de Lyon, *Rationale divin. Officiorum,* l. VII, c. XLIII; Thomassin, *Traité des Fêtes;* Fronteau, *in Calend.* p. 145.

Avant la dédicace de la Rotonde, on célébrait le 1er mai la fête de tous les Apôtres.

Les Grecs célèbrent une fête de tous les Saints, le dimanche après la Pentecôte. Voyez Smith, *de Hod. statu Eccl. Græc.* p. 19, et Benoît XIV, *de Festis in Dieces. Bonon.* Op. tom. XII.

Digitized by Google

nous honorons Celui qui est l'auteur de tout bien ; en sorte que l'on peut dire que toutes les fêtes des Saints ont été instituées pour honorer Dieu et Jésus-Christ.

Quand nous célébrons les fêtes des Saints, et surtout celle qui nous occupe présentement, notre dévotion doit principalement consister à louer Dieu, et à le remercier de cette bonté infinie qu'il a fait éclater en faveur de ses Élus. L'hommage que Dieu exige d'abord de nous, c'est la louange, le premier acte d'amour et de complaisance dans les adorables perfections de la Divinité. C'est pour cela que dans les psaumes, le plus parfait modèle de prières, il n'y a point de sentiments qui soient répétés plus souvent et avec plus d'ardeur, que ceux de l'adoration et de la louange. Ce sera l'emploi des Bienheureux dans le ciel pendant toute l'éternité. En contemplant les perfections divines, ils s'embrasent d'une ardeur toujours renaissante et toujours nouvelle ; aussi ne peuvent-ils cesser de s'unir au Souverain Bien, de toutes les puissances de leur âme.

Combien de Saints de l'un et de l'autre sexe ont renoncé au monde et à ses plaisirs, pour se consacrer entièrement aux exercices de la louange, de l'amour et de la componction ! C'est là que tous les serviteurs de Dieu puisent la force dont ils ont besoin pour avancer dans la vertu ; ils y trouvent encore des délices ineffables. A la vérité ils ne sont point capables ici-bas de louer Dieu continuellement par leur voix ou par les affections actuelles de leurs cœurs ; mais au moins tâchent-ils de le faire par la continuité de leurs désirs, et ils s'efforcent, par le motif qui anime leurs actions, de louer Dieu sans interruption par toute la suite de leur vie.

Nous le louons d'abord pour sa majesté, sa justice, sa sainteté, sa puissance, sa bonté, sa gloire. La joie que nous causent ses perfections sans bornes, nous porte à inviter toutes nos facultés, avec toutes les créatures, à le bénir ; nous trouvons notre joie à être, pour ainsi dire, abîmés dans sa grandeur, avec laquelle nos louanges ne pourront jamais avoir aucune proportion, et que notre imagination ne pourra jamais nous représenter. Pour suppléer à notre faiblesse, nous avons recours

Digitized by Google

l'Agneau sans tache, qui nous a été donné pour être offert en holocauste d'un prix infini, et par l'oblation duquel la Divinité est dignement honorée.

Nous nous réjouissons encore dans la gloire que Dieu possède en lui-même, et qu'il tient de lui seul. Tirant de son propre fonds sa grandeur et son bonheur infini, il n'a pas besoin de nous ; sa gloire intérieure est indépendante, et nos hommages ne peuvent l'augmenter : c'est en cela que consiste son souverain bonheur. Mais il y a une gloire extérieure qu'il reçoit de ses créatures ; et quoiqu'il n'en ait pas besoin, elle n'en n'est pas moins un devoir indispensable ; toutes les créatures sont tenues à hommage extérieur, pour reconnaître sa puissance et sa sainteté. Nous ne le lui devons pas seulement pour sa grandeur et sa gloire : nous le lui devons encore pour sa bonté, sa sagesse, et ses autres attributs, qu'il manifeste dans toutes ses œuvres. Comme nous ne sommes que des composés de ses miséricordes, nous sommes obligés de le remercier sans cesse de ce que, par une bonté toute gratuite, il nous a comblés de tant de bienfaits dans l'ordre de la nature et de la grâce.

Enfin, nous devons le louer et le remercier pour toutes les créatures qu'il a tirées du néant depuis le commencement du monde, et de toutes les merveilles qu'il a opérées en elles ou en leur faveur. De là vient que le Psalmiste et les Prophètes racontent si souvent ses merveilles, et qu'ils invitent tous les êtres à glorifier le nom du Seigneur. Mais c'est surtout dans ses Saints que Dieu est admirable [1]. C'est pour eux qu'il a formé ce monde, qu'il le conserve et le gouverne. Dans les révolutions des empires, dans la ruine ou la conservation des villes et des peuples, il a toujours en vue le salut de ses élus. Par une dispensation secrète mais admirable de sa Providence, « tout contribue au bien de ceux qui l'aiment [2]. » Il abrégera pour eux « les jours mauvais » à la fin du monde [3]. Souvent, pour la sanctification d'une âme choisie, il conduit une multitude innombrable de causes secondes, et les dirige aux fins qu'il s'est proposées.

[1] Ps. LXVII, 36. — [2] Rom., VIII, 28. — [3] Marc., XIII, 20.

Digitized by Google

C'est pour ses élus qu'il a envoyé son Fils, que ce Fils qui lui est consubstantiel est né, a sacrifié sa vie sur une croix, a opéré tant de prodiges, accompli tant de mystères, institué tant de sacrements, établi sur la terre une Église qu'il ne cesse d'assister. Que d'œuvres admirables pour la justification d'un pécheur, pour la sanctification d'une âme! Aussi n'y a-t-il rien où éclatent davantage la bonté, la miséricorde et la puissance de Dieu. La création de l'univers ne peut être comparée avec le salut d'une âme, opérée par la rédemption de Jésus-Christ. Qui pourrait exprimer avec quelle tendresse le souverain Seigneur de toutes choses veille sur chacun de ses élus? De quels dons ne les orne-t-il pas? Il les élève à la dignité la plus sublime et la plus étonnante; il les associe à la compagnie de ses Anges; il les fait cohéritiers de son Fils. Il a su, par son bras tout-puissant et tout miséricordieux, les affranchir de l'esclavage du démon, les arracher aux flammes de l'enfer; il les a purifiés de leurs souillures; et par les ornements de sa grâce, il leur a communiqué une beauté ravissante. De quelle gloire ne les a-t-il pas couronnés! Et de quels moyens s'est-il servi? des ignominies, des tourments, des tentations, des épreuves de toute espèce.

Lazare, qui était ici-bas couvert d'ulcères, et auquel le mauvais riche refusait les miettes qui tombaient de sa table, est présentement assis sur un trône de gloire, et enivré de délices que l'œil n'a jamais vues, et que l'esprit de l'homme n'a jamais comprises. De pauvres pécheurs qui étaient sur la terre le rebut du monde, sont assis à la droite de Jésus-Christ pour juger le monde avec lui au dernier jour, et pour rendre témoignage à l'équité de la sentence qu'il prononcera contre les méchants. Telle est la gloire dont ils sont environnés, que nous pouvons bien nous écrier avec le Psalmiste : « O mon Dieu, vous comblez vos amis d'un honneur excessif [1] ! »

Ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste sont choisis des douze tribus d'Israël [2], et de toutes les nations, sans au-

[1] Ps. CXXXVIII, 16. — [2] Apoc., VII, 3, 4, etc.

Digitized by Google

cune distinction de grec ou de barbare. Ce sont des personnes de tout âge, parce qu'il n'y en a aucun où l'on ne puisse parvenir au ciel; il y en a de tout état, de toute condition : les uns ont vécu sur le trône, les autres dans l'obscurité; ceux-ci dans la profession des armes, ceux-là dans le commerce; il y a des magistrats, des ecclésiastiques, des moines, des vierges, des personnes mariées, des veuves, des esclaves, etc. Point de condition, en un mot, qui n'ait ses Saints. Mais comment se sont-ils sanctifiés? en remplissant chacun les devoirs de leur état : en se faisant des moyens de salut des circonstances ordinaires de la vie, de l'adversité comme de la prospérité, de la santé comme de la maladie, des honneurs comme des mépris, des richesses comme de la pauvreté. Voilà l'effet de cette miséricorde, qui sait diversifier à l'infini ses opérations [1]. Le Seigneur a employé tous les moyens, il a mis tout en œuvre, « pour montrer aux siècles à venir l'abondance et les richesses de sa grâce [2]. » Aussi les Esprits bienheureux ne cessent-ils de louer la puissance et la bonté divine, dont ils seront des monuments éternels. Chacun d'eux dira pendant l'éternité : « Je chanterai le Seigneur, parce qu'il a triomphé avec gloire, etc. [3]; » et jetant leurs couronnes devant son trône, ils lui rapportent tout l'honneur de leurs victoires [4]. « Il ne fait, s'écrient-ils, que couronner ses dons en nous [5]. » Nous sommes invités à nous joindre à l'Église militante pour bénir et remercier le Seigneur de ce qu'il a comblé ses élus de tant de grâces. Mais nous devons en même temps le conjurer d'avoir compassion de nous, de nous tirer par sa miséricorde de cet abîme de misères et de péchés où nous gémissons, de guérir les maladies de nos âmes et de nous conduire par les saintes rigueurs de la pénitence à la félicité des saints.

Mais pour nous exciter à obtenir cette félicité, nous ne devons jamais perdre de vue l'exemple des Saints; nous devons en augmenter sans cesse le désir en méditant sur la gloire qu'ils pos-

[1] Pet., IX, 4. — [2] Eph., II, 7. — [3] Exod., XV, 1, 2, 11, 13, 18. — [4] Apoc., IV, 11; Ps. CXV, 1. — [5] *Nil Deus in nobis præter sua dona coronat.* S. Prosp., carm. *de Ingratis.*

Digitized by Google

sèdent, et qu'ils brûlent de partager avec nous. Leur immortalité nous inspirera du mépris pour les honneurs frivoles de ce monde. La joie ineffable dont ils jouissent, qui satisfait tous leurs désirs, qui remplit toute la capacité de leur cœur, nous fera dédaigner les faux plaisirs de cette vie, et affronter les persécutions des méchants, et tout ce que l'on peut souffrir sur la terre. Pourrions-nous n'être pas transportés hors de nous-mêmes, lorsque nous pensons que, par la miséricorde divine, nous sommes capables de parvenir à un bonheur immense qui ne finira jamais? Comment alors ne pas renoncer à tout ce qui serait capable d'empêcher notre félicité, et ne pas saisir tous les moyens de nous en assurer la possession? Comment n'être pas enflammé d'un désir ardent de nous voir admis dans la société des amis de Dieu, pour être couronné avec eux d'une gloire éternelle?

Un général qui, de simple soldat, était parvenu aux premiers grades de la milice par sa valeur et sa conduite, aimait à s'entretenir familièrement avec les soldats qu'il commandait. Il leur disait qu'il avait porté le mousquet et fait sentinelle comme eux, qu'il avait mené un genre de vie tout semblable, et qu'il avait supporté les mêmes fatigues. Il leur racontait que dans les siéges il avait creusé des tranchées, porté des fascines; qu'il avait toujours été le premier à monter à l'assaut, à forcer un poste dangereux. Il entrait dans le détail des divers moyens qui l'avaient fait passer successivement par les grades de sergent, de lieutenant, de capitaine, de colonel et d'officier général. Il est difficile de concevoir combien les soldats étaient animés par de pareils discours, et quelle impression faisait sur eux l'exemple qu'ils avaient devant les yeux. Ils ne se plaignaient plus des fatigues ni des dangers; ils en faisaient un sujet de joie et d'ambition; chacun d'eux les regardait comme un moyen de s'avancer et de parvenir aux mêmes grades que le général. Ils n'ignoraient cependant pas que rien n'était plus incertain que l'objet de leurs espérances; que la plus petite promotion s'achète par les plus grands dangers; et que, quand ils auraient de leur côté les succès les plus heureux, les exploits

Digitized by Google

les plus glorieux, la récompense et la distinction qu'ils avaient en vue était quelque chose de si extraordinaire, qui dépendait de tant de circonstances et qui était si sujette aux caprices de la fortune, qu'ils ne devaient pas raisonnablement se le promettre. Le cas est tout différent dans l'affaire du salut. Le choix est dans notre propre cœur. Quelque immense que soit la gloire à laquelle nous aspirons, c'est Dieu lui-même qui nous invite à y prétendre, et qui veut bien être notre lumière et notre force. Nous sommes sûrs, avec le secours de sa grâce, laquelle ne nous manque jamais que par notre faute, de parvenir à ce bonheur qui n'aura point de fin, et qui surpasse toutes les pensées de notre esprit. Combien de Saints le possèdent déjà! Ils nous ont tracé par leurs exemples la route que nous devons suivre : ils étaient ce que nous sommes, voyageurs sur la terre ; ils avaient la même nature. Élie, dit l'Apôtre saint Jacques [1], était sujet aux mêmes infirmités que nous. Ils se sont cependant tous sanctifiés. En vain voudrions-nous alléguer les obstacles que nous avons à surmonter ; les Saints se trouvaient dans les mêmes circonstances, et peut-être dans des circonstances plus délicates. Combien eurent à lutter contre les attraits de la volupté, contre les piéges de la grandeur, contre la séduction de la flatterie, contre l'injustice de leurs ennemis, contre les horreurs de la prison, contre la rage des persécuteurs, contre la cruauté des bourreaux? Non-seulement ils triomphèrent de toutes ces difficultés, mais ils en firent encore des moyens de salut; ils en devinrent plus attentifs à veiller sur eux-mêmes, plus fervents dans la prière, plus mortifiés, plus pénitents, plus appliqués à la pratique des bonnes œuvres.

Comment, encore une fois, nous excuserions-nous sur notre fragilité? Les Saints étaient pétris du même limon que nous ; connaissant leur faiblesse mieux que nous ne connaissons la nôtre, ils évitaient tout ce qui était capable d'allumer le feu de leurs passions ; ils fuyaient les occasions du péché ; ils s'établissaient de plus en plus dans la pratique de l'humilité ; ils

[1] Cap. v, 17.

Digitized by Google

puisaient sans cesse de nouvelles forces dans la fréquentation des sacrements et dans l'exerçice de la prière. C'était par la réunion de ces différents moyens qu'ils triomphaient d'eux-mêmes et des ennemis du dehors. Il ne tient qu'à nous de faire usage des mêmes secours. Le sang de Jésus-Christ fut versé pour nous comme pour eux. La grâce du Sauveur ne nous manque pas ; c'est nous qui lui manquons. Si les difficultés nous arrêtent, si les tentations nous effraient, si les ennemis, comme autant de monstres prêts à nous dévorer [1], se présentent sur la route, ne perdons point courage ; au contraire, redoublons d'ardeur, en nous écriant avec Josué : « Le Seigneur est avec nous, que pourrions-nous craindre [2] ? » Si le monde nous poursuit, souvenons-nous que les saints l'ont combattu et sont sortis victorieux de toutes ses attaques. Si nos passions sont violentes, Jésus-Christ nous a fourni des armes pour les soumettre et les tenir sous le joug. Que n'en ont pas souffert un grand nombre de Saints ! Combien, avec Jean-Baptiste, ont résisté à leurs assauts par la vigilance, la mortification et la retraite ! Dieu a permis que d'autres en fussent horriblement tourmentés ; mais en même temps il soutenait leur ferveur, il leur faisait remporter la victoire sur ces ennemis du salut, et il les en rendait enfin les maîtres. Il y a des Saints dans le ciel qui eurent d'abord le malheur de fortifier leurs passions par de habitudes criminelles : de ce nombre fut Augustin ; il vécut plusieurs années dans des désordres honteux ; mais il eut enfin le bonheur de triompher de ses penchants, et de se consacrer à la pratique de la vertu. Il ne serait pas possible de compter ces saints pénitents qui gémirent sous des chaînes plus pesantes que les nôtres, et qui les brisèrent en se faisant une courageuse violence. Si nous étions moins lâches, nous trouverions que les difficultés que nous alléguons ne sont souvent qu'imaginaires ; nous ne redouterions plus les voies laborieuses de la pénitence ; nous ne balancerions plus de faire ce que firent tant de Saints de l'un et de l'autre sexe, des vierges délicates, des jeunes gens

[1] Num., XIII, 34. — [2] Num., XIV, 9.

Digitized by Google

d'une faible complexion et élevés dans la mollesse, des princes, des rois; et nous nous écrierions souvent avec saint Augustin : « Pourquoi ne ferais-je pas ce que tels et telles ont eu la générosité de faire [1] ? »

Ces exemples sont bien propres à nous encourager, et à faire taire tous les prétextes. Ne disons plus que celui du Fils de Dieu est trop élevé au-dessus de nous. Considérons cette multitude innombrable de Saints qui nous invitent à porter le joug de l'Homme-Dieu, et qui nous disent avec saint Paul : « Soyez nos imitateurs, comme nous l'avons été de Jésus-Christ [2]. » C'étaient des hommes qui nous étaient semblables en tout; ainsi notre lâcheté n'a plus d'excuse. Ils forment une nuée de témoins qui nous montrent par leur propre expérience, que la pratique de la perfection chrétienne est facile et pleine de douceur. Ils s'élèveront au dernier jour, et condamneront les pécheurs, qui se verront couverts d'une confusion inexprimable [3]. Nous devons donc nous animer par leurs exemples; et en considérant souvent ces vainqueurs du monde, revêtus de robes d'immortalité, disons-nous souvent à nous-mêmes : les Saints ont été mortels comme nous, faibles et sujets aux passions de cette misérable vie; si nous sommes fidèles à nos engagements envers Dieu, nous deviendrons bientôt les compagnons de leur gloire et de leur bonheur. Mais il faut pour cela que nous marchions sur leurs traces, c'est-à-dire que nous portions notre croix, que nous renoncions au monde et à nous-mêmes, que nous menions une vie de travail, de prière et de pénitence. Nous sommes perdus, si nous marchons par une autre route. Il faut renoncer au monde et à la chair avec les Saints, ou s'attendre à être exclus du ciel avec les méchants.

Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Sauveur, qu'un Évangile, qu'un paradis. Il n'y a qu'une loi, et elle est invariable. C'est une erreur bien dangereuse que de s'imaginer que les chrétiens qui vivent dans le monde, ne sont point tenus de tendre à la per-

[1] *Tu non poteris quod isti et istæ?* S. Aug., *Conf.* — [2] I Cor., XI, 1.
[3] Dan., XII, 2.

Digitized by Google

fection, ou qu'ils peuvent se sauver en suivant une autre route que les Saints. On aime à se persuader, d'après l'exemple du grand nombre, qu'il y a une espèce de voie mitoyenne pour aller au ciel. En conséquence de cette fausse persuasion, comme le monde ne pratique point l'Évangile, on tâche d'allier ses maximes avec celles du Sauveur, comme si elles n'étaient pas essentiellement incompatibles. On oublie ou l'on feint d'oublier que la règle tracée par Jésus-Christ oblige indistinctement tous ceux qui font profession de croire en lui. Il n'y a point de chrétien qui ne doive travailler à devenir parfait comme notre Père céleste est parfait, qui ne soit tenu de porter son image et de lui ressembler : ce n'est que par cette ressemblance que nous sommes véritablement ses enfants. C'est pour tous une obligation indispensable d'être animés de la vie et de l'esprit de Jésus-Christ. Il a attaché l'effet de ses promesses à cette condition; il nous l'a enseigné lui-même, il nous l'a fait enseigner par ses Apôtres. Il n'y a à cet égard aucune différence entre les ecclésiastiques, les religieux et les personnes du monde. Encore une fois, la loi est générale; la différence n'est que dans les moyens: tous doivent se sanctifier et mourir au monde. Or, si l'on examine la vie de la plupart des chrétiens, y trouvera-t-on le crucifiement des passions? L'esprit de Jésus-Christ règne-t-il dans leurs cœurs, anime-t-il leurs actions? Ne remarque-t-on pas dans leur conduite les mêmes vices qu'on remarquait dans celle des païens : la médisance, l'envie, la colère, la vengeance, la vanité, l'amour du monde, l'orgueil, l'ambition? Ils voudraient en vain soutenir que ce sont des fautes de surprise; il est évident que ce sont des péchés d'habitude, et que ces passions tiennent le cœur sous leur empire. La moindre occasion les fait connaître tels qu'ils sont. Qu'ils ne se vantent donc plus de mener une vie régulière, de fréquenter les sacrements, de faire des aumônes : tout cela est imparfait; tant que le fondement de la piété leur manque, qu'ils ne sont pas mortifiés dans leurs passions, ils n'ont point ce véritable esprit du christianisme qui a caractérisé tous les Saints.

Le point le plus important pour un disciple de Jésus-Chris

Digitized by Google

est de bien comprendre qu'il doit d'abord mourir à soi-même. C'est la première condition requise pour être admis à l'école divine du Sauveur. Il faut pour cela se rendre maître de ses sens par la pratique de la mortification extérieure. On doit y joindre le renoncement à sa volonté, et le crucifiement de ses passions, sur la ruine desquelles on établira dans son cœur l'esprit d'humilité, de douceur, de patience et de charité. Chacun doit, selon le degré de capacité dont il est pourvu, méditer les motifs et les règles de ces vertus, et s'exercer à en produire des actes, tant extérieurs qu'intérieurs; il doit encore combattre les vices qui y sont opposés, et en réprimer continuellement le principe. En examinant les replis de son cœur, il découvrira ce qu'il y a de vicieux dans ses inclinations, et se mettra en état de détruire le mal dans sa racine. C'est ainsi que nous parviendrons à mourir à nous-mêmes.

Mais ce n'est point encore assez. Fréquentons les Sacrements; prions avec assiduité; lisons et méditons la loi sainte; exerçons-nous à la pratique des aspirations pieuses, afin d'unir nos âmes à Dieu. Cette union, jointe au crucifiement de l'amour-propre, formera en nous l'esprit de Jésus-Christ, le fera croître de jour en jour, et nous rendra les imitateurs des saints. Il est vrai que l'accomplissement de ce double devoir demande une application soutenue et que nous interrompions de temps en temps nos affaires temporelles. Mais que ne font pas les hommes pour se procurer les avantages et les satisfactions de cette vie? Ne ferons-ils rien pour réformer leurs cœurs, et pour orner leurs âmes de vertus [1]? C'est là cependant leur principale affaire, de laquelle dépend la bon usage des biens dont ils jouissent ici-bas, ainsi que leur bonheur pour cette vie et pour l'autre.

On objecte que l'on n'est point capable de cette application soutenue qu'exige la sanctification du chrétien, et on s'excuse sur la dissipation qu'entraînent nécessairement les affaires de ce monde au milieu duquel on est obligé de vivre. On emploie-

[1] *Vacat esse philosophum, non vacat esse christianum.* S. Eucher., *ad Valer.*

Digitized by Google

rait, dit-on, les moyens indiqués, si l'on était dans un désert ou dans un cloître. Mais les chrétiens qui raisonnent de la sorte se font illusion : au lieu d'attribuer leurs désordres à leur lâcheté, ils les rejettent sur l'état où la divine Providence les a placés. Nous conclurons au contraire, que leur conduite serait encore plus irrégulière dans un cloître, qu'elle ne l'est dans le monde. Tout devient danger pour celui qui est dans de mauvaises dispositions. Et, sur quel fondement voudrait-on affranchir les personnes du monde de l'obligation de dompter leurs passions, de renoncer au péché, et de tendre à la perfection? Ne sont-elles pas tenues de sauver leurs âmes, et conséquemment d'imiter les saints? Dieu n'est point contraire à lui-même; en ordonnant de tendre à la perfection, sa volonté était que l'état du plus grand nombre des hommes fût de vivre dans le monde. Il veut que toutes les places soient occupées dans le monde, et que les devoirs de chaque condition soient fidèlement remplis[1]. Il n'exige donc point que les hommes quittent l'emploi qu'ils ont dans le monde; il exige seulement qu'ils se sanctifient par le détachement du cœur et par des motifs de religion. Aussi chaque état a-t-il des Saints, en supposant toutefois qu'on puisse l'exercer légitimement.

Dieu ne veut point non plus que l'on abandonne ses affaires temporelles; il ordonne au contraire d'en prendre soin. Le marchand doit s'appliquer à son commerce; le laboureur à la culture de la terre; le serviteur à son ouvrage; le maître à la conduite de sa maison et de l'administration de ses biens. Ce sont là des devoirs essentiels; ne pas les remplir, ce serait manquer à Dieu, à la société, à soi-même, à ses enfants, à sa famille. On se damnerait en les négligeant, quelque chose que l'on pût faire d'ailleurs. Mais il faut les sanctifier ces devoirs, et se réserver des moments pour vaquer aux exercices de la religion. Nos actions ne peuvent avoir de valeur que par le motif qui les produit : il en est l'âme, il les détermine, il en forme le caractère, il en fait des vertus ou des vices. Agissons-nous par un prin-

[1] I Cor., VII, 20; Ephes., IV, 1.

Digitized by Google

cipe d'avarice, d'amour-propre, de sensualité ? il est alors facile de décider à quelle classe appartiennent nos actions. Voilà le poison qui gâte les vertus mêmes de ceux qui ne savent pas mortifier leurs passions. C'est pour cela que les anciens philosophes n'en eurent que de fausses. Aussi reçurent-ils dans ce monde leur récompense par les vains applaudissements des hommes. Le moyen donc de plaire à Dieu est d'agir toujours avec une intention droite, et de se proposer pour fin sa gloire et l'accomplissement de sa volonté. On sanctifiera par là tous ses travaux, toutes ses actions. Veillons surtout pour nous préserver du piége des passions ; saisissons les occasions presque continuelles qui se présentent de pratiquer la vertu ; nourrissons notre ferveur en rentrant de temps en temps en nous-mêmes, en élevant notre cœur à Dieu par de fréquentes aspirations.

Il serait inutile de s'excuser sur la rigueur et la difficulté du précepte. Dépend-il de nous d'élargir la voie que le Sauveur du monde nous a déclarée être étroite ? Il a sans doute des difficultés ; mais avec du courage nous les vaincrons. Le ciel, qui a tant coûté aux Saints, ne nous coûterait donc rien ! Se procure-t-on sans peine les avantages temporels ? Et qu'est-ce après tout que les biens de ce monde ? Mortifions donc nos penchants déréglés, et la doctrine de l'Évangile ne nous paraîtra plus si dure. La liberté et le vrai contentement de l'âme seront le fruit du renoncement à nous-mêmes ; il produira en nous le règne de l'amour divin, et cette « paix du Seigneur qui surpasse toute intelligence [1], qui remplit la capacité du cœur, et que rien au monde ne peut nous ravir. Ce don précieux soutient les vrais fidèles au milieu des plus rudes épreuves. Il les console, il les anime, il leur fait trouver le centuple de ce qu'ils ont quitté pour Dieu. Ils s'écrient avec le Psalmiste : « Les méchants m'ont entretenu de choses vaines et fabuleuses : mais, ô mon Dieu ! que cela est différent de votre loi [2] ; que les cris d'allégresse et de salut se fassent entendre dans les tabernacles des Saints [3]. »

[1] Phil., IV, 7. — [2] Ps. CXVIII, 85. — [3] Ps. CXVII, 15.

Digitized by Google

Comparons l'état du plus puissant monarque du monde, ave celui de l'humble serviteur de Dieu [1]. La puissance, les ri chesses, les plaisirs constituent le bonheur imaginaire du mo narque; les peuples s'empressent à lui obéir; ils préviennen jusqu'à ses désirs; la terre est en silence devant lui; à son ordr les armées marchent, dévastent les provinces, ou sacrifien leurs vies; il punit par un seul de ses regards, et distribue le faveurs à son gré, sans que personne ose lui demander compt de sa conduite; les princes mêmes n'approchent de lui qu'e tremblant; ils s'estiment heureux et honorés s'il daigne rece voir leurs hommages; ils cherchent à lire dans ses yeux comme des esclaves, quelle espèce de sacrifice il exige d'eux Voilà donc ce que le monde admire. Il n'y a que le serviteur d Dieu qui jouisse de l'indépendance et de la liberté. Il n'est oc cupé que de l'accomplissement de ses devoirs. Résigné dans le revers, il s'élève au-dessus de toutes les considérations hu maines, parce qu'il est détaché du monde, sans toutefois que l charité l'empêche de prendre part à la prospérité de son pro chain. Les injures ou les affronts ne peuvent le déconcerter; les reçoit comme des moyens de s'avancer dans la vertu, comme des effets de la sagesse, de l'amour, et de la miséri corde de Dieu.

Les inquiétudes et les peines d'un roi augmentent à propo tion de sa puissance, et cette puissance même rend ordinairemen ses passions plus impérieuses. D'ailleurs ne voyons-nous pa que sa grandeur et son bonheur dépendent des autres homme dont la faveur est si capricieuse? S'il veut régner en tyran il est sûr d'avoir presque autant d'ennemis qu'il a de sujets; s' veut se faire aimer par sa douceur et sa clémence, il trouver un peuple aveugle et ingrat qui abusera peut-être de ses bien faits. Jugeons par là de la fragilité du pouvoir d'un roi. Ma ses richesses ont-elles plus de solidité, ou plutôt n'est-il pas plus pauvre des hommes, puisque ses besoins sont plus grand

[1] Voyez le traité de saint Chrysostome, intitulé : *Comparatio Regis et Mo chi*, ed. Savil., t. VII, p. 861, ed. Ben. t. I, p. 116. On trouve la traduction de traité dans les œuvres de Blosius.

Digitized by Google

et ses désirs plus insatiables? Le plus riche est celui qui a le moins de besoins, qui ne demande rien, et qui est content de la situation où il se trouve. Les plaisirs d'un roi sont moins vifs, parce qu'ils lui coûtent moins qu'aux autres hommes. En effet, les plaisirs du monde consistent principalement dans la poursuite, ou du moins la vivacité de la poursuite en augmente le prix. Qu'un roi ne soit pas vertueux, son cœur est le misérable jouet des passions qui le tyrannisent successivement; il est rongé par mille soins cuisants qui empoisonnent les plaisirs qu'il veut goûter. Aman, qui gouvernait l'empire de Perse sous le nom de son maître, coulait des jours remplis d'amertume, parce que le juif Mardochée refusait de fléchir le genou devant lui à la porte du palais. C'est ainsi que le plus petit obstacle aux passions des méchants les rend malheureux. Leurs plaisirs ne sont que vanité ; la fausse joie que leur donne une satisfaction passagère disparaît bientôt pour faire place aux inquiétudes ; et ces inquiétudes, pour n'être pas connues des autres hommes, n'en sont pas moins pénibles. Combien qui, placés au faîte des honneurs, sont à eux-mêmes un fardeau insupportable.

Concluons donc, avec saint Chrysostôme, qu'on ne doit point chercher le bonheur dans les passions humaines : vérité qui de plus est confirmée par les oracles de la sagesse éternelle. La même autorité nous apprend qu'il n'y a de véritablement heureux que celui qui pratique la vertu : aussi le Sauveur donne-t-il le nom de « béatitudes » aux vertus dans lesquelles consiste le renoncement à nous-mêmes [1]. Elles conduisent effectivement au bonheur, et nous procurent sur la terre celui dont nous sommes capables dans un état d'épreuves. Mais la récompense qui nous est réservée dans le ciel est telle, qu'elle n'a nulle proportion avec toutes les souffrances de cette vie. L'exemple des Saints nous montre la voie que nous devons suivre ; la gloire dont ils jouissent anime notre espérance, excite notre ferveur.

« Il est de notre intérêt, dit saint Bernard [2], et non de l'intérêt des Saints, que nous honorions leur mémoire... Je ne pense

[1] Matt., v. — [2] Serm. *de Festo Omnium Sanct.*, n. 5, 6.

Digitized by Google

jamais à eux, que je ne sente naître en moi un ardent désir de leur compagnie, de leur bonheur, de leur intercession. Penser aux saints, c'est en quelque sorte les voir; par là nous nous trouvons transportés par la meilleure partie de nous-mêmes dans la terre des vivants, pourvu que l'affection accompagne nos pensées. Là, les Saints sont présents en personne, et nous ne sommes avec eux que par nos désirs. Ah! quand serons-nous réunis à nos pères! quand serons-nous les concitoyens des Esprits bienheureux, des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Vierges! Quand serons-nous associés au chœur des Saints! Le souvenir de chacun d'eux est, pour ainsi dire, un nouvel aiguillon, ou plutôt un flambeau qui augmente le feu qui brûle nos âmes, qui nous fait soupirer avec plus d'ardeur après le bonheur de les voir et de les embrasser, en sorte qu'il nous semble que nous sommes déjà au milieu d'eux. Du lieu de notre exil, nous nous unissons par nos affections à toute l'assemblée des Saints, considérant tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Quelle serait notre lâcheté, si nos âmes ne s'élançaient pas au milieu de cette troupe bienheureuse; si nos cœurs ne se consumaient pas par des soupirs continuels? L'Église des premiers nés nous appelle, et nous ne répondons point? Les Saints désirent ardemment nous avoir avec eux, et nous les méprisons.....? Prévenons, avec toute l'ardeur dont nous sommes capables, ceux qui nous attendent; hâtons-nous d'aller à ceux qui souhaitent que nous leur soyons associés. »

Le saint docteur parle ensuite du désir du bonheur des Saints et du secours de leur intercession; puis il ajoute : « Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis. Vous connaissez nos dangers, notre fragilité, notre ignorance et les piéges de nos ennemis. Vous savez combien nous sommes faibles, et combien nos ennemis sont furieux. Vous avez éprouvé les mêmes tentations, vous avez échappé aux mêmes piéges. Ce que vous avez souffert vous-mêmes vous a rendus compatissants... Nous sommes membres du même chef... Votre gloire ne peut être consommée sans nous. »

Saint Bernard insiste enfin sur le secours de l'intercession des

Digitized by Google

Saints, qui est un autre avantage que nous retirerons de la célébration de leur fête. « Celui, dit-il [1], qui était puissant sur la terre, l'est encore plus dans le ciel, où il est devant la face du Seigneur. Si pendant sa vie mortelle, il était touché de compassion pour les pécheurs, et priait pour eux, comment ne prierait-il pas présentement pour nous, et avec d'autant plus d'ardeur qu'il connaît plus parfaitement nos besoins et nos misères? Le ciel n'a point changé ses dispositions, il n'a fait qu'augmenter sa charité. Quoique impassible, il est toujours susceptible de compassion. Placé devant le trône de la miséricorde, il a pris des entrailles de miséricorde. » (GODESCARD).

SAINT CÉSAIRE,

DIACRE DE TERRACINE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Après que le cruel empereur Néron eut fait assassiner sa propre mère, il fut rempli d'une fureur impie, et lança des édits qui ordonnaient que dans tout l'empire on contraignît à adorer les dieux ceux qui, jusque-là s'y étaient refusés, ou que, s'ils persistaient dans leur refus, on les fît périr par les plus cruels supplices. Il y avait alors à Terracine un pontife des faux dieux qui s'appelait Firmin. Rempli de l'esprit du démon, il profita de l'état d'ignorance où étaient plongés ses compatriotes au sujet du vrai Dieu, pour persuader à plusieurs de se rendre célèbres par une action audacieuse et sanguinaire, dans le but de procurer la prospérité de l'État. Il leur distribuait donc des richesses, des habits et tout ce qui pouvait contribuer à leur faire passer la vie dans les délices, à condition qu'ayant été ainsi nourris dans le luxe et l'abondance, ils se précipiteraient du haut d'une montagne dans la mer, avec leurs armes et des chevaux richement caparaçonnés, leur persuadant que cette mort violente serait un sacrifice d'expiation utile à leur patrie. Ce rite barbare s'accomplissait chaque année aux calendes de janvier, sous prétexte de procurer le salut de la république et des empereurs, et pour rendre célèbre le nom des citoyens de Terracine. Un beau

[1] Serm. *in vigil. SS. Petri et Pauli*, p. 987.

Digitized by Google

jeune homme nommé Lucien était destiné à ce sacrifice pour l'année suivante, et en attendant, il était nourri dans les délices et au milieu de toutes les voluptés.

Or, le diacre Césaire qui revenait alors d'Afrique, ayant vu ce jeune homme, demanda à ses concitoyens ce que signifiait toute cette magnificence dont il était entouré. — « On le traite ainsi, répondirent-ils, par ce qu'il doit se sacrifier. — Je vous prie, dit Césaire, au nom du Dieu tout puissant, expliquez-moi ce que cela veut dire. — Vous saurez, répondirent ses concitoyens, que c'est ici la coutume de nourrir un homme pendant six ou huit mois, en lui donnant tout ce qu'il désire. Au bout de ce temps, il doit, couvert de ses armes et d'habits magnifiques, se précipiter avec son cheval du haut de la montagne dans la mer, pour le salut de l'État, de l'empereur et de tous les citoyens, et pour acquérir à son nom une gloire immortelle. Son cadavre est recueilli avec les plus grands honneurs, on le transporte au temple d'Apollon pour l'y brûler, et on dépose ses cendres dans ce même temple, afin qu'elles soient un gage de salut pour la ville et ses habitants. »

Césaire entendant cette réponse s'écria : « O malheureux et infortunés que vous êtes! cet aveuglement funeste qui vous fait offrir au démon les âmes d'hommes innocents, vous empêchera en ce monde et en l'autre d'avoir part à la véritable vie. » Ensuite il demeura caché dans la ville chez un chrétien serviteur de Dieu, jusqu'aux calendes de janvier de l'année suivante servant Dieu et notre Seigneur Jésus-Christ dans les prières et les veilles.

Lorsque les calendes de janvier furent arrivées, les citoyens se réunirent dans le temple d'Apollon, amenant avec eux Lucien ce beau jeune homme dont nous avons parlé, afin qu'il offrît un sacrifice. Lucien immola une truie, pour le salut de la ville et de ses habitants. Ce que voyant, le diacre Césaire s'écria : « Si vous êtes sages, pourquoi vous obstiner à commettre un pareil forfait? Vous paraît-il donc juste d'acheter votre salut au prix du sacrifice d'un homme innocent? » Malgré cela, les rites barbares s'accomplissent : Lucien, montant à cheval, gravit la

Digitized by Google

colline d'où il devait se précipiter; et, s'élançant du haut du rocher, il périt au milieu des flots. Alors le diacre Césaire s'écria : « Malheur à l'État et aux princes qui se réjouissent des souffrances et se repaissent du sang d'autrui! Pourquoi perdez-vous ainsi vos âmes par vos impostures, séduits que vous êtes par les artifices des démons? » Le faux pontife Firmin entendant ces paroles du saint diacre, ordonna qu'on le saisît et qu'on l'enfermât dans la prison publique. Pour lui, il recueillit le corps de Lucien, l'emporta pour le brûler selon la coutume dans le temple d'Apollon; ce qu'il accomplit avec plusieurs autres sacrifices.

Huit jours après, Luxurius, un des principaux de la cité, de concert avec le pontife Firmin, fit amener Césaire de la prison sur la place publique, et ils prièrent le consulaire Léonce, qui était alors à Fondi, de venir à Terracine. Quand il fut arrivé, ils firent amener le diacre Césaire qu'ils avaient tourmenté déjà dans sa prison, en le laissant trois jours sans nourriture. Alors, au milieu du forum, Léonce, par l'intermédiaire du héraut, commença l'interrogatoire en disant : « Quel est ton nom? » Le Saint répondit : « Je suis Césaire, pécheur et Diacre quoique indigne. » Le consulaire Léonce dit : « Es-tu libre ou esclave? » Césaire répondit : « Je suis serviteur de mon Seigneur Jésus-Christ. » Le consulaire Léonce dit : « Sais-tu ce qu'ont ordonné les empereurs? » Le diacre Césaire répondit : « Je ne connais pas leurs ordres. » Le consulaire Léonce dit : « Ils ont commandé que l'on offre des sacrifices aux dieux immortels. » Césaire répondit : « Ils sont bien malheureux, s'ils ont donné de tels ordres. Ce que vous appelez le salut de l'empire en est la perte. » Le consulaire Léonce dit : « Et pourquoi cela? Est-ce par ce qu'ils cherchent à procurer ainsi le salut de l'État? » Césaire répondit : « Ce que vous appelez le salut de l'empire en est la perte. » Le consulaire Léonce dit : « Cependant la religion est une source de salut pour tous. » Césaire dit : « Et quel bien procure-t-elle donc à ceux que vous obligez de se dévouer ainsi à la mort sans l'avoir méritée par aucun crime? » Le consulaire Léonce dit : « Fais ce que je te conseille et sacrifie aux dieux,

Digitized by Google

ou bien ton obstination ne tardera pas à être punie. » Le diacre Césaire répondit : « Vos tourments ne font aucune impression sur moi; les supplices éternels en feront sur vous une bien autre, puisque vous ne cesserez jamais de les ressentir. » Le consulaire Léonce dit : « Allons au temple d'Apollon. »

On conduisait Césaire lié et nu devant le char de Léonce, et comme on approchait du temple, le saint diacre, tout entouré qu'il était de soldats, s'écria : « O Dieu, Père de mon Seigneur Jésus-Christ, Roi éternel, toutes choses vous sont connues; ne m'abandonnez pas, mais daignez jeter un regard sur votre serviteur qui espère en vous. » Quand il eut achevé cette prière, le temple s'écroulant tout à coup écrasa dans sa chute le pontife Firmin. Dès que Luxurius, de qui nous avons déjà parlé, eut appris cet événement, il s'empressa d'accourir, et s'écria : « Est-il vrai, ô Léonce, que cet impie Césaire vient de faire usage de ses conjurations magiques? — Il est vrai, » répondit Léonce; et se tournant vers Césaire, il dit : « Aujourd'hui tu ressentiras les effets de ma colère. » Le Saint répondit : « Je ne crains ni toi ni ton prince. Il est vrai, comme tu le dis, qu'aujourd'hui votre colère s'enflammera, mais elle s'évanouira demain; et quand vous serez morts, vous ne pourrez plus rien. » Luxurius l'interrompit à ces mots, et s'écria : « Eh quoi, Léonce, tu entends ce malheureux lancer l'injure contre nos empereurs, et tu hésites encore à le faire périr? » Le consulaire Léonce répondit : « Et quel supplice faut-il lui infliger? — Il faut, répliqua Luxurius, convoquer tout le peuple au temple où il a exercé sa magie. » On réunit donc en ce lieu tout le peuple; on exposa le cadavre du pontife Firmin, et Luxurius adressa ces paroles à la multitude : « Vous voyez devant vous un homme impie, qui ne craint ni les dieux ni les princes; il vient de tuer le pontife, et il a détruit par ses enchantements le temple sacré bâti par nos ancêtres. »

Le diacre Césaire s'écria : « Est-il juste, mes frères, d'obéir à un homme, plutôt qu'au Dieu maître souverain de l'univers? Quelle est cette religion qui vous ordonne de procurer le salut de votre patrie par l'effusion du sang humain? Je vous engage

Digitized by Google

à faire pénitence pour le sang innocent que vous avez versé ; je vous exhorte à croire au Christ, Fils de Dieu, et à le servir. » Tout le peuple s'écria : « C'est un homme vertueux ; et ce qu'il nous propose est juste. » Luxurius le retira du milieu du peuple, et le fit reconduire dans la prison où il le laissa un an et un jour. Il le fit alors produire en public, et envoya un messager à Léonce pour le consulter sur le genre de supplice qu'il convenait de lui infliger. Or, le bienheureux Césaire sortit de sa prison amaigri par les souffrances de la faim et dépouillé de ses vêtements, mais couvert de sa longue chevelure : car dans sa prison l'Ange du Seigneur l'avait gardé le jour et la nuit. Quand il eut été amené au milieu de la place publique, il dit aux soldats qui le tenaient enchaîné : « Je vous prie, relâchez un peu mes liens, afin que je rende grâces à mon Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné m'admettre au nombre de ses serviteurs. » Aussitôt, se jetant à terre, il adora le Seigneur en disant : « Seigneur mon Dieu, Père de mon Seigneur Jésus-Christ, faites-nous voir votre miséricorde. » Au même instant une grande lumière parut, et couvrit tout le corps du saint Martyr. Ce que voyant, le consulaire Léonce s'écria à haute voix : « Le Dieu que prêche Césaire est vraiment le Seigneur tout-puissant. » Et se mettant aux pieds du saint diacre, il se dépouilla de sa chlamyde, en revêtit Césaire, et le pria, devant tout le peuple, de le baptiser. Le bienheureux Césaire lui dit : « Crois, et tu verras bientôt une lumière éclatante. » Alors, ayant pris de l'eau, il le baptisa au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ; et le bienheureux prêtre Julien, qui se trouva là présent, lui administra le corps et le sang du Seigneur Jésus-Christ. Or, quand il eut reçu les Sacrements, le bienheureux Julien récita sur sa tête une oraison, laquelle étant finie, Léonce rendit l'esprit.

Le même jour, Luxurius fit arrêter le prêtre Julien, et prononçant la sentence contre lui et le diacre Césaire, il ordonna que tous les deux seraient enfermés dans un sac et jetés dans la mer. Le corps de Léonce fut recueilli par son épouse et ses fils, qui lui donnèrent la sépulture dans le champ de Véranus, près de Rome, le trois des calendes de novembre. Trois jours après,

Digitized by Google

comme on conduisait pendant la nuit le prêtre Julien et le diacre Césaire pour les précipiter dans la mer et les y noyer, le bienheureux Césaire dit à Luxurius : « L'eau, dans laquelle j'ai été régénéré, me recevra comme son fils qui a trouvé en elle une seconde naissance : elle va me rendre aujourd'hui martyr avec Julien, mon père, qui autrefois m'a fait chrétien. Quant à toi, Luxurius, aujourd'hui même tu périras par la morsure d'un serpent, afin que tout ce pays sache que Dieu venge le sang de ses serviteurs, et des vierges que tu as fait périr dans les flammes. » Le prêtre Julien et le diacre Césaire furent mis dans un sac et jetés à la mer; mais, le même jour, les flots rapportèrent leurs corps sur le rivage, où on les trouva à côté de celui de Luxurius, qui périt comme nous allons le dire.

Il était parti pour sa maison de campagne, où il voulait dîner, et pour être plutôt rendu, il avait pris tout seul le chemin qui longeait le rivage; lorsque, comme il passait sous un arbre, un serpent lui tomba sur le dos, se glissa entre son cou et sa tunique, déchira ses flancs par de cruelles morsures, et même l'atteignit au cœur. Le malheureux tomba, le corps horriblement gonflé; mais avant d'expirer, il vit les chœurs des Anges emporter hors de l'eau les corps des bienheureux Martyrs. Un serviteur de Dieu, nommé Eusèbe, qui avait vécu avec eux, recueillit leurs précieuses reliques et les ensevelit à Terracine, le jour des calendes de novembre. Cinq jours après, on trouva le bienheureux Eusèbe dans le lieu où il avait déposé les corps des saints Martyrs, jeûnant, priant Dieu, et récitant des psaumes. Ce que voyant les habitants de Terracine, comme ce lieu n'était pas fort éloigné de la ville, ils accouraient en grand nombre auprès du bienheureux Eusèbe : beaucoup se convertissaient, et le bienheureux prêtre Félix les baptisait. Quand Léonce, fils du consulaire Léonce, eut appris tout cela, il entra en fureur à cause de la mort de son père, et envoya des soldats pour saisir le prêtre Félix et Eusèbe, et les amener dans le forum en présence de tout le peuple. Ensuite il s'assit avec les principaux de la ville, et les interrogea en ces termes : « Dites-nous si vous êtes libres ou esclaves. » Le prêtre Félix répondit : « Nous

Digitized by Google

sommes serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Léonce dit : « Quels sont vos noms? » Les Saints répondirent : « On nous appelle Eusèbe et Félix. » Léonce dit : « Pourquoi prêchez-vous des doctrines insensées, et contraires au salut de la république et des princes? » Le prêtre Félix répondit : « La doctrine que nous prêchons n'est pas insensée : c'est la vraie et saine doctrine qui nous oblige à connaître et à servir Dieu. Si vous voulez le connaître, il vous sera permis à vous aussi d'obtenir la vie éternelle. » Léonce dit au peuple : « Que vous en semble? » Les uns criaient que leur doctrine était bonne; les autres, qu'elle n'était propre qu'à séduire les hommes. Pendant que l'on disputait ainsi à leur sujet, Léonce ordonna qu'on les conduisît en prison. La nuit, il envoya des gens pour les contraindre à sacrifier. Mais comme ils refusaient et se moquaient des sacrifices des démons, et qu'ils chantaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, » Léonce ordonna qu'on leur tranchât la tête, et qu'on jetât leurs corps dans un fleuve. Or, ce fleuve les roula jusqu'à la mer, et le lendemain les flots les rejetèrent sur le rivage auprès d'une forêt de pins. Or voilà que, comme un certain prêtre de Capoue nommé Quartus sortait pour aller à sa maison de campagne, il trouva les corps décapités des saints Martyrs, les plaça sur son char, et se mit à chercher soigneusement leurs têtes qu'il ne put découvrir que le lendemain. Il ensevelit ces précieux restes auprès du corps du bienheureux diacre Césaire; et là, par les prières de ces saints Martyrs, on obtient souvent de grands miracles, à l'honneur et à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Amen. (Bénédictins de Solesmes.)

SAINT AUSTREMOINE,

APÔTRE DE L'AUVERGNE.

Après l'Ascension de Notre-Seigneur et la descente du Saint-Esprit, dit saint Prix ou saint Pregt, évêque de Clermont, dans sa Vie de saint Austremoine, le très-heureux Pierre, Prince des Apôtres, qui semblait, pour le plus grand bonheur de tous, être le lieutenant du Christ au milieu d'eux, appelant ses très-saints

Digitized by Google

disciples, leur recommanda humblement et leur ordonna avec douceur (comme à des hommes qui se souvenaient des préceptes du Seigneur), de ne pas se montrer d'inactifs auditeurs, et il les envoya deux par deux pour prêcher, ainsi que le Seigneur le leur avait auparavant ordonné, et il fortifia de sa bénédiction tous les Apôtres, et il les éleva à l'honneur du Pontificat.

Voici quels furent les noms de ces hommes illustres qui devaient être envoyés en ambassadeurs à chaque ville. A Tours, fut envoyé Gatien, comme évêque ; à Arles, Trophime ; à Narbonne, Paul ; à Toulouse, Saturnin ; à Limoges, Martial.

Parmi eux, ce fut Austremoine, illustre martyr, à qui échut, après Dieu, le gouvernement de l'Auvergne.

Enfin, tous ces hommes, d'après la permission de Dieu tout-puissant qui régit toutes choses, varièrent dans la récompense de leurs mérites ; il n'y eut parmi eux qu'Austremoine et Saturnin (ces deux grands flambeaux), qui parvinrent à la couronne de l'éternelle félicité par la palme du martyre.

Quant à Gatien, Trophime, Paul et Martial, répandant partout les semences de la parole de Dieu, remettant dans le giron de leur sainte mère l'Église des peuples innombrables, jadis vases d'iniquité, vivant dans une sincère sainteté, ils eurent part à la béatitude qu'ils avaient désirée. Et quoique ce ne soit ni par le combat du martyre, ni par la confession de leur foi en ce monde qu'ils aient terminé leur carrière corporelle pour arriver à l'éternel repos, cependant le même Sénat de la vie céleste les compte également au nombre de ses membres à jamais triomphants et joyeux.

Donc, le très-glorieux Austremoine désigné, comme il a été dit ci-dessus, par le Seigneur Jésus-Christ au nombre des soixante-douze disciples, par la prédication du Seigneur même, se forma aux splendides enseignements de la divine doctrine et il vit, en témoin oculaire, les insignes miracles que le Seigneur fit. Et il prit aussi part avec les Apôtres au banquet de la sainte Cène, et, serviteur empressé, il assista à la promulgation du nouveau et mystique commandement. Il s'affligea avec les autres Disciples, de la Passion du Seigneur, et il mérita ensuite

Digitized by Google

de se réjouir de la glorieuse révélation de sa résurrection. Il mérita d'être sanctifié par la bénédiction que le Seigneur donna aux Disciples, en montant au ciel, le jour de son Ascension. Il se félicita aussi d'entendre les voix des Anges, qui disaient : « Hommes de Galilée, pourquoi vous étonnez-vous en regardant au ciel? Il viendra de la même manière que vous l'avez vu aller au ciel. » Et aussi, le saint jour de la Pentecôte, il reçut, avec les autres Disciples, l'Esprit-Saint dont l'onction profonde lui enseigna toutes choses et le forma en toute science et doctrine, l'établissant solidement dans la foi et le confirmant en toute patience et vérité, lui accordant les présents abondants des grâces, l'illustrant de sa salutaire munificence, et l'enrichissant de la merveilleuse puissance des miracles.

Or, le vénérable ami de Dieu, Austremoine, étant entré dans les Gaules et s'étant séparé des compagnons que nous venons de nommer, n'en gardant seulement avec lui qu'un petit nombre qu'il mérita de recevoir du bienheureux Pierre, en qualité de disciples et de suivants, savoir : Nectaire, prêtre; Ursin, homme d'une édifiante droiture, et Mamet, revêtu de la charge de Diacre, pénétra avec intrépidité sur le sol de l'Auvergne où il ne doutait pas qu'il avait été envoyé par la permission de Dieu. Et il prêchait publiquement que les innombrables sanctuaires des démons qu'on voyait tous honorés à l'égal de dieux par une erreur fanatique dans cette contrée, n'étaient que de très-vaines représentations, et il s'appliquait avec zèle à convertir le peuple de ce pays aux vivifiants enseignements du Christ.

C'est pourquoi, confiant en la vertu de l'Esprit-Saint et fortement muni de la parole de Dieu, il pénétra sans hésiter dans les murs de la capitale de l'Auvergne, ne redoutant pas de s'exposer à la cruauté d'une nation en délire, parce qu'une âme qui s'est donnée au Christ ne s'effraie d'aucun péril. De plus, il leur annonçait sans cesse la bonne nouvelle de la foi catholique qu'il avait reçue des saints Apôtres, savoir, un Dieu qu'il fallait vénérer dans la Trinité, le même en trois personnes, et souverainement digne d'être honoré à cause de sa puissance. Il ensei-

Digitized by Google

gnait également que, seul engendré de Dieu, le Fils était descendu des hauteurs des cieux sur la terre pour le salut de tous dans la plénitude des temps. Qu'il n'était donc pas juste que l'homme qui est capable de raison et qui a été acheté au prix immense du sang du Seigneur, inclinât sa tête devant des idoles muettes et vaines et injuriât ainsi Dieu. Il prêchait l'amour mutuel qu'on devait avoir les uns pour les autres, et que chacun ne devait pas refuser à l'autre ce qu'il voudrait qu'il lui fût fait d'utile et d'agréable. Il assurait qu'il fallait s'appliquer à toutes les pratiques des bonnes œuvres, se hâtant de tous ses efforts de préparer la voie au Seigneur dans les cœurs de ces infidèles, qui, pendant le cours de tant de siècles, s'étaient endurcis par l'infidélité, hommes au cœur de rocher, adorant la créature plutôt que le Créateur.

Après un assez court espace de temps, par la révélation et l'enseignement de l'Esprit-Saint, il arriva au cœur et à la capitale même de cette contrée, capitale qui aujourd'hui est appelée Clermont, de son premier fondateur, à cause de la célèbre abondance de ses charmes, de sa force qui consiste en de nombreuses tours, de la fertilité de ses vignes et de ses bois, de ses anciennes collines et de la beauté de ses montagnes. En effet, une lumière rosée, dont la chaleur était pareille à celle du soleil, s'était répandue sur cette cité, lorsque le saint homme commença à enseigner la bonne nouvelle de la doctrine catholique à ses habitants.

Le bruit de la prédication d'Austremoine ébranla aussitôt toute la cité. L'athlète de Notre-Seigneur, Austremoine, rempli de la grâce du Saint-Esprit, muni des armes invincibles de la sainte foi, attaque et presse avec joie la foule des gentils troublée par la dignité de sa parole, et il lui prêche avec confiance les enseignements divins. Révélant à ce peuple par les preuves les plus claires l'admirable mystère de l'Incarnation du Seigneur, de sa Passion, de sa Résurrection et de son Ascension, prédit longtemps auparavant par les oracles des Prophètes, il prêchait aux incrédules la gloire de la vie céleste, en disant d'une voix pénétrante : « Celui qui croira et sera baptisé au

Digitized by Google

nom du Père, et du Fils, et de l'Esprit-Saint, sera sauvé. Mais celui qui ne croira pas sera condamné.

Donc, dès que les citoyens de l'Auvergne, tant les grands que les citadins et aussi les habitants de la campagne, ont entendu quel terrible châtiment est réservé aux incrédules et quel salut désirable aux croyants, ils désirent sur-le-champ recevoir en même temps et la foi du Christ et la grâce du baptême.

Cependant, on voit accourir un peuple de croyants, le nombre des fidèles s'accroît ; tous font retentir d'une voix unanime la louange du Seigneur Jésus. La foi chrétienne est glorifiée par la croyance de tous, la sauvage sévérité des princes est changée par l'inspiration de Dieu en une exquise douceur, la cruelle dureté du peuple se métamorphose en une affable amabilité.

Et le nombre des fidèles s'accroissant, l'homme du Seigneur, Austremoine, construisit dans la cité (déjà nommée) de Clermont une église qu'il dédia en l'honneur du bienheureux Pierre, Prince des Apôtres. Il y établit aussi d'une manière convenable la hiérarchie ecclésiastique ; il conféra l'honneur des Ordres sacrés à des personnes éprouvées et pénétrées des enseignements de la sainte foi, et il les consacra au service de Dieu.

Il est digne d'être hautement préconisé et loué, ce pontife qui dédie par une humble conduite le premier et magnifique fruit de sa prédication au Seigneur Jésus-Christ et au Prince des Apôtres, le bienheureux Pierre.

Or, les semences de la divine parole sont répandues çà et là, les enseignements de la vraie Religion d'où découle tout bien prennent un grand accroissement, les fictions diaboliques sont abandonnées, on détruit les sanctuaires des idoles, on brise d'inutiles simulacres, et à leur place se dressent les étendards vivifiants de la sainte Croix. La paix du Christ est prêchée sans qu'elle trouve de contradicteur, la connaissance du vrai salut se répand grâce à la foi qui brille ; une parole digne de louange est glorifiée par une force éclatante.

Le vénérable pontife se réjouit aussi d'une joie spirituelle en voyant se multiplier par son labeur et son zèle le troupeau du

Digitized by Google

Seigneur. Il se réjouissait partout de l'avancement de ses fils, que, comme un bon père, il nourrissait des aliments célestes. Il resplendissait d'un admirable éclat dans ses actions, parce que des prodiges nombreux et variés couronnaient ses très-doux enseignements et ses exhortations dignes d'être suivies avec amour. Par son glorieux commandement, les démons étaient chassés des corps qu'ils obsédaient, et ceux que fatiguaient les souffrances de la maladie se félicitaient d'obtenir aussitôt, grâce à la salutaire prière d'Austremoine, la guérison qu'ils souhaitaient. La vue était rendue aux aveugles ; à ceux qui souffraient de la faim de toutes choses, étaient accordées les joies d'un abondant soulagement ; aux riches, se révélaient les exemples de la libéralité, par la vue de très-riches aumônes d'Austremoine ; aux pauvres, Austremoine montrait les droits de la patience que glorifie l'enseignement de l'Évangile et que Dieu a enrichie de ses dons ; en un mot, l'homme du Seigneur se faisait tout à tous pour les gagner tous.

C'est pourquoi beaucoup louent grandement, et à juste titre, sa sagesse dont la mémoire ne périra pas jusqu'à la fin du monde.

Enfin, Austremoine, l'athlète du Christ, s'appliquant d'une manière pressante aux entreprises qu'il avait commencées, parcourait assiduement la contrée, prêchant l'Évangile du royaume des cieux. La vertu de Dieu lui accorda d'enseigner avec une si grande et si abondante éloquence, que ceux qui écoutaient la parole divine, l'Esprit-Saint opérant en eux, étaient aussitôt entraînés par l'amour du nom du Christ et de la foi. Ceux auxquels il prêchait les enseignements sacrés de la vraie croyance, il les lavait aussi immédiatement avec l'eau purificatrice du Baptême, et il leur donnait en abondance les salutaires grâces de la Confirmation et de la perfection du Saint-Esprit.

Tout excitait en eux une pieuse affection pour leur glorieux pontife ; sa doctrine admirable, sa vie digne de louange, ses exhortations salutaires, sa politesse aimable. Dans toutes ses actions il était une prédication vivante pour tous.

En effet, c'était un éminent docteur, un partisan assidu de la

Digitized by Google

justice, un amateur de la vérité, un flambeau de sainteté, un vaillant orateur, un magnifique fondateur d'églises ; fondé dans l'humilité, il était d'une patience exemplaire, d'une libéralité immense, miroir de chasteté et paré de tout ce qui peut honorer un homme.

Chaque fois qu'il avait résolu d'annoncer la parole de Dieu dans des endroits arides ou montagneux, et que l'eau manquait pour baptiser, la vertu de la divine grâce résidait tellement en lui, qu'en invoquant le nom du Christ, il faisait sortir des profondeurs de la terre des sources d'eau vive.

Ce bienheureux Prélat, rayonnant donc ainsi par de très-insignes miracles, de telle sorte qu'en aucun lieu il ne pouvait rester caché, révélé qu'il était par les énergumènes qu'il guérissait, tout le peuple, après avoir abandonné le culte du paganisme, commença à s'offrir à lui. Et lui, les ayant arrosés de l'eau sanctifiante, les formait par ses très-doux enseignements, afin qu'ils soupirassent pour les choses d'en haut, après avoir connu la grâce du Christ. Et quelques-uns d'entre eux furent remplis d'une si grande grâce du Seigneur, qu'ils devinrent les aides de leur maître et les coopérateurs de la parole de Dieu, eux qui, peu auparavant avaient été les adorateurs des idoles ; et après avoir jadis hanté les temples des démons, dans ces mêmes temples ils célébraient d'une voix forte leur immense joie en présence de Dieu. De telle sorte que si grande s'enflamma dans leurs cœurs l'ardeur de leur foi, par la permission du Seigneur, qu'ils fondèrent en ce pays un si grand nombre d'églises, que nous ne voyons pas qu'il y en ait eu autant de construites dans aucune des autres contrées.

Il est, aux confins du diocèse de Clermont, un endroit qui, au rapport des anciens, garde le nom que lui ont donné trois de ses anciens maîtres. C'est là, qu'une fois l'année, se réunissaient le bienheureux Austremoine, l'excellent Martial de Limoges et l'illustre Saturnin, depuis martyr à Toulouse, phares brillant pour éclairer ce monde. Ils conféraient entre eux des choses célestes, de l'état de l'église catholique, et, dans une conversation familière, ils exposaient alternativement les progrès

Digitized by Google

de leurs brebis; ou si, d'aventure, parmi le peuple de l'un d'eux, quelque hérésiaque paraissait s'élever, car, surtout dans les premiers temps de la naissance de l'Église, on voyait ces hommes pulluler; ces trois Saints examinaient s'ils le retrancheraient de fond en comble de l'Église en le chargeant des flèches réunies de leur parole, ou si, dans le cas où il ne viendrait pas à résipiscence de son erreur, il ne faudrait pas le ranger dans la classe de ceux qui meurent de mort violente.

Et, après avoir entièrement terminé leur très-sainte et mutuelle conférence, chacun d'eux retournait à sa propre bergerie.

Lors donc que la renommée de l'homme de Dieu, à cause du grand mérite de sa sainteté et de l'abondance de ses vertus, se répandait au loin et au large, des cités voisines, les nobles hommes et les femmes, et de nombreuses phalanges de peuples accouraient en foule à Austremoine. Il leur ouvrait avec libéralité les mystiques pâturages de la céleste vie, et il leur accordait le désirable salut des corps et des âmes, avec la faveur de la clémence du suprême arbitre. Car il instruisait avec une pieuse sollicitude ses disciples en toute sagesse et sainteté.

Il paraît utile de ne pas taire la cause pour laquelle Austremoine résolut d'aller dans le pays de Bourges; et comme il poursuivait le voyage qu'il avait entrepris, il trouva un homme très-illustre, du nom de Cassius, avec ses frères, qu'une grave infirmité affligeait dans tout son corps et son visage même. Il les délivra de l'incommodité de cette maladie, et les rendit à leur première santé.

Or, Cassius était illustre par sa naissance, et ses proches ainsi que ses alliés proclamaient sa grande bonté. Sa fin prouva son éminente sainteté et ses mérites, et c'est ce dont on peut le louer sûrement; car on dit que pour l'amour de Dieu il parvint à la palme du martyre.

Le bienheureux Austremoine étant arrivé dans la cité de Bourges, s'appliqua à fortifier par son enseignement et par son exemple ce peuple encore trop chancelant dans la foi. Il étant demeuré quelque temps en cet endroit, à la demande de

Digitized by Google

peuple, il éleva sur la chaire pontificale de cette cité le bienheureux Ursin son disciple, brillant par la noblesse de sa naissance et s'efforçant partout de plaire à Dieu.

Donc, après avoir, par une sage et prudente conduite, réglé les affaires des clercs et des laïques, il dirigea sa marche vers le pays du Nivernais. Et y étant arrivé, il convertit par sa salutaire et douce prédication au culte de la vérité et à la foi équitable ce peuple encore enlacé dans les erreurs du paganisme, et qui adorait les idoles et sacrifiait aux démons. Ayant donc affermi ce peuple dans la crainte de Dieu, plein de joie dans le Seigneur, il regagna les champs de l'Auvergne. On rapporte aussi qu'il illumina en très-grande partie des brillants rayons de sa prédication le pays des Limousins, et que, par ses fréquentes visites, il le convertit à la foi du Christ.

Il fut l'illustre prédicateur de la seconde Aquitaine et son principal maître, comme aussi celui qui lui distribua vaillamment et avec largesse les grâces spirituelles.

C'est avec raison que ces pays le vénéraient comme un homme très-bon, qu'ils l'honoraient comme un illustre docteur, qu'ils le respectaient comme leur défenseur, et qu'ils lui rendaient du plus profond de leur cœur l'hommage qu'il méritait si bien. L'un le louait comme un homme d'une grande prudence, l'autre comme un éminent Évêque. L'un admirait son exquise éloquence, l'autre préconisait son humilité et sa patience. Les hommes puissants et les femmes religieuses désiraient le voir plus souvent, car il avait coutume de leur offrir de salutaires conseils sous la forme aimable d'une simple exhortation. Les pauvres, eux aussi, souhaitaient le contempler plus fréquemment, car ils se réjouissaient du soulagement qu'il leur donnait avec une très-grande bonne grâce.

Or, il était déjà avancé en âge, et son visage resplendissait sous sa belle chevelure blanche. Et chez lui, autant l'homme extérieur était beau, autant l'homme intérieur brillait par la probité des mœurs et par le charme éclatant des mérites. Et parce qu'à l'exemple de Marthe, dans sa vie active il avait longtemps servi le Christ-Roi avec une âme généreuse, il commença

Digitized by Google

à méditer au fond de son cœur sur le louable zèle de Marie, qui lui offrait le type de la vie contemplative, parce qu'elle a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée. Et il se dit en lui-même : « Qui me donnera des ailes comme celles de la colombe et je volerai et je me reposerai, afin qu'assis aux pieds du Seigneur j'écoute toujours sa parole? »

L'homme du Seigneur, Austremoine, roulant assiduement ces pensées dans son cœur, résolut d'abandonner entièrement les affaires du siècle, qu'il regardait, avec juste raison, comme autant de vanités.

Or, il gouverna le pontificat de la ville de Clermont pendant trente-six ans, avec de grands combats, et il en tint les rênes avec persévérance. Il choisit donc parmi ses disciples des hommes intelligents et capables qui surpassaient les autres, tant dans l'administration des affaires, que par leur esprit de prudence et de sagacité; afin que, remplis du zèle du divin amour, ils aimassent l'équité, qu'ils n'eussent pas de ruse dans leur langage et qu'ils ne fissent pas de mal à leur prochain. C'est pourquoi il les mit au-dessous des autres comme des colonnes fondamentales, les avertissant d'enseigner les ignorants et les simples et de les exciter tous à la perfection, afin qu'ils ne déviassent en rien de la foi qu'ils avaient apprise de lui-même.

Et, à cet effet, appelant à lui l'un d'eux, il voulut lui conférer les Ordres ecclésiastiques, pour pouvoir ensuite lui-même mener plus librement la vie d'ermite et de solitaire. Et il lui dit : « Recevez, frère très-cher, le soin de la charge pastorale, et remplissez-la, en agissant de telle sorte que vous puissiez en rendre compte (au jour du redoutable jugement) devant Dieu, Roi immortel, et devant tous les Saints. »

O heureux Pasteur! ô bon dispensateur qui, de toute manière, réalisa le remarquable amour qu'il avait pour ses brebis par un choix plein de perspicacité, qu'il savait devoir lui augmenter d'une manière divine l'accroissement de ses vertus.

En effet, il établit et donna pour vaillant évêque à l'Église d'Auvergne, dont lui-même était le pontife, le bienheureux

Digitized by Google

Urbicus, malgré les refus de ce dernier, qu'il pressa cependant d'accepter l'élection du Clergé et le consentement du peuple, car le Clergé et le peuple pensaient qu'ils supporteraient, avec moins de peine, la pensée de cette ordination, parce qu'ils savaient, Austremoine le leur ayant dit lui-même, qu'il devait demeurer au milieu d'eux et dans leur patrie.

C'est ainsi que ce Pontife brillant par son admirable foi et par sa prédication, gouvernait par un désir raisonnable et par un prudent avis l'Église qui lui avait été confiée. Il chercha sans doute un aide qui lui permît de supporter avec égalité le fardeau qui lui avait été imposé, non pas pour priver de toute consolation et de tout allégement son saint collègue, mais afin que portant ensemble ce poids, ils méritassent également tous deux une plus grande récompense.

Ayant terminé ces choses convenablement, l'illustre Serviteur du Seigneur, Austremoine, fatigué du concours des peuples qui venaient à lui et fuyant les vaines rumeurs de la foule, de même qu'au faîte du Pontificat il avait eu en horreur les adulations des courtisans, il résolut de s'attacher de toute la ferveur de son âme à la vie spirituelle dont il s'était tracé le plan.

Méprisant tous les agréments que peut offrir le monde, il se rendit dans une solitude, objet de ses désirs, située au midi de Clermont ; il y construisit un monastère à l'endroit qu'on appelle Yciodorus (Issoire), afin d'y vaquer d'autant plus librement au service du Seigneur, qu'il était plus éloigné de l'agitation des hommes. C'est là qu'établissant une grande foule de moines, il leur transmit l'heureuse tradition de la vie apostolique, qu'il avait apprise à fond, leur enseignant à vivre à l'exemple des bienheureux Apôtres, et, après eux, des croyants, dont il est dit : « La multitude de ceux qui croyaient n'avaient qu'un seul cœur et qu'une seule âme ; personne ne disait que quelque chose fût à lui, mais tout était commun entre eux. »

Un jour que l'illustre Serviteur du Seigneur, Austremoine, se tenait près de la rivière d'Elaver (l'Allier), non loin du monastère qu'il avait construit ; qu'il parlait au peuple en termes

Digitized by Google

excellents, et qu'il arrosait avec les célestes enseignements, par la parole de la prédication, ainsi que de nouvelles plantations, les populations qu'il avait acquises par la foi au Seigneur; le Seigneur opéra par lui cet admirable prodige qui nous fait en partie comprendre combien on doit juger excellentes les actions de la vie d'un homme tel qu'Austremoine.

Deux paysans qui venaient avec leurs ouvriers et leurs chariots, voulaient traverser cette rivière dans une barque, pour se rendre à la forêt qui était sur l'autre rive, afin d'y couper du bois. Lors donc qu'ils furent à l'endroit où le saint homme prêchait, pendant que les autres allaient devant, un de ces paysans, inspiré de Dieu (comme nous le croyons), s'arrêta un peu pour écouter la parole du prédicateur et pour obtenir humblement de lui la grâce de sa bénédiction. Car, aux premiers jours de la naissance de l'Église, telle était la coutume observée à l'égard des prédicateurs, c'est-à-dire, qu'après que la prédication était terminée, tous les auditeurs recevaient du prédicateur des eulogies, en symbole de communion. C'est pourquoi ce paysan, avant de s'embarquer, demanda, selon la coutume, les eulogies au saint homme. Après les avoir reçues, il monta aussitôt avec ses compagnons dans la barque. Cependant, les eaux rapides de l'Allier s'agitant dans leur lit, une soudaine tempête s'élève, la nef change aussitôt de direction, et tandis que la poupe s'élève sur une montagne d'eau, la proue s'enfonce en traînant dans un abîme profond. La nef battue çà et là par les coups de la tempête, sombre au milieu d'un lamentable naufrage.

Quoi de plus? Tous les passagers périssent, à l'exception de celui qui avait reçu des eulogies de saint Austremoine. Tandis que cet homme nageait vers le rivage, dans les airs, le diable se mit à crier d'une voix horrible à un autre diable, de manière à être entendu du saint Pontife et de tout le peuple : « Holà ! Que fais-tu? Quelle paresse est la tienne? Pourquoi ne te hâtes-tu pas de submerger cet homme qui se dépêche d'atteindre le rivage en nageant? Saisis-le au plus vite, afin qu'il ne passe pas la rivière à la nage et qu'il ne puisse pas vivre. »

Digitized by Google

L'autre lui répondit : « Certes, c'est avec une grande avidité que j'aurais employé toute ma volonté à faire ce que tu me dis, si cela m'eût été possible. Mais, j'en suis empêché par la salutaire puissance du Christ, à cause du mérite de saint Austremoine et de la foi de cet homme. Les fréquentes prières de ce peuple ici présent m'offrent aussi une vive opposition. Car, cet Évêque nous a chassés de l'Auvergne par la force et le nom de ce Christ qui, ressuscitant d'entre les morts, a brisé les portes de l'enfer et a détruit la puissance de notre prince. »

En entendant ces paroles, saint Austremoine, rempli d'une grande joie, dit : « O vous qui gouvernez le ciel, qui avez fondé la terre, créé les eaux, et qui êtes le dominateur de toute créature, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, je vous rends grâces avec un profond dévouement de ce que, par votre Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous accordez à vos serviteurs une triomphale victoire sur l'antique ennemi. C'est par l'inénarrable puissance de Jésus-Christ que l'arc des forts a été brisé, et que les faibles ont été armés de courage. Seigneur, il n'y a personne qui soit semblable à vous qui arrachez le faible des mains de ses ennemis. »

Dès qu'il vit cet homme arraché au péril de l'eau, apostrophant en ces termes prophétiques le démon, plein de joie, il s'écrie : « Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui te levais dès le matin? Tu es tombé brisé sur la terre, toi qui blessais les nations? Toi qui disais en ton cœur : « Je monterai dans « le ciel, j'élèverai mon trône au-dessus des astres de Dieu; je « m'assoierai sur la Montagne du témoignage, aux côtés de « l'Aquilon. Je monterai au-dessus de la hauteur des nuées, je « serai semblable au Très-Haut. » Mais à cause de ton orgueil, tu as perdu la gloire d'En-Haut. Tu es tombé dans les profondeurs de l'Érèbe, comme en un abîme lamentable d'impureté et de fange où, souffrant avec tes complices beaucoup de tourments de tous genres, tu éprouves combien tu as perdu et combien tu leur a fait perdre de joies par ta propre rébellion. Pourquoi t'efforces-tu encore vainement de faire jouer les machinations d'une mortelle séduction contre ceux qui ont été

Digitized by Google

rachetés par la précieuse mort du Christ? Jésus triomphe glorieusement de toi, Jésus dont nous nous appliquons avec amour à prêcher à tous la victoire et à planter de toutes parts les salutaires étendards de la vivifiante Croix, sans rechercher d'autre louange que la sienne. »

O spectacle plein de tristesse et de gloire! De tristesse, à cause de la perte et de la mort de ces hommes qui furent engloutis dans ce naufrage dangereux, parce qu'ils méprisèrent la prédication du saint Pontife et ne reçurent pas de lui le pain du salut, c'est pourquoi ayant été livrés à Satan, ils périrent. De gloire, à cause du salut de cet homme qui, plein d'une entière foi, reçut du saint Pontife un présent d'eulogies avec lesquelles il mérita la prolongation de sa vie.

Pendant le long temps que le bienheureux du Seigneur, Austremoine vécut, pour le bonheur de ce pays, d'une vie apostolique et sainte par excellence, il opéra d'innombrables et de merveilleux prodiges que nous croyons maintenant superflu de raconter ici; surtout parce qu'il était très-difficile de le suivre au milieu de la foule si immense du peuple qui venait à lui et dans ses courses, en quelque sorte sans fin, où tant de miracles lui rendaient témoignage. Car il convertit au droit sentier de la foi, avec la faveur du Seigneur, tout le peuple de l'Auvergne, en rendant aux boiteux l'usage de leurs jambes, aux morts qu'il tirait des enfers la grâce de la vie, en délivrant les énergumènes des démons qui les obsédaient, en rendant la lumière aux aveugles, en guérissant les lépreux et en opérant d'autres admirables prodiges. Or, les miracles, ainsi que le dit l'Apôtre, ne s'opèrent pas pour les fidèles, mais pour les infidèles.

Toute l'Église des Saints sait très-bien comment Jérusalem fut ruinée par Titus et Vespasien pour venger le crime commis par elle sur la personne du Sauveur, ruine, dont le Seigneur Jésus, qui la prédit d'avance, disait: « Des jours viendront pour toi où tes ennemis t'entoureront d'un fossé, et ils te serreront et ils te presseront de toutes parts, et ils te briseront par terre toi et tes fils qui sont dans tes murs. Et ils ne te laisseront pas

Digitized by Google

pierre sur pierre, parce que tu n'auras pas connu le temps auquel je t'ai visitée. »

Or, parmi les Juifs, il y en eut qui périrent par le glaive de l'ennemi qui ruina leur ville, d'autres de faim, d'autres pendant le terrible siége de Jérusalem, d'autres enfin dans le très-cruel carnage qui le suivit. Un très-grand nombre, vendus à vil prix, furent misérablement traînés en captivité. C'est ainsi que fut accomplie la prophétie de David qui, inspiré de Dieu, avait dit touchant ces mêmes Juifs ; « Dispersez-les par votre puissance et détruisez-les, Seigneur, mon protecteur. » Et cela arriva pour que les gentils connussent l'exécrable blasphème de ce peuple contre le Christ Jésus, et son incrédulité, afin que par l'exemple de la terrible ruine des Juifs et l'inspiration de la grâce de l'Esprit-Saint, les gentils amenés à la foi évitassent le danger de la perpétuelle captivité, dont les Juifs avaient été punis, et qu'ils reçussent en même temps que la force de la foi l'assurance du salut éternel.

Or, vers le même temps, on voyait répandue dans toute l'Auvergne une grande foule de Juifs, et beaucoup d'entre eux résolurent de se construire des maisons dans l'endroit où le vénérable P. Austremoine, avait fondé un monastère (déjà mentionné), maisons ou plutôt cabanes qu'ils ne devaient habiter qu'en passant ; car ils devaient bientôt en être chassés à cause d'un crime énorme.

Or, l'homme vénérable et le vaillant orateur, le bienheureux Austremoine, leur montrait souvent en prêchant le chemin du salut, la connaissance de la justice et le formulaire de la vraie foi, et d'un accent prophétique, il les gourmandait, leur disant : « Pourquoi, Israël, pourquoi es-tu dans la terre de tes ennemis? Tu as vieilli dans la terre étrangère, tu t'es souillé avec les morts, tu as été mis au nombre de ceux qui sont en enfer, tu as abandonné la source de la sagesse. Si tu avais marché dans la voie de Dieu, tu eusses habité la terre tout entière. Apprends où est la prudence, où est la vertu, où est l'intelligence, afin de savoir où sont à la fois, la durée, la vie, la vertu, la force du regard. »

Digitized by Google

Et après avoir entendu ces paroles, un grand nombre d'entre eux étaient remplis de componction et ils demandaient de tous leurs vœux au saint homme les remèdes de la pénitence, et ils étaient lavés dans le bain de l'eau sainte.

Mais aussi, l'antique ennemi voyant perdus pour lui ceux que le Seigneur gagnait par le moyen de son serviteur Austremoine, et affligé de ce que sa prédication lui arrachait de la gueule d'innombrables peuples, il s'efforça de tous ses antiques efforts, d'éprouver l'homme de Dieu par l'intermédiaire de cette perfide nation.

Or, tandis que le bienheureux Prélat gourmandait fortement ce malheureux peuple à cause du crime qu'il avait commis sur la personne du Sauveur et qu'il lui montrait par l'autorité des divines Écritures que ce même Sauveur était descendu du ciel en terre pour le salut de la race humaine et qu'il s'était incarné par l'opération de l'Esprit-Saint dans le sein de la Vierge Marie, ce peuple perfide ne voulait en aucune manière se rendre à ces assertions; et non-seulement à cause de l'incrédulité et de la dureté de leur cœur, les Juifs ne firent pas pénitence des péchés dont il les avait avertis, mais, bien plus, ils conspirèrent sa mort par leurs persécutions manifestes.

Or, saint Austremoine, l'Athlète, ne redoutait en rien de répandre çà et là les foudroyants rayons de la doctrine évangélique; mais il éclairait les cœurs des croyants avec la lampe brillante de la grâce spirituelle et il élevait par les exemples de ses actions sublimes le grand édifice des vertus. Quoi de plus! Tous ceux qui avaient été prédestinés à la vie éternelle, il les convertit et les purifia par l'eau du Baptême.

Enfin, parmi les nobles personnages qu'il instruisait dans la foi orthodoxe, il se rencontra le fils du Prince des Juifs, lequel, à l'insu de son père, demanda humblement à l'homme de Dieu de lui accorder la grâce du Baptême. Le saint homme le baptisa avec les autres, l'adopta comme un fils et lui donna le nom de Lucius, parce qu'il l'avait arraché des ténèbres épaisses de l'infidélité, éclairé de la lumière de la vérité et aussi prudemment pénétré des dons sacrés du Saint-Esprit et con-

Digitized by Google

sacré d'une manière digne de louange à l'éternelle sainteté.

Donc, après avoir terminé, selon l'usage, les cérémonies du sacrement de Baptême, l'homme du Seigneur, Austremoine, enflammé de l'immense ferveur de l'amour dont Dieu est la source, se rendit au village qu'on appelait Plauziacus, où il construisit aux frais des fidèles qui demeuraient aux environs une église qu'il dédia en l'honneur du bienheureux Pierre, Prince des Apôtres.

Or, dès que le Prince des Juifs eut découvert que son fils avait été baptisé par le vénérable Pontife, rempli d'une immense tristesse et confusion, il se répandit en gémissements, et enflammé d'une très-violente colère (cédant ainsi à l'instigation de la malice du diable), étouffant tout amour paternel, il précipita dans un puits son propre fils, pour que l'Église du Christ ne l'eût pas vivant et qu'il n'inspirât pas aux autres Juifs l'exemple de la foi nouvelle.

A cette nouvelle, saint Austremoine retourne aussitôt avec la foule des fidèles au monastère d'Issoire et ayant convoqué autour de lui la troupe des Frères, il fait allumer des encensoirs, porter des croix, resplendir l'éclat des cierges et se rend au plus vite au puits ; les Frères en tirent sur le champ le jeune corps du saint martyr Lucius et le portent, au doux chant des hymnes, au lieu de sa sépulture.

O perfidie judaïque, exécrable aux yeux de tous les siècles, qui sévit d'abord cruellement contre le Seigneur, et qui ne cesse aussi de frapper de mort les serviteurs du Christ ! Il ne lui suffit pas à cette perfidie d'avoir frappé jadis le Pasteur du troupeau, il faut encore qu'elle poursuive de sa très-grande haine le troupeau lui-même.

Car, ce père abhorré, si toutefois on peut l'appeler un père, qui s'est dépouillé à l'égard de son fils de l'affection paternelle, a donné, quoique sans le vouloir, aux Chrétiens, un Martyr de plus à vénérer. Le malheureux a perdu le respect du nom de père et il s'est privé de cette dignité qui lui valait l'amour de son très-heureux fils. En voulant tout à fait détruire le nom chrétien dans son fils, il réussit plutôt à effacer l'erreur de sa

Digitized by Google

primitive incrédulité et à faire inscrire dans le ciel, au livre de vie, Lucius à qui un nom figuratif avait été donné au baptême.

Car, Lucius enfant est formé à l'apprentissage des armes du Christ par la très-pénétrante science du saint Pontife, dont l'autorité éprouvée l'élève et le munit d'armes défensives. Lucius encore enfant se montre un très-vaillant soldat du Christ; mis à mort par un cruel parricide, il tombe baigné dans son propre sang. Bienheureux certes et digne de louange cet enfant qui déjoue admirablement les débiles machinations de l'antique ennemi, cet enfant très-pieux qui estime plus la grâce de la vérité que la faveur d'un père très-impie qui confond l'infidélité et encore simple volontaire dans les camps du Christ, élève s brillamment l'étendard de Dieu, son créateur!

Pendant que le glorieux Austremoine accomplit les devoirs funèbres à l'égard du saint martyr Lucius, il reçoit une triste nouvelle touchant le bienheureux Marius, son disciple. Bien plus, il apprit que cet homme vénérable était pris par la maladie et qu'il lui mandait d'aller au plus tôt le visiter. Or, le bienheureux Austremoine l'avait envoyé pour parcourir, en son lieu et place, les endroits montagneux, afin qu'il éclairât du brillan éclat de sa prédication les hommes aveuglés par les ténèbres d l'erreur, et qu'il les conduisît dans le sentier de la justice. C que Marius fit, en suivant les traces de son Pontife, par l'exempl de ses bonnes œuvres et en opérant d'admirables prodiges.

Saint Austremoine, afin de pouvoir l'aller visiter plus tôt prit pour compagnons de son voyage le bienheureux Nectaire prêtre honorable, et le bienheureux Mametus, son vénérabl Archidiacre. En leur société, il se rend à la vallée d'Iornens o le vénérable Marius retenu par l'infirmité demeurait. Dans c voyage, Austremoine s'arrêta à un village qu'on appelle Mar jolus, où il dédia en l'honneur du Prince des Apôtres une égli que les habitants avaient élevée. Puis, pressant le pas, l'homm du Seigneur se hâta d'arriver auprès de l'homme de Dieu Marius. Et il advint, auparavant que saint Austremoine eu touché le seuil de la demeure du bienheureux Marius, que c homme de Dieu était déjà sorti de ce monde, et que, par

Digitized by Google

volonté de Dieu il était entré dans les resplendissants palais des Cieux.

C'est pourquoi le prélat qu'on doit souvent proclamer, le bienheureux Austremoine déposa dans un nouveau tombeau, avec une grande vénération, le saint corps de l'athlète du Christ, et il construisit une nouvelle basilique (comme il était juste), sur les membres de Marius, aux frais des fidèles qui habitaient aux environs, et il la consacra solennellement en son honneur.

Et les nobles hommes que le bienheureux Marius avait fait entrer dans le chemin de la vérité, par sa salutaire prédication, donnèrent avec une très-grande promptitude et une très-grande bonne volonté, à cette Église, par le conseil du bienheureux Austremoine, de leurs biens (à l'usage des Clercs qui y étaient au service de Dieu tout puissant et de saint Marius), trente manses. Donation qu'ils voulurent que le saint Prélat confirmât par l'autorité épiscopale, afin que personne de ceux qui viendraient après eux osât être assez téméraire pour la violer. Or, c'est parce qu'ils désiraient grandement honorer la sainte Église de Dieu et affermir la foi catholique, qu'ils agissaient ainsi par le conseil très-désintéressé du très-heureux Prélat.

Austremoine avait envoyé aussi plusieurs disciples dans les montagnes, pour prêcher ; un d'eux vint le trouver en cet endroit, c'était le vénérable Antoninus qui lui apprit comment le Dieu tout-puissant s'était servi d'eux pour greffer la sainte foi dans les esprits des hommes et de quelle manière l'amour de la vie éternelle s'était accru en eux, et combien aussi tout le peuple le suppliait instamment de venir dédier une église nouvellement construite dans l'endroit qu'on appelle Compendiac. A cette nouvelle, l'homme du Seigneur glorifia, dans la sincérité de son cœur, le Dieu tout-puissant qui seul fait des miracles, et il promit fermement qu'il irait où le peuple le demandait.

Ayant donc ordonné en ce lieu des ministres de l'Église, il vint avec ses disciples à l'endroit que nous avons nommé ci-dessus. Il y consacra aussi une église en l'honneur de saint

Digitized by Google

Michel, Archange, et il l'enrichit de la hiérarchie ecclésiastique. Et pendant qu'il séjournait quelque temps en ce lieu et qu'il redressait les fautes du peuple par ses prédications, de toutes parts vinrent l'y trouver ses disciples qu'il avait envoyés comme missionnaires dans ces pays.

Le vénérable Pasteur leur versait avec affabilité et à grands flots le vin de l'enseignement du salut, et il les exhortait avec l'exquise élégance de son admirable éloquence à faire tous leurs efforts pour se rendre maîtres de la place forte des saintes vertus par une vie scrupuleusement réglée.

Cependant, le juif, dont on a parlé ci-dessus, juif, le plus méchant des juifs, s'efforça par tous les moyens imaginables de faire partager au père spirituel le sort cruel de son fils martyr de son propre fait; afin que lui, qui cédant au conseil du malin esprit avait déjà mis à mort le saint martyr Lucius, tuât par une machination pleine de ruse le bienheureux Austremoine.

Or, l'illustre pontife Austremoine désirait excessivement, comme nous l'avons dit, sceller par les combats du martyre les victoires et les triomphes de sa vie. Ce que comprenant depuis longtemps, les disciples du Saint dans leur sollicitude pleine de soins, ils s'efforcent de montrer à leur maître que ce méchant peuple complote sa mort de toute l'avidité des désirs de son esprit et ils disent à Austremoine : « O trois et quatre fois bienheureux Seigneur Père, ignorez-vous que la perfidie de cette cruelle nation juive s'efforce de vous perdre? Certes nous vous le déclarons, afin que vous sachiez que cette tourbe pleine de malice voudrait anéantir au plus tôt par ses machinations rusées votre Paternité, et, s'il lui était permis, elle voudrait entièrement effacer votre nom de la mémoire des vivants. C'est pourquoi nous vous prions, saint Père, de daigner grandement veiller sur vos jours, parce que nous craignons beaucoup que vous ne tombiez dans les piéges de cette très-cruelle nation. Car, nous savons que ceux qui n'ont pas craint de mettre à mort le Roi du ciel et de la terre qui était descendu en ce monde avec un corps visible, n'auront pas non plus pitié de vous

Digitized by Google

vénérable vieillesse. Et nous avons appris de vous, saint Père, que la mort du bon pasteur est la grande ruine du peuple qui lui était soumis. Il convient donc que votre Paternité veille avec une grande habileté à ce que ce malheur n'arrive pas à cet innombrable peuple que votre enseignement a gagné au Seigeur. »

Lorsque l'homme du Seigneur eut entendu ces choses de la bouche de ses disciples, l'âme tranquille et le visage souriant, il leur parla en ces termes (rempli d'une joie intérieure et inondé d'une immense allégresse) :

« O quel aimable messager que celui qui m'annonce d'avance ce qu'a toujours désiré mon cœur ! Oh ! que je serai heureux si je puis atteindre le but qui marque enfin le terme d'un combat si long, et où le triomphe illustre qui ensevelit même le vainqueur dans sa victoire est hautement proclamé ! »

Et comme Austremoine se montrait plus joyeux que d'habitude, et que son pas était plus léger, ses disciples lui demandèrent avec un vif étonnement qui lui avait déjà donné cette nouvelle. Et le saint Pontife leur dit : « Heureux ce rapport de la renommée, si les faits lui donnent raison en le réalisant ! C'est une chose très-excellente que de se décharger du fardeau de ce corps pour le Christ, si l'on arrive ainsi à la très-heureuse et inflétrissable couronne de la céleste béatitude. Car, je l'avoue, pour que tous le connaissent bien, sachez que je veux pour l'amour du Christ Seigneur souffrir d'innombrables croix et aussi ne pas redouter les horribles dents des bêtes féroces et tous les genres de tortures, jusqu'à ce que le souffle de la vie m'abandonne, et surtout que j'embrasse avec bonheur la pensée de succomber aux piéges mortels de ces hommes qui n'ont pas craint de tremper leurs mains furieuses dans le sang du Seigneur Jésus.

« La clémence de Dieu tout-puisssant protégera partout de son ineffable Providence le peuple qui lui appartient, et ce Dieu ne cessera de le défendre et de le conserver jusqu'à la fin avec la même miséricorde qu'il a voulu le rappeler du sein des ténèbres à Lui qui est la vraie lumière. »

Digitized by Google

A tous aussi il donnait sans cesse des avis propres à leu salut, leur disant : « Mes petits enfants, qu'il suffise à chacun d vous de m'avoir témoigné jusqu'ici sa sollicitude. Le reste e superflu. Que chacun vive, non pour soi-même, mais pou Dieu qui doit rendre à chacun selon ses œuvres. »

A cette réponse, ses disciples rentrent dans la ville, accablé de tristesse ; du fond de leurs poitrines s'exhalent de grand soupirs, la douleur intérieure de leur âme s'épanche en larme et en lamentations, la tristesse de leurs cœurs les fait s répandre en sanglots et se manifeste par une désolation lamen table. Des ruisseaux de pleurs arrosent leurs joues pâles et l grandeur de leur douleur leur refuse d'autres expressions qu des sanglots sans fin.

Mais, le saint athlète de Dieu et le vénérable Prélat, fortifié d la grâce d'en haut, compatissant avec une paternelle affectio à leur excessive tristesse, leur adressa ces paroles de consol tion : « Pourquoi, mes très-chers fils, êtes-vous plus tristes qu de coutume en ce qui me concerne? Est-ce que vous pensez qu je crains de combattre pour l'amour du Christ Seigneur ! Sach que pour lui je suis prêt à souffrir tous les supplices que que que bourreau que ce soit peut imaginer. Car s'il a fallu que Christ-Seigneur souffrît et qu'ainsi il entrât dans la gloire, qu serais-je, moi, si je refusais de souffrir pour Lui? Plaise au ci que je sois capable de suivre les traces de ses disciples, qui pa tout l'univers ont souffert de nombreux tourments! Car, le se viteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'Apôtre qu celui qui l'a envoyé.

« Ne vous attristez donc pas de mon salut, mais bien plut réjouissez-vous tous ensemble et avec moi de ma félicité, par que je pense, sans hésiter, que je serai heureux et bien heureu si, persévérant dans la confession de la vérité, je répands m sang pour la vérité elle-même. Sans doute ma gloire sera dou blée, si lorsque le combat sera fini, j'ai mérité d'être récom pensé de la gloire des cieux. Le Christ est ma vie, et mour pour lui est un gain. C'est à sa miséricorde que j'abandonn entièrement mon désir, afin qu'il le règle selon ses ordres. L

Digitized by Google

dont il est constant que découle la source de toute bonne volonté. Ce ne sont ni la tribulation de ce monde, ni les angoisses du temps, ni l'immense cruauté des persécuteurs qui me sépareront de la charité du Christ; car, quoique par la permission du Seigneur, ils puissent briser le corps par divers tourments et enfin le tuer aussi, ils ne peuvent en aucune manière avoir l'âme en leur puissance. Or, Celui qui nous a promis qu'il ne tomberait pas de notre tête un seul cheveu, sera assez miséricordieux pour que nul de nos membres ne soit perdu; et c'est tout entiers que l'esprit, l'âme et le corps se lèveront au jour de l'avénement du Christ. Mon esprit désire extrêmement sortir de la prison de cette chair corruptible, afin de rendre au Seigneur témoignage dans le ciel.

« Mais, si encore passager sur la terre, je vous suis nécessaire dans les camps des fidèles pour y enrôler de nouvelles troupes d'infidèles, je ne refuse pas de combattre pour l'amour de Jésus-Christ. Cependant il vaut beaucoup mieux que je sois avec Lui, si, comme je l'espère, le désir de mon esprit est arrivé au temps de son rapide accomplissement.

« Donc, que mon absence corporelle ne vous effraie pas, car je pourrai vous venir plus en aide lorsque, par la faveur de Dieu, je serai parvenu à la béatitude qu'il a lui-même promise à ceux qui Le chérissent. Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie dans le Dieu vivant qui ne privera pas de ses biens ceux qui marchent dans l'innocence. »

L'homme du Seigneur en parlant ainsi adoucit jusqu'à un certain point la tristesse de ses disciples.

Enfin, parmi des étreintes amicales se mêlent de doux baisers de paix; et leur disant adieu avec une paternelle affection, il les bénit aussi de son autorité épiscopale; puis, il leur dit : « Suivez-moi, frères très-aimants, suivez-moi non avec vos pieds, mais en imitant les saints exemples par lesquels je vous ai enseigné qu'il fallait à l'envi suivre le Seigneur Jésus. Gardez, je vous prie, l'empreinte fidèle de sa doctrine, que vous avez apprise de moi. Qu'aucune terreur de puissance du monde ne vous écrase, que le fragile amour de l'exécrable argent ne s'em-

Digitized by Google

pare pas de vous, et que les déplorables excès du manger et du boire ne vous engloutissent pas dans leur fange. Mais, au milieu de la prospérité comme au milieu de l'adversité, suivez le chemin royal, afin que la prospérité ne vous élève pas jusqu'à l'insolence, et que l'adversité ne vous précipite pas dans le trouble. C'est ainsi qu'en restant fidèles au but salutaire de la céleste foi, vous recevrez le gage de l'éternelle récompense. »

Ayant dit ces choses, Austremoine ordonna au bienheureux Nectaire de prêcher avec sollicitude le vrai salut au peuple d'Auvergne. Quand à lui, il se mit sur-le-champ en route pour retourner au monastère dont il a été parlé ci-dessus, ne prenant avec lui que le bienheureux Mammet, son diacre. Et comme ils approchaient du monastère, à un endroit qui en était éloigné d'environ plus d'un stade, le bienheureux Austremoine s'arrêta pour prier et ayant fléchi ses genoux sur la terre, il pria très-longtemps. Car, dans son abondante foi, son âme très-confiante, qui savait que l'éternelle couronne l'attendait, était enflammée de l'indicible amour de la gloire sans fin. Il n'hésitait pas aussi à souffrir pour le Christ non-seulement tous les tourments que la cruauté des Juifs, mais encore celle de tous les hommes réunis pourrait imaginer. En effet, déjà élevé au-dessus du monde, il pensait plus, dans sa foi au Christ à la victoire et au triomphe, qu'au combat qu'aurait à soutenir son corps brisé par la vieillesse.

Cependant, le prince des Juifs, qui avait envoyé secrètement des espions en route, attendait l'arrivée d'Austremoine. Dès qu'il eut appris par ses espions qu'il était arrivé, il accourut en cet endroit avec ses complices. Mais Mammet, le diacre d'Austremoine, frappé de terreur à leur vue, abandonna le bienheureux Prélat, et non loin de ce lieu il entra dans une caverne. Et parce qu'il avait laissé le saint Pontife seul, par crainte du martyre, dans la suite, s'étant éloigné des hommes, il mena une vie solitaire dans la même caverne.

Quant au soldat du Christ, Austremoine, ayant été saisi par les Juifs, il fut très-atrocement flagellé pour la foi du Christ. Mais, il ne pouvait sentir les tourments qu'on lui infligeait

Digitized by Google

parce qu'il avait toujours à la bouche le nom du Christ Jésus. Et comme la foi brillait admirablement en lui, il ne pouvait renier le Christ pour lequel il souffrait. Et lorsqu'il y avait déjà longtemps qu'on le torturait, un Ange lui apparut pour le fortifier par un doux soulagement.

« Austremoine, lui dit-il, très-glorieux prélat du Christ, ne te laisse pas abattre par le supplice, mais plutôt réjouis-toi de la récompense que tu dois bientôt recevoir dans le palais du ciel. L'admirable assemblée des Anges, l'armée des célestes Vertus, le chœur des Martyrs vêtus de robes blanches, au milieu duquel tu te réjouiras sans cesse, couronné d'une gloire sans fin, te contemplent. »

Après avoir reçu cette consolation, l'athlète du Christ, Austremoine, comme un nouveau combattant, inondé du rafraîchissement de l'allégresse, combattait vaillamment et triomphalement. Car, les membres vieillis de son corps brillaient d'une force très-robuste au milieu des coups très-furieux des bourreaux. Son âme pénétrée d'une heureuse patience ne murmurait pas et ne se plaignait pas.

L'excessive férocité des bourreaux ne lui enlevait pas sa confiance en la victoire et ses joies, parce que la très-haute vertu de la divine puissance avait affermi son âme. Heureuse lutte des deux côtés, dans laquelle l'athlète du Christ combat avec foi pour obtenir le désirable trophée de l'éternelle glorification.

Cependant, ce très-atroce prince craint que le récit d'une si grande cruauté exercée sur la personne de saint Austremoine ne soit fait par quelque voyageur aux chrétiens des environs; c'est pourquoi il désire au plus tôt le mettre à mort, de peur que par hasard les fidèles ne le lui enlèvent de force, ce que craignait aussi le saint Pontife comme aussi d'être frustré en un moment du glorieux diadème du martyre qu'il avait longtemps désiré. Ainsi un même désir était commun au prince très-scélérat des Juifs et à l'illustre Pontife des chrétiens, mais dans des vues qui ne se ressemblaient pas. Car, l'un voulait anéantir le serviteur de Dieu et plonger dans le deuil toute l'Église par le meurtre d'un si grand pontife; mais l'autre vou-

Digitized by Google

lait orner le palais du ciel d'un illustre Martyr et faire resplendir d'une triomphale victoire l'Église du Christ.

Donc le craintif et détestable prince ordonne, par une odieuse sentence, que le saint Prélat de Dieu soit frappé aussi de la peine capitale. L'invincible soldat du Christ est livré à de nouveaux et très-cruels bourreaux ; on le tire et on le pousse de çà et de là, on redouble de railleries à son égard et en le bafouant on le jette par terre. Et comme il se mettait à genoux, un homme armé d'un glaive s'assit sur lui et lui trancha la tête. Ensuite, s'éloignant au plus vite, les bourreaux emportèrent avec eux l'illustre tête du vénérable Martyr et ils la jetèrent dans le puits même où le très-horrible prince avait déjà précipité son propre fils.

Or, Dieu est admirable, lui qui opère de très-admirables prodiges dans ses Saints ; car pour montrer par quelle grande sainteté et par quel grand mérite le vénérable Prélat et Martyr s'était distingué, il l'honora d'une manière merveilleuse de la vertu des miracles. Au même moment que, sous le tranchant du glaive, le sang jaillit de la tête d'Austremoine, sous ses pieds, une source d'eau jaillit de terre. L'admirable naissance de cette source est un témoignage évident de sa sainteté donné par la terre lorsque saint Austremoine empourpré de son sang passa de ce monde au ciel. A l'heure où son âme sortit de son corps, au chant des hymnes et escortée de Anges, elle parut portée aux cieux sous la forme d'une colombe.

O homme, digne de toute espèce de louange, que sert, par ordre du Seigneur, la milice des Anges ! O Martyr qu'on doit exalter et glorifier par une immense vénération, que le Seigneur Jésus a jugé à propos d'établir sur tous ses biens !

Heureux assurément est le pays d'Auvergne, qui jouit et se réjouit d'un si grand patron, dont elle est toujours aidée par le glorieux mérite et qui la protége et la défend par sa protection pontificale. C'est pourquoi il convient que le monde entier vénère le bienheureux Austremoine, parce que, dans le Ciel, toute l'armée des Saints se félicite et se réjouit de le posséder au milieu d'elle.

Digitized by Google

Cependant, on apprend aux disciples d'Austremoine, que l'athlète du Christ avait été mis à mort par les perfides Juifs. O douleur! Qui peut exprimer quelle tristesse, et en même temps quel deuil et quels gémissements envahirent les cœurs de ses disciples? Et cela n'est point étonnant, car leur brillante lampe venait de s'éteindre ici-bas (en même temps que la vie de son corps). On court avec une grande tristesse de cœur, on court avec une immense hâte pour savoir où ont été mis les membres du saint Prélat et du vénérable Martyr. On trouve enfin le très-saint corps sans tête, et alors redoublent en même temps une excessive douleur et une insupportable angoisse. Aussitôt le ciel est rempli d'une lamentable clameur; çà et là retentissent des voix qui pleurent. Enfin, au milieu de ces plaintes, on distingue celles-ci :

« O bienheureux Austremoine, pourquoi avez-vous si tôt abandonné votre troupeau au milieu des périls du siècle? O très-saint Père, à la garde et au salutaire enseignement de qui nous avez-vous confiés? Qui sera dès à présent notre pasteur et chef?... Vous qui êtes, comme dit le Seigneur Jésus, la splendide lumière du monde, qui avez aussi vaincu le monde par votre mort, au nom de Jésus, souvenez-vous de nous, afin que nous vous puissions suivre à la gloire du Ciel, selon le très-fréquent conseil que vous nous en avez donné. »

Cependant, ils eurent soin de faire savoir au plus tôt à l'évêque Urbicus comment les choses s'étaient passées. Lorsqu'il eut appris que son maître avait été mis à mort par les Juifs impies, ému profondément d'une indicible tristesse, il réunit sur-le-champ autour de lui une multitude de clergé et de peuple avec lesquels pressant sa marche il arriva au monastère d'Issoire.

Les disciples d'Austremoine avaient déjà porté avec tous les honneurs dignes de lui le corps du très-saint Martyr dans l'église dédiée par ce Prélat en l'honneur de saint Pierre. Et ils regrettent en outre la perte de la tête qui avait été enlevée; mais soudain ils voient dans la direction d'un sentier étroit de récentes traces de sang; en les suivant, ils arrivèrent au puits et ils connurent que la tête du saint Martyr y avait été jetée.

Digitized by Google

Mais Celui par l'ordre duquel s'écoule la suite réglée des siècles, et qui prend soin en tous lieux de ses fidèles, inspira aussitôt à des hommes religieux de retirer le précieux chef de l'eau et de le renfermer dans un tombeau plus digne. La nouvelle soudaine de ce fait vola aux oreilles de tous les habitants de l'Auvergne. Et il se produisit sur-le-champ un concours des peuples qui, d'un accord unanime, sanglotaient et pleuraient, en disant « Qui sont ceux qui ont tué notre Pasteur ? Qu'on les retranche du milieu des chrétiens ! »

Cependant, l'Evêque accomplit avec son clergé les triomphales obsèques du bienheureux Martyr, selon le vœu du peuple qui avait demandé qu'elles fussent solennelles. Le chœur des disciples d'Austremoine recommande le saint Martyr au Dieu tout-puissant, en chantant des hymnes comme prières. Le deuil se mêle aux accents joyeux des voix qui chantent ; ces accents sont entrecoupés par les immenses lamentations du peuple. C'est au milieu des mélodieuses modulations des hymnes de joie et de triomphe que le vénérable corps de saint Austremoine est porté à l'endroit de sa sépulture. Ce glorieux corps est enseveli au monastère d'Issoire, dans un cercueil de pierre taillée.

Toutes choses étant terminées, de si grands prodiges commencèrent à briller au tombeau de cet illustre Martyr, que nulle parole vivante ne peut les raconter.

Et la multitude des malades qui buvaient avec foi de l'eau de ce puits dans lequel avait été jetée la sainte tête d'Austremoine, était délivrée par les mérites du saint homme de toute souffrance et était rendue à la santé qu'elle désirait. Chaque année aussi, au jour anniversaire de celui où le bienheureux Martyr, abandonnant la terre, était entré aux cieux, l'eau de ce puits, débordant par-dessus la margelle, venait miraculeusement d'elle-même désaltérer abondamment les lèvres et symbolisait, en quelque sorte, l'abondante vertu du saint Martyr.

O bienheureux Austremoine, qu'il m'est doux de pleurer votre pieux et humble martyre ! Qu'il m'est cher, à cause de l'amour et de l'honneur que je vous porte de louer votre triomphe parce que de même que dans l'un et dans l'autre, vous vous montrez digne

Digitized by Google

d'abondantes louanges, ainsi, dans l'un et dans l'autre, vous resplendissez d'un éclat admirable. Vous honorer est chose méritoire, car tout homme qui vous honore solennellement, glorifie, sans aucun doute, l'admirable puissance du Christ Jésus qui vous a glorifié. Vous prier est chose profitable, parce que par là on obtient le désirable pardon des péchés et on acquiert la céleste grâce. Maintenant, en effet, n'ayant plus rien à craindre pour vous-même, pensez avec sollicitude à la société de vos chers petits serviteurs, afin que soutenus par vos suffrages, nous méritions d'avancer de vertu en vertu, jusqu'à ce que nous puissions en toute sécurité voir dans Sion le Dieu des dieux. Que tous ceux aussi qui célèbrent votre solennité avec une humble dévotion, jouissent de la paix dans le présent, et qu'après avoir reçu la rémission de leurs péchés, ils jouissent avec vous de l'éternelle gloire.

Or, le bienheureux Austremoine acheva son glorieux combat le jour des calendes de novembre, la soixante-quatrième année depuis la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous le règne du Roi des rois, à qui appartiennent l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. Amen. (Ch. BARTHÉLEMY.)

SAINT DREL OU DRENNALUS,

ÉVÊQUE.

Les Chroniques bretonnes disent que ce saint disciple de Joseph d'Arimathie fonda, dès le temps des Apôtres, le siége épiscopal de Lexobie, au lieu nommé depuis Cozgueaudet, et mourut en 92. On lui donna soixante-six ou soixante-sept successeurs jusqu'à Tiricin, prédécesseur immédiat de saint Tugal. Parmi ces prélats, il faut distinguer saint Guennaël, sacré en 169 et mort en 172.

Quant à l'époque de l'établissement du christianisme dans la Petite-Bretagne, on ne peut nier que, dans le fameux procès que Guillaume de Malestroit, évêque de Nantes, soutint au Parlement de Paris, en 1455,, ce Prélat reportât l'origine de son église à l'an 80 de l'ère chrétienne.

Le pays de Vannes reçut l'Evangile en même temps que

Digitized by Google

Nantes. Les autres églises, de notre province sont fort antérieures à la venue des Bretons insulaires dans l'Armorique.

(De Garaby.)

SAINTE MARIE,

ESCLAVE, MARTYRE.

Les empereurs Adrien et Antonin rendirent un édit qui ordonnait de contraindre les chrétiens à sacrifier dans toute l'étendue de l'empire, et de punir de mort ceux qui refuseraient d'obéir. Or, en ces temps, Marie, brebis fidèle du Seigneur, souffrit un admirable martyre. Car étant esclave du décurion Tertullus, elle surpassa par sa grandeur d'âme la noblesse de son maître, et prouva que le Christ lui avait donné la liberté, ainsi qu'il est écrit : « L'esclave qui est appelé de Dieu est affranchi par le Seigneur. » Tertullus, en effet, pour célébrer le jour de la naissance de son fils, avait immolé des victimes aux impures idoles et aux vaines images des faux dieux ; Marie, pendant ce temps, jeûnait et usait de ruse pour se cacher de sa compagne, afin de n'être point dénoncée à sa maîtresse. Mais elle ne put échapper longtemps aux embûches que cette servante lui tendait. Dénoncée, elle est aussitôt appelée par sa maîtresse qui lui demande le motif de son jeûne. « La naissance de ton nouveau maître serait-elle donc, lui dit-elle, la cause de ta tristesse? » Marie répondit : « Y a-t-il quelque chose de nouveau dans ma conduite? j'ai toujours jeûné ainsi. Pourquoi attribuer à la tristesse ce que je fais par habitude? Je suis chrétienne, née de parents chrétiens ; le culte du Christ est pour moi un culte héréditaire. »

La maîtresse lui ordonna néanmoins de prendre quelque nourriture ; mais Marie, remplie de l'Esprit-Saint, invoqua le nom de Dieu, et se souvenant du Pain du ciel, elle répondit courageusement à sa maîtresse : « Tu peux commander au corps, mais non pas à l'âme. Dieu mérite plus d'hommages que ton fils. Pour égayer cet enfant, il faut des chants impurs, des danses lascives, mille inventions de la soucieuse tendresse des nourrices. Le culte de mon Dieu n'est ni vain ni puéril ; mais il

Digitized by Google

est la source de saintes joies et de grâces. Il faut conserver la chasteté, aimer la tempérance, fuir la bonne chère. » A ces mots sa maîtresse, enflammée de colère, lui promet de cruels châtiments, si elle n'obéit pas à ses ordres, la menace même de mort, si elle résiste. « Fais ce qu'il te plaira, répondit-elle : je désire tout souffrir pour le Christ. »

Pendant cette discussion entre la maîtresse qui commandait et la servante qui résistait, Tertullus revint du Forum et entra : il se fit tout raconter par son épouse, et ordonna de fouetter sur-le-champ cette servante indocile, de la frapper longtemps aux parties les plus sensibles du corps, de l'enfermer ensuite en lui donnant un peu de grossière nourriture, non pas tant pour rassasier sa faim que pour lui conserver un dernier souffle de vie. Mais cette âme dévouée au Christ ne fut point abattue par ces douleurs. Bien plus, elle priait sans cesse pour obtenir la grâce de souffrir de nouveaux tourments.

Trente jours après, on annonça au gouverneur que, contrairement aux ordres des empereurs, Tertullus le décurion cachait en sa maison une esclave chrétienne. Aussitôt on amena Tertullus au tribunal. Les principaux de la ville furent convoqués ; le peuple se réunit autour d'eux, et alors le gouverneur ordonna de lire l'édit des empereurs, dont voici la formule :

« Adrien, Antonin le pieux, heureux auguste, à tous ceux qui vivent sous notre empire, salut. Il est venu jusqu'à nous que l'on a inventé une religion nouvelle. Quelques hommes méprisent, dit-on, les sacrifices et le culte que nous pratiquons; si la crainte des châtiments ne les arrête pas promptement, ils étoufferont les anciennes croyances et détruiront le respect des ancêtres. Nous publions donc cette loi pour tous nos peuples, et nous envoyons cet édit à tous les gouverneurs, afin que ces impies soient tous contraints à sacrifier, et qu'ils soient, s'ils résistent, frappés d'un glaive vengeur ; car nous préférons la mort de quelques-uns à l'égarement de tous. Nos sujets ne doivent point errer à leur guise comme des bêtes, mais vivre unis par les mêmes croyances. Que si quelqu'un ose cacher un

Digitized by Google

sectateur de cette religion ou de ce culte, de quelque âge ou de quelque condition qu'il soit, il perdra par le fer la vie dont il se sert pour résister aux lois, et ses biens seront employés aux besoins du fisc. Enfin, le dénonciateur d'un si grand crime recevra du trésor public une récompense de quatre cents deniers, afin que tous apprennent que l'on sait punir les crimes et récompenser les bonnes actions. »

Après la lecture de cet édit, le gouverneur dit aux assistants : « Que puis-je faire à cela? m'est-il possible de résister à ces ordres? » Les principaux de la curie répondirent : Daigne nous écouter avec bienveillance. Alors le gouverneur ordonna d'écrire ce qu'ils allaient dire. Le rhéteur Rigagore se lève; éloquent et exercé dans l'art de bien dire, il parle au nom de tous. « Radieux soleil, dit-il, lumière de cette ville et de tout ce peuple, nous te supplions de nous écouter avec bienveillance. Cet homme, aussi distingué par son illustre naissance que par plusieurs charges publiques, est un puissant appui de notre curie. Il a été pontife des Augustes, puis proposé aux jeux publics; enfin, par les emplois dont il s'est chargé pour le bien commun, il s'est acquis à la fois notre affection et notre respect. Bien plus, ses largesses ont accru la chose publique ; car il a dépensé des sommes immenses pour la construction et l'entretien des thermes ; je tais de plus grandes choses encore. Car, dans ce premier âge où le chemin est glissant et l'âme dévorée par le feu ardent la jeunesse, il a dominé l'emportement de l'âge par sa fidélité au culte des dieux, et dompté l'impétuosité de la nature par le frein de la modération. Plus tard, mûri par les années et assuré d'avoir satisfait aux préceptes divins, il a su trouver les moyens de réjouir le peuple. Ainsi il a fourni aux dépenses des jeux qui se célèbrent au commencement de chaque année, il a rassasié les yeux du peuple par de grands spectacles organisés par ses soins et à ses dépens. Il a donné souvent à cette ville de Césarée le plaisir des jeux de lutteurs, et n'a pas même refusé aux citoyens ces joies d'un combat de gladiateurs, aussi douces que les voluptés d'un combat. Il a toujours préféré l'intérêt de sa patrie aux nécessités particu-

Digitized by Google

lières de sa famille et à l'accroissement de sa propre fortune ; enfin, il est entré volontiers dans les charges publiques, en acceptant le sacerdoce. Et ainsi, jeune, il a vaincu son âge ; prêtre, il a enseigné, montrant qu'il ne fallait pas dans l'âge mûr mépriser les plaisirs. »

Le préfet répondit au rhéteur : « Tu nous rappelles des mérites anciens et des actions passées ; mais tu ne repousses pas l'accusation dont on le charge. » L'avocat répondit : « Cette jeune fille, dont le crime a fait accuser son maître, lui a été donnée par sa femme comme le prouve l'acte de son mariage. » Le préfet dit : « L'épouse de Tertullus est-elle de condition libre? » L'avocat répondit : « Elle est libre, et même de noble origine ; car Cléonide est son père. » Le préfet dit : « Cette esclave a-t-elle été achetée, ou est-elle née dans la maison de ses maîtres ?» Tertullus dit : « Elle est née dans la maison ; mais ses parents avaient été achetés. » Le préfet dit à Tertullus : « Ton beau-père est-il vivant, ou est-il déjà sorti de ce monde?» Tertullus répondit : « Il a payé son tribut à la destinée. » Le préfet dit : « Les parents de cette servante opiniâtre sont-ils vivants? » Tertullus répondit : « Ils sont morts. » Le préfet dit : « Étaient-ils attachés à cette infâme religion, ou immolaient-ils aux dieux? » Tertullus répondit : « Ils étaient atteints de la même folie ; ils adoraient le Crucifié. » Alors l'avocat dit : « Tous les châtiments ont été infligés à cette fille pour la détourner de ses superstitions ; mais on n'a jamais pu ni la séduire ni l'ébranler. Plus on sévissait contre elle, plus son opiniâtreté croissait. »

Sur cela, le gouverneur, après une longue délibération, rendit cette sentence longtemps pesée et méditée : « Tertullus est loué au nom de l'État, et honneur lui est dû pour ses mérites et sa naissance. Excellent préfet des jeux, illustre sénateur, aussi fidèle aux dieux qu'aux empereurs, il a satisfait à la fois aux lois et aux devoirs de la religion ; j'ai souvent vu moi-même son image dans la ville ; qu'il se retire donc en liberté ; qu'il ne craigne aucun calomniateur, qu'il ne redoute aucun juge ; car tout ceci parviendra aux oreilles sacrées des empereurs. Mais j'ordonne que cette abominable jenne fille soit amenée à mon

Digitized by Google

tribunal, afin que le crime reçoive un châtiment et le peuple un exemple. »

Aussitôt on livre aux bourreaux cette vierge dévouée au Christ ; plus son sexe et la faiblesse de son âge la font mépriser, plus elle grandit par l'énergie de sa foi. Enfin, elle est devant le juge ; ses yeux sont tournés vers lui, mais son âme est attachée au Christ. Le peuple frémissant crie de tous côtés : « Qu'un feu terrible la dévore toute vive. » Elle intrépide, car elle connaît le secours de son Dieu, lève les yeux au ciel et s'écrie : « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, salut assuré des hommes, seul engendré par un seul, dont nul ne peut dignement comprendre la nature ni exposer la puissance, ni les Anges, ni les Archanges, ni les Trônes, ni les Dominations, ni les Vertus, ni les Puissances, ni les Chérubins, ni les Séraphins; car tout a été fait par vous, ô Christ, et rien n'a été fait sans vous, qui seul avez connu le Père, que votre Père seul a connu. Seigneur, sauveur des âmes, soyez avec moi ; vous avez toujours été avec ceux qui vous ont invoqué ; je n'ai point d'autre défenseur que vous. Qu'ils connaissent votre puissance, Seigneur, et qu'ils apprennent qu'on ne peut nuire à ceux que vous aimez. »

A ces mots, le goûverneur resta une heure entière plongé dans l'étonnement ; enfin il lui demanda son nom. Marie répondit : « Pourquoi me demandes-tu mon nom, et ne dis-tu rien de la foi que je professe ? L'accusé doit être interrogé sur ce qui fait son crime. Ce n'est point au sujet de mon nom mais de ma religion que je suis accusée. Je réponds donc d'avance à tes questions cruelles : Je suis chrétienne. » Le gouverneur dit : « Ton maître attend ici pour récompenser ton obéissance ou punir de mort ton obstination ; choisis donc ce que tu préfères. » Marie répondit : « Il est le maître de mon corps, mais non de âme. » Le gouverneur dit : « Pourquoi étant esclave ne suis-tu pas la religion de ton maître ? » Marie répondit : « Je suis chrétienne ; je suis éclairée des lumières de la sagesse, et je sais ce qui est raisonnable. Je méprise des idoles sans vie, j'honore celui qui m'a créée, et non celui que j'ai fabriqué de mes

Digitized by Google

mains. » Le gouverneur dit : « D'où t'est venue cette vaine religion ? » Marie répondit : « Je crois ainsi selon que mes pères me l'ont enseigné. » Le gouverneur dit : « Tes parents ont donc été dans ces sentiments ? » Marie répondit : « Ils sont toujours restés fidèles à cette religion. » Le gouverneur dit : « Ainsi, s'il faut t'en croire, ce sont les siècles passés qui t'ont légué cette croyance insensée. Malgré cela, sacrifie, et vous serez innocents, toi et ton maître. »

Marie répondit : « Est-il possible de comparer le Maître du ciel avec une pécheresse sa servante ? Que peut craindre celui qui gouverne à son gré tous les hommes et les éléments eux-mêmes ? Je souffrirai tous les tourments ; ils me seront doux pour l'amour de Jésus-Christ, mon Seigneur, qui ici sera mon appui, et là-haut me donnera la récompense. C'est lui qui, par son apôtre Paul, nous a affermis contre les traits de ceux qui nous tendent des embûches ; car cet Apôtre a dit : « Qui nous séparera de la charité du Christ ? sera-ce la tribulation, les angoisses, la persécution, la fin, le pillage, le danger, le glaive ? Si nous avons une force invincible, un courage insurmontable, une sérénité d'âme qui domine l'horreur des supplices, c'est que toutes ces souffrances nous ont été prédites, et que les récompenses sont plus grandes que les douleurs. Puisque rien ne doit nous séparer de la charité du Christ, je prends à témoin Celui que j'aime, que je persévérerai dans sa crainte, que je quitterai la terre pour m'envoler au ciel en le confessant dans les tortures. » Le gouverneur dit : « Sacrifie, si tu veux éviter les tourments. » Marie répondit : « Les supplices dont tu me menaces sont courts et légers ; je te prie donc de ne pas retarder ce que tu me prépares. J'ai le Christ ; avec lui je ne crains rien. »

Alors, par l'ordre du gouverneur, on l'applique à la torture. La pitié arrache des larmes à la foule des spectateurs ; ils demandent à grands cris grâce pour la vierge. Le cruel juge répond par l'ordre d'activer les supplices. Mais voilà que la voix du peuple s'élève de nouveau pour condamner la sentence du gouverneur. Un seul cri sortait de toutes les bouches : cette

Digitized by Google

vierge est injustement tourmentée, et plutôt pour satisfaire à la cruauté de son juge que pour expier son crime; tout ceci se fait contrairement aux lois et au mépris des règles de la justice. Le gouverneur est ébranlé par la force de ses cris; il lui semble que les murailles vont être renversées par ces clameurs d'une force plus qu'humaine; il commande de délier Marie; puis il donne l'ordre de la garder avec soin, mais libre de ses chaînes, Marie alors se munit du signe de son Sauveur, et s'échappant du tribunal, elle prie les yeux levés au ciel, et voit l'armée des Anges, la multitude des Saints et le Fils de Dieu assis à la droite du Père : à cette vue, elle est inondée de tant de joie qu'elle se croit entrée déjà dans le Paradis. Ceux qui la poursuivent dans sa fuite sont frappés d'une subite stupeur par ce prodige. Mais bientôt, se voyant entourée par ses persécuteurs, la vierge crie avec larmes vers le Seigneur : « Dieu toutpuissant, qui avez rendu la parole au muet, l'ouïe au sourd, qui devez venir dans votre force juger les vivants et les morts, recevez mon âme. Une troupe de chiens me poursuit; ne permettez pas que votre servante soit saisie et déchirée par les mains des impies; mais montrant promptement votre miséricorde, exaucez votre servante; exaucez-la, ô Seigneur, Roi du ciel. »

Pendant qu'elle priait ainsi, et que, renonçant à la vie, elle implorait le repos de la mort, un rocher qui se trouvait devant elle offrit aux yeux un spectacle digne de mémoire. Ce roc que le hasard avait placé, ou que la Providence avait disposé en ce lieu, sur l'ordre du Seigneur, s'ouvre et présente à la vierge un refuge dans ses flancs. Comme une douce nourrice ou une tendre mère, il l'embrasse toute tremblante et semble recevoir dans son sein un cher nourrisson; et à peine est-elle entrée, il referme ses flancs à l'instant ouverts. A cette vue, les bourreaux sondent toutes les parties du rocher, croyant y trouver cachée la proie si subitement dérobée à leurs yeux. Mais ils ne voient que quelques débris et des lambeaux de vêtements qui tiennent encore à la roche; et frappés d'une inexprimable stupeur, ils rapportent au gouverneur ce qui vient de se passer

Digitized by Google

Celui-ci, agité à la fois par la colère et l'effroi, ordonne à Philocome, chef des néocores, de se rendre en toute hâte au lieu du prodige, et d'emmener avec lui un grand nombre de gens pour détruire le rocher. Aussitôt la voix du héraut convoque le peuple. Mais à peine est-il assemblé près du rocher avec celui qui devait diriger le travail, à peine a-t-on mis la main à l'œuvre, qu'un éclair d'une splendeur inaccoutumée brille à l'orient, le tonnerre gronde avec un tel fracas que tout semble prêt à s'écrouler ; la terre tremble et se dérobe sous les pas.

Or, voici que deux cavaliers étincelants de lumière descendent du ciel avec la rapidité de la foudre ; leurs selles, leurs freins, leurs vêtements resplendissent d'un éclat céleste. A leur vue, la terreur s'empare de la multitude, effrayée par cette apparition céleste. Ces malheureux ferment les yeux, et beaucoup perdent la vie avec le sentiment. Ceux qui peuvent s'échapper, courent aux vaines idoles du temple ; ils arrivent aux pieds de ces autels sacriléges, mais ils tombent jusque dans ce dernier asile. Le néocore expire aux portes mêmes du temple ; et lorsque l'édifice est rempli, le feu jaillit du ciel et consume à la fois le peuple et le temple. C'est ainsi que périrent avec leurs dieux ceux qu'une folle superstition avait rassemblés ; et plus il y avait en ce lieu de divinités, plus il y eut d'aliments à l'incendie. Qu'ils imputent donc à leurs péchés d'avoir été brûlés, et au nombre de leurs dieux d'avoir été consumés par un feu terrible. Les morts foudroyés ou brûlés furent au nombre de deux mille sept cents. Quelques-uns s'échappèrent et rentrèrent dans la ville, en criant sur toute la route : « Le grand Dieu de Marie, le grand Dieu des chrétiens est juste, et il est véritablement le seul Dieu. » Puis prosternés sur le pavé de l'église, embrassant les genoux des clercs, ils demandaient pardon pour le passé et secours pour le présent. La terreur amena à la foi près de mille âmes qui persévérèrent dans notre religion, et la persécution finit avec ces miracles, après le martyre de sainte Marie.

(Bénédictins de Solesmes.)

Digitized by Google

SAINT BÉNIGNE,

APÔTRE DE LA BOURGOGNE, MARTYR.

L'empereur Marc-Aurèle s'était rendu dans une ville fortifiée de la Gaule, nommée Dijon, pour visiter de nouvelles murailles qu'on y avait construites. A son entrée dans la ville, il avait dit : « Voilà des murs bien bâtis ; maintenant c'est un temple qu'il faut élever à Jupiter, à Mercure et à Saturne ; ne souffrez pas qu'aucun de ceux qui font profession de la loi chrétienne se fixe dans ces lieux, de peur que leurs vaines superstitions n'entraînent la ruine de notre peuple. » Ayant entendu ces paroles, Térentius, qui commandait dans la place, répondit : « Invincible empereur, nous ignorons s'il y a ici quelque chrétien ; mais j'ai vu un étranger qui se fait raser les cheveux, porte un habit différent du nôtre, et dont le genre de vie surtout ne ressemble en rien à celui que nous suivons, Il condamne les cérémonies de nos dieux, baigne notre peuple dans les eaux et fait sur lui des onctions avec le baume. Il fait dans notre ville de nombreux prodiges, annonce un nouveau Dieu à notre patrie, et promet à ceux qui croiront à ce Dieu une autre vie après la mort. » A ce discours, Marc-Aurèle aussitôt reprit : « Autant que je puis en juger par ces détails, l'homme dont tu parles est chrétien. Qu'on le recherche et qu'on l'enchaîne ; puis qu'on l'amène devant moi ; car si nous le laissons faire, il attirera de grands malheurs sur notre pays, et bientôt nos dieux seront méprisés. Nos dieux n'aiment pas les chrétiens ; le genre de vie de ces impies et leurs lois ne sauraient s'allier avec le culte de nos divinités. Le signe du Crucifié est odieux à ceux qui sont l'objet de notre vénération. »

Dès que Marc-Aurèle eut cessé de parler, le comte Térence donna ses ordres pour qu'on recherchât le bienheureux Bénigne. On le trouva dans une villa nommée Spaniacum, où il annonçait à des gentils la parole de Dieu. Térentius le fit charger de chaînes, battre de verges et le présenta à Marc-Aurèle. Celui-ci en le voyant lui dit : « Adorateur de la Croix, puisque tu te donnes pour un docteur de la loi chrétienne, tu trouveras en moi

Digitized by Google

un persécuteur. Si à mes interrogations tu n'opposes que des réponses entrecoupées et de vains arguments, si tu refuses de respecter nos antiques lois et de sacrifier à nos dieux, je te ferai périr dans les supplices, et le secours de ton Christ ne t'arrachera pas de mes mains. » Bénigne répondit : « Le Christ a dit, et sa parole est sainte : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme. » Marc-Aurèle dit : « De quel pays es-tu, et quel est ton nom ? » Bénigne répondit : « Mes frères que tu as déjà fait mourir et moi nous sommes venus de l'Orient, envoyés par le bienheureux Polycarpe, pour prêcher aux gentils la parole de Dieu et le Très-saint mon du Christ, afin qu'il soit connu de tous, Lui qui est descendu du Ciel comme la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » Marc-Aurèle dit : Si tu obéis à mes ordres, je t'établirai grand prêtre de mes dieux, tu recevras comme honneur et comme récompense l'argent du trésor public, et je te donnerai la première place dans mon palais. » Bénigne répondit : « Que ton or et ton argent soient dévorés avec toi dans les flammes qui t'attendent, loup ravisseur ; je n'accepte ni cette première place, ni ce sacerdoce que tu me promets ; car tes honneurs, c'est la mort éternelle et le comble des tourments dans la damnation. Tu ne me sépareras donc pas du Christ que je sers. Il est le Verbe du Père, la vie, l'ineffable lumière, la pierre précieuse dont rien ne peut égaler l'éclat. Envoyé du Ciel par le Père, il a été annoncé aux hommes ; et à tous ceux qui croient en Lui il promet la vie éternelle. C'est Lui qui viendra juger les vivants et les morts ; il dévoilera cette fureur insensée qui t'arme contre les serviteurs du Christ ; et alors bon gré mal gré, tu sauras que celui auquel tu refuses de croire est ton Dieu et le Dieu de toutes les nations. »

Marc-Aurèle, à ces paroles, ordonna qu'on le déchirât à coups de nerfs de bœuf, et dit : Si aujourd'hui il ne veut pas sacrifier, j'ordonne qu'on multiplie contre lui les supplices. » Ayant donc été livré au comte Térentius, on l'étendit avec des poulies, et pendant qu'on le frappait, il disait : » Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, qui m'avez jugé digne de souffrir ces tourments pour la gloire de votre nom. Accordez-moi, ô Roi

Digitized by Google

de gloire, de supporter jusqu'au bout tous les châtiments que l'injuste césar me réserve. » Quand on l'eut ainsi flagellé, on le reconduisit en prison ; mais un ange vint le fortifier et lui rendre sa première vigueur, comme s'il n'eût rien souffert.

Le lendemain, Marc-Aurèle commanda qu'on l'amenât devant son tribunal et lui dit : « Bénigne, veux-tu ou non sacrifier aux dieux ? » Bénigne répondit : « Non, je ne sacrifie pas. Reconnais, malheureux, qu'ils ne sont rien tes dieux, à qui il suffit de montrer le signe de Jésus-Christ, l'auteur de notre salut, pour qu'aussitôt ils languissent et tombent ; car ce ne sont que des idoles sourdes et muettes, qui ne voient, ni n'entendent, ni ne marchent, et qui même ne sauraient former un seul pas. Que ceux-là leur deviennent semblables qui les fabriquent ou qui mettent en eux leur confiance. Et comment pourraient-ils te défendre, ces dieux ? ils ne peuvent se défendre eux-mêmes ! » Alors le césar furieux ordonna qu'on le conduisît à un temple, et que là, malgré lui, on lui introduisit dans la bouche des chairs immolées, persuadé que si une fois il en mangeait il ne tiendrait plus le même langage, mais que les dieux l'enchaîneraient à leur service. Or, tandis qu'on exécutait cet ordre, le bienheureux Bénigne fit le signe de la croix sur ces chairs, et élevant son cœur à Dieu et ses yeux au ciel, il dit : « Seigneur Jésus-Christ qui avez régénéré le monde et détruit la puissance des démons ; lumière éternelle, regardez-moi à cette heure suprême, et couvrez de confusion tous ces adorateurs de statues qui se glorifient dans leurs vaines images ; qu'ils apprennent enfin que vous êtes le Dieu éternel. »

A peine eut-il ainsi prié et fait le signe de la croix, qu'aussitôt toutes les idoles de pierres et de bois, et les vases dans lesquels on offrait les sacrifices, s'évanouirent comme la fumée et disparurent. A ce miracle, Bénigne rempli d'une grande joie s'écria : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, qui n'avez pas permis que je fusse souillé par des sacrifices impies. » En même temps, il dit à Marc-Aurèle : « Pauvre aveugle, vois donc à quoi se sont réduites les images de tes dieux, et comment au signe de notre salut elles se sont évanouies. Infortuné, ap-

Digitized by Google

prends à connaître le Créateur du Ciel et de la terre. — Et toi, Bénigne, reprit Marc-Aurèle, reconnais combien nos dieux désirent faire ta volonté. Si tu consens maintenant à te rendre à leurs désirs, tu te verras parmi nous entouré d'honneurs. » Bénigne répondit : « Tu as le cœur aveuglé par la folie, et tes yeux ne voient pas quelle est la puissance du Christ, qui anéantit tes dieux. Je te l'ai déjà dit à toi, démon, inventeur de crimes, je ne sers point tes dieux, je n'adore pas les images du diable. »

L'impie Marc-Aurèle, furieux de cette réponse, le fit enfermer en prison. Puis il ordonna qu'on plongeât les pieds du Martyr dans du plomb fondu dont on remplirait un grand bassin creusé dans la pierre ; dans les doigts de ses mains, il voulut qu'on enfonçât des alènes rougies au feu, et pendant six jours il défendit de lui donner aucune nourriture ; enfin, pour le mettre en pièces, il donna l'ordre d'enfermer avec lui douze chiens très-cruels et dévorés par la soif et la faim. Tous ces ordres furent exécutés ; la garde de la prison fut confiée à des soldats qui n'omirent rien, ni les alènes aiguës pour percer ses mains, ni le plomb fondu pour ses pieds, ni les chiens furieux qu'ils enfermèrent avec le Martyr. Mais tandis qu'ils le conduisaient à sa prison, le Saint leur dit : « Comtes et tribuns, écoutez-moi : croyez en Jésus-Christ notre Rédempteur, il est l'espérance et le salut de ceux qui croient en Lui, et anéantira vos péchés. Il est la lumière de ce monde ; à l'odeur qui s'exhale de ses parfums, les morts ressuscitent : il touche les malades et ils sont guéris ; les cieux sont pleins de sa gloire et sa miséricorde remplit la terre. » Étant entré dans la prison, il y demeura six jours entiers, persévérant dans la prière. Pendant ce temps, l'Ange qui veillait sur lui le sauva, et la rage des chiens s'adoucit à tel point qu'ils n'osèrent toucher un poil de sa tête, ni même la frange de son vêtement. Le même Ange du Seigneur lui apporta pour nourriture le pain du Ciel, et le lui présenta en disant : « Prends, ô toi que le Christ chérit. » En même temps il lui arrachait les alènes qui lui perçaient les doigts, et dégageait ses pieds du plomb où on les avait plongés. Bénigne, recevant le pain céleste, rendit grâces à Dieu et en mangea.

Digitized by Google

Le sixième jour, Marc-Aurèle dit à ses officiers : « Ouvrez la porte de la prison, et voyez si les chiens l'ont déchiré. » La prison fut donc ouverte ; mais ils trouvèrent le Martyr sain et sauf, parfaitement intact, en sorte qu'on ne voyait sur son corps aucune plaie. Quand on eut annoncé cette nouvelle à Marc-Aurèle, il dit : « Brisez-lui le cou avec une barre de fer, et que la lance d'un soldat lui arrache la vie sans pitié, pour qu'il cesse enfin de nous injurier, nous et nos dieux. » Quand on eut accompli cet ordre, les chrétiens virent s'envoler de la prison à travers les airs une colombe plus blanche que la neige, qui indiquait par son vol que la sainte âme du Martyr montait au Ciel. Cette colombe laissa après elle une odeur si suave, que tous se figuraient jouir des délices du Paradis. Lorsque Marc-Aurèle fut parti, une dame fort riche, la bienheureuse Léonilla, vint au lieu du supplice, conduite par l'esprit de Dieu ; elle embauma le corps de parfums et le déposa dans un sépulcre, non loin de la prison. Les prodiges et les miracles de toute sorte qui s'y multiplièrent ne tardèrent pas à le découvrir. Le martyre du prêtre saint Bénigne eut lieu le jour des calendes (1er) de novembre, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire et l'honneur dans les siècles des siècles. Amen. (Bénédictins de Solesmes.)

SAINT MARCEL,

ÉVÊQUE DE PARIS

Saint Marcel naquit à Paris, de parents d'une condition médiocre. La pureté, la modestie, la douceur, la charité, la mortification furent les vertus qui le caractérisèrent dès son enfance. Toute sa conduite était si sainte, dit l'auteur de sa vie, qu'il paraissait n'avoir rien de commun avec le monde, et ne pas même connaître les penchants de la chair. La gravité de ses mœurs et ses progrès dans les saintes lettres le rendirent extrêmement cher à Prudence, évêque de Paris. Aussi ce prélat, sans avoir égard à la jeunesse de Marcel, l'ordonna-t-il lecteur de son église. On dit que depuis ce temps-là, notre Saint prouva en diverses occasions, que Dieu l'avait favorisé du don des miracles.

Digitized by Google

Il fut élevé ensuite à la prêtrise ; et, après la mort de Prudence, tous les suffrages se réunirent pour le placer sur le siége de Paris. Comme il n'avait accepté cette dignité qu'en tremblant, il ne cessa de veiller sur lui-même avec la plus grande exactitude, et il s'acquitta de toutes ses fonctions avec un zèle infatigable. On lit dans sa vie, qu'il délivra le pays d'un serpent qui s'était retiré dans le tombeau d'une femme adultère.

Saint Marcel mourut au commencement du cinquième siècle, le 1er novembre, jour auquel il est nommé dans le martyrologe romain, quoiqu'on ne célèbre sa fête à Paris que le 3 du même mois. Il fut enterré dans un village qui était à un quart de lieue de la ville, mais qui en fait aujourd'hui partie, sous le nom de faubourg de Saint-Marcel ou Saint-Marceau. Du temps de Louis le Débonnaire, ou de Charles le Chauve, on bâtit une église sous son invocation, laquelle, après diverses réparations, subsiste encore, et est desservie par un chapitre de chanoines. On en tira depuis ses reliques, pour les transporter dans la cathédrale, qui se glorifie de posséder ce précieux trésor.

SAINT LAUTEIN,

ABBÉ DE SILÈCE.

Saint Lautein naquit dans le voisinage d'Autun, de parents nobles, vers l'an 481. Il embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Symphorien où l'on pratiquait alors les règles de Saint-Antoine, et de Saint-Basile. Dans la vue de mener une vie plus parfaite, il alla chercher avec la permission de ses supérieurs, un lieu plus retiré. Il passa donc la Saône, et s'arrêta dans le territoire de Poligny, sur une colline couverte de bois, nommée Silèce, déshonorée par les superstitions païennes. Il espérait y vivre dans la plus austère pénitence et ignoré des hommes. La renommée de ses vertus, de sa sainteté et de ses miracles, lui attira bientôt des disciples au nombre de soixante-dix, ce qui l'obligea de leur construire un monastère. Telle fut l'origine de l'abbaye de Silèce, ou Belle-Lautein.

Digitized by Google

Le nombre des disciples de notre Saint augmentant de jour en jour, il fut contraint de bâtir un second monastère à Maxuniac. C'est là qu'il allait passer les jours d'abstinence. Il s'y trouva lorsque saint Grégoire de Langres traversait le pays des Séquanais pour se rendre de Genève au Concile d'Epaône. Son chemin le conduisait à Groson, Lautein qui était dans le voisinage, s'y rendit et y passa un jour entier avec ce saint Évêque. Il employa toute sa vie à élever ses disciples dans la perfection de la vie monastique, et à se sanctifier par la pratique la plus sévère de la règle qu'il leur avait donnée. Il se soumit pour le bien de son monastère à recevoir, à l'âge de cinquante-deux ans, les Ordres Sacrés, que lui conféra l'évêque Amantius.

Lautein étant dans son abbaye de Maxuniac, connut par la révélation que l'heure de sa mort approchait. Il en avertit ses disciples, et retourna à Silèce, trois jours avant son décès. Il avait eu soin d'y marquer le lieu de sa sépulture. Ces trois jours ayant été consacrés entièrement à la prière, il s'administra lui-même le sacrement de l'Eucharistie, et le vendredi 1er novembre 547, il finit une vie pleine de bonnes œuvres, par une mort précieuse devant le Seigneur.

SAINT VIGOR,

ÉVÊQUE DE BAYEUX.

Saint Vigor naquit au pays d'Artois vers la fin du ve siècle de parents considérés dans la province pour leur noblesse, mais plus recommandables encore par la foi et par la vertu dont ils faisaient profession. On prétend qu'il fut élevé sous la discipline de saint Vaast évêque d'Arras, et qu'après avoir appris de lui ce que l'Évangile prescrit à ceux qui veulent suivre Jésus-Christ il quitta son pays et sa parenté, comme Abraham, pour aller où l'esprit de Dieu le conduirait. Il s'en alla accompagné d'un simple valet vers les extrémités de la Neustrie qui avait changé de maître depuis peu, et qui des Romains avait passé aux Français, par la réduction que leur roi Clovis avait faite vers l'an 502 de la ville de Bayeux sous son obéissance. Il s'arrêta

Digitized by Google

dans le territoire de cette ville, résolu d'y servir Dieu dans la retraite d'une solitude et dans les exercices de la pénitence. Mais à la vue de l'idolâtrie qui régnait encore en beaucoup d'endroits du pays, ses entrailles se sentirent émues d'une compassion tendre mais surnaturelle du malheur des âmes qui étaient ainsi esclaves du démon : et la charité ne lui permit pas de les laisser périr dans leur aveuglement ayant reçu de Dieu tous les talents propres à travailler à leur salut. Il se mit donc à prêcher la foi de Jésus-Christ et la rémission des péchés sous l'autorité de l'évêque du lieu, et par la bénédiction que Dieu donna à sa parole il y fit un grand nombre de conversions. Ce qui augmentait encore la force de ses discours était l'exemple de sa vie toute sainte, et la vertu des miracles dont ses prédications étaient suivies. Sa réputation se répandit par ces moyens dans tout le Bessin, où on ne le regardait point autrement qu'un homme envoyé du ciel pour le salut du peuple. Aussi dès que le siége épiscopal de la ville de Bayeux vînt à vaquer, ceux qui le connaissaient ne crurent pas qu'on dût délibérer sur le choix de la personne qui était le plus capable de le remplir. Vigor fut élu tout d'une voix ayant déjà reçu l'ordre de la prêtrise, soit par saint Vaast avant que de quitter l'Artois, soit par l'évêque de Bayeux à qui il succédait. Il n'est pas aisé de dire quel était cet évêque qui fut son prédécesseur immédiat, parce que depuis saint Loup l'ordre de la succession paraît avoir été troublé dans cette Église. Les uns veulent que ç'ait été saint Patrice, supposant qu'il aurait été précédé de saint Contest, puis de saint Manvieu, successeur de saint Loup. Les autres prétendent que saint Patrice ayant succédé à saint Loup fut suivi de saint Manvieu puis de saint Contest à qui ils donnent saint Vigor pour successeur.

Quoiqu'il en soit, notre Saint se trouvant revêtu de l'épiscopat et plus particulièrement chargé qu'auparavant du soin des âmes s'appliqua avec une vigilance et un zèle infatigable à déraciner les restes de l'idolâtrie dans son diocèse et à réformer les mœurs du peuple fidèle parmi lesquelles il s'était glissé des désordres qui déshonoraient la foi qu'il suivait. Non content de

Digitized by Google

prescrire par tout son diocèse ce qu'on devait faire dans la vie commune et le commerce du monde pour ne point s'écarter de la voie des commandements de Dieu, il établit encore quelques monastères pour y réfugier ceux qui voudraient vivre dans une plus grande perfection et suivre les conseils de l'Évangile. On lui attribue ordinairement la fondation de celui de Cerisy à cinq lieues de Bayeux vers le couchant d'hiver, mais d'autres se persuadent d'ailleurs qu'il n'y eut point d'abbaye en ce lieu avant Guillaume le Conquérant duc de Normandie et depuis roi d'Angleterre qui la fit bâtir en l'honneur de saint Vigor. On n'est guère mieux fondé à le faire auteur de celui de Réviers qui ne subsiste plus, quoi qu'il soit très-probable qu'il ait bâti pour l'usage de son peuple quelques chapelles ou quelques églises en ces lieux d'où il avait exterminé l'idolâtrie, et qu'après lui l'on y ait joint quelques cellules pour des solitaires ou des ecclésiastiques. On veut qu'il en ait bâti un troisième sur une montagne à une petite demi-lieue de la ville nommée alors Phéne, et depuis Chrismat, qui a été réduit en prieuré dans la suite des temps, et qui porte encore aujourd'hui le nom de saint Vigor. Son corps y fut enterré après sa mort qui arriva avant le milieu du VIe siècle selon la conjecture la plus probable. Car son successeur Leucade se trouve souscrit au troisième concile d'Orléans, tenu l'an 538, et l'on ne voit guère d'apparence à l'opinion de ceux qui ne le placent qu'après ce Leucade dans l'ordre des évêques de Bayeux. La fête de saint Vigor est marquée dans le martyrologe d'Usuard au premier jour de novembre qui fut celui de sa mort. Mais à Bayeux elle se remet au 3 de ce mois, et son office y est double.

SAINT VOLLON,

ÉVÊQUE.

Il y avait une chapelle et une fontaine au village de Saint-Vollon, en Plédran, près de Saint-Brieuc. Ce saint peut être un breton insulaire qui vint édifier notre Armorique. Plusieurs le confondent avec saint Bont, évêque de Clermont, 15 janvier.

Digitized by Google

SAINT POTENTIN,

ABBÉ.

Disciple de saint Colomban, saint Potentin le suivit à Luxeuil et vint avec lui dans l'Armorique. Il y établit un couvent au voisinage d'une ville, le gouverna avec une grande régularité. C'était vers 620. Il est probable que c'est le même saint religieux qu'on nomme saint Pôtan.

SAINT VELLÉ,

SOLITAIRE.

M. de Kerdanet, dans son édition des vies des saints d'Albert-le-Grand, parle de saint Vellé, pieux ermite, qui chérit autrefois le petit vallon de Toulrann, près du ruisseau de Landiffern; et rappelle que l'église de Quiquelleau, en breton Guic-Ellé ou Guic-Vellé, dans le Finistère, tire son nom de celui de ce Saint.

SAINT RIVALIN,

SOLITAIRE.

Dans la commune de Melrand, la Sare, en tombant dans le Blavet, forme un bec dont le terrain a de l'élévation. Sur l'un des flancs de cette pointe, et dans un rocher, on voit une grotte d'environ dix pieds de profondeur. Le peuple croit qu'un saint, auquel il donne le nom de Rivalin, y faisait sa demeure, vivant dans un tel détachement de toutes choses, qu'il ne vit jamais un autre Saint qui vivait sur l'autre flanc de la hauteur [1].

LE BIENHEUREUX PIERRE-PAUL NAVARRO,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS AU JAPON.

Au mois de novembre 1622, dit le P. Navarro, j'allai à Caznsa, où je fis une confession générale et rendis compte de ma conscience, puis je traversai la mer, m'arrêtai deux jours à Obama et passai de nuit à Faciran, où je me mis en retraite pour faire

[1] L'abbé Mahé, chan. de la cathéd. de Vannes, *Essai sur les antiquités du département du Morbihan.*

Digitized by Google

les exercices spirituels. Je fis savoir aux chrétiens d'Arima, que je serais chez eux pour les fêtes de Noël, afin de leur administrer les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Mais dans la crainte que je ne fusse surpris par les espions du prince Bungondono d'Arima, ils m'écrivirent qu'il y aurait plus de sûreté à différer jusqu'à la Circoncision.

Je célébrai donc les fêtes de Noël avec les chrétiens de Faciran et je m'en vins, de nuit à Arima, en compagnie de deux guides. N'ayant pas trouvé de barque, nous prîmes forcément le chemin public. Il en arriva que nous rencontrâmes un serviteur du prince deux heures avant minuit. La nuit était assez claire, il fixa les yeux sur moi, conçut des soupçons, et revenant par derrière il me prit par l'habit sous la poitrine et m'arrêta. « Ne vous fatiguez pas à me retenir, lui dis-je, je vous assure que je ne fuirai pas. » Il voulait me conduire de suite à un certain président; mais bientôt, comme se repentant de ce qu'il avait fait, il ne voulut point passer outre quelque instance que je lui en fisse. C'est ainsi que je demeurai le reste de la nuit dans la maison d'un infidèle. Le jour suivant, le prince qui habite Ximabara, à cinq lieues d'Arima, sut de bonne heure ce qui s'était passé, il en fut grandement fâché, et parce que jusqu'à cette heure il était resté affectionné à nos affaires, et parce qu'il s'était vanté peu auparavant devant l'empereur qu'il n'y avait plus un religieux dans son état. Afin de conserver sauf son honneur, il consulta par lettre un gouverneur de l'empire, son ami, sur ce qu'il devait faire. En attendant, comme le bruit de mon arrestation se répandait de plus en plus, il me fit conduire à Ximabara sous une bonne escorte de soldats; j'étais resté vingt jours à Arima dans la maison de cet idolâtre. Pendant le voyage nous ne fîmes que parler de la foi chrétienne, mes gardes m'écoutèrent avec plaisir et restèrent tous bien disposés pour notre sainte loi. Le chef des soldats avait été chrétien, puis était retombé dans les erreurs des gentils. Ces conversations le firent rentrer en lui-même et il résolut de revenir à Jésus-Christ. Pendant mon séjour à Arima on m'accorda de recevoir librement tout le monde, chrétiens et infidèles. Le

Digitized by Google

fruit n'en fut pas médiocre. Notre hôte et sa femme en particulier montraient une grande inclination pour la foi chrétienne. Outre les petits soins qu'ils me prodiguèrent chez eux, ils sont venus me voir à Ximabara et m'apporter des présents. J'ai demandé au prince de me mettre dans la prison publique ou de m'envoyer aux prisons d'Omura avec les autres religieux; mais il m'a refusé cette faveur, et m'a donné en dépôt à quatre chrétiens de Ximabara et à cinq d'Arima, sur leur responsabilité, lesquels ont accepté avec beaucoup de plaisir. Je suis maintenant dans la maison d'André Mongioiemon, ami intime du prince, j'y célèbre la messe tous les jours dans une petite chapelle, j'administre à un grand nombre les saints sacrements de la confession et de la communion. Les chrétiens ont toute liberté de me voir. J'ai reçu la visite de quelques païens des plus nobles familles. Nous traitons tantôt du salut éternel, tantôt des choses naturelles dans leur cause et dans leurs effets, et ils restent satisfaits de tous ces discours. Le prince, sur leurs rapports, a grand désir d'entendre parler de notre foi; il a dit qu'il voulait m'appeler à la forteresse. Il m'a envoyé visiter par un de ses pages, m'a offert des fruits en présent, en me faisant savoir combien il lui déplaisait de me voir prisonnier, et que s'il le pouvait il dissimulerait avec moi. Il en agit ainsi d'ailleurs avec les autres Pères, dont il pourrait arrêter plus de dix, sachant bien où ils se retirent, mais il feint de l'ignorer. Il voudrait recevoir de la cour l'ordre de m'envoyer à Macao, alors il m'y ferait conduire sur ses vaisseaux bien accompagné et pourvu du nécessaire. Mais que Dieu ne permette pas une décision aussi funeste pour moi. Je désire finir ici ma vie en répandant mon sang pour celui qui a répandu le sien pour moi et c'est à quoi je me prépare. J'ai eu le bonheur de m'aboucher avec le Père Jean-Baptiste Zola, à qui je me suis confessé deux fois et j'attends l'heureuse nouvelle de la cour de Iendo. » Le Père Navarro fut arrêté et emprisonné avec Pierre Onizuki, Denis Fugixima et Clément Kiugemon, dont nous parlerons ensuite.

Matzucuro Bungodono avait remplacé depuis quelque temps

Digitized by Google

l'apostat D. Michel dans le gouvernement des états d'Arima. C'était un homme d'âge mûr et de sens rassis, idolâtre de religion, mais très-bien intentionné pour la loi chrétienne, au point que les Pères de la Compagnie de Jésus eurent à ce sujet plusieurs conférences avec lui à Surunga et lui expliquèrent les mystères et les préceptes de notre religion. Le Père Navarro fut appelé un soir par le prince dans la forteresse et il eut avec lui un long entretien sur les choses de la foi, comme on le voit dans une de ses lettres. Il lui laissa entre les mains une apologie de la religion chrétienne qu'il avait composée. Le prince la fit lire devant lui à la cour et en envoya une copie à l'empereur. Il espérait sauver la vie au missionnaire, ou au moins lui changer la mort contre l'exil, mais il n'en fut pas ainsi. L'arrêt arriva de Iendo le 27 octobre 1662; l'empereur condamnait le Père Navarro et ses trois compagnons à être brûlés vifs. L'exécution tarda de cinq jours, ce qui donna le temps au Père d'écrire à ses supérieurs et à bon nombre de chrétiens pour prendre congé d'eux et se recommander à leurs prières. Le 1er novembre, fête de tous les Saints, il célébra la Messe dès l'aube, donna la Communion à ses trois compagnons; et avec l'autorisation du Père François Pacheco, provincial, il reçut les vœux de religion de Pierre et de Denis qui furent ainsi liés à la Compagnie de Jésus. Il s'adressa ensuite à une vingtaine de plus de chrétiens présents, leur dit ces tendres paroles de l'Évangile, relatives à Jésus-Christ sur le point de marcher à la mort : « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin [1], » et parla de l'inestimable récompense de ceux qui meurent pour l'amour de Dieu. Les larmes de ces bons fidèles et les siennes coulaient avec tant d'abondance qu'il était obligé de s'arrêter à chaque instant.

Un jeune gentilhomme vint à dix heures de la part de Bungodono, signifier au P. Navarro la sentence de l'empereur qui le condamnait à mourir par le feu pour être resté au Japon afin d'y prêcher la loi des chrétiens. Il ajouta que le prince se

[1] S. Joan., XIII, 1.

Digitized by Google

maître le regrettait infiniment, mais qu'il devait exécuter les ordres de l'empereur. Le Père l'écouta d'un visage joyeux et lui dit d'offrir au prince ses meilleurs remercîments. Il trouva à la porte de la maison les ministres de Bungodono et de Gonrocu, gouverneur de Nangasaki, avec cinquante soldats rangés sur deux lignes. C'était l'escorte qui devait le conduire au lieu du supplice. Il marcha au milieu de cette troupe ayant Denis Fugixima d'un côté, et de l'autre son cher hôte André Mongioiemon qui voulut l'accompagner, Pierre Onizuki et Clément Kiugemon le suivaient. Ils s'avancèrent ainsi en chantant les litanies, et telle était l'allégresse qui brillait sur le visage du Père Navarro que les fidèles pleuraient de dévotion et que les infidèles en étaient émerveillés. On avait choisi pour cette exécution le coteau qui, à l'ouest et en dehors de Ximabara, s'avance dans la mer et y forme comme un coude assez vaste. Ce lieu était déjà couvert d'une immense multitude de spectateurs. On voyait s'élever au milieu quatre colonnes de bois, chacune d'elles était surmontée d'un arc de bambou d'où pendaient les cordes qui servent à lier les bras des condamnés. Le bûcher, qu'on avait formé d'une grande quantité de bois, entourait les poteaux de près ; c'était par ordre formel de Bungodono, qui ne pouvant pas sauver la vie à ce digne homme, disait-il en parlant du P. Navarro, ne voulait pas du moins prolonger les douleurs de sa mort. Le Père s'inclina profondément devant les colonnes dès qu'il les aperçut, puis, quand il fut arrivé, il pénétra au milieu du bûcher sans en attendre l'ordre, s'agenouilla un instant pour rendre grâces à Dieu, se releva et se mit à prêcher. Mais les bourreaux ne tardèrent pas à l'interrompre pour le lier à son poteau. On plaça les confesseurs de la foi selon leur degré et leur âge. Le premier vers Ximabara était le Père Navarro, ensuite les deux frères Pierre et Denis, tous deux avec l'habit de la Compagnie de Jésus, enfin le fidèle serviteur Clément. Lorsque les exécuteurs s'avancèrent la torche allumée, le Père se tourna vers ses compagnons, les excita brièvement à la persévérance, puis se recueillant en Dieu, les yeux fixés vers le ciel, il resta immobile tant que les forces ne l'abandonnèrent

Digitized by Google

pas. Mais un vent violent, qui soufflait alors, poussa vers lui les flammes avec tant de force que son manteau et sa soutane, déjà consummés, volaient en débris enflammés dans les airs, et que lui-même, tombant bientôt sur le côté, rendit son âme à Dieu en prononçant à haute voix les saints noms de Jésus et de Marie. Les autres Martyrs moururent bientôt après, excepté Pierre qui souffrit plus longtemps parce qu'il y avait moins de bois devant lui. Les corps restèrent exposés pendant trois jours, ils furent brûlés de nouveau et comme de coutume jetés à la mer.

Le P. Pierre Paul Navarro naquit à Laino dans la Basilicate, en décembre 1560, et il fut reçu à dix-huit ans dans la Compagnie de Jésus par le Père Claude Aquaviva, alors provincial de Naples. Il passa aux Indes pendant le cours de ses études, puis sa théologie achevée et les saints ordres reçus, il se rendit au Japon en 1586. Cinq mois d'un travail opiniâtre lui suffirent pour connaître la langue du pays de manière à prêcher sans préparation, et à composer divers ouvrages fort utiles. Il donna successivement ses soins aux chrétiens des royaumes d'Omura, de Nagato, d'Amanguchi et pendant vingt ans à celui de Bungo ayant à supporter partout les persécutions des idolâtres. Enfin envoyé dans le royaume d'Arima en qualité de supérieur des missionnaires, il y trouva ce qu'il était venu chercher de si loin et acheter par trente-six années de travail dans les missions du Japon. Quant à la sainteté et à la perfection de cette âme, qu'il nous suffise du témoignage du P. Jean-Baptiste Zola, brûlé vif aussi lui-même et à qui le P. Navarro fit deux jours avant de mourir sa dernière confession générale. C'est, dit-il, un saint Martyr, un grand ouvrier, un homme consommé en tout genre de vertus et particulièrement dans l'observance des règles. Le P. Pierre Paul Navarro mourut âgé de soixante-deux ans et ayant fait la profession des quatre vœux.

Denis Fugixima, d'une noble et riche famille d'Aitzu, place forte du royaume d'Arima, perdit son père étant encore enfant et fut confié à des parents idolâtres, qui recoururent à mille moyens pour le pervertir. Fatigué de leurs importunités, il s

Digitized by Google

retira à Nangasaki et y mena une vie très-pieuse d'après les conseils d'un saint jeune homme nommé Louis Cavara, qui plus tard mourut dans les flammes avec le père Spinola. Il devint le catéchiste du Père Navarro, fut pris avec lui, fit les vœux de religion et fut brûlé vif à l'âge de trente-huit ans.

Pierre Onizuki avait dix-huit ans, il était fils de Paul Onizuki, un des notables de Faciran, sa patrie. Bungodono le fit venir plusieurs fois par bienveillance et dans le désir de lui sauver la vie; il le sollicitait de faire au moins semblant d'avoir abjuré la loi chrétienne; et au dernier jour, quoique Pierre eût déjà entendu sa sentence de condamnation et fût remis à la garde des officiers de la justice, le gouverneur revint avec plus d'empressement que jamais à lui offrir la vie. Mais il ne reçut de notre jeune héros que cette réponse : « Plutôt mourir du plus affreux supplice que d'être infidèle à Dieu. » C'est ainsi qu'il mérita la grâce de mourir dans la Compagnie de Jésus, comme il le demandait avec instance.

Clément Kiugemon était né à Arima, âgé de quarante-huit ans, marié et père de famille. C'est par un zèle ardent pour la propagation de la foi qu'il se donna en aide au Père Navarro dans les travaux de son saint ministère. Il y recueillit la couronne du martyre et le dut à sa constance qui resta supérieure à toutes les menaces comme à toutes les promesses.

(Boéro.)

Tous ces martyrs furent béatifiés en 1867 par le Pape Pie IX.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DES MARTYRS OU DE TOUS LES SAINTS.

La fête de Tous les Saints fut instituée d'abord en l'honneur de la très-sainte Vierge, Reine et Mère de tous les Saints. Car c'est sous son invocation et celle des saints Martyrs que le Pape Boniface IV dédia le Panthéon : ce qui fut l'origine de cette fête. Et il était juste que Marie eût la principale part dans cette solennité, puisque c'est par elle que tous les Saints ont reçu les grâces qui les ont sanctifiés, et qu'elle les dépasse tous en gloire

Digitized by Google

et en puissance. La gloire de Marie, dit saint Basile le Grand, surpasse autant celle de tous les Saints, que la clarté du soleil surpasse celle des autres astres. » *Maria universos excedit quantum sol reliqua astra.* « A l'apparition du soleil, dit saint Pierre Damien, la lumière de la lune et des étoiles disparaît comme si elle n'était pas; de même Marie obscurcit tellement la splendeur des Anges et des autres Saints, qu'ils ne paraissent presque plus dans le ciel. » *Sol ita sibi siderum et lunæ rapit positionem, ut sint quasi non sint. Similiter et Virga Jesse utrorumque Spirituum habebat dignitatem; ut in comparatione Virginis nec possint apparere.* C'est qu'elle fut remplie de toutes les grâces, et qu'elle eut tous les mérites qui distinguent chacun des Anges et des Saints. « C'est par elle que tous les Bienheureux reçoivent, dit saint Bernardin de Sienne, un accroissement de joie et de splendeur, de même que toutes les planètes reçoivent leur lumière du soleil. » *Quodammodo sicut cætera luminaria illuminantur a sole, sic tota cælestis curia a gloriosa Virgine lætificatur.* « La Mère de Dieu, dit-il ailleurs, en montant au Ciel, a comblé les joies de ses habitants. » *Gloriosa Virgo cum Cælos ascendit, supernorum gaudia civium cumulavit.* « La voir, dit saint Pierre Damien, c'est la plus grande gloire après la vision de Dieu. » *Summa gloria est post Deum te videre.* « Après Dieu, dit saint Bonaventure, notre plus grande gloire, notre plus grande joie vient de Marie. » *Post Deum major nostra gloria, et majus nostrum gaudium ex Maria est.*

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Fête de tous les Saints, que le Pape Boniface IV, ayant consacré le temple du Panthéon, institua pour être célébrée solennellement et universellement tous les ans à Rome, en l'honneur de la bienheureuse vierge Marie, Mère de Dieu et des saints

[1] KALENDIS NOVEMBRIS.

Festivitas omnium Sanctorum, quam in honorem beatæ Dei genitricis Virginis Mariæ et sanctorum Martyrum, Bonifacius papa Quartus, dedicato templo Pantheon, celebrem et generalem instituit agi quotannis in urbe Româ sed et Gregorius item Quartus postmodum decrevit, eamdem festivitatem, quæ variis modis jam in diversis Ecclesiis celebrabatur, in honorem omnium Sanctorum solemniter hâc die ab universa Ecclesia perpetuo observari. — Tarra

Digitized by Google

Martyrs. Mais Grégoire IV ordonna dans la suite que la même fête, qui était célébrée déjà dans différentes églises, fût chômée solennellement à perpétuité en ce jour, par toute l'Église, en l'honneur de tous les Saints.

A Terracine, dans la Campanie, saint Césaire, diacre, qui, ayant langui plusieurs jours en prison, fut ensuite enfermé dans un sac avec saint Julien, prêtre, et précipité dans la mer.

A Dijon, saint Bénigne, prêtre, qui, ayant été envoyé par saint Polycarpe dans la Gaule, pour prêcher l'Évangile, fut affligé de tourments très-cruels, en différentes manières, par le juge Térence, sous l'empereur Marc-Aurèle. Enfin, on ordonna que son cou fût meurtri de coups de barre de fer, et que son corps fût percé d'une lance.

Le même jour, sainte Marie, servante, qui, ayant été accusée d'être chrétienne, fut fouettée très-cruellement, étendue sur le chevalet, déchirée avec les ongles de fer, et accomplit son martyre sous l'empereur Adrien.

A Damas, martyre de saint Césaire, de saint Dace et de cinq *autres*.

En Perse, saint Jean, évêque, et saint Jacques, prêtre, martyrs, sous le roi Sapor.

A Tarse, sainte Cyrénie et sainte Julienne, sous l'empereur Maximien.

cinæ in Campania, natalis sancti Cæsarii Diaconi, qui diebus multis in custodia maceratus, postea cum sancto Juliano Presbytero in saccum missus, in mare præcipitatus est. — In Castro Divione, sancti Benigni Presbyteri, qui a beato Polycarpo missus in Galliam ad prædicandum evangelium, postquam sub Marco Aurelio Imperatore a Terentio Judice gravissimis tormentis multipliciter est afflictus, tandem collum ejus vecte ferreo tundi, et corpus lancea perforari jubetur. — Eodem die, sanctæ Mariæ ancillæ, quæ Christianæ religionis nomine accusata, sub Hadriano imperatore diris verberibus afflicta, equuleï extensione et ungularum laceratione vexata, martyrium complevit. — Damasci, passio sanctorum Cæsarii, Decii, et aliorum quinque. — In Perside, sanctorum martyrum Joannis episcopi et Jacobi Presbyteri sub Sapore rege. — Tarsi, sanctarum Cyreniæ et Julianæ sub Maximiano imperatore. — Arvernis, sancti Austremonii primi ejusdem civitatis Episcopi. — Parisiis, depositio sancti Marcelli episcopi. — Bajocis, sancti Vigoris episcopi, tempore Childeberti Francorum regis. — Tibure, sancti Severini Monachi. — In pago Wastinensi, sancti Mathurini Confessoris.

Digitized by Google

A Clermont en Auvergne, saint Austremoine, premier évêque de cette ville.

A Paris, mort de saint Marcel, évêque.

A Bayeux, saint Vigor, évêque, au temps de Childebert, roi des Français.

A Tivoli, saint Séverin, moine.

En Gâtinais, saint Mathurin, confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Timothée, martyr, à Benhor en Ethiopie.

Saint Césaire, évêque de Clermont.

Saint Cherbre (*Carpreus*), fondateur d'un monastère en Irlande, honoré en Connacie.

Saint Ludre, honoré en Berry.

Saint Mausone, évêque de Mérida en Espagne.

Saint Eanne, évêque dans les Gaules, siége inconnu. Honoré à Saint-Maixent en Poitou.

Saint Sébé, honoré en Gascogne, comme apôtre du pays.

Saint Gal IIe du nom, évêque de Clermont au VIIe siècle.

Saint Meldegase, honoré à Terracine comme martyr.

Sainte Lombrose honorée à Lée, dans le diocèse de Léon en Espagne.

Saint Gonzalès, évêque en Galicie au IXe siècle, honoré dans les Asturies.

Saint Octave, martyr, honoré autrefois à Carthage.

Saint Prime, évêque d'Autun au IVe siècle, cité dans le Martyrologe de saint Jérôme.

Saint Reynier (*Ragnerius*), honoré en Ombrie.

Le vénérable François d'Estain, évêque de Rodez, mort en odeur de sainteté le 1er novembre 1529.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre-Jean Cayron, prêtre du diocèse de Rodez, curé de la paroisse d'Ortizel, pour refus de serment, condamné à la déportation, emmené à Bordeaux et emprisonné dans le fort du Hâ, puis transporté malade à l'hôpital Saint-André, mort là le 1er novembre 1794 à l'âge de 60 ans.

Digitized by Google

DEUXIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

La Commémoration des morts. — Saint Victorin, évêque de Pettau, martyr. — Saint Marcien, solitaire. — Saint Naamas, diacre. — La Bienheureuse Willsinda, religieuse de Faremoutier. — Saint Wilgain ou Vulgan, patron de Lens. — Saint Mieu, abbé. — Saint Rosa, évêque d'Yorck. — Saint Guillaume et saint Achéry, abbés. — La Bienheureuse Marguerite de Lorraine, du Tiers Ordre de Saint-François. — Le Vénérable Osius, évêque de Cordoue. — Mémoire de la très-Sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Addition des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA COMMÉMORATION DES MORTS.

Les Catholiques entendent par Purgatoire, un état mitoyen où les âmes sont purifiées du péché par des peines temporelles [1]. Mais où est le Purgatoire? Qu'y souffre-t-on? Comment y souffre-t-on? Voilà des points sur lesquels l'Église n'a rien défini.

Cette doctrine d'un état où quelques péchés sont punis après la mort par des peines temporelles, est liée avec les articles fondamentaux de la religion chrétienne. Les âmes qui sortent de cette vie, coupables de péchés mortels, sont condamnées à des supplices éternels; comme celles qui en sortent dans la grâce de Dieu, ont pour partage une éternité de bonheur. Mais il peut arriver que quelques-unes de ces dernières aient encore des taches légères à expier, et par conséquent qu'elles ne puissent entrer immédiatement dans le royaume céleste. Leur pénitence pour avoir été sincère, n'a peut-être pas eu toute la perfection nécessaire; elles n'ont peut-être pas entièrement acquitté la dette

[1] Voyez *Conc. Trid.* Sess. 25; la *Profess. de Foi de Pie IV;* l'*Exposition de la Foi*, par Bossuet et le *Catéch. de Montpellier*.

Digitized by Google

qu'elles avaient contractée envers la justice divine : l'Écriture nous en fournit des exemples dans la personne de David [1], des Israélites qui moururent dans le désert [2], de Moïse et d'Aaron [3], du prophète qui fut mis en pièces par un lion [4]. Il faut que cette dette soit acquittée dans cette vie-ci ou dans l'autre.

Certainement il y a des fautes vénielles qui ne méritent point la mort éternelle ; mais si on ne les efface point dans ce monde par de dignes fruits de pénitence, elles seront punies dans l'autre. L'Écriture parle souvent de ces fautes vénielles dont les justes ne sont point ordinairement exempts ; et ils cesseraient d'être justes, si ces péchés légers où il est si facile de tomber par surprise, détruisaient en eux la grâce, ou leur faisaient perdre la charité [5]. Ces fautes cependant empêchent une âme d'entrer dans le ciel, tant qu'elles ne sont point effacées. Il faut être parfaitement pur pour paraître devant Dieu, qui est la sainteté même, et qui ne peut souffrir la moindre iniquité ; c'est pour cela qu'il est dit du ciel : « qu'il n'y entrera rien de souillé [6]. » Aussi voit-on les Saints ou les personnes pieuses s'examiner sans cesse pour apprécier leurs actions et leurs pensées ; sonder les replis de leurs cœurs ; s'accuser et se juger continuellement elles-mêmes ; s'efforcer de rectifier leurs penchants par les œuvres de pénitence, par la participation aux Sacrements ; gémir tous les jours sur les souillures que leurs affections peuvent contracter. Quel est l'homme cependant qui veille assez sur lui-même pour éviter toutes ces fautes de surprise qui sont presque imperceptibles? Quel est celui dont le cœur n'a point d'attachement désordonné, dans les actions duquel il n'entre ni relâchement, ni négligence, ni quelque autre défaut? Quel est celui dont la ferveur est assez grande, pour qu'il ne lui échappe rien de défectueux dans toute sa vie, ou assez parfaite pour que le sang de Jésus-Christ, qui nous est appliqué par tant de moyens, l'ait purifié de toute espèce de tache? Où sont ceux dans lesquels l'image de Dieu ne soit en rien

[1] II Reg., XIV, 10 et 13; Ibid., XXIV. — [2] Num., XIV. — [3] Num., XX, 24; Deut., XXXII, 51. — [4] III Reg., XII. — [5] Prov., XXIV, 16; Jac., III; Matt., XII, 36, etc. — [6] Apoc., XXI, 27.

Digitized by Google

défigurée? La très-sainte Vierge, par une grâce extraordinaire, fut préservée des fautes les plus légères pendant tout le cours de sa vie : mais comme elle seule a eu ce glorieux privilége, les plus grands Saints doivent avouer qu'ils pèchent tous les jours ; ce qui est un motif pour eux de se relever aussitôt par la pratique de la componction et de la vigilance [1]. Nous espérons de la miséricorde divine, que la pénitence efface les péchés véniels de surprise ; ceux même que nous ne connaissons point sont virtuellement réparés par la componction, si elle est assez sincère et assez vive pour les détruire effectivement.

On ne doit pas raisonner de la même manière des péchés véniels de malice, ou qui se commettent de propos délibéré. Ils sont plus graves, et ont des suites plus funestes, surtout quand ils se changent en habitude, et conduisent ordinairement au péché mortel. Il ne suffit pas de les éviter. Si nous ne sommes exacts à veiller sur nous-mêmes, si nous ne travaillons efficacement à soumettre tous nos penchants, nous avons de justes raisons de craindre que quelque affection désordonnée ne gâte le corps de nos actions, sans être suffisamment réparée par la pénitence ; et voilà pourquoi les meilleurs chrétiens sont toujours dans la crainte quand ils pensent au compte redoutable que nous rendrons à Dieu, même d'une parole inutile. Personne ne peut être justifié devant lui, que par un effet tout gratuit de sa miséricorde. Mais se trouve-t-il beaucoup de chrétiens, même parmi les plus fervents, qui remplissent assez parfaitement les conditions auxquelles cette miséricorde est promise, pour oser espérer qu'il ne reste plus aucune tache dans leurs âmes ? Seigneur, s'écriait le Prophète-Roi, « n'entrez point en jugement avec votre serviteur ; car aucun homme vivant ne peut être justifié en votre présence [2]. »

Toute âme qui sort de ce monde avec quelque souillure, ou chargée de la moindre dette envers la justice divine, ne peut entrer dans le royaume de toute sainteté, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement purifiée. C'est ce qui résulte de ce que nous

[1] Prov., XXIV, 16. — [2] Ps. CXLIII, 2.

Digitized by Google

avons dit précédemment. Mais on ne dira pas qu'un péché véniel qui ne détruit point la grâce sanctifiante, doit être puni par des tourments éternels. Il faut donc conclure de là qu'il y a des péchés qui s'expient dans le monde à venir ; et c'est suivant la remarque de saint Augustin, ce que donnent à entendre ces paroles de Jésus-Christ : le péché « contre le Saint-Esprit ne sera remis ni en ce siècle, ni en l'autre [1] ». Le Sauveur, en nous exhortant à nous accorder avec notre adversaire, fait mention d'un lieu de tourments, dont les âmes seront délivrées, après toutefois qu'elles auront payé jusqu'à la dernière obole [2]. Celui, dit saint Paul [3], dont l'ouvrage soutiendra l'épreuve, sera récompensé ; mais celui qui élèvera sur le fondement (qui est Jésus-Christ) un édifice de bois, de foin, de paille, ou dont les œuvres imparfaites et défectueuses ne seront point capables de soutenir l'épreuve du feu, sera sauvé, mais comme en passant par le feu. Il n'est parlé que du ciel et de l'enfer dans la sentence que le souverain Juge prononcera à la fin des siècles, parce qu'il n'y aura plus alors de purgatoire. Il est encore vrai de dire de chaque homme mourant, de quelque côté que l'arbre tombe, il y restera toujours, parce que le sort de chaque âme doit être alors fixé pour une éternité de bonheur ou de malheur. Mais ceci n'exclut point un état de purgation avant le jugement dernier, et par lequel passeront quelques âmes destinées d'ailleurs à la vie éternelle. Cette doctrine du purgatoire sera prouvée avec plus d'évidence par la pratique générale où l'Église catholique a toujours été de prier pour les âmes des fidèles défunts.

Les membres dont l'Église de Jésus-Christ est composée, ou triomphent dans le ciel, ou combattent sur la terre, ou souffrent en purgatoire : de là les dénominations d'Église *triomphante*, d'Église *militante*, d'Église *souffrante*. La charité nous lie à tout le corps mystique de Jésus-Christ, et elle nous fait partager les misères et les afflictions, ainsi que le bonheur et les consolations

[1] Matt., XII, 32 ; S. Aug., *de Civ. Dei*, l. XXI, c. XIII. — [2] Matt., V, 25, 26. — [3] I Cor., III, 12, 13, 14. Voyez le *Catéch. de Montpellier*, t. II, p. 342, ed. lat.

Digitized by Google

de tous ceux qui y sont compris. La communion des Saints que nous professons en récitant le Symbole, renferme une communication de biens, et un commerce mutuel entre tous les membres de Jésus-Christ. Nous l'avons ce commerce avec les Saints du ciel lorsque nous remercions Dieu pour leurs triomphes et leurs couronnes, que nous implorons leur intercession, et que nous en ressentons les effets: nous l'avons avec les âmes du purgatoire, lorsque nous sollicitons la miséricorde divine en leur faveur.

La prière pour les morts est un acte de piété, un acte de charité. On en trouve la preuve dans l'Ancien Testament, et dans la pratique de la synagogue judaïque. Les purifications usitées par rapport aux morts, démontrent la persuasion où étaient les Juifs que la dévotion des vivants procurait aux morts des secours spirituels [1]. Judas Machabée envoya au temple douze mille dragmes d'argent, « afin qu'on offrît un sacrifice pour les péchés de ceux qui étaient morts, ayant de bons et religieux sentiments touchant la résurrection... C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » Ce passage est du second livre des Machabées [2], qui est regardé comme canonique par le compilateur des canons apostoliques, par Tertullien, saint Cyprien, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Augustin, et par le troisième concile de Carthage. Il est vrai que quelques anciens l'appellent apocryphe; mais ils ne veulent dire autre chose, sinon qu'il n'était point connu dans le canon des Hébreux compilé par Esdras; ce qui ne doit point surprendre, puisqu'il fut écrit après ce temps. Au reste, Origène et saint Jérôme, qui lui donnent l'épithète d'*apocryphe*, le citent comme ayant une autorité divine. L'Église catholique le met au nombre des livres *deutéro-canoniques*, c'est-à-dire, qui furent compilés après le temps d'Esdras, et dont les auteurs furent inspirés de la même manière que ceux des autres livres de l'Écriture [3].

[1] Cor. xv, 29; Eccli., vii, 37. — [2] Ibid., xii, 43, 46.

[3] Quelques anciens n'ont douté de la canonicité des livres dont il s'agit, que parce que la tradition sur ce point n'avait point encore été éclaircie. Ce

Digitized by Google

Les écrits des premiers Pères prouvent que dès l'origine du christianisme on a toujours cru dans l'Église qu'il y avait un purgatoire. Dans toutes les anciennes liturgies, il est fait mention de la prière et du sacrifice pour les morts. Saint Cyrille de Jérusalem expliquant aux catéchumènes plusieurs endroits de la liturgie, leur dit [1], qu'on y prie pour l'empereur et pour tous les vivants ; qu'on y nomme les Martyrs et les Saints, afin de réclamer leur intercession ; qu'on y fait enfin mention des fidèles défunts, afin de solliciter la miséricorde divine en leur faveur. « Nous nous souvenons, dit-il, de ceux qui sont morts, premièrement des Patriarches, des Apôtres et des Martyrs, afin que Dieu reçoive nos supplications par leurs prières et leur intercession. Ensuite nous prions pour nos pères et pour les évêques, et en général pour tous ceux d'entre nous qui sont sortis de cette vie, dans la ferme espérance qu'ils reçoivent un très-grand soulagement des prières qu'on offre pour eux dans le saint et redoutable Sacrifice [2]. « Saint Cyrille éclaircit ce

doute est également tombé sur quelques livres du Nouveau Testament, que les protestants ne laissent pas d'admettre. Du moins ceux d'entre les protestants qui conviennent que l'auteur du second livre des Macchabées est un historien très-digne de foi, doivent-ils reconnaître dans son récit la créance du grand-prêtre, recommandable par son zèle et sa vertu, celle des prêtres et des docteurs attachés au service du temple de Jérusalem, celle de la nation juive. Ils doivent avouer de plus que Jésus-Christ ne les a jamais repris sur ce point de leur créance. Frappé sans doute de ces réflexions, Jérémie Taylor, savant protestant, s'exprime ainsi, lib.. *Of. Proph.*, l. I, sect. XX, n. 11, p. 345 : « Nous trouvons dans l'histoire des Macchabées, que les Juifs priaient et « offraient des sacrifices pour les morts ; ce qui se prouve de plus par d'autres « passages, ainsi que par la forme des prières usitées pendant la captivité, et « que nous avons encore. Ce qui mérite une attention particulière, c'est que le « Sauveur, qui réprouvait toutes les mauvaises doctrines, qui condamnait les « traditions des Scribes et des Pharisiens, qui combattait leurs erreurs sur les « morts et la résurrection, n'a pas dit un mot contre la pratique publique « dont nous parlons, et l'a laissée telle qu'elle était. Celui qui venait nous « déclarer la volonté de son Père, n'aurait point agi de la sorte, si cette pra- « tique n'eût été innocente, pieuse et pleine de charité ; elle a été toujours « universelle. On le prouve par des témoignages formels de Tertullien, de « saint Cyprien, etc. »

[1] Ces paroles sont citées par Eustrate qui florissait dans le VI^e^ siècle, et par le moine Nicon. Voyez les notes des Bénédictins, *ibid.*

[2] *Catéch.*, XIX, n. 9, p. 328, ed. Ben.

Digitized by Google

qu'il vient de dire par la comparaison suivante : « Si un roi avait envoyé en exil des personnes qui l'auraient offensé, et que leurs amis ou leurs proches lui offrissent quelque présent d'un grand prix, tel que serait une couronne, pour apaiser sa colère, ne pensez-vous pas que ce prince ferait grâce aux coupables, ou du moins qu'il adoucirait leurs peines. C'est ainsi que nous adressons à Dieu nos prières pour ceux qui sont morts, quoiqu'ils soient pécheurs, non pas en lui présentant une couronne mais en lui offrant Jésus-Christ même qui a été immolé pour nos péchés, afin que celui qui est si bon et si miséricordieux, leur devienne favorable ainsi qu'à nous. » Toutes les anciennes liturgies s'accordent en ce point, sans en excepter même celles des sectes des chrétiens orientaux, quoique séparés de la communion de l'Église catholique depuis le cinquième ou sixième siècle [1].

[1] Arnobe, parlant, l. IV *adv. Gent.*, de nos liturgies publiques, dit : *qu'on y demande à Dieu la paix et le pardon pour les rois, les magistrats, les amis et les ennemis, tant vivants que défunts.* Il y a dans les Constitutions Apostoliques un fragment de liturgie fort ancienne, de laquelle Grabe, Hickes et Dracon ont emprunté plusieurs choses pour leurs nouveaux modèles de liturgies primitives, et que Whiston a prétendu qu'on devait mettre au nombre des écritures canoniques. On y lit ce qui suit : « Prions pour ceux qui sont morts en paix. » *Const. Apost.*, l. VII, c. XIII. Voyez Le Brun, *Liturg.*

Il est vrai que Luther nomme quelque part le purgatoire une *invention des prêtres* et un *feu de mensonge;* mais ailleurs il soutient, qu'*on est obligé d'y croire fermement, et de venir au secours des âmes trépassées, par la prière, le jeûne et l'aumône.* C'est ainsi qu'il assure, contradictoirement à d'autres allégations, *que Dieu fait encore aujourd'hui des miracles près des tombeaux et des corps des Saints, que chaque homme, chaque ville, chaque peuple a son patron particulier.* Voyez *Opp. Luth. Wittemb.*, t. V, fol. 151, t. VII, fol. 7; *Opp. Jenens*, t. I, fol. 86, a; t. VIII, *in Conc. de cons. S. Pauli,* et t. I, fol. 166, a.

Parmi les modernes, un théologien protestant, le docteur Less, a défendu cette doctrine dans sa *Cristliche Religionstheorie.* Jung, dans sa *Theorie der Geisterkunde,* se prononce aussi en faveur du purgatoire, ainsi que du limbe et de l'intercession des saints. Aussi on chercha à le faire passer pour fanatique.

Les Juifs et les Mahométans adoptent encore aujourd'hui un tel état de purification, et ils croient que par la prière, que les premiers appellent *Kadisch*, et par la commémoraison des morts, que les autres nomment *El-Katme*, on peut venir au secours des trépassés.

Saint Clément d'Alexandrie rapporte (*Stromat.*, V, 549), que les philosophes stoïciens soutenaient qu'après cette vie on passait par un état de purification,

Digitized by Google

Qu'on parcoure les anciens Pères, et on verra qu'il sont tous formels sur ce point. Nous allons en citer quelques-uns. Saint Clément d'Alexandrie, qui florissait vers l'an 200 de Jésus-Christ, assure que les hommes doivent expier les fautes légères par des peines qu'ils souffriront après la mort avant que de pouvoir entrer dans le ciel [1]. Tertullien dit, en parlant de certaines traditions apostoliques, qu'on offrait de son temps des sacrifices pour les morts, et aux fêtes des Martyrs [2]. « Une veuve, dit-il ailleurs [3], prie pour l'âme de son mari défunt ; elle demande pour lui le repos, avec l'avantage de lui être réunie, et elle offre des sacrifices les jours anniversaires de sa mort. Si elle omet ces choses, elle fait divorce avec son mari autant qu'il est en elle. Selon saint Chrysostôme [4], c'est une obligation pour un prêtre d'intercéder auprès de Dieu pour les péchés des vivants et des morts. Ce n'est pas inutilement, dit ailleurs ce saint docteur [5], que nous nous souvenons des morts dans la célébration des divins Mystères, et que nous prions pour eux l'Agneau qui a effacé les péchés du monde, afin qu'il puisse en recevoir du soulagement. Celui qui est à l'autel ne crie point en vain : Prions pour ceux qui se sont endormis dans le Seigneur. Ne manquons point de secourir les défunts ; le Sacrifice est offert pour la commune expiation du monde [6]. »

qu'ils appelaient ἐμπύροσιν. La même idée servait de base à la doctrine pythagoricienne de la migration des âmes, d'après laquelle l'âme humaine avant d'atteindre la béatitude parfaite dans l'autre vie, devait être purifiée.

[1] Strom., I, VII, p. 794, 865. — [2] L. *de Coron*, c. III. — [3] L. *de Monog.*, c. X, — [4] *De Sacerd.*, l. VI, p. 424, ed. Ben. — [5] Hom. LI, in I Cor. I, t. X, p. 393.

[6] Les protestants, qui ont traduit Dupin en Angleterre, observent que saint Chrysostôme dit dans sa trente-huitième homélie sur l'Épître aux Philippiens, qu'il fut ordonné par les apôtres de prier pour les fidèles défunts, dans les redoutables mystères. On lit dans M. Thorndike, théologien protestant, *Just. Weights and measures*, c. XVI, que « la pratique de l'Église, d'intercéder pour « les morts dans la célébration de l'Eucharistie, est si générale et si ancienne, « qu'elle ne peut avoir l'imposture pour fondement, ou que cette imposture « doit avoir la même origine que le christianisme. »

Beausobre a prétendu dans son *Histoire du manichéisme*, l. IX, c. III, not., que saint Cyrille de Jérusalem avait changé la liturgie sur le point dont il s'agit ; mais il a été solidement réfuté par le savant Père Henri della Porta, Dominicain, professeur à Pavie, *Append. ad. Tractat. de Purgatorio*, Medionali, 1758.

Digitized by Google

Saint Augustin s'exprime ainsi dans son *Enchiridion* [1] : « On ne peut nier que les âmes des morts ne soient soulagées par la piété de leurs amis vivants, quand on offre le sacrifice du médiateur, ou qu'on fait dans l'Église des aumônes à leur intention. Mais ces choses ne sont utiles qu'à ceux qui, pendant leur vie, ont mérité qu'elles leur fussent profitables.... Il y a une vie si sainte, qu'elle n'en a pas besoin ; et une vie si coupable, qu'elle n'en retire aucun fruit. Le Sacrifice s'offre pour les Saints en action de grâces ; il est propitiatoire pour ceux qui ont encore des taches à expier. » Selon ce Père [2] la pompe funéraire n'est que pour la consolation des vivants ; il n'y a que les prières, les sacrifices et les aumônes qui soient utiles aux morts. Il distingue les martyrs pour le repos desquels on ne prie point, mais aux prières desquels on doit se recommander [3].

Si nous remontons aux premiers siècles du christianisme, nous y verrons les fidèles demander avec ardeur qu'on prie pour eux, pour leurs parents ou leurs amis, lorsqu'ils auront quitté cette vie. On pourrait citer sainte Monique, qui, étant près d'aller paraître devant Dieu, demandait pour son âme les suffrages de l'Église ; on sait avec quel empressement saint Augustin sollicitait les prières des autres en faveur de ses parents défunts [4]. Saint Ephrem, dans son testament [5], conjure ses amis de ne point l'oublier après sa mort, et de lui donner au contraire des preuves de leur charité, en offrant pour le repos de son âme des aumônes, des prières et des sacrifices, surtout le

[1] C. CX. — [2] Serm. CLXXXII (*ol.* 32, *de Verb. Ap.*, t. V, p. 827, et *Lib. de Curâ pro mortuis*, c. I et XVIII. — [3] Serm. CLIX, fol. 17, *de Verb. Ap.*, n. 1, t. V, p. 765, ed. Ben. Serm. CCXXXIV, p. 1183. La même doctrine sur la prière pour les morts se trouve en plusieurs autres endroits des ouvrages de saint Augustin, Serm. CLXXX, p. 1154, in Ps. 37, n. 3, p. 295 ; de Civ. Dei, l. 21, c. XXIV. Il nous apprend, l. *de Hær.* c. XXXIII, ainsi que saint Epiphane, *Hær.* LXXV, n. 3, qu'Aërius, prêtre arien, l'ayant attaquée, son hérésie fut condamnée par l'Église universelle. On peut voir encore, sur le même sujet, la vision rapportée dans les *Actes de sainte Perpétue*, avec la Dissertation sur ces Actes, par Orsi ; Origène, l. V, *contra Cels.*, p. 242, Hom. XXVIII, *in Num.*, hom. VI et VIII *in Exod.* etc. ; Lactance, l. VII, *Instit.*, c. XXI.

[4] *Conf.*, l. IX, c. XIII, n. 36, etc. — [5] T. II, ed. Vatic., p. 230, 236.

Digitized by Google

trentième jour. Nous apprenons de saint Athanase [1], qu'il avait prié avec ferveur pour l'âme de l'empereur Constant. Constantin le Grand voulut être enterré dans le porche de l'église des Apôtres [2], « afin d'avoir part aux saintes prières, au sacrifice mystique, et aux divines cérémonies. » Après la mort de ce prince, une multitude innombrable de peuple offrit à Dieu pour son âme des prières accompagnées de soupirs et de larmes [3]. Saint Paulin ayant perdu son frère, le recommanda à la piété de ses amis, afin que par leurs prières, ils procurassent à son âme de la consolation et du soulagement [4]. Saint Ambroise écrivait à Faustin, qui s'affligeait excessivement de la perte de sa sœur : « Votre sœur ne vous demande point de larmes, mais des prières..., des sacrifices [5]. » Dans son oraison funèbre de Théodose le Grand, il fait à Dieu cette prière : « Accordez à Théodose, votre serviteur, un parfait repos, ce repos que vous avez préparé à vos saints [6]... J'aimai ce prince, et c'est pour cela que je le suis jusque dans la terre des vivants. Je ne mettrai fin à mes larmes et à mes prières, que quand il sera sur la montagne du Seigneur, où ses bonnes œuvres l'appellent [7]. » Les prières et les sacrifices pour les morts s'offraient quelquefois pendant trente, et même quarante jours [8].

[1] *Apol. ad. Constant.*, t. I, p. 300. — [2] Euseb., *de Vitâ Constant.*, l. IV, c. LX, p. 556, et c. 70, p. 562. — [3] Euseb., *ibid.*, c. LXXI, *p.* 562. — [4] Ep., XXXV, *ad Delfin.*, p. 223; ep. 36, *ad Amand.*, p. 224, *etc.* — [5] Ep. 39, *ad Faustin.*, t. II, p. 999, ed. Ben.

[6] *Da requiem perfectam servo tuo Theodosio, requiem illam quam præparasti sanctis tuis;* n. 56, t. II, p. 1207, ed. Ben.

[7] *Dilexi, et ideo prosequor illum usque ad regionem vivorum, nec deseram donec fletu et precibus inducam virum quò sua merita vocant, in montem Domini sanctum.* Ibid., n. 37, p. 1208. On peut voir aussi l'*Oraison funèbre de Valentinien*, par le même Père, t. II, p. 1193.

[8] Voyez saint Ambroise, *de obitu Theodosii*, n. 3, p. 1197, t. II. Le troisième le septième et le trentième jour étaient les plus solennels. Voyez Gavantus *comm. in Missal.*, part. IV, tit. XVII, p. 275; les Constitutions apostoliques, l. VIII c. XLII; Pallade, *Lausiac.*, c. XXVI, etc.; Cotelier, *not. in Const. Apost.*, *loc. cit.* D. Ménard, *in Concord. Regul.* et *in Sacram. S. Gregor.* On lit dans saint Grégoire, qu'il ordonna de chanter trente messes pour un moine, nommé Juste; que le trentième jour, après la dernière messe, ce moine apparut à Copiosus son prévôt, et lui dit : « J'étais dans les peines, et me voilà délivré. » *Dial.* l. IV, c. LV, t. II, p. 466.

Digitized by Google

L'histoire du vénérable Bède, la relation de sa mort, les lettres de saint Boniface, de saint Lul, etc., prouvent qu'anciennement les Anglais avaient un soin extrême de prier pour leurs frères défunts, pour ceux mêmes qui étaient morts dans les pays éloignés[1]. On fit le règlement suivant dans un concile des évêques soumis au siége de Cantorbéry, lequel fut tenu en 816, en présence de Kénulf, roi de Mercie, et des princes et grands officiers de sa cour[2]. « Nous ordonnons qu'immédiatement après la mort d'un évêque, on fasse pour lui des prières et des aumônes. Aussitôt que le signal aura été donné dans l'église de chaque paroisse[3], que les fidèles s'assemblent dans la basilique, et qu'ils y chantent trente psaumes pour l'âme du défunt. Qu'ensuite chaque prélat et chaque abbé chante six cents psaumes; qu'il fasse célébrer cent vingt messes; qu'il mette trois esclaves en liberté et donne à chacun d'eux trois shellings; que tous les serviteurs de Dieu jeûnent un jour. » Le concile veut encore que, pendant trente jours, on récite, après les heures canoniales, un certain nombre de fois l'oraison dominicale pour le défunt[4], et qu'on renouvelle l'obit le 30e jour; c'est-à-dire, que l'on chante la messe avec une grande solennité. Il ordonne aux fidèles de remplir ces devoirs de religion avec autant de fidélité que s'il était question de quelqu'un de leur famille, afin que, par la ferveur d'une intercession générale, ils puissent mériter

[1] Voyez les vies de ces saints. Les fondations des églises, des monastères, des colléges, les donations, les monuments funéraires, les testaments, etc., prouvent que depuis Constantin, et surtout depuis le sixième et le septième siècle, la pratique de prier pour les morts est universelle dans l'Eglise. Voyez Fontanini, *de Vindiciis vet. codicum :* Le Mire, *Donat. Bel.*, etc.

[2] C. X, *ap. Spelm. Conc., Brit.* vol. I, p. 327; Johnson, *Englis. Eccl. Lawsand Canone*, vol. I, ad an. 816; *Conc. Labbe,* t. VII, p. 1489. Ce concile se tint à Cealchythe ou Celchyte.

[3] Anciennement le signal se donnait dans les églises avec une planche ou plaque de fer trouée, sur laquelle on frappait avec un marteau; cela s'observe encore chez les Grecs et chez les Latins, les derniers jours de la semaine sainte. Les cloches étaient connues en Angleterre avant ce temps-là, comme nous l'apprenons de Bède, *Hist.* l. IV, c. XXIII. *ad an.* 680; mais l'usage n'en était point universel.

[4] *VII Beltidum Pater noster.* Le *Beltis* était une espèce de rosaire ou de chapelet. Voyez la nouvelle édition du *Glossaire* de Henri Spelman, verb. *Beltis.*

Digitized by Google

le royaume éternel qui est commun à tous les saints. Ce qui est ordonné ici pour les évêques, chaque famille le pratiquait pour ses parents ; on faisait célébrer des messes pendant trente jours ; on distribuait des aumônes pour le repos de l'âme des défunts, et ceux qui les recevaient allaient prier au tombeau des personnes mortes [1].

Depuis, il y eut un jour spécialement consacré à la prière pour les morts. En 998, saint Odilon, abbé de Cluny, institua dans tous les monastères de sa congrégation, la fête de la Commémoration de tous les fidèles défunts, et la fixa au premier de novembre. Elle fut peu de temps après adoptée par toute l'Église d'Occident. Le concile d'Oxford, tenu en 1222, la déclara fête de seconde classe, où l'on permettait seulement certains travaux nécessaires et importants. Dans quelques diocèses elle était de précepte jusqu'à midi. On la chômait tout le jour dans ceux de Vienne et de Tours, et dans l'Ordre de Cluny. En d'autres lieux, ce n'était qu'une fête de dévotion [2]. Les Grecs ont fait longtemps la mémoire générale des morts, le samedi avant le carême et le samedi qui précède la Pentecôte ; mais ils offraient le sacrifice, pour le repos des défunts, tous les samedis [3].

C'est donc, comme nous l'avons déjà observé, une sainte et salutaire pensée, que de prier pour les morts [4]. Elle est sainte parce qu'elle est très-agréable à Dieu. Parmi tous les sacrifices il n'y en a point qui lui plaisent et qui l'honorent plus que ceux de la miséricorde et de la charité, surtout lorsqu'ils ont les âmes pour objet, et qu'ils sont offerts pour ceux que le Seigneur chérit. Or, les âmes qui souffrent en purgatoire sont destinées à être les héritières du Ciel, la possession leur en est assurée

[1] On en trouve la preuve sur plusieurs anciennes tombes, et dans les vieux titres de quelques églises, qui ont échappé à l'injure des temps.

[2] Bzovius, *ad an.* 1294, attribue le *Dies iræ* au cardinal Ursini ou Frangipani ; d'autres l'attribuent à Humbert, premier général des Dominicains, etc. Il est probable que cette prose a pour auteur quelque contemplatif qui n'a point voulu se faire connaître, Crashaw en a donné une bonne traduction en vers anglais, et le lord Roscommon en a beaucoup profité dans son admirable poème du Jugement dernier. (Voyez l'*Essai sur Pope*, par Warthon, *p.* 87.)

[3] Leo Allat., *de Dom.*, p. 1462 ; Thomassin, *des Fêtes ;* Benoît XIV, *de Fest. SS. in diœces. Bonon.* — [4] 2 Mach., XII, 60.

Digitized by Google

leurs noms sont écrits dans le livre de vie. Dieu qui les a comblées de ses dons les aime tendrement ; il les regarde comme ses épouses ; il désire les inonder d'un torrent de délices, et leur déployer toutes les richesses de sa gloire. Mais sa justice s'y oppose encore, et l'oblige à les laisser dans un lieu de bannissement et de douleur, jusqu'à ce que toutes leurs dettes soient acquittées. Tant qu'elles seront souillées de la moindre tache, sa sainteté les exclura de la bienheureuse patrie. Cependant par une suite de son infinie miséricorde, il veut bien accepter les satisfactions que nous lui offrons pour elles ; il nous invite à les soulager par nos prières, et à les soustraire aux coups de sa justice. Si la charité que nous exerçons sur la terre envers les malheureux, même envers les plus criminels, appartient si essentiellement à l'esprit du christianisme ; si les aumônes les plus légères sont si magnifiquement récompensées, que ne fera pas pour nous Jésus-Christ, quand nous viendrons au secours de ses amis, de ses enfants qui souffrent des peines extrêmes ? Les œuvres de miséricorde méritent à ceux qui les exercent les grâces les plus abondantes ; et le souverain juge, au dernier jour, leur décernera des couronnes immortelles. Mais, si l'on excepte le salut qu'on procure au prochain par l'instruction et la prière, que peut-on comparer à la miséricorde qui nous fait secourir les âmes du purgatoire ?

Au reste la pratique de prier pour les morts n'est pas seulement utile à eux et à nous ; elle est encore pieuse en elle-même, et elle honore le Seigneur. Examinons qui sont ceux qui souffrent ; cette seule considération suffira pour exciter notre ferveur. Ils appartiennent à Jésus-Christ comme nous ; nous leur sommes unis par les liens de la charité et par la communion des saints. Chacun d'eux est ce frère que nous devons aimer comme nous-mêmes. Nous sommes tous membres du même corps. Nous devons donc nous assister mutuellement. Qu'un membre souffre, dit saint Paul, les autres souffrent aussi. Quelle impiété, quelle cruauté ne serait-ce pas, que de voir son frère dans les flammes sans lui tendre la main, et sans lui procurer quelque soulagement lorsqu'on peut le faire.

Digitized by Google

La dignité des âmes qui souffrent en purgatoire leur donne de nouveaux droits à notre compassion, et doit en même temps exciter notre vénération. Quoiqu'elles soient présentement éloignées de Dieu et renfermées dans des cachots brûlants, elle n'en sont pas moins du nombre des élus. Elles sont unies au Seigneur par la grâce ; elles l'aiment par-dessus toutes choses ; et au milieu des tourments qu'elles endurent, elles ne cessent de le bénir, de le louer, et d'adorer avec une parfaite résignation la sévérité de sa justice. Ce sont les âmes de ces vrais serviteurs qui ont vaincu le monde et l'Enfer ; ce sont des esprits bienheureux chargés de mérites et de grâces ; ce sont les enfants de Dieu, les héritiers de sa gloire ; ce sont des Saints. Mais ils sont maintenant dans un état de souffrance, et notre imagination ne se peut rien figurer qui approche de leurs peines. Ils souffrent la privation de Dieu, laquelle, selon le concile de Florence, est le plus insupportable de tous les tourments. Jamais nous ne comprendrons quel supplice c'est pour une âme séparée de son corps, de s'élancer continuellement vers Dieu, qui est son centre, et de se sentir repoussée avec violence. C'est la plus rigoureuse de toutes les agonies.

Le feu du purgatoire, selon les Pères de l'Église, ne diffère point de celui de l'enfer. Il a été créé pour servir d'instrument à la vengeance divine ; il a été allumé par le souffle de la colère de Dieu. Il a la vertu de tourmenter les esprits qui ne sont point revêtus de corps. A la vérité, il n'est pas de foi que le feu dont il s'agit ici soit un feu réel et matériel ; mais c'est le sentiment le plus probable et le plus conforme à la tradition. « Le même feu, dit saint Thomas [1], tourmente les damnés en enfer, et les justes en purgatoire ; la moindre peine du purgatoire, ajoute-t-il [2], surpasse la plus grande peine qu'on puisse souffrir en cette vie. » Saint Augustin s'exprime sur ce point de la manière suivante : « Il est dit : Il sera sauvé comme par le feu. Parce qu'il est dit : Il sera sauvé, on méprise ce feu. Il sera cependant plus insupportable que tout ce qu'on peut souffrir

[1] Suppl., qu. 100, a. 2. — [2] Ibid., a 3.

Digitized by Google

en cette vie. Vous savez combien les méchants ont souffert et peuvent souffrir sur la terre; les hommes vertueux sont exposés au même sort. Quels tourments les malfaiteurs ont-ils endurés, que les Martyrs n'aient pas souffert pour Jésus-Christ? et quelle comparaison à faire entre ces tourments et ceux dont nous parlons! Vous voyez cependant que les hommes font tout au monde pour les éviter. A combien plus forte raison doivent-ils pratiquer ce que Dieu leur commande, pour échapper à ceux du purgatoire[1]? Le feu du purgatoire, suivant le vénérable Bède, sera infiniment plus intolérable que tous les tourments de cette vie. » Ces paroles ne sont que la répétition de celles de saint Césaire d'Arles. « Quelqu'un dira peut-être: Je me soucie peu du temps que je passerai en purgatoire, pourvu que je parvienne à la vie éternelle. Mais à Dieu ne plaise que je raisonne de la sorte. Tous les tourments de cette vie ne peuvent être comparés avec le feu du purgatoire. Et qui sait d'ailleurs combien il y restera de jours, de mois, d'années? On craindrait de mettre son doigt dans le feu: comment ne craindrait-on pas d'être enseveli un temps considérable dans les flammes dévorantes[2]? Ne croyons pas qu'il y ait dans la nature des peines suffisantes pour satisfaire la justice divine. Elle crée de nouveaux instruments qui font souffrir des tourments qu'il ne nous est pas possible de concevoir[3]. Une âme pour un péché véniel, souffrira plus que ne peut faire souffrir la complication des maladies les plus douloureuses; les tourments qu'elle endurera surpasseront les plus cruels supplices auxquels les malfaiteurs sont condamnés, toutes les tortures des Martyrs prises ensemble. Voilà l'idée que les Pères de l'Église nous donnent du purgatoire?

Mais combien de temps les âmes resteront-elles en purgatoire? C'est ce que nous ignorons. De là vient que l'Église approuve les anniversaires perpétuels pour les morts. Il y a des âmes qui seront peut-être en purgatoire jusqu'à la fin du

[1] S. Aug. in *Ps.* XXXVII, t. IV, p. 295. — [2] S. Cæsar. hom. I, p. 5, *vel in app. Op. S. Aug.* t. V. — [3] Voyez Bourdaloue, de La Rue, etc.

Digitized by Google

monde. A la vérité il n'y aura plus d'état mitoyen entre le paradis et l'enfer, après le jugement universel : mais Dieu pourra à la fin du monde communiquer un tel degré aux tourments des âmes, qu'elles acquitteront toutes leurs dettes en un moment. Car sa justice ne peut se relâcher de ses droits ; et il faudra que nous payions jusqu'à la dernière obole. Il fut inexorable dans la punition de Moïse son fidèle serviteur, dont la faute nous paraît si légère [1]. Il le fut à l'égard de David, dont la pénitence avait été si sincère [2]. Nous savons enfin comment il a traité son propre Fils, qui s'était fait notre caution [3] : et cependant c'était le temps de la miséricorde. Mais après la mort, il ne laissera plus agir que sa justice, et il la déploiera dans toute sa rigueur.

Une circonstance qui doit particulièrement exciter notre compassion envers les âmes souffrantes en purgatoire, c'est qu'elles ne peuvent plus mériter, et qu'elles sont hors d'état de se procurer elles-mêmes le moindre soulagement. Les malades, les pauvres ont l'usage de la parole pour demander du secours; ils sont sûrs d'intéresser par la vue seule de leurs peines. Ils peuvent au moins implorer le ciel qui ne sera point sourd à leurs prières. Mais les âmes du purgatoire n'ont d'autre ressource que celle de la patience, de la résignation et de l'espérance. Elles ont beau faire entendre leurs gémissements ; Dieu ne leur répond autre chose, sinon que sa justice doit être satisfaite, et que cette nuit où personne ne peut plus travailler, est arrivée pour elles [4]. C'est donc à nous qu'elles ont recours ; comme elles n'ont point de voix pour se faire entendre, elles empruntent celle de l'Église et de ses ministres, qui sont les interprètes de leur douleur, et qui, pour nous attendrir en leur faveur, nous adressent de leur part ces paroles de Job : « Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes de mes amis, car la main de Dieu m'a frappé [5]. » Le pieux et savant Gerson les fait parler de la sorte [6] : « Priez pour nous, parce que nous sommes dans l'impossibilité de nous secourir nous-mêmes. C

[1] Deut. III, 24, 25. — [2] Reg., XXIV, 15. — [3] Matt., XXVI, 36. — [4] Joan., IX, 4 — [5] Job., XIX, 21. — [6] *Querela defunctorum in purgatorio detentorum*, II p. 703, ed. Dupin.

Digitized by Google

secours, il nous est permis de l'attendre de vous ; ne nous le refusez pas. Vous, qui nous avez connus sur la terre, qui nous avez aimés, pourriez-vous nous oublier présentement ? On dit communément que c'est au jour de l'affliction que l'on connaît un ami. Quelle affliction est comparable à la nôtre ! Laissez-vous donc toucher de compassion. Un cœur dur sera accablé de maux au dernier jour [1]. Soyez sensibles à vos propres intérêts, etc. »

Si les horribles cachots où sont détenues les âmes du purgatoire s'ouvraient sous nos pieds ; si nous pouvions voir les tourments qu'elles endurent, quelle impression ce spectacle ne ferait-il pas sur nous ? Que de larmes nous verserions, quel saisissement nous éprouverions à la vue de cette multitude innombrable de serviteurs de Dieu, qui sont nos frères en Jésus-Christ, qui souffrent des peines incompréhensibles ? Il y a peut-être parmi eux quelques-uns de nos proches, de nos amis : car qui peut se flatter de sortir assez pur de cette vie pour n'avoir plus besoin d'aucune expiation ? Les jugements de Dieu sont impénétrables, et par cela même ils doivent nous faire trembler. Le Seigneur *jugera les justices*, et malheur à la vie de l'homme le plus exemplaire, s'il l'examine à la rigueur ! Nous apprenons de saint Pierre que le juste sera à peine sauvé. A la bonne heure que nous nous réjouissions en voyant des amis ou des parents vertueux mourir dans la grâce et la justice, et que nous espérions de la bonté divine qu'ils ont passé à la bienheureuse immortalité. Mais sommes-nous sûrs qu'ils sont parfaitement purifiés de toute tache ? ne devons-nous pas, dans cette incertitude, les recommander avec ferveur à la bonté divine ? Pourquoi ne dirions-nous pas avec saint Ambroise, dans son oraison funèbre de Valentinien le Jeune [2] : « Que l'on offre les saints Mystères pour celui que nous regrettons. Prions avec ardeur pour le repos de son âme.... Peuple, levez les mains avec moi, afin qu'au moins par ce devoir nous puissions donner quelque marque de notre reconnaissance pour les bienfaits

[1] Eccli., III, 27.

[2] Ce prince fut massacré en 392, à l'âge de vingt ans, n'étant encore que catéchumène.

Digitized by Google

que nous avons reçus [1]. » Puis joignant à ce prince Gratien son frère, qui était mort quelque temps auparavant [2], il dit : « Vous serez bienheureux l'un et l'autre, si mes prières peuvent quelque chose ; je ne passerai aucun jour sans penser à vous ; je ne prierai jamais sans me ressouvenir de vous ; toutes les nuits, vous serez l'objet de mes supplications ; vous aurez part à tous mes sacrifices : si je vous oublie, puissé-je oublier ma main droite [3] ! » Le saint docteur priait et offrait le sacrifice avec la même ferveur pour l'âme de son frère Satyre [4]. Pensons, pour nous pénétrer des mêmes sentiments, que peut-être quelques-uns de nos parents ou de nos amis sont en purgatoire à cause de nous ; que peut-être ils sont punis pour un excès de tendresse envers nous, ou pour des péchés dont nous avons été l'occasion. Ce ne serait plus alors la charité seule, mais la justice qui nous ferait prier pour ces âmes.

Si les motifs que nous venons de rapporter ne suffisent point encore, soyons du moins touchés de notre propre intérêt. Quelle consolation ne sera-ce pas pour nous, pendant l'éternité, d'avoir accéléré le bonheur des âmes du purgatoire ! Quelle gloire pour nous d'avoir été capables de servir les amis de Dieu ! De quelle reconnaissance ne seront-ils pas pénétrés après leur délivrance ! Ils nous la témoigneront en priant pour nous, et en nous obtenant les secours qui nous sont nécessaires dans cette terre d'exil et de combats. Quand Joseph annonça à l'échanson de Pharaon qu'il recouvrerait sa dignité, il lui demanda sa protection, et le conjura de le faire sortir de la prison où ils avaient été enfermés ensemble. Mais l'échanson, après son rétablissement, ne se souvint plus de Joseph [5]. Il n'en est pas ainsi des âmes du purgatoire, dit saint Bernard [6] ; il n'y a que celles qui sont corrompues et vicieuses, où l'ingratitude puisse entrer. Ce vice ne se rencontre point dans les Saints, dont la bonté et la charité forment le caractère. Une fois entrés dans le ciel par nos prières, ils solliciteront pour nous les plus précieux dons de la

[1] *De obitu Valentiniani*, num. 56, t. II, pag. 1189, ed. Ben. — [2] En 383. — [3] *De obitu Valentiniani*, num. 87, t. II, p. 1194. — [4] *De excessu fratris Satyri*, n. 80, p. 1133. — [5] Gen., XL, 14. — [6] Sermon. V, *in Festo Omn. Sanct.*, n. 11.

Digitized by Google

grâce. Notre charité même nous rendra le Seigneur propice. « Ceux qui sont miséricordieux obtiendront miséricorde [1]. » Nous retrouverons nous-mêmes après la mort ce que nous aurons fait pour les âmes du purgatoire. Dieu permettra que nous ayons une part plus abondante aux suffrages que l'Église offre continuellement pour ceux qui se sont endormis dans le Seigneur.

Nous avons indiqué les principaux moyens de contribuer à la délivrance des âmes du purgatoire : ce sont le Sacrifice, la prière et l'aumône. De tout temps on a offert le Sacrifice non sanglant pour les morts comme pour les vivants [2]. « Ce n'est pas en vain, dit saint Chrysostôme [3], que les Apôtres ont ordonné la commémoration des morts dans les saints et redoutables Mystères. Ils savaient quels avantages résultaient de cette pratique. Quand l'assemblée étend les mains avec les prêtres, en présence de la Victime sainte, quelle force n'ont pas nos prières pour apaiser le Seigneur! Mais ceci n'est que pour ceux qui sont morts dans la foi. » (GODESCARD.)

SAINT VICTORIN,

ÉVÊQUE DE PETTAU, MARTYR.

Saint Victorin, évêque de Pettau, dans la Haute-Pannonie (aujourd'hui la Styrie), reçut la palme du martyre sous Dioclétien, vers l'an 303. Il a beaucoup écrit sur l'Écriture sainte; mais il ne nous reste qu'un petit ouvrage en latin, *de Fabrica mundi*, publié par Guillaume Cave, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Lambeth. Ce livre fait regretter ceux de saint Victorin qui ne nous sont point parvenus. Quoique écrit d'un style simple, il est intéressant et plein d'érudition. On a publié sous son nom un commentaire sur l'Apocalypse, mais les plus habiles critiques croient que ce n'est pas celui dont saint Jérôme fait mention, ou si c'est celui-là, il est certainement interpolé.

[1] Matt. v. 7.— [2] Voyez le Card. Bona, *Liturg.*, l. II, c. XIV; le Brun, sur les *Liturgies des quatre premiers siècles*, t. II, p. 40, 41, 330, 408, etc. — [3] Hom. III, *in Phil.*, t. XI, p. 217 ed. Ben.

Digitized by Google

SAINT MARCIEN,

SOLITAIRE.

Le désert de Chalcis, qui était aux extrémités de la Syrie du côté de l'Arabie et s'étendait jusqu'à l'Euphrate, fut habité par de saints moines, dont les plus connus furent Avite et Marcien. Saint Jérôme y demeura aussi quelque temps. Avite ne nous est connu que par ce que Théodoret en rapporte en passant dans la vie de saint Marcien, dont il traite assez au long. « Avite, dit-il, était un saint personnage doué d'une extrême sagesse. Il était plus âgé que saint Marcien, et était entré avant lui dans les exercices de la vie monastique. Son désert (qui faisait partie de celui de Chalcis) était plus septentrional que celui de ce Saint, tirant un peu vers l'Orient, et fort exposé au vent du nord-est. Il avait bâti là une petite cellule où il menait un genre de vie fort austère, dans lequel il s'était comme endurci par le long usage de la mortification. Ayant entendu parler des vertus de saint Marcien, il crut procurer un grand avantage à son âme s'il liait connaissance avec lui, et l'alla visiter. » Tel était Avite selon Théodoret.

Parlant ensuite de saint Marcien, il dit qu'il eut trois patries, la ville de Cyr, la solitude et le ciel. La première le vit naître, la seconde le nourrit dans la piété, et le ciel couronna ses vertus. Il était de race patricienne, par conséquent d'une maison noble et opulente. Outre les grâces extérieures dont la nature l'avait avantagé, car il avait une riche taille, le visage beau, et passait pour l'homme le mieux fait de son temps; outre, dis-je, ces grâces extérieures, les qualités de son âme, sa prudence et sa sagesse le rendaient encore plus recommandable; aussi figurait-il à la Cour avec distinction.

Cependant il méprisa tous ces avantages de naissance et de fortune pour suivre la voix de Dieu qui l'appelait à la solitude, et par un amour excellent de préférence, il renonça aux créatures et à soi-même, et se donna sans réserve à celui de qui il avait tout reçu.

Le lieu qu'il choisit pour sa retraite fut le désert de Chalcis,

Digitized by Google

où cet homme, qui n'avait habité jusqu'alors que dans des palais magnifiques, se réduisit dans une cellule si étroite et si basse, qu'à peine était-elle de la grandeur de son corps. Il l'environna aussi d'une clôture, qui n'était guère plus spacieuse, et ce fut là qu'éloigné de toute conversation humaine, il se livra entièrement aux attraits de l'amour divin qui avait ravi son cœur.

Toute son occupation était l'oraison, la lecture des Livres saints et les saints cantiques. « Le chant des psaumes, dit Théodoret, succédait à son oraison; son oraison succédait au chant des psaumes, et la lecture des divines Écritures succédait à l'un et à l'autre. » Les consolations qu'il goûtait en lisant ces livres sacrés, lui tenaient lieu de toute consolation humaine. Il lui semblait entendre la voix de Dieu même qui lui parlait, et lui adressant la parole à son tour dans ses oraisons ferventes, son âme se fondait, pour ainsi dire, de délices dans ces entretiens amoureux.

De cet amour ardent dont il était saintement embrasé, naissait dans son cœur cette ferveur et cette joie admirable avec laquelle il embrassait les travaux de la pénitence, et ne se lassait point dans la carrière pénible des austérités monastiques. Il ne mangeait que sur le soir, et en si petite quantité, qu'il partageait une livre de pain en quatre morceaux et n'en mangeait qu'un par jour. C'était là toute sa nourriture, et il buvait aussi de l'eau par mesure; de sorte qu'il souffrait toujours la faim et la soif, ne se rassasiant jamais, et ne prenant précisément que ce qui lui était nécessaire pour soutenir sa vie.

Il aimait mieux manger un peu chaque jour, que d'en passer plusieurs sans rien prendre; « parce, disait-il, qu'en ne mangeant rien pendant plusieurs jours, le corps est abattu, et l'esprit participant à sa langueur, languit aussi quand il faut qu'il s'acquitte de ce qu'il doit à Dieu; outre que quand on veut manger après avoir été longtemps sans le faire, on s'y porte naturellement avec avidité, on charge trop l'estomac, et le corps en devient pesant et moins en état de veiller. »

Il passa assez de temps seul dans sa cellule, comme dans une prison à laquelle il s'était volontairement condamné pour

Digitized by Google

l'amour de Dieu, et on pouvait bien l'appeler une prison avec son historien, puisqu'il y était si fort à l'étroit, qu'il ne pouvait s'y tenir debout que sa tête ne touchât le couvert. Mais la Providence, qui le destinait à être le père spirituel d'un peuple nombreux de solitaires, lui envoya deux excellents sujets, par lesquels les règles de conduite qu'il leur prescrivit, se répandirent dans un grand nombre de monastères, comme nous le dirons bientôt. Ces deux religieux furent Eusèbe et Agapet; le Saint ne les logea point dans sa cellule, parce qu'il n'y avait d'espace que pour lui. Il leur permit d'en bâtir une, et leur ordonna d'y faire ensemble leurs exercices, qui consistaient à chanter les psaumes, à faire oraison et à lire la sainte Écriture, comme il le pratiquait lui-même.

Eusèbe fut témoin de deux merveilles qui lui firent connaître que l'Esprit de Dieu reposait sur lui et qu'il avait reçu le don de miracles. Ce pieux disciple ayant eu une nuit la curiosité de savoir ce que le Saint faisait dans sa cellule, vint l'épier doucement par sa petite fenêtre, et vit sur sa tête une lumière céleste, qui était le symbole du don d'intelligence que Dieu lui donnait pour pénétrer le sens des saintes Écritures, dont il avait alors le livre en main. Il en fut saisi d'une sainte frayeur, et apprit, dit Théodoret, par cette grâce infuse que Dieu avait répandue dans l'âme de Marcien, combien il est bon envers ceux qui le servent fidèlement.

Le même disciple aperçut d'assez loin un serpent qui s'était traîné jusque sur le haut du mur de la cellule du Saint, qui faisait dans ce moment-là son oraison à la porte, la face tournée à l'Orient; et, voyant que ce monstrueux animal le regardait du haut du mur avec des yeux affreux et une gueule béante comme pour le dévorer, il cria de toutes ses forces pour l'avertir du péril qui le menaçait, et le conjura de s'enfuir : mais Marcien, loin de craindre, le reprit lui-même de sa frayeur, fit le signe de la croix et souffla contre le serpent, ce qui le fit tomber aussitôt par pièces, comme aurait fait un roseau brûlé par le feu.

Cependant son humilité était telle, qu'il ne pouvait se résoudre qu'avec grande peine à user du don de miracles, et à manifester

Digitized by Google

au dehors le don de sagesse et de science spirituelle qu'il avait reçu d'en haut, et il n'oubliait rien pour tenir ces dons cachés. Théodoret nous en donne deux grandes preuves. « Un homme de considération de Berée, dit-il, et qui était fort avancé dans le service du prince, ayant sa fille possédée du démon, vint au désert de Chalcis pour obtenir sa délivrance par les prières du Saint qu'il avait connu autrefois; mais il ne put pas le voir, parce que saint Marcien ne parlait aux personnes séculières qu'au temps de Pâques. Il se détermina en conséquence de prier un bon vieillard solitaire, qui s'était chargé dans ce temps-là de porter au Saint ce qui lui était nécessaire, de mettre une fiole d'huile devant la porte de sa cellule, afin qu'en la voyant il la bénit, et qu'elle pût ensuite servir à sa fille de remède contre le démon qui la tourmentait.

« Le vieillard lui témoigna la peine qu'il avait de le faire, craignant que le Saint n'en fût fâché et ne lui en fît des reproches; mais vaincu par ses instances, il le lui promit. Cependant quand il fut pour porter la bouteille à la cellule, il n'eut pas le courage d'en parler au Saint, et prit pour prétexte de sa visite qu'il venait voir s'il avait besoin de quelque chose. Il le fit une seconde fois, sans avoir non plus la force de lui dire le sujet qui l'amenait; mais Marcien, voyant qu'il était venu deux fois contre sa coutume, y soupçonna du mystère et le pria de lui dire la vérité.

« Le vieillard qui n'ignorait pas qu'il avait l'Esprit de Dieu, et qu'en vain il lui cacherait davantage le sujet de sa visite, parce que Dieu le lui ferait connaître, lui avoua tout en tremblant ce qu'il en était. Il lui déclara la maladie de la fille de cet officier, et lui montra la fiole d'huile qu'on désirait qu'il bénît pour servir à sa guérison. L'humble Marcien, qui cachait de tout son pouvoir la grâce qu'il avait reçue de Dieu de faire des miracles, fut si affligé de cette proposition, qu'il en fit de grands reproches au vieillard, et lui dit qu'il ne recevrait plus son secours dans ses besoins s'il se chargeait encore d'une semblable commission : il ne voulut pas même bénir l'huile, et lui dit de rapporter la fiole à l'officier.

Digitized by Google

« Mais tandis qu'il se défendait de faire ce miracle, Dieu l'opéra sur la fille possédée, pour manifester combien son humilité était précieuse à ses yeux, car le démon criant alors à haute voix par la bouche de cette fille, que la vertu de Marcien le contraignait de sortir, il le fit dans ce moment, ce que cet officier apprit à son retour à Bérée, être arrivé au même moment que le vieillard lui avait rendu la fiole d'huile de la part du Saint. Ainsi, ajoute Théodoret, Marcien, du fond de son désert éloigné de quatre journées de Bérée, y exerça sa puissance sur le démon qui tourmentait cette créature, et agit contre lui en juge comme s'il eût eu dans cette ville des exécuteurs de ses volontés. Et quels miracles n'eût-il donc pas faits s'il l'avait voulu, puisque lors même qu'il cachait de tout son pouvoir la grâce qu'il avait reçue, Dieu la faisait paraître avec tant d'éclat? »

Le même auteur rapporte ainsi la seconde preuve qu'il donne de sa profonde humilité : « Il n'évitait pas moins de faire connaître la sagesse et les grâces spirituelles dont Dieu avait enrichi son âme, qu'il cachait celle de faire des miracles. Il ne recevait des visites que dans le temps pascal, et alors on venait en foule pour avoir le bonheur de l'entretenir. Quelquefois même les personnes les plus distinguées s'y rendaient comme le peuple. Un jour donc quatre prélats des plus considérables, savoir : Flavien d'Antioche, Acace de Bérée, Isidore de Cyr et Théodore d'Hiéropolis, vinrent le trouver accompagnés de quelques-uns des principaux et des plus recommandables magistrats, que leur foi pleine d'ardeur porta à suivre ces prélats dans cette pieuse visite. Il les reçut avec le respect dû à leur rang, et tous étant assis on attendit qu'il commençât le discours. Mais comme il attendait lui-même qu'un autre le fît, enfin, un des plus qualifiés de la compagnie, plus familier avec lui parce qu'il était sous sa conduite, lui dit : « Mon Père, tous ceux que vous voyez ici, et même ces illustres prélats, sont venus pour entendre de vous quelque parole d'édification, ne les privez donc pas des avantages qu'ils espèrent retirer de leur visite, et ne retenez point dans vous-même le bien que vous pouvez leur procurer. »

« L'humble Marcien soupira, et ne voulant rien dire qu'on

Digitized by Google

pût regarder comme venant de son fond, il les renvoya au grand Livre de l'univers et aux instructions que Dieu nous donne dans les saintes Écritures. « Dieu nous parle, leur dit-il, par toutes ses créatures et nous instruit aussi par les Livres saints. Il nous montre nos devoirs ; il nous dit ce que nous avons à faire pour le bien de notre âme ; il nous épouvante par ses menaces ; il nous encourage par ses promesses, et pourtant nous n'en profitons point. Comment donc Marcien pourrait-il vous être utile par ses paroles, lui qui, comme les autres, profite si mal des bontés de Dieu, et ne retire pas de ses grâces les fruits qu'elles pourraient lui procurer s'il était plus fidèle. »

Quoiqu'il parût par là que le Saint ne voulait rien dire de plus, cela donna occasion aux autres de parler à leur tour. Ils entrèrent insensiblement dans de longs discours, et se retirèrent enfin fort satisfaits de cette visite. Cela parut par l'intention qu'eurent les évêques de l'élever au sacerdoce. S'étant levés, et ayant fait la prière selon la coutume des solitaires, qui finissaient toujours leurs entretiens par là, ils dirent entre eux de l'ordonner prêtre ; mais se déférant les uns aux autres l'honneur de lui imposer les mains, chacun s'en défendit par le respect qu'ils avaient tous pour lui, de sorte qu'ils se retirèrent sans le faire. Ce que Dieu permit sans doute pour favoriser davantage l'humilité de son serviteur.

Théodoret raconte, après cette visite, celle qu'il eut du solitaire Avite, qui ayant entendu parler de ses vertus, voulut avoir la consolation de le connaître par lui-même. Marcien lui ouvrit sa porte, le reçut avec des témoignages d'une parfaite estime, et ordonna à son disciple Agapet de faire cuire des herbes et des légumes, s'il en avait ; la charité le portant à bien mieux traiter son hôte, qu'il ne se traitait lui-même. Ils eurent un long entretien ensemble, qui les fit encore mieux connaître l'un à l'autre ; ensuite ils dirent l'office de None, et tout de suite, Agapet apporta la table et du pain, et Marcien dit à Avite : « Soyez donc le bienvenu, mon Père ; nous mangerons aujourd'hui ensemble. »

Ce n'était pas l'heure du repas des solitaires, qui ne le pre-

Digitized by Google

naient ordinairement que le soir, et Avite témoigna à Marcien qu'il avait quelque peine d'en devancer l'heure contre sa coutume. Mais Marcien, qui excellait en discernement comme en humilité, lui répondit en soupirant : « Je suis affligé, mon Père, que comptant de trouver en moi un homme instruit de ses devoirs monastiques, vous ayez été frustré de votre attente, et qu'au lieu d'un homme sobre, vous ayez pris la peine de venir voir un religieux qui aime la bonne chère. »

Avite sentit très-bien ce que cela voulait dire, et lui avoua qu'il eût mieux aimé manger de la chair, que de lui avoir donné sujet de lui faire ce reproche. Alors Marcien lui répliqua : « Nous sommes dans la même profession et nous gardons les mêmes règles. Nous préférons le travail au repos et le jeûne au manger, et si vous ne prenez de nourriture que le soir, je le fais également. Mais vous savez que la charité est plus agréable à Dieu que le jeûne, puisqu'il nous commande la charité, et que nous pratiquons le jeûne de notre propre volonté et sans qu'il nous l'ait commandé. Nous devons donc, dans le concours de ces deux choses, donner à la charité la préférence sur nos austérités volontaires. »

Ainsi, Marcien lui fit comprendre que ce n'était que par un principe de charité qu'il avait avancé en sa faveur l'heure du repas; et nous avons vu dans le cours de cet ouvrage que plusieurs solitaires très-éminents en piété le faisaient en semblables rencontres, plus attentifs à la pratique des vertus, qu'ils n'étaient attachés à leurs pratiques de pénitence qu'ils s'imposaient de leur propre mouvement, sachant par un esprit de discrétion, dit Théodoret, discerner quel était le temps de jeûner et quel était celui d'exercer la charité fraternelle. L'action de grâces suivit le repas frugal, et l'entretien spirituel suivit leur action de grâces. Ils passèrent trois jours ensemble, et se séparèrent après cela pour ne plus se revoir qu'en esprit.

Le Saint ne donna pas une moindre preuve de la sagesse évangélique dont Dieu l'avait favorisé par sa grâce, dans une visite que lui fit sa sœur. Cette dame vint un jour avec son fils qui tenait déjà le premier rang dans la ville de Cyr, et lui

Digitized by Google

apporta beaucoup de provisions. C'était dans le temps de Pâques, durant lequel, comme nous l'avons dit, chacun pouvait lui parler à l'exception des femmes. Aussi il refusa de voir sa sœur, mais il reçut son neveu avec une affection religieuse. Celui-ci le pria d'accepter ce qu'il lui avait apporté, sur quoi le Saint lui demanda s'il avait passé par plusieurs monastères, et s'il leur avait fait part de ses libéralités. Il lui répondit que non : « Je ne prendrai donc rien moi-même, lui répliqua-t-il, parce que je comprends que vous avez plus suivi les affections de la chair et du sang en m'apportant ces choses, que la pure charité chrétienne, outre que je n'ai besoin de rien. »

Saint Marcien ne dégénéra point des autres saints solitaires pour le soutien de la foi catholique. Comme il fleurissait du temps des empereurs Constance et Valens, grands fauteurs des ariens, il signala son zèle contre les hérétiques. Il ne détestait pas moins les erreurs des apollinaristes, des sabelliens et des euchites, qui, sous un habit de religieux, étaient infectés de l'hérésie des manichéens. Ce fut aussi ce même zèle pour les saints canons, qui nous a fait connaître un solitaire nommé Abrames, qu'il entreprit de ramener à la doctrine de l'Église dont il s'était éloigné par ignorance.

Abrames demeurait dans le même désert que lui, et y vieillit, dit Théodoret, dans toutes sortes de vertus. On admirait surtout en lui cet esprit de componction qui lui faisait verser continuellement des larmes. Il s'engagea au commencement par ignorance dans l'erreur des quartodécimans, ainsi appelés parce qu'ils célébraient la Pâque comme les Juifs le quatorzième jour de la lune ; ce qui avait été défendu par le concile de Nicée. Et il n'était pas le seul, dit son historien, qui, dans ce temps-là, donnât dans la même erreur. Saint Marcien, aussi touché de son illusion que zélé pour les saints canons, tâcha, par plusieurs entretiens qu'il eut avec lui, de le ramener à l'usage de l'Église ; mais ne l'ayant pu gagner, il lui déclara qu'il se séparait de sa communion. Il faut croire que cette déclaration accompagnée de ses discours fit l'impression que le Saint désirait. Abrames, qui n'avait péché que par simplicité, revint à résipiscence, se

Digitized by Google

conforma à l'usage de l'Église, et ce fut, selon Théodoret, l'effe de la doctrine et du zèle de Marcien, qui se réunit avec lui.

La vertu du Saint était si généralement reconnue, que mêm de son vivant, on bâtit en divers lieux des chapelles pour déposer ses reliques après sa mort, chacun désirant comme l'envi d'en être le dépositaire, afin de l'avoir pour protecteu dans le ciel. Le fils de sa sœur nommé Alipe, en bâtit une dan Cyr. Zénobiane, dame de grande condition et également rich en vertu et en biens du monde, en fit aussi construire une dan Chalcire, et on en fit plusieurs autres ailleurs. Son humilité f fut alarmée dès qu'il l'eut appris. Il fit promettre, par sermen à son disciple Eusèbe de l'enterrer secrètement dans le déser et de ne découvrir le lieu où il le mettrait qu'à deux de s autres disciples en qui il avait plus de confiance ; en sorte qu'i n'en parlât qu'après une longue suite d'années, voulant par effacer son souvenir de l'esprit des hommes, lui qui n'avait vé que pour Dieu.

Eusèbe exécuta sa volonté de point en point dès qu'il e rendu l'esprit. On laissa ignorer au monde pendant longtem qu'il fût mort ; et quand on l'eut appris, plusieurs étant ven pour chercher son saint corps, ils ne purent jamais découvr où on l'avait mis. Ce ne fut que cinquante ans après qu'on l'a prit ; car alors l'un des trois qui savait l'endroit où il repos et qui restait seul en vie, voyant qu'on avait mis des reliqu des saints martyrs dans les chapelles qu'on avait bâties pour l siennes, et qu'il n'y avait plus à craindre qu'on les y transfér découvrit l'endroit où Eusèbe les avait cachées, et ceux q avaient hérité de sa cellule les déposèrent avec respect dans tombeau de pierre qu'ils avaient fait deux ans auparavant.

Cette translation se fit, selon Tillemont, deux ans avant q Théodoret écrivit les *Vies des Pères*, par conséquent vers l'an 4 et cinquante ans après la mort du Saint, qu'on doit donc met vers l'an 388. Les Grecs marquent sa fête le 2 novembre. Baronius les a suivis dans le *Martyrologe romain*. Nous ne savo point quel âge avait ce Saint quand il mourut, mais il par qu'il était fort vieux. (MARIN.)

Digitized by Google

SAINT NAAMAS,

DIACRE.

Lorsque saint Amans, évêque de Rodez, fut très-avancé en âge, et que les grands travaux qu'il avait accomplis, joints aux austérités qu'il avait pratiquées eurent achevé de lui ôter les forces, ne pouvant plus administrer aussi activement son diocèse, il se déchargea du soin de son Église et de son troupeau sur son fidèle diacre saint Naamas; il en conserva seulement la haute direction.

Saint Naamas (*Naamatius*) était natif de Rodez. Dès l'enfance, il montra les plus heureuses dispositions pour la vertu; l'âge les développa de plus en plus; aussi saint Amans le choisit de bonne heure pour l'enrôler dans la milice du Christ, et il lui conféra le diaconat. Dans cet office, le jeune lévite fut si bien l'émule de saint Étienne et de saint Laurent, et il parvint à une si haute sainteté, que les démons tremblaient en sa présence, et que sa seule parole les forçait de sortir des corps des possédés.

Un jour on amena à saint Amans un démoniaque, pour qu'il le guérit; mais le prélat le renvoya à son diacre dont il connaissait la grande vertu et le pouvoir. Naamas fit les exorcismes accoutumés sur ce possédé, et le mauvais esprit, contraint de sortir, menaça le Saint de le forcer un jour à entreprendre un long voyage.

Il se jeta dans le corps de la jeune nièce de l'Empereur, probablement Valentinien III, à Rome, et la tourmenta si fort, qu'elle ne pouvait se tenir ni droite ni couchée. L'empereur, fort attristé de ce mal singulier, employa tous les moyens en son pouvoir pour soulager sa nièce; ce fut en vain. Il appela des exorcistes qui ne purent chasser le démon, et le mauvais esprit finit par répondre qu'il ne sortirait du corps de cette jeune fille que sur le commandement de Naamas, diacre de Rodez.

L'empereur envoya donc des messagers à Rodez, pour supplier saint Naamas de venir guérir sa nièce. Le Saint se ressouvint alors de la menace du démon. Il acquiesça à la prière du

Digitized by Google

prince et se mit en route à pied pour Rome. Il avait parcouru la moitié du chemin, lorsque le mauvais esprit se mit à tourmenter la possédée plus fort que jamais, et la réduisit à l'extrémité. L'Empereur, craignant de lui voir rendre l'âme, dépêcha de nouveaux messagers pour hâter l'arrivée du Saint. Naamas leur enjoignit de s'avancer et leur donna son manteau pour le mettre sur la malade afin de la calmer.

Dès que la possédée sentit sur elle ce manteau vénérable, le démon sortit aussitôt de son corps en criant tout haut : « Naamas de Rodez m'a tiré d'ici. » L'Empereur, tout joyeux de la délivrance de sa nièce, se porta au-devant du Saint dès qu'il arriva à Rome, le reçut avec de grands honneurs et lui offrit de riches présents. Mais Naamas les refusa, et se borna à demander des ouvriers pour achever de bâtir une église, que saint Amans avait commencé de construire à Rodez.

L'Empereur les lui accorda aussitôt ; et, comprenant quelles richesses pouvaient lui être agréables, il lui fit don de beaucoup de reliques précieuses ; on les vénéra dans l'église de Saint-Amans jusqu'à notre dernière Révolutien, et on en conserve encore aujourd'hui une grande partie dans le reliquaire de cette église. Il y avait entre autre une côte de l'Apôtre saint Pierre, une partie du crâne de saint Laurent, du pain de la dernière Cène et un fragment notable de la Vraie Croix.

Saint Naamas se remit en chemin avec les ouvriers que l'Empereur lui avait donnés, et fut reçu à Rodez par saint Amans avec une grande joie. Le saint prélat fit achever l'église commencée, la dédia aux Apôtres Pierre et Paul et y plaça les précieuses reliques apportées par saint Naamas. Plus tard, on changea les Saints Patrons de cette église pour la placer sous l'invocation de saint Amans lui-même, dont le corps y reposait, et pour lequel les fidèles éprouvaient une vénération singulière.

Peu de temps après, saint Naamas rendit sa belle âme à Dieu, et saint Amans, navré de douleur de le voir mourir avant lui, l'ensevelit avec pompe dans son église. Son corps rendit une suave odeur, dont l'air et les assistants furent tou

Digitized by Google

embaumés ; indice miraculeux du parfum des vertus de ce grand saint.

Le corps du saint diacre ne resta pas séparé de celui qui, pendant sa vie, avait été son pasteur, son compagnon et son ami. Les restes de saint Amans et de saint Naamas furent déposés dans la même église et dans la même chapelle. Ce ne fut qu'en 1670 que Gabriel de Voyer de Paulmy, évêque de Rodez, assisté de son chapitre et des prêtres de son diocèse, convoqués en synode, fit la translation des précieuses reliques du saint lévite, avec une pompe des plus magnifiques. Aujourd'hui, le chef vénérable de ce Saint repose sur le maître-autel de l'église de Saint-Amans, à côté de celui de son compagnon de travaux et de gloire.

Saint Naamas avait opéré des miracles pendant sa vie ; il en opéra de plus nombreux encore après sa mort ; en voici un entre autres :

Un pauvre religieux, étant passé par Rodez pour se rendre en Périgord, arrivé à quelque distance de la ville, se présenta, le soir, avec un compagnon inconnu, que le hasard venait de lui faire rencontrer, à une hôtellerie, pour y prendre son gîte. Tous deux furent reçus et hébergés. La nuit, l'étranger se leva, vola le maître de la maison et s'enfuit. Le matin, le maître de l'hôtellerie s'étant aperçu du vol, accusa le religieux d'être de connivence avec le voleur et de ne porter son habit de religion que pour mieux se déguiser ; puis il le fit charger de chaînes et jeter en prison.

Pendant la nuit, le religieux innocent se met en prières, s'adresse au glorieux saint Naamas, et le supplie de le délivrer du danger et de le tirer de prison. Tout à coup, saint Naamas lui apparut vêtu de blanc, paré d'une étole blanche, et lui ordonna de sortir de prison, et de prendre un pain qu'il trouverait sur le seuil de la porte, pour le jeter au chien qui gardait l'entrée. Aussitôt les chaînes, qui le tenaient étroitement lié, se rompirent d'elles-mêmes, la porte s'ouvrit miraculeusement ; le religieux sortit sans obstacles et retourna à Rodez pour rendre grâce à son saint bienfaiteur. (L. SERVIÈRES.)

Digitized by Google

LA BIENHEUREUSE WILLSINDA,

RELIGIEUSE DE FAREMOUTIER.

Dans le cloître de Faremoutier, où vivait sainte Earthongathe, fille des rois de Kent, petite-fille de Clovis et d'Ethelbert, une humble converse, elle aussi anglo-saxonne de naissance, eût, comme sa royale compagne, le pressentiment joyeux de sa mort et le cortége lumineux des Anges pour l'escorter au Ciel. Un jour que Willsinda (c'était son nom), travaillait au jardin du monastère avec d'autres Sœurs converses, elle leur dit : « Une de celles qui cultivent ce carré va mourir incessamment. Soyons donc prêtes, afin que notre tiédeur ne nous porte pas dommage dans l'Éternité »

En vain lui demanda-t-on laquelle des Sœurs serait la première à mourir.

Bientôt elle tomba malade, et pendant toute sa maladie, elle regardait le ciel avec des yeux rayonnants de bonheur, en récitant de longs passages de l'Écriture-Sainte, qu'elle n'avait cependant jamais appris par cœur.

Elle étonnait les assistants.

Après cela, elle se mit à chanter, avec une douceur infinie, les offices tels qu'elle les avait entendu chanter par les prêtres.

Puis, tout-à-coup, elle dit à ses compagnes stupéfaites :

« Place ! place à celles qui vont venir ! »

On ne voyait personne ; mais on l'entendait, dire à plusieurs reprises, en inclinant la tête avec l'expression du respect et de la joie :

« Soyez les bien-venues, mes chères dames, soyez les bien-venues ! »

— A qui donc parlez-vous? lui dit-on.

— Eh quoi ! répliqua-t-elle, ne reconnaissez-vous pas vos propres Sœurs? celles qui sont parties de cette communauté pour le ciel? Regarde donc, toi, Anstrude, voilà, Ansilde, ta sœur, qui est morte il y a longtemps ! la voilà revêtue de la blanche robe des Élus. »

Sur quoi elle rendit le dernier soupir, et l'on entendit aussi

Digitized by Google

tôt le chœur des Anges qui venait au-devant de cette âme sauvée [1].

SAINT WILGAIN OU VULGAN,

PATRON DE LENS.

La ville de Lens en Artois honore d'un culte spécial saint Vulgan, dont elle conserve les reliques de temps immémorial. Il était irlandais d'origine, et vint, comme par une inspiration du Ciel, prêcher la foi dans la Gaule-Belgique. Il paraît qu'il appartenait à une famille noble et religieuse, et qu'il avait reçu une excellente éducation. Son heureux naturel le faisait aimer de tous ceux qui l'approchaient ; sa douceur, sa chasteté, sa foi vive et ardente ainsi que ses mortifications et ses prières continuelles le rendaient un objet d'édification pour les peuples. Il passa plusieurs années dans le pays des Atrebates et des Morins, occupé à prêcher l'Évangile et à opérer toutes sortes de bonnes œuvres, comme les autres évêques régionnaires avec lesquels on le joint souvent.

Plus tard, il demanda et obtint de l'abbé du monastère de Saint-Vaast d'Arras la permission de vivre en reclus dans une petite cellule bâtie non loin de là : il y termina sa vie dans la pratique des plus touchantes vertus. A sa mort, on l'enterra dans une villa appelée le *Terme des hommes bons*, et qui servait sans doute de cimetière aux religieux de Saint-Vaast. Plus tard, les habitants de Lens demandèrent son corps, auprès duquel s'étaient déjà opérés de nombreux miracles, et ils l'ensevelirent avec honneur dans leur église dédiée à la très-sainte Vierge [2].

On ne connaît pas l'année où se firent cette élévation et cette translation du corps de saint Vulgan dans la ville de Lens, mais

[1] Montalembert, *Moines d'Occident,* t. V.

[2] Raisius donne plus de détails sur ce Saint ; mais, comme plusieurs autres auteurs, il l'a confondu avec un saint Vulgan de Picardie, tout à fait différent de celui dont nous parlons. Le premier qui vint des environs de Canterbury, en Angleterre, est plus ancien, et pourrait bien avoir eu pour disciples les deux apôtres qui convertirent saint Riquier au commencement du septième siècle, comme le pense l'auteur de l'*Histoire de Calais.*

Digitized by Google

elle arriva certainement avant 1050, puisque Balderic, dans sa chronique, en parle comme d'un fait déjà ancien. Une fête de saint Vulgan se célébrait vers la Pentecôte, probablement le 21 mai; mais la solennité principale était fixée au troisième jour de novembre. Dans le Martyrologe de Cambrai, ajoute Molanus, on donne à saint Vulgan le titre d'évêque, sans doute à cause de son apostolat parmi les Morins et les peuples du Danemark, qu'il paraît avoir évangélisés dans les premières années qui suivirent son départ d'Irlande.

Un diplôme rapporté intégralement et après corrections faites par les savants auteurs des *Acta Sanctorum Belgii*, t. V, p. 255, confirme ce que nous avons dit sur l'ancienneté du culte de saint Vulgan ; il est de 1106 et signé par Lambert, évêque d'Arras, à la demande d'Eustache, comte de Boulogne, et d'Ide, son épouse.

SAINT MIEU,

ABBÉ.

On ne sait si saint Mieu était né dans l'Armorique, mais il est certain qu'il s'y sanctifia. Il vivait du temps de saint Méen, au VI^e^ siècle.

Le monde n'était pas digne de Mieu. L'étude et la connaissance de soi-même lui parurent préférables à toutes les sciences profanes. Dès lors, il se compta pour rien. Mieu ou Mioc, qui veut dire petit, fut le nom que lui imposa son humilité.

Au sein d'une forêt, loin du fracas et des embarras du siècle, il goûta la satisfaction d'être à Dieu. Le monastère qu'il bâtit et qu'il gouverna, a donné naissance au bourg de Coëtmieu.

Hector d'Ouvrier, évêque de Dol, depuis le 1^er^ septembre 1629 jusqu'au 19 février 1644, et aumônier de la reine Marie de Médicis, présenta à la vénération publique les reliques du Saint. On les avait trouvées dans un coffre, sous le maître-autel de l'église.

SAINT ROSA,

ÉVÊQUE D'YORCK.

Rosa était un saint moine vénéré dans les Iles Britanniques. Il florissait dans la seconde moitié du VII^e^ siècle, et sa vie, ho-

Digitized by Google

norée de miracles, le fit élever sur le siége épiscopal d'Yorck. Bède, qui avait reçu de lui l'ordre du diaconat, parle de lui comme d'un homme très-saint. Il raconte de lui plusieurs guérisons miraculeuses et il cite celle de la femme d'un seigneur dont les médecins désespéraient et à qui il rendit une pleine santé avec de l'eau bénite. Et après sa mort toute sainte, Bède lui donna place dans son Martyrologe.

SAINT GUILLAUME ET SAINT ACHÉRY,

ABBÉS.

Vers le milieu du IXe siècle, un pieux solitaire nommé Blidulphe habitait dans les Vosges l'ermitage de Belmont; deux nobles personnages, Guillaume et Achéry, dégoûtés du monde, de ses vaines gloires et de ses frivolités, décidés à ne plus vivre qu'avec Dieu et pour lui, vinrent se mettre sous la direction du vénérable Blidulphe. Il avait déjà quelques compagnons. Il les accueillit avec bonté et avec joie. Peu de temps après, il mourut et en s'en allant à Dieu, il désigna Guillaume pour le remplacer, dans cette modeste communauté qui s'agrandissait de mois en mois. Guillaume la dirigea parfaitement, car il se réjouissait de vivre là comme dans une petite thébaïde. Mais son jour vint d'aller au Ciel; il le désirait vivement et le salua avec bonheur. Ce fut le 2 novembre. Par le choix unanime de la communauté, Achéry lui succéda dans le gouvernement de la pieuse phalange de saints. Comme le nombre des solitaires s'augmentait toujours, il fit agrandir les bâtiments de cette retraite devenue un monastère. Après sa mort on l'enterra dans l'église auprès de saint Guillaume; on donna à cette maison de prière le nom d'Achéry. Elle devint un prieuré que patronna l'abbaye de Moyenmoutier.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE LORRAINE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, fille de Ferri de Lorraine, comte de Vaudemont, et d'Yolande d'Anjou, duchesse de Lorraine et de Bar, naquit en 1463, et fut élevée à la cour de

Digitized by Google

René, son aïeul maternel, roi de Jérusalem, des Deux-Siciles et d'Aragon, qui lui donna les premières leçons de vertu et de piété. Ce prince étant mort, elle trouva la même tendresse et la même affection dans René, duc de Lorraine, son frère, qui lui fit épouser en 1488, René de Valois ou d'Alençon, duc d'Alençon, comte du Perche, etc., dont elle eut un fils et deux filles. Demeurée veuve à trente ans, elle ne s'occupa désormais que de son salut et de l'éducation de ses enfants. Elle avait eu dessein d'abord de prendre l'habit de religieuse dans l'Ordre de Sainte-Claire, qu'elle affectionnait particulièrement ; mais elle différa d'exécuter ce généreux projet, dans la seule vue de garantir elle-même ses enfants de la corruption et des dangers auxquels un âge trop tendre pouvait les exposer.

Cette pieuse princesse passait la plus grande partie des jours à lire *la Vie des Saints*. C'était son livre favori : les exemples de constance et de fermeté des Martyrs, de courage et de chasteté dans les Vierges, de désintéressement et de charité dans les autres, excitaient son admiration, et l'enflammaient du désir ardent de les imiter. Aussi ne voulait-elle point que les princesses ses filles lussent d'autres livres.

Ses exercices de piété n'étaient pas capables de la distraire du soin de ses affaires et de la conduite de sa maison. Elle sut non-seulement conserver le bien de ses enfants, dont on voulait lui ôter l'administration ; elle le fit valoir encore avec la plus sage économie, et vint à bout d'acquitter en peu de temps plus de cent mille écus de dettes, sans rien diminuer de l'éclat de sa maison. Aussi prudente qu'économe, elle procura les plus beaux établissements à ses enfants : elle maria son fils à la sœur unique du comte d'Angoulême, depuis François Ier, sa fille aînée au duc de Longueville, puis au duc de Vendôme ; et la seconde à Guillaume Paléologue, marquis de Montferrat, l'un des plus puissants princes d'Italie.

Les dépenses excessives, où l'engagèrent ces illustres mariages, ne diminuèrent rien des abondantes aumônes qu'elle faisait tous les jours. On la voyait souvent dans les hôpitaux consoler les malades, servir les uns, panser les autres de ses

Digitized by Google

propres mains, et donner à tous les secours qui leur étaient nécessaires. Elle se faisait un devoir de retirer du vice les filles perdues, et de leur procurer des établissements honnêtes. Ses vassaux et autres sujets l'aimaient comme une tendre mère ; elle avait soin de leur donner des juges intègres, des magistrats éclairés, et veillait à leurs intérêts comme aux siens propres.

Sa maison était une école de toutes les vertus : les intendants et maîtres d'hôtel y passaient pour gens d'honneur et de probité ; les autres officiers et domestiques, pour sobres et fidèles ; et quant aux dames et demoiselles, c'étaient autant de miroirs de sagesse et de modestie. Après les avoir tous édifiés par ses vertus, et comblés de ses bienfaits, la duchesse exécuta la résolution qu'elle avait formée depuis longtemps, et prit l'habit du tiers-ordre de Saint-François-d'Assise, au monastère d'Argentan, dans la cinquante-quatrième année de son âge. Elle y mourut en odeur de sainteté, le 2 novembre 1521.

LE VÉNÉRABLE OSIUS,

ÉVÊQUE DE CORDOUE.

Osius, évêque de Cordoue en 295, était né en Espagne, l'an 256. Il eut la gloire de confesser Jésus-Christ pendant la persécution de l'empereur Maximilien-Hercule, qui le trouva inébranlable. La pureté de ses mœurs et de sa foi lui concilia l'estime et la confiance du grand Constantin, qui le consulta sur toutes les affaires ecclésiastiques. Osius profita de son crédit auprès de ce prince pour l'engager à convoquer, l'an 325, le Concile de Nicée, auquel il présida, et dont il dressa le symbole. L'empereur Constance ne respecta pas moins que son père cet illustre Confesseur ; ce fut à sa prière qu'il convoqua le concile de Sardique, en 347. Mais ce prince s'étant laissé prévenir par les ariens et les donatistes, devint l'ennemi déclaré de celui dont il avait été jusqu'alors l'admirateur. Il le fit venir à Milan, où il résidait, pour l'engager à favoriser l'arianisme. Osius reprocha avec force à l'empereur son penchant pour cette secte, et obtint la permission de retourner dans son Église. Les ariens

Digitized by Google

en firent des plaintes à Constance qui écrivit à ce respectable prélat des lettres menaçantes, pour le porter à condamner saint Athanase. Osius lui répondit par une lettre qui est un chef-d'œuvre de la magnanimité épiscopale : « J'ai confessé, dit-il, Jésus-Christ dans la persécution que Maximien, votre aïeul, excita contre l'Église; si vous voulez la renouveler, vous me trouverez tout prêt à souffrir plutôt que de trahir la vérité, et de consentir à la condamnation d'un innocent. Je ne suis ébranlé ni par vos lettres, ni par vos menaces.... Ne vous mêlez pas, ajouta-t-il, des affaires ecclésiastiques, ne commandez point sur ces matières; mais apprenez plutôt de nous ce que vous devez savoir. Dieu vous a confié l'empire, et à nous ce qui regarde l'Église. Comme celui qui entreprend sur votre gouvernement viole la loi divine, craignez aussi, à votre tour, qu'en vous arrogeant la connaissance des affaires de l'Église vous ne vous rendiez coupable d'un grand crime. Il est écrit : Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Il ne nous est pas permis d'usurper l'empire de la terre, ni à vous, seigneur, de vous attribuer aucun pouvoir sur les choses saintes. » L'empereur, nullement touché de ce langage, le fit encore venir à Sirmich, où il le tint un an, comme en exil, sans respect pour son âge qui était de cent ans. Les prières ne produisant rien sur lui, on eut recours aux menaces, et des menaces on en vint aux coups. Cet illustre vieillard, accablé sous le poids des tourments et de l'âge, signa la confession de foi arienne, dressée par Potamius, Ursace et Valens, au second concile de Sirmich, l'an 357. Exemple encore moins étonnant qu'effrayant de la fragilité humaine, contre laquelle les plus longs triomphes ne doivent jamais nous rassurer. Dès qu'il eut acquiescé à ce qu'on prétendait, il obtint la liberté de retourner en Espagne, où il mourut bientôt après, mais en pénitent, et dans la communion de l'Église, comme saint Athanase et saint Augustin nous l'apprennent. A l'article de la mort, il protesta d'une manière authentique et par forme de testament, contre la violence qui l'avait abattu, anathématisa l'arianisme avec le plus grand éclat, et exhorta tout le monde à en concevoir la

Digitized by Google

même horreur. On a dit de lui, et jusqu'au moment de sa chute rien n'a été plus vrai :

Relligionis atlas, vox et manus altera Pauli.

Le P. Michel Macédo, jésuite, a tâché de justifier Osius, et de prouver la fausseté de la faiblesse qu'on lui attribue, dans une dissertation intitulée : *Osius vere innocens et sanctus,* Bologne, 1790, in-4°. Cette dissertation est bien écrite et pleine de recherches; mais l'on comprend qu'il est difficile de combattre un fait si longtemps avoué et reconnu, sans qu'il reste des doutes dans l'esprit des lecteurs même les plus dociles. On accuse Osius d'avoir souscrit la condamnation de saint Athanase, mais ce dernier le justifie sur ce fait, quoique saint Hilaire soit d'un avis opposé ; cependant l'éloignement où se trouvait saint Hilaire nous porterait à adopter l'opinion de saint Athanase, témoin oculaire et intéressé dans ce même fait. Telle était la réputation de vertu et de savoir d'Osius, qu'on l'appelait Osius le père des évêques, le président des conciles.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DU PURGATOIRE.

Saint Bernardin de Sienne nous assure que la Reine du Ciel étend son pouvoir jusque sur le Purgatoire : *Beata Virgo in regno purgatorii dominium habet.* Il lui applique ces paroles de l'*Ecclésiastique :* « J'ai marché sur les flots de la mer, » dont il compare les vagues aux peines du Purgatoire qui en ont l'amertume et la profondeur, et il ajoute : « En visitant et en adoucissant les peines et les tourments de mes dévots serviteurs qui sont mes fils; *Scilicet visitans et subveniens necessitatibus et tormentis devotorum meorum qui filii sunt* (*Serm. de Nom. Mariæ*). Bien plus la très-sainte Vierge a daigné dire à sainte Brigitte : « Je suis la Mère de tous ceux qui sont en Purgatoire; car les peines qu'ils souffrent pour satisfaire à la justice divine sont à toute heure adoucies par mon intercession. » Le nom seul de Marie est dans le Purgatoire un soulagement pour ceux qui l'enten-

Digitized by Google

dent, » dit Denys le Chartreux. C'est comme une rosée qui les rafraîchit, ajoute Novarin. Gerson et Novarin rapportent, d'après de graves auteurs, que le jour de sa glorieuse Assomption, la très-sainte Vierge obtint de son divin Fils la grâce d'entrer dans le Ciel accompagnée de toutes les âmes qui étaient dans le Purgatoire. Et saint Pierre Damien, Denys le Chartreux, Novarin rapportent qu'à toutes ses fêtes, ainsi qu'à Noël et à Pâques, elle descend dans le Purgatoire avec un grand nombre d'Anges pour y délivrer une foule d'âmes. « Voyez, ajoute Novarin, combien il importe d'honorer la très-sainte Vierge, puisqu'elle assiste surtout les âmes qui lui ont été dévouées pendant leur vie. »

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Commémoration de tous les fidèles défunts.

En ce jour, fête de saint Victorin, évêque de Petaw, qui, après avoir publié plusieurs écrits, comme le rapporte saint Jérôme, fut couronné par le martyre, dans la persécution de Dioclétien.

A Trieste, supplice de saint Justin, qui consomma son martyre sous le président Manace, dans la même persécution.

A Sébaste, saint Cartère, saint Styriaque, saint Tobie, saint Eudoxe, saint Agapit et leurs compagnons, martyrs sous l'empereur Licinius.

1 QUARTO NONAS NOVEMBRIS.

Commemoratio omnium fidelium Defunctorum. — Eodem die natalis sancti Victorini Pictaviensis episcopi, qui post multa edita scripta (ut sanctus Hieronymus testatur) in persecutione Diocletiani martyrio coronatus est. — Tergeste passio beati Justi, qui in eadem persecutione sub Manatio Præside martyrium consummavit. — Sebaste sanctorum Carterii, Styriaci, Tobiæ, Eudoxii, Agapii, et sociorum martyrum sub Licinio Imperatore. — In Perside sanctorum martyrum Acindyni, Pegasii, Aphthonii, Elpidephori, et Anempodisti, cum plurimis sociis. — In Africa natalis sanctorum martyrum Publii, Victoris, Hermetis, et Papiæ. — Tarsi in Cilicia sanctæ Eustochii virginis et martyris, quæ sub Juliano Apostata, post dira tormenta, in oratione reddidit spiritum. — Laodiceæ in Syria sancti Theodoti episcopi, qui non solum verbis, sed rebus et virtutibus fuit ornatus. — Viennæ sancti Georgii episcopi. — In monasterio Agaunensi sancti Ambrosii Abbatis. — Cyri in Syria sancti Marciani confessoris.

Digitized by Google

En Perse, saint Acyndine, saint Pégase, saint Aphthone, saint Elpidéphore et saint Anempodiste, avec plusieurs autres compagnons.

En Afrique, fête de saint Publius, saint Victor, saint Hermès et saint Papias, martyrs.

A Tarse en Cilicie, sainte Eustochium, vierge et martyre, qui, sous Julien l'Apostat, après de cruels supplices, mourut en priant.

A Laodicée, en Syrie, saint Théodote, évêque, qui brilla non-seulement par ses paroles, mais aussi par ses actes et ses vertus.

A Vienne, saint Georges, évêque.

Au monastère d'Agaune (aujourd'hui Saint-Maurice-en-Valais), saint Ambroise, abbé.

A Cyr en Syrie saint Marcien, confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Brendan, évêque des îles de Man, au IXe siècle.

Saint Aubin, martyr.

Saint Cyrile, martyr à Césarée en Cappadoce.

Saint Amique, solitaire.

Saint Hervin, confesseur, honoré en Basse-Bretagne.

Le bienheureux Albéron, évêque de Verdun.

Sainte Marcienne, vierge, dont la fête se célèbre à Albi, le 5 de ce mois.

Saint Elpidephore, martyr en Perse sous Sapor II.

Saint Georges, évêque de Vienne en Dauphiné, au VIIe siècle.

Saint Sévold, confesseur.

Saint Maure, moine.

Martyrologe de la dernière persécution.

Frémiot (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Verdun, emprisonné pour refus de serment et condamné à la déportation, conduit pour cela à Rochefort et mort là le 2 novembre 1794, à l'âge de 74 ans.

Digitized by Google

Henri Poirsin, religieux Capucin du couvent de Toul, expulsé de son cloître, réfugié à Verdun sans avoir fait le serment schismatique, emprisonné en 1797, déporté à la Guyanne, déposé dans le désert de Konanama, mort là, de la peste le 2 novembre 1798, à l'âge de 55 ans.

Digitized by Google

TROISIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Hubert, évêque de Liége. — Sainte Alpaix, vierge. — Saint Flour, premier évêque de Lodève. — Saint Acepsime, solitaire. — Saint Guénau ou Guenall, abbé de Landevennec. — Saint Beaumer, diacre. — Sainte Silvie, mère de saint Grégoire le Grand. — Sainte Wénéfride, vierge et martyre. — Saint Genest, archevêque de Lyon. — Saint Pirmin, évêque. — Saint Malachie, archevêque d'Armagh. — Le bienheureux Simon Bellachi, frère-lai de l'Ordre de Saint-Dominique. — La bienheureuse Hélène, clarisse. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT HUBERT,

ÉVÊQUE DE LIÉGE.

Toujours admirable dans ses miséricordes, Dieu employa des voies extraordinaires pour faire passer Hubert d'une vie mondaine à une vie sainte. Mais on a contesté les récits de ces premières années, quoique des monuments et des traditions non interrompues en attestent les merveilles. On dit qu'il sortait d'une famille noble de l'Aquitaine; qu'il passa sa jeunesse à la cour de Therry III; qu'il fut quelque temps au service de Pepin d'Héristal, maire du palais d'Austrasie en 681; qu'il se livrait aveuglément aux vanités mondaines, et qu'il aimait la chasse avec une passion désordonnée [1].

Un jour qu'il poursuivait un cerf, et que, séparé de sa suite, il s'était enfoncé dans les forêts, les légendaires rapportent qu'il fut frappé d'un singulier spectacle. L'animal s'était arrêté subitement devant Hubert : il lui sembla voir entre les ramures de ses bois une croix lumineuse. En même temps il entendit une voix qui l'engageait à sortir de sa vie tumultueuse pour entrer dans les sentiers des enfants de Dieu. Cette voix, qui était la grâce manifestée comme il a plu au Seigneur, le pressait de s'aller mettre sous la conduite de Lambert, évêque de Maëstricht.

[1] C'est ce qui l'a fait choisir pour patron des chasseurs.

Digitized by Google

Dès ce moment Hubert, touché, prit la résolution de ne plus vivre que pour Jésus-Christ. Il choisit pour maître, en effet, saint Lambert, qui avait une grande réputation de vertu. La ferveur d'Hubert était ardente ; ses progrès dans la perfection et dans les sciences ecclésiastiques lui méritèrent bientôt l'honneur d'être élevé au sacerdoce. Quelque temps après, le saint Évêque l'associa au gouvernement de son diocèse.

Saint Lambert ayant été indignement massacré, comme nous l'avons dit le 17 septembre, Hubert fut unanimement élu pour lui succéder, en 708 ou 709.

Il prit pour modèle le saint Évêque dont il occupait le siége. Rien ne pouvait altérer sa charité et sa mansuétude. Les injures mêmes ne faisaient qu'enflammer son zèle pour le salut des pécheurs, et il leur rendait le bien pour le mal. Rempli de compassion pour les pauvres, il leur distribuait tous ses revenus : son temps était employé sans réserve à l'exercice des fonctions épiscopales.

Il conserva toute sa vie une profonde vénération pour saint Lambert. En 720 il transféra son corps de Maëstricht à Liége, sur le bord de la Meuse. Liége n'était alors qu'un village ; il s'y est formé par la suite une ville très-considérable. Saint Hubert plaça les reliques du saint Évêque de Maëstricht dans une belle église qu'il avait fait bâtir à l'endroit même où il avait répandu son sang, et qui devint cathédrale lors de la translation du siége épiscopal de Maëstricht à Liége, c'est-à-dire l'année suivante, en 721. Depuis ce temps, la ville de Liége, qui regarde saint Hubert comme son fondateur et son premier Évêque, honore saint Lambert comme son principal patron.

La forêt des Ardennes, si connue dans l'histoire, servait encore de retraite aux païens en plusieurs endroits. Hubert, animé d'un zèle ardent, pénétra jusque dans les lieux les plus éloignés et les plus sauvages, et détruisit le culte des idoles. Comme il exerçait la fonction des Apôtres, Dieu lui communiqua le don des miracles. L'auteur de sa vie rapporte le suivant, dont il avait été témoin oculaire.

Le saint Évêque faisait la procession des Rogations avec son

Digitized by Google

clergé; on y portait la Croix avec les reliques des Saints, et on y chantait les litanies selon l'usage de l'Église. Cette pieuse cérémonie fut troublée par une femme possédée du démon : Hubert lui imposa silence et lui rendit la santé en formant sur elle le signe de la croix. Dans un temps de sécheresse, il obtint encore de la pluie par ses prières.

Il fut instruit de sa mort, par révélation, un an avant qu'elle arrivât. Il mit tout en ordre dans sa maison, et redoubla de ferveur. Il visitait plus souvent les églises et les reliques des Saints; il allait surtout prier fréquemment au tombeau de saint Lambert et à l'autel de saint Aubin, afin de recommander son âme à Dieu par l'intercession de ces Saints. Étant allé consacrer une nouvelle église à Fur, qu'on croit être Tervure en Brabant, et qui est à douze lieues de Liége, il fit ses adieux à son peuple. Immédiatement après il fut pris de la fièvre et se mit au lit. Il mourut le sixème jour de sa maladie, 30 mai 727.

Son corps fut porté à Liége et déposé dans l'église collégiale de Saint-Pierre. En 828, on le transféra, avec la permission de l'Évêque et de l'empereur Louis-le-Débonnaire, à l'abbaye d'Andain, dans les Ardennes, laquelle est sur les frontières du duché de Luxembourg, et est devenue une petite ville qui porte aujourd'hui le nom du Saint. Un grand nombre de pèlerins, depuis dix siècles, vont visiter la châsse de saint Hubert, que l'on invoque surtout contre la rage. Il est incontestable que son intercession n'a cessé d'opérer constamment la guérison de cette affreuse maladie dans les pèlerins qui réclament son appui, et le nombre des cures miraculeuses qui ont eu lieu à Saint-Hubert fournirait bien des volumes.

On célèbre la principale fête de ce Saint le 3 novembre, sans doute à cause de quelque translation de ses reliques.

L'abbaye de Saint-Hubert a été pillée par les Normands en 882, et en 954 par les Huns. Mais les reliques du Saint échappèrent à ces bandes. En 1513, le Pape Léon X certifiait, dans une bulle, qu'il lui était clairement attesté par des témoignages certains, que le corps de saint Hubert était conservé intact et incorruptible dans son abbaye ; et il défend, sous peine d'ex-

Digitized by Google

communication, à tous monastères, églises ou chapitres, de dire qu'ils possèdent tout ou partie de ce saint corps.

Mais en 1568, les calvinistes fondirent sur l'abbaye de Saint-Hubert. L'abbé, en ayant été averti la nuit par un paysan attaché à la maison, se sauva avec ses religieux, emportant le corps de saint Hubert, qu'ils cachèrent dans un lieu impénétrable de la forêt voisine, pendant que les gueux, entrant dans l'abbaye abandonnée déchargeaient leur rage sur les bâtiments; ils mirent le feu à la grange, qui était remplie de paille; ils élevèrent des tas de bois dans toutes les parties de la maison, qui fut, comme la grange, dévorée par les flammes.

Mais l'église, qui était un vaste édifice construit en pierre et en marbre, résistant à l'action du feu, ils y rassemblèrent les bancs, les meubles, les échelles, les planches, les [illegible] en mot, toutes les matières combustibles en un monceau [illegible] qui prit feu facilement; la flamme creva les voûtes et le [illegible] gagna une haute tour où étaient vingt-quatre cloches qui, partie fondues, en partie détachées, firent écrouler avec fracas le clocher et toute la nef de l'église. Mais les reliques de saint Hubert y furent rapportées après qu'elle eût été relevée de ses ruines.

Depuis les premières années du XVIIe siècle jusqu'à nos jours, plus de trois cents mille pèlerins y ont été guéris, parmi lesquels on cite plusieurs noms illustres.

Un personnage marquant du premier Empire ayant été mordu par une louve enragée dans la forêt de Compiègne, où il chassait avec Napoléon, revint en poste à Paris, pour se faire traiter. Mais six ou sept heures avaient passé, et il était trop tard pour cautériser la plaie. Le médecin, troublé, dit à ce haut personnage :

« Vous ne pouvez, en l'état où vous êtes, vous faire guérir qu'à Saint-Hubert. »

Le blessé remonta dans sa chaise de poste, vola à Saint-Hubert, et parut étonné lorsqu'on lui dit qu'il n'y avait que le curé qui pût le guérir; il y courut, et le curé lui dit qu'il le guérirait sans le toucher.

Digitized by Google

« C'est donc un miracle que vous ferez ? — Non pas moi, répliqua le curé, mais saint Hubert. — Un miracle ! mais je n'ai pas la foi. — Les chiens que nous guérissons, dit le bon curé, ne l'ont pas non plus. »

Bref, ce grand personnage resta quelques semaines à Saint-Hubert, en revint guéri, et il envoya, en reconnaissance, une riche lampe à la magnifique église du saint Évêque.

SAINTE ALPAIX,

VIERGE.

La pieuse servante de Dieu, Alpaix, naquit à Triguères vers l'an 1150 ; c'est du moins ce qu'une tradition toujours vivante, à Triguères, nous permet d'affirmer.

Ce fut, dit-on, dans une chaumière du hameau de la *Mardelle*, situé dans la charmante vallée de l'Ouanne, qu'Alpaix reçut le jour. Ses parents étaient de pauvres cultivateurs, mais ils étaient bons chrétiens. Son père se nommait Bernard ; le nom de sa mère ne nous est point parvenu. Elle était l'aînée de plusieurs enfants, dont l'un a laissé une mémoire bénie à Triguères, où il semble avoir vécu jusqu'à sa mort, pieux comme sa sœur. Il s'appelait Louis.

Dans toute famille pauvre, un enfant, à la campagne est nécessairement un aide. Aussi, dès l'âge de douze ans, à peine formée, Alpaix partageait avec son père les rudes travaux des champs, et avec sa mère les humbles soins d'un ménage besoigneux. Ainsi c'était elle qui conduisait dans les champs de la *Mardelle* ou dans les prés du moulin de *Courtoiseau* le petit troupeau paternel. De temps à autre elle accompagnait sa mère au marché de Châteaurenard. Mais avant tout, par goût comme par besoin, elle préférait le séjour des champs, car elle aimait à être seule, pour être seule avec Dieu. Aussi, les dimanches et les jours de fête, après les offices, au lieu de se joindre à ses compagnes pour s'amuser et folâtrer, elle s'obstinait à remplacer ses frères au pâturage. Mais un grand malheur devait l'arracher à la chère solitude où elle suivait en paix les voies lumineuses de la vie contemplative, et l'engager dans le che-

Digitized by Google

min de la croix, chemin le plus sûr pour arriver au ciel. En effet, Bernard mourait. Sa famille, privée de celui qui était sa tête et son bras, quitta Triguères pour se retirer à Cudot. Mais si court qu'ait été le séjour d'Alpaix à Triguères, sa piété avait fait une telle impression sur ses habitants, qu'ils n'ont jamais cessé de revendiquer la gloire d'être ses compatriotes, de perpétuer son souvenir par de gracieuses légendes « qui exhalent un parfum de foi simple et de piété douce, et qui rappellent les âges reculés où ces deux vertus s'épanouissaient dans nos campagnes [1], » et d'honorer sa mémoire bénie à l'égal des habitants de Cudot, où elle devait souffrir et mourir.

Installée à Cudot, la famille d'Alpaix reprit ses rudes travaux. Mais l'absence de son chef, en diminuant ses ressources, avait augmenté ses charges. Pour y suffire, la pauvre veuve n'épargna ni elle, ni les siens ; mais, dans son ardeur, activée encore par la rudesse native de son caractère, elle n'eut pas pour Alpaix tous les ménagements qu'exigeait sa frêle constitution. Le corps de la jeune fille, soumis à des labeurs au-dessus de son âge, ne put supporter ce surcroît de besogne. Elle tomba dans un état de langueur qui mina ses forces et paralysa ses mouvements : puis, sur son corps débile et étiolé se déclara un mal étrange, qui, se faisant jour, le couvrit de plaies purulentes de la tête aux pieds : c'était la lèpre. Dès lors, étendue sur un misérable grabat, la pauvre enfant devenait, comme Job, un objet d'horreur pour ses frères et même pour sa mère. On lui jetait de loin, comme à un chien, un peu de pain d'orge. Bien plus, comme tout être qui ne travaille pas est aux yeux des campagnards une bouche inutile, les siens en vinrent à souhaiter sá mort, et, pour l'avancer, ils imaginèrent de la priver de nourriture. Ce que devait souffrir de sa repoussante maladie, de son abandon, l'infortunée Alpaix, Dieu seul le sut. Comme Job, couverte de plaies et délaissée, comme Job elle bénissait, dans son mal, la main de Dieu qui la frappait pour l'éprouver. Se considérant comme une orpheline sur la terre

[1] Paroles de M. l'abbé Carlier, juge-député.

Digitized by Google

elle se rejetait avec plus d'amour dans les bras de « notre Père qui est aux cieux, » et Jésus, à défaut des siens, vint à elle et la consola au point de lui faire oublier son mal et se complaire dans ses souffrances. Ici nous entrons en plein surnaturel. Après nous avoir rappelé par sa douce résignation la sainte bergère de Pibrac, Germaine Cousin, la bergère de Cudot, sainte Alpaix, par ses extases et ses visions, va se rapprocher de sainte Thérèse.

La mère et les frères d'Alpaix n'attendaient plus que l'heure de sa mort, qui les aurait délivrés d'un horrible spectacle et d'une lourde charge, lorsque le ciel prit en pitié la résignation de sa fidèle servante. Un jour que celle-ci épanchait son âme dans la prière, demandant à la sainte et immaculée Vierge Marie qu'elle obtînt de son divin Fils sa guérison, non pas pour elle, mais du moins pour les siens, qui ne pouvaient supporter la mauvaise odeur de ses plaies, la Mère de Dieu se présenta visiblement à la pauvre malade, et, l'enveloppant d'un regard d'une ineffable tendresse et d'une douce compassion, elle promena sur son corps putréfié sa main bienfaisante. Soudain ses plaies se fermèrent, et, quand la Reine des Anges se retira, elle laissait dans le réduit de la vierge, comme trace de son passage, une suave odeur, et, comme gage de sa bonté, un corps sain, mais sans forces. Alpaix, il est vrai, n'allait plus être un objet de dégoût pour les autres ; mais les souffrances d'un corps faible, maladif, miné par une incurable consomption, lui étaient réservées. Dieu ne détache les siens de la croix que pour leur ouvrir le ciel ; mais, durant leur martyre, il les visite et les assiste. La diète continue qu'Alpaix avait subie, tant que dura sa lèpre, avait tellement délabré son estomac qu'il finit par refuser toute nourriture, même une goutte d'eau. Aussi ne pouvait-elle recevoir autant qu'elle l'aurait désiré le corps de Notre-Seigneur. C'était là ce qu'elle regrettait le plus dans son indisposition.

Elle en gémissait pendant la semaine sainte lorsqu'elle vit entrer dans sa chambrette une colombe, qui lui tint compagnie le jeudi, le vendredi et le samedi saints. Mais le jour de Pâques, au matin, à l'heure où les fidèles se rendaient à l'église pour

Digitized by Google

remplir le devoir pascal, l'oiseau s'évanouissait, et, à sa place, apparaissait un prêtre revêtu des ornements sacrés, le visage d'une radieuse beauté et tenant dans sa main gauche un petit vase d'or, d'où s'échappait un céleste parfum. Alpaix, éblouie, fit un mouvement d'effroi. Mais le prêtre la rassura en faisant sur elle le signe de la croix, puis, prenant dans le radieux ciboire une blanche hostie, la déposa sur les lèvres entr'ouvertes de la Vierge émue.

Cette nourriture céleste, que Notre-Seigneur lui-même daigna apporter plusieurs fois à sa dévote servante, et que le curé de Cudot ne lui refusa plus depuis que celle-ci pouvait la supporter, suffit seule, pour ainsi dire, à soutenir son corps débile. Elle éprouvait toujours, en effet, un tel « désappétit, » qu'elle ne pouvait avaler aucun aliment. Elle vécut ainsi pendant bien des années ; on eût dit un Esprit céleste revêtu d'un corps mortel. Ce fait, qui renverse toutes nos idées sur la conservation de la vie humaine, est attesté, affirmé par bon nombre de témoins oculaires, auxquels fait écho un auteur presque contemporain, le chroniqueur de Saint-Marien, Robert d'Auxerre.

Quand le corps compte pour si peu dans son union avec l'âme, l'âme n'a pas de peine à s'affranchir de ses grossières servitudes. Si, de plus, cette âme est attirée vers Dieu par un mutuel amour, sans briser le dernier anneau qui la rive à sa prison, elle échappe aux lois de l'espace et du temps pour se plonger dans un monde où l'œil ne voit pas, où l'oreille n'entend plus, où le cœur voit, aime et jouit. C'est l'extase, le ravissement, la vision béatifique par échappée. Pendant cette absence de l'âme, le corps est insensible : la vie, suspendue sans être détruite, ne se trahit plus guère que par quelques mouvements des membres, dans les traits du visage, où se reflètent les extases, les visions, les jouissances de l'âme découvrant Dieu, face à face. C'est ce qui arriva à notre Sainte. Purifiée par la souffrance, illuminée par la foi, embrasée d'amour, son âme ne cessait de s'élancer vers Dieu, l'objet unique de ses contemplations, et dénouant peu à peu les liens qui la rattachaient à son corps, elle approchait Dieu de si près qu'elle semble, pour ainsi dire,

Digitized by Google

lui avoir dérobé, dans ce contact sublime, quelque chose de sa claire vue et de sa prescience : *Ità intime et totaliter unitur Deo, quod aliquo saltem modo Dei formitatem induisse videatur* (Saint Bernard). En effet, dès qu'elle était ravie en extase, sainte Alpaix « d'un libre regard parcourait le monde des cieux où les élus triomphent, le monde des abîmes où s'expient les fautes, et le monde des astres auquel se lie notre terre, dont elle contemplait le magnifique ensemble. » Elle a redit ses visions que l'histoire a consignées dans ses fastes et que la légende a gravées dans la mémoire des populations de Triguères et de Cudot. Nous nous bornerons ici à constater le double fait de l'extase et de la vision, par lesquelles Notre-Seigneur récompensa sa fidèle servante de sa vie angélique : *D. N. J. C. extasibus et visionibus... sponsam suam amore divino flagrantem frequentissime recreavit.*

Le bruit d'une existence si extraordinaire, gagnant de proche en proche, était parvenu aux oreilles de Guillaume, archevêque de Sens, cardinal-légat du Saint-Siége, en France. Celui-ci, tout d'abord, traita le jeûne absolu, les visions d'Alpaix de contes de bonne femme, *anilia suspicans.* Mais devant la multiplicité des témoignages, dont il ne pouvait récuser la bonne foi, il revint sur son jugement précipité, et se résolut à ouvrir une enquête sur le genre de vie de l'extatique et de la voyante, qui ne mangeait pas. A cet effet, il envoya à Cudot plusieurs matrones, aussi sages que prudentes, avec mission de s'assurer par elles-mêmes si le jeûne était réellement absolu. Celles-ci élurent domicile dans la chambrette d'Alpaix, et, pendant tout un mois, ne l'ayant pas quittée des yeux, ni le jour, ni la nuit, elles observèrent que personne ne lui avait donné de nourriture, qu'elle-même n'en avait pas pris, et que, néanmoins, elle ne s'en trouvait pas plus mal. Sur cet avis, l'Archevêque se rendit lui-même à Cudot. Il interrogea la jeune fille et les personnes qui l'approchaient. Édifié par tout ce qui lui fut répondu et ce qu'il voyait de ses yeux, il n'hésita plus, devant ces merveilles, à croire à la sainteté de la pauvre Recluse : et, pour lui témoigner sa vénération, il s'engagea à

Digitized by Google

subvenir de sa bourse à tous ses besoins. Bien plus, comme il trouvait sa misérable chaumière indigne d'abriter tant de vertu, il promit de construire et de doter une chapelle qui serait desservie par des chanoines et dans laquelle elle aurait vue de sa chambre restaurée, de telle sorte que de son lit, où sa faiblesse la clouait, elle pourrait suivre les offices et prier, nuit et jour, Notre-Seigneur Jésus-Christ résidant dans la tabernacle. La modeste vierge s'effraya de tant d'honneur, et s'opposa à une mesure qui allait à sa piété, mais qui répugnait à son humilité. Guillaume insista: Alpaix, à laquelle le Christ en croix apparut et intima l'ordre d'obéir, se soumit.

Quelque temps après, sur le haut de la colline de Cudot, une église s'élevait, ayant pour annexe une cellule où sainte Alpaix était convenablement installée, et un prieuré, administré par des Chanoines réguliers. Ceux-ci avaient pour mission de pourvoir aux besoins spirituels de la Bienheureuse et des nombreux pèlerins que son renom de sainteté amenait journellement à Cudot. En effet, depuis la visite de l'archevêque, le pèlerinage à la sainte voyante avait pris d'énormes proportions. Fidèles de toutes conditions, évêques, prêtres, moines, campagnards et grands seigneurs accoururent à la cellule de la Bienheureuse pour voir celle qui vivait sans manger, pour interroger celle qui, ravie au troisième ciel, connaissait les secrets des mondes comme ceux des cœurs, pour se recommander aux prières de celle que Notre-Seigneur et sa divine Mère honoraient de leurs visites. Tous, après lui avoir offert un cierge et lui avoir fait toucher des linges, revenaient en la proclamant sainte et bénie de Dieu. L'un de ces pèlerins n'était que l'écho de tous, quand, après l'avoir vue et entretenue, il écrivait dans sa célèbre Chronique : « Je déclare avoir conversé plusieurs fois avec la bienheureuse Alpaix, et je suis encore dans l'étonnement d'avoir rencontré chez une pauvre et ignorante fille des champs tant de sagesse dans les conseils et tant de modestie dans les paroles. En effet, elle est si prudente dans ses réponses, si réservée dans ses avis, si honnête dans ses exhortations, qu'il est plus clair que le jour que Celui qui instruit tout homme venant en

Digitized by Google

ce monde a choisi en elle sa demeure pour y faire son séjour. » Rois et reines tinrent à honneur de voir la sainte recluse. A la mort de Louis VII, roi de France, Alix de Champagne, mère du jeune roi Philippe-Auguste, dépitée de se voir frustrée du titre de régente, n'hésita pas à se mettre à la tête des mécontents qui voulaient le disputer pour elle au comte de Flandre, Philippe d'Alsace. Réfugiée à Sens, près de son frère, l'archevêque Guillaume, elle entendit si souvent parler de la Bienheureuse, qu'elle voulut aussi la visiter pour l'intéresser à sa cause. Cette reine altière vint donc à Cudot et entretint l'humble recluse. Alpaix lui conseilla de faire sa paix avec son royal fils, et comme celle-ci hésitait à suivre ce conseil, la Bienheureuse prédit à la reine que cette réconciliation aurait lieu. Alix, qui était mère sans cesser d'être reine ambitieuse, agréa ce présage, qui semblait lui promettre la victoire. Aussi, par reconnaissance autant que par vénération, elle s'engageait, par un acte public, à donner chaque année, tant qu'elle vivrait, un muid de blé aux chanoines de Cudot, « et cela, pour le remède de son âme et celle de son seigneur et mari, Louis, d'heureuse mémoire, et par amour pour la vénérable dame Alpaix, qui mène à Cudot une vie aussi glorieuse qu'inimitable » (1180). Le parti d'Alix, néanmoins, fut vaincu, mais Philippe-Auguste, content d'avoir châtié les grands seigneurs révoltés contre lui, s'empressa de se réconcilier avec sa mère; et quelques années après (1184), se ressouvenant de celle qui avait conseillé et prédit à sa mère cette réconciliation, il confirmait la donation maternelle par une charte spéciale, dans laquelle il ajoutait une clause par laquelle cette rente de viagère devenait perpétuelle. Ces exemples de pieuse libéralité furent suivis : comme ils sont une preuve irréfutable de la vénération que professaient pour notre Sainte ses contemporains, nous les citerons par ordre de date. Ainsi, en 1190, Ermengarde d'Ordon faisait don à l'église et aux chanoines de Cudot de tout ce qu'elle possédait près de Neuilly, et Landry, son fils, ajoutait à la donation de sa mère, ce qui lui appartenait sur la dîme d'Angles et dans la commune de Cudot. En

Digitized by Google

1194, Adeline, femme de Daimbert, seigneur de Seignelay, abandonnait aux chanoines, en l'honneur de la Servante de Dieu, plusieurs terres qu'elle possédait en douaire.

C'était à qui se recommanderait aux prières de la pieuse Vierge, tant on croyait à leur influence sur le cœur de Dieu. Quand la comtesse de Châteaurenard perdit son fils, le comte de Joigny, elle s'empressa de se rendre auprès d'Alpaix pour l'intéresser au sort de l'âme de celui qu'elle pleurait. La Bienheureuse promit d'intercéder pour elle, et la mère désolée se retira plus confiante en la miséricorde divine. En effet, quelque temps après, Alpaix avait une extase, et, dans cette extase, son âme, guidée par un Ange, pénétrait en purgatoire, où dans un groupe elle distinguait le comte de Joigny. Son guide céleste lui révéla alors que le comte, après avoir complété sa pénitence dans ce lieu d'expiation, obtiendrait le Ciel, parce que, avant de mourir, il avait confessé, avec repentir, tous ses péchés aux prêtres du Christ, et qu'il avait reçu avec foi et amour le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La pieuse fille répondit à l'Ange : « Mais la comtesse ne me croira pas, si je ne lui donne un signe. » L'Ange répliqua : « Voici le signe que vous donnerez : vous ne pourrez point et l'on ne pourra point détacher votre main de ce bâton avant les vêpres *de Beatâ*. » En même temps l'Ange, saisissant la main de la Sainte, la soulevait jusqu'à ce que ses doigts serrassent étroitement la baguette cintrée qui dominait le chevet de son lit. Quand, le lendemain, la mère d'Alpaix vit sa fille dans cette position, elle demeura saisie d'étonnement, car elle la savait incapable de remuer sa main. Elle essaya donc, mais vainement, de détacher les doigts de sa fille du bois auquel ils adhéraient. Le curé de Cudot, averti, accourut, mais soupçonnant là quelque chose de surnaturel, il se garda bien de toucher la main de la Vierge reposant dans son extase. Enfin, le samedi, pendant qu'il psalmodiait les Vêpres devant son lit, la Sainte revenait à elle, poussait un gémissement, lâchait la baguette et laissait retomber sa main. A partir de ce moment, Alpaix put remuer les doigts, promener sa main d'une place à l'autre. Elle avait con-

Digitized by Google

fié au prêtre sa vision relative à l'âme du comte de Joigny, et le signe extraordinaire qui en garantissait la véracité, et elle l'avait chargé d'en donner avis à la comtesse de Châteaurenard. Celle-ci redoubla ses aumônes et ses prières pour hâter la délivrance de l'âme qu'elle savait aux portes du Ciel.

En 1200, la reine-mère Alix revenait à Cudot pour recommander, sans doute, aux prières d'Alpaix les intérêts du royaume. Philippe-Auguste avait conclu la paix avec son puissant vassal le roi d'Angleterre, mais il était en lutte avec le Saint-Siége, qui, pour le punir de son union illégitime avec Agnès de Méranie, avait mis le royaume en interdit.

Toute sa vie, la sainte Recluse fut l'objet de la vénération de tous, petits et grands, simples et savants. Vivre sans manger, et cela pendant trente ans, et, malgré ses souffrances, être toujours en communication avec Dieu par la prière et par l'extase, leur semblait être un signe infaillible de sa prédestination. Aussi, c'était à qui la verrait pour se convaincre de la réalité d'une vie si extraordinaire et pour s'édifier de ses dévotes paroles. Étendue sur son lit, les yeux presque toujours fermés, le corps immobile, les chairs fanées et flétries, respirant si peu que son haleine ne faisait nullement vaciller la flamme d'un flambeau posé devant ses lèvres, parfois on l'eût crue morte, n'étaient le teint frais et rosé de la main droite qui n'était pas paralysée, et l'épanouissement de son visage, d'où semblaient s'échapper « des rayons de gloire, qui esjouissaient les regardants. » Le plus souvent, elle paraissait dormir; son cœur, cependant, veillait dans le ravissement de l'extase qui était son état habituel. Mais loin de s'en prévaloir, humble avant tout, elle se montrait plus que personne dévouée à la sainte Église, soumise à son confesseur, et fidèle à remplir tous ses devoirs de chrétienne. Aussi tout dans sa personne, dans sa conduite et dans ses paroles, respirait et inspirait l'amour de Dieu qui la consumait.

Enfin, parvenue à un âge très-avancé que sa débile constitution n'eût jamais fait espérer, Alpaix mourut; dans une extase son âme s'envola vers le ciel, et, comme la colombe

Digitized by Google

sortie de l'arche, ne revint plus. Ce dernier départ eut lieu le 3 novembre de l'année 1211. Son corps fut inhumé dans le chœur de la chapelle, par l'Archevêque de Sens, Pierre de Corveil, le savant maître du vaillant Pape Innocent III. Celui-ci, pour répondre à la voix publique, qui la proclamait *sainte,* faisait ériger sur sa tombe un mausolée monumental, et convertissait la chapelle en une spacieuse et belle église, qu'il dédiait à Notre-Dame. Depuis cette époque, le pèlerinage commencé du vivant de la pieuse Recluse, n'a pas cessé : à travers les mauvais jours des guerres de Religion et de la Terreur, il s'est continué jusqu'à nous, aussi nombreux, aussi fervent.

« Une de ces scènes émouvantes, toujours présente à la mémoire de ce qui reste aujourd'hui de vieillards à Cudot et à Triguères, se passait en l'an 1790. Un soleil brûlant désolait les campagnes, et la permanence prolongée de la sécheresse menaçait les habitants de la perte totale de leurs récoltes. La paroisse de Triguères (depuis du diocèse d'Orléans) résolut de réclamer solennellement la protection de la bienheureuse Alpaix. Un pèlerinage s'organise. Préparées par la prière et la pénitence, trois cents personnes sont en route, bannières déployées, au chant des psaumes et des cantiques. La procession arrive en bel ordre au village de la Sainte, à trois lieues de Triguères. Malgré la fatigue du voyage les pèlerins entrent dans l'église, se prosternent devant le tombeau d'Alpaix, et le prêtre, leur conducteur, monte à l'autel pour célébrer les saints Mystères. En ce moment, aux pieux voyageurs viennent se joindre les habitants de Cudot, entraînés par l'exemple. Les vœux sont unanimes, l'espoir universel; Alpaix ne sera pas sourde aux supplications de cette foule. En effet, le ciel, jusque-là serein, se couvrit de nuages, et une pluie abondante rendit bientôt la vie et la fraîcheur à la terre desséchée. Cet incident est consigné dans les registres de l'état civil de Cudot, à la date du 28 juin 1790. On y lit ces lignes :

« Les habitants de Triguères sont venus, au nombre de trois cents, en procession, à la bienheureuse Alpaix, pour avoir de la

Digitized by Google

pluie, et ils en ont eu à Douchy, avant d'arriver chez eux [1]. »

A Cudot, comme à Triguères, la dévotion à la bienheureuse a survécu, dans bien des cœurs, au naufrage des croyances et des vertus catholiques. Néanmoins, cette dévotion populaire aura sa récompense, parce qu'elle n'a pas été sans mérite. C'est elle qui a préservé le tombeau de la bienheureuse de la violation sacrilége qu'avaient préméditée les calvinistes et les révolutionnaires ; c'est elle qui a engagé NN. SS. Bernadou, archevêque de Sens, et Dupanloup, évêque d'Orléans, à demander à Rome la reconnaissance du culte immémorial rendu à sa mémoire et à ses reliques, à Cudot, à Triguères, à Douchy, à Châteaurenard, etc., etc. Aussi, le 7 février 1874, la Sacrée Congrégation des Rites, après avoir entendu M. l'abbé Carlier, chanoine de l'Église de Sens et juge délégué pour l'instruction de la cause, et le cardinal Pitra, qui en fut le promoteur, rendait un décret, approuvé par Sa Sainteté Pie IX, par lequel était reconnu légitime le culte rendu à la servante de Dieu, *sainte Alpaix* [2].

Dieu veuille maintenant que ce triomphe décerné par la sainte Église à notre Sainte, soit suivi d'un autre qui le complète en le rendant plus éclatant. Plaise donc à sa miséricordieuse bonté que sainte Alpaix, après avoir été priée, soit imitée. Alors cette foi qui la guidait, cette espérance qui l'animait, cet amour qui la ravissait, reprendront aux foyers chrétiens de ses dévots serviteurs la place d'honneur qu'occupaient autrefois ses divines vertus ! (L'abbé Th. Cochard.)

[1] Semblable procession de la paroisse de Chuelles (diocèse d'Orléans) a été renouvelée le 16 mai 1870, avec le même résultat.

[2] Le 26 août 1874, les fêtes de la canonisation ont été célébrées solennellement à Cudot, au milieu d'un concours innombrable de pèlerins pieux et recueillis.

Dieu nous envoie des Saints suivant les besoins des différentes époques : ainsi au milieu de notre siècle matérialiste et incrédule, il place l'auréole de la sainteté sur la tête de la pauvre bergère Alpaix dont la vie surnaturelle fut un tissu de merveilles. (Boiselle.)

Digitized by Google

SAINT FLOUR,

PREMIER ÉVÊQUE DE LODÈVE.

Quoiqu'on connaisse peu la vie de saint Flour, on sait qu'il fut le premier Évêque de Lodève et l'Apôtre de cette partie du Languedoc. Il ne se contenta pas de prêcher dans la Gaule narbonnaise ; il pénétra jusqu'aux Cévennes et jusque dans l'Auvergne.

Une église a été bâtie à l'endroit où il avait été enterré. Saint Odilon y fonda ensuite une abbaye, dont Jean XXII fit un évêché. Les reliques de saint Flour sont dans la cathédrale de la ville qui porte son nom, et dont il est le patron.

SAINT ACEPSIME,

SOLITAIRE.

On doit à Théodoret la rapide histoire du pieux solitaire Acepsime. Il était prêtre et pénitent. Pour gagner le Ciel, il vivait solitaire dans une petite maison où il ne recevait personne. Les bonnes gens qui le nourrissaient lui apportaient, une fois par semaine, des lentilles et de l'eau, qu'ils lui passaient par une petite ouverture. Sa grande sainteté était connue au loin ; il vécut ainsi jusque dans un âge très-avancé. Alors, se sentant épuisé, il ouvrit la bouche pour dire à ceux qui venaient à lui qu'il rompait le silence pour leur annoncer qu'il n'avait plus que cinquante jours à vivre. C'était en Syrie, l'Évêque de la contrée vint le voir et il le pria de consentir à être ordonné prêtre. — Je le veux bien, dit-il, parce que je ne suis plus dans cette vie que pour peu de temps, mais si je savais que ma vie dût se prolonger, je n'oserais me charger d'un fardeau si redoutable.

Il s'en alla à Dieu peu après, comme il l'avait annoncé, et on l'enterra dans le lieu même où il avait vécu. Ses voisins furent heureux de recevoir et d'emporter chez eux quelques petits fragments de ses dépouilles. Ce bienheureux est honoré le 3 novembre.

Digitized by Google

SAINT GUÉNAU OU GUÉNAEL,

ABBÉ DE LANDEVENNEC.

Guénaël, né d'une famille honnête de la Bretagne, fut élevé par saint Guénolé premier abbé de Landevennec. Sa conduite fut si régulière et si sainte qu'on lui permit, bien jeune encore, de prendre l'habit. Il devint un modèle pour ses frères. Il paraît qu'il avait vingt-sept ans lorsque saint Guénolé, en mourant, demanda à ses frères de lui donner Guénaël pour successeur. Tous les religieux l'aimaient et le désiraient. Mais lui, lorsqu'on voulut lui donner le titre d'abbé, ne l'accepta qu'en s'engageant pour sept ans seulement. Il se sentait de la vocation pour l'apostolat. Quand les sept années furent accomplies, il s'en alla en Angleterre avec douze de ses moines, qui comme lui voulaient vivre inconnus et ne vivre que pour gagner le Ciel. Mais leur sainteté les signala et ils furent amenés à prêcher l'Évangile en Angleterre et en Irlande, amenant partout à Dieu de nombreux idolâtres. Ils eurent aussi la joie de rétablir la discipline des monastères, tombés dans le relâchement. Leur vie leur attirant la vénération, ils eurent peur de tomber dans la vanité et revinrent dans la Bretagne. Ils bâtirent, avec l'aide d'un riche seigneur, un monastère auprès de Quimper et un autre dans le pays de Cornouailles.

Saint Guénaël ou Guénau, mourut très-saintement le 3 novembre de l'an 570. Ses reliques, lors des invasions des Danois, furent emportées à Paris et reçues dans l'église de Saint-Barthélemy en 956. La cathédrale de Vannes en possède une partie.

SAINT BEAUMER,

DIACRE.

Beaumer (*Baldomirus*) était diacre de l'église du Mans, et ses vertus lui avaient conquis l'estime et la vénération de tous. Son évêque saint Innocent le chargea des fonctions de catéchiste dans sa cathédrale. Il remplit cette fonction avec les plus grands succès, et honoré déjà pour sa piété, il fut admiré aussi par ses succès. On eut des preuves qu'il avait reçu de Dieu le

Digitized by Google

don des miracles ; en effet, envoyé à Paris par son évêque, au roi Childebert Ier qui était malade, il le guérit par ses prières. Il mourut au milieu du VIe siècle, et on le fête le 3 novembre.

SAINTE SILVIE,

MÈRE DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND.

La bienheureuse Silvie, mère de saint Grégoire le Grand après la mort du sénateur Gordien, son époux, quitta le monde et se retira près de l'église de Saint-Paul, où une petite cellule devint son refuge et son oratoire. Elle passa là le reste de sa vie n'ayant d'autres occupations que la prière et les bonnes œuvres. Elle s'en alla à Dieu dans les dernières années du VIe siècle. On l'honore le 3 novembre.

SAINTE WÉNÉFRIDE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Wénéfride ou Winéfride eut pour père Thévith, qui était fort riche et l'un des principaux seigneurs de North-Wales en Angleterre. Ses parents désirèrent surtout qu'elle fût élevée dans la crainte de Dieu, afin que la pureté de son âme n'eût rien à craindre de la corruption du monde.

Vers le même temps, saint Benow, qui avait fondé plusieurs maisons religieuses en différents endroits, vint s'établir dans le voisinage. Il était oncle de Wénéfride du côté de sa mère. Thévith lui donna un terrain exempt de toutes charges pour bâtir une église, et le pria de former sa fille à la piété chrétienne.

Quand Benow instruisait le peuple, Wénéfride se mettait à ses pieds pour écouter la parole de Dieu qu'il annonçait ; et l'amour du Souverain bien croissant tous les jours dans son cœur, elle prit la résolution de consacrer à Dieu sa virginité. Ses parents y consentirent et remercièrent le Seigneur de ce qu'il l'appelait à la perfection d'une manière si particulière. Elle alla vivre, avec quelques vierges, dans un petit monastère que son père avait fait bâtir à peu de distance de Holy-Well.

Digitized by Google

Après la mort de Benow, Wénéfride quitta Holy-Well et passa quelque temps sous la conduite de saint Deifer. Elle se retira ensuite parmi les religieuses de Gutherin. L'abbesse Théonie étant morte, elle fut choisie pour lui succéder.

Sainte Wénéfride a le titre de martyre dans tous les calendriers. Les divers monuments que nous avons sur ce qui la concerne s'accordent sur le genre de sa mort. On y lit que Caradoc, fils d'Alain, prince du pays, conçut pour elle une violente passion, et que, ne pouvant la satisfaire, il coupa la tête à la Sainte, qui pour conserver sa pureté, courait se réfugier dans l'église que saint Benow avait fait bâtir à Holy-Well. D'autres ajoutent que la terre engloutit Caradoc à l'endroit même où il avait commis son crime ; ils disent encore que Wénéfride ayant été ressuscitée par les prières de saint Benow, eut toujours depuis au cou un cercle rouge qui était la marque du martyre qu'elle avait souffert.

Le temps où sainte Wénéfride vivait n'est pas marqué ; mais la plupart des auteurs qui ont parlé d'elle pensent qu'elle florissait sur la fin du VII^e^ siècle. — Nous empruntons ce qui suit à Godescard :

« Nous allons rapporter quelques miracles opérés par l'intercession de sainte Wénéfride dans ces derniers temps.

« Roger Bodenham, chevalier de Bath, affligé d'une lèpre horrible, était abandonné des médecins qui regardaient sa maladie comme incurable. Il se baigna dans la fontaine de sainte Wénéfride, en 1606, et il recouvra la santé. Il se fit catholique par reconnaissance, et donna un ample certificat de sa guérison, que plusieurs autres personnes signèrent.

« Jeanne Wakeman, de Sussex, avait le sein rongé d'un ulcère, et n'attendait plus que la mort ; elle fut guérie en se baignant trois fois en une nuit dans la même fontaine. Ce fait, arrivé en 1630, fut attesté par elle et par son mari.

« Une pauvre veuve de Kidderminster, dans le comté de Worcester, était estropiée et retenue au lit depuis longtemps. Elle envoya une légère somme d'argent à Holy-Well, pour être donnée au premier pauvre qui s'y rencontrerait. Dans le moment

Digitized by Google

où son aumône se distribuait à Holy-Well, elle se trouva pleine de santé à Kidderminster.

« Ce fait fut examiné et juridiquement attesté, en 1631, par Jacques Bridges, qui fut depuis schérif de Worchester.

« Marie Newman, qu'on aurait pris pour un squelette, était réduite à un tel état de faiblesse, qu'elle ne pouvait marcher depuis huit ans. Elle eut inutilement recours à tous les remèdes qui lui furent indiqués en Angleterre, en France et en Portugal. Elle fut guérie la première fois qu'elle se baigna dans la fontaine de sainte Wénéfride.

« Roger Whetstone, quaker, près de Bromsgrove, fut guéri d'une paralysie de la même manière, ce qui le convertit à la foi catholique.

« Enfin le cardinal Baronius marque son admiration sur les guérisons miraculeuses que lui raconta le pieux évêque de Saint-Asaph, vice-gérant du Pape pour les fonctions épiscopales à Rome, et dont il avait été témoin oculaire. »

SAINT GENEST,

ARCHEVÊQUE DE LYON.

Genest, né dans le Lyonnais, montra dès sa jeunesse un grand amour pour les pauvres. Aussitôt qu'il put disposer de ses biens, il ne les employa qu'à soulager les malheureux. Le roi Clovis II, à qui on le citait, exprima le désir qu'il fût le distributeur des aumônes de la reine Bathilde. Un peu plus tard saint Genest prit l'habit monastique dans l'abbaye de Fontenelle et il y devint bientôt prieur. Alors, aidé par la sainte reine, il acheva les bâtiments de son abbaye. A la mort de saint Annemond ou Chaumond, archevêque de Lyon, Genest fut élu pour lui succéder sur ce grand siége. C'était vers 659. Il gouverna si dignement son diocèse qu'il en fut admiré de tous. Il siégeait depuis plus de quinze ans, lorsqu'en 675, l'abominable Ebroin qui en France était l'effroi de tous, voulut enlever Genest, et il envoya une armée pour s'emparer de lui. Cette armée assiégea Lyon. Mais les Lyonnais firent une si vaillante résistance qu'on ne put approcher de leur évêque bien-aimé. Quatre ans après

Digitized by Google

saint Genest, apprenant que la sainte reine Bathilde, qui avait pris le voile à Chelles, venait de tomber malade, il se sentit inspiré d'aller la voir. Il partit donc pour Chelles, mais en y arrivant, lui-même tomba malade ; et il rendit son âme à Dieu dans ce monastère le 3 novembre 679.

SAINT PIRMIN,

ÉVÊQUE.

Le nom de saint Pirmin est célèbre dans l'Église et fort respecté surtout dans l'ordre monastique, mais le peu de soin que l'on a eu de recueillir l'histoire de sa vie fait que nous ignorons le lieu et le temps de sa naissance, le genre de son éducation et la plus grande partie des choses qu'il a faites dans sa conduite particulière. C'est le sujet des plaintes qu'en a faites l'auteur qui a tâché de suppléer à ce défaut trois cents ans après sa mort. Nous apprenons de ceux qui ont vécu le plus près de son temps qu'il quitta le pays où il était né pour venir prêcher en France, et qu'il fut ordonné évêque. Quoiqu'on lui ait donné pour siége épiscopal une ville qu'on a prise pour celle de Meaux ou celle de Mets, on croit qu'il n'était qu'évêque missionnaire dans le pays des Suèves que nous appelons la Souabe. Sintlacz, l'un des principaux seigneurs de cette province que l'on appelait l'Allemagne, d'un nom qui lui était propre, l'ayant invité à venir prêcher dans son pays, Pirmin embrassa une occasion si favorable au zèle qu'il avait pour la gloire de Dieu et le salut des peuples ; mais persuadé qu'il ne pouvait prendre la mission de lui-même, il crut ne devoir rien faire qu'avec le consentement et l'autorité des prélats de l'Église. Il alla dans cette vue à Rome demander au Pape Grégoire II la permission de porter la lumière de l'Évangile aux Suèves ou Allemands, en même temps que saint Boniface et saint Corbinien qu'il avait déjà envoyés faisaient la même chose parmi les peuples des pays voisins. Ayant reçu sa mission du Pape, il vint encore se présenter aux évêques de France assemblés dans un synode, et il les pria d'agréer qu'il usât du pouvoir que le Saint-Siége lui avait donné. On croit que ces prélats ne se contentèrent pas de

Digitized by Google

lui accorder ce qu'il leur demandait, mais qu'ils lui procurèrent aussi la protection de Charles-Martel, maire du palais, qui avait toute l'autorité royale sous Thierry IV, qui portait le nom de roi. Pirmin se trouvant ainsi appuyé de tous côtés travailla pendant plusieurs années à déraciner les erreurs et les vices, non-seulement dans le pays de Sintlacz et le reste de la Souabe, mais encore dans l'Alsace, le pays des Suisses, la Bavière, la Franconie et le Palatinat.

La bénédiction que Dieu donna à ses travaux fut si grande qu'après la conversion de beaucoup d'idolâtres ou de mauvais chrétiens endurcis dans le péché, il porta une infinité de personnes à embrasser les voies les plus étroites qui sont marquées dans l'Évangile pour parvenir à la perfection. C'est ce qui lui donna lieu de bâtir ou de rétablir un grand nombre de monastères dans les diocèses de Constance, de Coire, de Saltzbourg, de Passaw, de Ratisbonne, de Würtzbourg, de Bâle, de Strasbourg, de Spire et dans celui de Metz même. Sintlacz, son premier patron, lui ayant donné une île du Rhin, au-dessus de Constance, appelée Ow, il en chassa les serpents dont elle était remplie, et y bâtit un monastère qui devint fort célèbre, et qui fut nommé depuis Richenow, à cause de ses grandes richesses, pour être distingué d'un autre plus grand, mais moins célèbre, appelé Mezraw à l'autre extrémité du lac de Constance. Saint Pirmin fut ainsi le premier abbé de Richenow, qu'il gouverna pendant l'espace de trois ans. Il y serait resté plus longtemps sans la grande considération où il était auprès de Charles-Martel qui lui donna de la défiance de lui au duc de Souabe, Thibaud, dans les états duquel était l'abbaye. Thibaud étant alors en guerre avec Charles-Martel, obligea saint Pirmin de se retirer parce qu'il le regardait comme une créature de son ennemi. Le Saint obéit à cet ordre, et ayant établi son disciple Etto ou Heddon en sa place, il s'en alla en Alsace, où il bâtit l'année suivante l'abbaye de Murbach au bas des monts des Vosges dans le diocèse de Bâle sur un fonds qui lui fut donné par le comte Eberhard, qui y embrassa depuis la profession religieuse et y finit ses jours. Saint Pirmin y mit d'abord douze religieux

Digitized by Google

qu'il tira de Richenow, et ce monastère dont l'abbé a la qualité de prince de l'empire, est encore aujourd'hui l'un des plus considérables de l'Allemagne, mais sous la protection du roi de France. La plupart des autres monastères de l'Alsace, principalement ceux de Gengenbach, de Swarzach ou Schawartz, de Weissembourg, de Maurmunster ou Leuwartzell, de Newillers, de Schatter, furent ou construits ou rétablis et réformés par les soins de saint Pirmin qui y employait les facultés des principaux seigneurs du pays. On lui attribue aussi la fondation de celui de Fabare, vulgairement Pfeffer au diocèse de Coire dans le pays des Grisons où il y a des bains chauds et qui subsiste encore sous la règle de Saint-Benoît de la congrégation Helvétique ou de Suisse. On attribue encore à notre Saint l'établissement de cinq ou six autres abbayes en Bavière, des deux Alfaich, d'Osterhowen, de Pfaffenmunster, et de Mansée ou Lunelach pour les hommes et de Niderbourg pour des religieuses, parce qu'il porta le duc Odilon à les bâtir, et qu'il y établit la discipline régulière. Saint Pirmin fonda encore depuis celui d'Amerbach dans l'évêché de Würtzbourg, celui de Hornbach dans le diocèse de Metz, et celui de Wisaburg qui fut le dernier de tous, mais dont on ignore maintenant la situation.

Il choisit pour sa dernière demeure celui de Hornbach qu'il avait bâti dans un lieu nommé Gamond, sur le confluent des rivières de la Sarre et de Bliesse, et qui fut depuis appelé de son nom de Saint-Pirmin, qui ne subsiste plus aujourd'hui. Le séjour qu'il y fit ne fut pas inutile au peuple du pays. Il y continua ses missions évangéliques avec un travail infatigable. Ce fut le bruit de ses prédications joint à l'opinion de sa sainteté qui excita saint Boniface évêque de Mayence, l'apôtre d'Allemagne, à venir lui rendre visite à Gamond. Ce saint prélat, fort éloigné des mouvements de jalousie qui est assez ordinaire aux personnes de la même profession, reconnut avec joie que le mérite de saint Pirmin était encore beaucoup au-dessus de sa réputation. Peu de temps après il se démit de l'évêché de Mayence, et il passa en Frise où il souffrit le martyre au bout de trois ou quatre ans. La nouvelle de sa mort toucha saint Pirmin

Digitized by Google

d'une manière si sensible, que résolu de finir tous les exercices laborieux de sa vie active, il se renferma dans son monastère de Hornbach ou de Gamond pour se préparer à bien mourir et pour commencer à goûter en quelque sorte les douceurs de l'autre vie dans le repos et la contemplation. Il soutint son esprit par sa prière continuelle tandis que son corps demeurait mortifié et abattu par ses jeûnes, ses veilles et les autres austérités de la pénitence. Il mourut en cet état vers l'an 758, le 3 novembre, auquel Raban, évêque de Mayence, mit son nom dans son Martyrologe au siècle suivant. Les autres anciens auteurs des Martyrologes n'en ont point fait mention ; mais le Martyrologe romain a marqué sa fête au même jour que celui de Raban comme a fait Molanus dans ses additions à celui d'Usuard. Son corps fut enterré dans son monastère de Hornbach sur la Sarre, où l'on assure que Dieu fit plusieurs miracles par le mérite ou la considération de son serviteur. Il en fut enlevé depuis, et transporté par les soins de Swickard, comte de Helffenstein, à Inspruck où on le garde maintenant dans l'église des Jésuites.

SAINT MALACHIE,

ARCHEVÊQUE D'ARMAGH [1].

La décadence des mœurs, et la confusion occasionnée par des guerres continuelles, avaient presque entièrement éteint en Irlande l'esprit de religion et de piété. On y était retombé dans la barbarie et dans les vices grossiers qui ont coutume d'en être la suite. Ce fut alors que Dieu fit naître Malachie, qu'il destinait à rétablir, en quelque sorte, cette Église dans son ancienne splendeur. Quelques auteurs irlandais lui donnent le surnom

[1] Tiré de la vie de saint Bernard, l. IV, c. IV ; de la vie de saint Malachie, écrite par saint Bernard lui-même, d'après ce qu'il savait personnellement, et d'après les relations que l'abbé Congan lui envoya d'Irlande, t. II, p. 663, ad p. 698, ed Mabil., les lettres de saint Bernard, *ad Malachiam Hiberniæ archiepisc., sedis apostolicæ legatum; ad fratres de Hibernia de transitu Malachiæ* (ep. CCCXLI, an. 1140 ; ep. CCCLVI, an. 1141 ; ep. CCCLXXIV, an 1148) ; les deux discours de saint Bernard, intitulés : *de S. Malachia*, et prononcés, l'un aux funérailles, et l'autre le jour de l'anniversaire du Saint. Voyez aussi la bulle

Digitized by Google

d'*O-Morgair*. Il eut Armagh pour patrie. Ses parents étaient d'une naissance illustre, et en même temps fort vertueux. Sa mère surtout prit un soin extrême de l'élever dans la crainte du Seigneur. Lorsqu'il fut susceptible d'instruction, on le mit sous la conduite de maîtres recommandables par leur piété. Il étudia la grammaire à Armagh. Sa mère, qui ne le perdait point de vue, ne cessait de lui inspirer les plus vifs sentiments de religion, et ces sentiments se gravèrent dès lors si profondément dans l'âme du jeune Malachie, qu'ils ne s'effacèrent plus dans la suite. Il était doux, humble, docile, modeste, fidèle à ses devoirs, porté à servir tous ceux avec lesquels il avait à vivre. On admirait sa tempérance, son amour pour la mortification, son éloignement pour tout ce qui fait l'amusement de l'enfance; en sorte que, comme il surpassait ses condisciples par ses progrès, il l'emportait en vertu sur ses maîtres mêmes.

Pendant le cours de ses études, il évitait tout ce qui aurait pu se ressentir de l'affectation; ses pratiques extraordinaires de pénitence n'étaient connues que de Dieu; par là il évitait encore le danger de la vaine gloire. Il ne restait point à l'église aussi longtemps qu'il l'aurait désiré; il se retirait dans des lieux écartés pour prier; et s'il lui arrivait de se livrer en priant à l'impétuosité de son zèle, il prenait garde qu'on ne l'aperçût. Dans les promenades qu'il faisait avec les jeunes gens de son âge, il se laissait un peu devancer par eux, afin d'avoir la liberté de s'unir à Dieu par des aspirations vives et enflammées.

Mais, résolu d'apprendre le grand art de mourir à lui-même et de se consacrer entièrement au service de Dieu, il se mit sous la conduite d'Imar, ou Imarius, qui menait la vie d'un reclus dans une cellule voisine de l'église d'Armagh, et qui avait une grande

de la canonisation de saint Malachie, publiée par D. Mabillon. *Op. S. Bernard.*, t. III, p. 1052. Les discours de saint Bernard sur saint Malachie occupent une place distinguée dans ce que ce Père a composé de plus méthodique et de plus élégant. Il semble se surpasser lui-même quand il parle du saint archevêque d'Armagh. Le P. Maffei, jésuite, qui était bon juge en cette matière, et qui a publié en italien soixante-quinze vies de confesseurs, écrites avec élégance, assigne le premier rang à la traduction de la vie de saint Malachie par saint Bernard.

Digitized by Google

réputation de sainteté. Cette démarche, de la part d'un jeune homme de qualité, étonna toute la ville; plusieurs en firent le sujet de leurs railleries; d'autres l'attribuèrent à la mélancolie, ou du moins à la légèreté. Les amis du Saint en ressentirent une vive douleur et lui en firent des reproches amers. Ils ne pouvaient s'imaginer qu'avec une constitution si délicate et des espérances si bien fondées de réussir dans le monde, il prît le parti d'embrasser un genre de vie dont la pensée seule les effrayait et qui d'ailleurs, leur paraissait vil et méprisable. Malachie ne fut point ému de tout ce que dirent les censeurs de sa conduite. Il dut à sa douceur et à son humilité la victoire qu'il remporta sur le monde et sur lui-même. Pour se rendre digne d'aimer Dieu parfaitement, il se condamna, selon la remarque de saint Bernard, à vivre pour ainsi dire dans un tombeau; il se soumit à la règle d'un homme, bien différent de ceux qui veulent enseigner ce qu'ils n'ont jamais appris, et qui cherchent à se faire des disciples avant d'avoir eu des maîtres.

La docilité de Malachie, son amour pour le silence, sa ferveur dans la prière, son zèle pour les pratiques de la mortification, annoncèrent ses progrès dans la perfection. Il devint infiniment cher à son maître, et il édifia tous ceux qui avaient d'abord condamné sa conduite : les railleries se changèrent bientôt en admiration. Plusieurs même, touchés de ses exemples, embrassèrent le genre de vie qu'il avait choisi. Imar consentit à recevoir les plus fervents d'entre eux, et peu à peu il se forma une communauté. Malachie était le modèle de tous, quoiqu'il s'en regardât comme le dernier, et qu'il se jugeât indigne d'habiter parmi ces serviteurs de Dieu. Avec de pareilles dispositions, il ne pouvait manquer de parvenir à un degré sublime de perfection.

Imar, son supérieur, et Celse ou Ceilhach, archevêque d'Armagh, crurent que la gloire de Dieu exigeait qu'il reçût les saints ordres. Ainsi, sans avoir égard à sa résistance, Celse l'ordonna diacre et prêtre peu de temps après. Il n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'on lui conféra la prêtrise, quoiqu'il fallût alors en avoir trente, suivant les canons; mais on trouva dans

Digitized by Google

son mérite extraordinaire une juste cause de le dispenser de la règle générale. L'archevêque l'établit en même temps son vicaire pour prêcher la parole de Dieu au peuple, et il le chargea de travailler à déraciner les abus invétérés qui avaient horriblement défiguré la face de l'Église d'Irlande. Malachie remplit la commission dont il était chargé avec autant de zèle que de succès; les vices furent corrigés, les coutumes barbares détruites, les superstitions bannies, et l'on vit revivre partout la pratique des vraies maximes de l'Évangile. C'était comme une flamme au milieu des forêts, qui cause un incendie auquel rien ne résiste. Il fit plusieurs règlements pour l'observation de la discipline ecclésiastique; il rétablit dans toutes les églises du diocèse l'office canonial, qui avait été interrompu, même dans les villes, depuis les invasions des Danois, et il y réussit d'autant plus facilement qu'il avait bien appris dès sa jeunesse le chant ecclésiastique. Mais ce qui était encore d'une plus grande importance, il rétablit l'usage des sacrements, et surtout celui de la pénitence et de la confirmation, qui depuis longtemps étaient fort négligés. Il prit aussi des mesures pour qu'à l'avenir les mariages fussent célébrés selon les règles de l'Église.

Le serviteur de Dieu craignit cependant de n'être point assez versé dans la connaissance des saints canons, pour exécuter le projet de réforme qu'il avait formé relativement à la discipline; et cette crainte lui donnait souvent des inquiétudes. Il obtint donc de son évêque la permission d'aller passer quelque temps auprès de Malchi, évêque de Lismore. Ce prélat, anglais de naissance, avait été moine de Winchester; il était également renommé pour son savoir et sa sainteté, et on le regardait comme l'oracle de toute l'Irlande, Il reçut Malachie avec bonté, et l'instruisit de tout ce qui concernait le service divin et la conduite des âmes. Il le pria en même temps de ne pas priver l'église de Lismore des avantages qu'elle recevait de son ministère.

L'Irlande était alors divisée en plusieurs petits royaumes. Cormac, roi de Munster, fut détrôné par son frère pendant le séjour de notre saint à Lismore. Dans son malheur, il eut

Digitized by Google

recours à Malchi, non dans l'intention de recouvrer la couronne, mais pour apprendre de lui les moyens de sauver son âme. La nouvelle de son arrivée à Lismore s'étant répandue, l'évêque se prépara à le recevoir avec les honneurs dus à la majesté royale : mais le prince ne voulut point y consentir, il déclara qu'il renonçait pour toujours aux pompes mondaines ; qu'il demandait à vivre parmi les chanoines, et à s'assurer par la pénitence, la possession d'un royaume éternel. Malchi, après l'avoir instruit des conditions qu'exigeait le sacrifice qu'il avait projeté, lui assigna une demeure, et lui donna Malachie pour maître ; du pain et de l'eau devaient faire toute sa nourriture. Cormac, animé par les exhortations de notre Saint, goûta les douceurs qu'on trouve dans le service de Dieu ; la componction dont son cœur était brisé, lui fournissait une source de larmes par lesquelles il purifiait continuellement son âme ; il répétait sans cesse comme David, et avec de vifs sentiments de douleur et de confiance : « Voyez, Seigneur, ma bassesse et ma misère, et pardonnez-moi toutes mes offenses. » Ses prières furent exaucées au delà de ce qu'il demandait. Il reçut les avantages temporels avec les dons de la grâce. En effet, un roi voisin, indigné qu'on eût outragé dans sa personne la majesté royale, entreprit de le remettre sur le trône. Il vint le chercher dans sa cellule ; mais il ne put l'engager à entrer dans ses vues. Voyant qu'il ne pouvait le toucher par son propre intérêt, il fit valoir les motifs tirés de la religion et de la justice qu'un roi doit à ses sujets. Ses efforts furent encore inutiles. Malchi et Malachie se joignirent à lui, et représentèrent fortement à Cormac, que la volonté de Dieu était qu'il ne résistât pas plus longtemps. Il se rendit donc, et remonta sur le trône dont il avait été dépouillé. Il conserva pour Malachie une affection qui ne se démentit jamais et il l'honora toujours comme son père.

Peu de temps après, Celse et Imar rappelèrent Malachie à Armagh. L'abbaye de Bangor [1], située dans le comté de Down,

[1] L'abbaye de Banchor, appelée depuis Bangor, fut fondée par saint Comgall vers l'an 555. On dit qu'il s'y trouva jusqu'à trois mille moines à la fois. Il en sortit au moins de nombreuses colonies qui fondèrent plusieurs monastères

Digitized by Google

était alors dans un état déplorable; les revenus en étaient possédés par un oncle du Saint, jusqu'à ce qu'il fût possible de la rétablir. L'oncle, après avoir résigné à son neveu, afin qu'il pût y faire revivre l'observation de la règle, s'y retira lui-même, et voulut se mettre sous la conduite de Malachie. Bangor prit bientôt une nouvelle forme. Cette maison, quoique moins nombreuse qu'elle ne l'avait été autrefois, devint une école célèbre de savoir et de piété. Le serviteur de Dieu la gouverna quelque temps, et, pour nous servir des termes de saint Bernard, il y fut, par sa conduite, une règle vivante, un miroir qui réfléchissait toutes les vertus, un livre ouvert où tous pouvaient apprendre les vraies maximes de la perfection monastique. Les austérités de la communauté ne suffisaient point à sa ferveur; il en pratiquait de particulières, dont il dérobait la connaissance autant qu'il lui était possible. Plusieurs guérisons miraculeuses ajoutèrent un nouvel éclat à la réputation de sainteté dont il jouissait. Mais sa vie, dit saint Bernard, fut le plus grand de ses miracles. Nous rapporterons le fait suivant, d'après le même Père [1].

Malachie avait une sœur qui mourut après avoir mené une vie mondaine. Pendant longtemps il recommanda son âme à Dieu dans la célébration du Saint-Sacrifice. Ayant cessé de le faire l'espace de trente jours, il fut averti en songe que sa sœur attendait dans le cimetière avec douleur, et qu'elle avait été trente jours sans nourriture spirituelle. Il reprit l'usage de prier pour sa sœur, et dit ou fit dire tous les jours la messe à son intention. Quelque temps après, il lui sembla la voir à la porte de l'église, puis dans l'église même. Enfin, au bout de quelques

en Écosse et en Irlande. Saint Colomban, religieux de cette maison, en porta la règle en France et en Italie. Les pirates Danois en détruisirent les bâtiments, et massacrèrent neuf cents moines en un jour. Depuis ce temps-là, elle fut ruinée jusqu'au rétablissement qu'en fit saint Malachie. On voit encore une petite partie des bâtiments construits par ce Saint, et les traces des anciennes fondations prouvent qu'ils avaient beaucoup d'étendue. Voyez la nouvelle *Hist. du comté de Down*, imprimée en 1744, p. 64; et Jacques Ware, *in Monasteriologia Hibernica*, p. 210.

[1] *Vita S. Malachiæ*, c. v.

Digitized by Google

jours, lorsqu'il était à l'autel, elle lui apparut dans la joie, au milieu d'une troupe d'Esprits bienheureux; ce qui lui donna une grande consolation.

A peine eut-il atteint sa trentième année, qu'on l'élut évêque de Connor, aujourd'hui dans le comté d'Antrim. Il refusa d'acquiescer à son élection; mais Celse et Imar lui ordonnèrent de ne point écouter ses répugnances, et de se soumettre; ce qu'il fit par obéissance. Les peuples confiés à son zèle étaient de vrais barbares, souillés de vices grossiers, et qui n'étaient chrétiens que de nom. Il les instruisit, et leur parla avec une douceur mêlée de sévérité. Quand ils ne venaient point à l'église, il allait les chercher, et les exhortait avec une bonté paternelle, et souvent avec larmes, à rentrer en eux-mêmes. Il offrait à Dieu pour eux le sacrifice d'un cœur contrit et humilié; quelquefois il passait les nuits en prières pour obtenir leur conversion. Il visitait les lieux les plus écartés de son diocèse, voyageant toujours à pied, et il supportait avec une patience admirable les affronts et les maux qu'il avait à endurer. Insensiblement les cœurs les plus endurcis se laissèrent toucher. Le saint et fréquent usage des Sacrements fut rétabli; des pasteurs zélés que le Saint s'associa, bannirent l'ignorance et la superstition. On vit refleurir la piété de toute part. On regarda comme miraculeuse la conversion d'une femme tellement sujette à la colère, qu'elle était insupportable à tous ceux qui l'approchaient. Malachie, au rapport de saint Bernard, en fit la plus douce et la plus patiente de toutes les personnes de son sexe, en lui ordonnant, au nom de Jésus-Christ, de ne plus s'abandonner au même vice, et en lui imposant une pénitence proportionnée aux fautes qu'elle lui avait déclarées en confession. Depuis ce temps-là, rien ne fut capable de troubler la tranquillité de son âme.

Quelques années après, la ville de Connor fut prise et saccagée par le roi d'Ulster. Malachie, accompagné de cent vingt de ses disciples, se retira dans celle de Munster. Il y bâtit le monastère d'Ibrac, que les uns mettent auprès de Corck, et les autres dans l'île de Beg-Erin, où Imar fit d'abord sa résidence. Tandis qu'il gouvernait sa communauté en paix, et qu'il en était l'édi-

Digitized by Google

fication par sa ferveur et son humilité. Celse, archevêque d'Armagh, fut attaqué de la maladie dont il mourut. Il désigna Malachie pour son successeur, et conjura tous ceux qui étaient auprès de lui, au nom de saint Patrice, fondateur du siége d'Armagh, de concourir efficacement à cette promotion, et d'écarter tout intrus. Il ne se contenta point d'une simple déclaration verbale ; il écrivit encore à ce sujet aux personnes les plus puissantes du pays, notamment aux rois du haut et du bas Munster. Par là il voulait abolir un abus scandaleux qui avait été une source de désordres dans les églises d'Irlande. En effet, la famille de Celse, une des plus distinguées du diocèse, était en possession, depuis deux cents ans, de s'emparer de l'archevêché d'Armagh, qu'elle regardait comme son héritage. Cet abus était allé si loin, qu'a défaut d'ecclésiastiques, on en confiait l'administration à des laïques, quelquefois à des personnes mariées de la même famille. Ces intrus jouissaient des revenus du siége, et traitaient en vrais tyrans les autres évêques de l'île.

Après la mort de Celse, on suivit ses intentions, qu'il avait si visiblement manifestées. Malachie fut élu canoniquement pour lui succéder. Maurice, qui était de la famille de Celse, n'eut aucun égard à cette élection, et prit possession de l'archevêché.

Notre Saint ne voulut point faire valoir la légitimité de son droit, alléguant pour raison qu'il craignait les suites d'une démarche qui ne manquerait pas d'exciter des troubles, et de faire peut-être répandre du sang. Trois ans se passèrent de la sorte. Enfin Malchi, évêque de Lismore, et Gilbert, évêque de Limerick, lequel était légat du Pape en Irlande, assemblèrent les prélats et les grands de l'île, pour remédier au scandale. On pressa Malachie de venir au secours du siége dont le gouvernement lui avait été confié, et on le menaça de l'excommunier s'il refusait plus longtemps de se rendre. Il se soumit donc, en disant toutefois à ceux qui composaient l'assemblée : « Vous voulez ma mort, j'obéis dans l'espérance du martyre; mais c'est à condition que si les choses tournent comme vous le désirez, j'aurai la permission, lorsque l'ordre sera rétabli, de

Digitized by Google

retourner à ma première épouse, et à ma pauvreté bien-aimée. » La condition ayant été acceptée, il commença d'exercer les fonctions d'archevêque dans toute la province. Il ne les exerça cependant pas dans la ville d'Armagh, où il ne voulut point entrer tant que vécut Maurice, de peur d'exciter une sédition. Celui-ci mourut deux ans après, sans le reconnaître, puisqu'il nomma Nigel son parent pour lui succéder. Mais le roi Cormac et les évêques de la province installèrent Malachie, qui fut reconnu pour le seul métropolitain légitime d'Irlande, en 1133, à la trente-huitième année de son âge. Nigel fut obligé de sortir d'Armagh. Sa fuite cependant ne rétablit pas la paix; il emporta deux reliques pour lesquelles les Irlandais avaient une grande vénération; et le petit peuple s'imaginait que celui qui les avait en sa possession était le véritable archevêque. Ces reliques étaient un livre des Évangiles qui avait appartenu à saint Patrice, et une crosse appelée le bâton de Jésus, qui était couverte d'or et ornée de pierreries. Nigel eut encore par ce moyen plusieurs partisans, et sa famille suscita diverses persécutions à Malachie. Un de ses principaux parents invita le Saint à venir dans sa maison, sous prétexte d'avoir une conférence avec lui; mais son dessein était de lui ôter la vie. L'archevêque, malgré tout ce que ses amis purent lui dire, se trouva au rendez-vous, dans la résolution d'affronter la mort pour le bien de la paix. Il n'avait avec lui que trois de ses disciples, qui étaient dans les mêmes dispositions. Mais il ne fut pas plus tôt au milieu de ses ennemis, qu'ils se sentirent désarmés par son courage et sa douceur toute céleste. Celui qui avait résolu de le massacrer lui rendit l'honneur qui lui était dû, et la paix fut conclue de part et d'autre. Quelque temps après, Nigel remit à Malachie le livre des Évangiles et la crosse qu'il avait enlevés. Quant aux différents ennemis du Saint, plusieurs périrent misérablement par un juste jugement de Dieu.

La peste ravageant le diocèse d'Armagh, Malachie arrêta ce fléau par ses prières. Lorsqu'il eut retiré son église de l'oppression, il y rétablit le bon ordre et la discipline. Il ne pensa plus alors qu'à se démettre, comme on était convenu; et il sacra

Digitized by Google

pour le remplacer un vertueux ecclésiastique, nommé Gélase. Il retourna ensuite à son premier siége, qui était uni depuis longtemps à celui de Down. Il crut qu'il était de la gloire de Dieu de les diviser. Il sacra un évêque pour gouverner l'église de Connor, et réserva pour lui le diocèse de Down, qui était le plus petit et le plus pauvre. Il établit une communauté de chanoines réguliers, auxquels il se réunissait pour vaquer à la prière et à la méditation, autant que ses autres devoirs pouvaient le lui permettre. Il fit encore d'autres règlements très-utiles.

Le désir de les faire confirmer par le Souverain-Pontife l'engagea à entreprendre le voyage de Rome. Il se proposait encore d'obtenir le *pallium* pour le siége d'Armagh, et pour un autre siége métropolitain dont Celse avait formé le projet, mais dont l'exécution n'avait point eu l'approbation du Pape. Le premier était depuis longtemps privé de cet honneur, par la négligence et les abus qu'y avaient introduits ceux qui s'en étaient emparés contre les règles [1]. Ce fut en 1139 que Malachie quitta l'Irlande. Il passa quelque temps à York, avec un saint prêtre nommé Sycar. Étant en France, il visita l'abbaye de Clairvaux, où il fit connaissance avec saint Bernard, qui conçut pour lui autant de respect que d'affection. Il fut si édifié des grands exemples de vertu qu'il y vit, que s'il en avait eu la liberté, il y aurait passé le reste de ses jours. Il continua malgré lui sa route pour aller en Italie. Lorsqu'il fut à Yvrée en Piémont, il rendit la santé à un enfant qui était près de mourir. Arrivé à Rome, il se présenta au Pape Innocent II, qui le reçut d'une manière honorable, mais qui lui refusa constamment la permission qu'il demandait de se consacrer aux exercices de la pénitence

[1] Le siége métropolitain d'Armagh fut érigé par saint Patrice, en 444, s lon les Annales d'Ulster, citées par Jacques Ware. La grande église fut bâtie en 1262, par l'archevêque Patrice O'Scanlain, qui avait été religieux dominicain, et qui fit de grands biens à son siége. Elle était desservie par des chanoines réguliers de Saint-Augustin, qu'on dit avoir été fondés par Imar O'Hedagain, maître de saint Malachie O'Morgair. Le siége métropolitain, érigé par Celse, et dont saint Bernard ne dit point le nom, était peut-être celui de Tuam, qui obtint pour la première fois, en 1152, l'honneur du pallium.

Digitized by Google

dans l'abbaye de Clairvaux. Le Souverain-Pontife confirma tout ce qu'il avait fait en Irlande, le fit son légat dans cette île, et lui promit le *pallium*. En revenant d'Italie, le Saint passa par Clairvaux, et donna, dit saint Bernard, une seconde fois sa bénédiction aux religieux de cette abbaye. Et comme il ne pouvait rester avec eux, il leur laissa son cœur, et quatre de ses compagnons, qui, après avoir fait profession, retournèrent en Irlande, et fondèrent le monastère de Mellifont, qui donna depuis naissance à plusieurs autres du même ordre. Il se rendit à la prière que lui faisait le roi David, de prendre sa route par l'Écosse, afin de rendre la santé à son fils Henri, qui était dangereusement malade. Il dit au jeune prince d'avoir bon courage, et l'assura qu'il ne mourrait point cette fois ; il jeta ensuite sur lui de l'eau bénite, et le lendemain Henri se trouva parfaitement guéri.

Malachie, en arrivant en Irlande, y fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. Il s'acquitta avec autant de zèle que de fruit, de la commission dont le Pape l'avait chargé. Il tint divers synodes, et fit d'excellents règlements pour corriger les abus. Dieu continua de le favoriser du don des miracles. Saint Charles Borromée avait coutume d'en rappeler un à ses prêtres, lorsqu'il les exhortait à veiller pour que le sacrement de l'Extrême-Onction fût administré à temps aux malades. Voici de quelle manière saint Bernard le raconte [1]. Une femme, qui demeurait auprès de Bangor, étant à l'article de la mort, on envoya chercher Malachie. Il vint, fit les exhortations convenables en pareil cas, et se mit en devoir de donner l'Extrême-Onction à la malade. Mais ses amis représentèrent qu'il valait mieux lui différer l'administration de ce Sacrement jusqu'au lendemain matin, et qu'elle serait plus en état de le recevoir avec fruit. Le saint Évêque se rendit à leurs représentations, quoique avec beaucoup de répugnance. Il fit le signe de la croix sur la malade, et se retira dans sa chambre. Mais au commencement de la nuit toute la maison est dans le trouble

[1] *In Vit. S. Malachiæ*, c. II (*o.* 20), p. 686, ed. Mabill. in-fol.

Digitized by Google

ce ne sont que pleurs et gémissements. Les domestiques annoncent par leurs cris qu'ils ont perdu leur maîtresse. L'Évêque court à la chambre de la malade, qu'il trouve morte effectivement. Il lève les mains au Ciel, en disant avec douleur que lui seul est coupable d'un délai si funeste. Il se met en prières, et exhorte les assistants à se joindre à lui. Toute la nuit se passa de la sorte. Enfin, au point du jour, la malade donne des signes de vie, ouvre les yeux et reconnaît Malachie. Ceux qui étaient présents furent saisis d'étonnement, et leur douleur se changea en joie. Le Saint lui administra l'Extrême-Onction sans délai, croyant avec l'Église, que ce Sacrement avait été institué pour la rémission des péchés, et même pour le soulagement du corps du malade, selon qu'il lui est plus avantageux pour le salut. Cette femme recouvra la santé, passa le reste de ses jours dans la pénitence et mourut depuis de la mort des justes.

Le saint Évêque, pour exciter la piété, donna ses soins à augmenter la magnificence du culte extérieur. Il fit bâtir à Bangor une église de pierre, semblable à celles qu'il avait vues dans ses différents voyages. Il répara aussi la cathédrale de Down, célèbre par le tombeau de saint Patrice, et dans laquelle on transporta depuis les corps de saint Colomb et de sainte Brigitte [1].

Toujours animé du désir de rétablir l'Église d'Irlande dans sa première splendeur, il résolut de repasser en France, pour voir le pape Eugène III qui était venu dans ce royaume. Innocent II était mort sans avoir envoyé les deux *Pallium* qu'il avait promis, Célestin II et Luce II étaient morts aussi en moins de dix-huit mois. Malachie, qui voulait terminer une affaire différée depuis si longtemps, assembla les évêques d'Irlande pour conférer avec eux. Ils le choisirent pour leur député auprès du Saint-Siége. Malachie prit sa route par l'Angleterre. Étant chez

[1] Le siége de Down fut uni de nouveau à celui de Connor par Eugène IV, en 1441. Le mot *dun* signifie *montagne* dans la langue des Irlandais, des Bretons, des Saxons et des Gaulois. De là Dun-keran, Dun-gannon, Dun-garvan, etc., Dunelmum, Camalodunum, Sorbiodunum, Lugdunum, Juliodunum, etc. Voyez Ware, *Antiq. Hibern.*, c. XXIX, p. 296.

Digitized by Google

les chanoines de Gisburn, il guérit avec de l'eau bénite une femme affligée d'un horrible cancer. Avant son arrivée en France, le Pape retourna à Rome ; Malachie ne voulut point partir pour l'Italie sans avoir visité l'abbaye de Clairvaux. Ce fut au mois d'octobre 1148 qu'il y arriva. Saint Bernard et ses religieux le revirent avec la plus grande joie ; mais cette joie ne fut pas de longue durée.

Malachie ayant célébré la messe le jour de saint Luc, fut saisi d'une fièvre violente qui l'obligea de se mettre au lit. Les religieux s'empressèrent de lui procurer tous les secours dont il avait besoin : mais il les assura, en les remerciant de leur charité, que leurs soins n'auraient pas l'effet qu'ils en espéraient, et qu'il ne guérirait point. Il connaissait, selon saint Bernard, le jour où Dieu devait l'appeler à lui. Malgré son extrême faiblesse, il voulut aller à l'église, où il reçut les derniers sacrements, couché sur la cendre. Il conjura les assistants de lui continuer le secours de leurs prières après sa mort, leur promettant à son tour de se souvenir d'eux quand il serait avec le Seigneur. Il leur recommanda aussi toutes les âmes qui avaient été confiées à ses soins. Il expira tranquillement le 2 novembre 1148, dans la cinquante-quatrième année de son âge. On l'enterra dans la chapelle de la Vierge, et ce furent des abbés qui le portèrent au tombeau. Parmi ceux qui assistèrent à ses funérailles était un jeune homme qui avait un bras paralysé, en sorte qu'il n'en pouvait faire aucun usage. Saint Bernard le fit approcher, et appliqua son bras malade sur la main du saint Évêque. Le jeune homme fut guéri sur-le-champ [1]. Le même saint Docteur, dans son discours sur saint Malachie, dit à ses moines [2] : « Prions-le de nous protéger par ses mérites, lui qui nous a instruits par ses exemples et confirmés par ses miracles. » Ayant chanté à ses funérailles une messe de *Requiem* pour le repos de son âme, saint Bernard ajouta une collecte pour implorer le Seigneur par son intercession ; il avait appris par révélation, à l'autel, qu'il était dans la gloire, comme Geof-

[1] S. Bern., *in Vit. S. Malach.*, c. ult.
[2] Serm. *de S. Malach.*

Digitized by Google

froi, son disciple, le rapporte dans le quatrième Livre de la Vie qu'il a donnée de son bienheureux maître. Saint Malachie fut canonisé par une bulle de Clément III ou Clément IV, la troisième année de son pontificat. Cette bulle est adressée au Chapitre des Cisterciens [1].

Deux choses, dit saint Bernard [2], firent un saint de Malachie : une douceur parfaite, une foi vive. Par la première de ces vertus, il était mort à lui-même. Par la seconde, son âme était intimement unie à Dieu. Il est donc vrai de dire qu'il se « sanctifia par la foi et la douceur [3]. » Nous ne pouvons nous sanctifier nous-mêmes qu'en faisant usage des mêmes moyens. Que saint Malachie fût parfaitement mort à lui-même, c'est ce que prouve la conduite qu'il tint par rapport au Siége métropolitain d'Armagh : il ne le garda qu'autant qu'il y eut des dangers et des contradictions à essuyer, et il n'y eut pas plus tôt rétabli la paix qu'il le quitta. Il était également mort au monde. N'en avons-nous pas la preuve dans son amour pour les souffrances et la pauvreté, dans ce dévoûment volontaire où il vivait au milieu de la prospérité : toujours pauvre pour lui-même, il n'était riche que pour les pauvres, dit saint Bernard. Ce Père trace en lui le caractère d'un véritable Pasteur, en nous apprenant que l'amour-propre et le monde étaient crucifiés dans son cœur, et qu'il savait allier la solitude intérieure avec l'application aux fonctions du ministère. « Il paraissait vivre uniquement pour lui-même, et il était si dévoué au service du prochain, qu'on eût dit qu'il ne vivait que pour les autres [4]. L'accomplissement des différents devoirs était en lui si admirable, que la charité ne prenait rien sur ce qu'il devait au salut de sa propre âme, et que le soin de sa propre sanctification ne l'empêchait point de se livrer au service de ses frères. En le voyant occupé des fonctions pastorales, vous auriez cru qu'il était né pour les autres, et non pour lui-même. D'un autre côté, en considérant son amour pour la retraite et la continuité de son recueille-

[1] Mabil., *ibid.*, p. 698. — [2] Serm. *de S. Malach.* — [3] Eccle., XI, 5.
[4] *Totus suus, et totus omnium erat,* etc. S. Bern., Serm. II, *de S. Malach.*

Digitized by Google

ment, vous l'eussiez pris pour un homme que ne vivait que pour Dieu et pour lui-même. »

LE BIENHEUREUX SIMON BALLACHI,

FRÈRE-LAI DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Simon Ballachi, fils d'un grand seigneur des environs de Rimini, vivait au milieu du XIIIe siècle. Il eut d'abord une jeunesse désordonnée. Mais une grâce de Dieu le ramenant à la lumière, il vit ses fautes, et frémit du péril où il était. Sa conversion fut vive et sincère. Quoiqu'ayant fait des études brillantes, il voulut s'humilier, et alla s'offrir aux Dominicains de Rimini, pour être frère-lai. Il fut accueilli, et dès lors il se dévoua aux fonctions les plus humiliantes et les plus rudes. C'est lui qui fendait et sciait le bois, qui portait l'eau, qui entretenait le jardin, qui balayait le monastère, et il passa dans ces rudes travaux toute sa vie, qui fut assez longue, car il ne mourut qu'en 1319. Après un demi-siècle d'expiation, il fit une mort toute sainte. On le fête le 3 novembre.

LA BIENHEUREUSE HÉLÈNE,

CLARISSE.

Cette Bienheureuse, née de l'illustre famille des Enselmini, fut admise à l'âge de douze ans dans le couvent d'Arcelle, près de Padoue. Elle y brilla par sa ferveur et sa douce et vive piété. Mais elle conquit aussi l'admiration de tous, lorsqu'affligée d'infirmités qui lui ôtèrent tout mouvement du corps, et qui durèrent seize ans, elle ne laissa jamais échapper ni une plainte, ni un soupir, et subit cette épreuve avec une patience qu'on regarda comme un miracle. Le Ciel s'ouvrit pour elle le 3 novembre de l'an 1242.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME-DU-BIEN-MOURIR.

Il existe, dans la paroisse de Fontgombault, une dévotion qui prit autrefois naissance sous le doux et touchant vocable de *Notre-Dame-du-Bien-Mourir*, et qui a pour but de nous obtenir

Digitized by Google

par l'intercession de l'auguste et très-sainte Mère de Dieu, la grâce si précieuse d'une bonne mort. Elle remonte à une époque déjà reculée selon les documents les plus authentiques et les plus certains, qui nous démontrent, jusqu'à l'évidence, l'antiquité de son origine.

C'était vers le milieu du XII^e^ siècle. La magnifique église abbatiale, actuellement possédée par les pieux enfants de saint Bernard, avait à peine reçu son couronnement et sa consécration, que déjà le nouveau sanctuaire écoutait les premières prières adressées à Notre-Dame-du-Bien-Mourir; et la dévotion à la Très-Sainte Vierge, invoquée sous ce titre, fut embrassée avec ardeur par la religieuse population de nos contrées. Aussi les habitants de Fontgombault n'ont-ils pas cessé d'entourer d'une vénération spéciale une statue élevée en l'honneur de Notre-Dame qu'ils ont, de tout temps, considérée comme miraculeuse, fondant leur pieuse croyance sur deux faits mémorables consignés dans l'histoire et la tradition constante du pays. Je me fais un devoir de les reproduire ici avec la plus scrupuleuse exactitude.

En 1559, les luthériens d'Allemagne, attirés en France par les partisans de la secte impie, pénétrèrent jusque dans le Berry sous la conduite de Wolgan, duc des Deux-Ponts, marquant leurs différentes étapes par le pillage et la destruction des temples que la foi de nos pères avait élevés en l'honneur de la très-sainte Vierge. La splendide église du monastère de Fontgombault était une proie digne de leurs ardentes convoitises et de leurs sacriléges fureurs; aussi, ont-ils résolu de la détruire de fond en comble. Bientôt ils sont à l'œuvre, s'acharnant à briser et à mutiler les saintes images qu'ils y rencontrent. Seule, la statue de Notre-Dame-du-Bien-Mourir devint l'objet d'une protection visible du Ciel, puisque seule elle échappa aux atteintes de ces furieux iconoclastes.

La Révolution de 89 vint à son tour pour achever l'œuvre de destruction commencée par la réforme. Elle se précipita comme un torrent sur l'abbaye, et, en un instant, les nombreux bâtiments qui en dépendaient n'offrirent plus aux regards attristés

Digitized by Google

qu'un monstrueux amas de ruines. Cependant, au milieu de cette affreuse dévastation, un seul objet sacré avait été épargné, et c'était encore la statue de Noire-Dame-du-Bien-Mourir ! Un des démolisseurs l'aperçoit, et il a juré, dans sa fureur impie, que cette fois elle tombera sous ses coups. Soudain, il s'est élancé, armé d'un instrument de destruction. Mais au moment où il le tient levé au-dessus de sa tête, prêt à frapper l'auguste image, il hésite, il tremble, il chancelle, il est violemment jeté par terre ! Une main invisible l'avait lui-même frappé à mort.

Aussi, les habitants de Fontgombault ont-ils toujours témoigné une tendre dévotion à Notre-Dame, qu'ils s'empressent d'invoquer, pour qu'Elle soulage leurs pauvres malades, qu'Elle les fortifie dans les dernières luttes de l'agonie et leur obtienne la grâce d'une bonne mort. Jusque-là leur confiance n'a pas été trompée, et les cas sont nombreux où la Très-Sainte Vierge leur a fait ressentir les merveilleux effets de sa puissante protection.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Fête de saint Quart, disciple des Apôtres.

A Césarée en Cappadoce, les saints martyrs Germain, Théophile, Césaire et Vital, qui sacrifièrent leur vie pour la foi, durant la persécution de Dèce.

1 TERTIO NONAS NOVEMBRIS.

Natalis sancti Quarti Apostolorum discipuli. — Cæsareæ in Cappadocia sanctorum Martyrum Germani, Theophili, Cæsarii et Vitalis, qui in persecutione Deciana optime duxerunt martyrium. — Cæsaraugustæ sanctorum innumerabilium martyrum, qui sub Daciano Hispaniarum præside mirabiliter occubuerunt pro Christo. — Viterbii sanctorum martyrum Valentini presbyteri et Hilarii diaconi, qui in persecutione Maximiani ob Christi fidem cum saxi pondere in Tiberim præcipitati, et inde ab Angelo divinitus erepti, demum abscissis cervicibus coronam martyrii perceperunt. — In Anglia sanctæ Wenefridæ virginis et martyris. — In monasterio Clarævallensi depositio sancti Malachiæ episcopi Connerthensis in Hibernia, qui multis virtutibus suo tempore claruit : cujus vitam sanctus Bernardus Abbas conscripsit. — Eodem die sancti Huberti Tungrensis episcopi. — Viennæ sancti Domni episcopi et confessoris. — Item depositio sancti Pirmini Meldensis episcopi. — Romæ sanctæ Sylviæ, matris sancti Gregorii Papæ.

Digitized by Google

A Saragosse, un nombre considérable de saints Martyrs, qui, sous le président Dacien, souffrirent une mort glorieuse pour Jésus-Christ.

A Viterbe, les saints martyrs Valentin, prêtre, et Hilaire, diacre, qui, durant la persécution de Maximien, furent, pour la foi de Jésus-Christ, jetés dans le Tibre avec une grosse pierre au cou; mais, retirés du fleuve miraculeusement par un ange, on leur coupa la tête, et ils reçurent ainsi la couronne du martyre.

En Angleterre, sainte Vénéfride, vierge et martyre.

Au monastère de Clairvaux, décès de saint Malachie, évêque de Conerth, en Irlande, que de grandes vertus rendirent célèbre en son temps. Saint Bernard a écrit sa Vie.

Le même jour, saint Hubert, évêque de Tongres.

A Vienne, saint Domnin, évêque et confesseur.

Au même lieu, décès de saint Pirmin, évêque de Meaux.

A Rome, sainte Sylvie, mère de saint Grégoire, pape.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Papoul, compagnon de saint Saturnin, martyr.

Saint Valentinien, évêque de Salerne en 500.

Sainte Androna, martyre en Grèce, honorée en Orient.

Saint Gaudiose, évêque de Tarragone.

Saint Pacacien, compagnon des premiers Apôtres des Gaules.

Saint Hubert, évêque de Forli.

Le bienheureux Bérard, confesseur dans l'Abruzze, au XII^e^ siècle.

Sainte Odrade, vierge.

Saint Avance, confesseur.

Saint Gobrien, évêque.

Saint Ebrégilise, évêque de Maëstricht.

Saint Euphrosyn, évêque en Pamphilie.

Saint Egèce, missionnaire dans le Rouergue.

Saint Preuil, ou Procul (*Proculus*), évêque d'Autun au III^e^ siècle. Il est le premier de ce nom.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Baecher(prénoms inconnus), prêtre d'Angers, pour refus de serment schismatique, fut condamné à mort par la commission militaire qu'on venait d'établir à Angers, et exécuté le 3 novembre 1793.

Digitized by Google

QUATRIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Charles Borromée, cardinal, archevêque de Milan. — Saint Vital et saint Agricole, martyrs. — Saint Piérius, prêtre d'Alexandrie. — Saint Amans, évêque de Rodez. — Saint Namace, évêque de Clermont. — Saint Ludre. — Saint Joannice, abbé en Bithynie. — Saint Clair, prêtre et martyr. — Saint Clair, martyr de la chasteté. — Saint Brinstan, évêque de Winchester. — Saint Gilbert, abbé de Fontenelle. — Le Bienheureux Robert de Loc Renan, évêque de Quimper. — La bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne. — Le vénérable P. Charles Faure, fondateur de la Congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT CHARLES BORROMÉE,

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE MILAN [1].

Saint Charles Borromée, le modèle des évêques et le restaurateur de la discipline ecclésiastique dans ces derniers temps, était fils de Gilbert Borromée, comte d'Arona, et de Marguerite de Médicis, sœur de Jean-Jacques de Médicis, marquis de Marignan, et neveu du cardinal Jean-Ange de Médicis, qui fut depuis pape sous le nom de Pie IV. La famille des Borromée, une des plus anciennes de la Lombardie, a produit plusieurs hommes célèbres dans l'Église et dans l'État. Le père et la mère du Saint se rendirent surtout recommandables par leurs vertus.

[1] Augustin Valério, depuis cardinal-évêque de Vérone, et Charles Bascapé ou a *Basilica S. Petri*, général des Barnabites, puis évêque de Novare, lesquels avaient eu le bonheur de vivre avec le Saint, ont écrit sa Vie en latin avec beaucoup d'exactitude. Elle a été aussi écrite en italien, et d'une manière plus détaillée, par Pierre Giussano, prêtre de la Congrégation des Oblats de Milan, qui avait également vécu avec le saint Archevêque. D'après ces trois Vies originales, on en a donné plusieurs autres, et l'on doit distinguer, entre toutes, celle qui se trouve dans l'histoire de Milan, par Ripamont, et qui comprend huit livres de cet ouvrage. Ciaconius parle de saint Charles, dans ses *Vitæ Pontif. et Cardin.*, t. III, p. 891.

Digitized by Google

Le comte Gilbert se conduisit avec tant de sagesse pendant les guerres des Français et des Espagnols dans la Lombardie, qu'il sut se concilier l'estime des deux cours ; et lorsque l'empereur Charles-Quint fut paisible possesseur du duché de Milan, il lui confia des emplois très-importants. Il avait une piété éminente, et il communiait tous les dimanches. Chaque jour il récitait à genoux l'office de l'Eglise : souvent il allait se renfermer dans une petite chapelle du château d'Arona, où il se revêtait d'un habit de pénitent, et passait plusieurs heures de suite à s'entretenir avec Dieu dans l'oraison. Comme il priait habituellement à genoux, il s'y était formé une espèce de calus. Ses fermiers et ses vassaux le regardaient comme leur père ; il prenait soin de tous les orphelins, et il distribuait des aumônes si abondantes, que ses amis l'accusaient de faire tort à ses enfants. Mais il avait coutume de leur répondre que, s'il avait soin des pauvres, ses enfants trouveraient en Dieu un père qui pourvoirait à leurs besoins. Jamais il ne se mettait à table, qu'il n'eût fait quelque aumône. Son amour pour la mortification égalait sa charité pour les pauvres. La comtesse Marguerite était de son côté le modèle de toutes les dames de qualité qu'il y avait à Milan. Elle s'abstenait de toutes visites dangereuses ou inutiles, et elle ne sortait presque jamais que pour aller à l'église ou dans quelque monastère.

De ce mariage naquirent six enfants, deux garçons et quatre filles : le comte Frédéric, qui épousa depuis la sœur du duc d'Urbin, et Charles, dont nous écrivons la vie ; Isabelle, qui se fit religieuse dans le monastère dit des Vierges, à Milan ; Camille, qui fut mariée à César Gonzague, prince de Malfeto ; Jérônime, qui épousa le fils aîné du prince de Vénosa ; et Anne, qui fut mariée à Fabricio, fils aîné de Marc-Antoine Colonne, prince romain et vice-roi de Sicile. Tous ces enfants furent les imitateurs de la vertu de leur père et de leur mère ; mais on distinguait entre eux, Anne et Charles, qu'un goût décidé pour la piété avait singulièrement unis. Ils avaient une sainte émulation pour les austérités de la pénitence. Anne, quoique engagée dans le monde, priait avec un recueillement qui étonnait

Digitized by Google

tous ceux qui la connaissaient. Pour être en état d'assister les pauvres avec plus de libéralité, elle retranchait sur les dépenses de sa table, de ses habits et de son entretien. Ses vertus et la sainte éducation qu'elle donna à ses enfants la rendirent l'admiration de la Sicile et de toute l'Italie. Elle mourut à Palerme en 1582.

Charles, son frère, était né le 2 octobre 1538, dans le château d'Arona, situé sur les bords du lac Majeur[1], à quatorze milles de Milan. Dès son enfance, il donna des preuves certaines de la sainteté à laquelle il désirait parvenir un jour. Il aimait les exercices de piété ; il s'appliquait à l'étude, et ses amusements mêmes ne respiraient que l'amour du service de Dieu. Des inclinations si heureuses firent juger à ses parents qu'il était né pour l'état ecclésiastique, et il reçut la tonsure dès que son âge put le lui permettre. Le père cependant ne se détermina que d'après le choix de son fils ; il respectait trop les lois de l'Église, pour imiter ces parents qui décident de la vocation de leurs enfants sans consulter la volonté de Dieu, et qui ne se conduisent dans une affaire aussi importante, que par des vues purement temporelles, ou par le propre intérêt de leur famille. Charles, malgré son extrême jeunesse, annonçait par sa modestie et par la simplicité de ses habits, qu'il connaissait la sainteté de l'état qu'il avait embrassé.

Il n'avait encore que douze ans, lorsque Jules-César Borromée, son oncle, lui résigna l'abbaye de Saint-Gratinien et de Saint-Félin. Cette riche abbaye, de l'Ordre de Saint-Benoît, *était* dans le territoire d'Arona ; et il y avait longtemps qu'elle était possédée en commende par des ecclésiastiques de la maison de Borromée. Charles, qui connaissait déjà les Règles, représenta respectueusement à son père, qu'après avoir pris sur ses revenus de quoi fournir à son éducation et au service de l'Église, le reste appartenait aux pauvres, et que tout autre usage serait illégitime. Le comte pleura de joie, en voyant de

[1] Il y a dans ce grand lac, qui a trente-neuf milles de long sur cinq à six de large, une île fort agréable, où est située la *villa de Borromeo*, qui appartient à la famille de ce nom.

Digitized by Google

tels sentiments dans son fils. Il se chargea de l'administration des biens de l'abbaye pendant la minorité de Charles ; mais il tenait un compte exact de toute la dépense et il lui laissait la liberté d'employer le surplus en aumônes.

Charles apprit la grammaire et les humanités à Milan. Son père l'envoya ensuite à l'université de Pavie, où il étudia le droit civil et canonique, sous François Alciat. C'était un canoniste célèbre, que le Saint fit depuis élever au cardinalat. Il remplissait la chaire d'André Alciat, son prédécesseur, qui, selon M. de Thou, bannit le style barbare des écoles et des écrits des juristes. On sait combien l'étude du droit canonique est utile ; les articles de la foi et de la condamnation des hérésies y sont expliqués ; souvent on y trouve mieux que dans certains traités de théologie morale, la décision des cas pratiques, et le développement des devoirs du christianisme. Rien de plus respectable que les autorités qui y sont citées ; ce sont : l'Écriture, la tradition, les canons des conciles, la loi naturelle. Cette étude qui suppose une certaine connaissance du droit civil, est d'une grande importance pour ceux qui sont chargés de la conduite des âmes, et surtout pour les premiers pasteurs.

Comme Charles avait de la difficulté à parler, et que d'ailleurs il aimait à garder le silence, quelques personnes crurent qu'il avait peu de dispositions pour l'étude du droit. Il y fit cependant de rapides progrès, parce qu'il joignait la solidité du jugement à une application soutenue. Il était, par sa piété, sa prudence et la régularité de toute sa conduite, le modèle des étudiants de l'université de Pavie. Une vigilance continuelle sur lui-même le préserva de tous les écueils. Plusieurs fois on tendit des piéges à son innocence ; mais la retraite et la prière le firent triompher des attraits du vice. Il communiait toutes les semaines, à l'exemple de son père ; il évitait les liaisons ou les visites qui auraient pu troubler ou déranger ses exercices de religion. Cet amour de la retraite ne l'empêchait cependant pas de recevoir avec beaucoup d'affabilité tous ceux qui désiraient lui parler. La mort de son père l'ayant fait revenir à Milan, en 1558, il mit ordre aux affaires de sa famille avec une

Digitized by Google

sagesse surprenante, et retourna à Pavie. Son cours de droit achevé, il prit le grade de docteur vers la fin de l'année suivante.

Quelque temps auparavant, le cardinal de Médicis, son oncle, lui résigna une seconde abbaye avec un prieuré. Il n'augmenta point pour cela sa dépense; il n'y eut que les pauvres qui gagnèrent à l'accroissement de sa fortune. Il n'avait même accepté ces bénéfices que dans la vue de fonder un collége à Pavie. Lorsqu'il eut pris le grade de docteur, il revint à Milan. Ce fut dans cette ville qu'il reçut la nouvelle de l'élévation du cardinal de Médicis, son oncle, à la papauté. Cette élection se fit le 26 décembre 1559. Comme le nouveau Pape était patricien de Milan, il y eut de grandes réjouissances dans cette ville, et l'on vint en cérémonie complimenter ses deux neveux. Charles ne donna aucun signe de joie extraordinaire en cette occasion. Il persuada même au comte Frédéric, son frère, de s'approcher avec lui des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Le comte fit le voyage de Rome pour aller complimenter son oncle. Mais Charles resta à Milan, où il continua le même genre de vie.

Cependant le Pape lui manda de venir à Rome, et le retint dans cette ville. Il le fit cardinal le dernier jour de la même année; et le 8 février suivant, il le nomma archevêque de Milan, quoiqu'il ne fût que dans sa vingt-troisième année. Il le créa en même temps protonotaire, et le chargea du soin de rapporter les affaires de l'une et de l'autre signature. Le Saint mit tout en œuvre pour ne point accepter ces dignités, et il refusa constamment celle de camerlingue, qui est la seconde et la plus lucrative de la cour romaine. Le Pape le chargea encore de la légation de Bologne, de la Romagne et de la Marche d'Ancône; il le fit de plus protecteur de la couronne de Portugal, des Pays-Bas, des cantons catholiques de la Suisse, des Ordres religieux de Saint-François et des Carmes, des chevaliers de Malte, etc. La confiance que son oncle avait en lui était sans bornes, et il gouvernait en quelque sorte l'Église sous son nom. Mais s'il recevait de lui tant de marques d'affection et de tendresse, il les payait par un juste retour; il donnait aux affaires

Digitized by Google

la plus grande attention; il les suivait avec zèle; il les discutait avec sagesse, et il en rendait la décision facile; en un mot, il était la consolation et l'appui du Souverain Pontife dans toutes les peines et les difficultés qu'entraîne le gouvernement de l'Église.

La gloire de Dieu était la fin principale que Charles se proposait dans chacune de ses actions et de ses entreprises. On ne pouvait s'empêcher d'admirer son parfait désintéressement. Son impartialité n'était pas moins admirable; les considérations les plus puissantes n'influaient jamais dans ses jugements. Comme il est très-facile de tomber dans l'erreur, il avait toujours auprès de lui des personnes d'une prudence et d'une vertu reconnues, qu'il écoutait avec docilité, et sans l'avis desquelles il ne prenait aucun parti. L'État ecclésiastique le regardait comme son père; les provisions y furent toujours abondantes, et à un prix qui ne grevait point les indigents. La justice s'y administrait avec autant de promptitude que d'intégrité. Les contradictions ne le rebutaient point; il écoutait toutes les plaintes, et rendait à chacun ce qui lui était dû. La multiplicité des affaires ne l'empêchait point de les expédier, parce qu'il était infatigable, qu'il s'abstenait des amusements inutiles, et qu'il savait distribuer son temps avec sagesse. Il en trouvait encore pour la prière, pour l'étude et pour la lecture des livres de piété. Il aimait aussi à lire les anciens philosophes, et il avoua depuis qu'il avait beaucoup profité de l'*Enchiridion* d'Epictète.

Les gens de lettres, qui rapportaient leurs connaissances à l'utilité publique, trouvaient en lui un protecteur zélé; il excitait parmi le clergé l'amour des sciences relatives à la religion. Pour remplir cet objet, et pour bannir en même temps l'oisiveté de la cour du Pape, il établit au Vatican une académie composée d'ecclésiastiques et de laïques. Il s'y tenait de fréquentes conférences, dont le but était d'animer à la pratique de la vertu et de favoriser les progrès des bonnes études [1]. Il sortit

[1] Les conférences de saint Charles furent imprimées à Venise en 1748, sous le titre de *Noctes Vaticanæ*. Le Saint leur donna lui-même ce titre, parce qu'il

Digitized by Google

de cette académie, des évêques, des cardinaux et un Pape, qui est Grégoire XIII. Ce fut là que le Saint vainquit à la longue la difficulté qu'il avait de parler; il acquit même l'habitude de s'exprimer avec facilité, ce qui depuis le rendit propre à prêcher la parole de Dieu avec fruit et avec dignité; et c'était ce qu'il avait toujours le plus désiré [1]. Il perfectionna son style, en lisant les ouvrages philosophiques de Cicéron qu'il aimait beaucoup.

Charles, pour se conformer à l'usage de la cour de Rome, se logea dans un beau palais qu'il fit meubler magnifiquement. Il prit un équipage somptueux, et eut une table et un train proportionnés à son rang. Mais son cœur ne tenait point à cette pompe extérieure; ses sens étaient mortifiés au milieu du faste de la grandeur; sa douceur et son humilité n'en souffrirent aucune atteinte. Il ne vit que des dangers dans le crédit dont il jouissait et dans les honneurs qui l'environnaient. Attentif à veiller sur lui-même, il ne cherchait en tout que l'établissement du règne de Jésus-Christ. Il soupirait sans cesse après la liberté des saints, et il n'y avait que l'obéissance au Chef de l'Église qui pût le retenir à Rome.

Comme il ne lui était pas possible de gouverner par lui-même le diocèse de Milan, il demanda pour évêque suffragant Jérôme Ferragata, afin qu'il fît en son nom les visites nécessaires et qu'il exerçât les fonctions épiscopales. Il nomma aussi vicaire général un ecclésiastique d'une grande expérience, et qui joignait le savoir à la piété. C'était Nicolas Ormanetto, qui avait été déjà vicaire général de Vérone, et qui avait depuis accom-

les tenait la nuit, à cause de la multiplicité des affaires publiques qui l'occupaient tout le jour. Dans les premières années, on y discuta plusieurs points de littérature, de philosophie et d'histoire naturelle. Mais saint Charles voulut, après la mort du comte Frédéric son frère, qu'elles n'eussent plus pour objet que des matières de religion. Elles continuèrent pendant les cinq années qu'il passa à Rome. Celles qui sont imprimées traitent des huit béatitudes, de l'abstinence, des moyens de se prémunir contre l'impureté, la paresse, la vanité, etc. Il s'y trouve un discours admirable sur l'amour de Dieu, intitulé *de Charitate*.

[1] Voyez Carolus à Basilica S. Petri, *in vita S. Car. Borrom.*, l. I, c. III, et Saxius, in Præf. *in Hom. S. Caroli*, t. I.

Digitized by Google

pagné le cardinal Polus dans sa légation d'Angleterre. De retour en Italie, il n'avait voulu d'autre place que celle de simple curé dans le diocèse de Vérone. Le saint Archevêque, malgré toutes ces précautions, avait toujours des inquiétudes sur l'article de la résidence ; il ne pouvait parfaitement se tranquilliser, quoique son éloignement de Milan ne fût point volontaire, et que ses occupations habituelles eussent pour objet le bien de l'Église universelle.

Sur ces entrefaites, le pieux et savant Barthélemy des Martyrs, archevêque de Brague, vint de Trente à Rome, pour voir le Souverain Pontife. Charles lui ouvrit son cœur et lui communiqua ses perplexités, comme à un vrai serviteur de Dieu, qui était plus en état que personne d'éclaircir ses doutes par une sage décision. « Il y a longtemps, lui dit-il, que je prie le Seigneur avec toute la ferveur dont je suis capable, de m'éclairer sur l'état dans lequel je vis. Vous voyez quelle est ma situation. Vous savez ce que c'est que d'être neveu d'un Pape, et neveu tendrement aimé. Vous n'ignorez pas ce que c'est que de vivre à la cour de Rome. Les dangers qui m'environnent sont innombrables ; mais ils ne me sont pas tous connus encore. Que dois-je faire à l'âge où je suis, sans expérience, sans autre secours que le désir d'obtenir la grâce de Dieu ? Je me sens un grand amour pour la pénitence ; je suis déterminé à préférer mon salut à toutes choses ; je pense quelquefois à rompre mes chaînes, et à me retirer dans un monastère, afin d'y vivre comme s'il n'y avait que Dieu et moi dans le monde. » Ce discours fut accompagné d'un ton de candeur et de franchise qui charma l'archevêque de Brague. Celui-ci, pour tranquilliser le Saint, lui montra, par des raisons solides, qu'il ne devait point quitter la place où la Providence l'avait appelé ; que ses occupations, se rapportant au service de l'Église universelle, étaient dans l'ordre ; qu'il devait rester auprès de son oncle, qui, à cause de son grand âge, avait besoin de secours ; mais qu'il devait être dans la disposition d'aller gouverner son Église en personne, aussitôt qu'il en trouverait l'occasion. Charles, qui sentait renaître le calme dans son âme, embrassa Barthélemy

Digitized by Google

des Martyrs ; il lui dit que Dieu l'avait envoyé à Rome pour lui, et qu'il était délivré du poids accablant qu'il avait eu jusqu'alors sur le cœur. Il ajouta que, connaissant désormais la volonté du Ciel, il tâcherait de l'accomplir avec fidélité, et qu'il ne cesserait d'implorer le secours de la grâce qui lui était si nécessaire [1]. Il savait, en effet, que la défiance de soi-même ne doit pas dégénérer en pusillanimité ; qu'il faut y joindre une ferme confiance en Dieu; que le Seigneur soutient ceux qu'il a destinés à travailler pour sa gloire ; qu'il emploie souvent les instruments les plus faibles pour la réussite des plus grandes entreprises ; que les pasteurs surtout sont en droit de dire avec l'Apôtre, *qu'ils peuvent tout en celui qui les fortifie.*

Au mois de novembre de l'année 1562, Charles se vit enlever, par une fièvre aiguë, son frère unique, qui était à la fleur de l'âge, et qui jouissait de la fortune la plus brillante. Il supporta une perte aussi cruelle avec une résignation surprenante ; la vivacité de sa foi l'élevant au-dessus des sentiments de la nature, il adora secrètement les décrets de la Providence, tout rigoureux qu'ils étaient ; et le malheur qu'il éprouvait lui fournit une nouvelle preuve de l'instabilité des choses humaines. Ses amis, le Pape lui-même, le pressèrent de quitter l'état ecclésiastique et de se marier, pour être le soutien et la consolation de sa famille. Mais il refusa de se rendre à leurs sollicitations ; et afin de s'en délivrer pour toujours, il reçut les ordres sacrés et se fit ordonner prêtre avant la fin de la même année. Peu de temps après, il fut fait grand pénitencier et archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure. Ce fut dans le même temps qu'il fonda un collége à Pavie, pour l'éducation des jeunes clercs de Milan, et qu'il obtint diverses bulles relatives à la réformation de plusieurs abus qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique.

L'année suivante est mémorable par la clôture du concile de Trente, qui avait été souvent interrompu et repris. La dernière

[1] Voyez Ripamont, *de Vita Caroli*, l. II, c. II ; Sacy, *Vie de Barthélemy des Martyrs*, l. II, c. XXIII, p. 263 ; Touron, *Hom. illustr.*, t. IV, p. 638.

Digitized by Google

session se tint les 3 et 4 décembre 1563. Les décrets des sessions précédentes, tenues sous Paul III, Jules III et Pie IV, y furent confirmés et souscrits par quatre légats du Saint-Siége, par deux cardinaux, trois patriarches, vingt-cinq archevêques, cent soixante-huit évêques, trente-neuf députés de prélats absents, sept abbés, et sept généraux d'Ordres religieux. Les difficultés qui survinrent, et qui furent suscitées par l'empereur, par le roi de France, par le roi d'Espagne, etc., parurent plus d'une fois insurmontables; mais elles furent enfin levées, et on en fut redevable au zèle, à la prudence, et sans doute aux prières de saint Charles Borromée; il informa les évêques et les princes du mauvais état de la santé du Pape son oncle; et il employa des sollicitations si pressantes auprès d'eux, qu'il les détermina enfin à accélérer la clôture du Concile.

Cette vénérable assemblée ne fut pas plus tôt séparée, que le saint Archevêque se mit en devoir de faire exécuter tous les décrets qui avaient été formés pour la réformation de la discipline. Ce fut par son conseil que le Pape exhorta fortement les évêques à fonder des séminaires, conformément au vœu du Concile; et pour leur donner l'exemple, il en fonda un à Rome, dont la conduite fut confiée aux Jésuites. Pour prémunir plus sûrement les fidèles contre les nouvelles erreurs, Pie IV publia, en 1564, la profession de foi qui porte son nom, et que devaient souscrire tous ceux qui était nommés à des bénéfices, à des dignités, etc. Le Concile avait recommandé au Pape de faire réviser le Missel et le Bréviaire, et de composer un catéchisme. Saint Charles se chargea de faire travailler à ce dernier ouvrage; et pour cet effet il retint quelque temps à Rome le pieux et savant François Foreiro. C'était un religieux Dominicain qui avait assisté au Concile, en qualité de théologien du roi de Portugal. Il fut aidé, dans son travail, par Léonard Marini, archevêque de Lanciano, et par Gilles Forscarari, évêque de Modène. Le Catéchisme qu'ils composèrent est celui qu'on appelle Catéchisme de Trente, Catéchisme Romain ou *ad parochos*. L'érudition, l'exactitude, la précision s'y trouvent réunies à l'élégance et la pureté du style. Les connaisseurs portent le même

Digitized by Google

jugement du style des actes de l'Église de Milan, ou des conciles de saint Charles Borromée. Et c'est avec raison que le Saint ne négligeait point cette partie du discours ; un langage barbare dégrade la sublimité des oracles de la religion, et ils paraissent presque tout différents, lorsque la dignité de l'expression répond à celle du sujet. Aussi notre Saint avait-il toujours auprès de lui des personnes recommandables autant par leur savoir que par leurs vertus. Mais pour revenir au Catéchisme du Concile de Trente, il fut publié en 1566.

Pendant que le Saint fut à Rome, il eut pour directeur de sa

[1] Quelques auteurs, avec Melchior Cano, *de Locis Theologicis*, recommandent aux jeunes étudiants en théologie, de lire le Catéchisme romain et les Actes de l'Église de Milan, pour apprendre à bien parler latin sur les matières ecclésiastiques. Ce fut Julio Poggiani qu'on chargea de polir le style du Catéchisme du concile de Trente. Ce savant était alors secrétaire de saint Charles Borromée. Il écrivait en latin avec autant d'élégance que Bembo, Sadolet et Manuce. Le P. Lagomarsini, jésuite de Rome, a prouvé, *Not. in Gratiani epistola ad card. Commendonem*, Romæ, 1756, contre Graveson, *Hist. Eccles.*, t. VII, p. 146, edit. Venetæ, ann. 1740 ; et contre Apostolo-Zeno, *Annot. in Bibl. eloquentiæ italæ*, t. XI, p. 131, ed Venetæ, 1733, qu'on ne pouvait faire honneur à Paul Manuce du style de ce Catéchisme.

Poggiani accompagna saint Charles à Milan, et mit en latin les Actes du premier concile que tint le saint Archevêque. Il mourut peu de temps après, à l'âge de quarante-six ans.

Le cardinal Carlo Rezzonico, depuis Pape sous le nom de Clément XIII, recommanda à tous les ecclésiastiques de lire assidûment, après l'Écriture et les canons, les discours de quelques Pères, notamment de saint Chrysostome et le saint Charles Borromée, avec les Actes de l'Église de Milan et le Catéchisme romain. Voyez sa *Breve Notizie per buona direzione delle anime*, imprimée à Trente, en 1759, in-12.

Le même Pape, dans le bref où il condamna, en 1761, l'*Exposition de la doctrine chrétienne de Mezengui*, exhorte fortement les pasteurs à lire le Catéchisme romain sur chaque article de la doctrine chrétienne pour se mettre en état de l'expliquer aux fidèles.

Saint Charles prit également soin de la révision du *Missel* et du *Bréviaire romain*. Les rubriques qui sont un recueil de règles relatives aux rites qu'on doit observer dans la liturgie, composaient anciennement un livre à part. Burchard, maître des cérémonies, sous Innocent VIII, en donna la collection la plus exacte qui eût encore paru ; elle fut imprimée à Rome dans la première édition du *Pontifical*, en 1485, et insérée dans le missel imprimé à Venise en 1552. Saint Charles engagea le Pape Pie V à faire mettre les rubriques dans le meilleur ordre possible, et il fut décidé en 1570, qu'elles seraient insérées dans tous les missels.

Digitized by Google

conscience le savant P. Ribera, jésuite : c'était par ses conseil qu'il se conduisait dans ses différentes pratiques de piété. I aimait aussi à s'entretenir avec Foreiro, qui passa une année à Rome avant de retourner en Portugal, et il avait en lui un grande confiance. Il s'associa quelques personnes instruites de matières de la religion, et repassa avec eux ses études théolo giques.

Il diminua son train et renvoya une partie de ses domestique après avoir donné une récompense honnête à chacun d'eux. I se fit une loi de ne point porter de soie, et il en interdit aus l'usage à ceux qui composaient sa maison : la somptuosité fu bannie de sa table ; il jeûnait une fois la semaine au pain et l'eau, et il faisait chaque jour deux méditations d'une heur Rempli de tendresse pour son troupeau, il écrivait souvent son grand-vicaire pour le lui recommander, ce qu'il faisait de l manière la plus touchante. Il fit partir pour Milan quelque Jésuites embrasés de zèle pour la gloire de Dieu, et leur donn l'église de Saint-Vit, afin que, se fixant dans son diocèse, i fussent plus à portée d'y répandre la lumière de l'Évangile.

Conformément aux vues du saint Archevêque, Ormanetto je les fondements des bâtiments destinés à servir de séminaire ; publia le Concile de Trente, tint un synode qui fut fort nom breux, et fit la visite des églises et des monastères de la vill visita aussi plusieurs églises de la campagne. Mais il eut douleur de voir que son zèle n'avait pas le succès qu'il d sirait, et qu'il y avait des abus auxquels il ne lui était pas po sible de remédier. Il écrivit à saint Charles pour lui demand la permission de s'en retourner à sa cure, et pour lui repr senter qu'il n'y avait que lui qui pût rétablir l'ordre. Le Sain vivement affligé, fit de nouvelles instances auprès de son on et elles furent si pressantes qu'il obtint la liberté d'aller à Mil pour tenir un Concile provincial, et pour faire la visite de s diocèse. Avant son départ, le Pape le créa légat *à latere* po toute l'Italie.

Les princes étrangers avaient eux-mêmes une grande vén ration pour saint Charles, et plusieurs lui en donnèrent d

Digitized by Google

marques sensibles. Philippe II, roi d'Espagne, lui assura une pension considérable, et confirma en sa faveur la donation de la principauté d'Oria, qu'il avait faite au comte Frédéric Borromée, qui ne vivait plus.

Charles partit de Rome le 1er septembre 1565. Il s'arrêta quelques jours à Bologne, dont il était légat. Arrivé à Milan, il fut reçu avec une joie et une pompe qu'on ne peut imaginer ; le peuple s'écriait que c'était un autre saint Ambroise que le Seigneur lui envoyait. Il n'entra dans son palais qu'après avoir été faire sa prière dans la cathédrale. Il ne put se dispenser de recevoir les visites d'usage ; mais il abrégea le cérémonial autant qu'il lui fut possible. Le dimanche suivant, il fit à son peuple un discours fort pathétique. Peu de temps après, il ouvrit son premier Concile provincial. Il s'y trouva deux cardinaux étrangers, et onze suffragants de Milan. On comptait parmi ceux-ci Bernardin Scotti, cardinal de Trani, évêque de Plaisance ; Guy Ferrier, évêque de Verceil, auquel saint Charles donna, dans son Concile, le chapeau de cardinal, de la part du Pape ; le célèbre Jérôme Vida, évêque d'Albe [1] ; Nicolas Sfrondrate, évêque de Crémone, qui fut élevé depuis sur la chaire de saint Pierre, et prit le nom de Grégoire XIV. Les suffragants qui ne purent venir, envoyèrent des députés. Tout le monde fut surpris de la dignité et de la piété avec lesquelles le Concile fut célébré par un jeune cardinal qui n'avait que vingt-six ans. On ne le fut pas moins de la sagesse des règlements qui s'y firent, et qui avaient principalement pour objet la réception et l'observation du concile de Trente, la réformation du clergé, la célébration de l'office divin, l'administration des sacrements, la manière de faire le catéchisme, les dimanches et les fêtes, dans

[1] Vida, si connu par ses poésies latines, naquit à Crémone en 1470, fut fait évêque d'Albe dans le Montferrat en 1533, et mourut le 27 septembre 1566, à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Son *Art poétique*, son *Jeu d'Échecs*, sa *Christiade*, sont des poèmes excellents ; on estime encore singulièrement quelques-unes de ses hymnes et de ses pastorales ; mais on regarde le *Ver à soie* comme son chef-d'œuvre. Voyez de Thou, *Hist.*, lib. XXXVIII ; Baillet, *Jug. des Sav.* t. III ; et la vie de Vida, qui est à la tête de ses œuvres.

Digitized by Google

toutes les églises paroissiales. Le Pape, informé de tout ce qui s'était fait, écrivit à son neveu pour le féliciter [1].

Après la clôture du Concile, Charles entreprit la visite de son diocèse. Il fut obligé d'aller à Trente par Vérone, pour recevoir au nom du Pape les sœurs de l'empereur Maximilien II : Barbe, mariée à Alphonse d'Est, duc de Ferrare, et Jeanne, mariée à François de Médicis, duc de Florence. Il accompagna la première jusqu'à Ferrare, et la seconde jusqu'à Fiorenzola, dans la Toscane. Ce fut dans cette dernière ville qu'un courrier vint lui apprendre que le Pape était dangereusement malade. Il partit aussitôt pour Rome.

A son arrivée, il sut des médecins que la maladie du Souverain-Pontife était mortelle. Il alla le voir sans délai. Il ne fut pas plus tôt entré, qu'il lui dit, en lui montrant un Crucifix qu'il tenait à la main : « Très-Saint Père, tous vos désirs et toutes vos pensées doivent se tourner vers le Ciel. Voilà Jésus-Christ crucifié, qui est l'unique fondement de notre espérance : il est notre médiateur et notre avocat ; il est la victime qui a été immolée pour nos péchés, il est la bonté et la patience même ; sa miséricorde se laisse toucher par les larmes des pécheurs, et jamais il ne refuse le pardon à ceux qui le lui demandent avec un cœur véritablement contrit et humilié. » Il le conjura ensuite de lui accorder une faveur au-dessus de toutes celles qu'il avait déjà reçues de sa Sainteté. Le Pape lui dit qu'il lui accorderait tout ce qui serait en son pouvoir. « Ce que je vous demande, répliqua le Saint, c'est que vous mettiez à profit le peu de temps qui vous reste à vivre ; que vous ne pensiez plus aux choses de ce monde ; que vous ne vous occupiez plus que de l'affaire de votre salut, et que vous vous prépariez le mieux qu'il vous sera possible, au passage de l'éternité. » Le Pape ayant reçu cet avis avec reconnaissance, le saint cardinal donna les ordres les plus précis pour que personne ne l'entretint de choses étrangères à l'état où il se trouvait. Il ne le quitta point pen-

[1] Giussano, l. I, c. XI ; Raynald., ad ann. 1565, n. 26 ; Ciaconius, t. III, p. 892.

Digitized by Google

dant toute sa maladie, afin de fortifier de plus en plus les sentiments dont il était pénétré. Il lui administra lui-même le saint Viatique et l'Extrême-Onction : le Pape fut aussi assisté, dans ses derniers moments, par saint Philippe de Néri. Il mourut le 10 décembre 1565, à l'âge de soixante-six ans et neuf mois, après avoir siégé six ans moins seize jours. Il expira en prononçant ces paroles : *Seigneur, laissez présentement aller votre serviteur en paix.*

Quoique saint Charles eût beaucoup de crédit dans le Conclave où l'on était assemblé pour élire un nouveau Pape, il se comporta de manière à convaincre ses collègues qu'il ne cherchait que la gloire de Dieu et le bien de l'Église, et qu'il était supérieur à ces passions qui aveuglent si souvent les personnes même vertueuses, et qui gâtent quelquefois leurs bonnes actions. Il pensait d'abord à élire le cardinal Morone, qui s'était rendu très-recommandable à Trente par sa modération, son zèle et son expérience, ou le pieux cardinal Sirlet. Mais, se voyant arrêté par divers obstacles, il travailla de toutes ses forces à faire élire Pie V, quoiqu'il fût attaché aux Caraffa, et qu'il dût conséquemment ne pas aimer son oncle ni sa famille. Dans la lettre qu'il écrivit à cette occasion au cardinal Henri de Portugal, il lui mandait qu'en entrant au Conclave, son principal soin avait été de veiller sur lui-même et de bien examiner son cœur, afin qu'aucun intérêt humain n'influât sur son choix. Pie V, qui fut élu le 7 janvier 1566, mit tout en œuvre pour retenir notre Saint à Rome, et pour lui faire accepter tous les emplois dont il avait joui sous le Pontificat précédent. Mais Charles, qui brûlait du désir de remédier aux désordres qui régnaient dans son diocèse, sollicita si vivement la permission d'y retourner, qu'elle lui fut accordée. Le Pape lui demanda seulement quelques jours pour le consulter sur diverses affaires; il lui donna ensuite sa bénédiction, et le laissa partir.

Le saint Archevêque arriva à Milan au mois d'avril de la même année, et s'occupa avec le plus grand zèle de la réformation de son diocèse. Il commença par régler sa propre maison. Il pensait, et avec raison, qu'il aurait bien moins de

Digitized by Google

difficultés à éprouver lorsqu'on verrait pratiquer dans son palais ce qu'il prescrirait aux autres. Le caractère épiscopal exigeant la plus grande perfection, il travailla d'abord à sa propre sanctification. Il pratiquait des austérités incroyables, malgré les fatigues qu'entraînent les travaux continuels d'une vie toute apostolique ; ses jeûnes furent d'abord modérés, parce qu'il voulait endurcir son corps par degrés à la mortification. Il usait cependant de discrétion, afin d'être toujours en état de remplir ses fonctions. Pour exclure toute recherche de sa propre volonté, il prenait indifféremment pour sa nourriture la première chose qui se présentait. Plusieurs années avant sa mort, il se fit une loi de jeûner tous les jours au pain et à l'eau, excepté les dimanches et les fêtes, qu'il ajoutait au pain qu'il mangeait, un peu de légumes ou quelques fruits. Il s'était interdit l'usage de la viande, du poisson, des œufs et du vin. En carême, il ne mangeait pas de pain ; il ne vivait que de fèves bouillies et de figues sèches. Son abstinence était encore plus rigoureuse dans la Semaine Sainte. Pendant toute l'année, il ne faisait qu'un repas par jour. Lorsqu'il étudiait à Pavie, il eut une longue maladie dont les suites se firent sentir longtemps ; une pituite opiniâtre et violente dérangeait souvent sa santé : son abstinence l'en délivra sans aucun remède [1].

L'Archevêque de Valence en Espagne, et Louis de Grenade, pour lesquels le Saint avait une haute estime, lui écrivirent pour lui représenter, de la manière la plus forte, que son genre de vie était incompatible avec les travaux de l'épiscopat. Il répondit au premier que l'expérience lui avait fait éprouver le contraire ; que quant aux fatigues du ministère, il ne pouvait arriver un plus grand bonheur à un évêque, que de donner sa

[1] De là le proverbe de *remède du cardinal Borromée*, pour exprimer une abstinence longue et rigoureuse.

Louis Cornaro, noble vénitien, fut guéri par la sobriété, d'une complication de maladies qui avaient fait désespérer de sa vie, et vécut jusqu'à cent ans, en ne prenant par jour que douze onces de nourriture. Il mourut à Padoue en 1566. Son traité des *Avantages de la sobriété* a été traduit en latin par Lessius, qui rétablit sa santé en suivant la même méthode, et qui mourut en 1623 ; on l'a traduit aussi en français.

Digitized by Google

vie pour le service de l'Église que Jésus-Christ avait acquise par son sang, et conséquemment qu'il ne devait pas écouter une fausse délicatesse, lorsqu'il s'agissait de l'accomplissement de ses devoirs. Il répondit à Louis de Grenade, que les Chrysostôme, les Spiridion, les Basile, et d'autres évêques dont les diocèses étaient fort étendus, avaient vécu dans la pratique continuelle des veilles et du jeûne, et que cependant plusieurs d'entre eux étaient parvenus à un âge avancé. Le Pape Grégoire XIII lui adressa aussi un bref dans lequel il lui recommandait de modérer ses austérités. Le Saint le reçut à la fin du Carême, qu'il avait passé en ne vivant que de figues sèches ; il se permit, par obéissance, quelques petits adoucissements la dernière semaine. Il écrivit à Sa Sainteté pour l'assurer de sa docilité ; mais il lui manda en même temps qu'il savait par expérience qu'une vie sobre contribuait à la santé. Le Souverain-Pontife le laissa maître de vivre à l'avenir comme il le jugerait convenable ; le Saint reprit ses austérités ordinaires, et les continua jusqu'à sa mort.

Mais les pratiques dont nous venons de parler ne suffisaient point encore à son zèle pour la mortification. Il portait continuellement un rude cilice ; il dormait très-peu, et il passait dans la prière les nuits qui précédaient les grandes fêtes. Quand on l'exhortait à réparer par le sommeil les forces de la nature, il avait coutume de dire que Jean-Jacques de Médicis, son oncle, célèbre capitaine, et plusieurs autres généraux, dormaient peu la nuit, et qu'ils le faisaient assis sur une chaise. « Est-ce qu'un évêque, ajoutait-il, n'en pourrait pas faire autant, lui qui est obligé de faire la guerre à l'enfer? » Il dormait assis, ou couché sur un lit fort dur sans quitter ses habits. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les évêques de la province obtinrent de lui qu'il prendrait d'une manière moins pénible le repos dont il avait besoin ; il coucha depuis sur un lit couvert d'une paillasse, et dont la garniture respirait la plus grande pauvreté.

Sa patience à supporter le froid et les autres rigueurs des saisons était incroyable. Un jour qu'on voulait lui bassiner un

Digitized by Google

lit, il dit en souriant : « Le meilleur moyen de ne pas trouver le lit trop froid, c'est de se coucher plus froid que n'est le lit. L'évêque d'Asti, dans son oraison funèbre, s'exprime ainsi : « Il n'employait de ses revenus, pour son propre usage, que ce qui lui était nécessaire pour acheter un peu de pain et d'eau pour sa nourriture, et un peu de paille pour son lit. Étant avec lui, lorsqu'il faisait la visite de la vallée de Mesolcina, contrée extrêmement froide, je le trouvai qui étudiait pendant la nuit, enveloppé d'une simple robe noire toute usée et en lambeaux : Je lui représentai que c'était s'exposer à mourir de froid que de ne se pas mieux couvrir. Il me répondit en souriant : Que voulez-vous dire, puisque je n'ai pas d'autre robe? Celle que je suis obligé de porter le jour appartient à la dignité de cardinal; mais celle-ci est à moi, et je n'en aurai point d'autre, tant pour l'hiver que pour l'été. »

De cet amour de la mortification, naissait une humilité profonde, une douceur inaltérable, un parfait détachement de toutes les choses de la terre. Charles avait un tel mépris de soi-même, que les dignités éminentes dont il jouissait sous le Pontificat de son oncle ne lui inspirèrent jamais le moindre sentiment de vanité ; il ne les regardait que comme un fardeau pesant, et s'il les accepta, ce ne fut que dans la vue de les faire servir à l'utilité de l'Église et au salut de son âme. Dans le succès de ses entreprises, il voulait qu'on ne lui attribuât que les fautes qu'il avait pu commettre.

Tout dans sa conduite respirait la pauvreté. Il fit ôter de son palais à Milan les statues, les tableaux et les tapisseries qui en faisaient l'ornement. Les armes de sa famille qu'on y avait mises avant son arrivée, en furent également ôtées. Il ne laissa mettre sur les monuments qu'il éleva, que les armes de l'archevêché. Les habits que sa dignité l'obligeait de porter en cachaient de pauvres, qu'il appelait *les siens ;* et ceux-ci étaient ordinairement si vieux et si usés, qu'un mendiant auquel ils furent offerts, refusa une fois de les accepter. Il se passait, autant qu'il lui était possible, du secours de ses domestiques, et c'était une grande joie pour lui de servir les autres; il observait

Digitized by Google

cependant de ne rien faire qui fût contraire à ce que sa dignité exigeait de lui.

Il recevait, dans la prière, des grâces et des consolations extraordinaires ; mais il avait un soin extrême de cacher ces faveurs célestes. Il ne parlait de ce qui le concernait que quand il s'agissait de consulter les autres, ou de se condamner lui-même. Ce n'était guère qu'avec les pauvres qu'il aimait à s'entretenir familièrement ; il les recherchait pour les instruire, jusque sur les montagnes les plus désertes. L'évêque de Ferrare ayant appris qu'il faisait la visite d'une vallée où il n'y avait que des malheureux, vint le voir pour s'entretenir avec lui. Il le trouva malade, et couché sur un mauvais lit dans une cabane : ce spectacle le toucha si sensiblement, qu'il put à peine parler. Le Saint qui s'aperçut de son embarras, lui dit qu'il était très-bien traité et beaucoup mieux qu'il ne le méritait ; le ton de voix avec lequel il s'exprima, ne fit qu'augmenter l'étonnement de l'évêque.

S'il lui arrivait de manquer en quelque chose, il marquait sa reconnaissance à ceux qui l'en avertissaient. Il avait toujours auprès de lui deux prêtres remplis de prudence et de piété, qu'il avait chargés d'observer ses actions, et de lui dire ce qu'ils y trouveraient de répréhensible ; souvent aussi il priait les étrangers de lui rendre le même service.

On avait remarqué dès son enfance, que la douceur formait son caractère ; il était tellement maître de lui-même, qu'il ne se mettait jamais en colère contre les jeunes gens de son âge. Cette vertu s'était depuis perfectionnée de jour en jour. Les injures les plus atroces, les accusations calomnieuses envoyées contre lui au roi d'Espagne, divers traits de l'ingratitude la plus noire, ne furent point capables de troubler la paix de son âme. On publia des libelles diffamatoires pour flétrir sa réputation : il les brûla sans les lire et sans en rechercher les auteurs. Il garda constamment dans sa maison un prêtre qui saisissait toutes les occasions de critiquer sa conduite ; il lui témoignait même beaucoup d'égards, et il lui assura une pension par son testament.

Sa langue était l'interprète de son cœur ; toutes ses paroles

Digitized by Google

et toutes ses actions portaient l'empreinte de la candeur et de la sincérité ; ses promesses étaient inviolables ; de là cette confiance sans bornes qu'on avait en lui. La droiture dont il faisait profession le rendait supérieur à toutes les considérations humaines. Il refusait avec fermeté ce qui lui paraissait injuste ou contraire aux règles ; mais il accompagnait ce refus de tant de douceur, qu'on finissait par être de son avis.

Il se déchargea du soin de son temporel sur des économes d'une probité reconnue, et il examinait leurs comptes une fois tous les ans. Son désintéressement lui faisait même condamner les évêques qui n'étaient pas animés du même esprit. Il rappelait, à cette occasion, la prière de saint Augustin, qui demandait à Dieu d'ôter de son cœur l'amour des richesses, qui est incompatible avec l'amour de Dieu, et qui détourne de la pratique des exercices spirituels. Quand on lui parlait de jardins ou de palais, sa réponse était qu'un évêque ne doit penser qu'à se bâtir une demeure éternelle dans le ciel.

Lorsqu'il eut fixé sa résidence à Milan, il se réduisit au simple revenu de son archevêché et à deux pensions, l'une qu'il s'était réservée sur les biens de sa famille, et l'autre que lui faisait le roi d'Espagne. Il résigna ses autres bénéfices, ou il les employa à fonder des séminaires et des colléges pour l'éducation de la jeunesse. Il céda le marquisat de Romagonora à Frédéric Ferrier, son parent, et les terres qu'il possédait dans le Milanais, aux comtes de Borromée, ses oncles. A la vérité, la loi de la substitution l'empêchait d'aliéner ces terres ; mais il aurait pu en conserver l'usufruit durant sa vie. Il vendit la principauté d'Oria, située dans le royaume de Naples, et on lui apporta dans son palais le prix de la vente, comme on était convenu. Mais il ne put tenir contre la pensée d'un trésor déposé dans la maison d'un évêque ; il fit sur-le-champ distribuer la somme tout entière aux pauvres et aux hôpitaux. La liste de distribution qu'on lui présenta, excédant le prix de la vente de la principauté d'Oria, il dit que la méprise était trop à l'avantage des pauvres pour la réformer ; ainsi rien n'y fut changé, et la distribution se fit dans un seul jour. Lorsque les officiers de l'hi-

Digitized by Google

lippe II, roi d'Espagne, se furent emparés du château d'Arona, qui était le titre le plus honorable de la maison de Borromée, il ne voulut faire aucune démarche pour le recouvrer.

D'après un tel désistement, il est aisé de juger que les pauvres étaient les vrais propriétaires de ce qui lui restait de biens. A la mort de Frédéric son frère, il vendit quantité d'effets précieux qui lui revenaient de sa succession, et les leur distribua. En arrivant à Milan, il vendit également sa vaisselle d'argent et ce qu'il pouvait avoir d'effets d'une certaine valeur, pour soulager les pauvres familles de son diocèse. Virginie de Rovera, veuve du comte Frédéric, lui ayant légué en mourant une somme de vingt mille écus, elle fut aussi employée en aumônes. Jules Petruci, son premier aumônier, tenait une liste exacte de tous les indigents de la ville de Milan, auxquels on distribuait chaque mois des secours abondants; indépendamment des sommes extraordinaires que le Saint demandait à ses économes, sans écouter les représentations qu'ils lui faisaient sur les profusions de sa charité, il ne voulait point qu'on renvoyât aucun pauvre sans l'avoir assisté.

L'hospitalité lui parut toujours un devoir indispensable pour un évêque ; il recevait honnêtement toutes les personnes qui se présentaient chez lui ; mais sa table était servie avec simplicité, quels que fussent ses hôtes. En même temps que les autres avaient la liberté de manger ce qu'ils jugeaient à propos, il suivait son attrait pour la mortification, faisant ce qu'il pouvait pour qu'on ne s'en aperçût point.

Sa libéralité se manifestait dans toutes les occasions ; elle éclata surtout dans plusieurs monuments qu'il fit élever, et qui subsistent encore à Rome, à Milan, et dans plusieurs endroits de son diocèse. Il fit embellir et rebâtir presque en entier l'église de Sainte-Praxède à Rome, laquelle était son titre de cardinal. Il décora dans la même ville l'église de Sainte-Marie-Majeure dont il était archiprêtre. Pendant sa légation de Bologne, il fit construire dans cette ville une fontaine et des écoles publiques, par les artistes les plus célèbres : mais ce fut surtout à Milan qu'il se distingua par des établissements qui avaient

Digitized by Google

pour objet l'utilité de l'Église ou le bien de ses diocésains. Il décora la cathédrale et bâtit des maisons pour tous les chanoines, qui eurent par ce moyen un passage pour aller à l'église sans être vus de personne ; il procura aussi des logements aux autres ecclésiastiques qui étaient attachés au service de la même église. Il reconstruisit le palais archiépiscopal, avec toutes ses dépendances. Le diocèse lui fut redevable de la fondation de cinq séminaires, dont deux étaient à Milan ; de celle du couvent des Capucins, où il fit faire des logements pour les ecclésiastiques qui désiraient y faire des retraites ; de celle des maisons des Théatins, des Oblats et des Jésuites. Il dota le noviciat de ces derniers avec les biens de son abbaye de Saint-Gratinien d'Arona. Nous ne finirions pas, si nous voulions parler des églises, des hôpitaux et des édifices publics qu'il répara ou qu'il embellit.

Il avait le plus grand soin de faire des revenus de son archevêché l'usage que prescrivent les canons. Il les divisa en trois parts : l'une pour l'entretien de sa maison, l'autre pour le soulagement des pauvres, et la troisième pour les réparations des églises. Il mettait sous les yeux de ses conciles provinciaux l'emploi qu'il en avait fait, disant qu'il n'en était que l'administrateur et l'économe.

Quoiqu'il aimât tendrement ses parents, il allait rarement les voir ; et lorsqu'ils lui recommandaient quelque affaire, il l'examinait avec plus de soin encore, de peur de s'écarter de cette impartialité qui doit diriger toutes les décisions d'un évêque. Par le même motif, il ne prit aucun ecclésiastique de sa famille pour l'aider dans le gouvernement de son diocèse, il tint une semblable conduite par rapport à la résignation des bénéfices qu'on lui avait conférés dans sa jeunesse. Il se chargea seulement de l'éducation de Frédéric Borromée, son cousin-germain, en le plaçant dans le collége qu'il avait fondé à Pavie [1].

[1] C'est le cardinal Frédéric Borromée qui fut un des plus grands ornements de l'Église. Il était fils du comte Jules-César, frère du comte Gilbert, père de notre Saint. Il se montra le fidèle imitateur de Charles. Il fut sacré archevêque de Milan en 1595, et mourut en 1632. En 1609, il célébra le septième concile

Digitized by Google

Son attention à veiller sur ses paroles était singulière; il parlait peu et s'observait pour ne rien dire d'inutile. Il n'était pas moins attentif à l'emploi du temps; il le donnait tout entier à des occupations sérieuses. Il se faisait lire à table quelques livres de piété, ou il dictait des lettres ou des instructions pendant ce temps-là. Lorsqu'il prenait ses repas en particulier, il mangeait et lisait tout à la fois, et il se tenait à genoux quand il lisait l'Écriture. Après dîner, il donait audience à ses curés et à ses vicaires forains[1]. Ces vicaires étaient au nombre de soixante, et leurs pouvoirs étaient fixés par une commission particulière; ils étaient pour la plupart des doyens ruraux. Ils tenaient des conférences fréquentes, et avaient inspection sur la conduite des curés de leur district, qu'ils avertissaient de leurs fautes; ils en référaient, si les circonstances l'exigeaient, à l'Archevêque ou à son vicaire général.

Lorsqu'il était en voyage, il priait ou il étudiait sur la route. Il n'avait d'autre récréation que celle que peut donner la diversité des occupations. Comme on lui représentait qu'un directeur pieux et éclairé voulait qu'on prît généralement sept heures de repos dans la nuit, il répondit qu'un évêque devait être excepté de cette règle. Quelques personnes l'exhortaient à donner au moins quelques instants à la lecture des papiers publics, où il puiserait des connaissances qui pourraient lui être utiles dans l'occasion, il dit que l'esprit et le cœur d'un évêque devaient être uniquement employés à méditer la loi de Dieu, ce qu'il ne pourrait faire s'il remplissait son âme des vaines curiosités du monde; et que plus on les évitait, plus on était à Dieu.

Il se confessait tous les matins, avant que de célébrer la Messe, et faisait tous les ans deux retraites, avec une confession générale dans chacune. Il s'accusait des fautes les plus

de Milan. Il a écrit plusieurs ouvrages de piété; on lui est redevable de la fondation de la célèbre bibliothèque ambrosienne à Milan, qui contient un grand nombre de livres tant imprimés que manuscrits, avec un grand nombre d'excellents tableaux et de monuments littéraires.

[1] Vicarii foranei.

Digitized by Google

légères avec de vifs sentiments de componction, et souve
avec des larmes abondantes. Il eut pour confesseurs, à Mil
le Père François Adorno, Jésuite de Gènes, et le Père Alexan
Saulo, Barnabite, qui fut depuis évêque de Pavie. Ces de
religieux, sous la conduite desquels le Saint fit différen
retraites, étaient singulièrement versés dans la connaissan
des voies spirituelles. Mais il avait pour confesseur ordina
Gryffryth Robert, gallois, chanoine et théologal de sa cath
drale [1]. Ceux qui connaissaient son intérieur ne pouvaient ass
admirer la pureté de son âme, la lumière merveilleuse qui
découvrait les plus petites fautes, la vivacité de sa componct
et la profondeur de son humilité qui le portait à se regard
comme le dernier des hommes, et la plus ingrate des créatu
envers le Seigneur.

Un jour qu'il donnait la Communion, il laissa tomber u
Hostie par la faute de celui qui l'assistait; il eut tant de doule
de cet accident, qu'il se condamna à un jeûne rigoureux
huit jours, et qu'il en passa quatre sans dire la Messe. Si
en excepte cette occasion, il ne manqua jamais de célébrer
Messe tous les jours, même en voyage, et au milieu des pl
grandes occupations; lorsque la maladie l'en empêchait, il
faisait donner la Communion. Par respect pour Jésus-Chri
présent dans l'Eucharistie, il gardait le silence, depuis le s
jusqu'au lendemain matin, après son action de grâces. Il
préparait à offrir le Sacrifice non-seulement par la confessio
mais encore par la prière et la méditation; et il avait coutum
de dire à ce sujet, qu'un prêtre ne devait point s'occuper d'a

[1] Saint Charles reçut avec bonté plusieurs prêtres anglais qui s'étaient exil
volontairement pour la foi. Hugues Gryffryth, prêtre gallois, était neveu
docteur Owen-Lewis, aussi du pays de Galles, lequel fut vicaire général
Milan, et évêque de Cassano en Italie, après la mort du saint Archevêqu
Hugues devint depuis prévôt de Notre-Dame de Cambrai, et il vivait enc
en 1600. Il donna le chapeau du saint cardinal à Harley, prévôt de Saint-G
de la même ville; celui-ci en fit présent au collége anglais de Douai, en 16
et il s'y garde dans un beau reliquaire. L'évêque Owen-Lewis fut envoyé
Suisse en qualité de nonce, par Grégoire XII, et mourut à Rome en 15
Voyez Ughelli, *Ital. sacr.*, t. IX.

Digitized by Google

aires temporelles, avant qu'il eût rempli un devoir aussi impor-ant.

Il récitait toujours l'office divin à genoux et nu-tête. Pour nieux fixer son attention, il lisait tout son bréviaire, et ne isait rien par cœur : pratique qu'il recommandait à tout son lergé. Il n'omettait jamais aucune partie de l'office, même en naladie; la veille de sa mort, il le fit réciter auprès de lui par on chapelain, qu'il suivit avec beaucoup de dévotion. Il disait, ıutant qu'il lui était possible, chaque heure canoniale à l'heure lu jour à laquelle elle correspondait. Les dimanches et les fêtes, l assistait à tout l'office dans sa cathédrale; et ces jours-là il assait un temps considérable à prier à genoux, devant quelque ıutel particulier.

Il avait une grande dévotion pour saint Ambroise, pour les saints honorés en son église, et surtout pour la sainte Vierge, ous la protection de laquelle il avait mis ses colléges. Il était ussi rempli de vénération pour les reliques des Saints. Il por-ait toujours un morceau de la vraie croix, enchâssé dans une roix d'or, avec une petite image de saint Ambroise. Il conser-ait aussi avec respect un petit portrait de l'évêque Fisher, ui fut mis à mort pour la religion, sous Henri VIII, roi d'An-gleterre [1].

La Passion de Jésus-Christ était le plus cher objet de sa piété. Pendant son séjour à Rome, il passait souvent plusieurs heures

[1] Le Pape Benoît XIV avait le plus grand respect pour la mémoire de l'évêque Fisher et de Thomas Morus, l. *de Canonis. SS.*, etc.

Le docteur Bayley a donné une vie de Fisher, qui n'est rien moins qu'exacte. La vie manuscrite de ce grand homme, qu'on trouve dans la bibliothèque de Norfolk, qui appartient à la société royale de Londres, fournirait de bons mémoires.

La vie de Thomas Morus ou More, par son petit-fils, est justement estimée. On estime aussi celle que Stapleton a donnée ; mais on pourrait les perfec-tionner beaucoup d'après les écrivains anglais et étrangers, et surtout d'après les propres ouvrages de Morus.

Le cardinal Polus ou Pool, qui a eu tant de traits de ressemblance avec Fisher et Morus, n'a pas fait moins d'honneur à sa patrie et à son siècle. M. Philips, chanoine de Tongres, a donné sa vie en anglais. C'est un excellent morceau d'histoire.

Digitized by Google

de suite dans les lieux de dévotion. Étant resté une fois toute la nuit dans l'église de Saint-Sébastien-aux-Catacombes, il passa le jour suivant dans celle de Sainte-Agnès. Mais ce qui édifiait le plus, c'était le recueillement admirable avec lequel il priait. Son attention extrême à veiller sur ses sens lui rendait facile la pratique de l'union intime avec Dieu. On l'entendait dire quelquefois que le centre de ses délices était d'être au pied de l'autel. Quand la nécessité l'en tirait, il y laissait son cœur. Il s'acquittait de toutes ses fonctions avec une sainte gravité; et quelque longues que fussent les cérémonies, on ne remarquait rien en lui qui sentît la précipitation. Il résultait de grands avantages pour la religion, de cet esprit de prière, et de cet ardent amour de Dieu qui brûlait sans cesse dans son cœur. Ses paroles inspiraient aux autres une certaine joie spirituelle; elles lui gagnaient tous les cœurs et enflammaient ceux qui l'écoutaient du désir de persévérer dans la pratique de la vertu, et de tout souffrir plutôt que de l'abandonner. Un seul mot de sa part embrasait de zèle les prêtres qui en avaient montré le moins jusque-là, et leur faisait affronter tous les dangers. Saint Philippe de Néri assura qu'il avait vu une fois le visage du saint archevêque brillant d'une lumière toute céleste [1]. Charles ne cessait de recommander la pratique de la présence de Dieu, comme un des principaux moyens de parvenir à la perfection. Un gentilhomme l'ayant prié de lui tracer les règles à suivre pour faire des progrès dans la vertu, il lui donna cette réponse : « Celui qui désire avancer dans le service de Dieu, doit commencer chaque jour de sa vie avec une nouvelle ardeur, se tenir en la présence de Dieu, autant qu'il est possible, et ne se proposer d'autre fin dans toutes ses actions que la gloire du Seigneur. »

Presque tous ceux qui composaient la maison du saint archevê-

[1] Saint Charles avait une estime singulière pour saint Philippe de Néri et pour sa congrégation. Voyez les notes d'Ostrocchi sur la vie du saint par Giussano, l. III, c. VII, p. 260, 261.

Le même auteur a donné un livre *de Fama et Virtutibus S. Caroli*. On peut le consulter sur les vertus héroïques du Saint, principalement sur sa profonde humilité, l. I, c. XXI, p. 956, sur la paix et la tranquillité de son âme, que rien n'était jamais capable de troubler. *Ibid.*, c. XXII, p. 967.

Digitized by Google

vêque étaient ecclésiastiques, et il ne confiait qu'à des clercs l'administration de ses propres affaires, ainsi que celle des affaires de son diocèse. Les prêtres étaient obligés de se confesser toutes les semaines, les autres se confessaient au moins une fois le mois, et communiaient de la main de l'archevêque; les prêtres disaient encore la messe tous les jours. Personne ne manquait à la prière du matin et du soir, ni à la méditation, ni à la lecture de piété qui se faisait régulièrement chaque jour. On ne mangeait point de viande les mercredis, ni pendant l'avent. Outre les jeûnes de précepte, il y en avait encore de marqués pour la veille de certaines fêtes. Les jours de jeûne on ne servait point de collation, et ceux qui avaient besoin de manger se contentaient d'une once et demie de pain. Lorsqu'un ecclésiastique de la maison du saint archevêque était pourvu d'un bénéfice, il voulait qu'il allât le desservir; il recommandait aux autres évêques de tenir la même conduite. Tous ceux qui lui étaient attachés avaient des honoraires honnêtes, afin qu'ils ne fussent point tentés de recevoir des présents. L'oisiveté était absolument bannie de sa maison, et lorsque quelqu'un n'était point occupé, il employait son temps à lire des livres de piété. Le Saint avait toujours auprès de lui des personnes d'un grand savoir et d'une grande vertu, qu'il consultait dans les affaires importantes, et il ne se décidait qu'après avoir imploré avec ferveur les lumières de l'Esprit-Saint. Aussi ses résolutions étaient-elles toujours marquées au coin de la sagesse, et suivies d'un heureux succès. Son palais représentait l'image d'une communauté régulière, par les exercices qui s'y pratiquaient. Cette communauté donna douze évêques à l'Église, plusieurs nonces, et d'autres sujets en état de remplir les premières dignités ecclésiastiques.

Ormanetto, vicaire général de Milan, avait deux assistants qui étaient aussi vicaires généraux. Ils étaient à la tête du conseil que saint Charles avait établi pour la décision des affaires importantes. Cette forme d'administration fut depuis adoptée par d'autres évêques.

Le diocèse de Milan, lorsque Charles y arriva, était dans l'état

Digitized by Google

le plus déplorable. Les grandes vérités du salut y étaient peu connues; les pratiques religieuses, défigurées par la superstition, avaient donné lieu à des abus grossiers. Les Sacrements étaient négligés, et la plupart des prêtres, sans lumières comme sans mœurs, savaient à peine les administrer. Le désordre régnait dans presque tous les monastères. Saint Charles tint six conciles provinciaux, et onze synodes diocésains, où l'on fit d'excellents règlements pour la réformation des mœurs, tant du clergé que du peuple. Il publia aussi pour le même objet, des mandements et des instructions pastorales, que les pasteurs zélés ont depuis regardés comme des modèles accomplis en ce genre, et dont ils ont fait la règle de leur conduite. Saint Charles recueillit en un volume la première partie de ses conciles, qu'il fit paraître, non sous son nom, mais sous le titre d'*Actes de l'Eglise de Milan*. Le reste qui forme un second volume ne fut publié qu'après sa mort [1]. Il éprouva des difficultés pour l'exécution des décrets portés dans ses conciles; mais il se raidit contre les obstacles, et joignant une fermeté inflexible aux autres moyens que lui suggérait un zèle rempli de douceur et de charité, il triompha des esprits les plus rebelles, et assujétit tout le monde à la règle, sans égard pour la qualité, le rang ou les prétendus priviléges que certaines personnes voulurent alléguer.

[1] Le clergé de France, dans son assemblée générale de 1657, fit imprimer à ses frais les *Instructions aux confesseurs*, de saint Charles Borromée, et recommanda fortement l'observation des règles remplies de sagesse qui y sont contenues.

Le Saint fit traduire ses sermons en latin. Ils sont restés longtemps en manuscrit dans la bibliothèque ambrosienne. Mais le savant Joseph-Antoine Saxius, garde de cette précieuse bibliothèque, en a donné une belle édition à Milan, en 1747, cinq vol. in-folio. On y trouve de l'élégance et de la méthode, un style simple et naturel sans bassesse, un ton de douceur et de piété qui attache et touche singulièrement. Le style des discours que le Saint faisait au clergé dans ses synodes, a plus de noblesse et d'élévation. Le cardinal Frédéric Borromée, observe, *de Episcopo concionante*, p. 133, que la perfection à laquelle le Saint sut parvenir par les efforts continuels qui lui firent vaincre un défaut naturel, est la condamnation des pasteurs indolents. Voyez *S. Caroli Borr. Opera*, fol. 2, Augustæ, 1758; Ejusd. *Instructiones pastorales* in-8°, ibid. 1758; Ejusd. *Instructiones pro Confessoribus*, in-12, ibid. 1758.

Digitized by Google

La prédication étant un des moyens établis de Dieu pour la conversion des âmes, et le principal devoir d'un évêque, il s'y appliqua avec une ardeur infatigable. Une difficulté naturelle de parler semblait d'abord le rendre incapable d'exercer cette fonction du ministère. Mais il la surmonta par la continuité de ses efforts. La composition lui coûtait aussi beaucoup de peine, quoiqu'il eût l'esprit excellent. On ne doit pas attendre de lui ces traits extraordinaires, ces pensées brillantes, ces tours spirituels, cette abondance de fleurs qu'on admire dans les Basile et dans les Chrysostome : mais il avait d'autres parties qui le rendaient propre à annoncer la parole de Dieu avec fruit; il joignait à un grand désir du salut des âmes, une piété tendre, une parfaite connaissance des maximes de l'Évangile, et des motifs qui en inspirent l'amour. Ses sermons étaient solides et pathétiques; il parlait avec une véhémence qui faisait une vive impression sur les esprits, et avec une onction qui pénétrait le cœur de ses auditeurs. Il prêchait les dimanches et les fêtes, et souvent deux ou trois fois le jour dans ses visites. « J'étais si vivement frappé, dit François Bascapé, et des excellentes choses qu'il disait, et de l'énergie avec laquelle il les disait, que je faisais tous mes efforts pour saisir sa manière et son débit; mais cela ne m'était point possible : je perdais bientôt de vue l'orateur sacré, tant j'étais transporté des grandes vérités qu'il annonçait; ses sermons quoique longs, me paraissaient trop courts, et j'étais toujours fâché lorsqu'ils finissaient. » Plusieurs autres auteurs en rendent le même témoignage.

Le saint Archevêque se fit un devoir de l'instruction des enfants; il était persuadé que c'était le moyen le plus efficace de perpétuer la connaissance et la pratique de la religion. Non content de recommander aux curés de faire le catéchisme dans leurs paroisses les dimanches et les fêtes, il établit encore un grand nombre d'écoles où l'on enseignait les premiers éléments du christianisme. Il y avait dans ces écoles des catéchistes, et le Saint leur donna de sages règlements pour diriger leurs instructions et les rendre plus utiles.

La congrégation des Barnabites établie à Milan, possédait

Digitized by Google

alors un grand nombre d'hommes versés dans les voies intérieures de la piété. Le Saint conçut pour eux autant d'estime que d'affection. Il les appelait pour diverses fonctions importantes, et trouvait en eux de fidèles coopérateurs de son zèle. Ce fut encore dans la vue de procurer de dignes ouvriers à la vigne du Seigneur, qu'il fonda tant de colléges et de séminaires, et qu'il institua en 1578 la congrégation des *Oblats de Saint-Ambroise*. C'étaient des prêtres séculiers qu'on appelait ainsi parce qu'ils s'offraient volontiers à l'Évêque pour travailler sous ses ordres, et qu'ils s'engageaient par un vœu simple d'obéissance, à exercer toutes les fonctions auxquelles on voudrait les appliquer pour le salut des âmes [1]. Saint Charles leur donna des règlements remplis de sagesse, tant pour les conférences qu'ils faisaient dans les différentes parties du diocèse de Milan, que pour leur gouvernement particulier, et pour les exercices qui concernaient leur propre conduite. Il leur céda l'église du Saint-Sépulcre, et les logea dans un bâtiment contigu qui était commode. Plusieurs d'entre eux y faisaient leur résidence ordinaire, et on les appelait quand il se présentait quelque œuvre particulière qui intéressait la gloire de Dieu, Charles choisissait aussi parmi les Oblats de bons curés et de bons vicaires, et en employait d'autres à faire des missions. Il leur confia la conduite de son grand séminaire, que lui remirent les jésuites auxquels il l'avait d'abord donné.

Il forma dans la ville de Milan une association de femmes pieuses, qui tendaient à la perfection en s'assujétissant à des exercices réguliers de piété. Leurs exemples produisirent de grands fruits. Elles étaient assidues à l'église ; elles assistaient, autant qu'il leur était possible, à tous les sermons qui s'y faisaient; elles étaient toujours occupées à quelque chose de sérieux ou d'utile, et s'interdisaient les vains amusements de leur sexe, comme contraires aux maximes de l'Évangile et aux engagements que nous contractons par le Baptême. Ces saints

[1] Voyez Hélyot, *Hist. des Ord. Relig.*, t. VIII, p. 29 ; Giussano, lib. V, cap. XXIV, d. 417.

Digitized by Google

engagements, elles les renouvelaient souvent, et invitaient les autres à marcher sur leurs traces.

Saint Charles, comme on l'a déjà observé, commença la visite de son diocèse par la ville de Milan. Plusieurs monastères de religieuses exemptes, prétendant ne dépendre que des supérieurs de leur ordre, refusèrent de le recevoir, et s'opposèrent aux règlements de réforme qu'il leur prescrivait. Il gémit de l'inutilité de ses pieux desseins, sans toutefois se décourager. Inaccessible à toutes les considérations humaines, il s'arma de fermeté, et il vit disparaître à la fin tous les obstacles qui avaient suspendu l'exécution du projet que lui avait inspiré son zèle pour la sanctification des vierges consacrées au Seigneur. Il y eut même des religieuses qui renoncèrent à leur exemption, et qui sollicitèrent des bulles pour se mettre sous la juridiction de l'Ordinaire.

La réformation du chapitre de la cathédrale de Milan avait précédé toutes les autres. Les abus qui s'étaient introduits dans la célébration de l'office divin, furent corrigés, et les chanoines obligés d'assister au chœur avec assiduité. Le Saint fonda trois nouvelles prébendes, une pour un théologien, dont la fonction était de prêcher tous les dimanches, et de donner deux fois la semaine des leçons de théologie. La seconde fut destinée à un pénitencier auquel s'adressaient les personnes coupables de cas réservés, et qu'on était toujours sûr de trouver au tribunal de la pénitence. Il s'assemblait encore toutes les semaines avec quatre sous-pénitenciers, ainsi qu'avec des théologiens et des canonistes habiles : c'était dans ce conseil que se décidaient les difficultés que proposaient les curés et les autres ecclésiastiques du diocèse. La troisième prébende, appelée doctorale, fut donnée à un docteur en droit, qui enseignait le droit canonique aux jeunes clercs. L'Archevêque fit encore réparer le chœur de son église, et publia divers règlements pour assurer au lieu saint le respect qui lui est dû.

Il eut en 1507 une contestation avec les officiers de justice. Voici quelle en fut l'occasion. Quelques personnes vivaient publiquement dans un commerce adultère, et gardaient chez

Digitized by Google

eux leurs concubines. Le Saint les avertit charitablement de faire cesser le scandale; ses remontrances ayant été inutiles, il fit emprisonner les coupables. Le sénat sévit contre les officiers de la cour archiépiscopale. Le bailli fut arrêté et condamné à une peine flétrissante qu'il subit dans la place publique. L'Archevêque ne perdit rien de la tranquillité de son âme; mais il prononça les peines canoniques contre ceux qui avaient condamné l'officier de sa cour ecclésiastique. Les deux parties portèrent leurs plaintes au roi Philippe II. Ce prince ne voulut point juger, et renvoya au Pape la décision de cette affaire. Un des membres du sénat alla plaider la cause de son corps; mais le duc d'Albuquerque, gouverneur de Milan, fut extrêmement affligé de la manière dont on avait traité l'officier de l'archevêque.

Ce fut dans ce temps-là que Charles entreprit la visite des vallées de Léventine, de Bregno et de Ripari. On était dans le mois d'octobre. Les trois vallées étaient soumises aux trois cantons suisses d'Uri, de Schwitz et d'Underwald; car le diocèse de Milan s'étendait dans les Alpes, jusqu'au mont Saint-Gothard. Le Saint, pour ne point donner ombrage aux magistrats, les pria de lui indiquer un député qui l'accompagnerait dans leurs territoires respectifs; ce qu'ils firent d'une manière fort obligeante. Les vallées dont il s'agit avaient été jusque-là très-négligées; le désordre y régnait de toutes parts, et les prêtres étaient encore plus corrompus que le peuple. Charles traversa les neiges et les torrents, et gravit les rochers les plus inaccessibles, s'estimant heureux de souffrir pour Jésus-Christ, le froid, la faim, la soif, et des fatigues continuelles. Il prêcha ou catéchisa partout. Il déplaça les prêtres ignorants ou scandaleux, et leur en substitua d'autres, qui par leur zèle et leurs lumières fussent capables de rétablir la pureté des mœurs et la pratique de la religion. L'hérésie des zuingliens avait pénétré dans quelques parties de son diocèse; il en convertit plusieurs qu'il réconcilia à l'Église, et ne les quitta qu'après avoir pris de sages mesures pour rendre durable le triomphe de la foi.

Le lecteur apprendra avec plaisir de quelle manière notre

Digitized by Google

Saint faisait ses visites. Il allait toujours à cheval ou à pied. Il n'avait jamais plus de six chevaux avec lui, et chacun de ceux qui l'accompagnaient faisait porter ce qui lui était nécessaire. Sa coutume était de loger chez les curés, quelque misérable que fût leur maison. Il mangeait ordinairement avec eux, et laissait les lits à ceux de sa suite. A dîner, il se faisait servir le repas le plus frugal, ne voulant qu'un potage, un plat et quelques fruits. Comme il ne vivait que de pain et d'eau dans les dernières années de sa vie, il ne mangeait plus que dans sa chambre, et ne paraissait point à table. Quelques prêtres le précédaient pour disposer le peuple à la Communion, qu'il administrait lui-même à tous ceux qui se présentaient. Il pourvoyait aux besoins spirituels et corporels des habitants de chaque paroisse : il en prenait un état, et voulait qu'on lui mandât ensuite si les abus qu'il avait remarqués étaient véritablement corrigés.

Il entreprit en 1568 la réforme des *Humiliati* ou *Humiliés*, Ordre dont il était le protecteur. Cet Ordre avait été fondé dans le onzième siècle, par quelques gentilshommes de Milan, qui, du consentement de leurs femmes, firent les vœux de religion [1].

[1] Hélyot, t. VI, se trompe certainement en plaçant cent ans plus tard le premier établissement des Humiliés. Puricelli a prouvé, dans ses *Monumenta basilicæ ambrosianæ*, n. 375, etc., que cet Ordre existait vers l'an 1033. Mais il faut distinguer trois différentes époques dans l'établissement des religieux dont il s'agit. On doit mettre en 1017, la retraite des gentilshommes lombards qui, sous le règne de saint Henri, couronné empereur en 1014, se réunirent en corps de Congrégation, prirent le nom d'Humiliés, et ajoutèrent le vœu de chasteté à la pratique des pieux exercices qu'ils faisaient en commun. Cet institut subsista cent ans, sans règle écrite. Saint Bernard, étant venu à Milan en 1134, lui en dressa une qui fut adoptée. Saint Gui de Milan était alors général des Humiliés. Ce fut là le second état de cet Ordre. Le troisième date de saint Jean Oldrato, appelé vulgairement de *Méda*, du lieu de sa naissance, situé à dix milles de Côme. Il introduisit la Règle de Saint-Benoît, fut ordonné prêtre, et fonda l'abbaye de Rondenario, dans le voisinage de la même ville de Côme. Il mourut à Milan en 1159, et il est honoré le 25 de septembre, dans le monastère des religieuses de cet Ordre, qui subsiste encore. Après l'extinction des Humiliés, l'abbaye de Rondenario fut donnée, en 1589, aux Clercs réguliers de Somasco ou Somasques. (Voyez saint Antonin, part. II, *Hist.*, tit. XVI, c. XXIII, et la vie de saint Jean de Méda, avec les remarques du P. Suisken, un des continuateurs de Bollandus, *ad diem* 26 *sept.*, t. VII, sept. p. 355.)

Digitized by Google

Ils étaient tombés au commencement du XVI^e^ siècle, dans un tel relâchement, qu'il n'y en avait que cent soixante-dix pour les quatre-vingt-dix monastères que possédait leur congrégation. Leurs supérieurs, qu'on appelait prévôts, faisaient de leurs revenus l'usage qu'ils jugeaient à propos, et vivaient sans règle. Saint Charles obtint du Pape deux brefs, qui l'autorisaient à faire ce qu'il estimerait convenable pour les réformer. Il fit assembler pour cet effet un chapitre général à Crémone, où il publia des règlements propres à ranimer la ferveur primitive de l'institut. Les religieux les reçurent avec plaisir : mais les prévôts et les frères convers refusèrent de s'y soumettre.

Le Saint, également autorisé par le pape Pie V, convoqua à Milan un chapitre de franciscains conventuels, pour travailler à la réforme des abus qui s'étaient introduits parmi ces religieux. Quelques Frères, au nom seul de nouveaux règlements, poussèrent des cris de rage ; ils coururent aux cloches, excitèrent un grand tumulte, et menacèrent de se porter aux dernières extrémités contre le cardinal, s'il osait exécuter ce qu'il projetait[1]. Le Saint céda à l'orage pour l'instant, et se retira tranquillement. Mais il reprit depuis son projet, qui fut exécuté dans toutes ses parties. Il unit en un seul corps plusieurs branches de Franciscains. Dans les différentes commissions dont il fut chargé par le Saint-Siége, il se montra toujours digne du choix du Souverain Pontife. Le zèle, la piété, la prudence, le désintéressement caractérisèrent toutes ses démarches.

Dans la même année 1568, le saint Cardinal tint un synode diocésain. Il suivit sa méthode ordinaire ; c'était de se faire informer auparavant des besoins de son diocèse par ses vicaires forains, qui s'assemblaient pour conférer ensemble. Le Synode dont nous parlons dura trois jours, et l'Archevêque y fit deux discours par jour à ses curés, pour exciter leur zèle et leur piété. L'année suivante, il tint son deuxième concile provincial. Il n'eut aucun égard aux prétextes qu'alléguait un évêque de la province, qui était cardinal, pour se dispenser d'y assister.

[1] Hélyot, *Hist. des Ord. Relig.*, t. VI, c. x, l. XXI, Giussano.

Digitized by Google

Dans une autre occasion, il obligea aussi un évêque, qui était ambassadeur d'un prince, de venir au Concile, et de quitter même son ambassade, qui ne pouvait s'accorder avec la résidence.

Ayant appris qu'un de ses suffragants avait dit dans une compagnie qu'il n'avait rien à faire, il lui rappela fortement les besoins de son troupeau, et la multitude des devoirs de l'épiscopat. L'Évêque se contenta de répondre froidement que le cardinal Borromée portait trop loin sa sollicitude. Le Saint, qu'une telle réponse affligea vivement, lui écrivit une longue lettre, dans laquelle il parcourait les différentes obligations d'un évêque, et il terminait chaque article par ces mots : « Est-il possible qu'un Évêque dise qu'il n'a rien à faire ! » Un cardinal, évêque d'un petit diocèse, ayant dit que son siége était trop peu considérable pour exiger une résidence habituelle. Charles sentit son zèle s'enflammer, et il ne balança point à déclarer à ce prélat qu'une seule âme était d'un si grand prix, qu'elle méritait la résidence et tout le temps du plus grand homme de l'univers.

La tranquillité dont le saint Archevêque avait joui quelque temps fut troublée de nouveau, et la tempête qui s'éleva contre lui fut plus violente que jamais. Reprenons les choses dès l'origine.

L'église collégiale de Sainte-Marie de la Scala, fondée par Béatrix de la Scala, femme de Barnabé Visconti, seigneur de Milan, se glorifiait de son exemption et de ses priviléges qui lui avaient été obtenus du Saint-Siége par François Sforce II, duc de Milan, qu'elle comptait parmi ses plus insignes bienfaiteurs. Plusieurs chanoines de cette église menaient une conduite qui n'était nullement conforme à la sainteté de leur état. Charles consulta les plus habiles canonistes de Milan, et le Pape lui-même, sur les moyens qu'il convenait d'employer pour remédier au mal. Tous lui répondirent qu'il avait, en qualité d'archevêque, le droit de faire la visite de cette église ; et que, dans le cas où il trouverait des abus à réformer, il pourrait procéder contre les coupables. Le Saint alla donc à l'église de

Digitized by Google

Sainte-Marie de la Scala, dans le dessein d'y faire sa visite, de la manière prescrite par les canons. Mais on lui refusa l'entrée de la porte ; la croix même qu'on portait devant lui, et qu'il avait prise dans ses mains pendant le tumulte, fut renversée. Un des chanoines fit sonner la cloche, et osa dire que l'Archevêque avait encouru la suspense et les autres censures, pour avoir violé les priviléges du chapitre. Le grand vicaire excommunia sur-le-champ les auteurs de l'insulte faite au premier pasteur. Sa sentence fut confirmée le lendemain par l'Archevêque dans sa cathédrale. Les juges royaux et le Sénat prirent avec chaleur le parti des chanoines. Ils envoyèrent à la cour d'Espagne des mémoires violents, où ils accusaient l'Archevêque d'ambition et de haute trahison, et où ils le représentaient comme usurpateur des droits du souverain. L'église de la Scala étant sous la protection et le patronage de Sa Majesté. D'un autre côté, le gouverneur de Milan écrivit au Pape dans les termes les plus forts, et lui peignit le Cardinal comme un traître qui méritait qu'on l'exilât. Le Souverain-Pontife répondit qu'il serait bien glorieux au Cardinal de souffrir pour la gloire de Dieu ; que son zèle n'avait d'autre objet que d'extirper le vice et les abus du milieu du sanctuaire ; que la persécution qu'il éprouvait venait du démon qui cherchait à empêcher l'effet de ses pieuses intentions. Cette réponse était conçue en termes un peu généraux, parce que le Pape ne voulait se déclarer en faveur de l'Archevêque qu'avec une certaine réserve. Au reste, il n'est pas facile de concevoir jusqu'à quel point les ennemis du Saint portèrent l'animosité. Charles ne leur opposait que la patience ; et il ne parla d'eux qu'avec charité dans l'apologie de sa conduite, qu'il envoya à Rome et en Espagne. Sans cesse il priait pour ses persécuteurs et gémissait sur leur aveuglement ; il demandait encore à Dieu de ne pas laisser entrer le ressentiment dans son cœur. Enfin le roi d'Espagne ordonna au gouverneur de Milan de révoquer un édit injurieux à la juridiction ecclésiastique, qu'il avait publié ; il lui ordonna encore de soutenir l'Archevêque de son autorité, afin qu'il pût exécuter le pieux dessein qu'il avait formé de rétablir la régu-

Digitized by Google

larité dans le chapitre de la Scala. Les choses changèrent alors de face ; le gouverneur se réconcilia avec l'Archevêque ; le prévôt du chapitre, qui était le moins coupable, demanda et obtint l'absolution des censures qu'il avait encourues ; les chanoines persistèrent encore quelque temps dans leur opiniâtreté, mais ils se soumirent à la fin et furent absous par le Saint. Il se chargea même d'intercéder pour eux auprès du Pape, qui voulait que les coupables fussent punis d'une manière exemplaire.

La contestation dont nous venons de parler n'était point encore finie, lorsqu'on attenta à la vie du Cardinal. Les Humiliés, parmi lesquels il avait établi la réforme, faisaint jouer mille ressorts pour en éluder l'effet. Voyant qu'ils ne pouvaient réussir, ils entrèrent en fureur. Trois prévôts de l'Ordre résolurent la mort du réformateur, et le nombre des conspirateurs augmenta bientôt. Un prêtre du même Ordre, nommé la Farina, promit, au moyen d'une somme d'argent, d'exécuter cet horrible complot. Il s'imaginait que le soupçon du crime retomberait sur quelques-uns des officiers du roi, qui étaient alors indisposés contre l'Archevêque. Le 26 octobre 1569, il se posta à l'entrée de la chapelle du palais archiépiscopal, dans le temps où le Saint faisait la prière du soir avec sa maison. On chantait alors une antienne, et on en était à ses mots : *Non turbetur cor meum, neque formidet. Que mon cœur ne se trouble point et qu'il ne craigne rien.* Le prélat était alors à genoux devant l'autel. L'assassin, éloigné seulement de cinq à six pas, tire sur lui un coup d'arquebuse, chargée à balle. Au bruit de l'instrument meurtrier, le chant cesse, et la consternation devient générale. Charles, sans changer de place, fait signe à tous de se remettre à genoux, et finit sa prière avec autant de tranquillité que s'il ne fût rien arrivé, L'assassin profite de cette occasion pour s'échapper. Le Saint, qui se croit blessé mortellement, lève les mains et les yeux au ciel pour offrir à Dieu le sacrifice de sa vie. Mais s'étant levé après la prière, il se trouva que la balle qu'on lui avait tirée dans le dos, était tombée à ses pieds, après avoir noirci son rochet. Cependant quelques grains de plomb percèrent ses vêtements, et pénétrèrent jusqu'à la peau. Lors-

Digitized by Google

qu'il se fut retiré dans sa chambre, on visita la partie blessée, et il s'y trouva une légère contusion avec une petite tumeur qui dura tant qu'il vécut. Ce qui prouva que Dieu avait visiblement protégé son serviteur, c'est qu'un autre plomb perça une table épaisse d'un pouce qui était auprès de lui, et frappa la muraille avec beaucoup de force et de bruit [1].

Le duc d'Albuquerque, gouverneur de Milan, n'eut pas plus tôt appris cet accident, qu'il accourut chez l'Archevêque. Il le pressa de lui permettre de faire des recherches dans son propre palais, afin de voir s'il n'y découvrirait pas le coupable. Mais le Saint ne voulut jamais y consentir. Il rendit au Ciel de solennelles actions de grâces pour sa conservation, et alla passer ensuite quelques jours dans la Chartreuse de Carignan, pour renouveler le sacrifice qu'il avait fait à Dieu de sa vie. *Le rochet de saint Charles* devint depuis un proverbe en Italie, pour exprimer une chose impénétrable. On le garde chez les Chartreux de Bordeaux; et la balle qu'on lui tira est dans l'église des Oblats de Milan.

Quelques-uns des Humiliés en dirent assez au Saint pour lui faire découvrir les auteurs de l'attentat commis contre sa personne : mais il ne voulut faire aucune recherche; et lorsqu'on lui parlait de ce crime, sa réponse était qu'il y avait eu trop de personnes opposées à la réforme, pour qu'il fût possible de connaître le coupable. Le juge cependant profita de certains mots échappés à quelques religieux de l'Ordre des Humiliés, des soupçons le conduisirent insensiblement à la connaissance de la vérité. Les quatre auteurs du complot furent découverts et convaincus. Ils avouèrent tous leur crime avec les marques d'un sincère repentir. Deux, qui étaient de familles nobles, eurent la tête tranchée : les deux autres furent condamnés à être pendus. Le Saint n'ayant pu leur sauver la vie, malgré toutes les démarches qu'il avait faites en leur faveur, prit soin de leurs parents. Un cinquième qui était moins coupable, fut con-

[1] Giussano, l. II, c. XXIII ; Oltrocchi, *Not. Ibid.*; Ciaconius, *Vit. Pontif.* t. III, p. 893 ; Ripamont. Voyez surtout la lettre du Saint sur cet événement à Ormanetto.

Digitized by Google

damné aux galères. Mais on adoucit cette peine, par égard pour le saint Archevêque, et il obtint sa liberté après qu'il eût passé quelque temps dans un monastère. Pie V, pour marquer l'horreur que lui causait un crime aussi atroce, éteignit l'Ordre des Humiliés, et employa leurs revenus à des usages pieux. Charles eut beau s'intéresser en leur faveur, il ne fut point écouté.

L'événement que nous venons de rapporter prouva combien le saint Archevêque était aimé de son peuple, et respecté de toute l'Église ; aussi les Ignace et les Chrysostome n'eurent-ils jamais plus de tendresse que lui pour leur troupeau. Il supportait les travaux les plus pénibles et les dangers les plus évidents pour ses diocésains, dès qu'il s'agissait de leur salut ; il regardait comme rien le sacrifice même de sa vie, s'ils en devaient retirer le plus petit avantage spirituel ; toute sa conduite en est une preuve sensible.

Les assassins n'étaient point encore exécutés, lorsque Charles retourna dans les trois vallées de son diocèse, situées dans les Alpes. Il profita de cette occasion pour faire une visite aux premiers magistrats de chacun des cantons catholiques des Suisses. Il enflamma par ses discours leur zèle contre les désordres qui faisaient le scandale de la religion.

La récolte ayant manqué en 1569, on éprouva l'année suivante une grande disette. Charles répandit des aumônes abandantes, et secourut, autant qu'il lui fut possible, les pauvres de son diocèse. Cette même année, il assista à la mort le duc d'Albuquerque, et vint à bout d'abolir les désordres du carnaval auxquels il substitua des processions, des prières publiques, et d'autres cérémonies religieuses. Il fit encore de pieux établissements, pour déraciner la mauvaise coutume qui s'était introduite de blasphémer le saint nom de Dieu.

Pie V étant mort en 1572. Charles fut obligé de faire le voyage de Rome, pour assister à l'élection du nouveau Pape. Il concourut puissamment à celle du cardinal Buoncompagno qui prit le nom de Grégoire XIII. Ce pontife, célèbre par la fondation de plusieurs colléges qui avaient pour fin la propagation de la foi, surpassa, s'il est possible, ses deux prédécesseurs, en

Digitized by Google

sentiments d'estime pour le cardinal Borromée. Il le retint quelque temps à Rome pour le consulter, et il le nomma visiteur apostolique des diocèses de tous ses suffragants. Trois ans après, Charles revint à Rome pour y gagner le Jubilé, et il en fit l'ouverture à Milan en 1576. Malgré tout son zèle, il ne put empêcher les joûtes, les tournois, et d'autres divertissements profanes. Il menaça son peuple de la colère du Ciel et lui prédit clairement le plus redoutable des fléaux.

Il était à Lodi, lorsqu'il apprit que la peste faisait ressentir ses ravages dans le diocèse de Milan. Il s'était rendu dans cette ville pour assister à la mort de l'évêque diocésain, et il avait coutume de rendre le même service à tous ses suffragants. Arrivé à Milan, il alla visiter le lieu où les magistrats envoyaient tous les pestiférés et il pourvut à tous leurs besoins, tant spirituels que corporels. D'après l'usage où il était de consulter dans tous les cas difficiles, il demanda à son conseil s'il devait rester où était la peste, ou bien se retirer dans quelque autre partie de son diocèse. La réponse fut qu'il devait prendre le second parti ; et on l'appuya sur la nécessité de conserver une vie aussi précieuse que la sienne, surtout dans la triste circonstance où l'on se trouvait. Non-seulement il ne se rendit point à cette décision, mais il soutint encore qu'un évêque, qui est obligé de donner sa vie pour son troupeau, ne pourrait sans prévarication l'abandonner dans les temps de dangers. Le conseil convint que cela était plus parfait. « Eh ! quoi donc, reprit le Saint, un évêque n'est-il pas obligé de choisir ce qui est le plus parfait? » Comme les fléaux sont la punition du péché, il exhortait son peuple à désarmer la colère du Seigneur par la prière et la pénitence. Il ordonna trois processions générales, auxquelles il assista nu-pieds, la corde au cou, et tenant dans ses mains un Crucifix, sur lequel étaient continuellement fixés ses yeux baignés de larmes. C'était ainsi qu'il s'offrait à Dieu comme une victime pour les péchés de son peuple. Il prêchait presque tous les jours, et il ne cessait d'avertir ses coopérateurs de s'élever au-dessus de la l'amour de la vie dans une telle circonstance. Il exhortait lui-même les malades, et leur administrait les Sacre-

Digitized by Google

ments. Il fit fondre sa vaisselle pour assister les pauvres qui étaient sans secours. Il donna tous ses meubles sans en excepter son lit [1]. Les magistrats blâmèrent les processions et les assemblées de piété que le Saint prescrivait, sous prétexte qu'elles serviraient à étendre la contagion. Mais il se justifia par l'exemple de saint Grégoire, de saint Mamert, et de plusieurs autres grands évêques. Il ajouta que quand les remèdes humains étaient inutiles, il fallait surtout avoir recours à ceux qu'offre la religion, et que les exercices de piété qui donnaient de l'inquiétude, loin d'augmenter le mal, le feraient cesser. Ce fut une véritable prophétie : en effet le fléau épargna ceux qui assistèrent aux processions, et ceux qui accompagnèrent l'Archevêque lorsqu'il visitait les malades. Il ne mourut que deux personnes de sa maison, encore n'avaient-elles point été dans les lieux où il y avait des pestiférés. Le Saint fut bien vivement touché de l'endurcissement de quelques pécheurs qui ne voulurent point rentrer en eux-mêmes, affectant de se persuader que le plaisir et la joie étaient les plus sûrs moyens d'éviter la contagion; ils se retirèrent dans un lieu agréable près de la ville, où ils se livrèrent à toutes sortes d'excès et de débauches. Ils furent sourds aux avertissements de leur Archevêque. Mais ils ne jouirent pas longtemps de l'impunité; la peste gagna le quartier qu'ils habitaient, et ils périrent tous. Enfin ce fléau, dont les ravages duraient depuis quatre mois, diminua en novembre, et cessa entièrement vers le commencement de l'année suivante. Le Cardinal rendit à Dieu de solennelles actions de grâces pour la cessation de ce fléau, et ordonna des prières publiques de trois jours pour tous ceux qui sont morts de la peste.

Les deux gouverneurs qui remplacèrent successivement le duc d'Albuquerque, suscitèrent des contradictions au saint Archevêque, tant pour l'abolition des désordres extravagants du carnaval, que pour la réforme des abus qui se passaient le

[1] Oltrocchi a donné une relation détaillée de la conduite édifiante que tint saint Charles pendant la peste, dans ses notes sur la vie de ce Saint par Giussano, lib. IV, c. II-XIV, à pag. 278 ad pag. 354.

Digitized by Google

premier dimanche de carême. Ils revinrent encore sur les processions ordonnées pendant la peste. Ils agissaient, comme l'observe Giussano [1], par l'instigation de quelques pécheurs incorrigibles, et par celle de ces hommes qui frondent tout ce qui tend à la réformation des mœurs. Après la mort du dernier de ces gouverneurs, le roi d'Espagne rendit publiquement justice à l'archevêque de Milan. Grégoire XIII donna aussi de grands éloges à son zèle et à sa prudence et approuva tous les règlements qu'il avait faits. Le nouveau gouverneur de Milan, le duc de Terra Nuova, estima, aima, respecta le Saint, et vécut toujours avec lui dans une parfaite intelligence.

Le cardinal Borromée fit deux fois la visite de tout son diocèse, et une fois celle de sa province. Ayant fait un voyage dans la Valteline et dans le pays des Grisons, il y ranima le véritable esprit de la religion; il confirma les catholiques dans la piété, et ramena plusieurs zuingliens à l'unité de l'Église.

Son zèle et sa charité lui firent élever un grand nombre de monuments utiles dans toute l'étendue de son diocèse. Nous dirons un mot de ceux dont nous n'avons point eu occasion de parler. Il fonda dans la ville de Milan un couvent de Capucines, où la fille de Jean-Baptiste Borromée son oncle fit profession et mourut en odeur de sainteté; un monastère d'Ursulines pour l'instruction des pauvres filles qui y étaient élevées gratuitement; un hôpital pour les pauvres, où l'on recevait tous ceux qui étaient dans le besoin; un autre pour les convalescents que l'on renvoyait du grand hôpital, etc. Les Oblats eurent la direction de ses colléges et de ses séminaires dans le diocèse de Milan. Quant au collége qu'il avait fondé à Pavie, il en donna la conduite aux Clercs réguliers de Somasco, ainsi appelés d'un lieu de ce nom, situé entre Bergame et Milan, et où Jérôme Émiliani, noble vénitien, leur fondateur, avait établi la principale maison de sa congrégation, en 1540, avec l'approbation du Pape Paul III [2].

[1] Lib. V, cap. I, pag. 402; l. V, c. VII, p. 444; l. VI, c. II, p. 471; l. VI, c. V, IX et X. — [2] Hélyot, *Hist. des Ord. Relig.*, t. IV, cap. XXXIII; Augustin Turtur., *in vita Hier. Emiliani.*

Digitized by Google

Quoique saint Charles préférât les devoirs généraux qui embrassaient le bien de son diocèse, et qu'il les remplît avec une grande fidélité, il trouvait encore beaucoup de temps pour la direction des particuliers, et il conduisait avec une prudence singulière les personnes qui s'adressaient à lui. Il ne se décidait qu'après un mûr examen ; il n'était nullement crédule par rapport aux visions et aux extases, surtout dans les femmes, dont l'imagination s'allume si facilement. Dans ces sortes d'occasions il recommandait la pratique de l'obéissance et de l'humilité. Il y avait à Milan une jeune dame, du nombre de celles qu'on appelle Béates en Italie, et qui font vœu de chasteté. Elle parlait beaucoup des faveurs extraordinaires qu'elle prétendait recevoir du ciel. Le P. Adorno, qui les examina, les crut réelles. On pressa l'archevêque de venir voir cette femme ; mais on ne put l'y déterminer : il ordonna même de renfermer la béate dans un monastère, donnant à entendre par là qu'il regardait comme une illusion ce qu'on disait lui arriver. L'événement montra depuis qu'il ne s'était pas trompé. Il n'apportait pas moins de soin dans l'examen des miracles. Dans la vérification des reliques il rejetait toutes celles dont l'authenticité n'est pas certaine : mais d'un autre côté, il avait une grande vénération pour les véritables reliques. Il en faisait la translation, et ornait les châsses dans lesquelles on les renfermait.

Il aimait, comme il le disait souvent lui-même, à assister les personnes mourantes. Ayant appris, en 1583, que le duc de Savoie était tombé malade à Verceil, et que les médecins désespéraient de sa vie, il partit sur-le-champ pour aller le voir, et il le trouva, pour ainsi dire près de rendre le dernier soupir. Le duc, l'apercevant dans sa chambre, s'écria : « Je suis guéri. » Saint Charles lui administra la communion le lendemain, et ordonna les prières de quarante heures pour son rétablissement. Le duc fut toujours persuadé qu'il devait, après Dieu, sa guérison aux mérites du Saint : aussi envoya-t-il depuis une lampe d'argent pour être suspendue sur son tombeau, en reconnaissance de ce bienfait.

Le Saint allait quelquefois faire ses retraites à Camaldoli et

Digitized by Google

dans d'autres lieux solitaires. Il se plaisait surtout au mont Varalli, situé dans le diocèse de Novare, sur les frontières de la Suisse. Les mystères de la Passion y sont représentés dans différentes chapelles, dont l'architecture est estimée, ainsi que celle de l'église, qui est desservie par les franciscains. Il s'y rendit, en 1584, avec le P. Adorno, auquel il voulait faire sa confession annuelle, et qui devait lui proposer les points de ses méditations. Il avait prédit à plusieurs personnes que le moment de sa mort approchait : aussi pendant sa retraite redoubla-t-il de ferveur dans ses austérités et dans ses autres exercices. Il y parut plus que jamais absorbé en Dieu, et dégagé de toutes les choses de la terre. L'abondance de ses larmes l'obligeait souvent de s'arrêter durant la célébration de la messe. Un évêque déposa depuis, qu'il vit un jour à l'autel son visage rayonnant de lumière, ce qui venait sans doute de la lumière intérieure qui remplissait son âme, et ce qui semblait être un présage de la gloire dont il allait être couronné. Le Saint passa la plus grande partie de son temps dans la chapelle dite de la Prière au jardin, et dans celle du Sépulcre. Là, il se mettait dans un état de mort avec le Sauveur, par un parfait renoncement à lui-même ; il demandait avec instance que tout ce qui restait en lui de la vie d'Adam, pût être entièrement détruit par la mort du Fils de Dieu.

Le 24 octobre, il fut pris d'une fièvre tierce, qu'il cacha ; le 26 il eut un second accès, et il abrégea ses prières, par l'ordre du P. Adorno. Il consentit aussi à laisser mettre un peu de paille sur les planches qui lui servaient de lit, et à prendre une nourriture plus analogue à son état. Le cinquième jour de sa retraite, il pria huit heures à genoux avec tant de ferveur, qu'il ne s'aperçut point de la longueur du temps. Il fit ensuite sa confession annuelle, et le lendemain, qui était le 29 octobre, il partit pour Arona, et descendit chez le curé où il prit une panade. Quoiqu'il fût nuit, il passa le lac pour aller mettre la dernière main à la fondation du collége d'Ascone. Il reposa un peu dans la barque, et expédia ses affaires le lendemain matin. Il retourna par eau à Connobio, malgré la fièvre qui était revenue. Le len-

Digitized by Google

demain il se rendit à Arona, et comme c'était la veille de la Toussaint, il jeûna à son ordinaire. Il prit cependant les remèdes que les médecins lui avaient prescrits. Au lieu de loger au château, comme René Borromée son parent l'en pressait, il alla chez les Jésuites, où il passa la nuit assez tranquillement. A deux heures du matin, il se leva pour prier, selon sa coutume; il se confessa ensuite et dit la messe. Les médecins lui défendirent de sortir, parce que c'était le jour de la fièvre, et lui firent boire une grande quantité de tisane. Mais cette tisane eut un effet tout contraire à celui qu'on attendait. La fièvre augmenta et devint continue.

Le jour des Morts, il se fit porter en litière à Milan; on appela les plus habiles médecins, et il promit d'exécuter fidèlement tout ce qu'ils lui prescriraient. Sa maladie fut jugée très-dangereuse. La fièvre ayant beaucoup diminué le lendemain, on conçut de grandes espérances. Charles ne donna aucun signe de joie à cette nouvelle; il continua ses exercices, en quoi il se faisait aider par des personnes pieuses, et surtout par les *PP.* Adorno et Charles Bascapé. Le redoublement de la fièvre s'annonça par des symptômes si fâcheux, que les médecins perdirent toute espérance. Il l'apprit avec une tranquillité surprenante, et demanda les Sacrements de l'Église, qu'il reçut avec la plus grande ferveur. Il expira au commencement de la nuit du 3 au 4 novembre, en prononçant ces mots, *ecce venio*, voici que je viens.

Par son testament, il laissa son argenterie à sa cathédrale, sa bibliothèque à son chapitre, ses manuscrits à l'évêque de Verceil, et institua l'hôpital général son héritier. Il régla ses funérailles, et ordonna qu'on les fît avec la plus grande simplicité. Il choisit pour sa sépulture un caveau qui était auprès du chœur, et ne voulut d'autre inscription que celle qui se lit encore aujourd'hui sur une petite pierre de marbre, et qui est conçue en ces termes : « Charles, cardinal du titre de Sainte-Praxède, archevêque de Milan, implorant le secours des prières du clergé, du peuple et du sexe dévot, a choisi ce tombeau, de son vivant. » On y fit cette addition : « Il vécut quarante-six ans, un mois et

Digitized by Google

un jour ; il gouverna cette église vingt-quatre ans, huit mois, vingt-quatre jours, et mourut le 4 novembre 1584. »

Peu de temps après sa mort, le P. Adorno eut un songe où il le vit environné de lumière et de gloire, et le Saint lui dit : « Je suis heureux ; vous me suivrez bientôt. » Adorno raconta ce fait à plusieurs de ses amis, et l'attesta une fois publiquement en prêchant. Il retourna à Gênes sa patrie, et y mourut peu de temps après en odeur de sainteté [1]. »

Il s'opéra plusieurs guérisons miraculeuses par l'intercession et par la vertu des reliques du serviteur de Dieu [2]. En 1601, le cardinal Baronius, confesseur de Clément VIII, envoya au clergé de Milan un ordre de sa Sainteté, pour qu'on substituât la messe du Saint à celle de *Requiem*, que Charles lui-même avait fondée à perpétuité dans le grand hôpital, et qui devait se lire tous les ans le jour anniversaire de sa mort. Neuf ans après, le vénérable Archevêque fut canonisé solennellement par le Pape Paul V. Ses reliques, renfermées dans une châsse très-précieuse, sont présentement dans une magnifique chapelle souterraine, bâtie sous la coupole de la grande église. L'autel de cette chapelle est d'argent massif, et la plus grande partie de la voûte est revêtue de plaques du même métal. On y entretient nuit et jour plusieurs lampes d'or et d'argent. On y voit aussi de riches présents, faits par des princes, des cardinaux et des évêques. Nous apprenons de Giussano [3], que ces présents, dans l'espace de huit années, montèrent à plus de cinquante mille écus d'or, indépendamment des étoffes précieuses et des autres ornements de la chapelle. C'est ainsi qu'est honoré sur la terre celui qui méprisa le monde pour Jésus-Christ.

(GODESCARD.)

SAINT VITAL ET SAINT AGRICOLE,

MARTYRS.

Nous apprenons de saint Ambroise, qu'Agricole était un gentilhomme de Bologne, qui par ses vertus se faisait aimer des

[1] Giussano, l. VII, c. XIV. — [2] Ibid., l. VIII. — [3] L. VII, c. XVII, p. 336.

Digitized by Google

païens mêmes parmi lesquels il vivait. Il instruisit dans la religion chrétienne Vital son esclave. Ils furent arrêtés l'un et l'autre durant la persécution de 304; c'est du moins l'opinion la plus probable. Vital fut le premier qu'on appliqua à la torture; il ne cessa de louer Dieu tant qu'il put faire usage de sa langue. Voyant enfin que tout son corps était couvert de sang et de blessures, il pria Jésus-Christ de lui donner la couronne qu'un Ange lui avait montrée. Sa prière finie, il rendit l'esprit. On différa l'exécution d'Agricole, dans l'espérance que la vue du supplice de son esclave pourrait le faire changer de résolution. Mais l'exemple de Vital ne fit qu'animer son courage. Les magistrats et le peuple entrèrent alors en fureur : on attacha le Martyr à une croix, et on perça son corps d'une si grande quantité de clous, que le nombre de ses plaies surpassait celui de ses membres. Les deux Martyrs furent enterrés dans le lieu qui servait de sépulture aux Juifs. Saint Ambroise les découvrit dans le voyage qu'il fit à Bologne en 393, lorsqu'il fuyait les armes du tyran Eugène. Il prit un peu du sang qui était au fond du tombeau, avec la croix et les clous qui avaient été l'instrument du martyre d'Agricole. Julienne, veuve de Florence, lui demanda ces précieuses reliques, pour enrichir l'église qu'elle avait fait bâtir dans cette ville, et dont le saint Archevêque de Milan fit lui-même la dédicace.

SAINT PIERIUS,

PRÊTRE D'ALEXANDRIE.

Pierius que quelques-uns ont nommé Hierus a été regardé comme l'une des plus brillantes lumières de l'Église d'Alexandrie dont il était prêtre sur la fin du troisième siècle. Il l'éclairait également par sa rare doctrine et par son éminente vertu. Il s'était rendu très-habile selon saint Jérôme dans la dialectique et dans l'art oratoire, et ses livres faisaient admirer la pénétration de son esprit et la profondeur de sa science dans la philosophie profane. Mais ce qu'il avait encore de bien plus estimable, selon Eusèbe, était l'application particulière qu'il apportait à la méditation et à l'éclaircissement des vérités divines, dont il

Digitized by Google

instruisait le peuple par les discours qu'il faisait dans l'église. Outre la belle réputation que lui firent ses prédications, il en acquit encore une fort solide par ses écrits où l'on trouvait la netteté, l'élégance, et toutes les autres grâces du discours jointes à la force du raisonnement. Il mérita, dit saint Jérôme, d'être appelé un second Origène, tant pour la multitude que pour l'excellence de ses ouvrages; c'est peut-être ce qui a fait chercher dans ses expressions, et dans ses sentiments, quelques vestiges des erreurs que l'on a attribuées à ce grand homme.

On peut dire que Pierius se distinguait encore plus par la sainteté de sa vie que par sa science. Il pratiquait une abstinence très-grande, gardait la retraite, et faisait tous les exercices que les anciens appelaient ascétiques, et qui comprenaient tout ce qu'il y a de plus spirituel et de plus austère dans la vie des vrais disciples de Jésus-Christ. Il avait un amour très-grand pour la pauvreté évangélique, et il était parfaitement détaché de toutes les choses de la terre. On dit qu'il fut le maître du célèbre martyr saint Pamphile dont nous avons parlé au premier jour de juin, et qu'il fut aussi pendant quelque temps recteur de la célèbre école d'Alexandrie, la plus illustre de la chrétienté en ces siècles. En quoi il peut avoir été le successeur de saint Achillas dont il était le collègue, lorsque celui-ci fut fait évêque d'Alexandrie sur la fin de l'an 311. Mais il ne peut avoir occupé longtemps cette chaire s'il est vrai qu'après la persécution qui finit en ce même temps à Alexandrie, il alla passer à Rome le reste de ses jours comme le témoigne saint Jérôme. C'est ce qui ôte toute apparence de vérité à l'opinion de quelques auteurs Grecs qui veulent que saint Pierius ait souffert le martyre avec son frère Isidore. On ne sait ni l'année ni le jour de sa mort. On trouve sa fête marquée au 4 novembre dans les martyrologes romains et dans ceux d'Adon et d'Usuard. On ne peut pas douter que les grecs ou les Orientaux n'aient aussi célébré sa mémoire par un culte public, puisque Photius témoigne que la piété des fidèles éleva des temples en son honneur, et saint Épiphane parle d'une église d'Alexandrie qui portait son nom de son temps.

Digitized by Google

SAINT AMANS,

ÉVÊQUE DE RODEZ.

Les documents que nous avons consultés pour composer la vie de saint Amans ne sont pas malheureusement bien nombreux. Le principal et le plus authentique est la Vie du Saint attribuée à saint Venance Fortunat, évêque de Poitiers au VI^e^ siècle.

Cet auteur, meilleur poète qu'historien, est accusé par plusieurs de manquer quelquefois de critique. Ce qui a attiré à cet écrivain ce jugement peut-être trop sévère, c'est la forme trop poétique de son style; il a sacrifié au goût du temps. Mais sa Vie de saint Amans, quoi qu'on ait dit, est une de celles qu'il semble avoir composées avec le plus de soin et avec les informations les plus précises. Il écrivait à peine un siècle après la mort de saint Amans; et il entreprit un ou plusieurs voyages à Rodez, pour se renseigner à une source authentique. Le souvenir du saint Évêque était encore vivant dans son pays; des miracles ne cessaient de s'opérer à son tombeau; Fortunat n'eut donc pas de peine à recueillir tous les documents les plus sûrs à leur source même. La Vie qu'il nous donne de notre saint patron jouit donc de caractères suffisants d'authenticité, pour devenir historique.

L'autre source importante à laquelle nous avons puisé, est un manuscrit qui date de plus d'un siècle, et qui n'était que la copie d'un plus ancien, ainsi que l'atteste d'ailleurs son titre ainsi conçu : *Vie de saint Amans, copiée sur un vieux manuscrit.* Nous en avons même trouvé trois identiques. L'auteur de ces manuscrits indique lui-même et cite souvent les documents dont il s'est servi, et les archives qu'il a compulsées, archives et documents qui ont disparu, comme tant d'autres, dans la tourmente révolutionnaire. Mais les extraits qu'il en donne ou qu'il résume, n'en sont que plus précieux. Il cite entre autres un poème très-ancien, en vers romans, sur la vie de saint Amans, dont il ne nous reste que des fragments.

Au reste, ces manuscrits introduisent bien peu de faits étran-

Digitized by Google

gers à la biographie publiée par Fortunat; ils la complètent seulement, en ajoutant quelques détails et en fournissant des éclaircissements. Le miracle de l'ascension du ruisseau de Lautherne n'est raconté que par cet auteur; Fortunat ne l'a pas reproduit; mais le souvenir de ce prodige s'est conservé de temps immémorial dans tout le pays.

Nous avons consulté aussi utilement un autre intéressant manuscrit mentionné avec éloge par les auteurs qui se sont occupés de notre histoire : c'est le *Ruthena Christiana*, par Sicard. Il contient l'histoire abrégée des évêques de Rodez jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle. La vie de saint Naamas est tirée de ces dernières sources; Venance Fortunat n'a pas traité de cette biographie.

La ville de Rodez se glorifie d'avoir été le berceau de l'illustre saint Amans (*Amantius*), de l'avoir eu pour pasteur pendant sa vie et de l'invoquer pour patron après sa mort bienheureuse. Il eut le bonheur d'être élevé, dès son enfance, dans la religion chrétienne, et, à la fleur de son âge, il rompit les liens qui l'attachaient au siècle, pour s'engager dans la milice de Jésus-Christ.

Ses vertus exemplaires et sa science profonde le firent élever au sacerdoce; mais une telle lumière ne pouvait demeurer cachée sous le boisseau; aussi il fut promu, jeune encore, à l'évêché de Lodève, ville de la province de Narbonne, vers la fin du IV^e^ siècle. Quelques chroniqueurs le désignent comme ayant été le premier évêque de cette ville; c'est ainsi qu'il préludait à un apostolat plus difficile encore.

Son cœur était resté attaché à son pays natal, et il souffrait vivement de le savoir enveloppé presque tout entier dans les ténèbres du paganisme. Aussi il ne tarda pas à céder l'administration du diocèse de Lodève à un autre évêque qu'il y fit élire, et entreprit d'évangéliser sa patrie livrée au culte du démon.

L'éclat de ses vertus et la sainteté de sa vie le rendirent digne d'être désigné pour occuper le siége de Rodez, vers 401; c'était un fardeau redoutable, mais il y porta une grandeur d'âme à la hauteur de son éminente dignité, et un dévouement

Digitized by Google

et un courage proportionnés aux difficultés de la situation. La nature et la grâce avaient concouru à l'envi pour former ce grand cœur d'apôtre. Austère pour lui-même, il était plein d'une tendre compassion pour les autres. Il se distinguait par une charité empressée, par une libéralité sans mesure ; il était plein de mansuétude pour pardonner, calme dans les discussions, doux contre les injures, patient dans les tribulations, modéré dans la prospérité, égal d'humeur dans les contradictions, sévère contre la flatterie, humble dans les succès.

Il savait allier l'aisance à la retenue, et l'enjouement à la dignité. Enfin toutes ces nobles qualités, toutes ces vertus admirables étaient couronnées par un zèle ardent pour la conversion de ses frères. Tel était le Pasteur plein de mansuétude, l'Apôtre au cœur brûlant que la Providence avait accordé aux Ruthènes, comme l'Ange de sa miséricorde.

Le saint Pasteur eut la douleur de trouver sa ville natale courbée sous le joug du paganisme ; elle avait déjà laissé presque s'éteindre le flambeau de la foi allumé par saint Martial. Amans vit son église abandonnée et fermée avec des pierres et des buissons ; nul des rares chrétiens qui restaient ne pouvait ni n'osait plus y adorer le vrai Dieu.

Le saint Évêque s'était choisi pour fidèle et digne compagnon de ses travaux le diacre saint Naamas. Il ne se hâta pas, par prudence, d'ouvrir de nouveau l'église déserte ; mais il se contenta d'abord d'un petit oratoire dans lequel il ne cessait de prier, jour et nuit, avec son diacre, pour ses concitoyens idolâtres. Puis il annonça la parole de Dieu à ces infidèles, et en convertit ainsi quelques-uns.

Mais le plus grand nombre s'obstina dans l'erreur avec une aveugle opiniâtreté, et continua d'adresser son culte à l'infâme idole de Ruth, qui retenait ses adorateurs sous l'empire des plaisirs des sens. C'étaient surtout les principaux de la ville qui donnaient l'exemple au peuple et le maintenaient dans sa déplorable superstition. A ce peuple grossier, il fallait des miracles éclatants ; le Pasteur zélé le comprit et les obtint de Dieu.

Un jour, le Saint annonçait la parole de Dieu à ces idolâtres

Digitized by Google

avec toute l'ardeur de son zèle. Un homme des plus considérables de la ville l'écoutait curieusement ; frappé de l'évidence de la vérité, mais trouvant sans doute la foi chrétienne trop relevée pour son âme terrestre, et la morale évangélique trop austère pour sa nature sensuelle, il s'écria publiquement qu'il ne renoncerait à sa religion et n'embrasserait celle de Jésus-Christ, que s'il voyait monter dans la ville le petit ruisseau nommé Lauterne, qui coule au pied de la colline élevée et escarpée sur laquelle Rodez est assis.

Le saint Évêque accepte la proposition et ose promettre le miracle ; il se prosterne et invoque le Tout-Puissant. Soudain, le ruisseau se détourne de son cours ordinaire, gravit le sommet de la montagne, et vient couler aux pieds du Pasteur. Puis, soumis à un nouveau commandement du Pontife, il redescend dans la vallée et rentre dans son lit. A la vue d'un miracle si surprenant, ceux qui en sont témoins rendent gloire au Dieu d'Amans et abandonnent leurs superstitions.

Un autre jour, le prévôt de la ville ayant fait dresser son tribunal sur la place publique, condamna un criminel à mourir sur le gibet. Le saint Pasteur, touché de compassion, s'empressa, à cette nouvelle, d'aller demander au prévôt la grâce du condamné. Celui-ci opposa le refus le plus obstiné à toutes ses instances, et finit même par accabler le Saint d'invectives et d'injures. Le Prélat revient tristement dans son oratoire, se prosterne dans la poussière, se frappe la poitrine et supplie le Seigneur avec larmes de lui accorder la grâce que le gouverneur lui avait refusée. Pendant cette prière, l'impitoyable prévôt tombe subitement de son siége comme frappé de mort.

Tout le monde comprit d'où venait le coup ; on se hâta d'accourir vers le bienheureux, pour le prier de rendre à la vie le gouverneur presque inanimé. Dès l'arrivée du Saint sur la place, le prévôt est subitement guéri ; il tombe aux genoux du Prélat, lui demande pardon de sa dureté et de ses outrages, abjure publiquement l'idolâtrie et demande le Baptême. La plupart des assistants, frappés de tous ces prodiges, se convertirent à la religion chrétienne.

Digitized by Google

Ces miracles ne furent pas encore assez puissants pour ramener tout le peuple. Beaucoup s'endurcirent dans leur détestable erreur; la défection d'un grand nombre des leurs ne fit même que les rendre plus fanatiques.

Ils résolurent de célébrer, avec plus de pompe que jamais, la fête de leur idole. Ils assemblèrent donc une multitude d'idolâtres de la ville et des environs, afin de raffermir, par une imposante manifestation, le culte ébranlé de Ruth. Ils immolèrent un grand nombre de victimes au démon, puis, gorgés de viande et ivres de vin, ils firent éclater leurs chants impies et se livrèrent à des danses obscènes autour de leur idole.

Le saint Pasteur, à cette vue, sentit son cœur paternel percé de douleur; il répandit des larmes amères sur le triste aveuglement de ces infortunés. Puis, ne pouvant contenir l'ardeur de son zèle, il prend avec lui son diacre Naamas, apparaît plein de majesté à ce peuple dégradé, et élevant sa voix, il reproche à tous ces hommes en délire leur impiété, leurs coupables excès, et les presse d'abandonner le culte du démon, pour embrasser celui du vrai Dieu.

Les païens, exaspérés d'être troublés au milieu de leur fête, se répandirent en injures grossières contre le pontife, et, dans la fureur de leur fanatisme, ils cherchèrent à se saisir de lui pour l'immoler à leur infâme divinité.

Mais le Pasteur, préférant travailler à la conversion des siens que de cueillir si tôt la palme du martyre, s'échappa de leurs mains et se rendit dans son oratoire avec Naamas. Là il se prosterna devant son Dieu méconnu, poussa de profonds soupirs et versa d'abondantes larmes, pour obtenir la conversion de ces infortunés. Après quelque temps, il relève la tête et demande à son compagnon s'il ne voyait pas un nuage s'élever du côté de l'Orient. Sur sa réponse négative, le saint Prélat se prosterne de nouveau et redouble ses larmes et ses prières; puis, il se relève encore, renouvelle sa demande, et, plein de confiance, considère lui-même le ciel.

Tout à coup les nuages s'amoncèlent rapidement; le soleil, jusque là éclatant, voile sa clarté; les ténèbres sont sillonnées

Digitized by Google

par la sinistre lueur des éclairs; le tonnerre gronde avec un fracas inouï. Soudain, un éclair formidable déchire la nue; la foudre, avec un éclat terrible, tombe sur l'idole hideuse et la met en pièces. Les débris de l'idole de pierre tourbillonnent dans les airs et sont lancés avec tant de violence, qu'une partie tombe dans le ruisseau de Lauterne, l'autre, dans la rivière de l'Aveyron, dans le gouffre appelé depuis le Gouffre-de-l'Idole, et par corruption de terme roman, la Youlle ou la Guioulle; et le troisième s'enfonça violemment non loin du piédestal, dans le pré même de la Conque. Ces tronçons de l'idole brisée existaient encore du temps de l'historien et rappelaient au peuple le miracle qui avait converti ses pères.

A ce coup terrible, le peuple saisi d'épouvante, poussa des cris et des gémissements. Tous ces idolâtres furent subitement frappés, les uns d'aveuglement et les autres de surdité, image du mal de leur âme; les enfants seuls, que l'âge avait préservés de la corruption, furent épargnés.

Quand la première stupeur se fut dissipée, le peuple, reconnaissant la main de Dieu qui le frappait, courut chez le bienheureux Prélat, lui demanda pardon de tout le passé, implora la guérison de son mal miraculeux, renonça solennellement au culte des idoles et sollicita la grâce du Baptême. Le Pasteur pénétré de joie, obtint la guérison de tous et, après avoir rendu de ferventes actions de grâces à Dieu pour un tel bienfait, il admet tout ce peuple dans son bercail, désormais renouvelé.

Les prêtres de l'idole, sous une inspiration diabolique avaient convoqué cette affluence considérable de païens, afin de relever la majesté compromise de son culte par une manifestation solennelle. Dieu profita du rassemblement de la multitude pour convertir une foule plus nombreuse avec plus d'éclat. Ainsi les moyens que le démon avait mis en œuvre pour affermir son empire, furent ceux dont Dieu se servit pour le renverser à jamais.

Mais tel est l'endurcissement du cœur de l'homme, que malgré des prodiges si éclatants, tous les païens ne se convertirent pas. Il en resta un assez grand nombre, et des plus

Digitized by Google

orcenés, pour oser tramer des complots contre la vie du saint
asteur. Exaspérés par ce qui aurait dû les gagner, par la des-
uction miraculeuse de leur divinité, ils vont trouver un noble
t riche praticien, nommé Honorat ; sa puissante influence le
endait un des plus fermes soutiens de leur religion. Il demeu-
ait à quelque distance de la ville. Ces païens lui portèrent la
ouvelle de la ruine de leur idole et de son culte, firent éclater
evant lui leur douleur, et excitèrent sa vengeance contre saint
mans, cause de tout le mal.

Honorat, outré de colère, profère les menaces les plus ter-
ibles contre le saint Pasteur ; il fait atteler aussitôt son char,
3 fait accompagner de ses satellites et de la foule qui était
enue le chercher ; et toute cette multitude se dirige vers
odez, vociférant des blasphèmes contre le vrai Dieu et des
ris de mort contre son digne représentant.

Cependant le saint Évêque, instruit de cette démarche et de
es menaces, ne se trouble pas ; il a recours à son arme habi-
uelle, à la prière. Au même moment, Honorat, arrivé devant
ı porte de la ville, se disposait à faire son entrée, lorsque ses
hevaux, jusque-là dociles, s'arrêtent tout à coup comme rai-
is et cloués au sol. Les coups de fouet, les mauvais traite-
ents ne leur furent pas épargnés ; tous les moyens furent
mpuissants à les arracher de leur immobilité de statue. C'était
astement à cette place, sur le seuil de cette porte que le Saint,
ı veille, s'était prosterné dans la poussière pour prier.

Honorat, frappé d'un prodige si étrange et touché de la grâce
épêcha un de ses serviteurs au saint Évêque pour le supplier
e venir rendre la liberté à un captif qu'il avait su si bien en-
haîner par ses prières. Dès que le Bienheureux arrive, il touche
3 char, et aussitôt les chevaux, par un nouveau prodige, rede-
iennent dociles à la main qui les dirige. Le Prélat, par ce
ouble miracle, dompta le cœur farouche du païen. Celui-ci se
récipite de son char, embrasse les genoux du Saint, lui de-
nande, avec larmes, pardon du mal qu'il voulait lui faire, et
mplore la grâce du baptême.

Pendant ce temps, un serviteur court en toute hâte annon-

Digitized by Google

cer cette nouvelle à la femme d'Honorat. Celle-ci, irritée d'une conversion qu'elle regardait comme un malheur, se presse d'arriver à la ville, et, le visage tout bouleversé, elle aborde le Prélat avec des paroles de fureur et de menaces. Mais à la vue du Pontife si calme et si plein de majesté, elle est tout à coup saisie d'un respect qui la rend toute tremblante ; la parole expire sur ses lèvres, la grâce triomphe de son cœur, et elle se précipite aux pieds du Saint, en demandant le baptême. Le Prélat régénéra dans l'eau sainte le mari, la femme, le fils, et tout le reste de la maison d'Honorat, ainsi qu'un grand nombre de païens présents à ce miracle.

Honorat mena dans la suite une vie si chrétienne, qu'il fut mis au nombre des Saints. Il y avait dans l'église de Saint-Amans une chapelle qui lui était dédiée ; ses reliques y étaient déposées, et on conserve encore, dit le chroniqueur, dans le trésor de cette église, dans un reliquaire d'argent, un os du bras de saint Honorat.

Il restait encore une autre idole exposée sur la place publique, et peut-être même un temple dont nous avons déjà parlé. Le saint Évêque, après avoir ainsi converti la cité tout entière, n'eut pas de peine à faire abattre ces honteux monuments du paganisme. Et désormais la croix domina dans toute la ville, comme elle régna dans tous les cœurs.

Tel fut le dernier coup du Ciel pour la conversion des Ruthènes idolâtres. Dieu avait multiplié les prodiges en leur faveur ; il avait voulu les conquérir avec éclat. C'est qu'il avait des desseins de miséricorde sur ce peuple qui devait dans la suite, par sa fidélité et par la simplicité de sa vertu, être l'un des plus fermes soutiens de la foi dans les Gaules. Aujourd'hui encore, l'impiété, malgré tous ses efforts dont nous sommes les tristes témoins, a bien de la peine à déraciner les antiques croyances de ces âmes fortes et généreuses.

Dans ces temps-là, sous le règne de l'empereur Honorius, qui mourut en 423, les préfets du prétoire exigeaient des impôts excessifs des peuples de l'Auvergne et du Rouergue. Saint Sidoine Apollinaire mentionne particulièrement le préfet Sé-

Digitized by Google

onat, qui se rendit si odieux par ses exactions et ses violences, ue plusieurs abandonnèrent leurs biens pour se soustraire ux impositions ruineuses dont on les chargeait.

Dans le Rouergue en particulier, on levait sur chaque famille ne redevance de quatre deniers. Saint Amans, dont la sollicitude pour son troupeau s'étendait jusque sur les intérêts matériels, ne put supporter plus longtemps les souffrances de ses ailles, et il fit à Honorius le rachat, pour son peuple, de cet mpôt onéreux, vers l'an 420.

Voici d'autres miracles, moins éclatants sans doute, mais iles à la conservation et à l'affermissement de la foi dans le œur des fidèles néophytes, et à la glorification de leur grand pôtre.

Le Prélat, voulant un jour exercer l'hospitalité envers des ôtes qu'il avait reçus, envoya deux garçons, qu'il avait recueillis chez lui et élevés, à la rivière de l'Aveyron, pour y rendre quelques poissons. Ceux-ci, après leur pêche, revenaient à la ville, portant leurs filets avec leur capture, lorsqu'ils firent la rencontre de trois cavaliers de la garnison. Les oldats, apprenant que ces poissons étaient destinés à leur asteur, se moquèrent du Saint, battirent ses serviteurs, et 'emparèrent du produit de leur pêche.

Puis ils apprêtent les poissons, allument un grand feu, et se *mettent* en devoir de les faire frire. Ce fut en vain : les poissons restèrent aussi durs et aussi frais qu'au sortir de la *ivière*; les soldats eurent beau avoir recours à tous les moyens, ls prirent une peine inutile.

Alors ils reconnurent le prodige, comprirent leur faute, et llèrent se prosterner aux pieds du Saint, en lui rapportant le ruit de leur larcin, et en lui demandant pardon. Le bon Pasteur s'empressa de le leur accorder; il voulut même leur faire on de ce qui avait excité leur convoitise. Les soldats l'ayant remercié, reprirent donc ces poissons merveilleux; et, dès qu'ils eurent essayé de nouveau de les faire frire, ils les trouvèrent d'une facile cuisson.

Ce miracle, dont l'objet était d'une si petite importance, ne

Digitized by Google

laissa pas que d'être utile à tous ; car il mit fin à la coutume barbare où étaient les soldats d'attaquer le peuple et de le piller, et à la dure nécessité où se trouvait celui-ci de subir leurs violences.

Un soir, deux larrons déguisés en mendiants, se présentèrent devant le saint Évêque, et, avec toutes sortes de gémissements hypocrites, lui demandèrent un abri pour la nuit. Le Prélat, touché de compassion pour leur misère, les accueille avec bonté, leur sert à manger et leur donne l'hospitalité chez lui, à côté de l'église. Ces misérables profitent du sommeil des habitants et des ténèbres de la nuit pour se glisser dans l'église, portent des mains sacriléges sur les plus riches tissus des autels et se hâtent de se sauver au loin avec leur butin.

Mais ils sont frappés d'aveuglement, font mille détours inutiles dans la campagne, consument toute la nuit en vains efforts ; et le jour était déjà avancé, qu'ils se trouvèrent près du pont voisin de la ville.

Cependant, on s'était aperçu du vol qui avait été commis, et on en avait informé le Pasteur. Le Saint, inspiré d'en haut, indiqua l'endroit où se trouvaient les voleurs. On se dirige donc vers le pont, on y trouve en effet les deux scélérats si bien aveuglés, qu'ils croyaient, en plein jour, se trouver dans les ténèbres de la nuit.

On les amène devant le saint Évêque : à la vue de l'outrage causé à l'honneur de la maison de Dieu, le Prélat, à l'exemple du divin Sauveur, oublia sa mansuétude ordinaire. Avant de leur pardonner, il leur adressa une sévère réprimande et les frappa légèrement de son manteau ; ce qui, par une permission de Dieu, leur causa la douleur la plus cuisante.

Le saint Évêque avait un petit jardin, dont les fruits tentèrent un voleur, qui, pendant la nuit, les pilla et prit la fuite pour se mettre en sûreté avec sa capture. Une petite haie formait la clôture du jardin, il l'avait franchie aisément ; mais, quand il voulut ressortir, elle lui sembla alors un mur très-élevé. Les moindres obstacles furent pour lui des remparts, et il ne fit que tourner toute la nuit, sans pouvoir trouver une

Digitized by Google

issue pour s'échapper de sa prison merveilleuse. La clarté du jour ne le tira pas de son erreur, et on l'amena devant le Saint. Celui-ci, le voyant repentant et confus, lui pardonna, en lui recommandant de demander à l'avenir ce qui lui ferait besoin, et de ne point le dérober injustement.

Un autre jour, un voleur pilla les ruches que le Saint entretenait dans son jardin, et en emporta tout le contenu. Lorsqu'il fut arrivé chez lui, ce miel se trouva changé en poix. Ce prodige ouvrit les yeux au coupable ; pressé par le remords, il courut chez le Pasteur pour lui rapporter ce qu'il avait pris, et pour lui demander pardon. Le Saint le lui accorda avec empressement, et lui fit même don du miel convoité ; aussitôt, par un nouveau prodige, ce miel reprit sa nature première.

Saint Amans était déjà parvenu à une extrême vieillesse. Son âme était depuis longtemps mûre pour le ciel. Dieu voulut enfin récompenser ses grands travaux; il l'appela à lui, pour recevoir la couronne due à ses mérites, le 4 novembre, jour auquel on célèbre sa fête, L'époque de sa mort glorieuse peut être déterminée environ de 440 à 445. On invoque ce grand saint avec succès, particulièrement pour conjurer les tempêtes, la grêle et le feu du ciel.

Il fut enseveli, comme nous avons déjà dit, dans l'église qu'il avait fait bâtir. Son premier tombeau fut modeste, et placé dans un lieu de l'église peu apparent. Les miracles dont il fut honoré, obligèrent saint Quintien à faire la translation de ses reliques dans un monument plus digne du glorieux évêque, au commencement du VI^e^ siècle. Nous raconterons plus loin l'histoire de cette translation.

Le lieu où saint Quintien avait placé ses vénérables reliques se trouvant dans la suite trop étroit pour le grand nombre des personnes qui venaient de tout côté les honorer, on les transféra de nouveau, et avec beaucoup de solennité, dans une chapelle plus basse, mais plus vaste, dans laquelle on déposa en même temps les corps de saint Dalmas et de saint Naamas; on ne sait point l'année de cette seconde translation. Depuis cette époque, les évêques de Rodez se sont fait un devoir de conser-

Digitized by Google

ver avec soin ces dépouilles sacrées qu'ils ont toujours regardées comme l'ornement de leur église et comme son plus précieux dépôt, et de temps en temps ils en faisaient la visite minutieuse, afin d'en constater la conservation.

En 1398, le comte Bernard d'Armagnac, connétable de France, légua à l'église de Saint-Amans une châsse en argent, pour enfermer le corps du saint évêque. Ces tombeaux vénérables furent visités et leurs reliques vérifiées successivement par Guillaume de la Tour, Georges d'Armagnac, Bernardin de Corneillan, Hardouin de Péréfixe, Gabriel de Paulmy et François de Lusignan.

Enfin, le 2 mai 1699, ce dernier prélat voyant que toutes ces reliques se trouvaient dans un lieu trop humide, jugea à propos de les renfermer dans la chapelle dite des Corps-Saints et située derrière le maître-autel ; il y transféra aussi le corps de saint Eustache, successeur de saint Amans.

En outre, on voyait au-dessus du grand autel « la châsse de saint Amans d'argent surdoré, assise sur quatre lions d'argent massif, à la tête de laquelle châsse est la tête dudit Saint couverte d'un taffetas rouge et ornée d'une mitre parsemée de pierreries. » Dans cette châsse étaient contenues diverses reliques du saint évêque.

L'antique église de Saint-Amans menaçait ruine ; elle fut donc démolie, en 1752 ; la première pierre de la nouvelle, qui existe aujourd'hui, fut posée le 17 avril 1758, et la consécration en fut faite avec une pompe inouïe, par l'évêque Charles de Grimaldi, le 8 septembre 1764.

Dès l'année 1750, les tombeaux de la chapelle des Corps-Saints furent ouverts par un délégué de l'évêque, on vérifia soigneusement ces reliques, ainsi que les procès-verbaux des diverses visites des évêques, et on transporta solennellement ces restes vénérables dans l'église des Cordeliers, située sur l'emplacement du palais de justice. A l'époque de la consécration de l'église nouvelle, on les remit à la place qu'ils occupaient dans l'ancienne.

Ces vénérables dépouilles, si précieusement conservées par

Digitized by Google

nos pères pendant quatorze siècles, furent en partie détruites par la Révolution. Les modernes Vandales violèrent les tombeaux, pour en disperser les cendres, et n'épargnèrent pas plus les châsses des Saints que les vases sacrés. On les vit sortir du temple tout chargés des vols faits à la mort elle-même, traînant sur la place publique, comme un trophée de victoire, le cercueil de plomb brisé, les images mutilées, jetant outrageusement sur le pavé ces ossements si vénérables, que n'avaient pu protéger l'hospitalité du tombeau ni l'inviolabilité de la sainteté. Un homme de l'époque, le citoyen Tarayre, secrétaire de la commune, recueillit le chef de saint Amans, qu'on avait abandonné sur le pavé, et le rendit à l'église quand les temps furent devenus meilleurs. Un homme nommé Pougenq, de Réquista, sauva, de son côté, les têtes de saint Dalmas et de saint Naamas. Aujourd'hui ces trois chefs vénérables sont exposés sur le maître-autel de l'église de Saint-Amans, avec d'autres reliques.

Le tombeau du saint Évêque ne tarda pas à devenir célèbre par le grand nombre de miracles qui s'y opérèrent. Le Saint étendit surtout sa protection miraculeuse sur les pauvres et les affligés qu'il avait tant aimés pendant sa vie.

Une pauvre veuve, nommée Julienne, fort dévote à saint Amans, vendait du vin dans une petite maison qu'elle s'était choisie tout près de l'église, afin de pouvoir s'y rendre plus aisément pour faire ses prières. Or, un soir, un larron se présenta chez elle, sous prétexte d'acheter du vin; mais son dessein était de voler la pauvre vieille. En effet, tandis qu'elle est tout occupée à servir l'étranger, celui-ci, jetant les yeux dans tous les recoins de la maison, finit par découvrir la cassette où elle serrait son mince pécule, l'emporte et s'enfuit avec précipitation. La vieille femme eut beau crier au voleur, la nuit favorisa la fuite du larron.

Trois jours après, cet homme revient, pour assister à la solennité de la fête de saint Amans. Il ne pensait pas pouvoir être reconnu dans la foule; mais la pauvre veuve le distingue bientôt et le désigne au public par ses cris. Le coupable ne se sentant pas en sûreté, se hâte de monter à cheval et de s'éloi-

Digitized by Google

gner. La vieille femme voyant tout espoir humain perdu pour elle, lève les yeux et les mains vers l'église de Saint-Amans et implore le secours de son saint patron.

Aussitôt le cheval s'arrête immobile au milieu de la place, sans vouloir avancer ni reculer; et le voleur ne peut descendre pour s'enfuir. Alors il se trouve forcé de faire l'aveu de son crime, et, tout confus, de restituer l'argent volé. Le peuple indigné veut se saisir de lui pour le livrer à la justice; mais cet homme, après avoir éprouvé le pouvoir de saint Amans, mit en lui sa confiance et implora sa protection. On eut beau réunir toutes les forces, il fut impossible de jamais l'emmener. Le peuple enthousiasmé par ces prodiges le conduisit à l'église; et tous ensemble rendirent grâces au Saint de sa protection visible sur ceux qui l'invoquent.

Un homme de Rodez fit un voyage à Béziers pour y acheter du vin. Avant de partir, il s'était recommandé avec ferveur à saint Amans, pour lequel il éprouvait une grande vénération. Il revenait dans son pays avec son emplette; il était déjà arrivé au sommet d'une colline qui domine le Tarn, lorsque tout à coup son char heurte un rocher, et le tonneau qu'il portait roule à travers les précipices jusqu'au fond de la vallée. A cette vue, le pauvre homme crut bien son vin répandu et son voyage perdu; il descendit cependant et fut bien surpris et bien joyeux de retrouver son tonneau intact. Il le recharge tout content, et, dès son arrivée à Rodez, il se rend à l'église pour remercier le Saint d'une protection si visible.

Quelques scélérats, tentés de convoitise à la vue des riches présents dont la foi des fidèles chargeait ce tombeau glorieux, portèrent des mains sacriléges sur ces objets et les enlevèrent. Ils ne tardèrent pas à subir le terrible châtiment de leur crime: le délire s'empara d'eux; ils furent agités de tremblements convulsifs, et brûlés par une fièvre ardente. Ils avouèrent leur crime restituèrent ce qu'ils avaient pris, et se prosternèrent au pied du tombeau pour demander grâce. Le Saint, qui pendant sa vie était si prompt à pardonner, ne tarda pas à la leur accorder, et ils furent entièrement guéris.

Digitized by Google

Les barbares Marcomans, conduits par un chef nommé Marcian, vinrent mettre le siége devant Rodez, au VI^e^ siècle. Ces hordes féroces dévastèrent tout le pays environnant, et réduisirent bientôt la ville à une cruelle famine. Les Ruthènes, dans cette extrémité, eurent recours à leur glorieux patron; ils lui adressèrent des prières publiques; puis, pleins de confiance en sa protection, ils arborent pour étendard une image du Saint, et font une vigoureuse sortie. Les ennemis furent si effrayés à la vue de cet étendard, qu'ils prirent aussitôt la fuite; et, de cette multitude d'ennemis, il ne resta pas un seul homme.

Fortunat raconte que les chefs des barbares étant entrés dans la basilique située hors des murs, et ayant voulu visiter le tombeau de saint Amans, soit par dévotion, soit par curiosité, furent tout à coup saisis de panique à la vue des tentures qui s'agitèrent d'elles-mêmes et du tombeau qui exhala une sueur miraculeuse. Le peuple, reconnaissant d'une si haute protection, couvrit le tombeau du Saint des dons les plus précieux.

Trois ans après, Marcian, brûlant de venger la honte de sa première défaite, revint plus furieux, avec des forces plus considérables encore; et, à la tête d'une nuée de barbares, il mit de nouveau le siége devant Rodez. Les habitants, réduits à la dernière extrémité, s'empressent de recourir à leur puissant patron, et le supplient de les délivrer une seconde fois.

Le tombeau du Saint se couvre tout à coup d'une épaisse vapeur; l'eau coule peu à peu et devient abondante, et la terre tremble tout autour. Alors parut dans les airs une nuée de soldats armés qui effraya si fort les barbares, qu'ils prirent la fuite, comme la première fois, et n'osèrent plus revenir.

Les Marcomans étaient une peuplade qui, après avoir chassé les Boïens de la Bohême, sous l'empereur Auguste, en sortit au VI^e^ siècle. Un parti de ces barbares a peut-être étendu ses incursions jusque chez les Ruthènes, quoique l'histoire ne fasse mention d'aucun établissement de ce peuple dans les Gaules, à cause de sa médiocre importance. Bonal attribue les deux siéges de Rodez aux Visigoths, en 451 et en 454; mais l'historien assure que les assaillants ne reparurent plus; or, les Visigoths se ren-

Digitized by Google

dirent maîtres plusieurs fois de Rodez, ainsi que nous le verrons. M. de Gaujal, dans une longue dissertation, prétend établir que les Marcomans ici désignés étaient les Normands, au IXe siècle. Mais cet auteur ne s'appuie que sur des suppositions ingénieuses ; Fortunat, qui est presque certainement l'auteur de la vie de saint Amans, vivait au VIe siècle, trois siècles environ avant l'apparition des Normands, et le poète roman a composé son œuvre sur un texte latin qu'on fait remonter au Ve ou au VIe siècle. Les Marcomans, désignés ici par Fortunat, pouvaient être une bande de ces innombrables barbares qui sillonnaient à cette époque les Gaules et l'Italie. Leurs noms ont été souvent confondus par les historiens du temps qui les désignaient sous l'appellation générique de Païens, de Danois, de Marcomans, etc.

Voici un miracle dont fut témoin, dans un de ses voyages à Rodez, saint Venance Fortunat, qui en fait la relation. Un enfant de Rodez, nommé Euphrasinus, était possédé d'un démon qui le rendait furieux et lui ôtait l'usage de la parole. Depuis longtemps déjà il souffrait de cette infirmité. Ses parents finirent par s'adresser au Saint et conduisirent leur fils au tombeau où s'opéraient tant de prodiges. Dès que l'enfant eut approché de ses lèvres la tenture qui couvrait le monument, il se trouva subitement délivré et guéri. Ayant ainsi recouvré la parole, il parcourut toute la ville, en proclamant à haute voix la gloire de Dieu et le pouvoir du Saint.

Un malfaiteur tua un voyageur, le dépouilla et vendit les habits de sa victime, avant que le crime fût connu. Celui qui les avait achetés s'en revêtit peu après sans défiance ; mais le meurtre s'étant publié, on fit des recherches, on reconnut les habits de la victime sur l'acheteur innocent, et, malgré ses protestations, on le jeta en prison. Il fut soumis à la question, et le malheureux, vaincu par les tourments, s'étant avoué coupable, fut condamné à mort, et l'exécution fut remise au lendemain.

Pendant la nuit, le condamnné se met en prières et s'adresse à saint Amans, pour le supplier de le sauver de la mort qu'il n'avait pas méritée. Tout à coup la prison s'illumine d'une

Digitized by Google

clarté éblouissante ; le glorieux saint Amans lui apparaît tout radieux et lui dit : lève-toi et sors d'ici. Il se lève, trouve la porte de la prison ouverte et se hâte de chercher un refuge dans l'église du saint Patron. Les portes s'ouvrent encore d'elles-mêmes pour lui donner passage.

Le lendemain, lorsque cette évasion miraculeuse fut connue, on rendit justice à l'innocence du condamné, et on renonça à toute poursuite contre lui.

Un homme fut témoin d'un autre meurtre. Le coupable s'étant aussitôt dérobé par la fuite, le témoin innocent, craignant d'être pris pour le meurtrier et de subir le châtiment à sa place, courut se réfugier dans l'église de Saint-Amans. Mais les parents de la victime l'ayant découvert, l'arrachèrent de son asile, le firent charger de chaînes et conduire en prison.

Durant le trajet, ce malheureux implore tout haut le secours de saint Amans, et l'adjure de faire éclater son innocence. Cet appel n'est pas vain : ses chaînes tombent subitement de ses mains devant tout le peuple et sont rejetées au loin. Ce miracle démontra la justice de sa cause, et il fut rendu à la liberté.

Un petit enfant fut renversé par un lourd chariot qui lui passa sur le corps. Son père, qui était témoin de l'accident, n'eut que le temps de lever les mains au ciel, et de supplier saint Amans de lui rendre son fils sain et sauf. La prière d'un père ne pouvait essuyer un refus du cœur du tendre pasteur. Contre toute espérance, l'enfant se relève sans le moindre mal, et le père reconnaissant s'empresse de rendre grâces à son saint bienfaiteur.

Quelques jeunes gens eurent la témérité, pour tromper leur prochain, de se parjurer sur le tombeau du Saint. Dès que le serment sacrilége fut prononcé, ils reçurent le châtiment qu'ils méritaient ; les uns perdirent la raison, les autres furent frappés de maux mystérieux et horribles. Ils confessèrent leur faute, revinrent se prosterner au pied du tombeau du Saint, pour le prier de leur pardonner et de leur rendre la santé, et ils obtinrent, en effet, une entière guérison. Ce châtiment exemplaire, suivi d'un pardon si éclatant, augmenta encore le res-

Digitized by Google

pect et la confiance que le peuple témoignait à son vénérable patron.

Sous la Terreur, en 1793, lorsque les églises furent fermées au culte et destinées à servir de greniers ou de magasins nationaux, l'église de Saint-Amans n'échappa point à la profanation générale ; elle fut transformée en magasin à fourrages à l'usage de l'administration départementale.

Or, le fournisseur des foins, Molénat, accompagné de deux aides, nommé Sahut et Lamarque (les familles de ces malheureux sont éteintes), façonnait, avec ses deux ouvriers, des bottes de foin dans l'église, près de l'autel. Ils égayaient leur travail par des propos impies et licencieux, assaisonnés de rires cyniques; le saint Patron de l'église n'y était pas épargné.

Mais tout à coup une main très-visible, armée d'un fouet, les frappa rudement. Ils prirent la fuite, éperdus de frayeur et de douleur; ils firent plusieurs fois le tour de l'église dans les bas-côtés, ne pouvant trouver la porte, tant la terreur les aveuglait; et sans cesse cette main les poursuivait, s'attachait à leurs pas et les frappait sans relâche.

Ils racontèrent tous trois leur mésaventure; et l'un d'eux, Sahut, garda toute sa vie un tremblement convulsif à la suite de ce châtiment. Plusieurs personnes encore vivantes les ont connus et tiennent ce récit de leur bouche; ils moururent tous trois dans la misère.

L'an 1826, l'hiver avait été d'une rigueur exceptionnelle ; les neiges s'étaient accumulées, et la rivière de l'Aveyron était prise par la glace. La fonte des neiges s'opéra tout à coup, accompagnée d'une pluie torrentielle; aussi l'Aveyron sortit de son lit et déborda d'une manière effrayante. Les terres furent inondées au loin, et les moulins, ainsi que les maisons voisines de la rivière, furent envahis et menacés d'une destruction totale; le flot montait toujours.

Dans cette extrémité, les riverains menacés allèrent trouver le vénérable M. Sadoux, alors curé de la paroisse de Saint-Amans, pour le prier de vouloir bien ordonner une procession générale, avec le chef de saint Amans, pour conjurer le fléau.

Digitized by Google

Elle fut en effet convoquée aussitôt, et la population de la paroisse et de la ville s'y porta en foule, malgré une pluie torrentielle. La procession fut conduite et présidée par M. l'abbé Annat, premier vicaire de Saint-Amans, qui mourut plus tard curé de Saint-Merry, à Paris. Au sortir de l'église, on chanta les litanies des Saints, et on se dirigea vers la croix des Quinze-Arbres, qui domine l'Aveyron.

Là on chanta l'hymne, l'antienne et l'oraison de saint Amans, et, pendant ce chant, on députa un homme nommé Cazes, pour aller puiser, avec un seau, de l'eau de la rivière débordée. On plongea le chef de saint Amans dans ce seau, et le même homme redescendit pour rejeter cette eau ainsi sanctifiée dans la rivière. Or, aussitôt que cette eau toucha la rivière, celle-ci, qui jusque-là montait de plus en plus, redescendit subitement d'un mètre environ, ce que toute la population put constater facilement sur les murs des maisons inondées; et, dès ce moment, le flot ne cessa de diminuer peu à peu, et tout danger fut écarté.

La procession reprit alors le chemin de l'église; on entonna le *Te Deum*, et toutes les voix s'unirent avec enthousiasme pour chanter ce cantique d'actions de grâces. Plusieurs témoins oculaires de ce miracle nous ont attesté la vérité de ce récit qui est connu de toute la ville.

Lorsqu'un incendie se déclarait dans une maison de la paroisse ou de la ville, on avait, à cette époque de foi plus vive qu'aujourd'hui, on avait presque toujours recours à l'intercession de saint Amans; on plongeait le chef de l'illustre Saint dans un seau rempli d'eau et on jetait cette eau sur le feu. Aussitôt, on voyait le feu, souvent très-menaçant pour tout un quartier, diminuer sensiblement et ne pas étendre plus loin ses ravages.

La population de la ville avait recours à la protection de son saint Patron dans toutes les circonstances périlleuses; l'invocation à saint Amans était alors le premier cri de détresse; et bien souvent cette confiance a été exaucée d'une manière visible, quoique non toujours miraculeuse.

Aujourd'hui encore, les reliques de saint Amans sont l'occa-

Digitized by Google

sion de pieux pèlerinages de fidèles qui viennent de loin chercher la guérison de leurs maux. Leur foi est souvent récompensée par des effets miraculeux. Nous avons maintes fois entendu ces bons chrétiens exprimer leur reconnaissance envers saint Amans d'une guérison obtenue contre toute espérance.

(L. Servières.)

SAINT NAMACE,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

Namace, après la mort de saint Rustique, fut élu évêque de Clermont en Auvergne, sous le règne de notre roi Mérovée. Il était le neuvième prélat de cette cité chrétienne. Avant qu'il fût élevé sur le siége épiscopal, il s'était séparé de sa femme qui menait une vie sainte et qui dès lors ne s'occupa que d'œuvres pieuses. Pour lui, dévoué à la très-sainte Vierge, il embellit richement sa cathédrale et la mit sous le patronage de l'auguste Mère de Dieu; il l'enrichit des reliques de saint Vital et de saint Agricole, qu'il obtint de la ville de Bologne et qui signalèrent leur entrée à Clermont par des miracles.

Saint Namace est honoré à Clermont le 4 novembre.

SAINT LUDRE.

L'intention qu'a l'Église d'honorer les mérites de Jésus-Christ et les dons de Dieu dans ses Saints, ne paraît en aucun d'eux avec plus d'évidence que dans ceux à qui elle a décerné un culte religieux sans qu'ils aient, ce semble, en rien contribué à leur propre sanctification ; en coopérant à la grâce de leur régénération, ou par des actions libres et volontaires, ou par des souffrances qui les auraient rendus martyrs de Jésus-Christ. Les exemples en sont très-rares néanmoins : et pour en produire quelques-uns, nous nous contenterons de nommer saint Dentlin et saint Luzor que nous appelons vulgairement saint Ludre. Leur histoire nous apprend que l'un et l'autre sont morts dans l'enfance, sortant des eaux du Baptême, dans leurs habits blancs, sans autre mérite que celui de l'innocence et de la sainteté que Jésus-Christ leur avait acquises par son sang. L'Église

Digitized by Google

ne les aurait point sans doute distingués de tant d'autres Bienheureux de la même sorte, dans les honneurs qu'elle rend à leur mémoire, si Dieu n'avait fait paraître, par des signes extraordinaires, qu'il voulait être glorifié par eux d'une manière particulière.

Saint Ludre qui a vécu plus de deux cent sans avant saint Dentlin, était fils d'un sénateur fort qualifié de la ville de Bourges, nommé Leocade ou Leucade. Ce sénateur descendait de l'illustre saint Epagathe, l'un des célèbres Martyrs de Lyon, du temps de l'empereur Marc-Aurèle. Il était encore païen lorsque les chrétiens de Bourges lui demandèrent à acheter une maison qu'il avait dans la ville pour en faire une église. Ils venaient de faire une semblable demande à un autre bourgeois aussi païen qui la leur avait refusée. Léocade ne jugea point à propos d'en user de même. Il accorda sa maison aux Chrétiens, et eut même la générosité de ne point recevoir l'argent qu'ils lui offraient. Il se fit chrétien dans la suite, et voulut lui-même faire faire l'église de sa maison. Il n'épargna rien pour la rendre belle et magnifique. L'on prétend que c'est encore aujourd'hui la cathédrale de Bourges, dédiée à saint Étienne, depuis qu'on y apporta de ses reliques au v^e^ siècle, mais souvent ruinée et souvent rebâtie. Son fils mourut aussitôt après son baptême portant encore la robe blanche, comme saint Grégoire de Tours témoigne qu'on le disait de son temps. Il est qualifié enfant dans un ancien martyrologe, et la plupart des modernes lui ont donné la même qualité qu'ils entendent à la lettre. Quelques-uns néanmoins, frappés de la nouveauté de cet exemple, ont mieux aimé la prendre au sens figuré, sur ce que dans l'ancien usage de l'Église, tous les nouveaux baptisés s'appelaient enfants, quelque âge qu'ils eussent. Cependant, l'autre opinion, qui est la plus naturelle, semble être autorisée par saint Grégoire de Tours, lorsqu'il rapporte que saint Ludre apparut à un pauvre pour lui faire nettoyer le lieu où avait été son berceau.

Le corps de saint Ludre fut mis dans un tombeau de marbre blanc, ciselé et très-bien travaillé, et déposé à Dole, qu'on appelle communément le Bourg-Deols ou Bourgdieuz en Berry

Digitized by Google

sur la rivière de l'Indre, près de Château-Raoul. Il y était célèbre du temps de saint Grégoire de Tours, qui rapporte deux prodiges tendant à le faire respecter des hommes, et à montrer qu'il était digne de la vénération particulière de l'Église. L'un de ces prodiges était arrivé en la présence de saint Germain, évêque de Paris, lorsqu'il célébrait l'office de la nuit à son tombeau avec les ecclésiastique du lieu. La fête du Saint se célébrait encore dans le diocèse de Bourges du temps de nos aïeux, et elle se continue toujours de même en beaucoup d'endroits, au 4 novembre, qui est le jour où elle est marquée dans les Martyrologes. Mais le Romain n'en fait point mention, non plus que de saint Dentlin. Son tombeau de marbre, tel que l'a décrit saint Grégoire de Tours, subsiste encore aujourd'hui dans un caveau de l'église paroissiale de Saint-Etienne du Bourg-Deols, n'ayant été que légèrement entamé par les huguenots, lorsque ces hérétiques portaient le fer et le feu par toute la France au XVI^e^ siècle, pour faire la guerre aux reliques des Saints.

SAINT JOANNICE,

ABBÉ EN BITHYNIE.

Joannice, qui répara par la pénitence les désordres de sa jeunesse, parvint à une sainteté si éminente, que l'Église grecque l'a compté parmi les saints les plus illustres de l'ordre monastique. Il naquit dans la Bithynie, et passa ses premières années à garder les pourceaux. Il s'enrôla depuis dans la compagnie des gardes de l'empereur Constantin Copronyme, ou de Léon, surnommé Chazare, son fils et son successeur. Il était d'une constitution robuste et d'une intrépidité de courage à toute épreuve. Ses belles actions lui méritèrent des récompenses distinguées. Mais sa foi ne put tenir contre le torrent de l'exemple. Il devint sectateur des iconoclastes, dont l'hérésie était alors protégée par la Cour. Il eut cependant le bonheur de faire connaissance avec un saint religieux, qui, sous le règne de l'impératrice Irène, le retira tout à la fois du vice et de l'erreur. Touché d'une vive componction, il passa six ans dans la

Digitized by Google

prière et la mortification, sans changer d'état dans le monde. Enfin, à l'âge de quarante ans, il quitta le service, et se retira sur le mont Olympe, en Bithynie, près de Prusc. Il demeura dans divers monastères pour se former aux pratiques de la perfection. Il apprit aussi à lire, et s'exerça à réciter le Psautier par cœur. Sa prière était continuelle, et il avait toujours dans la bouche quelques aspirations pieuses. Il mena depuis la vie érémitique pendant l'espace de douze ans, après quoi il prit l'habit dans le monastère d'Ereste. Le don des miracles et celui de prophétie le rendirent célèbre dans tout l'Orient, ainsi que la prudence toute céleste qu'il avait pour conduire les autres dans les voies de la perfection. Il défendit avec zèle la doctrine de l'Église sur les saintes Images, sous les règnes de Léon l'Arménien et de Théophile. Il eut beaucoup de part au triomphe que la vérité remporta, lorsque la pieuse impératrice Théodore proscrivit l'erreur des iconoclastes. Dans sa vieillesse, il se construisit une cellule près de son monastère, situé sur le mont Antide, afin de s'y préparer au passage de l'éternité. Il mourut en 845, à l'âge de 116 ans, selon les uns, et de 80 ou 90 selon les autres. Trois jours auparavant, il avait reçu une visite du patriarche saint Méthode.

SAINT CLAIR,

PRÊTRE ET MARTYR.

Il y a plusieurs Saints de ce nom. Le plus célèbre était prêtre des idoles dans le Vexin (à présent département de l'Eure), lorsque saint Nicaise (Nicasius) vint prêcher la Foi en cette contrée. Clair était très-âgé, et quoique prêtre des idoles, il était devenu aveugle sans quitter ses fonctions. La prédication de saint Nicaise le convertit; il embrassa la foi, et à son baptême, il recouvra en même temps que les lumières de l'âme la lumière des yeux. C'est à cause de cette circonstance qu'il est invoqué pour les maladies de la vue. Ses reliques furent partagées entre Meulan et Pontoise. Il est honoré au bourg de Saint-Clair-sur-Epte, où se trouve une fontaine qu'il a bénie et qui a toujours attiré de nombreux pèlerins. Il est constaté que l'eau

Digitized by Google

de cette fontaine a apporté de grands soulagements aux yeu malades chez les chrétiens qui avaient la foi. L'abbaye de Sain Victor de Paris avait obtenu un œil de saint Clair, et cett relique était très-honorée des Parisiens dans l'octave de s translation (au mois de juillet).

SAINT CLAIR,

MARTYR DE LA CHASTETÉ.

Un autre saint Clair, natif de Rochester en Angleterre, quitt sa patrie, après avoir été ordonné prêtre, et passa dans l Gaules. Il s'arrêta dans le Vexin, au diocèse de Rouen, et vécut plusieurs années dans la pratique des plus héroïques ve tus. Souvent il sortait de la retraite qu'il s'était choisie pou aller prêcher les vérités du salut. Il mourut martyr de la cha teté, ayant été massacré par deux assassins qu'avait envoy une femme qui n'avait pu le faire consentir à sa passio On met sa mort vers l'an 894. Il y a dans le diocèse de Co tances en Normandie, un autre bourg dit de Saint-Clair. O rapporte que ce Saint y fit sa demeure avant de se retirer dan le Vexin.

SAINT BRINSTAN,

ÉVÊQUE DE WINCHESTER.

Ce Saint, né tout à la fin du IXe siècle, fut élevé dans le mo nastère de Winchester, qui était une école de sainteté et d lumières. D'heureuses études et de grandes vertus le signa lèrent de bonne heure. En 931, il fut élevé sur le siége de Win chester. Il était pourtant bien jeune, car il avait à peine trente trois ans, mais ses grandes qualités étaient connues. Il avai une si ardente charité qu'il priait continuellement pour le âmes des défunts; tous les jours il disait la messe pour eux; la nuit il récitait des psaumes à leur intention; il recevait tou les pauvres qui venaient lui exposer leur misère, il leur lava les pieds, les mettait à table et les servait. Il fut bien vite mû pour le Ciel.

Après trois ans d'épiscopat il mourut, le 4 novembre 934 sans maladie, sans souffrance.

Digitized by Google

SAINT GILBERT,

ABBÉ DE FONTENELLE.

Saint Gilbert sortait d'une famille illustre de l'Allemagne, et menait une vie pieuse dans la première partie du XI^e^ siècle, rsque saint Maurille, qui traversait la Germanie, eut occasion le connaître. Il fit la conquête de ce jeune chrétien et l'em- ena avec lui. Ces deux saints amis s'arrêtèrent dans une soli- de de la Normandie où ils ne s'occupèrent que de s'enri- ir pour le Ciel. Guillaume-le-Conquérant eut occasion de les nnaître et il se prit d'une grande affection pour Gilbert. Lors- u'il eut reconnu son mérite, il le fit élire, en 1063, abbé de ontenelle. Gilbert gouverna plus de trente ans cette abbaye lèbre, et il y forma des religieux pleins de sainteté, dont plu- eurs furent appelés à la direction de divers monastères. Il en alla à Dieu vers la fin du XI^e^ siècle. On le fête le 4 no- mbre.

LE BIENHEUREUX ROBERT DE LOC-RENAN,

ÉVÊQUE DE QUIMPER.

Né vers la fin du XI^e^ siècle, au diocèse de Quimper, dans la roisse de Loc-Renan, à deux lieues de Douarnenez, il suivit, ndant quelques années, le bienheureux Robert Damalioc et le conda dans ses travaux; ensuite il se retira dans une forêt de Cornouaille.

En 1113, il en fut tiré pour être mis sur le siége de Quimper l succéda à Bénédic III, qui venait de mourir. En 1118, il fonda prieuré de l'île Tristan qu'il donna à l'abbaye de Marmoutier.

En 1124, il ratifia la donation de Loc-Maria faite par le duc onan III, à Marie, abbesse de Saint-Sulpice.

En 1127, il assista au Concile tenu à Redon par Hildebert, rchevêque de Tours, pour la réconciliation de l'église de Saint- auveur.

Sa mort édifiante, couronnant une vie remplie d'œuvres de ele, de pénitence et de piété, arriva le 4 novembre 1130.

Les membres vraiment religieux du clergé, tels que le bien- eureux Robert d'Arbrissel, Guillaume de Mortain, Engelger,

Digitized by Google

Raoul de la Fustaie, Giraud de Salles, Robert de Loc-Renaud, Vital, Bernard de Tyron et autres, contribuèrent à toutes les réformes religieuses, morales et politiques qui eurent lieu de leur temps dans l'ouest de la France, de manière à mériter la reconnaissance de la postérité.

LA BIENHEUREUSE FRANÇOISE D'AMBOISE,

DUCHESSE DE BRETAGNE.

Françoise d'Amboise naquit en 1427 de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, prince de Talmont, et de Marie de Rieux. La nouvelle de sa naissance était à peine connue que déjà elle était demandée en mariage par plusieurs puissants seigneurs, et entre autres par le prince de la Trémouille. Ses parents donnèrent la préférence à Pierre, deuxième fils du duc de Bretagne. Arthur de Richemond, connétable de France, fut le négociateur de cette alliance, qui inspira au prince de la Trémouille les sentiments d'une haine implacable.

Pour dérober sa fille à la vengeance de ce puissant prince, Louis d'Amboise prit le parti de l'envoyer, dès l'âge de quatre ans, à la cour de son fiancé. C'est ainsi que cette charmante fleur, née sous le climat si doux de la Touraine, trouva un abri sur cette terre de Bretagne qu'elle devait embaumer de son parfum et orner de sa gracieuse et suave beauté.

Françoise fut reçue avec une grande joie par les seigneurs et les dames de la cour de Bretagne, et entre autres par Mme Jeanne de France, l'une des filles spirituelles de Vincent Ferrier. « Cette pieuse princesse, dit l'historien de Françoise d'Amboise, prist un soin particulier d'eslever cette jeune plante et de la dresser au ply de la vertu, et dès qu'elle sceust parler, elle lui apprist sa créance et catéchisme, même à faire oraison mentale, suivant la méthode que saint Vincent lui avait apprise. En cet âge tendre et enfantin, elle donnait des présages et indices manifestes de ce qu'elle serait un jour; elle estait d'une nature douce et paisible, ne faschant aucun, et lorsqu'elle s'esveillait en son berceau, ne criait aucunement; mais levant les yeux au ciel, ses petites mains jointes ou croisées sur la poi-

Digitized by Google

rine, demeurait comme extasiée ou ravie en quelque contemplation. »

Françoise n'avait pas de plus grand plaisir que de faire la charité aux pauvres. Elle ne s'amusait pas aux jeux puérils; elle récitait tous les jours ses heures et montrait le plus profond respect pour le Saint-Sacrement. Le jour où le duc, la duchesse et la cour approchaient de la sainte Table, elle était triste et ne voulait ni boire ni manger. Si la duchesse lui demandait pourquoi elle avait l'air si malheureux, Françoise lui répondait : « Je n'ai pas le même bonheur que vous; voyez si je n'ai pas raison de pleurer! — Apaisez-vous, mon petit cœur, lui disait la duchesse, je ferai en sorte qu'à la Toussaint prochaine vous communierez ». Le Père de Pontual, religieux de l'Ordre des prédicateurs de Quimperlé, sacré la même année évêque de Vannes, fut consulté à ce sujet et jugea qu'elle pouvait communier, bien qu'elle n'eût que cinq ans.

Lorsqu'elle eut atteint sa huitième année, le duc Jean réunit autour de lui, dans une des salles du château de Nantes, les barons et les seigneurs, et ayant appelé ses trois fils, François, Pierre et Gilles, il demanda à notre Françoise celui qu'elle voulait prendre pour époux. Si elle avait eu de l'ambition, elle aurait choisi le prince François, l'héritier présomptif de Bretagne; mais comme le duc de Richemond lui avait appris qu'elle avait été demandée d'abord par le duc Pierre, elle alla se prosterner aux pieds de celui que la Providence semblait lui avoir destiné pour époux. Le mariage n'eut pas lieu immédiatement; on attendit pour le célébrer que la jeune fiancée eût atteint l'âge de quinze ans.

Les premiers jours de cette union furent heureux et paisibles. L'affection mutuelle des jeunes époux, les douces et charmantes vertus de Françoise leur faisaient goûter cette félicité céleste dont Élisabeth de Hongrie et Louis de Thuringe offrirent autrefois un si parfait modèle. Mais bientôt le démon de la jalousie s'empara de l'âme du prince et le poussa à des actes de frénésie et de folie contre sa douce et sainte compagne.

« Un jour, dit l'historien de Françoise d'Amboise, elle jouait

Digitized by Google

du luth en la haute salle du château de Guingamp. Son mari, qui estait en son cabinet, entendant cette douce harmonie, capable d'apprivoiser les bestes farouches mesmes, sortit de la chambre tout furieux, et, entrant dans la salle, se prist à crier et tempester et vomist mille injures contre la princesse, et en vint jusque-là que, fermant le poing et levant le bras, il s'avança pour la frapper. Alors l'humble Françoise, regrettant plus le tort fait à Dieu que le tort fait à son innocence, se jette à genoux, et les mains joinctes, les yeux baignez de larmes lui dit : Monseigneur et mary, différez un peu pour le présent, et quand nous serons en la chambre vous pourrez faire punition s'il y a cause. Alors le malheureux prince lui donna plusieurs soufflets, la frappa de verges avec une cruauté si barbare qu'il la laissa demy-noyée dans son sang, et, pendant ce sanglant sacrifice, il ne luy eschappa jamais aucune parole que seulement : Mon amy, croyez que j'aymerais mieux mourir que d'offenser mon Dieu ny vous; mes péchés méritent plus rude châtiment que celui-cy. Mon cher amy, Dieu nous veuille pardonner. »

Non content de cette barbare exécution, le duc chassa tous les domestiques que la vertueuse princesse affectionnait, et entre autres sa nourrice qui lui témoignait le plus tendre attachement. Tous ces cruels tourments brisèrent le cœur de Françoise et la conduisirent aux portes du tombeau. Couchée sur son lit de douleur, privée de toutes les consolations humaines, elle ne laissait jamais échapper une parole de murmure et témoignait sa joie de souffrir pour son doux Seigneur Jésus-Christ.

Dieu mit enfin un terme au martyre de sa fidèle servante. Un jour elle vit entrer son mari, « non encore furieux et bouillant de colère, mais repentant de ses fautes et la larme à l'œil. Il se jeta à genoux, teste nue, près de son lit, reconnut humblement sa faute et luy en demanda pardon. L'heureuse Françoise le releva, l'embrassa et luy dit : Monseigneur, mon amy, je vous assure que moy, votre petite servante, n'ay offensé envers vous. »

Le prince versait des torrents de larmes; il voulut s'imposer

Digitized by Google

un châtiment sévère, et porta longtemps la haire et le cilice. Il chercha à dédommager sa douce victime en lui témoignant la plus vive tendresse, et leur union ne fut plus troublée par les égarements d'une cruelle passion que l'esprit du mal avait inspirée à ce bon prince. Les deux époux se promirent mutuellement que celui qui survivrait à l'autre, ne se marierait jamais. Pour sanctionner en quelque sorte cette promesse, ils firent bâtir un tombeau au chœur de l'église de Notre-Dame de Nantes. Depuis cette époque, les deux époux menèrent une vie si pieuse et si sainte que, suivant l'expression de leur histoire, « leur palais semblait un monastère bien réglé. » Françoise donnait à dîner tous les mercredis à onze jeunes filles et les servait à table. Le jour de Noël, elle habillait un petit pauvre et disait avec une douce joie : « Ce petit innocent nous représentera l'Enfant Jésus cette année. »

Pendant que la bienheureuse Françoise et son époux se livraient à ces douces et pieuses occupations, l'infortuné Gilles de Bretagne, leur frère, mourait étranglé dans un cachot. Françoise avait intercédé inutilement en faveur de l'innocente victime ; malgré ses larmes et ses supplications, le crime s'était accompli et avait glacé d'épouvante la Bretagne tout entière. Quarante jours après, le duc François succombait sous le poids de ses remords et allait rendre compte à Dieu du meurtre de son frère.

Pierre, devenu duc de Bretagne, fut couronné à Rennes avec la bienheureuse Françoise ; ces deux pieux époux continuèrent à pratiquer sur le trône les charmantes et modestes vertus dont ils avaient contracté l'habitude et qui leur attirèrent l'affection de leurs sujets. Toujours préoccupée des œuvres qui pouvaient procurer la gloire de Dieu, Françoise poursuivit avec ardeur la canonisation de Vincent Ferrier, et réussit à la faire célébrer à Rome en 1455. Elle obtint du duc l'autorisation de bâtir un monastère pour les religieuses de Sainte-Claire dans la ville de Nantes. Elle reçut les religieuses dans le château, les servit elle-même à table et les conduisit dans la chambre de son mari, qui était gravement malade. Le duc les salua et leur dit :

Digitized by Google

« Vous, soyez les très-bienvenues, épouses de Jésus-Christ, mes très-aimées filles : je crois que je ne vivrai plus longtemps..... il vous plaira prier Dieu pour moi; ma femme que voici vous a fait construire, de ma volonté, un monastère en cette ville; allez, mes bonnes filles, possédez le lieu, et Dieu soit avec vous. »

Le duc fut malade pendant un an; sa fidèle compagne ne le quittait pas et le soignait le jour et la nuit, « sans estre couchée en lit, mais sur un banc et quelques aureillers ». Mais les soins si affectueux dont elle entourait son époux ne purent lui sauver la vie; elle eut le malheur de le perdre le 22 septembre 1457.

L'historien de Françoise d'Amboise nous apprend qu'en revenant du convoi de son mari, elle se retira dans son oratoire, se prosterna devant un crucifix qu'elle tint longtemps embrassé et dit en versant un torrent de larmes : « Je promets dès à présent de ne plus me remarier ne voulant rien aymer que vous et pour l'amour de vous. » Depuis cette époque elle quitta entièrement le monde et vécut dans la retraite. Cet amour de la solitude déplut au nouveau duc, son oncle; il lui témoigna son mécontentement en lui retranchant son douaire qui était de huit mille livres de rente et lui ôta ses joyaux et ses bagues. La pieuse duchesse ne murmura point et « comme ses dames montraient du ressentiment en voyant enlever même la tapisserie de sa chambre, elle leur dit : Que vous êtes aysées à troubler! Eh bien! Dieu nous les avait prestez, il nous les oste faut-il pour cela murmurer contre sa bonté? Non, non, mes filles, sa sainte volonté soit faite et son nom béni à jamais. »

Le duc de Bretagne Arthur mourut le 26 décembre 1458, au bout de seize mois de règne. Françoise l'assista dans sa maladie lui ferma les yeux et l'ensevelit de ses propres mains. Le comte d'Étampes, son neveu, fut couronné à Rennes au mois de janvier 1459; plein de vénération pour Françoise, il lui fit présent de 5,000 écus d'or, comme indemnité des meubles qu'Arthur avait pris, et augmenta son douaire de 7,000 livres de rente.

Françoise voulut alors réaliser un projet qu'elle avait formé depuis longtemps : elle entra chez les Sœurs Clarisses, mais

Digitized by Google

atteinte bientôt d'une maladie qui lui fit perdre l'usage de ses deux bras, elle fut obligée de quitter le monastère. Cette tentative infructueuse ne la découragea pas et elle songea à faire venir en Bretagne des religieuses Carmélites. Elle alla trouver le duc François, le suppliant de lui permettre d'acheter quelques terres pour bâtir un couvent, mais le duc s'y refusa parce qu'il voulait qu'elle se remariât. Enfin, comme Françoise lui manifestait le désir d'aller passer le reste de ses jours chez les Carmélites à Liége, il finit par lui permettre d'acheter l'emplacement d'un monastère.

Elle se retira à Vannes et y acheta une terre appelée Bon-Don, et après avoir obtenu la permission du Pape Pie II, elle fit travailler avec tant de zèle à la construction de ce monastère qu'il fut terminé au bout de trois ans. Pendant ce temps, la duchesse, pour se préparer à la vie de Carmélite, passait ses jours en oraison, jeûnait trois fois la semaine, portait une grosse haire, et donnait à dîner tous les vendredis à cinq pauvres qu'elle servait à jeûn.

Sur ces entrefaites, son père voulut la marier avec le duc de Savoie, frère de la reine de France; mais elle répondit que jamais elle n'épouserait homme, et demeurerait ferme en sa résolution. Le seigneur d'Amboise fut tout attristé de ce refus, mais le roi Louis XI lui promit de s'occuper de ce mariage pendant un voyage qu'il allait faire en Bretagne.

Françoise d'Amboise se trouva à Nantes en même temps que le roi, et elle y subit une odieuse persécution. Arrivée le soir à l'extrémité de la Fosse, près de la chapelle Saint-Julien, elle fut renfermée par ses domestiques, qui avaient été gagnés par son père. Elle passa la nuit en oraison, et la douleur lui fit perdre connaissance. Ses serviteurs, touchés et repentants, ouvrirent les portes et allèrent chercher les médecins. Étant revenue de son évanouissement, elle sortit pour se rendre à la messe à Notre-Dame, et rencontra un de ses oncles qui lui demanda assez brusquement où elle allait. « Je m'en vais à l'église, répliqua-t-elle, prier Dieu qu'il prenne pitié de moi, puisque les hommes m'ont abandonnée. » Elle voulut poursuivre son che-

Digitized by Google

min, mais son oncle lui dit : « Je mets la main sur vous de par le roi. »

Le peuple, ayant entendu cette discussion, se révolta et sortit dans la rue avec des armes et des bâtons. La princesse fut accompagnée jusqu'à Notre-Dame par ses bons Nantais, qui gardèrent la porte pendant qu'elle y fut, et ne s'éloignèrent pas avant qu'elle n'eût mis la tête à la fenêtre et ne les eût remerciés de leur bonne affection.

Après le dîner, le duc et le roi allèrent la voir et désavouèrent ce qui s'était passé ; elle eut ensuite la visite de ses oncles qui lui firent les reproches les plus terribles et se mirent à l'injurier : « Faites tous vos efforts, s'écria Françoise, je vous ai déjà dit qu'il n'est pas en votre pouvoir de m'emmener hors de Bretagne contre ma volonté.... car je crierai si haut que toute la ville viendra à mon secours. Vous souvient-il pas de l'autre jour et combien j'eus de peine à apaiser le peuple de cette ville qui vous voulait assommer pour avoir mis la main sur moi? »

Cependant, Françoise d'Amboise devait encore être en butte à de nouvelles persécutions. Les seigneurs de Montauban et de Beaurepaire furent chargés de l'enlever et de la conduire à Paris. Ils firent monter les bateaux dont ils devaient se servir jusqu'au Port-Maillard, et attendirent la nuit pour exécuter leurs coupables projets. Dieu eut recours à un prodige pour sauver celle qui avait mis toute sa confiance en lui. Après minuit, quoique le temps fût très-doux, la rivière se glaça seulement dans l'endroit où se trouvaient les barques; elles ne purent remuer, et quand le dégel survint, elles furent entraînées à la mer et brisées. Les serviteurs qui devaient la trahir, épouvantés par ce prodige, vinrent se jeter à ses pieds et obtinrent facilement leur pardon.

Un des plus chers désirs de la bonne princesse devait bientôt s'accomplir; les religieuses Carmélites qu'elle attendait avec tant d'impatience arrivèrent au nombre de neuf, à Vannes, la veille de la Toussaint 1483, et furent installées dans le nouveau monastère construit par les soins de Françoise d'Amboise. La Duchesse donna elle-même les clefs à la mère prieure et lui aida

Digitized by Google

à sonner les cloches. Malheureusement elles ne parlaient pas breton, et la pieuse princesse était désolée de ne pouvoir s'entretenir avec elles ; Dieu vint encore à son secours et elle parla tout à coup et parfaitement la langue flamande.

Françoise commença bientôt son noviciat et voulut être employée au service de l'infirmerie et des malades. Elle soignait en outre la prieure, qui avait un ulcère au pied, et la pansait deux fois par jour. Elle couchait les malades, les levait, faisait leur lit, leur donnait à manger, portait du bois sur ses épaules, cueillait les herbes du jardin, faisait la cuisine, enfin se livrait avec amour aux exercices les plus vils et les plus humbles. Quand la longue épreuve que lui avait imposée la règle des Carmélites fut terminée, elle demanda humblement à faire profession, se prosternant aux pieds de chacune des religieuses, les suppliant de n'avoir pas égard à ses imperfections et de la recevoir Sœur converse.

Elle fut reçue à l'unanimité Sœur de chœur, et le jour de sa profession fut fixé au 25 mars 1468. Sept ans après, les religieuses la nommèrent Prieure. Son humilité lui fit refuser obstinément cette charge, mais le Père général lui ordonna d'obéir et elle se soumit en versant un torrent de larmes.

La pieuse princesse venait de faire un pénible sacrifice : elle se dédommagea en se montrant plus humble qu'auparavant et en donnant l'exemple de toutes les vertus. Un jour, l'une d'elles l'ayant appelée : Madame, elle l'en reprit en lui disant : Je n'ai point nom Madame, je m'appelle Sœur Françoise, humble servante du Christ. Elle commençait le plus souvent ses exhortations par ces belles paroles : Faites sur toutes choses que Dieu soit le plus aimé.

Cependant le duc de Bretagne, désireux d'attirer près de lui à Nantes les religieuses Carmélites et leur Prieure, qui était un sujet d'édification pour toute la Bretagne, résolut de les mettre en possession du monastère des Couëts ou de Notre-Dame des Scoets, situé sur le bord de la Loire. Ce monastère avait été fondé par Moel, comte de Nantes, en 1199, et donné aux Sœurs de l'Ordre de Saint-Benoît. Une Prieure et deux religieuses l'oc-

Digitized by Google

cupaient seules en 1476, et avaient renoncé à toute règle et à toute clôture. Le Pape accorda au duc l'autorisation de transférer ce monastère de l'Ordre de Saint-Benoît à celui des Carmélites, le 24 décembre 1477. Le duc, assisté d'Yves de Kérisec, grand vicaire de l'Évêque de Nantes, de toute sa Cour et du peuple, vint présider à l'installation de Françoise et de ses pieuses compagnes.

Si l'on voulait raconter toutes les œuvres édifiantes dont le monastère des Couëts fut le témoin lorsque la pieuse duchesse en eut pris possession, il faudrait consacrer de longues pages à cette partie de son existence trop courte et si bien remplie. Pendant huit années, Françoise se livra aux pénitences les plus austères et aux actes de charité les plus touchants ; pleine de sévérité pour elle-même, elle était pour les autres l'ange de la mansuétude et de la miséricorde. La mort vint la trouver au milieu des saintes ardeurs de la charité et du dévoûment. Ce fut en soignant une religieuse malade qu'elle fut atteinte d'une maladie contagieuse dont les rapides progrès ne laissèrent bientôt aucun espoir de guérison. Elle se confessa de nouveau et reçut le Saint-Viatique. Se trouvant plus mal au milieu de la nuit, elle fit appeler ses Sœurs, leur demanda pardon, et leur répéta ces paroles qui avaient été la règle de sa vie : Mes chères Sœurs, je vous prie sur toutes choses, faites que Dieu soit le plus aimé.

Ses compagnes se pressaient autour d'elle en pleurant : « Notre Mère, dit le P. Mathieu de la Croix, prieur du couvent, donnez votre bénédiction à nos filles. — Je ne sais, répondit-elle, si je puis le faire, parce que les femmes n'ont pas coutume de la donner. » Le Père la rassura et la pressa de procurer cette suprême consolation à ses amies qu'elle allait bientôt quitter. Alors faisant violence à son humilité, elle se souleva sur sa couche, étendit la main en jetant sur elles le doux regard d'une Sainte et d'une Mère. Elle fit réciter ensuite le *Stabat Mater* et la Passion, et lorsqu'on prononça ces mots : *In manus tuas, Domine*... elle se tourna vers ses Sœurs, et leur dit : « Si vous voulez que je vous avoue pour mes filles, soyez sages, discrètes et

Digitized by Google

constantes en votre vocation ; je vous prie, faites surtout que Dieu soit le plus aimé. » C'est ainsi que son dernier adieu fut encore cette parole, qui indiquait à ses compagnes la véritable mission qu'elles avaient à remplir sur la terre et le chemin qui devait les conduire au Ciel.

Les chanoines de l'église collégiale réclamèrent son corps, mais les religieuses ne voulurent pas l'abandonner et l'inhumèrent à l'entrée du chapitre. Bientôt de nombreux miracles vinrent récompenser la foi de ceux qui eurent recours à la protection de la pieuse duchesse. De tous les points de la Bretagne et même de l'extrémité de la Touraine, on vint prier sur son tombeau. Plusieurs malades furent guéris après avoir fait ce pèlerinage, d'autres retrouvèrent la santé en touchant les vêtements qui lui avaient appartenu.

Les Bretons conservent encore le souvenir de la bonne duchesse, qui témoigna tant d'attachement à sa patrie adoptive, et en 1863, ils adressaient d'ardentes supplications à notre bien aimé Pie IX pour obtenir la confirmation du culte décerné, de temps immémorial, à la bienheureuse Françoise d'Amboise.

(Comte Henri le Maignan.)

Voici le décret de la sainte Congrégation des Rites, sur la confirmation du culte décerné de temps immémorial à la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne :

« Françoise d'Amboise, duchesse, naquit l'an de la Rédemption 1427, du mariage de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, et de Marie de Rieux, de l'illustre maison de Bretagne. Favorisée des plus douces bénédictions divines, elle répandit sur son enfance et sur sa jeunesse la bonne odeur de ses vertus. A l'âge de quinze ans, Françoise épousa Pierre, un des fils de Jean V, duc de Bretagne. Pierre, rempli d'admiration pour la piété de son épouse, l'aimait très-tendrement. Il advint néanmoins que, par l'œuvre du perfide ennemi du genre humain, il conçut de graves soupçons sur la fidélité de son épouse, au point que, transporté de colère, il porta un jour la main sur elle, et la laissa tout ensanglantée et demi-morte.

« L'innocence de Françoise s'étant bientôt manifestée, Pierre,

Digitized by Google

repentant, la supplia de lui pardonner. Depuis lors, ils rivalisèrent de piété et avancèrent de jour en jour dans la pratique de la vertu. La servante de Dieu passait les jours et les nuits en prières, faisait ses délices de l'assistance aux offices et de la communion, aimait les pauvres, visitait les hôpitaux, et secourait surtout les lépreux, pour qui elle fit construire des maisons et des hospices.

« Sur ces entrefaites, François, duc de Bretagne, étant mort, Pierre fut appelé à lui succéder, et il reçut, ainsi que son épouse, la couronne ducale, dans la cathédrale de Rennes, l'an du Seigneur 1450.

« La vertu de Françoise brilla alors du haut du trône, comme la lampe qui, placée sur le candélabre, répand de toutes parts une lumière admirable. Embrasée du feu de la charité, elle aimait Dieu d'un amour ardent, se dévouait au salut de son prochain, et coopérait avec zèle à l'exaltation de l'Église et de la Religion.

« Après la mort de son mari, on la vit, entièrement morte au monde, refuser une brillante union, se lier par le vœu de continence perpétuelle, et résister fermement aux caresses et aux menaces des siens, qui cherchaient à la détourner de son projet. Elle prit ensuite l'habit des Carmélites, et donna un parfait exemple de vie religieuse, comme elle avait donné auparavant aux vierges, aux femmes mariées et aux veuves l'exemple des vertus les plus éminentes.

« Préposée par Sixte IV au régime du monastère des Trois-Maries, près de Nantes, elle y mourut le 4 novembre 1485, après avoir reçu les sacrements, en exhortant à la perfection ses Sœurs qui pleuraient autour de son lit, et en adressant à Dieu de continuelles prières.

« Le révérendissime Antoine-Alexandre Jacquemet, évêque de Nantes, a présenté des documents authentiques et dignes de foi à l'appui de ces détails, et il croit pouvoir démontrer à l'aide de ces documents, par-devant le Saint-Siége, qu'un culte public ecclésiastique a été rendu de temps immémorial, et bien avant les décrets d'Urbain VIII, à Françoise d'Amboise. En con-

Digitized by Google

séquence, sur les instances de ce Prélat, le Cardinal soussigné, préfet de la sainte Congrégation des Rites, et rapporteur de la cause, a soumis à la discussion le doute ci-après, dans la séance ordinaire tenue au Vatican : « Conste-t-il du culte public « ecclésiastique rendu de temps immémorial à ladite Servante « de Dieu, ou du cas excepté dans les décrets d'Urbain VIII, de « sainte mémoire ? »

« Les éminentissimes et révérendissimes Cardinaux de la sainte Congrégation des Rites, après un examen attentif, et ouï la censure orale et écrite du R. P. D. André-Marie Frattini, promoteur de la sainte Foi, ont cru devoir répondre au doute proposé *affirmativement,* ou en d'autres termes : *Il conste du cas excepté.* — Le 11 juillet 1863.

« Sur la relation qui en a été faite à notre Très-Saint Père le Pape Pie IX par le secrétaire soussigné, Sa Sainteté a daigné ratifier la décision de la sainte Congrégation, et confirmer le culte public ecclésiastique rendu de temps immémorial à la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne. »

LE VÉNÉRABLE PÈRE CHARLES FAURE,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES CHANOINES RÉGULIERS DE SAINTE-GENEVIÈVE.

Le vénérable Père Charles Faure, à qui la France est redevable de lui avoir procuré la Congrégation des Chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, naquit l'an 1594, à quatre lieues de Paris, dans le village de Luciennes, où ses parents avaient une maison de campagne. Son père se nommait Jean Faure, seigneur de Marsinval, commissaire ordinaire des guerres ; et sa mère, Madeleine le Bossu. Il fut nommé Charles sur les fonts de Baptême, et dès sa plus tendre jeunesse il montra beaucoup d'inclination pour la vertu et une grande aversion pour le vice ; car à peine avait-il cinq ans, qu'ayant su que sa nourrice avait été reprise de quelques désordres, il ne voulut plus souffrir ses caresses, et fuyait même sa présence.

Il aimait passionnément toutes les choses qui regardent le culte des autels, et il était si porté à faire l'aumône, que souvent

Digitized by Google

il se levait exprès de grand matin pour prendre les fruits qui étaient sous les arbres, afin de les cacher et de les donner ensuite aux pauvres. Son humeur était extrêmement douce, son cœur tendre et généreux; et quoiqu'il fût vif et plein de feu, il était néanmoins judicieux et modéré, patient et persévérant dans le travail; enfin, il semblait que Dieu avait mis en lui tous les caractères qui sont propres à former les grands hommes.

Son père l'envoya à l'âge de dix ans à Bourges pour y faire ses études au collége des R. P. Jésuites; mais l'air du pays lui ayant été contraire, il le rappela auprès de lui; et à peine fut-il de retour, qu'il le laissa orphelin, étant décédé et ayant laissé à ses enfants plus d'honneur que de biens; ce qui fit que la mère de notre Charles le destina pour l'Église; et comme l'abbé de Saint-Vincent de Senlis était de ses amis, on lui conseilla de le lui donner pour être religieux dans son abbaye, ce qui était alors considéré comme une espèce de bénéfice.

Il entra dans cette abbaye, suivant en apparence les impressions de sa mère, mais conduit en effet par la divine Providence, qui le choisissait pour y rétablir la discipline régulière; et comme cette abbaye est regardée comme le berceau où la Congrégation des Chanoines réguliers de Sainte-Geneviève a pris naissance, nous rapporterons son origine

Elle fut fondée l'an 1060 par Anne de Russie, fille de Georges l'Esclavon, roi des Russiens et des Moscovites, femme de Henri Ier et mère de Philippe Ier, rois de France. Elle y mit des chanoines vivant en commun, qui par la sainteté de leur vie se rendirent si célèbres et si recommandables, qu'en 1186, Guillaume de Garlande, sénéchal et grand-maître de France, ayant fondé l'abbaye de Notre-Dame de Livry, à trois lieues de Paris, s'adressa à Hugues, abbé de Saint-Vincent, pour y envoyer de ses religieux. Ils persistèrent dans cette ferveur jusque sous le pontificat de Benoît XII, qui, ayant formé le dessein de réunir les Chanoines réguliers sous une même règle, et de les ramener à la même observance et aux mêmes pratiques, voulut que les constitutions qu'il avait dressées à ce sujet fussent universellement observées.

Digitized by Google

La première assemblée qui se tint en France pour les recevoir fut à Saint-Vincent de Senlis, où il se trouva soixante et un abbés et dix prieurs des seules provinces de Reims et de Sens. Mais peu de temps après, les guerres que causèrent les Anglais dans ce royaume, et qui empêchèrent la tenue des Chapitres provinciaux ordonnés par Benoît XII, furent cause que le relâchement s'introduisit dans la plupart des maisons. Le partage des biens et la propriété en bannirent la pauvreté; les offices, qui devinrent perpétuels, anéantirent l'obéissance; et les religieux se plongèrent dans l'oisiveté, ne songeant plus aux études et ne s'adonnant qu'à la bonne chère et au déréglement.

Le malheur des commendes fut une suite et une punition de ces désordres, et l'abbaye de Saint-Vincent y fut assujettie des premières; le dérèglement dans lequel on y vivait en 1492 fut si grand, que le parlement de Paris fut obligé d'en prendre connaissance. Il était plus grand qu'en 1595. Il y eut des commissaires nommés pour y faire une visite dans les formes; et tous ces désordres n'approchaient pas encore de ceux qui y régnaient lorsque le R. P. Faure y prit l'habit en 1614. Ce jour si saint et si heureux pour lui ne fut pour ainsi dire qu'un jour de débauche et de profanation pour les autres qui assistèrent à cette cérémonie. On vit dans ce saint lieu des festins, des danses et d'autres divertissements. Les femmes mangèrent avec les religieux dans le réfectoire; elles entrèrent partout, jouèrent dans les cloîtres et dans le chapitre; et ce ne fut qu'un jour de licence et de désordre.

Le jeune novice était pendant tout ce temps-là enfermé dans sa cellule. On ne le vit paraître que lorsqu'il fallut aller à l'office, et il ne parla à ses parents, sur le soir, que pour leur dire adieu. Comme ce n'est ici qu'un court abrégé de sa vie, je ne rapporterai point toutes les mortifications qu'il exerça sur son corps, et celles qu'il eut à souffrir de la part des religieux qui, vivant dans le libertinage, ne pouvaient voir sans rougir de honte la vie exemplaire qu'il menait et les austérités qu'il pratiquait; et, sans l'autorité de l'évêque de Rieux, abbé de cette

Digitized by Google

maison, et dont les religieux dépendaient à cause de certains avantages temporels qu'ils espéraient pouvoir obtenir de lui, le jeune novice eût été renvoyé chez ses parents.

Enfin, l'année de probation étant finie, il prononça ses vœux le premier jour de mars 1615. Tout s'y passa à l'égard des religieux comme à la prise d'habit; mais, à l'égard du nouveau profès, il redoubla son zèle et sa ferveur. Il ne songea plus qu'à s'occuper de ses obligations, et quelque temps après il vint à Paris pour y finir ses études. Il fit son cours de philosophie sous François Abra de Raconis, qui fut depuis évêque de Lavaur; et, après avoir reçu à la fin le bonnet de maître-ès-arts, il étudia en théologie sous Philippe de Gamaches et André du Val. Il fit un merveilleux progrès sous de si habiles maîtres; de sorte qu'au bout de deux ans, ils le contraignirent de prendre le degré de bachelier. Il fut fortement sollicité de continuer ses études, afin de passer jusqu'au doctorat. Mais le désir de la réforme de son monastère de Saint-Vincent et les sollicitations continuelles de deux de ses confrères, dont Dieu avait touché les cœurs, qui le pressaient de retourner au plus tôt, l'emportèrent sur toutes les raisons qu'on lui put donner pour continuer ses études. Ces saints religieux eurent d'abord beaucoup à souffrir de la part de leurs confrères, qui ne voulaient point entendre parler de réforme; et la protection que le cardinal de la Rochefoucauld, pour lors évêque de Senlis, voulut bien leur donner, servit à les mettre à couvert des mauvais traitements que le prieur de cette maison leur faisait. Leurs discours et leurs bons exemples en attirèrent quelques-uns; mais les morts funestes et tragiques de cinq religieux qui s'opposaient fortement à leurs bonnes intentions avec le prieur, et qui furent suivies par celle de ce même prieur en moins d'un an, furent ce qui donna entièrement naissance à la réforme. On chercha dès lors des mesures pour y parvenir; et, quoique le P. Faure n'eût encore aucune charge ni aucun caractère, parce que son âge ne le lui permettait pas, c'était néanmoins par ses avis que furent dressés la plupart des règlements nécessaires et des pratiques qui ont depuis servi au grand ouvrage de la réforme;

Digitized by Google

et un des principaux articles fut qu'à l'avenir les prieurs seraient triennaux, au lieu qu'auparavant ils étaient perpétuels.

Lorsque ces règlements eurent été dressés, les religieux sollicitèrent si fort le P. Faure pour prendre l'ordre de prêtrise, qu'il ne put s'en défendre. Ce fut le 22 septembre 1618 qu'il le reçut, des mains du cardinal de la Rochefoucauld. On lui donna ensuite le gouvernement de cette maison, et Dieu versa une si grande abondance de bénédictions sur ses travaux, que cette abbaye répandit partout une odeur de sainteté qui lui acquit autant d'estime qu'elle s'était attiré de blâme.

Il vint de toutes parts des personnes de tout âge et de toutes conditions pour embrasser la vie religieuse en une si sainte compagnie. On y voyait souvent venir des religieux de plusieurs maisons pour y observer la régularité, s'instruire des véritables devoirs des Chanoines réguliers, et apprendre sous la conduite du P. Faure les règles de la vie spirituelle. Le R. P. Pierre Fourrier, curé de Mataincourt, travaillant pour lors à la réforme des Chanoines réguliers de Lorraine, y envoya exprès un religieux, qui fut depuis général de sa Congrégation, pour s'instruire des règlements de cette nouvelle réforme, et pour consulter ceux qui l'entreprenaient. L'abbaye de Notre-Dame d'Eu y envoya aussi quatre novices pour y être élevés dans la régularité. Enfin, le cardinal de la Rochefoucauld ayant été fait abbé de Sainte-Geneviève-du-Mont, à Paris, en 1619, et ayant résolu de la réformer et de la mettre sur le même pied qu'était celle de Saint-Vincent de Senlis, il crut qu'un des moyens dont il pouvait se servir pour cela était d'obliger quelques religieux de cette abbaye d'aller à Saint-Vincent pour voir ce qui s'y passait, et pour y prendre l'idée d'une vie régulière.

L'église de Sainte-Geneviève fut fondée par le roi Clovis au commencement du VII^e^ siècle, vers l'an 511, à la prière de la reine Clotilde, son épouse, qui avait procuré la conversion de ce prince, et à qui toute la France est redevable de la foi catholique. L'église fut consacrée par saint Remy en l'honneur des

Digitized by Google

Apôtres saint Pierre et saint Paul, dont elle retint les noms jusqu'à ce que sainte Geneviève y ayant été enterrée, on y ajouta celui de cette Sainte à ceux des saints Apôtres. Mais la ville de Paris ayant reconnu cette petite bergère pour sa patronne, et le royaume de France ayant expérimenté, dans plusieurs occasions, par des miracles visibles, la protection de cette sainte Vierge, cette église n'est plus connue présentement que sous le nom de cette illustre Patronne de la capitale du royaume de France.

Clovis y ayant mis d'abord des chanoines séculiers, ils s'acquittèrent de leurs obligations pendant un temps considérable, jusqu'à ce que les Normands, n'ayant pu prendre Paris en 845 et 846, se contentèrent d'en saccager les faubourgs. Leur cruauté n'ayant pas épargné ce saint lieu, ils le pillèrent par deux fois : de sorte que les chanoines ayant été obligés de prendre la fuite, le service divin ne s'y fit plus avec autant d'exactitude. Ils tombèrent insensiblement dans le relâchement, qui s'augmenta beaucoup dans la suite, principalement dans le XII^e^ siècle, qu'ils en furent chassés, et l'on mit en leur place des chanoines réguliers : y ayant donné lieu par le scandale qu'ils causèrent lorsque le Pape Eugène III alla dans leur église, l'an 1148. Ce Pontife, qui était religieux de l'Ordre de Cîteaux et disciple de saint Bernard, avait été élu pour chef de l'Église universelle après la mort de Lucius II, l'an 1145. Une sédition, qui s'éleva aussitôt à Rome, l'obligea d'en sortir avec les cardinaux, qui le couronnèrent au monastère de Farfa, le 4 mars de la même année. Il revint à Rome après que la révolte eut été apaisée ; mais la paix et la tranquillité n'y durèrent pas longtemps. Le Pape, fatigué par les séditions des Romains vint en France en 1148, et fut reçu à Paris par le roi Louis VII dit le Jeune, et l'évêque Thibaut, auparavant prieur de Saint-Martin-des-Champs. Ils allèrent au-devant de ce Pontife, et l'emmenèrent en grande solennité à l'église de Notre-Dame. Quelques jours après, Eugène voulut aller dire la messe à Sainte-Geneviève, parce que cette église était immédiatement soumise au Saint-Siége. Quand il y fut arrivé, les officiers de

Digitized by Google

l'église étendirent devant l'autel un tapis de soie, où il se pros*terna* pour faire son oraison. Ensuite il entra dans la sacristie et se revêtit pour la Messe. Cependant les officiers du Pape prirent le tapis, prétendant qu'il leur appartenait selon la coutume; les chanoines, au contraire, prétendirent qu'il devait rester à leur église, et prirent querelle avec eux. Des paroles ils en vinrent aux mains : les officiers du Pape furent si maltraités par les chanoines, qu'il y en eut plusieurs de blessés, et le roi même pensa l'être aussi, en voulant apaiser le désordre. Le Pape et le roi, pour punir ces chanoines de leur insolence, résolurent de mettre des Bénédictins en leur place et de leur ôter cette église. Néanmoins, comme il y avait parmi eux des personnes distinguées par leur noblesse et leur science, on ne voulut pas d'abord les priver de leurs prébendes, mais seulement leur en laisser le revenu pendant leur vie, pour être réuni après leur mort à la mense conventuelle. L'abbé de Saint-Victor et ses religieux, en ayant eu avis, firent tant d'instances auprès de ces princes pour leur accorder cette église, alléguant pour raisons que les chanoines séculiers s'accoutumeraient mieux à leur manière de vivre qu'à celle des Bénédictins, qu'ils obtinrent leur demande. On tira de l'abbaye de Saint-Victor douze chanoines, qui furent conduits à Sainte-Geneviève ; et l'un d'eux, nommé Odon, en fut élu premier abbé. Ainsi, d'un chapitre séculier, cette église fut érigée en abbaye l'an 1148.

C'est ainsi que l'histoire de ce différend est rapportée dans la Vie de saint Guillaume[1], qui, ayant été du nombre des anciens chanoines séculiers, se joignit aux réguliers, et fut dans la suite abbé de Roschildein en Danemark. Néanmoins, Suger, abbé de Saint-Denis, qui avait eu commission du Pape de faire ce changement en cette église, rendant compte à ce Pontife de ce qu'il avait fait, dit que ce fut pour le bien de la paix qu'il n'y mit pas des Bénédictins, comme Sa Sainteté l'avait ordonné, et que ce fut à la prière des chanoines séculiers qu'il y mit des religieux de Saint-Victor.

[1] Apud Bolland., t. I april., *Act. SS.*, pag. 626.

Digitized by Google

Ils y vécurent conformément à leur état jusqu'aux guerres des Anglais; mais les désordres qu'elles causèrent donnèrent occasion au relâchement qui s'introduisit encore en cette maison aussi bien que dans plusieurs autres, comme nous avons dit ailleurs; et il s'augmenta de telle sorte que, sous le règne de François Ier, le Parlement fut obligé de donner commission à Pierre Brulard, conseiller, pour informer des désordres qui y étaient. Mais bien loin que cela servît à rétablir le bon ordre, le relâchement alla jusqu'à un tel point que quelques années après, Christophe de Thou, premier président, et Charles de Dormans, conseiller, s'y transportèrent pour tâcher d'y rétablir la paix. Leurs bonnes intentions ne furent point secondées; au contraire, le désordre augmenta dans la suite par une circonstance qui ne devait pas naturellement produire cet effet.

Joseph Foulon, qui gouvernait cette abbaye depuis l'an 1557, voulant empêcher qu'elle ne tombât en commende, crut que le meilleur expédient était de résigner son titre à quelque personne de qualité qu'il pût faire agréer au roi et à ses religieux, par la considération de sa naissance. Pour cet effet, il jeta les yeux sur Benjamin de Brichanteau, fils du marquis de Nangis, qu'il reçut à la profession, et qu'il fit ensuite élire abbé coadjuteur peu de temps avant sa mort, qui arriva l'an 1607, après avoir possédé cette abbaye pendant cinquante ans.

Quelque temps après, ce nouvel abbé fut fait évêque de Laon, de sorte qu'il ne résida point à Sainte-Geneviève, quoiqu'il y soit mort et enterré. Ainsi, les religieux, se voyant sans chef pour les gouverner, se laissèrent aller à toutes sortes de déréglements, et ne gardèrent plus aucune observance. Cela dura jusqu'en l'an 1619, que l'évêque de Laon étant mort, le roi lui donna pour successeur en cette abbaye le cardinal de Larochefoucauld, et Sa Majesté lui témoigna qu'il ne l'avait nommé que parce que, connaissant son zèle, il ne doutait point qu'il ne travaillât de toutes ses forces pour rendre à cette abbaye son premier lustre, et que son intention était que les choses fussent remises en leur premier état, quant à l'élection libre d'un abbé régulier, sitôt que le bon ordre y aurait été rétabli.

Digitized by Google

Le cardinal de la Rochefoucauld reçut cette abbaye à ces conditions, et, pour seconder les pieuses intentions du roi, il commença à travailler au rétablissement de la discipline régulière. Il fit assembler en l'année 1621 ce qu'il y avait de religieux réformés à Paris, pour l'assister de leurs conseils sur les moyens qu'il devait prendre pour exécuter son entreprise, et l'on y convint de certains articles de réforme qui furent mis par écrit. On les communiqua aux religieux de l'abbaye ; quelques-uns témoignèrent vouloir s'y soumettre. Il y eut même d'abord quelque apparence de régularité ; mais cela n'eut aucune suite. Il fallut employer l'autorité du roi pour faire recevoir la réforme. De dix-neuf anciens, il n'y en eut que cinq qui s'y soumirent ; et le Cardinal fit venir de Senlis douze religieux en 1624, qu'il conduisit lui-même à l'église, au cloître, au chapitre et aux dortoirs, pour en prendre possession. Il établit le P. Faure supérieur de cette maison en particulier pour avoir la direction de tout le spirituel, non-seulement à l'égard de ses religieux, mais même à l'égard de ceux de l'ancienne observance qui n'étaient pas encore prêtres, qu'il obligea de se soumettre à lui, et de lui obéir en toutes choses. On vit en peu de temps la réforme faire un merveilleux progrès, ayant été introduite dans plusieurs maisons, ce qui fit que la congrégation commençant à s'augmenter, on jugea à propos de lui donner un général.

Quelques années après, on poursuivit en cour de Rome, pour rendre cette abbaye élective de trois en trois ans, sur ce que le roi s'était démis de tout droit de nomination à cette abbaye, et avait consenti que non-seulement elle fût élective comme auparavant, mais que l'élection d'un abbé se fît tous les trois ans. Le Pape l'accorda au mois de février 1534, confirmant aussi cette nouvelle congrégation. L'on assembla ensuite le chapitre général composé des supérieurs de quinze maisons qui avaient déjà embrassé la réforme, et le R. P. Faure fut élu canoniquement pour abbé coadjuteur de Sainte-Geneviève et général de toute la congrégation.

Autant les religieux avaient de joie de son élection, autant

Digitized by Google

lui causa-t-elle de chagrin. Il commença par un acte d'humilité; car il voulut servir la communauté au réfectoire jusqu'à la fin du repas, quelque chose que l'on pût faire pour l'empêcher, et il conserva toujours cette pratique toutes les fois qu'il officiait pontificalement. Ce n'était point en lui une vaine cérémonie, mais un effet sincère et une véritable marque de la disposition de son cœur; car il était humble et modeste, et on ne s'apercevait du rang qu'il tenait parmi ses frères que par les marques extérieures attachées à sa dignité.

Il s'acquitta si dignement de cet emploi, qu'il fut élu plusieurs fois dans la suite pour la même dignité, et il était général pour la troisième fois, lorsqu'il mourut dans le temps qu'il travaillait le plus pour l'agrandissement de sa congrégation; car sa pénitence et son application continuelles ayant épuisé ses forces, la fièvre le prit dans le cours de ses visites à Senlis. Il le dissimula d'abord et vint coucher à Nanterre sans rien dire de son mal, qui, augmentant de plus en plus, l'obligea de s'arrêter dans une ferme dépendante de l'abbaye de Sainte-Geneviève, proche de Versailles, où le cardinal de la Rochefoucauld lui envoya son carrosse avec des religieux pour le ramener à Paris. Mais il les avait déjà prévenus, et il était parti pour Chartres lorsqu'ils arrivèrent, voulant s'y rendre le même jour et même prêcher le lendemain à cause de la fête de saint Augustin. Accablé de son mal, il n'eut pas seulement assez de force pour célébrer la sainte messe ce jour-là. On le transporta à Paris avec assez d'incommodité, où étant arrivé, il voulut saluer et embrasser toute la communauté avant de se mettre au lit.

Il acheva néanmoins pendant sa maladie les constitutions qu'il avait déjà commencées. Il dressa des mémoires et des instructions sur quantité de points particuliers qui ont beaucoup servi pour le bon gouvernement de cette congrégation; après quoi il ne songea plus qu'à la mort; et, bien loin que cette pensée lui causât de la frayeur, elle lui donnait au contraire de la joie et de la consolation. On le voyait souvent prosterné au pied d'un crucifix. Il était presque toujours dans des méditations continuelles. Il n'ouvrait la bouche que pour exprimer

Digitized by Google

des sentiments admirables; et, quoique son mal fût pour lui une assez grande pénitence, il ne se croyait pas pour cela exempt de pouvoir mortifier son corps, lui refusant tous les soulagements superflus. Enfin, dans le temps qu'on commençait d'avoir quelque espérance de sa guérison, il fit une confession générale et demanda le saint Viatique,

Comme il semblait se mieux porter, les religieux qui étaient présents en furent extrêmement surpris, ils n'en pouvaient comprendre la raison; ils le supplièrent de vouloir épargner cette douleur à ses enfants, qui seraient alarmés quand ils entendraient cette nouvelle; mais il répondit qu'il n'y avait point à différer, et que, pour éviter ce qu'on appréhendait on pouvait faire la cérémonie pendant la nuit. L'on fit ce qu'il souhaitait; cinq ou six anciens y assistèrent, et, sitôt qu'il vit le Sauveur du monde entrer dans sa chambre, il se jeta à genoux pour l'adorer et le reçut avec des transports d'amour qui ne se peuvent exprimer.

Le matin, les religieux, qui ignoraient ce qui s'était passé la nuit, le vinrent saluer, parce que c'était le jour de sa fête. Jamais il ne parut plus joyeux, il les entretint familièrement, il leur fit à son ordinaire quelques exhortations, donna même l'habit à un postulant, et traita de plusieurs affaires; mais sur le soir la fièvre s'étant augmentée, il tomba en faiblesse, il perdit tout sentiment, et on n'eut que le temps de lui donner l'extrême-onction, après quoi il rendit son âme au Seigneur le 4 novembre 1644, étant âgé de cinquante ans, ayant eu la satisfaction de voir sa congrégation augmentée de plus de cinquante maisons, où, par ses soins et ses travaux, la réforme avait été introduite. Son corps fut ouvert et enterré à Sainte-Geneviève, après qu'on en eut tiré le cœur, qui fut porté à Saint-Vincent de Senlis, où la réforme avait commencé, et ses entrailles furent aussi portées à Sainte-Catherine du Val des Écoliers à Paris. (Hélyot.)

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME-DU-CHÊNE A BAR-SUR-SEINE.

Il n'y a personne dans cette contrée qui n'ait fait le pèlerinage de Notre-Dame-du-Chêne. Sa chapelle qui est en grande dévotion dans tout le pays, a été bâtie avec assez d'élégance à l'entrée d'une forêt, à un quart de lieue de Bar-sur-Seine. On y va honorer une image miraculeuse de la très-sainte Vierge, qui est fort petite, grossièrement sculptée, et qui pourtant a fait bien des miracles.

Elle est fort ancienne. On l'appelle Notre-Dame-du-Chêne parce qu'elle fut trouvée dans un chêne par des bergers. Le maître-autel de la chapelle est encore appuyé contre le tronc de ce vieux chêne, dont les pèlerins ont grand soin de détacher quelques petits morceaux qu'ils conservent pieusement, comme des préservatifs contre beaucoup d'accidents.

Aux fêtes de la très-sainte Vierge, le concours du peuple est immense à Notre-Dame-du-Chêne. Dans les calamités publiques, on va en procession chercher cette image; on l'expose pendant plusieurs jours dans l'église paroissiale de Bar-sur-Seine; et quand les calamités sont passées, on la reporte en pompe dans sa chapelle.

La sainte image, cachée pendant la révolution, a reparu au rétablissement du culte; on a repris les pèlerinages et chaque année on signale des grâces et des guérisons.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Milan, saint Charles Borromée, cardinal et évêque de cette ville, que le Pape Paul V canonisa pour l'éclat de sa sainteté et de ses miracles.

A Bologne, les saints Vital et Agricole, martyrs. Vital, étant

[1] PRIDIE NONAS NOVEMBRIS.

Mediolani sancti Caroli Borromæi cardinalis, et ejusdem civitatis episcopi quem sanctitate conspicuum, et miraculis clarum Paulus Quintus in sanctorum numerum retulit. — Bononiæ sanctorum Martyrum Vitalis et Agricolæ: quorum prior posterioris servus antea fuit, postea consors et collega martyrii,

Digitized by Google

serviteur d'Agricole, devint son collègue dans le martyre. Les persécuteurs épuisèrent contre lui tous les genres de tortures, au point qu'il n'y avait aucune partie de son corps sans plaie. Souffrant ainsi avec constance, il se mit à prier, et rendit son âme à Dieu. Agricole, attaché à une croix avec plusieurs clous, y mourut. Saint Ambroise dit qu'étant présent à la translation de leurs corps, il plaça lui-même sous l'autel les clous et le bois de la croix, avec le sang du martyr victorieux.

Le même jour, les saints Philologue et Patrobas, disciples de saint Paul.

A Autun, saint Preuil, martyr.

Dans le Vexin, saint Clair, prêtre et martyr.

A Éphèse, saint Porphyre, martyrisé sous l'empereur Aurélien.

A Myre en Lycie, les saints martyrs Nicandre, évêque, et Hermas, prêtre, sous le président Libanius.

Le même jour, fête de saint Piérius d'Alexandrie, qui, très-habile dans les saintes Écritures, menant une vie pure, et étant tout à fait dégagé de ce qui aurait pu le détourner de l'étude de

in quem persecutores omnia tormentorum genera exercuerunt : ita ut non esset in corpore ejus sine vulnere locus ; quæ constanter perferens, in oratione spiritum Deo reddidit : Agricolam vero plurimis clavis cruci affigentes interemerunt. Eorum translationi sanctus Ambrosius cum interesset, martyris clavos, sanguinem triumphalem et crucis lignum se collegisse refert, ac sub sacris altaribus condidisse. — Eodem die natalis sanctorum Philologi et Patrobæ, sancti Pauli Apostoli discipulorum. — Augustoduni sancti Proculi martyris. — In pago Vilcassino sancti Clari presbyteri et martyris. — — Ephesi sancti Porphyrii martyris sub Aureliano imperatore. — Myræ in Lycia sanctorum martyrum Nicandri episcopi, et Hermæ presbyteri sub Libanio præside. — Eodem die natalis sancti Pierii presbyteri Alexandrini, qui in divinis Scripturis nobiliter eruditus, vita purissimus, et ad christianam philosophiam nudus penitus et expeditus, sub Caro et Diocletiano principibus, regente Alexandrinam ecclesiam Theona, florentissime docuit populum, et diversos tractatus edidit : post persecutionem vero omne vitæ suæ tempus Romæ versatus, in pace quievit. — Apud Ruthenos in Gallia beati Amantii episcopi, cujus vita sanctitate et miraculis extitit gloriosa. — In Bithynia sancti Joannicii Abbatis. — In Pannonia apud Albam Regalem depositio beati Emerici confessoris, filii sancti Stephani Hungarorum Regis. — In monasterio Cervi frigidi, territorii Meldensis, sancti Felicis de Valois, fundatoris ordinis sanctissimæ Trinitatis Redemptionis Captivorum, cujus festum celebratur duodecimo kalendas decembris, ex decreto Innocentii Undecimi. — Treviris sanctæ Modestæ Virginis.

Digitized by Google

la philosophie chrétienne, instruisit le peuple avec grand succès, dans le temps que Théonas gouvernait l'Église d'Alexandrie, sous Carus et Dioclétien, et publia divers ouvrages. S'étant retiré à Rome lorsque la persécution eut cessé, il y passa le reste de sa vie et y mourut en paix.

A Rodez, saint Amans, évêque, que rehaussèrent pendant sa vie sa sainteté et ses miracles.

En Bithynie, saint Joannice, abbé.

A Albe-Royale, saint Emeri, confesseur, fils de saint Étienne, roi des Hongrois.

Au monastère de Cerfroid, près de Meaux, saint Félix de Valois, fondateur de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs. On célèbre sa fête le 20 de ce mois, par décret du Pape Innocent XI.

A Trèves, sainte Modeste, vierge.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Perpète (*Perpetuus*), évêque de Maestricht, dont les reliques sont vénérées à Dinant en Belgique.

Saint Colman, évêque de Cloyne en Irlande.

Saint Amance, évêque de Reims.

Saint Grégoire, abbé de Porcète, honoré à Aix-la-Chapelle.

Le bienheureux Maure, évêque en Hongrie.

Saint Gérard, prêtre et moine de St-Aubin, honoré à Angers.

Saint Ébrégise, successeur de saint Perpète sur le siége de Maestricht.

La bienheureuse Hélène, vierge Clarisse.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Bretault, curé au diocèse d'Angers, natif d'Alençon, condamné à la déportation pour refus du serment shismatique, déporté à la Guiane le 5 septembre 1797, mort dans le désert de Konanama, le 4 septembre 1798 à l'âge de 56 ans.

Jean Alexis Leseure, prêtre du diocèse de Rodez, pour la même cause, condamné à la déportation, conduit à Bordeaux, enfermé dans le fort du Hâ, puis mort à l'hôpital Saint-André le 4 novembre 1794, à l'âge de 44 ans.

Digitized by Google

CINQUIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Zacharie et sainte Élisabeth, parents du Saint Précurseur. — Saint Galation et saint Épistème, martyrs. — Saint Guénénoc. — Saint Lié, solitaire. — Saint Kerrien, ermite. — Sainte Bertille, abbesse de Chelles. — Le Bienheureux Hugues de Chalon, évêque d'Auxerre. — Saint Guiraud, évêque de Béziers, — Le Bienheureux Raynier, Frère Mineur Capucin. — Le Bienheureux Martin de Porres, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ZACHARIE ET SAINTE ÉLISABETH,

PARENTS DU SAINT PRÉCURSEUR.

Dans le temps que le sceptre était sorti de Juda, et que, malgré Juda, il avait passé entre les mains d'un Iduméen ; par conséquent, dans le temps où, suivant la prophétie de Jacob, le Messie, le Christ devait venir : « Dans les jours d'Hérode, roi de Judée, il y eut un sacrificateur, nommé Zacharie, de la famille d'Abia, et sa femme était d'entre les filles d'Aaron, et elle avait nom Élisabeth. Tous deux étaient justes devant Dieu, marchant dans tous les Commandements du Seigneur d'une manière irrépréhensible. Et ils n'avaient point d'enfants parce qu'Élisabeth était stérile, et tous deux étaient avancés en âge. Or, Zacharie, remplissant les fonctions du sacerdoce, devant Dieu, dans la famille, il arriva par le sort, selon ce qui s'observait parmi les prêtres, que ce fut à lui d'entrer dans le temple du Seigneur pour y offrir les parfums. Cependant toute la multitude du peuple priait au dehors, à l'heure où les parfums se brûlaient. Or, l'Ange du Seigneur lui apparut, debout à la droite de l'autel des parfums. Et Zacharie, le voyant, fut troublé, et la crainte le saisit ; mais l'Ange lui dit : Ne crains point. Zacharie, parce que ta prière est exaucée ; et ta femme Élisabeth t'enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jean. Et il te sera joie et allégresse, et plusieurs se réjouiront en sa nais-

Digitized by Google

sance. Car il sera grand devant le Seigneur ; il ne boira ni vin ni liqueur enivrante, et il sera rempli du Saint-Esprit, dès le sein de sa mère, et il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur, leur Dieu. Et il marchera devant lui, dans l'esprit et la vertu d'Élie, afin de couvertir les cœurs des pères aux enfants, et les incrédules à la prudence des justes, pour préparer au Seigneur un peuple parfait.

Et Zacharie dit à l'Ange : « D'où connaîtrai-je ceci, car je suis vieux et ma femme est avancée en âge? » Et l'Ange répondant lui dit : « Je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu, et je suis envoyé pour te parler et t'annoncer ces bonnes nouvelles. Et voilà que tu seras muet, et tu ne pourras parler jusqu'au jour où ces choses arriveront, parce que tu n'as point cru à mes paroles, qui seront accomplies en leur temps. Et le peuple attendait Zacharie, et il s'étonnait qu'il demeurât si longtemps dans le temple. Mais quand il fut sorti, il ne pouvait leur parler, et ils connurent qu'il avait eu une vision dans le temple : car il la leur faisait entendre par signes, et il demeura muet. Et il arriva, quand les jours de son ministère furent accomplis, qu'il retourna en sa maison. Or, après ces jours-là, Élisabeth, sa femme, conçut, et elle se cacha durant cinq mois, disant : Parce que le Seigneur a fait ainsi pour moi, dans les jours où il m'a regardée, pour effacer mon opprobre d'entre les hommes[1]. »

Tout annonce un enfant extraordinaire. Le père, la mère descendent l'un et l'autre d'une illustre famille, de la famille d'Aaron. Leurs noms mêmes semblent indiquer quelque chose de divin : Zacharias, *Mémoire de l'Éternel;* Élisabeth, *Dieu du Serment.* Ils sont tous deux avancés en âge, comme Abraham et Sara ; Élisabeth est stérile comme la mère d'Isaac et de Samuel. Le père est sacrificateur d'une des vingt-quatre classes ou familles sacerdotales, en lesquelles David avait partagé tous les descendants d'Aaron, afin qu'ils servissent à leur tour dans le temple. Ce qui les relève encore plus, tous deux ils sont justes, non-seulement devant les hommes, mais devant Dieu,

[1] Luc, I, 5-25.

Digitized by Google

fidèles à observer tous ses commandements. C'est dans le temple même qu'un fils leur est annoncé, c'est dans le sanctuaire, au pied de l'autel, où l'encens s'élève devant le Saint des Saints. C'est un Ange qui l'annonce, un Archange qui a nom Gabriel ou *Force de Dieu*, parce qu'il est envoyé pour annoncer de grandes choses. Cet enfant se nommera Jean ou *Plein de Grâce*. Il sera grand devant l'Éternel, rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère, dès avant sa naissance ; il convertira dans Israël un grand nombre, réconciliera les pères avec les enfants, les enfants avec les pères, et préparera au Seigneur-Dieu, devant lequel il marche dans l'esprit et la vertu d'Élie, un peuple disposé à le recevoir. Le père, qui doute un instant, non de la puissance de Dieu, mais de la mission divine du personnage qui lui parle, est rendu muet jusqu'à ce que tout s'accomplisse ; il sera un signe de plus pour exciter l'attention du peuple fidèle et le préparer aux merveilles qui vont suivre. Devenue féconde dans sa stérile vieillesse, la mère se cache de joie et de pudeur. Une joie nouvelle, un miracle plus grand, révéleront son bonheur.

Ce miracle est le prodige que l'Éternel avait annoncé par Isaïe à la maison de David : « Adonaï lui-même vous donnera un signe ; voici la Vierge concevant et enfantant un fils, et elle appellera son nom Emmanuel ou *Dieu avec vous.* [1] »

« En ces jours-là, Marie se levant, s'en alla en hâte vers les montagnes, dans une ville de Juda. » On croit que c'est Hébron, ville sacerdotale de cette tribu. Là étaient les tombeaux des patriarches. C'est là qu'Abraham, Isaac et Jacob avaient tant de fois reçu de Dieu l'assurance que, dans un de leur race, seraient bénies toutes les nations de la terre.

« Et elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. Et il arriva que, quand Élisabeth eut ouï la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en son sein, et Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit, et elle s'écria à haute voix, et dit : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles !

[1] Isaïe, VII.

Digitized by Google

Et d'où me vient ceci, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi? car voici que dès que la voix de votre salutation est parvenue à mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Et bienheureuse êtes-vous, qui avez cru; car elles s'accompliront, les choses qui vous ont été dites par le Seigneur [1]. »

Après l'Ange Gabriel, envoyé de Dieu, voilà donc sainte Élisabeth, ou plutôt le Saint-Esprit qui l'inspire, qui nous apprend à louer, à bénir Marie. Et les choses mêmes la louent encore plus. A la seule voix de son salut ou de sa paix, Jean est sanctifié, Jean tressaille de joie dans le sein de sa mère; à la seule voix de son salut ou de sa paix, Élisabeth est remplie du Saint-Esprit et reconnaît la Mère de son Seigneur. Sans doute c'est Jésus, caché dans les chastes entrailles de Marie, qui opère toutes ces merveilles; mais il les opère à la voix de Marie. Oh! que je m'unisse bien vite à l'Ange et à Élisabeth pour dire avec eux : Je vous salue, Marie! Je vous salue, je vous félicite, je vous bénis, je vous aime. Je vous salue, ô pleine de grâce, et qui remplissez de votre plénitude ceux qui ont le bonheur de vous entendre. Le Seigneur est avec vous, Le Seigneur est dans vous, Le Seigneur est à vous. Vous êtes bénie par dessus toutes les femmes, chérie par dessus toutes les mères, exaltée par dessus toutes les reines. Et béni, aimé, loué, adoré à jamais est le fruit de vos entrailles, Jésus, votre Dieu et le nôtre, votre Sauveur et le nôtre, votre amour et le nôtre. O Marie, notre Mère! que la douce voix de votre Salutation et de votre paix retentisse souvent aux oreilles de notre cœur, afin que nous aussi nous soyons sanctifiés, afin que nous aussi nous tressaillions d'une sainte joie, afin que nous aussi nous soyons remplis de l'Esprit-Saint!

« Enfin, le temps d'enfanter pour Élisabeth s'accomplit, et elle enfanta un fils. Et ses voisins et ses parents apprirent que le Seigneur avait fait éclater sa miséricorde sur elle, et ils la félicitaient. Et il arriva qu'au huitième jour ils vinrent circoncire l'enfant, et ils l'appelaient Zacharie, du nom de son père

[1] Luc, I, 33-45.

Digitized by Google

Mais sa mère répondant, dit : Non, mais il sera appelé Jean. Mais ils lui dirent : Il n'y a personne en votre parenté qui s'appelle de ce nom. Et ils demandèrent par signes au père comment il voulait qu'il fût appelé. Et ayant demandé des tablettes, il écrivit dessus : Jean est son nom. Et tous en furent dans l'admiration. Et aussitôt sa bouche fut ouverte et sa langue déliée, et il parlait en louant Dieu. Et la crainte se répandit sur tous leurs voisins, et toutes ces paroles furent divulguées dans tout le pays des montagnes de Judée. Et tous ceux qui les ouïrent les mirent dans leur cœur, disant : Que pensez-vous que sera cet enfant? Car la main du Seigneur était visiblement avec lui [1]. »

Zacharie, son père, après être resté longtemps muet, répandit son âme dans son admirable cantique, où il célèbre le règne du Christ, qui était venu et qui allait bientôt paraître, et en même temps la part qu'aura son fils à ce grand ouvrage. « Rempli de l'Esprit-Saint, il prophétisa, disant : « Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, parce qu'il a visité son peuple et en a opéré la rédemption. Et il nous a été élevé un boulevard de salut dans la maison de David, son serviteur, ainsi qu'il l'avait promis par la bouche de ses saints Prophètes, qui ont été depuis le commencement des siècles, de nous sauver de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent, pour exercer sa miséricorde envers nos pères et se souvenir de son alliance sainte. Serment qu'il a fait à Abraham, notre père, de nous accorder cette grâce, qu'étant délivré de la main de nos ennemis, nous le servions sans crainte, dans la sainteté, dans la justice devant lui, tous les jours de notre vie. Et toi, enfant, tu seras appelé le Prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant la face du Seigneur pour nous préparer ses voies et pour donner la science du salut à son peuple, et la rémission des péchés par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, avec lesquelles l'Orient nous a visités d'en haut, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la

[1] Luc, I, 57-66.

Digitized by Google

mort; pour diriger nos pas dans la voix de la paix [1].

Ce cantique, appliqué, comme il doit l'être, au Christ et à son Précurseur, est facile à entendre. Quant à l'*Orient qui nous a visités d'en haut*, c'est un des noms de Jésus-Christ, qu'un Prophète appelait plusieurs siècles auparavant : *Un homme viendra, et son nom est l'Orient* [2]. Ce prophète, c'est Zacharie; et Zacharie, père de saint Jean, en répète et en explique l'oracle. Jésus-Christ est le vrai Orient, lui qui fait lever sur nous le vrai soleil de justice, comme disait Malachie [3].

Pour ce qui est du merveilleux enfant, « il croissait et se fortifiait en esprit; et il demeura dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation en Israël [4]. »

Que les voies de Dieu sont différentes des voies des hommes! Un enfant est né, prédit par les Prophètes. Il sera le Précurseur du Christ. Son père et sa mère sont deux Saints, élevés au rang des Prophètes. Cependant il les quittera dès son enfance pour se retirer dans le désert et y mener une vie encore plus austère que celle d'Élie et d'Élisée. Il y a plus : lui qui avait senti sur la terre le Verbe incarné dès le sein de sa mère, et qui son père avait prédit qu'il en serait le Prophète et lui devait préparer les voies, il ne quittera point son désert pour l'aller voir parmi les hommes. Il le connaîtra si peu, qu'il faudra que le Saint-Esprit lui donne un signe pour le reconnaître quand le temps sera venu de le manifester au monde. Tant est vrai que ce n'est que dans la retraite et le silence que Dieu se communique à ceux qu'il appelle pour en faire des hommes puissants en œuvre et en parole. Il y avait retenu Moïse pendant quarante ans; il y retiendra Jean-Baptiste pendant trente.

(Rohrbacher.)

Quelques saints Pères, et entre autres, saint Pierre, évêque d'Alexandrie, illustre par son martyre, disent comme une chose dont tout le monde convenait de leur temps, qu'Hérode, roi de Judée, fit mourir Zacharie, parce qu'on avait enlevé à s

[1] Luc, I, 67-79. — [2] *Ecce vir, Oriens, nomen ejus.* Zach., VI, 12. — [3] Mal. IV, 2. — [4] Luc, I, 80.

Digitized by Google

ruauté saint Jean, son fils, au temps du massacre des Innoents. Ils rapportent encore comme une opinion toute publique, qu'il est ce Zacharie dont Jésus-Christ a reproché la mort aux Juifs, comme du plus récent des Prophètes et des Justes dont ils avaient répandu le sang. Cela supposé, ils le tuèrent, et comme parlent les saints Pères, le roi Hérode le fit tuer entre le temple et l'autel, c'est-à-dire entre la partie du temple où les prêtres entraient et l'autel des Holocaustes, qui était en deçà. C'était la tradition de l'Église d'Orient qui se trouvait appuyée du témoignage d'Origène, de saint Basile le Grand, de saint Grégoire de Nysse, et de saint Cyrille d'Alexandrie, outre ce que nous avons rapporté de saint Pierre et ce que dit Théodoret, d'un rescrit de l'empereur Valentinien Ier, aux évêques d'Asie.

On sait que saint Jérôme n'était point de ce sentiment, qu'il croyait n'avoir eu sa source que dans les livres apocryphes, remplis de songes.

Il y a deux autres Zacharie célèbres, à qui l'on a attribué ce que Jésus-Christ dit dans l'Évangile de celui qui était le fils de Barachias, et qui fut tué entre le temple et l'autel. Le premier est Zacharie, fils du Grand-Prêtre Joiada, que le roi Joas fit nourrir dans le temple. C'est pour lui que se déclare saint Jérôme, quoi qu'il ne fût pas fils de Barachias, ayant trouvé dans l'Évangile dont se servaient les Nazaréens que Zacharie dont parle Jésus-Christ, était appelé fils de Joiada. L'autre Zacharie est celui que nous comptons pour le onzième des douze petits Prophètes, et qui était véritablement fils de Barachias. Mais l'un et l'autre étaient trop anciens sans doute pour pouvoir être le dernier des Justes dont Abel était le premier d'entre ceux qui avaient été mis à mort par les méchants depuis le commencement du monde jusqu'au temps de Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, Tertullien parlant de Zacharie, qui fut tué entre le temple et l'autel, témoigne que les taches de son sang étaient toujours demeurées depuis ce temps jusqu'au sien sur les pierres où il avait été répandu.

Les Grecs honorent la mémoire de ce saint homme le cin-

Digitized by Google

quième jour de septembre, et lui donnent les qualités de prêtre, de prophète et de martyr; mais les Latins l'honorent le 5 novembre.

SAINT GALATION ET SAINTE ÉPISTÈME,

MARTYRS.

Galation naquit à Émèse en Phénicie, et fut élevé dans le christianisme par Leucippe, sa mère, qu'un serviteur de Dieu avait amenée à Jésus-Christ.

A vingt-quatre ans, il épousa Épistème, jeune fille que sa beauté, sa noblesse et ses vertus rendaient également recommandable. Cependant, elle était idolâtre; mais son cœur, préparé par la grâce divine, s'ouvrit promptement à la foi; et, le jour même de ses noces, elle embrassa la religion de son mari.

Les deux époux, unis par un même amour de Dieu, et voulant pratiquer le christianisme dans toute sa perfection, se promirent aussi de demeurer vierges et de vivre dans la continence, comme un frère avec une sœur. Ce vœu fut religieusement observé, et à la pureté virginale, ils joignirent encore la pratique de toutes les vertus qui mènent à Dieu.

Peu après leur mariage, Galation se retira dans une solitude, près du mont Sinaï; Epistème s'enferma dans une petite communauté, avec quatre vierges, qui, comme elle, ne s'occupaient que des choses du ciel.

Cependant, la persécution de Décius étendant partout ses fureurs, on arrêta ensemble Épistème et Galation. On espéra vainement les ramener au culte des idoles. Leur constance à confesser la foi de Jésus-Christ fut invincible; et, après divers tourments, le juge leur fit trancher la tête le 5 novembre de l'an 255. On les fête le 5 novembre et en quelques lieux le 6, dans diverses églises.

SAINT GUÉTÉNOC.

Guéténoc, fils de saint Fragan et de sainte Blanche (Gwen, en bas-breton), était frère de saint Guénolé et de saint Jagut; il

Digitized by Google

était né dans la Grande-Bretagne, vers l'an 450; son père, qui était un grand seigneur, s'effraya des invasions des Saxons, alors très-barbares, et gagna l'Armorique. On manque de détails sur la vie du Saint en ce nouveau séjour, mais on croit que dégoûté des vanités du monde, il prit l'habit religieux dans le monastère que saint Budoc avait fondé dans l'île des Lauriers. Le Bienheureux est fêté le 5 novembre.

SAINT LIÉ,

SOLITAIRE.

Saint Lié (*Lætus*) naquit dans le Berry, probablement au ixième siècle. Ses parents vivaient des travaux de la campagne; et il fut pieux dès l'enfance. Il semblait, disent ses historiens, n'avoir point de plus grand plaisir que de se trouver avec des religieux et des Prêtres, et de les entendre parler des bontés de Dieu. Dès qu'on put tirer parti de ses services, on le chargea de mener paître les brebis. Il avait douze ans, lorsqu'un jour où son troupeau s'arrêtait devant un monastère, il ne put résister à un mouvement qui le poussait à entrer dans cette maison de prières. Il y entra, et, sans s'occuper de son troupeau, il demanda à être reçu parmi les frères. L'abbé lui représenta que ses parents ne l'approuveraient peut-être pas. Mais il insista avec tant de larmes et avec une telle persévérance, que l'abbé vit en lui une vocation très-réelle. Il l'admit donc. Puis aussitôt il alla annoncer sa démarche à ses parents, qui, comprenant que Dieu appelait leur fils à la vie religieuse, accordèrent leur consentement. Alors l'abbé donna à ce novice la tonsure et l'habit.

Lié vécut seize ans dans ce monastère. Voulant arriver à un plus haut degré de perfection, il passa dans le monastère de Micy, que gouvernait saint Mesmin. Là, il fit une liaison sainte avec saint Avit; et les deux saints se retirèrent dans une solitude de la Sologne. Mais saint Mesmin étant mort vers l'an 520, les religieux de Micy élurent Avit pour leur Abbé. Alors saint Lié se retira dans la Forêt-aux-Loges, en Beauce, où il mena la vie des plus austères anachorètes. Le bon abbé Trièce, qui lui

Digitized by Google

avait donné la tonsure, apprenant ce que la ren... ...ce publiait de son genre de vie, se décida à l'aller voir, et il partit aussitôt avec un nombre assez grand de ses religieux. Il sembla que la Providence leur avait inspiré cette démarche ; car peu après leur arrivée dans l'ermitage de la Forêt-aux-Loges, Lié tomba malade, et peu après, il mourut entre leurs bras, le 5 novembre de l'an 534.

Ses funérailles se firent avec la simplicité qui convenait à un pauvre solitaire. Mais Dieu fit rendre un glorieux témoignage à sa mémoire par les grâces qu'il accorda à ceux qui implorèrent son intercession. On bâtit une chapelle sur son tombeau et une bourgade l'entoura quelques années plus tard.

Saint Lié est nommé dans ce jour au Martyrologe romain.

SAINT KERRIEN,

ERMITE.

Kerrien naquit en Irlande vers l'an 470. Confié à de bons guides, il fit des progrès dans la sainteté et dans la science. Il se lia avec saint Kénan, qui devint évêque de Dulek, et il bâtit avec lui le monastère de Cléder, sur la côte de Léon. Après bien des années passées saintement dans cette communauté, il obtint la permission de se retirer dans un ermitage voisin. Lorsque les années l'affaissèrent, son fidèle Kénan vint lui donner les derniers sacrements et la sépulture. Il s'en alla de ce monde le 5 novembre de l'an 542 ou 543, âgé d'environ soixante-douze ans.

SAINTE BERTILLE,

ABBESSE DE CHELLES.

Sainte Bertille, issue d'une illustre famille du Soissonnais, vint au monde sous le règne de Dagobert Ier, et sa piété lui procura la vraie noblesse des enfants de Dieu. On la vit, dès son enfance, préférer l'amour du ciel à celui des créatures. Elle fuyait autant qu'il lui était possible, les vains amusements du monde pour ne s'occuper que d'objets sérieux, et surtout de la prière. Les douceurs qu'elle goûtait de plus en plus en conversant avec

Digitized by Google

Dieu, lui inspirèrent le dessein de renoncer entièrement au siècle.

Bertille, assurée que sa vocation venait du ciel, découvrit à ses parents ce qui se passait dans son âme. Ceux-ci, touchés de ses dispositions, lui permirent de suivre les mouvements de la grâce. Ils la conduisirent au monastère de Jouarre en Brie, qu'avait fondé depuis peu le bienheureux Adon.

Sainte Thelchilde gouvernait alors cette maison, dont elle était la première abbesse. Elle reçut Bertille avec empressement, et l'instruisit dans les voies de la perfection religieuse. La jeune novice, qui regardait la solitude comme un port assuré, remerciait sans cesse le Seigneur de ce que, par sa miséricorde, il l'avait soustraite aux tempêtes de la mer orageuse du monde. Mais elle pensa qu'elle ne mériterait de devenir l'épouse de Jésus-Christ, qu'autant qu'elle s'efforcerait de le suivre dans la route pénible des humiliations.

Sainte Bathilde, femme du roi Clovis II, ayant fait reconstruire l'abbaye de Chelles au diocèse de Paris, pria l'abbesse de Jouarre de lui envoyer quelques-unes de ses religieuses qui fussent en état, par leurs vertus et leur expérience, d'établir la régularité dans la nouvelle communauté. Bertille fut mise à la tête de la pieuse colonie, et désignée pour être première abbesse de Chelles, vers l'an 646. Sa réputation se répandit bientôt au loin. Elle compta, parmi ses religieuses, plusieurs princesses étrangères. De ce nombre fut Héreswith, reine des Est-Angles. Elle était nièce de saint Edwin, roi des Northumbres. Elle avait épousé le pieux roi Anna, qui voulut bien qu'elle se séparât de lui pour renoncer au monde. Elle avait passé en France en 646, et elle mourut saintement à Chelles, en 692, où elle avait pris le voile.

LE BIENHEUREUX HUGUES DE CHALON,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Hugues était fils unique de Lambert, premier comte héréditaire de Châlon et fondateur du monastère de Paray-le-Monial. Sa mère Adélaïs d'Arles était belle-sœur du roi Robert. Quoi-

Digitized by Google

qu'il fût héritier présomptif de l'un des plus grands comtés du royaume, Hugues embrassa l'état ecclésiastique et fut abbé de Paray-le-Monial. Élevé sur le siége d'Auxerre en 999, il se démit de ses abbayes. Mais Hugues-Capet l'obligea de conserver le comté de Châlon. Pendant la guerre qui s'éleva pour la succession du duché de Bourgogne, Hugues, fidèle au Roi, se mit en campagne et montra qu'il unissait à la piété d'un évêque les talents et la valeur d'un guerrier.

Après treize ans d'uue guerre ruineuse et indécise, il jeta les premières semences de paix, il convoqua plusieurs conciles où l'on jura l'observation de la *Trève de Dieu*[1].

Après ce traité de paix, Hugues put enfin s'occuper du soin de son diocèse et de sa propre sanctification. Il rebâtit sa cathédrale et l'enrichit de magnifiques ornements. Plusieurs autres églises eurent part à ses largesses. Il donna aux évêques de Châlon l'église de Saint-Jean-de-Losne, pour servir de second siége ; à Cluny, l'exemption des dîmes de la terre de Juilly-lès-Buxy, la moitié de la terre de Gevrey près Dijon, et l'église de Saint-Cyr-sur-Grône avec la justice et la forêt qui lui appartenaient ; à Tournus, un village appelé alors les Iles et un droit de pêche dans la Saône.

Il alla ensuite en pèlerinage à Rome, confessa ses péchés au Pape, et lui demanda l'absolution des fautes qu'il pouvait avoir commises dans les combats qu'il s'était cru obligé de livrer. Jean XIX la lui accorda de vive voix et par une lettre adressée à tous les fidèles et ainsi conçue :

« Le plus grand de tous les péchés, ce serait de croire qu'il y a des crimes que la clé donnée à saint Pierre par le Seigneur ne puisse délier. Pour se convaincre du contraire, il suffit de se rappeler la chute de ce premier pasteur. Après avoir renié son maître, non seulement il n'a point perdu son rang, mais dès qu'il se fût repenti de sa faute, le Seigneur lui confia plus particulièrement le soin de son troupeau... C'est ce qui nous engage à promettre avec confiance, de la part de Dieu, le par-

[1] Qui obligeait les guerroyants à quatre jours de trève par chaque semaine.

Digitized by Google

don à notre cher frère Hugues, évêque d'Auxerre, lequel nous a confessé ses péchés, et s'est reconnu coupable avec une humilité qui nous le rend cher, et que la crainte de Dieu lui a inspirée.

Hugues fit aussi le pèlerinage de Jérusalem; à son retour, sentant sa fin approcher, il se retira au monastère de Saint-Germain d'Auxerre, y prit l'habit monastique, et mourut en paix le 4 novembre 1039, après plus de quarante ans d'épiscopat.

Tous les historiens contemporains du bienheureux Hugues de Châlon lui donnent les plus grands éloges, il est honoré le 3 novembre.

SAINT GUIRAUD,

ÉVÊQUE DE BÉZIERS.

Saint Guiraud (*Viraldus*) né dans les environs de Béziers fut élevé dans une communauté de chanoines réguliers où il fit de saintes études. Lorsqu'il eut reçu les ordres sacrés, il fut établi prieur dans cette maison; son mérite brilla tellement que le clergé et la ville de Béziers l'élurent pour évêque. Cet honneur le troubla, et il prit la fuite pour l'éviter. Mais on ne tarda pas à découvrir sa retraite. Ceux qui l'avaient suivi l'enlevèrent, le ramenèrent à Béziers; et il fut obligé d'accepter le fardeau que Dieu lui avait préparé. Il gouverna longtemps et saintement son diocèse; et il mourut de la mort des élus le 5 novembre 1123. On déposa son corps dans l'église de Saint-Aphrodise, l'un de ses prédécesseurs; et sa tombe fut glorifiée par des miracles.

LE BIENHEUREUX RAYNIER,

FRÈRE MINEUR CAPUCIN.

Ce bienheureux personnage naquit en Toscane dans un bourg dit du Saint-Sépulcre, au commencement du seizième siècle, et montra dès son enfance les plus heureuses dispositions. Malgré le désir qu'il avait de se consacrer à Dieu, il fut obligé de contracter un mariage à l'âge de dix-huit ans. Mais son épouse étant morte peu après, il entra chez les Capucins, où il donna constamment l'exemple de toutes les vertus qui forment les

Digitized by Google

vrais religieux. Son détachement des biens de ce monde était si grand, qu'il semblait ne point appartenir à la terre, et ne vivre que pour le ciel. La réputation de sainteté dont il jouissait lui attira souvent de singulières marques de vénération de la part des fidèles, ce qui le peinait singulièrement, car il craignait que le démon de l'orgueil ne se glissât dans son cœur. Il eut soin de se dérober aux regards du monde; il disait ordinairement qu'il n'était qu'un grand pécheur et ne méritait nullement qu'on s'occupât de lui. Il eut souvent des extases, mais il cacha toujours avec une extrême prudence les grâces spéciales qu'il recevait du Seigneur. Il mourut dans de grands transports de piété en 1580. Plusieurs miracles opérés à son tombeau ont confirmé le crédit dont il jouit auprès de Dieu. Pie VII a autorisé le culte qu'on lui rendait depuis longtemps.

LE BIENHEUREUX MARTIN DE PORRÈS,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Le bienheureux Martin de Porrès reçut le jour à Lima, capitale du Pérou en 1579. Il était fils d'un espagnol et d'une péruvienne. Élevé dans la foi chrétienne, il entra en 1595 chez les Dominicains de cette ville et fut admis à la profession à l'âge de vingt-cinq ans; il reçut l'emploi d'infirmier. Une épidémie éclata dans Lima; le bienheureux Martin soigna ses frères avec le plus grand dévouement. Sa charité l'entraînant plus loin, dès qu'il voyait devant lui une heure libre, il allait assister les malades du dehors. Il emmenait souvent de pauvres gens attaqués par l'épidémie dans sa cellule, dès qu'ils étaient morts ou guéris il les remplaçait par d'autres, il contribua par son influence à fonder une maison de refuge pour les infortunés qui n'avaient pas d'asile, il était ami du bienheureux Jean Massias du même Ordre que lui. Quoiqu'il n'eût pas étudié la théologie, des évêques le consultaient sur des affaires difficiles. Il s'en alla à Dieu, âgé de cinquante-neuf ans et toute la ville de Lima assista à ses funérailles, il fut béatifié par le saint Pape Grégoire XVI. On l'honore le 5 novembre.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME-DU-CHÊNE, PRÈS DE SABLÉ.

Ce n'était, il a trois siècles et demi, qu'une pauvre chapelle déserte et toute ruinée, avec une vieille image de la très-sainte Vierge. Un homme riche du pays, ayant un petit enfant contrefait, et ne pouvant plus soutenir devant ses yeux ce sujet d'ennui et de regret, l'avait donné à nourrir à une pauvre femme qui menait parfois son bétail autour de cette chapelle. Un jour elle se sentit poussée d'y entrer avec l'enfant qu'elle portait dans ses bras. S'étant prosternée à deux genoux devant la très-sainte Vierge, elle lui dit, avec beaucoup de simplicité, qu'elle ne cesserait de l'importuner que quand son enfant serait guéri. Elle continua ses prières pendant six semaines, au bout desquelles elle vit tout-à-coup que l'enfant était devenu droit. Le bruit de ce miracle s'étant répandu, la chapelle fut restaurée et devint un pèlerinage très-fréquenté qui s'illustra de plusieurs miracles.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Saint Zacharie, prêtre et prophète, père de saint Jean-Baptiste. On honore aussi dans ce jour sainte Élisabeth, mère du même saint Précurseur.

1 NONIS NOVEMBRIS.

Sancti Zachariæ sacerdotis et prophetæ, patris beati Joannis Baptistæ. — Item sanctæ Elisabeth ejusdem sanctissimi Precursoris matris. — Tarracinæ in Campania natalis sanctorum martyrum Felicis presbyteri et Eusebii monachi, qui cum sepelisset sanctos martyres Julianum et Cæsarium, et multos converteret ad fidem Christi, quos sanctus Felix presbyter baptizabat, una cum eo tentus est, et ambo ad forum judicis ducti, nec superati, inde in carcerem inclusi, nocte eadem, cum sacrificare noluissent, decollati sunt. — Emesæ in Phœnicia sanctorum martyrum Galationis et Epistemis conjugis, qui in persecutione Decii flagris cæsi, manibus pedibusque et lingua insuper mutilati, denique truncata capite, martyrium consummarunt. — Item sanctorum martyrum Domnini, Theotimi, Philothei, Silvani et Sociorum sub Maximino Imperatore. — Mediolani sancti Magni episcopi et confessoris. — Brixiæ sancti Dominatoris episcopi. — Treviris sancti Fibitii ex abbate ejusdem civitatis episcopi. — Aurelianis in Gallia sancti Læti presbyteri et confessoris.

Digitized by Google

A Terracine en Campanie, fête des saints martyrs Félix, prêtre, et Eusèbe, moine, qui avait enseveli les corps de saint Julien et de saint Césaire, et qui convertissait plusieurs infidèles que le saint prêtre Félix baptisait, fut arrêté avec lui. On les conduisit tous deux devant le juge, qui, n'ayant pu les vaincre, les fit mettre en prison. Comme ils persistèrent à ne point sacrifier, dès la même nuit ils furent décapités.

A Émèse, en Phénicie, saint Galation et sainte Épistème, sa femme, qui, durant la persécution de Dèce, furent flagellés à coups de fouets, eurent ensuite les mains, les pieds et la langue coupés ; enfin on leur coupa la tête, et ils consommèrent ainsi leur martyre.

En la même ville, les saints Domnin, Théotime, Philothée, Silvain et leurs compagnons, qui souffrirent sous l'empereur Maximin.

A Milan, saint Magne, évêque et confesseur.

A Brescia, saint Dominateur, évêque.

A Trèves, saint Fibice, qui d'abbé fut fait évêque de cette ville.

A Orléans, saint Lié, prêtre et confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Tuitien (*Donritianus*), duc de Carinthie, au IX^e^ siècle. Il a une église sous son patronage à Milstadt, dans le diocèse de Salzbourg.

Saint Attique et saint Janvier, martyrs en Phrygie avec plusieurs autres.

Sainte Trophimène, martyre à Patti, en Sicile, sous Dioclétien.

Sainte Kirriègue (*Chindriaca*), honorée en Irlande.

Sainte Oldrade, vierge, honorée à Malines.

Saint Gonzalou, solitaire du VIII^e^ siècle en Limousin.

Sainte Lène (*Natalena*), honorée à Sarlat.

Sainte Marcienne, vierge, honorée à Albi.

Saint Millau, père de saint Méloir, comte de Cornouailles, honoré à Tréguier.

Digitized by Google

Saint Philothée, martyr avec saint Domnin.
Sainte Agathange, martyre à Ancyre.

Martyrologe de la dernière persécution.

Armand Bernard, curé de Saint-Pierre au diocèse de Strasbourg, pour s'être absenté quelque temps afin d'éviter le serment schismatique, condamné à Colmar, et guillotiné le 5 novembre 1794, comme émigré rentré.

François Gay, prêtre et religieux Dominicain à Carpentras, pour éviter le serment, sortit de France en 1791 et rentra en 1793; condamné à mort pareillement à Avignon, il fut exécuté le 5 novembre 1794.

François Veauzy, prêtre au diocèse de Clermont, pour éviter ce fatal serment, s'éloigna de Clermont et y rentra en 1797; envoyé à Rochefort pour la déportation, et déporté à Sinnamary, il y mourut de misère le 5 novembre 1798 à l'âge de quarante-neuf ans.

Digitized by Google

SIXIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Mathurin, prêtre. — Saint Léonard, ermite en Limousin. — Saint Junien de Limoges, reclus. — Saint Iltut, abbé. — Saint Efflam, sainte Honore et saint Gestin, solitaires. — Saint Winoc, abbé. — Saint Étienne, évêque d'Apt. — Saint Véomade, évêque de Trèves. — Sainte Christine de Bruxo. — Translation des Reliques de saint Allode, évêque d'Auxerre. — Le Vénérable Bénigne Arcelot, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MATHURIN,

PRÊTRE.

Saint Mathurin, né dans le bourg de Larchant, qui faisait autrefois partie du diocèse de Sens, était fils d'un idolâtre nommé Marin, que l'empereur Maximien avait chargé de poursuivre les chrétiens de sa province. C'était vers l'an 288. Mathurin, disent ses Actes [1], servait en secret le Seigneur dès son enfance, et le priait sans cesse pour la conversion de ses parents, dont la perte lui causait une grande douleur. Une nuit, il entendit en songe une voix qui lui disait : « Mathurin, mon serviteur, voici que tu as obtenu ce que tu m'as demandé si fidèlement et si instamment. » Il se leva ; et pendant qu'il remerciait le Seigneur, sa mère poussée par une inspiration divine, entra et lui dit : « Quel avantage y aurait-il pour nous à croire au Christ, comme tu m'y engages souvent? — Un très-grand, répondit-il, car votre corps sera renouvelé dans la gloire de la résurrection, après que votre âme aura pris une vie nouvelle par la grâce du Baptême dans la connaissance de la vérité. » Sa mère rapporta ce pieux entretien à son mari, qui lui dit : « J'ai eu aussi cette nuit une vision, dans laquelle je voyais

[1] Je les ai tirés de Mombritius, et traduits sur un manuscrit qui est à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il est remarquable que Tillemont, Baillet et Godescard n'aient pas daigné donner une seule raison du rejet qu'ils ont fait de ces Actes, confirmés pourtant par la tradition.

Digitized by Google

notre fils entrer dans une bergerie où un très-grand troupeau lui était confié. » Ils reçurent tous deux le Baptême d'un saint évêque nommé Polycarpe, qui ordonna prêtre Mathurin, lorsqu'il eût accompli sa vingtième année.

On rapporte qu'après le martyre de saint Maurice et de ses compagnons, le peuple de Rome fut affligé de plusieurs maux, et que la fille même de l'empereur Maximien fut aussi tourmentée par le démon. Son père ayant eu recours à la magie pour la délivrer, le démon s'écria par la bouche de la jeune fille : « O empereur, ce maléfice ne cessera point que tu ne fasses venir de la Gaule un serviteur du Christ nommé Mathurin, qui, par ses prières, rendra la santé à ta fille et à ton peuple. » L'empereur envoya des soldats pour le chercher et l'accompagner à Rome. Mais avant de partir, saint Mathurin leur fit promettre que s'il mourait dans le voyage, ils rapporteraient son corps pour l'inhumer dans son pays. Il fut reçu avec beaucoup d'honneur à Rome, où le peuple alla au-devant de lui. Il délivra du démon la fille de l'empereur. Il guérit tous les autres malades qu'on lui présenta. Enfin, plein de joie, il rendit à Dieu son âme le jour même des calendes de novembre (1er novembre). On ensevelit son corps avec des aromates et on l'inhuma ; mais on le trouva le lendemain matin hors de terre, en sorte que, dans l'étonnement, on ne savait à quoi se résoudre. Alors un des soldats qui l'avaient amené de la Gaule se souvint de leur promesse, et indiqua la cause de ce prodige. C'est pourquoi l'empereur donna l'ordre qu'on rapportât son corps avec honneur dans son pays, où Dieu fit beaucoup de miracles à son tombeau.

Tels sont les Actes de saint Mathurin, simples, graves, dignes de l'assemblée sainte où ils étaient lus chaque année. Sur son tombeau, dans le village de Larchant, on éleva une très-belle église, qui fut en partie ruinée par les Huguenots. Ils parvinrent même à brûler presque toutes ses reliques. Mais le Seigneur n'en glorifia pas moins son serviteur par tant de prodiges qu'on y voyait réunies jusqu'à cent vingt paroisses. Saint Mathurin est nommé le 1er novembre au Martyrologe romain,

Digitized by Google

sa fête est remise au 6 dans le diocèse de Meaux, auquel appartient maintenant l'église de Larchant. (E. DARAS.)

SAINT LÉONARD,

ERMITE EN LIMOUSIN [1].

Saint Léonard, que le peuple appelle saint Liénard, était un seigneur français qui jouissait d'une grande réputation à la cour du roi Clovis Ier. Dieu se servit de saint Remi pour le convertir à la foi; et il est probable que ce fut après la journée de Tolbiac. A peine eut-il connu les obligations que le christianisme impose à ceux qui le professent, et les récompenses promises aux fidèles disciples de Jésus-Christ, qu'il résolut de renoncer au monde et de quitter la cour, pour profiter des leçons et des exemples de celui auquel il était redevable du plus précieux des dons. Fidèle imitateur de son maître, il en retraça bientôt toutes les vertus, surtout le désintéressement, le zèle et la charité. Il prêcha la foi pendant quelque temps; mais craignant d'être rappelé à la cour, et d'ailleurs brûlant d'un désir ardent de se consacrer entièrement à Dieu dans la solitude, il partit secrètement et se retira dans le territoire d'Orléans.

[1] Nous n'avons plus la vie originale du Saint, qui fut écrite peu de temps après sa mort, et dont Waleran, saxon, évêque de Naumbourg, parle dans sa lettre à Gertrude, veuve de Henri, comte de Nordhein, ap. Martène, *ampl. collect.*, t. I, col. 655. La plus ancienne qui existe aujourd'hui fut composée dans le Limousin, un peu avant le concile tenu à Limoges en 1031. Il est assez probable qu'elle a pour auteur Jourdain de Laron, prévôt de Saint-Léonard, puis évêque de Limoges. Elle a été abrégée par Vincent de Beauvais, l. XXI, *Spec. hist.*, c. XI; par Bernard Guidonis, *Specul. Sanctoral.*; par Mombritius, Surius, Harœus d'Utrecht, Sanctoro, etc. Cette même vie a été donnée en français, mais avec des additions qui n'ont d'autre autorité que celle d'une tradition populaire, par Jos. Chalard, Noblac, 1624; par le P. Bernardin, carme déchaussé, Limoges, 1681; par le P. Vanlaton, récollet, Douai, 1740. On a composé une autre vie de saint Léonard, d'après les leçons de l'office qu'on récitait en son honneur au XIVe siècle, dans l'église collégiale de Meun-sur-Loire; mais c'est une pièce sans critique, et dans laquelle on trouve bien des détails hasardés, que n'adopteront pas légèrement ceux qui aiment la vérité. Voyez le Cointe, ad an. 546, et le bon ouvrage de M. l'abbé Oroux, chanoine de Saint-Léonard de Noblac, imprimé à Paris chez Barbou, en 1760, sous le titre d'*Histoire de la vie et du culte de saint Léonard en Limousin*, in-12.

Digitized by Google

A deux lieues de cette ville, était le monastère de Micy, fondé en 508 par saint Euspice. Il avait alors pour supérieur saint Maximin ou Mesmin, dont il prit le nom par la suite. Maximin, neveu du fondateur, était renommé pour son éminente sainteté[1]. Léonard se mit sous sa conduite, et fit profession à Micy, où il trouva des modèles de perfection, surtout dans son supérieur, et dans saint Lié, qui embrassa depuis la vie monastique.

Après la mort de saint Mesmin, arrivée en 520, saint Lifard son frère, qui avait renoncé au monde à l'âge de quarante ans, fonda un monastère à Meun-sur-Loire. Ce monastère, qui a subsisté jusqu'au XI^e^ siècle, fut sécularisé en 1068, et changé en un chapitre de chanoines séculiers. Léonard qui soupirait également après une solitude plus parfaite, quitta Micy vers le même temps. Il passa dans le Berry, où il convertit plusieurs idolâtres. Il gagna le Limousin, et fixa sa demeure dans la forêt de Pauvin, à quatre lieues de Limoges. Il se construisit un oratoire dans un lieu appelé Nobiliac ou Noblac. Des herbes et des fruits faisaient toute sa nourriture. Il fut pendant quelque temps inconnu aux hommes, et Dieu seul était témoin de l'austérité de sa pénitence. Son zèle l'ayant porté à instruire les peuples du voisinage, plusieurs de ses auditeurs furent singulièrement touchés de ses discours ; il y en eut même qui se sentirent animés du désir d'imiter son genre de vie. Ils allèrent donc le trouver dans son désert ; ce qui donna naissance à un monastère, qui devint célèbre par la suite, et auquel on donna le nom de Noblac, puis de Saint-Léonard de Noblac[2]. Le roi

[1] On peut voir sur la fondation du monastère de Micy ou de Saint-Mesmin, le P. Longueval, *Hist. de l'Église gallic.*, t. II, p. 241. Cet auteur dit que ce fut le premier monastère fondé par les Français. Voyez aussi l'abbé du Bosc, *Hist. critiq. de l'établissement de la monarchie franç.*, t. II, p. 257, ed. in-4° ; Mabillon, sec. 4, *Ben.* ; le *Gallia christ. nova*, t. VIII, et la vie de saint Mesmin, sous le 15 décembre.

[2] Le P. Longueval se trompe en appelant ce lieu le Noblet. Baillet, *Topogr. des Saints*, p. 132, confond notre Saint avec saint Léonard, abbé de Celles en Berry, qui florissait en 542, et qui est honoré dans le diocèse de Bourges, le 30 décembre. Il confond aussi Noblac avec l'abbaye de Nouailles au diocèse de Poitiers, laquelle est encore appelée Nobiliac. Ce nom était commun à plusieurs autres lieux. Celui où fut bâtie l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, le

Digitized by Google

pénétré de vénération pour notre Saint, dont les miracles répandaient au loin la réputation, lui fit don d'une partie considérable de la forêt où il vivait avec ses disciples [1].

Léonard étant encore dans le monde avait une grande charité pour les captifs et les prisonniers; il travaillait avec un zèle infatigable à leur procurer tous les soulagements dont ils avaient besoin, et surtout à les retirer du vice. Il obtint même la liberté à plusieurs d'entre eux. Il se rendit particulièrement recommandable par la même vertu, lorsque sa sainteté l'eut fait connaître au monde dans le Limousin. L'auteur de sa vie rapporte que quelques prisonniers furent miraculeusement délivrés de leurs chaînes par ses prières, et que le roi lui accorda, par un privilége spécial, de pouvoir quelquefois les mettre en liberté. Ce fut vers ce temps-là que certains évêques et autres personnes illustres commencèrent à jouir du même privilége [2].

portait. Ce mot donnait à entendre que le roi accordait au lieu dont il s'agissait les mêmes priviléges qu'à la noblesse, ou l'exemption de certaines taxes. Voyez Coulon, *Rivières de France*, t. I, p. 323. Il signifiait au moins que le terrain était un don du roi.

En France, les forêts appartenaient anciennement aux rois, qui étaient passionnés pour la chasse, et qui avaient des châteaux auprès des bois. Voyez Le Beuf, *Diss. sur l'Histoire de France*, t. I, p. 354.

On lit dans la vie de saint Léonard, que Théodebert, fils de Thierri, roi d'Austrasie, donna le terrain dont nous parlons au saint Ermite, en reconnaissance de ce que la reine, dans une couche très-laborieuse, avait obtenu par ses prières une heureuse délivrance. Voilà peut-être l'origine de la dévotion qui fait implorer l'intercession de saint Léonard pour les femmes qui sont en travail d'enfant.

[1] Le P. Lecointe conclut de ce qui est dit des prédications de saint Léonard, qu'il était prêtre; mais ce caractère ne lui est donné nulle part. Le P. Papebroch observe qu'on le représente ordinairement en dalmatique, ce qui convient à un diacre, t. IV, mai, p. 624. Il est probable qu'il reçut le diaconat avant de quitter le monastère de Micy.

[2] Quelques modernes attribuent à saint Léonard le privilége en vertu duquel les évêques d'Orléans délivrent tous les prisonniers, lorsqu'ils font leur entrée solennelle dans cette ville, pour prendre possession de leur siége. L'auteur de la *Dissertation sur le privilége des évêques d'Orléans*, assure, p. 5, qu'il fut accordé par le roi Thierri, sur les représentations de saint Léonard; et il cite à ce sujet la vie de ce Saint publiée par Surius, où l'on ne trouve rien de semblable. Il est plus probable qu'on doit attribuer ce privilége à saint Aignan, évêque d'Orléans. Voyez Piganiol, *Descript. de la France*, t. X, n. 131.

Digitized by Google

Le Saint ayant comblé la mesure de ses bonnes œuvres, alla
n recevoir la récompense dans le ciel, le 6 novembre vers
an 559. L'église dédiée sous son invocation, à Noblac, a été
ongtemps desservie par des chanoines réguliers; elle jouit
ncore d'un grand nombre de priviléges. Saint Léonard est
atron de plusieurs églises de France, où il est honoré avec
ne dévotion particulière. Son culte n'était pas moins célèbre
n Angleterre, avant la prétendue réforme. Dans la liste des
ètes, publiée à Worcester en 1240, on voit que celle de saint
éonard était chômée jusqu'à midi; qu'on y était obligé d'en-
ndre la messe, et que le labourage était le seul travail qui y
it permis. On invoque particulièrement ce Saint en faveur des
risonniers et des femmes en travail d'enfant. On lui attribue
n grand nombre de miracles, dont le plus éclatant est la déli-
rance de Martel, sire de Bacqueville au pays de Caux, dans
e XIV^e^ siècle. Il avait été fait prisonnier par les Turcs avec deux
utres seigneurs français. La rigueur et la durée de sa captivité
ommençaient à lui ôter l'espérance de revoir jamais sa patrie.
'esclave qui avait soin de lui, et à qui il avait souvent parlé de
excellence de la religion chrétienne, l'avertit un jour que le
ndemain on devait le condamner à mort. Aussitôt il se mit en
rières, et invoqua pendant une partie de la nuit saint Léonard,
vec la plus vive confiance, faisant vœu de bâtir une chapelle
n son honneur, s'il le délivrait du péril dont il était menacé. Il
'endormit ensuite. A son réveil, il se trouva miraculeusement
ransporté à l'entrée de la forêt de Bacqueville, ayant encore
es fers aux pieds et aux mains. Il s'empressa de témoigner sa
econnaissance à son libérateur, et fit bâtir sous l'invocation du
aint, une chapelle dans son château.

Ce fait est rapporté par un grand nombre d'historiens. Quoi-
ue plusieurs circonstances qui y ont été ajoutées n'aient peut-
tre pas la même certitude, la tradition des habitants du lieu,
eur dévotion singulière pour saint Léonard, et divers monu-
ments qui subsistent encore aujourd'hui, ne permettent pas de
louter que le seigneur de Bacqueville n'ait dû sa délivrance à
'intercession du Saint. La procession qui se fait tous les ans le

Digitized by Google

premier dimanche de novembre en est une preuve suffisante.

La plus grande partie des reliques de saint Léonard se garde encore dans l'église qui porte son nom à Noblac. Des lettres patentes données par le roi Charles VII, en 1442, prouvent que ce prince avait une grande dévotion pour notre Saint. Il lui recommanda son royaume, avant d'entreprendre la guerre contre les Anglais; et après les victoires qu'il remporta sur eux, il envoya une châsse pour renfermer ses reliques. Cette châsse représentait le château de la Bastille de Paris. Le roi envoya aussi un petit coffret où il s'était fait représenter à genoux; le tout était d'argent doré, et travaillé avec beaucoup d'art et de délicatesse. Lorsqu'on eut reçu ces pieux dons de la libéralité de ce prince, on y renferma le chef et quelques ossements du Saint; on mit le reste dans une autre châsse, aussi d'argent doré. Plusieurs églises ont obtenu quelques portions de ces reliques. On voit deux anciens reliquaires qui contiennent des ossements de saint Léonard, dans la chapelle de son nom, à Pont-à-Raise, près de Douai; c'est un lieu de dévotion célèbre, où l'on assure qu'il s'est opéré des miracles, dont quelques-uns sont rapportés par Arnold de Raise, in *Gazophylacio Belgic.*, p. 446, et par Vanlaton, dans sa vie du Saint. On croit que les reliques dont il s'agit ici sont les mêmes que celles qui étaient chez les Cisterciennes de Flines, et que ces religieuses firent transporter à Pont-à-Raise, pour n'être plus distraites dans leur solitude par le concours des pèlerins. (GODESCARD.)

SAINT JUNIEN DE LIMOGES,

RECLUS.

Dans le courant du VI^e^ siècle, saint Junien se déroba au monde pour vivre dans la retraite et se livrer avec plus de facilité à la contemplation des choses célestes. Mais le Seigneur manifesta la sainteté de son serviteur, en lui accordant le don des miracles. Bientôt sa solitude devint célèbre par le grand nombre de personnes qui avaient recours à lui dans leurs maladies et qu'il avait guéries. Il parvint à une grande vieillesse, et fut enterré dans une église que Rurice II, évêque de Limoges, avait fait

Digitized by Google

bâtir. Le Seigneur y attesta la sainteté de Junien par plusieurs miracles. Ce saint homme a donné son nom à la petite ville de Saint-Junien dans le Limousin. Il est honoré le 6 novembre.

SAINT ILTUT,

ABBÉ.

Saint Iltut (*Eltutus*), né aux premières années du v^e^ siècle dans le comté de Glamorgan, se fit remarquer par sa valeur dans les combats. Mais il avait d'autres grandes qualités. Saint Cadoc, abbé de Lian-Carvan et évêque de Landoff, le sachant pieux, le décida à quitter le monde et à embrasser la vie monastique. Sous ce vertueux guide, il fit de grands pas dans la sainteté et saint Germain d'Auxerre, à son voyage d'Angleterre, en 446, l'engagea à ouvrir une école pour instruire dans les voies chrétiennes et dans les sciences, ses jeunes compatriotes. Iltut fonda le monastère qu'on appella Lian-Iltut, puis un autre qu'on nomma Lian-Elty. Ces écoles brillèrent par de grands succès. Saint Iltut compta bientôt parmi ses élèves, qui étaient en même temps ses disciples, saint David, saint Samson, saint Malo, saint Magloire, saint Gildas, saint Léonor, saint Paul de Léon, et plusieurs autres qui lui firent honneur et joie.

Lorsqu'il se vit chargé d'années, il se démit du gouvernement de son monastère, et il mena, pour achever de se sanctifier, la vie austère des anachorètes, priant, jeûnant et travaillant des mains. Il alla visiter ses nombreux élèves que sa présence édifiait; et Dieu l'appela à lui, à Dol, dans le vi^e^ siècle; il était âgé de cent ans.

Ce saint Abbé est honoré le 6 novembre.

SAINT EFFLAM, SAINTE HONORE ET SAINT GESTIN,

SOLITAIRES.

Efflam, fils unique d'un roi d'Irlande, naquit en 448. Son aïeul et son père soutenaient une guerre opiniâtre contre un des souverains saxons de l'Heptarchie.

Touchés des maux qu'attirait sur leurs sujets ce long état d'hostilités, les princes ennemis résolurent de faire la paix, et

Digitized by Google

voulurent la cimenter par l'union d'Efflam avec Honore, fille du monarque saxon. Mais Efflam, édifié par l'exemple de quelques cénobites, qui avaient pénétré dans l'Hybernie, aimait comme eux la prière, le jeûne et les autres exercices de piété. Il inspira le même goût à quelques jeunes seigneurs élevés avec lui. Cependant il atteignit, ainsi que sa fiancée, l'âge nubile. Le roi, son père, fit venir Honore et pressa son fils de recevoir sa main, comme gage du traité qui assurait le repos de son peuple. Le prince obéit; mais, résolu de suivre sa vocation, il se décida à fuir avec ses amis dévoués, s'il ne pouvait déterminer son épouse à garder la virginité. Il fit préparer un vaisseau, pour s'en servir au besoin.

La pieuse Honore consentit à garder la continence; ce qui enhardit son époux à lui découvrir son dessein de quitter la cour. La princesse en parut affligée; mais Efflam la voyant bientôt assoupie, courut au navire, avec ses confidents, et gagna promptement la lieue de grève. Ils débarquèrent sous la grande Roche-Bleue, quand un dragon sortit de la forêt voisine et vint à reculons vers une caverne située au pied du rocher.

D'après la chronique, ce monstre désolait la contrée, et personne n'avait osé l'attaquer.

Le célèbre Artur, roi du pays de Galles, vint à passer sur la grève, reconnut son parent Efflam, vola à son secours, armé d'une massue et d'un bouclier.

Pendant le combat, le prince irlandais et ses compagnons priaient pour leur vaillant défenseur. Artur enfin extermina le cruel animal. Le vainqueur se sentant très-altéré, Efflam fit une fervente oraison et le signe de la croix, frappa de son bourdon un rocher voisin; il en jaillit soudain une fontaine limpide, où le héros étancha sa soif. Cette source miraculeuse se voit à Toul-Efflam, à l'extrémité occidentale de la lieue de grève. Le brave Artur prit congé de son cousin, et, s'enfonçant dans la forêt qui bordait le rivage, alla chercher de nouvelles aventures.

Efflam, en mémoire de sa délivrance, planta une croix de pierre sur le lieu du combat, fonda un ermitage près de la fon-

Digitized by Google

taine et s'y fixa avec ses disciples. Ils ne prenaient pas de nourriture le lundi, le mercredi et le vendredi, tant ils estimaient la mortification.

Honore, désirant rejoindre son mari, s'embarqua dans un de ces légers bateaux de claies d'osier, couverts de cuirs cousus, dont les Celtes faisaient usage, et vint aborder à Coz-Guéaudet. Ayant appris qu'Efflam était à deux lieues de là, elle s'y rendit, poursuivie par le jeune gouverneur de la ville de Lexobie, qui voulait la corrompre; mais, touché d'un prodige qu'Efflam fit en sa faveur, il se convertit et donna au Saint et à ses compagnons le terrain qu'ils occupaient, et tout celui qui leur serait nécessaire dans ses domaines.

Efflam construisit pour Honore une cellule à quelque distance de sa retraite. Elle y vécut quelques années comme un ange, sans regarder aucun homme en face, et n'ayant avec son mari qu'un commerce spirituel; puis elle alla finir sa vie dans le monastère de Lanninok, près de Lorient.

Le pieux ermite Gestin, prêtre, croit-on, qui avait construit l'oratoire et la cellule trouvés par Efflam, revint d'un pèlerinage à Rome. Il rejeta généreusement l'offre que lui fit notre Saint de les reprendre, s'agrégea à la société d'Efflam, et se tint près de lui dans le bois où il mena une vie si exemplaire, que le pays consacra sa mémoire en prenant son nom. Saint Efflam mourut le 6 novembre 512. (De Garaby.)

SAINT WINOC,

ABBÉ.

Fils du roi Judicaël I, Winoc naquit dans la Petite-Bretagne, en 627. Dès sa plus tendre jeunesse, il parut très-avancé dans la vertu.

Il s'associa trois de ses frères; il fit avec eux plusieurs pèlerinages, et visita, à Saint-Omer, le monastère de Sithieu. La ferveur des religieux qui l'habitaient frappa singulièrement nos pieux voyageurs, et ils se fixèrent parmi eux en prenant l'habit. Quelque nombreuse que fût la communauté, on y distingua bientôt Winoc. Quelque temps après, saint Bertin, abbé de

Digitized by Google

Sithieu, envoya les quatre moines bretons former un établissement dans des marais, du côté de la mer. Hérémar, gentilhomme flamand, leur donna une terre assez fertile, et saint Winoc y bâtit un monastère, une église et un hôpital, et y consacra son temps au service de Dieu et du prochain.

Le nouveau monastère devint fort nombreux et répandit au loin l'édification. Le Saint gouvernait avec une douceur inaltérable. Son grand soin était de se rendre aimable. La sérénité de son esprit se manifestait par la gaieté de son visage. Il exerçait l'hospitalité avec un empressement et une satisfaction qui prouvaient qu'il se trouvait heureux, quand il recevait Jésus-Christ, en accueillant un hôte pour l'amour de lui. Son plus grand plaisir était d'aller servir les pauvres dans l'hôpital. Il était le plus humble des Frères, et on l'eût pris pour le serviteur de tous. Dans sa vieillesse même, il s'appliquait aux travaux les plus rudes et les plus humiliants. La réputation dont il jouissait fut augmentée par les miracles qu'il opéra en faveur des malheureux.

Le désir ardent qu'il avait d'être uni à Dieu fut accompli, le 6 novembre 717.

Ingenoc, Madoc et Quadanoc, les trois frères et compagnons de saint Winoc, sont cités comme Saints dans les chroniques générales de l'Ordre de Saint-Benoît, qui en parlent ainsi :

Le bienheureux Ingenoc fut aussi compagnon de Winoc, et acheva saintement sa vie.

Le bienheureux Madoc fut compagnon de Winoc en pays, en monastère et en vertus.

Le bienheureux Quadanoc fut compagnon de saint Winoc, et ermite du même monastère. Il mourut dans une grande réputation de sainteté. Le titre de Saint est donné à chacun d'eux.

Dans le siècle suivant, les pirates danois ayant fait une descente sur les côtes de Flandre, les reliques de saint Winoc furent portées à Sithieu. En 920, le comte Baudouin le Chauve fit construire ou fortifier le château de Berg, pour défendre ses états contre les incursions des Barbares. Neuf ans après, il y fonda un monastère de Bénédictins, sous l'invocation de saint

Digitized by Google

Martin et de saint Winoc. Les reliques de notre Saint y furent transférées. Les biens du monastère de Wormouth, qui n'était pas éloigné, furent unis à celui de Berg; et cette ville a été depuis appelée Berg-Saint-Winoc.

SAINT ÉTIENNE,

ÉVÊQUE D'APT.

Dieu, qui n'abandonne jamais son Église, suscite des Saints à toutes les époques; et l'étude attentive de l'histoire nous montre cette action de Dieu dans les âges mêmes qui, de prime abord, nous semblent les plus déshérités. Il en fut ainsi, en particulier, au XIe siècle. Le grand mouvement des pèlerinages dont le réveil, aujourd'hui, nous trouve les témoins presque étonnés, se manifestait à cette époque avec cette vitalité puissante qui annonce un siècle de foi. On sait qu'il ne tarda pas à aboutir aux Croisades, et quelle influence profonde les Croisades exercèrent sur la civilisation européenne. Mais il n'en est pas moins resté dans certains esprits un préjugé contre la dévotion des pèlerinages: plusieurs aujourd'hui encore s'arment volontiers d'un texte mal compris de l'*Imitation* pour affirmer qu'*on se sanctifie en pèlerinant beaucoup* [1]. Il n'entrait sans doute pas dans la pensée du pieux auteur, quand il écrivait ces mots, de condamner une dévotion tant approuvée par l'Église, tout au plus pouvait-il avoir eu l'intention de signaler, pour qu'on l'évitât mieux, l'abus possible d'une chose excellente en elle-même. Le fait est qu'il y a eu de tout temps des Saints qui ont fait beaucoup de pèlerinages. Il est de ce nombre, l'Évêque d'Apt du XIe siècle, dont nous entreprenons de retracer la vie.

Nous aimons à espérer qu'on trouvera cette Vie intéressante. Elle est, à coup sûr, parfaitement authentique et néanmoins fort peu connue. Écrite par un contemporain, un prêtre de l'Église d'Apt, qui parle presque toujours comme un témoin oculaire; elle nous a été conservée par un des successeurs de saint

[1] *Raro sanctificantur qui multum peregrinantur.* Le mot *peregrinari* pris tout seul, désigne simplement l'action de voyager. Il n'est pas certain que le texte du pieux auteur doive s'entendre des pèlerinages proprement dits.

Digitized by Google

Étienne sur le siége d'Apt, l'évêque Raymond Bot (1275-1303) auquel nous devons également la Vie de saint Auspice et celle de saint Castor. Le docte Remerville de Saint-Quentin, plusieurs fois cité dans les articles relatifs à ces deux saints Évêques, fait un large usage de ce document précieux dans son *Histoire de l'Église d'Apt*, et en a inséré le texte dans son *Collectanea variorum diplomatium Ecclesiæ Aptensis*. Enfin, le Cartulaire de la même Église renferme plusieurs actes de l'épiscopat de saint Étienne. En voilà assez, croyons-nous, pour garantir l'authenticité du récit que nous entreprenons.

Étienne naquit l'an 975, dans la ville d'Agde en Languedoc, d'une famille recommandable par sa noblesse et douée des dons de la fortune [1]. Dès sa jeunesse il fut destiné au ministère des autels, et lorsqu'il eût atteint l'âge canonique, élevé aux honneurs du sacerdoce. Mais le caractère propre de sa piété le portait déjà vers les lointains pèlerinages, avant sa promotion à l'épiscopat, il avait déjà, entre célèbres sanctuaires, visité ceux de la ville de Rome et les Lieux Saints de la Palestine. De retour dans sa patrie, le bruit de sa sainteté et la renommée de sa science ne tarda pas à se répandre dans les provinces voisines. Étienne, en effet, au dire de son historien, avait la mémoire prompte et heureuse autant que la parole facile [2]. Il acquit dans ses voyages en Orient une grande science dans les lettres grecques et hébraïques, chose rare en ces siècles d'ignorance. Aussi, après la mort de l'évêque Theudéric, arrivée en l'an 1010, les principaux citoyens et le clergé de la ville d'Apt, assemblés pour choisir un successeur à l'Évêque défunt, d'une voix unanime désignèrent pour lui succéder le jeune prêtre d'Agde [3]. Étienne était alors âgé de trente-cinq ans.

La charge épiscopale, au dire des Saints, serait lourde et

[1] Fuit igitur præfatus pontifex Stephanus natione Gallicus ex civitate Agathensi indigena, parentibus satis stemmate claris.

[2] Promptus ad discendum, solers ad retinendum, agilis ad docendum.

[3] Ad sacrum pontificalis cathedræ evehitur officium et sacrosanctæ sed Aptensis Ecclesiæ præficiendus ipsius civitatis principum et plebis collat in unum votis.

Digitized by Google

tout temps, même pour les épaules d'un Ange. Elle était particulièrement pesante en ces siècles si justement nommés l'âge de fer, où l'Évêque ne trouvant pas toujours dans son clergé les auxiliaires édifiants qu'il est en droit d'y chercher, avait à défendre les abords et l'intérieur du sanctuaire lui-même. Tandis que les désordres du siècle avaient amené un déplorable affaiblissement dans les mœurs, qui bientôt demanderait la main de fer d'un saint Grégoire VII, les envahissements continuels des seigneurs laïques ne tendaient à rien moins qu'à déposséder l'Église de son temporel. Saint Étienne eut à lutter contre les principales familles de sa ville épiscopale et parfois même contre son propre clergé, mais l'admirable douceur qu'il déploya constamment envers ses ennemis et la patience dont il ne cessa de faire preuve au plus fort des persécutions qui lui furent suscitées, touchèrent si fort les plus obstinés, que tous finirent par regarder leur Évêque comme l'ange de la cité [1].

C'est dans son assiduité à la prière que le saint Évêque puisait le secret de sa vertu. « Je puis en faire foi moi-même, dit son historien, jamais je n'ai vu personne vaquer d'une manière si habituelle à la récitation des Psaumes [2]. » Assistant le plus ordinairement à l'office nocturne qui se célébrait encore dans les églises, il passait en oraison la plus grande partie de ses nuits. Aussi, en plusieurs circonstances, Dieu récompensa-t-il par le don des miracles cette ferveur du pieux Pontife.

Une fois, nous apprend un historien, le saint évêque Étienne se trouvait dans la ville de Toulouse, la veille du jour où l'on devait célébrer la fête de saint Saturnin. Pendant la nuit, il sortit de la maison qu'il habitait, pour aller faire oraison, suivant sa coutume, dans l'église du saint Martyr : mais il arriva que le vent éteignit le flambeau avec lequel un de ses domestiques l'éclairait. Comme l'obscurité était grande et qu'ils étaient fort

[1] L'oraison actuelle du Saint rappelle cette douceur : « ... Miræ mansuetudinis exemplum præbuisti ... tribue ut ejus meritis et imitatione promissa mitibus præmia consequamur.... »

[2] Possumus etenim profiteri quam spopondimus fidem, nullum uspiam nos vidisse tam quotidianum in psalmis.

Digitized by Google

en peine du chemin qu'il fallait tenir, l'Évêque se fit donner l cierge par son compagnon, le toucha, et aussitôt la lumièr brilla miraculeusement.

Dans une autre circonstance, le Saint qui pendant le Carême prolongeait plus que de coutume les pieuses veilles de la nuit se trouva tout à coup sans lumière : il priait en ce momen dans son église cathédrale, mais ne doutant pas que la puis sance de Dieu ne lui permît de continuer la récitation d Psaume commencé, il s'approcha de l'autel, toucha un cierg en prononçant cette courte prière : *Venez à notre aide, saint Mère de Dieu*, et aussitôt le cierge fut rallumé. Dans un cas tou à fait semblable, une flamme descendit du Ciel, qui ralluma l lampe éteinte au moment où Étienne prononçait ces paroles *Seigneur, illuminez mes ténèbres !*

Nous avons dit que la dévotion des pèlerinages fut la dévo tion de choix du pieux Évêque d'Apt. Son historien remarqu qu'il visitait avec beaucoup de ferveur tous les lieux où l sainte Vierge était honorée d'un culte particulier. Un jour il s trouva fort embarrassé au milieu de montagnes couvertes d neige sur le chemin de Notre-Dame-du-Puy, en Velay. Comm il faisait toujours ses voyages à pied, la lassitude l'obligea s'arrêter dans une chétive masure : c'était une ancienne cha pelle à demi-ruinée. Comme la nuit avançait, les serviteurs qu l'accompagnaient, et qui avaient épuisé leurs provisions, com mençaient à murmurer, et les exhortations du saint Évêque qu leur recommandait la confiance en Dieu, n'obtenaient pas gran crédit auprès d'eux. L'incrédulité de ces hommes charnels n'em pêcha pas le Ciel de se montrer favorable aux prières d l'homme de Dieu : bientôt arrivèrent par le même chemin des voyageurs portant toutes sortes de provisions, qu'ils offrirent de bonne grâce à l'Évêque et à ses gens. Ceux-ci, étant confus continuèrent désormais leur voyage avec autant de joie que d confiance en Celui qui donne la parure au lis des champs et l nourriture de chaque jour au petit oiseau qui l'implore.

Mais ces pèlerinages aux sanctuaires vénérés qui couvraien alors la France et les pays voisins ne suffisaient pas au pieu

Digitized by Google

Évêque d'Apt. Les Chrétiens grecs et latins souffraient avec une égale impatience que les lieux consacrés par les plus augustes mystères de notre Religion fussent au pouvoir des plus cruels ennemis de leur foi. Les empereurs de Constantinople, surtout, plus rapprochés de la Palestine, causaient plus d'inquiétude aux farouches sectateurs de Mahomet, moins par les forces militaires dont ils pouvaient disposer que par les menées de la politique tortueuse dont ils possédaient si bien les secrets. Tout à coup on apprit en Occident que pour ôter à ces voisins gênants l'envie de venir nous troubler dans la possession des Lieux Saints, les Sarrasins avaient presque entièrement détruit ces glorieux monuments de notre salut [1]. Plus touché qu'aucun autre de ce malheur, que sa piété lui rendait plus sensible, saint Étienne forme aussitôt le dessein de se rendre de nouveau à Jérusalem pour répandre les larmes de sa douleur sur les ruines fumantes que venait d'amonceler l'impiété des adeptes du Coran. Selon sa coutume, il voulut auparavant passer par Rome et y vénérer le successeur de saint Pierre ; mais la peste qui commençait à faire beaucoup de ravages en Italie lui enleva, en peu de jours, la plupart des personnes de sa suite, et il ne tarda pas à être atteint lui-même de la maladie contagieuse. La vigueur exceptionnelle de son tempérament préserva seule de la mort le pieux Pèlerin, mais il lui resta une si grande faiblesse, que ne se sentant plus en état de continuer son voyage, il prit, à regret, le parti de retourner dans son diocèse. Le fièvre le reprit à quelques milles de Vellétri avec des symptômes si fâcheux, qu'il fut obligé de chercher un asile dans une chapelle dédiée à saint Laurent, qui se rencontra sur sa route. Dieu, qui continuait à l'éprouver, permit que le reste de ses gens moururent en ce même lieu. L'évêque de Vellétri, nommé Gaufredus, ayant appris enfin la cruelle situation dans laquelle se trouvait le bienheureux Voyageur, alla, suivi des principaux citoyens de la ville, le prendre dans l'asile où il se mourait, dénué de tout secours ; le logea dans sa propre mai-

[1] Remerville, *Histoire de l'Église d'Apt.*

Digitized by Google

son et lui rendit tous les services d'une hospitalité épiscopale
C'est dans le cours de cette maladie que saint Étienne eût un
révélation de Dieu par laquelle il lui était ordonné de se rendr
incessamment dans son diocèse et de relever l'église épiscopal
dédiée à la sainte Vierge, qui se trouvait dans un état comple
de ruine. Animé d'une sainte confiance, et sans attendre la fi
de sa convalescence, l'Évêque d'Apt se remit en chemin dè
qu'il se crut assez de force pour entreprendre la route. Mai
une rechute qu'il éprouva en arrivant à Apt, lui ayant d'abor
fait perdre de vue cette sainte entreprise, il reçut un nouv
avertissement du Ciel. Il donna donc incessamment tous le
ordres nécessaires, et l'on ne tarda pas à se mettre à l'ou
vrage.

Tandis qu'on exécutait ces travaux qui furent longs, sain
Étienne ne perdait pas de vue son projet de retourner au
Lieux Saints [1]. Après avoir pris toutes les mesures nécessaire
pour que la réparation de la maison de Dieu ne souffrît pa
d'interruption pendant son absence, il se mit de nouveau e
route, et cette fois parvint enfin au terme de son pieux et fat
gant pèlerinage. Il avait porté de grandes sommes d'argen
qu'il employa au rachat des esclaves chrétiens et au soulag
ment des pauvres pèlerins que la piété du temps attirait d
toutes parts en Palestine. Le prêtre qui a écrit son histoi
semble dire qu'il accompagna son évêque dans ce lointai
voyage. Or, remarque-t-il, Dieu voulut récompenser la libérali
de son serviteur : malgré tous les frais journaliers du voyag
malgré les aumônes abondantes qu'il ne cessa de faire, nou
constatâmes au retour qu'il avait dépensé presque le double d
ce qu'il avait porté [2].

Le saint Évêque était de retour dans son Église en l'a

[1] L'histoire nous apprend qu'un grand nombre d'évêques à cette époque
faisaient pas difficulté de laisser leurs églises pour entreprendre ces lointai
pèlerinages. Parfois les troupes des pèlerins ressemblaient à de véritabl
armées. Les croisades ne firent que développer ce mouvement, mais, p
avance, elles étaient entrées dans les mœurs.

[2] ... Licet quam semper habuit non obliviscantur munificentiam in pau
rum curas, licet quotidiana distractione summa nummorum profligata nun

Digitized by Google

née 1032, puisque le 3 octobre de cette même année il consacra une chapelle dédiée à saint Michel au terroir de Saignan comme le prouve une inscription qui a été conservée. L'ancien cartulaire de l'Église d'Apt renferme, à la date des années suivantes, quelques actes portant le nom de l'évêque Étienne; le principal est une donation considérable faite par une pieuse dame nommée Ava, qui se déclare fondatrice de la nouvelle église que l'évêque Étienne vient de consacrer. L'acte est daté du XVI des calendes de mars 1038 (14 février 1039) [1]. Cette église nommée dans l'acte *Sancta Maria Nova* était l'église que le Saint avait mise en réparation depuis si longtemps par suite des révélations dont nous avons parlé précédemment. L'ancienne église de Sainte-Marie et de Saint-Castor qu'on nommait aussi *antiqua* dès se vit donc dépouillée pendant quelque temps de ses prérogatives d'église cathédrale. Elle se trouvait encore dans l'état de désolation où les Sarrasins l'avaient laissée à la suite de leurs incursions sous les faibles successeurs de Charlemagne. Ce ne fut que sous l'épiscopat de l'évêque Alphant le deuxième successeur de saint Étienne que cette église, illustre déjà par son passé, et que des gloires nouvelles attendaient dans l'avenir, sortit définitivement de ses ruines [2].

On trouve la souscription de saint Étienne à plusieurs conciles, et la mention de sa présence à la consécration de plusieurs églises pendant les années suivantes [3]. Les vertus admirables dont il avait fait preuve depuis le commencement de son long épiscopat ne faisaient que se développer avec plus d'éclat. On

... nos tamen visus experimento pene duplicatam in redeundo expensionem probavimus Deo fidem faciente.

[1] A cette époque l'année commençait à Pâques, il faut donc reculer d'une année la date des actes écrits pendant les mois de janvier, février et mars jusqu'au jour de Pâques.

[2] Cette église, qui avait remplacé le modeste oratoire élevé par saint Auspice dès le premier siècle, restaurée par saint Castor dont elle prit le nom, renferme encore de très-précieuses reliques, entre autres celles de sainte Anne, qui y sont honorées depuis les premiers siècles de l'Église.

[3] Dédicace de l'église du monastère de Rodez en 1040; seconde consécration de Saint-Victor de Marseille; concile d'Agde en 1043, septième et huitième conciles de Narbonne, 1043, etc.

Digitized by Google

le voyait, dit son historien, faire aux indigents d'abondai aumônes, vaquer continuellement à la méditation des ch divines, prudent avant de donner son avis, se prêtant volont à vivre dans la société de ses frères, aimable dans ses con sations, gracieux dans les rapports ordinaires, se prêtant aux divertissements [1]. Ah! sans doute, continue son pieux cl niqueur, les actes de vertu du saint Prélat qui n'ont eu Dieu pour témoin sont bien plus nombreux qu'on ne peu juger d'après notre relation. Nous avons cru néanmoins de conserver le souvenir de quelques-uns pour que l'on puiss rendre grâces à Dieu, l'auteur de tout bien, sans lequel nou pouvons rien espérer.

Enfin arriva l'heure où le bienheureux évêque d'Apt dut r voir le salaire d'une journée si bien remplie. Les longues n dies qu'il avait essuyées, les fréquents voyages que son at pour les pèlerinages lointains ou les nécessités de l'Égliso avaient fait entreprendre, en altérant sa constitution, l'ava laissé sujet aux atteintes de la fièvre. « Un jour de l'an 1 environ trente-cinq jours après le trente-sixième annivers de son ordination épiscopale, et la soixante-onzième anné son âge, saisi de nouveau par la fièvre, ce vaillant ouvrier s'étendre sur sa couche. Aussitôt il convoqua ses disciples d différents ordres des clercs de son Église, fit sa professio foi, et ayant reçu sur tous ses membres, selon la coutu l'onction de l'huile sainte, dans un esprit prophétique il r annonça sa fin prochaine, raconte le témoin oculaire qui r a laissé ce touchant récit. Puis il partagea entre ses clercs et Église le pauvre mobilier dont il avait fait usage, donna le ser de paix à ceux qui entouraient son lit de mort sur le p qu'il était de jouir éternellement de cette paix qu'il avait aimée; ensuite, le cœur rempli d'une joie ineffable, le vi rayonnant il se munit, pour la dernière fois, du viatiqu corps et du sang de Jésus-Christ, fit le signe de la croix, et

[1] Profluum indigentibus... cautum in proferendis, alacrem in fratrum venticulis, amabilem in colloquiis, gratiosum in communibus verbis, in remissis conviviis.

Digitized by Google

plénitude de son intelligence, levant les mains au ciel le saint Prélat prononça ces paroles de la liturgie sacrée : « Sainte Marie, secourez les malheureux » et s'en retourna vers le Christ par cette précieuse mort [1]. Pour nous, continue son pieux historien, au touchant récit duquel je me ferais scrupule de changer un mot, pour nous, avec tout le soin que nous pûmes déployer, le troisième jour après sa mort, nous le déposâmes dans le sépulcre après lui avoir fait des funérailles convenables. Ainsi mourut l'homme de Dieu Étienne, vraiment confesseur et pontife, le 8 des ides de novembre régnant Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen.

Saint Étienne fut enseveli dans la nouvelle église épiscopale qui avait été élevée sous son pontificat et par son impulsion : mais ses reliques n'ont jamais été découvertes. On ne trouve pas l'origine de son culte, il est probable qu'il fut honoré comme saint dans son église, sur la fin du XI^e^ siècle ou au commencement du XII^e^ ; mais on resta longtemps avant de lui rendre tous les honneurs liturgiques puisque sa fête ne figure pas sur les bréviaires manuscrits de l'Église d'Apt du XII^e^ au XV^e^ siècle. Il est pourtant nommé au calendrier du Bréviaire Aptésien de 1582, au 6 novembre, en ces termes : *S. Leonardi abb. et confes. S. Stephani Apten. Epi. qui jacet in episcopatu.* Sa fête, avec les leçons de sa légende, fut insérée au Propre des Saints du diocèse d'Apt de 1664 ; elle a été conservée dans les éditions suivantes, et étendue en 1856 à toutes les églises du diocèse d'Avignon sous le rit double-mineur.

(L'abbé PAUL TERRIS.)

[1] Anno ab Incarnationis mysterio 1046... febris typho correptus quam gravissime præterito passus laboraverat, suo strato cubavit... Proximum esse migrationis diem nobis adstantibus præsago spiritu denotavit... Fruiturus superna pace quam semper dilexerat nobis... osculum pacis porrexit et ineffabili exhilaratus cordis lætitia, corporis Christi et sanguinis viatico septus crucisque vexillo munitus, ac ultimo integra mente, palmisque ad cœlum protensis : « Sancta Maria succure miseris » affatus, pretiosa morte ad Christum migravit.

Digitized by Google

SAINT VÉOMADE,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

Lorsque saint Hidulphe, évêque de Trèves, voulut, en aller fonder dans les Vosges le monastère du Moyen-Mou sur une terre assez près de Saint-Lié, il se démit de son évê en proposant, pour lui succéder à Trèves, Véomade, qui é dans l'état monastique, était alors abbé de Saint-Maximir sainteté, sa science et sa sagesse le recommandaient gra ment ; il fut donc élu avec unanimité des suffrages. Il gouv parfaitement ce diocèse, béni de tout son peuple, et il si environ trente ans. Sa mort fut sainte et eut lieu dans les mières années du VIIIe siècle.

On fête saint Véomade le 6 novembre. On l'appelle aussi Kiémot.

SAINTE CHRISTINE DE BRUZO.

Christine de Bruzo, qu'on nomme aussi Christine de S belen, du lieu de sa naissance, au duché de Juliers, vin monde en 1232, et se distingua de bonne heure par ses v et par une piété extraordinaire que le Ciel illustra de d prodiges.

Elle mourut en 1313. On voit son tombeau dans l'égliso légiale de Juliers, où son corps fut transporté en 1619. d'elle beaucoup de lettres dont on peut voir le catalogue les *Acta Sanctorum*.

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT ALLODE,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Saint Allode, connu en quelques endroits sous les non saint Trélu et de saint Trélody, succéda à saint Germain s siége d'Auxerre. Ses restes mortels sont conservés à l'H Dieu de cette ville. En 1857, l'archevêque de Sens autorisa verture de son tombeau pour en extraire des reliques en fa de quelques églises d'Auxerre et de celle de Saint-Trélod Médoc, dont ce Saint est le patron. La cérémonie de tra tion de ces reliques dans la paroisse de Saint-Trélody se

Digitized by Google

manière la plus solennelle le 6 novembre 1838. On a depuis adopté ce jour pour la fête du Saint dans cette importante paroisse du diocèse de Bordeaux.

LE VÉNÉRABLE BÉNIQUE ARCELOT,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Bénique Arcelot, ouvrier tailleur, né en 1749 à Sainte-Reine, du diocèse d'Autun, y exerçait sa profession avec toute la probité d'un chrétien, et restait ferme dans la foi au milieu des impiétés de 1793. Il facilitait aux prêtres fidèles l'exercice de leur zèle, et aux catholiques de son canton les moyens de remplir les devoirs les plus sacrés. Il fut dénoncé et emprisonné à Dijon, où il était encore lorsque la loi du 27 germinal suspendit toutes les exécutions dans les départements et ordonna que les prisonniers fussent envoyés à Paris. Arcelot y fut conduit, le jour fameux du 9 thermidor ; il était encore dans les prisons de la capitale, mais, quoique Robespierre eût péri, Arcelot, comme beaucoup d'autres, ne fut pas relâché, parce que les mêmes tyrans opprimaient encore la France. On le fit comparaître le 6 novembre 1794 devant le tribunal révolutionnaire qui, bien que renouvelé depuis le 9 thermidor, montrait la même haine contre la Religion.

Ce tribunal condamna Bénique Arcelot à la peine de mort, comme convaincu d'avoir tenu des propos fanatiques et contre-révolutionnaires et d'avoir pratiqué de fanatiques manœuvres. Cette sentence fut exécutée le même jour.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME-DE-CAMBRON.

En 1322, sous le règne de Guillaume III, dans l'antique comté de Hainaut, qui a pour capitale Mons, un juif, nommé Verpa, demanda à être baptisé, plutôt par quelque vue d'intérêt particulier que par une véritable conversion de cœur, comme la suite ne le montra que trop. Le comte voulut lui servir de parrain et lui donner son nom, il l'admit ensuite dans ses gardes.

Digitized by Google

l'hypocrite néophyte se rendait souvent, soit pour les affa
du prince, soit pour son propre plaisir, au monastère des
terciens de Cambron, et ces bons Pères, par égard pou
conversion, le recevaient de leur mieux. Sur l'un des murs
térieurs du cloître on avait peint l'Adoration des Mages,
parmi toutes les figures du tableau brillait d'une beauté pa
culière celle de la très-sainte vierge Marie, présentant son d
Fils aux rois adorateurs. Loin d'éprouver une douce affecti
la vue de ces premiers prodiges de la foi chrétienne, qu'il a
lui-même embrassée, il blasphémait en secret toutes les
qu'il passait devant cette image, et sa fureur s'enflammait d'
manière toute particulière contre ce visage si aimable, dont
regards ne respirent que la douceur, et qui désarme si sou
la colère de Dieu contre les pécheurs. Il fut souvent tenté
sulter la vénérable image, qu'il ne voyait que de mauvais
mais il était retenu par la présence de quelques témoins ou
la crainte d'être découvert. Un fois cependant il se trouva s
alors, ne se possédant plus et plein d'une infernale fureu
brandit sa lance et se précipita avec tant de force contre la sa
image, que la peinture en fut endommagée et que les c
restèrent marqués sur la Vierge. Aussitôt un cri lament
sort du tableau, et le sang coule des blessures. Ce cri mir
leux arrive à l'oreille d'un Frère lai et d'un menuisier qui
vaillait dans la cour du monastère. Ils accourent et s'inform
Le juif, tout effrayé par le prodige, pâlit et ne sait que
pondre. On voit la pointe de sa lance toute sanglante; on
sur le mur un sang frais et vermeil coulant jusque sur le p
et sortant des blessures faites à la sainte image. « Oh! m
rable, s'écrie-t-on, qu'avez-vous fait? » Et déjà le menuisie
précipitait sur le juif à demi-mort, mais il fut retenu pa
Frère.

Cependant la nouvelle de cet événement se répand à l'i
rieur et à l'extérieur du monastère : les religieux et d'au
spectateurs accourent en foule. Tous sont frappés d'une sa
frayeur; les uns se mettent à recueillir avec respect le sang
raculeux, d'autres prient à genoux, tous ont les larmes

Digitized by Google

eux, et on entend de toutes parts ces exclamations mêlées aux upirs et aux larmes : « Oh ! miracle ! Oh ! sang précieux ! Oh ! ierge sainte ! » Depuis ce jour, l'image miraculeuse devint bjet de la vénération publique.

La première stupeur étant passée, le juif reprit toute sa harsse, et nia son forfait avec la plus grande obstination. Traduit devant les tribunaux de Mons, sa dureté ne put être vaincue : soit par l'effet d'une protection secrète, soit que l'étrangeté me du prodige le rendît presque incroyable à qui ne l'avait vu des ses propres yeux, ce misérable fut mis en liberté, les moines, soupçonnés de quelque fourberie et d'une inte persécution contre un juif odieux. Mais quand un grave t échappe à la justice humaine, il ne tarde guère à trouver de Dieu, qui ne laisse pas impunis, même dans ce monde, plus grands forfaits, surtout lorsque l'impunité du coupable t accréditer la calomnie contre l'innocent.

Chez tous les peuples de l'Europe, surtout depuis l'invasion Barbares, l'usage était de se purger des accusations ou de uver sa propre innocence et la culpabilité d'autrui par l'épreuve du duel, du feu ou de l'eau, et c'est ce qu'on appelait : *Jugement de Dieu ;* comme si le Vengeur souverain de la justice et de la vérité eût dû s'engager à sauver l'innocent et à nifester le coupable, en rendant le fer, l'eau et le feu, inoffensifs pour le premier et funestes au second. Cet usage était ciare, contraire à la loi naturelle, et avait été condamné par lise ; mais le malheur de ces temps, qui ne distinguaient entre invoquer et tenter Dieu, lui donnait une religieuse apparence qui le faisait regarder comme sacré ; il fut seulement employé par des personnages distingués, toléré et réglé en quelque sorte par la loi civile, mais Dieu même, ndant cette espèce de foi, parut, dans plusieurs occasions, venir par sa puissance, comme on le voit dans plusieurs toires authentiques [1], pour faire servir ce moyen au triomphe la vérité et de la justice dans ces temps d'ignorance et d'oppression.

[1] Martin del Rio, *Disquisit. Magic.*, l. IV, c. IV.

Digitized by Google

Après ces réflexions, revenons aux nouvelles merveille
notre histoire. Personne ne parlait plus du fait de Cambro
Verpa jouissait en paix, depuis quatre ans, d'une victoire
tournait au déshonneur de la Religion et de l'innocence.
Dieu ne voulait pas laisser plus longtemps impuni et tri
phant un outrage fait à sa sainte Mère, non moins qu'à l'
neur du monastère. Depuis sept ans gisait dans son lit, att
d'une paralysie générale, un certain Jean Flamruaud, sexa
naire de Hestin, qui, dans sa longue et pénible infirmité,
désirait plus que la mort, et l'attendait de jour en jour.
nuit, il vit en songe la bienheureuse Vierge qui lui déco
l'outrage fait à son image à Cambron, et l'invita à se rend
Mons, pour y citer publiquement le juif Verpa et défendr
duel son honneur, qui n'avait pas été vengé par la justice.
songes mêmes, comme nous l'avons dit ailleurs, peuvent v
de Dieu, et dans ce cas ils ont des marques certaines, et
sur l'âme une claire et spirituelle impression qui sert à les
tinguer des représentations nocturnes enfantées par l'imag
tion. Le vieux malade sentit bien cette impression, et il fit
que la chose venait de Dieu, par l'humilité et la prudence
mit à en chercher l'explication auprès du légitime interp
car *personne n'a connu ce qui est de Dieu, personne, dis-je, ex
l'Esprit de Dieu lui-même* [1]. Il fit appeler son curé, lui racont
vision et lui demanda ce qu'il devait en penser. Le curé
moqua, et avec une sentence sage, il déclara au vieillard
ne devait pas ajouter foi aux songes, sans s'inquiéter d
principe du texte sacré : « Ne prêtez pas l'oreille aux son
quand ils ne viennent pas vous visiter de la part de Dieu
Cet humble obéissant ne pensa plus à sa vision ; mais la
suivante, la Vierge se montra de nouveau à lui, et d'une
plus sévère, lui ordonna d'obéir. De nouveau il commun
tout à son Pasteur, et celui-ci lui répète la même défe
« Quelle merveille, lui dit-il, que votre imagination fra
vous représente le même songe ! Cependant, voyons s'il

[1] I Corinth., II, 11. — [2] Ecclésiast., XXXIV, 6.

Digitized by Google

viendra une troisième fois, peut-être alors devrais-je imiter la conduite d'Héli envers Samuel [1]. » En effet, la Vierge Marie se présenta une troisième fois, avec cinq blessures sur sa personne, autant qu'il y en avait sur l'image, et répéta au vieillard avec menaces qu'il devait partir sans plus tarder pour provoquer son adversaire en duel, à Mons. Le Curé ayant entendu les nouvelles et plus sévères injonctions de Marie, en fut tout effrayé. Il dit au malade qu'il fallait obéir à la voix du ciel. Il lui conseilla de se rendre d'abord à Cambron, et s'il trouvait que les choses fussent arrivées comme le lui indiquait sa vision, de tout découvrir à l'abbé, et de partir ensuite pour Mons, où il devait se présenter au comte pour le duel.

Mais comment, malade depuis sept ans, fera-t-il ce voyage? Comment un vieillard paralytique combattra-t-il contre un soldat? Tout ceci doit encore servir à prouver la vérité de la vision. Il se lève de son lit, et sent qu'il peut se mouvoir; il s'avance vers la porte, et sent à chaque pas ses membres acquérir une nouvelle vigueur. Sans attendre davantage, il prend la route de Cambron, où, dès son arrivée, il se met à chercher l'image sacrée : il interroge les religieux, et peut se convaincre que tout est conforme à sa vision. Enflammé d'une nouvelle ardeur pour la défense de Marie, il part pour Mons, va trouver le comte, lui remet en mémoire le fait de Cambron et l'injuste délivrance du juif; il lui raconte sa vision, les épreuves que l'on a faites, le rétablissement de sa santé, et il s'offre hardiment à prouver la vérité de tout ceci par un duel public, motif unique de son voyage, expressément ordonné par la sainte Vierge. Le comte autorise : on cite le juif qui, en voyant la figure de son adversaire, accepte le défi avec cet air de mépris que laissa paraître autrefois Goliath en allant combattre le faible David. On fixe le jour et l'heure, et toute la ville accourt pour voir un spectacle qui semble devoir être plutôt ridicule que curieux. Les deux combattants paraissent armés de deux bâtons, comme le prescrit en pareille circonstance une ancienne loi. Au milieu

[1] I Rois, III, 9.

Digitized by Google

de l'arène, le juif proteste de son innocence. Flamruaud i voque Marie, et le combat commence. Les coups se succèdent, le vieillard semble avoir retrouvé l'ardeur de la jeunesse; il évi avec agilité ou il détourne avec un petit bouclier le bâton son adversaire; de son côté, il manie le sien avec force et de térité, jusqu'à ce qu'enfin, le prenant à deux mains, il le charge avec une telle force sur la tête du juif, que celui- tombe rudement sur l'arène. Alors, étendant ses mains su pliantes, il avoue le crime qu'il avait nié depuis quatre an Convaincu par son propre aveu, mais non repentant, le ju proféra force blasphèmes contre la très-sainte Vierge, qui l'av conduit à une pareille défaite, et au milieu des fureurs de plus horrible impénitence, il fut mené au supplice.

Le nouveau David fut reconduit avec tous les applaudiss ments dus à sa victoire. Il partit pour Cambron, et fut sui d'une multitude immense; il y déposa l'arme de son triomph et vénéra cette Image qui avait fait en lui un second prodi pour prouver le premier. Alors, le culte de Marie s'accrut plus en plus dans ce saint lieu, qui devint célèbre par l'afflue des peuples et le nombre des grâces obtenues.

Qu'on ne soit pas étonné d'un duel ordonné par le Ciel; Di est le maître de tous les moyens; tout est saint dans ses mai ce n'est pas un duel arbitraire et pour la vengeance, c'est combat réglé par une loi de ces temps, intimé par un tra judiciaire, appliqué pour la défense de la vérité. S'il avait moins légitimé par l'usage et les lois du temps, je le répè Dieu est le maître, tout est saint dans ses mains. Celui qui t le bien du mal pouvait se servir d'un usage, commun dans siècles, pour punir un crime et réparer l'honneur des Saint comme il se sert souvent des desseins et des actions de l'i piété pour arriver aux plus belles œuvres de sa Providence.

Beaucoup d'auteurs ont rapporté ce miracle, ainsi que autres prodiges arrivés dans ce sanctuaire. Robert de Haap les a chantés dans un poëme. On les lit dans le *Calendrier Marie,* de G. Calvenerius; dans les *Origines des Monastères Hainaut*, de F. Brasserius; dans la *Palme triomphale,* de Frédé

Digitized by Google

Forner; dans l'*Atlas de Marie,* de G. Gumppenberg ; dans le livre IV, ch. IV, *Disquisit. Magic.*, de Martin del Rio ; dans la *Chronique du Monastère de Hirsauge*, de Jean Tritémius.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Tunis en Afrique, fête de saint Félix, martyr, qui ayant confessé Jésus-Christ, et son supplice ayant été différé, comme le rapporte saint Augustin dans l'explication d'un Psaume qu'il fit au peuple le jour de sa fête, fut trouvé mort le lendemain dans la prison.

A Antioche en Syrie, dix Martyrs qu'on dit avoir souffert sous les Sarrasins.

A Barcelone, saint Séver, évêque et martyr, qui ayant eu la tête percée d'un clou pour la défense de la foi catholique, reçut la couronne du martyre.

En Phrygie, saint Attique.

A Berg, décès de saint Winoc, abbé, qui, tout éclatant de vertus et de miracles, ne laissa pas de servir longtemps les religieux dont il était le Supérieur.

A Fondi, dans la campagne de Rome, saint Félix, moine.

A Limoges, saint Léonard, confesseur, disciple de saint Remi, et qui, bien qu'appartenant à une famille illustre, embrassa la vie solitaire, où il brilla par ses miracles et sa sain-

[1] OCTAVO IDUS NOVEMBRIS.

Thinissæ in Africa natalis sancti Felicis martyris, qui confessus, et ad tormenta dilatus, alio die (ut refert sanctus Augustinus, psalmum in ejus festivitate ad populum exponens) inventus est in carcere exanimis. — Theopoli sanctorum decem Martyrum, qui a Sarracenis passi leguntur. — Barcinone sancti Severi episcopi et martyris, qui ob fidem catholicam clavo capite confisso, martyrii coronam accepit. — In Phrygia sancti Attici. — Apud Bergas depositio sancti Winoci abbatis, qui virtutibus et miraculis clarus, fratribus etiam sibi subditis multo tempore ministravit. — Fundis in Latio sancti Felicis monachi. — Lemovicis in Aquitania sancti Leonardi confessoris, discipuli beati Remigii episcopi : qui nobili genere ortus, solitariam vitam delegit, sanctitate et miraculis claruit, ac præcipue in liberandis captivis ejus virtus enituit.

Digitized by Google

teté ; mais son crédit auprès de Dieu parut principalement dan le pouvoir qu'il reçut de délivrer les captifs.

Additions des autres martyrologes.

Saint Lupence ou Louvent, martyr honoré à Châlons-sur Marne le 6 novembre.

Saint Barique, martyr en Phrygie avec plusieurs autres.

Saint Chrémès, abbé de l'Ordre de Saint-Basile, mort e Sicile.

Saint Pierre, de l'Ordre de Cîteaux.

Saint Vérécin, martyr en Phrygie avec saint Barique.

Saint Nicolas et saint Prisque, martyrs en Orient.

Saint Prents ou Protais, évêque d'Avenche, en Suisse, a XI^e^ siècle.

Saint Apuan, moine de l'Ordre de Saint-Benoît, à Pavie.

Le bienheureux Coudeloc, moine jardinier à Redon, au dio cèse de Rennes.

Le bienheureux Étienne, évêque d'Apt, mort en 1046.

Saint Janvier, martyr en Phrygie avec saint Barique.

Saint Ghirard, honoré dans le duché d'Urbin, en Italie.

Le bienheureux Théobald, chanoine du XI^e^ siècle, honoré a diocèse de Limoges.

Saint Mammaire, martyr à Boseth en Numidie.

Saint Luc l'ancien, patriarche des moines du mont Etna e Sicile, mort solitaire, près de Corinthe, en 820.

Sainte Vénérie, martyre en Phrygie avec saint Barique.

Martyrorologe de la dernière persécution.

Paul Hansart, Frère lai, Capucin à Valenciennes, sortit d France à la suppression de son cloître, rentra ensuite, croyan tout calmé, fut condamné à mort par la commission militaire et guillotiné à Valenciennes le 6 novembre 1794 à l'âge d soixante-deux ans.

L'Ancien (prénoms inconnus), curé de Jolimetz, paroisse d Hainaut, ayant refusé le serment schismatique, sortit de so

Digitized by Google

pays en 1792, y revint en 1793, croyant tout calmé, fut arrêté en 1794, emprisonné à Valenciennes, condamné par la commission militaire avec quatre autres prêtres, et guillotiné le 6 novembre 1794 à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

L'Évecque (prénoms inconnus), arrêté comme le précédent, et guillotiné comme lui le 6 novembre 1794 à l'âge de cinquante-trois ans.

Digitized by Google

SEPTIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Willibrord, premier évêque d'Utrecht. — Saint Amaranthe, martyr Albi. — Saint Achillas, patriarche d'Alexandrie. — Saint Ruffe, évêque d Metz. — Saint Servus de Tuburbe, martyr. — Saint Romain. — Sain Agmer, évêque de Senlis. — Sainte Gertrude abbesse, — Saint Floren évêque de Strasbourg. — Saint Ernest, martyr. — Saint Engelbert, archi vêque de Cologne, martyr. — Le Bienheureux Ange d'Ischitella, Frèr Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persé cution.

SAINT WILLIBRORD,

PREMIER ÉVÊQUE D'UTRECHT.

Saint Willibrord naquit vers l'an 658, dans le royaume d Northumberland. Il n'avait pas encore sept ans, lorsqu'o l'envoya dans le monastère de Rippon, gouverné alors pa saint Wilfrid, qui en était le fondateur.

Son père se nommait Wilgis, et vivait dans une grande piété Il quitta le monde pour embrasser l'état monastique, et se fi depuis ermite. Dans sa vieillesse, il prit la conduite d'une petit communauté qu'il avait fondée entre l'Océan et l'Humber. O l'honore parmi les Saints dans le monastère d'Epternac, au diocèse de Trèves, et il est nommé dans les calendriers anglais. Alcuin a donné sa vie.

Willibrord, en s'accoutumant de bonne heure à porter le joug du Seigneur, le trouva depuis doux et léger. Pour mieux conserver les fruits de l'éducation qu'il avait reçue, il prit l'habit à Rippon, étant encore fort jeune. Les progrès qu'il fit dans la vertu et dans les sciences furent également rapides. A l'âge de vingt ans, il obtint la permission de passer en Irlande, dans l'espérance d'y trouver encore plus de facilité pour se perfectionner dans les voies de la piété. Il se joignit à saint Egbert, ou Ecgbright, et au bienheureux Wigbert, que le même des-

Digitized by Google

sein y avait attirés. Il passa douze ans avec eux. Malgré la faiblesse de sa constitution, il surpassait ses compagnons par sa ferveur et sa fidélité aux devoirs qu'il avait à remplir. On ne se lassait point d'admirer son humilité, sa modestie, son affabilité, la douceur et l'égalité de son caractère.

Saint Egbert désirait depuis longtemps de prêcher l'Évangile aux idolâtres, à ceux surtout qui habitaient la Frise; mais on le fit renoncer à ce projet, et on lui conseilla d'aller exercer son zèle apostolique dans les îles situées entre l'Irlande et l'Écosse. Il y établit la vraie manière de célébrer la Pâque, et mourut dans celle d'Hii, peu de temps avant que Bède entreprit d'écrire son histoire. Il est nommé dans les calendriers anglais, sous le 24 avril. On trouve dans Bède le récit édifiant de ses austérités, et des actions que son zèle et sa charité lui inspirèrent.

Pendant qu'Egbert travaillait à la gloire de Dieu dans les îles, Wigbert annonçait Jésus-Christ dans la Frise. Il en revint après y avoir passé deux ans, sans que ses travaux eussent été suivis d'un grand succès. Egbert et ceux qui s'intéressaient à cette mission, ne se découragèrent point : ils prièrent avec une nouvelle ferveur, pour obtenir la conversion de tant d'âmes qui étaient menacées d'un malheur éternel. Willibrord, qui venait d'être ordonné prêtre, et qui était âgé d'environ trente ans, témoigna un désir ardent de passer dans la Frise, et il en demanda la permission à ses supérieurs. Egbert, qui connaissait sa ferveur, son zèle et ses talents, ne douta point que ce désir ne vînt du ciel; il acquiesça donc à sa demande, en l'exhortant à mettre en Dieu sa confiance. Saint Swidbert et dix autres moines anglais se joignirent à saint Willibrord.

Les Frisons habitaient anciennement une vaste étendue de pays sur les côtes de l'Océan Germanique. Étant entrés dans la Gaule Belgique, ils s'emparèrent des provinces situées vers l'embouchure du Rhin, dont les Cattes, aussi Germains d'origine, étaient alors les maîtres [1]. Parmi les peuples de la Germa-

[1] Les Romains regardaient les Cattes, et surtout les Bataves qui en faisaient partie, comme le peuple le plus courageux de la Germanie. Ils s'étaient établis dans l'île située entre les branches du Rhin. Ils se firent depuis un autre

Digitized by Google

nie, aucun ne sut si bien maintenir sa liberté contre le Romains, que les Frisons. Suivant Procope [1], ils vinrent dans l Grande-Bretagne avec les Anglo-Saxons, et la situation de leu pays ne permet pas de douter qu'ils ne fussent de bons marins On lit dans saint Ludger, que Swidbert et les autres mission naires qui l'accompagnaient, désirèrent, de préférence, de por ter la lumière de la foi à ces peuples, parce que leurs ancêtre descendaient d'eux [2].

Saint Éloi, évêque de Noyon, avait prêché Jésus-Christ dan une partie de la Frise. L'Évangile leur avait été aussi annonc par saint Wilfrid, en 678; mais ces premières tentatives avaien produit peu de fruit; en sorte que le vrai Dieu était presqu entièrement inconnu dans la Frise, lorsque saint Willibrord y arriva en 690 ou 691 [3]. Il paraît certain que nos douze mission naires abordèrent à Catwick [4], qui était à l'ancienne embou chure du Rhin [5]. De là ils se rendirent à Utrecht, ville bâtie pa

établissement parmi les Belges; mais l'arrivée des Frisons leur fit perdre leu nom, et on ne le trouve plus que dans deux villages appelés Catwick.

A l'arrivée des Frisons, les Bataves se renfermèrent dans une petite île formée par les rivières dans une partie de la Gueldre, près de Nimègue, e qui est encore appelée Betawe, de leur nom.

Ce n'est que dans le XI^e siècle que le nom de Hollande a été connu. On ne le donna d'abord qu'à un district fort petit, qui ne s'étendait pas au delà d Dort. Il venait du village de Holland, et signifie terre basse, plate, creuse marécageuse. *Holland.* Voyez Ant. Matthæus, *de Nobilitate*, l. I, c. XII, p. 49 et id., *Analect.* t. V, p. 480.

Il y a aussi dans le comté de Lincoln en Angleterre une petite contré appelée Holland. Voyez Camden.

Par la même raison, Watten en Artois, Watton dans la province de Nor folck, Wattun dans celle d'Yorck, où était un monastère de Religieuses, signi fient un lieu aqueux ou humide. Wattun est appelée en latin *humida villa* par saint Aelred, l. *de Miraculo in sanctimoniali de Wattun inter* 10 *Script Angl.*

[1] De Goth., l. IV, c. XXIX.

[2] Saint Lugder, *in vita S. Suidberti.* — [3] Voyez Bosschaerts, *Diatriba de primis Frisiæ apostolis.* — [4] Voyez *Batavia sacra, Proleg.*, § 7, p. 6.

[5] C'était là où les Anglais débarquaient pour leur commerce. Il y avait un château appelé *Turris Britannica*, que les Romains avaient fait bâtir pou défendre le port.

L'embouchure du Rhin a été comblée par les sables. L'ancien canal n'étai point encore entièrement bouché en 1050, suivant le rédacteur de la chro

Digitized by Google

les Romains au grand passage du Rhin [1]. Ils furent bien reçus par Pépin d'Héristal ou le Gros, maire du palais de France qui depuis peu s'était emparé d'une partie de la Frise.

Willibrord crut devoir faire un voyage à Rome, pour demander au Pape Sergius sa bénédiction apostolique, et une autorisation pour prêcher l'Évangile aux nations idolâtres. Le souverain pontife, connaissant son zèle et sa sainteté, lui accorda les plus amples pouvoirs, et lui donna des reliques pour la consécration des églises qu'on ferait bâtir. Il repartit le plus tôt qu'il lui fut possible, tant il désirait gagner à Jésus-Christ cette multitude d'âmes qui étaient sous la puissance du démon.

Swidbert fut spécialement chargé de la conversion des Boructaires, et en devint l'évêque. Il paraît que ce peuple habitait le territoire de Berg, une partie de celui de Marck, et le pays voisin, du côté de Cologne.

Willibrord et les dix autres missionnaires prêchèrent la foi, avec le plus grand succès, dans cette partie de la Frise qui appartenait aux Français. Le nombre des chrétiens était si considérable au bout de six ans, que Pepin, de l'avis des autres évêques, envoya Willibrord à Rome avec des lettres de recommandation pour le Pape, qui était instamment prié de l'honorer du caractère épiscopal. Inutilement le Saint voulut faire tomber sur un autre cette dignité; on n'eut aucun égard à ses

[1] ...que de Wœrden. Joan. à Leidis, in *Chron. Belg.*; Ant. Matthæus, *de Nobi...*, l. II, c. IV. Il passait par Arnheim, Rhenen, Utrecht, Leyden ou Leyde, ...Catwick. Ce n'est plus maintenant qu'un ruisseau qui ne va point jusqu'à la mer, mais qui, à deux lieues au-dessous de Leyde, se perd dans les sables, ...se divise en deux ou trois branches. Les eaux du Rhin sont épuisées par ...atre grands canaux, d'où sont formés : 1° le Wahal qui, se séparant au ...rt de Skenk, va se perdre dans la Meuse; 2° le fameux canal de Drusus qui ...sépare au-dessus d'Arnheim, et tombe dans l'Issel; 3° le Leck qui est à ...t lieues plus bas; 4° le Weck. La Meuse, grossie par le Wahal au-dessous ...ille de Bommel, prend alors le nom de Merwe; elle reçoit encore le Leck ...le Weck, et va se décharger dans la mer, au-dessous de Rotterdam, où elle ...oit le Rote.

[1] C'est pour cela que cette ville a été appelée *Trajectum ad Rhenum*, puis ...recht, et enfin Utrecht, d'Outrecht, ancien passage, et *Ultrajectum*, ou pas...ge à la ville de Vulta, pour la distinguer de l'ancienne ville de Maëstricht, ...passage sur la Meuse, *Trajectum ad Mosam*.

Digitized by Google

représentations. Le Pape Sergius le reçut avec de gran marques d'honneur, changea son nom en celui de Clément le sacra archevêque des Frisons dans l'église de Saint-Pierr lui donna aussi le *pallium*, avec le pouvoir de fixer son siég tel lieu du pays qu'il jugerait le plus convenable. Le Sa après avoir passé quatorze jours à Rome, revint dans la Fr et fixa sa résidence à Utrecht. Pepin lui fit présent du châ royal de Vitalburg [1]. Le saint archevêque bâtit à Utrecht l'ég du Sauveur, dont il fit son siége métropolitain [2]. Il répara a celle de Saint-Martin, que les païens avaient presqu'enti ment détruite [3]. On pense qu'elle avait été construite par l Dagobert, à la prière de saint Wilfrid [4]. Elle devint de cathédrale d'Utrecht, et fut desservie par des chanoines.

L'onction épiscopale sembla donner encore plus de forc d'activité au zèle de Willibrord. Deux ans après son sacre, à dire en 698, les libéralités de Pepin et de l'abbesse Irmin mirent en état de fonder l'abbaye d'Epternac, qu'il gouv jusqu'à sa mort. Elle est dans le diocèse et à deux lieue Trèves, et présentement dans le duché de Luxembourg [5] monastère de Horea, dont Irmine, qu'on croit avoir été fill Dagobert II, était abbesse, fut, au rapport d'Alcuin, miracu sement délivré de la peste par saint Willibrord.

Pepin d'Héristal avait beaucoup de vénération pour le s apôtre de la Frise. Avant sa mort, il renvoya Alpaïs, sa co bine, dont il avait eu Charles Martel, et se réconcilia avec P trude, sa femme. Dans son testament, qu'il signa avec Plectr il recommanda ses neveux à saint Willibrord, sans faire n tion de Charles, son fils naturel. Il donna en même temp Saint le village de Swestram, aujourd'hui Susteren, dan

[1] Bède assure, *Hist.*, l. V, c. XII, que ce château était à Utrecht. Cluv pense que c'était Wiltemburgh, qui est à trois milles et demi d'Utrech reste, cette ville elle-même se nommait Vulta, ou ville des Vultes. Sig *Chron.*, ad an. 679.

[2] Saint Boniface, ep. XCVIII, *ad Steph. Pap.* — [3] Voyez Bosschaerts, *in triba*, dissert. 49. — [4] V. Heda et Beka. — [5] V. la charte d'Irmine dan Mire, *Donatiæ Belg.*, et Bruschius, *Monast. Germ. Chron.*, p. 141.

Digitized by Google

ché de Juliers, à une lieue de la Meuse, lequel servit à doter un monastère de religieuses qui fut bâti en ce lieu [1].

Ce fut au mois de décembre 714 que mourut Pepin d'Héris-l. Pepin le Bref, fils de Charles Martel, et qui fut depuis roi de rance, était né quelque temps auparavant. Il reçut le Baptême s mains de saint Willibrord, qui, suivant Alcuin, prophétisa cette occasion, en annonçant que cet enfant surpasserait en re tous ses ancêtres. Charles Martel devint bientôt maire du ais, et fut le premier guerrier et le plus grand homme d'état son siècle. En 723, il donna les revenus dépendant du châ-au d'Utrecht au monastère que saint Willibrord y avait fondé, dont il voulait faire sa cathédrale [2]. Saint Grégoire fut depuis é de ce monastère, qu'on sécularisa dans la suite des temps. harles Martel fit plusieurs autres donations à diverses églises ées par le saint archevêque. Il lui abandonna la souverai-é d'Utrecht, avec ses dépendances et ses appartenances [3]. ans tous ces établissements, Willibrord ne se proposait que affermir et de perpétuer l'œuvre de Dieu.

Non content d'avoir planté la foi dans la partie de la Frise, les Français avaient fait la conquête, il pénétra dans celle obéissait à Radbod, prince ou roi des Frisons. Radbod était jours opiniâtrément attaché à l'idolâtrie. Il n'empêcha pendant point le Saint d'instruire ses sujets, et il venait quel-fois lui-même l'entendre.

Willibrord passa dans le Danemarck; mais Ongent, qui y nait alors, était un prince méchant et cruel; et son exemple, avait beaucoup d'influence sur ses sujets, mettait un obstacle que invincible à leur conversion. Le Saint se contenta mener trente enfants du pays, qu'il baptisa après les avoir struits et qu'il emmena avec lui.

En revenant, il fut assailli d'une tempête qui le jeta dans l'île pelée Fositeland, aujourd'hui Amelandt, sur la côte de la se, au nord. Les Danois et les Frisons révéraient singulière-

[1] Brower, *Annal. Trevir.*, l. VII; Mabillon, *Annal. Ben.*, t. II, l. XIX, § 72. [2] V. son diplôme dans Heda, p. 28, le Cointe et le Mire. — [3] V. Heda, p. 28, Wichelius, in *Ledam et Alcuin*, l. II, c. LI.

Digitized by Google

ment cette île, qui était consacrée à leur dieu Fosite. Ils aura regardé comme impie et sacrilége quiconque aurait osé tue animaux qui y vivaient, manger quelque chose de ce qu produisait, ou parler en puisant de l'eau à une fontaine q était. Le Saint, touché de leur aveuglement, voulut les détr per d'une superstition aussi grossière. Il fit tuer quelques maux, que lui et ses compagnons mangèrent, et il baptisa enfants dans la fontaine, en prononçant à haute voix les pa prescrites par l'Église. Les païens s'attendaient qu'ils allâ être punis de mort; mais voyant qu'il ne leur arrivait rie ne savaient si c'était patience ou défaut de pouvoir de la de leur dieu. Rabdod fut transporté de fureur, quand il a ce qui s'était passé. Il ordonna de tirer au sort trois jou suite, et trois fois chaque jour, dans le dessein de faire celui sur lequel il tomberait. Dieu permit qu'il ne tombât sur Willibrord; mais un de ses compagnons fut sacrifié superstition, et mourut martyr de Jésus-Christ.

Le Saint ayant quitté Radbod, se rendit dans une des pr pales îles qui dépendent de la Zélande; c'était Walcheren; fit un grand nombre de conversions, et y établit plus églises.

La mort de Radbod, arrivée en 719, lui laissa la liber prêcher dans toute la Frise. En 720, il fut joint par saint face, qui passa trois ans avec lui, avant d'aller en Allema Bède, qui écrivit alors son histoire, parle ainsi de notre Sa « Willibrord, surnommé Clément, est encore vivant; c'es vénérable vieillard, évêque depuis trente-six ans, qui atte récompenses de la vie céleste, après avoir généreusement battu dans la guerre spirituelle. » Il avait, suivant Alcuin, figure agréable et pleine de dignité. Il était doux et tou gai dans la conversation, sage dans ses conseils, infati dans les fonctions apostoliques, et en même temps atte nourrir et à fortifier son âme par la prière, le chant des psau les veilles et le jeûne. Le même auteur, qui écrivait en

[1] *Hist.*, l. III, c. XII.

Digitized by Google

cinquante ans après la mort du Saint, assure qu'il fut doué du don des miracles. Il rapporte entr'autres le suivant. Lorsque Willibrord prêchait dans l'île de Walcheren, où l'on a depuis bâti les villes de Flessingue et de Middelbourg, il trouva dans un village une idole fameuse, à laquelle le peuple offrait des vœux et des sacrifices : transporté de zèle, il la renversa et la mit en pièces. Le prêtre de l'idole lui déchargea un coup de sabre qui ne lui fit aucune blessure. Ce malheureux fut bientôt après possédé du démon, et réduit à l'état le plus déplorable.

Willibrord et ses compagnons, par leurs larmes, leurs prières et leur zèle, détruisirent le paganisme dans la plus grande partie de la Zélande et de la Hollande, et dans tous les lieux des Pays-Bas où saint Amand et saint Lebwin n'avaient jamais pénétré. Quant aux Frisons, qui avaient été jusque-là un peuple barbare, ils se civilisèrent peu à peu, et devinrent célèbres par leurs vertus, ainsi que par la culture des arts et des sciences. Saint Wulfran, archevêque de Sens, et d'autres ouvriers évangéliques, frappés de tant de succès, prièrent saint Willibrord de les associer aux travaux de ses missions.

Notre Saint choisissait avec beaucoup de soin ceux qu'il destinait à recevoir les ordres sacrés ; il craignait que d'indignes ministres ne détruisissent tout le bien que la miséricorde divine avait opéré pour le salut des âmes. Il était aussi fort exact à s'assurer des dispositions de ceux qu'il admettait au Baptême, afin de ne pas exposer nos augustes mystères à la profanation. Pour bannir l'ignorance, et faciliter la propagation de l'Évangile, en éclairant les esprits et en adoucissant les mœurs, il établit à Utrecht des écoles qui devinrent fort célèbres [1].

Enfin Willibrord se voyant parvenu à un âge fort avancé, prit un coadjuteur qu'il sacra évêque, pour le charger du gouvernement de son diocèse [2], et il se prépara dans la retraite au

[1] D. Rivet, *Hist. litt.*, t. III, p. 449.

[2] Il n'y eut plus d'archevêque à Utrecht, après la mort de saint Boniface ; et ce siége passa sous la juridiction de l'archevêque de Cologne. Quelque temps après cependant, on y érigea un évêché ; et les auteurs du *Batavia sacra* comptent soixante évêques d'Utrecht, jusqu'en 1559, qu'on y établit de nou-

Digitized by Google

passage de l'éternité. Il mourut, suivant l'opinion la plus
bable, en 738 [1]. Alcuin et Raban Maur mettent sa mort le 6
vembre; mais il est nommé le 7 de ce mois dans les mart
loges d'Usuard et d'Adon, dans le romain, et dans celui
Bénédictins. Il fut enterré, comme il l'avait désiré, dans le
veau monastère d'Epternac, et on y garde encore ses reli
dans une châsse. On voit à Trèves, dans l'abbaye de Notre-D
ad Martyres, l'autel portatif dont le Saint faisait usage pou
célébration des Saints Mystères dans ses missions de Frise
Zélande et de Hollande. Divers auteurs ont publié le testam
de saint Willibrord, en faveur du monastère d'Epternac [2].

veau un archevêché, dont les évêques de Harlem, de Middelbourg
Deventer, de Groningue et de Bois-le-Duc devinrent suffragants. L'unio
confédération des États contre les Espagnols, formée à Utrecht en 1579
fin à cet établissement; et depuis la révolte des Provinces-Unies dans le
vernement spirituel, contre les catholiques, il n'y a plus que des évêqu
partibus infidelium, avec le titre et les pouvoirs de vicaires apostolique
premier fut nommé en 1602. L'attachement aux nouvelles erreurs exci
grands troubles en Hollande, du temps de Jean de Neercassel, évêqu
Castorie, vicaire apostolique, qui mourut en 1686. Les troubles s'aug
tèrent encore sous Pierre Codd, archevêque de Sébaste, son successeu
fut cité à Rome en 1790, et déclaré suspens en 1702, par Clément X
mourut en 1700, après avoir assuré qu'il avait toujours condamné les
propositions, mais sans avoir pu les découvrir dans l'*Augustinus* de J
nius. Théodore de Cock, qui lui fut substitué en qualité de provicaire, fut
par les États, et mourut à Rome. Gérard Potcamp fut fait vicaire aposto
en Hollande, en 1715, et mourut la même année. Les États ne voul
point recevoir Adam Daëmen son successeur. On apprendra ce qui con
le prétendu chapitre d'Utrecht, et l'évêque de Babylone, que plusieurs
excommunièrent successivement, dans l'histoire et la réfutation de leurs
tentions, qu'a publiées le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines.

[1] Il mourut, suivant le P. Pagi, en 739; suivant Mabillon, en 740 ou
suivant quelques autres auteurs en 745. On lit dans saint Boniface, ep.
ad Steph. II papam, qu'il prêcha l'Évangile pendant cinquante ans, que S
compte de son sacre, et Mabillon de son arrivée dans la Frise; d'autre
prennent point ces cinquante ans dans un sens rigoureux. Suivant Al
saint Willibrord vint dans la Frise dans sa trente-troisième année, et
quatre-vingt-un ans; d'où il suivrait qu'il n'a prêché que quarante-huit
mais si saint Boniface veut parler des prédications de saint Willibror
Irlande et dans les îles d'Écosse, qui durèrent deux ans, sa chronologie s'a
dera avec celle d'Alcuin, et notre Saint sera mort en 738; ce qui est con
par la chronique d'Epternac, compilée d'après le nécrologe et les reg
Mss. de ce monastère.

[2] Bale, Pits, Swertius, *Athen. Belg.*, p. 701; Vossius, l. II *de Hist.*

Digitized by Google

Un vrai pasteur, s'il a de la ferveur et du zèle, ne reste point dans l'inaction, tant qu'il peut consoler, instruire, exhorter, pleurer et prier pour les âmes confiées à ses soins, et qui sont sans cesse exposées au danger de se perdre éternellement. Il sait mettre de l'ordre dans sa conduite pour suffire à tout, et il remplit tous ses devoirs avec plus de facilité qu'on ne pourrait d'abord l'imaginer. Nous pouvons tous nous convaincre de cette vérité par l'expérience. Sans être pasteurs, nous avons une multitude d'obligations à remplir par rapport au prochain et par rapport à nous-mêmes; en sorte que tous nos moments doivent avoir une destination particulière. Ce serait une illusion dangereuse que de penser autrement. Il faut donc satisfaire à ces différentes obligations. Le temps ne nous manquera point; il est seulement à craindre que nous ne le perdions, soit par lâcheté, soit par défaut d'ordre dans notre conduite et de règlement dans nos actions.

SAINT AMARANTHE,

MARTYR A ALBY.

Saint Amaranthe est un des martyrs illustres de la Foi ; mais on ne sait pas précisément s'il témoigna dans la persécution de Dèce ou dans l'invasion de Crocus, roi des Allemands, qui ravagea les Gaules au temps des empereurs Gallien et Valérien. Les Actes, que Saint Grégoire de Tours a cités, ont été perdus dans les désastres qui suivirent ces troubles. Les populations en fuite et en détresse oublièrent son tombeau. Une grâce de

...xim; Tanner, *Bibl. Brit.*, p. 776, attribuent à saint Willibrord des livres ...es voyages, des canons, des homélies, des épîtres ; mais Cave n'a point ...mention de ces pièces, qu'il a regardées avec raison comme supposées. ...conserve à Epternac deux Mss. en lettres saxonnes qui furent apportés ...saint Willibrord, dont l'un contient les quatre Évangiles, copiés d'après ...ginal même de saint Jérôme, et l'autre, le martyrologe de saint Jérôme, ...les Bollandistes ont fait graver dans leur ouvrage. A la marge du calen...r, il y a une note de la main même de notre Saint, et conçue en ces ...mes : « Clément Willibrord vint en France d'au-delà de la mer en 690. Il ...quoique indigne, sacré par le Pape Sergius, en 695. Il est encore vivant ...a présente année 728. » Voyez dom Martène et dom Durand, *Voyage ...raire*, p. 297 ; Calmet, *Hist. de Lorraine*, t. III, p. 99.

Digitized by Google

Dieu le fit découvrir enfin dans une grotte couverte de ron aussi, à cette nouvelle, les populations vinrent honorer le s Martyr d'Albi. Les plus empressés apportaient des cierg mais comme il n'y avait pas de maisons où on pût avoi feu pour les allumer et qu'on ne put en obtenir en frappant cailloux, il y eut un miracle. L'un des pèlerins, qui avait p son cierge sur le tombeau, le vit s'allumer tout à coup, miracle, qui est rapporté par saint Grégoire de Tours, s nouvela plusieurs fois.

Le même saint Grégoire rapporte que saint Eugène, évê de Carthage, banni pour la Foi par Hunéric, roi des Vanda et réfugié à Albi, sentant venir sa fin, témoigna le dési mourir sur le tombeau de saint Amaranthe, qu'il y rendit âme à Dieu, et qu'il fut enterré à côté du Martyr.

SAINT ACHILLAS,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

Saint Achillas était, dans l'Église d'Alexandrie, un pr vénéré pour la pureté de sa vie, la gravité de ses mo et l'étendue de sa science. Il tenait catéchisme, c'est-à- qu'il tenait l'école publique où l'on instruisait les Chréti Saint Pantène, saint Denys, le vénérable Origène, s Clément, saint Héracle avaient rempli ces fonctions si im tantes. Le siége d'Alexandrie devenu vacant, ce fut Achillas fut élu pour gouverner cette Église. Mais, comme l'obs Baillet, les lumières des personnages les plus éclairés sont jours bornées par quelque côté. Il ne sut pas prévoir le qu'il causa, contre son intention, à toute l'Église par la duite qu'il tint à l'égard du trop fameux Arius, qui le trom ce point qu'il l'ordonna prêtre et lui donna, dans Alexan une paroisse où il insinua son hérésie.

Mais le pieux Achillas ne put pas arrêter les égarem d'Arius, car il n'occupa que six mois le siége d'Alexandri est honoré le 7 novembre.

Digitized by Google

SAINT RUFFE,

ÉVÊQUE DE METZ.

La ville de Metz eut pour premier évêque saint Clément, qui fut envoyé par saint Pierre et qui eut pour successeurs, saint Célestius, saint Félix, saint Patient, saint Victor, avec deux autres, nommés Siméon et Sambatius. Le huitième prélat de Metz fut saint Ruffe. Il mourut vers l'an 400, et fut honoré comme Saint. On portait ses reliques en procession tous les ans, le jour de la fête de saint Marc. Il eut pour successeur saint Adalphe. Saint Ruffe est honoré le 7 novembre.

SAINT SERVUS DE TUBURBE,

MARTYR.

Servus (sans doute *Servus Dei*), était un noble personnage de la ville de Tuburbe qui, parce qu'il était catholique, fut arrêté dans la persécution du roi Hunéric qui régnait sur les Vandales.

Il fut cruellement tourmenté pour avoir refusé de renier la foi. Après un grand nombre de coups de bâton, on l'enleva plusieurs fois avec des poulies et on le laissait tomber brusquement sur le pavé. Comme il se maintenait ferme dans sa foi, malgré les tortures, on lui déchira le corps avec des pierres tranchantes et il mourut dans ces tourments en l'an 484. On le révère le 7 novembre.

SAINT ROMAIN.

Saint Romain, ayant quitté sa patrie et ses parents, se retira dans la province du Maine, où il se livra, pendant plusieurs années, à l'étude des saintes Écritures. Il menait une vie tout angélique, éloigné non-seulement de toute relation avec les femmes, mais même avec les hommes. Un double miracle qu'il fit auprès du village de la Mue et auprès du Mans, vint manifester au monde sa sainteté. On rapporte qu'il bâtit plusieurs églises et qu'il en restaura d'autres qui tombaient de vétusté.

Digitized by Google

S'étant livré à la prédication de la parole de Dieu, il retira bea coup de personnes de leurs erreurs et de leurs vices. Au bou de Cré-sur-Loir, il chassa plusieurs démons du corps d'u jeune possédée.

Averti par un Ange, saint Romain demanda à l'Évêque Mans la permission de retourner à Rome, et il ne l'obtint qu prenant l'engagement de revenir après avoir visité les to beaux des Apôtres et satisfait sa piété. En passant dans le Ve domois, dans la campagne appelée Mareil, sur la même rivi du Loir, il rendit la santé au fils d'un seigneur qui venait mourir, et il refusa l'argent qu'on voulait lui faire accepter guérit beaucoup d'autres malades.

Enfin, les sept années que l'Ange lui avait annoncées ét écoulées, saint Romain tomba malade, et après avoir été co solé par l'apparition d'un Ange, il rendit son âme à Dieu l des ides de novembre. Son corps fut enseveli par saint Pava avec un grand concours de prêtres et de fidèles, au delà de Sarthe, dans la partie occidentale de la ville du Mans, non l du lieu où reposait le corps de saint Julien ; et il fut dans suite transporté à la cathédrale avec les autres corps saints.

SAINT AGMER,

ÉVÊQUE DE SENLIS.

Saint Agmer fut élevé sur le siége de Senlis au commen ment du VII^e^ siècle. Il assista en 625 au Concile de Reims, siégèrent quarante Évêques, entre lesquels se trouvaient sa Cunibert, de Cologne, et saint Arnoul, de Metz. Il eut une m très-sainte en 640, le 7 novembre. Ses reliques vénérées fur dispersées par les révolutionnaires qui avaient brisé le châsses en 1793 ; mais recueillies par de pieux fidèles, e furent réunies en 1856 dans une translation solennelle. S Agmer est honoré le 7 novembre.

SAINTE GERTRUDE,

ABBESSE.

Sainte Gertrude, sœur de saint Adelphe, était petite- de saint Romaric, fondateur de l'abbaye de Saint-Mont qui

Digitized by Google

rissait dans les Vosges, près de Remiremont. Elle fut élevée dans ce monastère, par sa tante qui en était abbesse. Saint Adelphe, son frère, vivait comme elle dans un couvent d'hommes peu éloigné du sien. Il venait souvent la voir et l'encourager.

En 654, l'abbesse étant allée à Dieu, tout le monastère voulut que sa nièce Gertrude lui succédât. Elle était encore jeune. Mais son frère la dirigea de manière que les vierges de Saint-Mont n'eurent jamais à se plaindre d'elle. Son frère mourut en 670; et on ne sait pas précisément de combien d'années elle lui survécut. Elle fut prise d'une langueur qui la fit soupirer tous les jours après le Ciel, où était son céleste Époux. On l'enterra au Saint-Mont.

Son corps fut levé de terre en 1051. Des miracles attestèrent sa sainteté; et le saint Pape Léon IX autorisa le culte qu'on lui rendait.

SAINT FLORENT,

ÉVÊQUE DE STRASBOURG.

Florent, issu d'une illustre famille d'Irlande, comme beaucoup de ses contemporains, vint dans les Gaules pour se sanctifier. Il gagna l'Alsace et se fit un ermitage près du ruisseau de Hasel, dans les Vosges. Là, il mena la vie mortifiée des anachorètes; mais il s'en écartait de temps en temps pour répandre la foi dans les âmes. Le roi Dagobert II faisait souvent ses stations dans ces contrées où il avait son château de Kirchheim. Il entendit les éloges qu'on faisait du solitaire irlandais; il voulut le voir et lui accorda de grandes faveurs. Lorsqu'il eut connu sa valeur, il le nomma évêque de Strasbourg. Pour lui faire accepter ce poste si important, il lui fallut insister beaucoup, d'autant plus qu'il allait succéder au vénérable évêque Arbogaste. Il remplit cette charge très-dignement, aidé des largesses de Dagobert II. Il fonda près de sa cellule le monastère de Haselach, et dans Strasbourg la collégiale de Saint-Thomas, qui prospéra longtemps, et gouverna dignement son Église en suivant les traces de saint Arbogaste, son prédécesseur. Sa mort eut lieu le 7 novembre 693, et de nombreux miracles ont honoré ses saintes reliques.

Digitized by Google

SAINT ERNEST,

MARTYR.

Saint Ernest, abbé de Swifaltach en Souabe, était un gra prédicateur, au XII^e^ siècle. Il partit dans une croisade pour Terre-Sainte. Il prêcha l'Évangile en Orient et alla porter la jusque dans la Perse. Il pénétra jusqu'à la Mecque où il martyrisé le 7 novembre 1148. Ses reliques ont été rapport à Antioche,

SAINT ENGELBERT,

ARCHEVÊQUE DE COLOGNE, MARTYR.

Engelbert était fils d'Engelbert, comte de Berry, et de la f du comte de Gueldres, neveu de deux Archevêques de Colog Frédéric et Brunon, et il naquit dans une famille où l'ab dance des richesses soutenait parfaitement la noblesse du sa Il parut dès sa première enfance que la nature l'avait doué tout ce qu'elle peut avoir de plus avantageux pour les qual de l'esprit et du corps. Il avait les inclinations heureuses toutes portées au bien. Il était doux, modeste, affable, rete et d'une sagesse qui lui faisait observer les humeurs de c avec lesquels il avait à vivre, ou pour s'y rendre conforme pour les souffrir. Il fut destiné de bonne heure à l'état ec siastique, et ses parents, suivant le génie de leur siècle d'o cupidité de l'homme avait déjà chassé le véritable esprit l'Église, le firent charger de bénéfices dès qu'ils le mirent rudiments de la langue latine. Ce furent, selon l'auteur d Vie, des filets du démon où il se laissa prendre faute de mière, parce qu'il manquait de guide pour les lui découvri les lui faire éviter. Mais Dieu qui fait coopérer toutes chose bien de ses élus, ne laissa pas de lui faire retirer quelqu'a tage de la mauvaise éducation qu'on lui donnait et du mau usage qu'on lui faisait faire de ses bénéfices. La grâce dont soutenait pour l'empêcher de tomber dans les grands vi l'éclairait aussi peu à peu dans les voies du salut et l'instru intérieurement de ses devoirs. Il en donna les premières r ques au refus qu'il fit de l'évêché de Munster, cachant sou

Digitized by Google

raisons qu'il tirait de son peu d'âge, les sentiments qu'il avait de son incapacité.

L'Église de Cologne était alors gouvernée par l'archevêque Adolphe qui, suivant de mauvais conseils, abandonna le parti d'Othon de Saxe qu'il avait lui-même élu roi des Romains, du consentement du Pape Innocent III, et qu'il avait couronné à Aix-la-Chapelle, pour s'attacher à celui de Philippe de Souabe, son compétiteur, qu'on n'aimait point à Rome. Ayant été excommunié et déposé par ordre du Pape pour ce sujet, on lui substitua Brunon, prévôt de Bonn, à qui succéda Thierry peu de temps après. Celui-ci fut déposé ensuite parce qu'il était partisan d'Othon que le Pape avait fait empereur, mais qui avait depuis encouru son indignation jusqu'à se faire excommunier. On voulut rétablir Adolphe sur le siége: mais il y trouva divers obstacles qui rendirent ses efforts inutiles. L'Église de Cologne se trouvait ainsi misérablement déchirée lorsqu'Engelbert, qui en avait été créé grand Prévôt au sortir du collége, se déclara contre l'empereur Othon parce que le Pape l'avait fait déposer après l'avoir excommunié, et prit le parti du jeune Frédéric II, fils du feu empereur Henri VI, alors roi de Sicile, que Rome avait opposé à Othon. Cette conduite le rendit si agréable à la la Cour de Rome, qu'après qu'on y eût fait déchoir les deux concurrents, Thierry et Adolphe, de leurs prétentions sur l'archevêché de Cologne, Engelbert en fut pourvu à l'exclusion de l'un et de l'autre, et fut sacré en 1215. Thierry, comte de Clèves et Walram, duc de Limbourg et comte de Luxembourg, voulurent s'opposer à son élection par la force des armes; mais le nouvel Archevêque sut se maintenir contre eux par les mêmes voies, ce qui était une suite de la malheureuse nécessité où l'Église se trouvait alors réduite principalement en Allemagne. Il sut aussi réprimer beaucoup d'autres partisans d'Othon, qui cherchaient à remuer contre lui dans la ville de Cologne et qui entretenaient les troubles dans son diocèse. Mais ce fut moins par la force des armes que par sa prudence qu'il les remit dans le devoir.

Nous ne rapporterons pas ici toutes les marques qu'il donna

Digitized by Google

de sa puissance, de son courage, de sa magnificence et du cré
dit qu'il avait sur l'esprit du nouvel empereur Frédéric, pou
ne point donner lieu de croire que nous voulussions représen
ter un prince de la terre plutôt qu'un Évêque. Les historien
de sa Vie ont cru devoir nous le dépeindre comme un autr
Machabée qui employa l'épée séculière pour le service de l
Religion. Mais au lieu de nous arrêter aux objections qui s
présentent d'abord à faire contre un parallèle si disproport
tionné, nous nous contenterons de remarquer que tout le fas
dont il paraît que sa grandeur était environnée, ne fut poi
capable de cacher le caractère particulier de sa vertu, qui éta
le zèle qu'il avait pour la justice. Il l'employait non-seulemen
à maintenir les droits de son Église et à conserver ou augmen
ter ses richesses et sa puissance, mais plus particulièreme
encore à protéger les faibles, à tirer les veuves et les orphelin
de l'oppression, à soulager ses peuples dans les nécessités pu
bliques, à corriger le vice et à retenir les grands comme le
petits dans l'ordre, dans le repos, dans la crainte de Dieu et d
Prince. Ce zèle de la justice, accompagné de beaucoup de pié
et d'une grande intégrité de mœurs, fut la voie par où il plut
Dieu de le conduire au salut. Mais pour le rendre digne d
quelque sorte des effets de sa miséricorde, il voulut le fai
passer par le feu de la tribulation, afin de purifier les impe
fections d'une vie si séculière et lui faire laver ses taches dan
son sang.

Il avait un cousin nommé Frédéric, comte d'Issenbourg, q
de chanoine de son église ayant repris l'épée s'était fait avou
de l'abbaye d'Essende. Cet homme au lieu de défendre et d
conserver le bien dont l'économie lui était confiée par sa charg
ne faisait autre chose que le piller et le dissiper. Ses violenc
avaient souvent contraint l'abbesse et les religieuses de se réf
gier à Cologne, où elles avaient formé leurs plaintes devant l
archevêques contre ses vexations et ses rapines. Thierry ava
manqué de moyens ou de volonté pour les secourir. Engelbe

[1] *Advocatus* ou *Defensor*, intendant du temporel des abbayes.

Digitized by Google

son successeur, n'était point mal intentionné pour elles : mais la considération du sang le rendit faible jusqu'à n'oser agir contre son parent. L'abbesse se trouva réduite à se pourvoir devant le Pape Honorius III et l'empereur Frédéric qui écrivirent l'un et l'autre à l'archevêque de Cologne pour le charger de cette affaire en leur nom, et l'obliger de remédier aux désordres avec commission de destituer même l'avoué si les autres moyens étaient inutiles. Engelbert employa d'abord ceux de la douceur et de la bienveillance. Il porta l'honnêteté jusqu'à lui offrir une grosse pension sur ses propres revenus, s'il voulait exercer son emploi d'avoué avec plus d'équité et procurer aux religieuses la paix qui leur était nécessaire. Lorsqu'il vit que rien ne le touchait, il lui déclara enfin le pouvoir qu'il avait reçu de le dépouiller avec l'ordre d'en user s'il ne changeait. Le comte d'Issenbourg ne s'en émut que pour songer à la vengeance. Il conçut dès lors un dessein criminel sur la vie de l'archevêque de Cologne, et prévint les esprits des princes voisins et autres seigneurs en deçà et delà le Rhin, dont la plupart étaient ses parents, pour faire entrer les uns dans sa conspiration sous je ne sais quelles raisons de mécontentement, et pour empêcher les autres de s'y opposer. Il ne laissa pas de se trouver après la Toussaint de l'an 1225 au rendez-vous que l'archevêque de Cologne lui avait donné dans la ville de Zoest en Westphalie, pour tâcher de trouver quelques voies d'accommodement. Il feignit même d'accepter celles que le saint Prélat lui proposait pour le bien de la paix.

Dès le jour même, sur le soir, Engelbert reçut de plus d'un endroit des avis secrets du péril qui le menaçait ; quoiqu'il témoignât n'en vouloir rien croire, et se reposer de toutes choses en la providence de Dieu avec une parfaite soumission à sa volonté, il ne laissa point de faire une confession générale de toute sa vie le lendemain dès le matin aux pieds de l'évêque de Minden comme s'il eût été prêt à rendre l'âme. A peine l'avait-il achevée qu'il fut visité par les évêques de Munster et d'Osnabruck, frères du comte d'Issenbourg, à la conjuration duquel ils avaient part. Ils venaient comme des traîtres sous

Digitized by Google

prétexte de lui rendre visite pour l'observer et savoir ce qu'
devait faire, afin que les assassins fussent informés de toute
ses démarches. L'archevêque ne leur dissimula point ce qu'on lu
avait rapporté du mauvais dessein de leur frère : mais ce
traîtres pour l'empêcher d'éviter le piége, lui cachèrent ce qu'il
en savaient, par une ingratitude d'autant plus noire qu'ils lu
étaient redevables, eux et deux autres de leurs frères, des avan
tages qu'ils avaient reçus dans le monde et dans l'Église. So
qu'ils l'eussent trompé, soit qu'il voulût être généreux et bien
faisant à ses ennemis jusqu'à la fin, il joignit ensuite le comt
Frédéric, et traita avec lui d'une manière si franche et si cor
diale qu'en sortant de Zoest ensemble, dans une parfaite intell
gence, selon les apparences, ils promirent de se revoir comm
vrais amis et bons parents à la diète de Nuremberg. Frédéri
qui était averti que le jour d'après Engelbert devait aller dédie
une église à Swelme, posta l'embuscade sur sa route. Engelbe
ne put l'éviter : il se vit enveloppé d'une troupe nombreus
d'assassins qui écartèrent ses gens et qui le percèrent par tou
le corps de quarante-sept coups d'épées et de bayonnettes.
mourut en demandant à Dieu pardon pour ses ennemis, sur
soir du septième jour de novembre qui était un vendredi. So
corps fut dépouillé et abandonné dans son sang sur la plac
même où s'était commis le meurtre. Il fut porté depuis dan
l'abbaye de Berg ou Mons, et de là à Cologne où il fut enter
dans l'église de Saint-Pierre.

Sa mort fut vengée en diverses manières, et Dieu découvr
alors la sainteté de son serviteur, qui avait pour le dire ain
presque toujours été enveloppé de nuages de son vivant. C'e
ce qui parut principalement par les prodiges et les miracles qu
l'on en a publiés. Son historien en a recueilli un très-gran
nombre, et, quoiqu'il soit reconnu pour homme simple et cré
dule, il est à présumer qu'il n'aura été ni moins fidèle ni moi
exact en ce point que dans les actions de sa vie, où l'on vo
qu'il était informé de tout jusqu'aux moindres circonstance
et où l'on trouve un caractère de sincérité qui ne lui a point fa
dissimuler ce qu'il y avait de peu édifiant dans toute sa con

Digitized by Google

mite. Il ne fait point difficulté d'égaler saint Engelbert à saint Thomas de Cantorbéry pour la gloire du martyre, et de l'élever au-dessus de deux autres saints évêques de Cologne et martyrs saint Évergisle et saint Agilolphe. Car, dit-il, outre qu'ils n'ont point éclaté par tant de miracles, il faut remarquer que le premier fut tué de nuit par des voleurs, et le second par des ravisseurs sans qu'il s'agît de défendre la vérité ou la justice, et il n'y eut que l'innocence de leur vie et la piété des peuples qui les fit regarder comme martyrs. Mais saint Engelbert a été le martyr de l'obéissance et de la justice, et il est mort pour la défense des droits de l'Église comme saint Thomas, quoiqu'il ne fût question que de délivrer un monastère de la vexation. L'auteur ajoute, pour faire justice à la mémoire de saint Évergisle et de saint Agilolphe, qu'ils n'ont pas tant eu besoin de miracles après leur mort que saint Engelbert, parce que leur sainteté n'avait pas été si douteuse ni si équivoque que la sienne de leur vivant. Quoiqu'il ne soit pas croyable que l'éclat de tant de miracles n'ait point passé les Alpes, et que saint Engelbert, selon l'éloge même qu'en firent les Papes Innocent III de son vivant et Honorius III après sa mort, eût toujours paru fort recommandé au Saint-Siége, on ne voit pas qu'il ait été solennellement canonisé, mais il est placé au 7 novembre dans le martyrologe romain.

LE BIENHEUREUX ANGE D'ISCHITELLA,

FRÈRE MINEUR.

L'histoire ne nous a conservé aucun détail sur la vie du bienheureux Ange d'Ischitella. Elle s'est contentée de nous apprendre qu'il avait quitté cette vie, pour passer à une meilleure, dans le couvent de Saint-Bernardin, de la ville de San-Severino, en Calabre, le 7 novembre 1500. Il était prêtre, et l'on assure que la pratique constante des vertus chrétiennes, l'avait élevé au plus haut degré de perfection ; en sorte qu'après sa mort le cimetière commun du couvent, où on l'avait inhumé, devint célèbre par les miracles qui s'y opérèrent à l'intercession du bienheureux Ange.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE FOI.

Pendant la révolution, la statue de Notre-Dame-de-Foi Saint-Omer, fut heureusement conservée par la Sœur Fer nande Catherine, religieuse de l'hôpital Saint-Jean. Elle l'e porta quand elle fut obligée de quitter la sainte maison avait été témoin de tant de dévouement. Elle ne s'en est jam dessaisie, tant qu'elle a dû vivre hors de cette maison. Aussi rentrée en communauté, elle s'empressa avec ses Sœurs de rétablir à la place d'honneur qu'elle tient encore aujourd'h Plusieurs religieuses qui ont eu le bonheur de vivre longten avec elle, se rappellent encore avec quelle piété elle leur rac tait comment cette statue l'avait protégée pendant les jours la Terreur.

« A son dernier passage à Saint-Omer, Mgr Parisis, après av réuni tous les témoignages réclamés dans ces circonstances, a reconnu l'authenticité et a déclaré « que la statue de Not Dame-de-Foi, actuellement exposée dans la chapelle de l'hosp Saint-Jean, paraît être la même que celle qui y était autref l'objet de la vénération des fidèles, et que c'est à elle que se r portent les guérisons racontées dans le livret imprimé à Sai Omer chez la veuve Boscart, en 1629. »

« On s'occupe en ce moment de la réimpression de ce livr dont les religieuses ont eu le bonheur de conserver un exe plaire, toujours grâce probablement aux soins de la bon Sœur Ferdinande. En attendant que les fidèles puissent jouir ces pieux récits, ils aimeront sans doute à savoir que ce dévotion de Notre-Dame-de-Foi en l'hôpital Saint-Jean, à Sai Omer, remonte à des temps très-anciens. C'est en 1602 que Sœur Marie Denis, religieuse de l'hospice, âgée d'environ c quante ans, reçut un morceau assez considérable coupé au ch miraculeux de Foy en Belgique, en présence de son frère, al gardien du couvent des Capucins de Namur. Après plusie circonstances prodigieuses, on fit avec ce morceau de chên statue vénérée aujourd'hui. Elle fut bénite dans le mois

Digitized by Google

mars 1603 par Mgr Paul Boudot, évêque de Saint-Omer, qui accorda quarante jours d'indulgence à toutes les personnes qui visiteraient la sainte image les fêtes de Notre-Dame, de saint Jean-Baptiste et de sainte Élisabeth, en y récitant la troisième partie du Rosaire ou les litanies de Lorette; et, tous les jours, vingt jours d'indulgence aux mêmes conditions. Telle fut l'origine de cette dévotion et du pieux pèlerinage qui s'y est établi. »

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Padoue, décès de saint Prosdocime, premier évêque de cette ville, qui ayant été ordonné par l'apôtre saint Pierre, fut envoyé par lui pour prêcher la parole de Dieu dans ce pays, où, après avoir brillé par de grandes vertus et par des prodiges, il eut une fin heureuse et tranquille.

A Pérouse, saint Herculan, évêque et martyr.

Le même jour, saint Amaranthe, martyr, qui acheva heureusement ses combats pour la foi à Albi, où son corps est inhumé, tandis que son âme jouit de la gloire éternelle.

A Mélitine en Arménie, martyre des saints Hiéron, Nicandre, Hésyque, et de trente autres, qui furent couronnés sous le président Lysias, durant la persécution de Dioclétien.

[1] SEPTIMO IDUS NOVEMBRIS.

Patavii depositio sancti Prosdocimi primi ejusdem civitatis episcopi, qui a beato Petro apostolo episcopus ordinatus ad predicandum Dei verbum ad prædictam civitatem missus est : ubi multis virtutibus et prodigiis coruscans, beato fine quievit. — Perusiæ sancti Herculani episcopi et martyris. — Eodem die sancti Amaranthi martyris, qui apud Albigensem urbem exacto agonis sui cursu, sepultus, vivit in gloria. — Melitinæ in Armenia passio sanctorum Hieronis, Nicandri, Heschii et aliorum triginta, qui in persecutione Diocletiani sub Lysia præside coronati sunt. — Amphipoli in Macedonia sanctorum martyrum Aucti, Taurionis, et Thessalonicæ. — Ancyræ passio sanctorum Melasippi, Antonii et Carinæ sub Juliano apostata. — Coloniæ sancti Engelberti episcopi, qui pro defensione ecclesiasticæ libertatis et Romanæ Ecclesiæ obedientia martyrium subire non dubitavit. — Alexandriæ beati Achillæ episcopi, qui eruditione, fide, conversatione ac moribus fuit insignis. — In Frisia depositio sancti Willibrordi episcopi Trajectensis, qui a beato Sergio Papa ordinatus episcopus, in Frisia et Dania Evangelium prædicavit. — Metis sancti Rufi episcopi et confessoris. — Argentorati sancti Florentii episcopi.

Digitized by Google

A Amphipolis, aujourd'hui Emboli, en Macédoine, les sa martyrs Aucte, Taurion et Thessalonice.

A Ancyre, martyre des saints Mélasippe, Antoine et Car sous Julien l'Apostat.

A Cologne, saint Engelbert, évêque, qui souffrit courageu ment le martyre pour la défense de la liberté ecclésiasti et en particulier pour le maintien de l'obéissance due à l'Ég romaine.

A Alexandrie, saint Achillas, évêque, homme recommand par son érudition, sa foi, la sainteté de sa vie, et par la pu de ses mœurs.

En Frise, décès de saint Willibrord, évêque d'Utrecht, ayant été sacré par le pape Sergius, prêcha l'Évangile en F et en Danemark.

A Metz, saint Ruffe, évêque et confesseur.

A Strasbourg, saint Florent, évêque.

Additions des autres martyrologes.

Saint Alexandre de Thessalonique, martyr.

Saint Amandis, confesseur à Clermont en Auvergne.

Saint Restitut, évêque de Trois-Châteaux en Dauph v^e^ siècle.

Saint Baudin, évêque de Tours au vi^e^ siècle, loué pour sa rité pour les pauvres.

Saint Blintivet, évêque de Vannes, mort à Quimperlé.

Saint Rogat, martyr en Afrique avec plusieurs autres.

La bienheureuse Lucie, vierge Camaldule.

Saint Léopard, évêque d'Osimo dans la marche d'Ancône.

Martyrologe de la dernière persécution.

Anne-Pierre Capon, prêtre du diocèse de Besançon, pour r du serment schismatique, condamné comme prêtre réfract à Besançon et guillotiné le 7 novembre 1793, à l'âge de 27 a

Danjon (prénoms inconnus), prêtre de Condé en Cambra pour refus du même serment condamné par la commis

Digitized by Google

militaire de Valenciennes, et mis à mort le 7 novembre 1794, à l'âge de 34 ans.

Lubin Millocheau, curé d'Ossonville au diocèse de Chartres, condamné comme prêtre réfractaire à la déportation, emmené à Rochefort, déporté à Cayenne, relégué aussitôt au désert de Konanama, et mort de la peste le 7 novembre 1798, à l'âge de 47 ans.

Humbert Darmand, prêtre du diocèse d'Annecy, arrêté pour refus de serment, envoyé à Rochefort en 1798, déporté comme le précédent au désert de Konanama, où il mourut le 7 novembre, même année, à l'âge de 41 ans.

François Gerdil, prêtre aussi du diocèse d'Annecy, traité comme le précédent et mort au même désert le 7 novembre 1798, à l'âge de 53 ans.

Huvelle (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Cambray, s'étant éloigné un peu pour refus de serment, condamné par la commission militaire, exécuté le même jour 7 novembre 1794, à l'âge de 61 ans.

Remi Landais, prêtre du diocèse du Mans, pour refus du serment, envoyé à Rochefort comme déporté, mort près du fort Vaseux, le 7 novembre 1794, à l'âge de 38 ans.

Jean-Pierre Duchein, prêtre du diocèse de Toulouse, pour refus de serment, condamné comme prêtre réfractaire par le tribunal criminel du département de la Haute-Garonne, guillotiné le 7 novembre 1793.

Digitized by Google

HUITIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

La fête des Saintes Reliques. — Les quatre Saints Couronnés, frères et tyrs. — Saint Willehade ou Willebaud, archevêque de Brême. — Maur, évêque de Verdun. — Sainte Oricule et sainte Basilisse, vierg martyres. — Saint Clair, prêtre. — Saint Deusdedit, Pape. — Saint Ké évêque. — Saint Grégoire, abbé de Notre-Dame des Ermites. — Saint froi, évêque d'Amiens. — Le Bienheureux Jean Duns Scot, Frère Mi — Le Bienheureux François Ximénès de Cisnéros, cardinal archevêqu Tolède. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — tions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécuti

LA FÊTE DES SAINTES RELIQUES.

L'Église romaine, voulant rendre, au dépôt précieux saintes reliques qu'elle possède, le tribut de vénération qui est dû, a fixé un jour de l'octave de tous les Saints pour honorer.

De tout temps, l'Église a eu le plus grand respect pour glorieuses dépouilles des héros et des héroïnes de Jésus-Chr Tandis que les membres de l'Église triomphante jouissent d le ciel de la récompense promise à leurs travaux, l'Église m tante fait voir sur la terre, par un culte public et solennel, l time qu'elle a pour les corps, les ossements, les cendres mêm qui ont été autrefois animés par ces âmes illustres.

Ce qui fait connaître assez que le culte rendu aux sain reliques est conforme à l'esprit de la religion et approuvé ciel, c'est que Dieu lui-même l'a autorisé par des prodiges s nombre, opérés à l'occasion de ces monuments précieux, par l'intercession des Saints dont on révère les dépouilles t restres.

Dieu permettrait-il ces événements si frappants, s'il ne v lait justifier et autoriser le culte des reliques de ses Saints ? ont méprisé le monde, et le monde, quand ils vivaient, le méprisés. Mais à peine sont-ils morts, que, par la permiss

Digitized by Google

de Dieu, ceux qui faisaient le moins de cas de ces Saints et de ces Saintes, sont obligés d'avoir recours à eux, de se prosterner devant leurs tombeaux, et doivent la santé et quelquefois la vie même aux cendres de ceux qu'ils foulaient aux pieds.

Les protestants ont rejeté ce culte, parce qu'ils trouvaient dans cette infraction aux lois de l'Église un motif grossier de s'enrichir. Il suffit à ce propos de citer des faits. Le marquis de Paulmy disait, dans ses mélanges tirés d'une grande bibliothèque ;

« Aucune église ne possède autant de reliques que la basilique de Saint-Denis. » Puis il dit un peu plus loin : « Au XIV^e^ siècle, les guerres des Anglais désolant la France, Charles V, qui n'était encore que dauphin, engagea les moines à entourer leur abbaye de murs et de fossés, indépendamment des fortifications de la ville. Mais les fortifications de la ville et de l'abbaye n'empêchèrent pas les huguenots d'y faire de grands désordres au XVI^e^ siècle. En 1567, sous le commandement du prince de Condé, ils s'emparèrent de Saint-Denis et y demeurèrent six semaines. Quoique le prince, qui avait été élevé dans cette abbaye par le cardinal de Bourbon, son oncle, leur eût ordonné de respecter les tombeaux des rois et leur eût défendu de rien disperser des reliques, comme ils comprirent qu'il ne s'agissait pas des reliquaires, ils prirent le temps d'une absence du prince de Condé, pour dépouiller plusieurs châsses de l'or et des pierreries dont elles étaient ornées ; ils dépouillèrent le corps de ses ornements ; ils enlevèrent des sépultures de plusieurs abbés les tombes de cuivre qui les couvraient, ainsi que la statue d'Alphonse, comte d'Eu, qui était sur son tombeau ; ils gâtèrent plusieurs tombeaux de nos rois, entre autres celui de Charles V ; ils brûlèrent un crucifix de bois qui, disait-on, avait parlé à Dagobert ; ils volèrent des ornements précieux, surtout la chape que portait le bon roi Robert, lorsqu'il chantait aux offices avec les religieux. Ils volèrent en outre beaucoup de plomb. Une autre grande perte que l'abbaye fit alors, fut celle de la bibliothèque, qui passait pour la plus riche de l'époque.

Digitized by Google

Lorsque le prince de Condé fut revenu de sa tournée, il pa très-irrité contre les pillards et il fit pendre une douzaine plus coupables. Mais il lui fut impossible de retrouver rien ce qui avait été enlevé.

Pendant la Révolution, la basilique de Saint-Denis fut pi et saccagée de nouveau.

LES QUATRE SAINTS COURONNÉS,

FRÈRES ET MARTYRS.

Quatre frères, qui occupaient à Rome des places de disti tion et de confiance, furent arrêtés durant la persécution Dioclétien, pour s'être déclarés contre le culte des idoles. On fouetta avec des escourgées de plomb, et on ne cessa de frapper que quand ils eurent cessé de vivre. Ils furent ente sur la voie Lavicane, et connus d'abord sous le titre des Qua Couronnés. Leurs noms étaient Sévère, Sévérien, Carpoph et Victorius.

Le Pape saint Grégoire le Grand fait mention d'une ancie église dédiée sous leur invocation. Léon IV la fit réparer en 8 et on y transféra les reliques des saints Martyrs, du cimeti où elles étaient sur la voie Lavicane. Un incendie ayant ré cette église en cendres, Paschal II la fit rebâtir. On décou les reliques de nos Saints, dans une voûte sous l'autel; e étaient renfermées dans deux urnes, l'une de porphyre, l'autre de marbre serpentin. On mit le nouvel autel à la pl de l'ancien. On retrouva les reliques des saints Martyrs dan même situation, sous le pontificat de Paul V.

On avait également enterré dans le cimetière de la v Lavicane, cinq autres Martyrs, dont les noms étaient, Clau Nicostrate, Symphorien, Castorius et Simplicius. On dit q furent condamnés à mort, parce qu'étant sculpteurs de pro sion, ils avaient refusé de faire des idoles. Le Pape Léon IV porter leurs reliques dans la même église, et on les y hon encore aujourd'hui avec celles des Quatre Couronnés. T ces Martyrs sont nommés dans les anciens Martyrolog

Digitized by Google

L'église des Quatre Couronnés est un ancien titre de cardinal-prêtre.

SAINT WILLEHADE OU WILLEBAUD,

PREMIER ÉVÊQUE DE BRÊME.

Saint Willehade était né en Angleterre, au pays des Northumbres, et avait été élevé dès son enfance dans les lettres et la piété. Son humilité, son amour pour la prière, l'austérité de sa vie lui méritèrent l'honneur du sacerdoce. Il apprit alors que les Frisons et les Saxons, jusque-là incrédules et païens, commençaient à abandonner les idoles et à goûter la foi catholique. Il en ressentit une grande joie, et en même temps un grand désir de passer dans ces contrées. Il alla trouver le roi Alcret, et lui exposa avec beaucoup de larmes, la vocation qu'il ressentait d'aller prêcher ces peuples. Le roi convoqua les évêques et d'autres serviteurs de Dieu, et, de leur avis, il permit à Willehade de suivre son attrait. Il passa donc en Frise vers l'an 770, et s'arrêta au lieu même où saint Boniface avait souffert le martyre. Il y fut très-bien reçu par les nouveaux chrétiens et demeura longtemps avec eux; plusieurs nobles lui donnaient leurs enfants à instruire, et il rappela à la foi catholique quelques-uns d'entre eux qui étaient tombés dans l'erreur. Il traversa le Lawers, et s'avança pour prêcher aux Frisons païens le culte du vrai Dieu et la vanité des idoles. Quelques-uns voulaient le faire mourir, comme un impie qui parlait contre leurs dieux; d'autres plus raisonnable, leur dirent: Nous voyons que cet homme n'est coupable d'aucun crime, et nous ne savons si la religion qu'il nous prêche ne vient point de Dieu. Tirons au sort, pour voir si nous devons le faire mourir ou le renvoyer. Dieu conduisit le sort de telle manière qu'il lui fut favorable, et les barbares, ayant tenu conseil, le laissèrent aller.

De là il vint à Drenthe, où il convertit et baptisa un grand nombre de païens. La religion faisant des progrès, quelques-uns de ses disciples commencèrent à abattre des temples; de quoi les infidèles furent tellement irrités, qu'ils résolurent de les exterminer tous. Ils chargèrent Willehade à coups de bâton,

Digitized by Google

et l'un d'eux leva le bras pour lui couper la tête ; mais l'épé sans lui faire aucun mal, coupa seulement la courroie d'u reliquaire qu'il portait pendu à son cou. Les barbares, étonn de cette merveille, le laissèrent aller avec ses compagnons.

Charlemagne ayant entendu parler de lui, le fit venir, le reç avec honneur, l'entretint et, ayant reconnu sa doctrine et vertu, l'envoya en Saxe, au canton nommé alors Vigmode, delà du Wéser, où sont les évêchés de Werden et de Brêm Charlemagne voulut que, sous sa protection, il fondât d églises et y travaillât à l'instruction des peuples. Le saint prêt s'en acquitta si bien, que, la seconde année, qui était l'an 78 les Saxons et les Frisons du voisinage promirent tous de faire chrétiens.

L'an 782, les Saxons s'étant révoltés par les suggestions Witikind, ils persécutèrent ceux d'entre eux qui s'étaient co vertis ; mais principalement les prêtres qui travaillaient à le instruction. Saint Willehade se sauva par mer et passa en Fris mais les Saxons déchargèrent leur fureur sur ses disciples, tuèrent le prêtre Folcard avec le comte Emming, au cant nommé Léri ; Benjamin et Atreban en d'autres lieux, et Gerva avec ses compagnons, à Brême. Saint Willehade, voyant q pour le moment il était impossible de prêcher l'Évangile Saxe, passa en Italie et alla à Rome faire ses prières au tombe de saint Pierre, et recommander à Dieu son Église désolée, a qu'elle ne fût pas entièrement détruite. Il reçut beaucoup consolations du Pape Adrien, et s'en retourna en France, où se retira au monastère d'Epternach, au diocèse de Trèves, fon par saint Willebrord. Là, ses disciples dispersés par la persé tion s'étant rassemblés auprès de lui, il les consola et les exho à la constance. Il passa deux ans en solitude dans ce monastè s'occupant à transcrire des livres, que les évêques, ses succ seurs, gardèrent avec vénération, entre autres les épîtres saint Paul[1].

Cependant Charlemagne ayant dompté les Saxons, et Wi

[1] *Act. Bened.*, sec. III, pars II.

Digitized by Google

kind, leur principal chef, ayant reçu sincèrement le Baptême, saint Willehade sortit de sa retraite d'Epternach, vint trouver Charlemagne à Éresbourg, et lui demanda ses ordres pour recommencer à prêcher l'Évangile en Saxe. Charlemagne lui ordonna de retourner au pays de Vigmode, où il avait travaillé et dont on le nommait déjà évêque, quoiqu'il ne fût que prêtre, et, pour assurer la subsistance de ses collaborateurs, il lui donna un petit monastère de France nommé Justine. Saint Willehade recommença donc à prêcher la foi publiquement, à relever les églises abattues et à mettre en chaque lieu des personnes éprouvées, pour instruire et gouverner les peuples.

Charlemagne ayant aussi entendu parler de saint Ludger, qui était revenu d'Italie, le chargea de l'instruction des Frisons, des cinq cantons à l'orient de la rivière de Labec. Il passa même de l'avis du prince, dans une île entre la Frise et le Danemark, où l'on adorait un dieu nommé Fosite. Il en abattit les temples, bâtit une église ; et, ayant converti les habitants, il les baptisait dans une fontaine où saint Willebrord avait baptisé trois hommes, et où les païens, par superstition, n'osaient puiser de l'eau qu'en silence. On rapporte à ce temps-là, incontinent après la conversion de Witikind, l'érection de deux nouveaux évêchés en Saxe Minden et Werden. Le premier évêque de Minden fut Herimbert, et cette église fut soumise à la métropole de Cologne. Werden, au delà du Wéser, à l'orient, fut soumise à Mayence, et eut pour premier évêque saint Suidbert, que quelques-uns ont confondu mal à propos avec le compagnon de saint Willebrord, mort dès l'an 713. On met l'érection de ces deux évêchés en 785 [1].

Charlemagne manda au Pape Adrien l'heureuse nouvelle de la conversion des Saxons, afin qu'il ordonnât des prières en action de grâces, et des litanies ou processions ; ce que le Pape lui accorda de grand cœur. Charlemagne le fit aussi consulter sur la pénitence que l'on devait imposer aux Saxons qui avaient apostasié. Le Pape répondit : Nos prédécesseurs ont décidé que

[1] Pagi.

Digitized by Google

ceux qui sont ainsi tombés doivent faire une longue pénitence dont, toutefois, il faut juger par la contrition du cœur plu que par le temps. C'est donc aux évêques à la régler, suivar que la chute a été volontaire ou forcée ; les pénitents doive donner leur confession de foi et promettre, avec serment de la garder et de se soumettre en tout aux ordres d évêques [1].

L'an 787, Charlemagne étant de retour à Worms de son tro sième voyage à Rome, et trouvant la Saxe paisible, y voul établir de nouveaux évêques. Il fonda en Westphalie l'égli d'Osnabruck, dont le premier évêque fut Viho, disciple de sai Boniface, ordonné l'an 788. Au delà fut mis saint Willehade, q portait déjà le nom d'évêque, parce qu'il gouvernait depuis se ans une grande étendue du pays. Il fut sacré le 13 juillet de même année 787. On lui donna pour diocèse plusieurs pay comprenant la Frise orientale et une partie de la Saxe, et s siége fut à Brême, capitale de la province de Vigmode, au d du Wéser. L'année suivante 788, vingt-unième de son règ Charlemagne donna à cette église un diplôme d'autant pl remarquable qu'il a été moins remarqué. Le conquérant montre à nu le fond de sa grande âme. Le diplôme est con en ces termes :

« Au nom de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus Christ, Charl par l'ordre de la Providence divine, roi. Si, par le secours Dieu des armées, nous avons remporté la victoire dans guerres, c'est en lui et non pas en nous que nous nous glo fions ; c'est de lui que nous espérons en ce monde la paix et prospérité, et dans l'autre une récompence éternelle. Sache donc tous les fidèles du Christ, que les Saxons, indomptable nos ancêtres par l'obstination de leur perfidie, et si longtem rebelles à Dieu et à nous, jusqu'à ce que nous les ayons vain par sa force et non par la nôtre, et que, par sa miséricorde no les ayons amenés à la grâce du baptême, nous les rendon leur antique liberté, les déchargeons de tous les tributs qu

[1] Labbe, t. VI, p. 1769.

Digitized by Google

nous doivent ; et pour l'amour de Celui qui nous a donné la victoire, nous les lui déclarons dévotement tributaires et sujets, savoir : comme ils ont refusé jusqu'à présent de porter le joug de notre puissance, maintenant qu'ils sont vaincus et par les armes et par la foi, ils paieront à Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ et à ses prêtres, la dîme de tous leurs bestiaux, fruits et cultures.

« En conséquence, réduisant tout leur pays en province, suivant l'ancien usage des Romains, et le partageant entre les évêques, nous avons offert, en action de grâces au Christ et à saint Pierre, la partie septentrionale, qui est abondante en poissons et propre à nourrir des bestiaux, et nous y avons établi une église et une chaire épiscopale au lieu nommé Brême. Nous avons soumis à ce diocèse dix cantons, dont nous avons changé les noms et les divisions anciennes, et les avons réduits à deux provinces nommées Vigmode et Lorgoe.

« Pour la construction de cette église, nous avons donné soixante et dix manses avec leurs habitants, outre les dîmes de toute la province. De plus, par l'ordre du Souverain Pontife et Pape universel Adrien, et le conseil de Lul, évêque de Mayence, et de tous les pontifes qui y ont été présents, nous avons, devant Dieu et ses Saints, confié cette même église de Brême à Willehade, homme de sainte vie, et nous l'avons fait consacrer évêque, pour établir cette nouvelle église suivant l'ordre canonique. Or, il nous a représenté qu'à cause des incursions des barbares et des divers accidents ordinaires en ce pays, ce diocèse ne peut suffire pour l'entretien des serviteurs de Dieu qui y travaillent. C'est pourquoi, puisque Dieu a ouvert la porte à la foi chez les Frisons aussi bien que chez les Saxons, nous donnons à l'Église de Brême la partie de Frise qui est voisine de la Saxe ; et, de peur qu'à l'avenir quelqu'un n'usurpe sur ce diocèse, nous en avons fait marquer les bornes. » Vient ensuite la circonscription détaillée de cette partie de la Frise. Charlemagne termine le diplôme par ces mots : « Et afin que, par la protection du Seigneur, l'autorité de cette donation et circonscription demeure inébranlable dans nos temps et les temps à venir, nous

Digitized by Google

l'avons souscrite de notre propre main et fait sceller par l'im pression de notre anneau [1]. »

C'est avec cette humilité et cette reconnaissance envers Dieu avec ce dévouement envers son Église, que parle et agit par tout le conquérant Charlemagne. Par un autre acte du 28 septembre de la même année, il établit un seigneur, nomm Trutman, comte de Saxe, pour rendre une exacte justice à ce peuples.

Saint Willehade, après son sacre, se sentit animé d'une nou velle ardeur pour le salut des âmes et pour sa propre sanctifi cation. Dès sa jeunesse, il avait observé une grande abstinence ne buvant ni vin, ni rien qui pût enivrer; ne mangeant ni chair ni lait, ni poisson. Toutefois, à la fin de sa vie, le Pape Adrien lui ordonna de manger du poisson, à cause de ses fréquente maladies. Il fondait en larmes pendant la célébration de la mess qu'il disait habituellement tous les jours, à moins qu'il ne lu survînt quelque empêchement extraordinaire. La lecture de livres saints, et la méditation de la loi du Seigneur faisaient se délices. Il avait coutume de réciter chaque jour le psautier tou entier, et souvent même plusieurs fois par jour. Il dédia son l'invocation de saint Pierre, apôtre, la cathédrale qu'il fit bâtir On ne pouvait, dans sa vieillesse même, lui faire interrompr ses fonctions ni l'engager à modérer son zèle pour la mortifi cation. Lorsqu'il était au lit de la mort, un de ses disciples lu dit en pleurant : « N'abandonnez pas sitôt votre troupeau ; vou le laisseriez exposé à la fureur des loups. Eh quoi ! répondit l Saint, vous voulez m'empêcher d'aller à Dieu ! Je recommande mon troupeau à Celui qui m'en a confié la garde, et qui par sa miséricorde saura le défendre. » Il mourut dans un village de la Frise, rppelé Blekensée, aujourd'hui Plexem. On porta son corps à Brême, et il fut enterré dans la cathédrale. Il rempli pendant trente-cinq ans les fonctions de missionnaire, et fu évêque pendant deux ans, trois mois et vingt-six jours. I s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. Saint Anschaire

[1] Baluz., t. I, p. 245 250.

Digitized by Google

son troisième successeur, et premier archevêque de Hambourg, le mit au nombre des Saints par l'autorité du Pape, et fit une translation solennelle de ses reliques.

(ROHRBACHER.)

SAINT MAUR,

ÉVÊQUE DE VERDUN.

Saint Saintin, premier évêque de Verdun, eut pour successeur saint Maur qui avant d'être élevé sur ce siége, avait longtemps vécu dans un ermitage dédié à saint Jean-Baptiste et à saint Jean l'Évangéliste. Il voulut y être enterré, et des miracles honorèrent sa sépulture. On éleva sur sa tombe une chapelle qui fut ruinée par Attila, et au VIe siècle, remplacée par une église. Alors les reliques de saint Maur furent partagées entre plusieurs sanctuaires.

Un des successeurs du saint évêque Maur fut saint Madalvé, qui siégea sous Charles-Martel et sous Charlemagne. Il fit un pèlerinage en Orient, en rapporta beaucoup de reliques et en enrichit sa cathédrale, qu'il fit rebâtir, car en son absence elle avait été brûlée. Ces reliques, qui n'ont pas toutes été dispersées, ont été illustrées de plusieurs miracles.

Saint Madalvé était honoré autrefois le même jour que saint Maur ou le lendemain. Dans la suite on a mis sa fête au 4 octobre.

SAINTE ORICULE ET SAINTE BASILISSE,

VIERGES ET MARTYRES.

On fête chez les Bretons, le 8 novembre, la mémoire de deux jeunes sœurs, Oricule et Basilisse, qui, nées en Bretagne, dans le voisinage de Rennes, s'étaient consacrées à Dieu et menaient la vie des vierges. Elles furent massacrées dans une des irruptions des Barbares du Nord, au IVe ou au Ve siècle.

SAINT CLAIR,

PRÊTRE.

Clair naquit au IVe siècle, de parents distingués dans le monde par leur naissance et leurs richesses ; mais Dieu lui fit

Digitized by Google

la grâce de renoncer à tout pour ne chercher que la gloire e les biens du Ciel. La réputation de saint Martin attira auprès d lui le jeune Clair, qui se forma à la piété dans le célèbre mo nastère de Marmoutiers. Le saint Évêque de Tours, ayan remarqué en lui toutes les qualités que Dieu demande de se ministres, l'éleva au sacerdoce, et saint Sulpice-Sévère, qui l connu très-particulièrement, dit qu'il parvint en peu de temp à un très-haut degré de perfection.

Clair bâtit un petit hospice pour lui, assez près du monastèr de Saint-Martin ; il y reçut plusieurs des Frères. On y vit entr autres, un jeune homme appelé Anatole, en qui l'on apercevai tous les dehors d'un bon religieux, mais qui nourrissait dan son cœur tous les sentiments de la plus vile hypocrisie. Il n laissa paraître d'abord que ce qui pouvait persuader les autre de son humilité et de l'innocence de sa vie. Mais quand il cru avoir acquis assez de réputation et de crédit, il commença à s donner pour un homme particulièrement favorisé de Dieu, qu voulait bien se communiquer à son serviteur par des révéla tions. Il se prétendit en commerce avec les Anges ; les esprit célestes, disait-il, venaient souvent le visiter et converser fami lièrement avec lui. Les religieux sensés se moquèrent de se révélations, mais il eut pour lui les simples, qui ne doutèren point qu'il ne fût un grand prophète et qu'il n'eût avec Dieu u commerce extraordinaire. Clair fut de ceux qui ne donnèren pas dans l'illusion ; il déclara nettement au prétendu prophèt qu'il le regardait comme un fourbe, s'il n'était pas un vision naire. Anatole le menaça de toute la colère de Dieu s'il s'obsti nait à rester dans l'incrédulité ; mais voyant que de pareille menaces ne faisaient aucune impression sur Clair, et qu'il con tinuait de prémunir les autres contre ses impostures, il dit u jour en présence de tous ses frères : — Cette nuit, Dieu doi m'envoyer du ciel une robe blanche ; vous m'en verrez revêt marcher au milieu de vous.

Tout le monde était attentif à ce qui allait arriver : sur le mi nuit on entendit un grand bruit, et la cellule d'Anatole paru en feu. Quand tout fut calme, Anatole appela l'un des frère

Digitized by Google

nommé Sabat, et lui montra la robe dont il avait parlé. Sabat, étonné, avertit tous les autres qui accoururent à la cellule ; Clair y rendit aussi ; chacun toucha la robe : on la trouva très-belle et d'un blanc admirable ; elle parut même à plusieurs d'une étoffe extraordinaire et surnaturelle. Clair, qui s'aperçut de la disposition des esprits, dit à sa communauté qu'il fallait prier Dieu pour découvrir la vérité ; le reste de la nuit se passa à réciter des hymnes et à chanter des psaumes. Quand le jour fut venu, il prit Anatole par la main, et voulut le mener à saint Martin ; mais l'hypocrite, résistant de toute sa force, se mit à crier qu'on lui avait défendu de se montrer à saint Martin. La crainte qu'il eut d'être confondu par ce grand serviteur de Dieu mit fin à ses impostures ; et il ne fut plus question de robe ni de révélation.

Clair, ayant toujours suivi avec zèle, avec exactitude et avec fidélité les conseils de saint Martin, son maître, le précéda de quelques jours dans la céleste Patrie, par une mort digne de la sainteté de sa vie. C'est Sulpice Sévère, son ami, qui a laissé écrit ce que l'on connaît de ce saint prêtre.

SAINT DEUSDEDIT,

PAPE.

Saint Deusdedit succéda en 614 à Boniface IV. Sa science et ses vertus lui donnèrent de l'éclat. Sa charité pour les malades et les êtres souffrants le signala plus encore. On rapporte dans sa Vie qu'un jour il guérit un lépreux en l'embrassant. Il est le premier Pape qui ait donné des Bulles scellées en plomb. Son règne dura trois ans moins cinq jours. Dieu l'appela à lui le 7 novembre 617, et on vénère sa mémoire le lendemain.

SAINT KÉBIUS,

ÉVÊQUE.

Il naquit dans la Petite-Bretagne vers 410, et fut le plus jeune fils de saint Salomon Ier, roi de l'Armorique, et d'Oren, son épouse.

Il consacra vingt années consécutives aux sciences, aux lettres

Digitized by Google

et aux arts libéraux, dans son pays, qu'il porta ainsi par exemple à l'amour et à la culture de toutes les connaissa

En s'appliquant si constamment à s'instruire, il eut en le plus grand soin de se sanctifier.

Après tant d'années d'études et de pieux exercices, il se dit auprès de saint Hilaire d'Arles, pour se perfectionner. tant de progrès et tant de bien, que l'illustre prélat le s Évêque.

Après un séjour d'un demi-siècle, tout plein de bonnes vres, il sortit d'Arles et se retira dans la Grande-Breta patrie de ses ancêtres. Il se rendit à Ménévie, d'où il pas Irlande, édifiant et semant les bienfaits dans tous les lieux parcourait. Une île de l'Hibernie lui servit de retraite pe quatre ans : mais il n'y resta pas oisif. Il y bâtit une égli ranima tellement la ferveur, que de nombreux disciples s chèrent à lui et le suivirent dans l'île d'Anglesey où il ter saintement sa longue et glorieuse carrière. C'est ainsi que tant détaché des biens du temps, pour être tout entier au vice de Dieu et du prochain, il conquit une couronne durable que celles de la terre. (De Garai

SAINT GRÉGOIRE,

ABBÉ DE NOTRE-DAME-DES-ERMITES.

Grégoire, né en Angleterre au commencement du x^e^ si était fils d'Alfred-le-Grand, et il avait pour frères Athes Edmond, qui devaient succéder à leur père. Pour lui, il v se donner tout à Dieu. Son père le maria, mais les deux é se trouvèrent d'accord pour garder la continence. La jeun se réfugia dans un monastère, et Grégoire partit pour R où il prit l'habit religieux dans le couvent du Mont-Cœli y vécut assez longtemps, pratiquant avec zèle les vertu mènent à la sainteté. Un jour, dit son histoire, un An inspira d'aller visiter Einsiedeln, appelé vulgairement N Dame-des-Ermites. Il partit en l'année 949 et gagna ce p nage célèbre. On croit qu'il avait alors quarante ans. Il fut avec une grande bienveillance par le bienheureux Évrard

Digitized by Google

vécut heureux sous le patronage de la très-sainte Vierge et dans sa maison. Huit ans après, Evrard s'en alla au ciel. Le bienheureux Thietland, qui lui succéda, eut pareillement de constants égards pour ce fils de roi qui avait quitté le monde pour être à Dieu. En 960, Thietland, qui vieillissait, s'adjoignit Grégoire pour l'administration du monastère et lui-même mourut à son tour en 963.

Alors Grégoire fut élu abbé d'Einsiedeln. Lorsque l'empereur d'Allemagne, Othon Ier, apprit que le prince Grégoire, qui était parent de sa femme, était abbé de Notre-Dame-des-Ermites, il combla de grands biens et de grands priviléges à ce monastère, donna à son abbé la dignité de prince du Saint-Empire, et alla lui-même le visiter en pompe. Othon II lui continua les faveurs de son père.

Plusieurs Saints brillaient autour de Grégoire, et les évêques le demandaient assez souvent de ses religieux pour gouverner leurs abbayes. Ce saint religieux avait toujours été humble. Il mourut presque centenaire en 996, et plusieurs miracles illustrèrent sa tombe. On l'honore à Einsiedeln le 8 novembre.

SAINT GODEFROI,

ÉVÊQUE D'AMIENS.

Saint Godefroi vint au monde vers l'an 1066, au bourg de Vaucourt, dans le Soissonnais. Ses parents étaient nobles, et fut offert à Dieu, dès l'âge de cinq ans, dans le monastère de Saint-Quentin, près de Péronne, pour être élevé par l'abbé Godefroi son parrain. Quand il eut vingt-cinq ans, l'abbé le fit donner prêtre par Ratbod, évêque de Noyon, et ensuite il fut choisi par les évêques de la province pour être abbé de Nogent-sous-Couci. Godefroi résista longtemps, alléguant sa grande jeunesse et son incapacité ; mais son abbé le conduisit à Laon, où il reçut la bénédiction abbatiale.

Il trouva la communauté de Nogent réduite à un très-petit nombre de moines, et dans un état pitoyable. La bonne discipline qu'il y rétablit, et les réparations qu'il fit aux bâtiments, attirèrent un grand nombre de sujets qui venaient vivre sous

Digitized by Google

sa conduite. Godefroi ne songeait qu'à maintenir le bon
dans sa communauté, lorsqu'il fut choisi par le clerg
l'église d'Amiens, pour remplir le siége épiscopal de cette
Ce fut alors que l'humilité de notre Saint eut de rudes as
à soutenir. A la première nouvelle qu'il en reçut, il voulut
fuir. On l'arrêta, et, malgré toutes ses résistances, il fut
par l'archevêque de Reims. Dans cette place éminente, o
vit donner de rares exemples de vertu, de zèle, de désint
sement, de charité, de patience et d'humilité. Dans le cour
visites qu'il fit de son diocèse, il voulut aller à l'abbay
Saint-Waléry. Il eut de grands démêlés avec les moines
couvent, au sujet de quelques cérémonies que notre Saint
faites dans leur église, et dont ils lui disputaient le droit.
faire devint sérieuse et fut portée devant les évêques asse
à Reims, et ensuite au Pape. Godefroi entreprit le voya
Rome pour défendre ses droits; mais en y arrivant, il t
la plupart des personnes gagnées, soit par les présent
moines, soit par leurs fausses imputations. Mais la bonté
cause du saint Évêque fut enfin reconnue, et les m
qui d'abord avaient été triomphants, furent confondu
retour dans son diocèse, il reprit, avec plus de ferveu
jamais, sa manière de vivre édifiante et laborieuse.

Les bourgeois d'Amiens ayant obtenu du roi le droit de
mune[1], à l'exemple de ceux de Laon, l'évêque en favorisa
blissement. Mais Enguerrand, comte de la ville, voyant
nuer par là ses anciens droits, s'y opposa comme à une
lion et attaqua les bourgeois à main armée. Ils le chassèr
la ville et lui firent la guerre, soutenus par l'évêque et
vidame; mais, ayant été abandonnés par Thomas de
qu'ils avaient appelé à leur secours, ils ne purent se mai

Godefroi ne pouvant donc plus souffrir les désordres do
diocèse était agité, résolut de tout quitter, et, ayant ouï
de la sainte vie des Ermites de la Chartreuse, il s'y
Guignes, homme distingué par sa science et par sa ver

[1] *Hist. ecclésiast.*, t. XIV, liv. LXVI.

Digitized by Google

était alors prieur. Quand il vit la sainte simplicité du prélat, il en rendit grâces à Dieu, et l'aurait aussitôt reçu dans sa communauté, s'il n'avait craint que le Pape, l'archevêque de Reims et les autres évêques de France ne l'eussent obligé d'en sortir. Il lui donna toutefois une cellule, où le saint Évêque, ravi de se trouver en liberté, s'appliquait à tous les exercices spirituels, avec la même ferveur que s'il n'eût fait que commencer de se donner à Dieu.

Cependant Conon, évêque de Palestrina, cardinal et légat du Pape, tint un concile à Beauvais, avec les archevêques de Reims, de Bourges et de Sens et leurs suffragants, le 6 décembre 1114. A ce concile se présentèrent des députés d'Amiens, se plaignant que leur évêque les avait abandonnés. Il vint aussi des députés de la part de Godefroi, avec des lettres par lesquelles il déclarait qu'il avait renoncé à l'évêché et exhortait ses diocésains à chercher un autre pasteur, assurant qu'il ne reviendrait point, et qu'il se sentait incapable des fonctions de l'épiscopat ; qu'à la vérité il les avait instruits par ses discours, mais qu'il les avait perdus par son mauvais exemple. Cette lettre toucha les évêques du concile, et ils remirent à délibérer sur cette affaire dans le concile qu'ils devaient tenir à Soissons, à l'Épiphanie de l'année suivante 1115.

A ce concile furent appelés, par ordre du roi, Henri, abbé de Saint-Quentin, où Godefroi avait été élevé dès l'enfance, et Hubert, moine de Clugny, homme de grande autorité. Ils furent envoyés aux Frères de la Chartreuse, pour les prier et leur ordonner de renvoyer au plus tôt l'évêque Godefroi à son siège. Les Pères du concile lui écrivirent aussi à lui-même, lui représentant qu'il n'avait pas dû quitter son troupeau sous prétexte de sa perfection particulière. Godefroi ayant reçu cette lettre fut sensiblement affligé et se jeta aux pieds des Chartreux, les priant avec larmes de ne pas souffrir qu'on l'arrachât d'avec eux. Ils pleuraient de leur côté, et ne laissaient pas de le consoler ; mais, ne pouvant résister à l'autorité du roi et des évêques, ils le renvoyèrent en paix. Godefroi sortant de la Chartreuse, se retournait souvent pour la regarder, les yeux

Digitized by Google

baignés de larmes, plaignant son malheur de n'avoir pu y f
ses jours. Il fut reçu dans sa ville épiscopale comme ét
extrêmement désiré ; mais il ne vécut guère depuis son ret
et, comme il allait à Reims, il tomba malade à Soissons, c
mourut le 8 novembre 1115, dans l'abbaye de Saint-Crespin
il fut enterré. L'Église honore sa mémoire le jour de sa m

LE BIENHEUREUX JEAN DUNS SCOT,

FRÈRE MINEUR.

Le vénérable Jean Duns, plus connu sous le nom de Sc
naquit en Irlande, en 1274. Il s'appliqua de bonne heure à
tude des belles-lettres. Mais voyant qu'il n'y avançait point
s'en affligea sincèrement et s'adressant à la très-sainte Vier
il la supplia, les larmes aux yeux, de vouloir bien obtenir
Seigneur qu'il daignât éclairer son esprit.

L'usage qu'il se proposait de faire des sciences qu'il dési
acquérir était trop légitime pour que sa demande ne fût p
écoutée ; il se trouva subitement une si merveilleuse facili
apprendre que ses progrès tenaient du prodige.

On ne sait pas précisément l'époque à laquelle il embra
l'ordre de Saint-François : il devait être encore fort jeune
eut pour maître dans ses études, Frère Guillaume Varron,
des plus habiles religieux de ce temps-là. Il paraît qu'il pr
avantageusement de ses leçons, car Guillaume Varron, ay
été appelé à Paris pour y enseigner la philosophie, Jean
succéda dans sa chaire à Oxford. Sa réputation lui attira b
tôt une multitude d'écoliers, que Pitzeres fait monter à tr
mille. Ce fut néanmoins à Oxford, au milieu des embarra
l'enseignement public, qu'il composa son excellent ouvr
sur le Maître des Sentences. On n'avait point encore traité
matières théologiques avec autant de clarté et de naturel.
ne s'assujettit dans cet ouvrage aux opinions d'aucuns de c
qui l'avaient précédé. il se contenta de les examiner, de les
précier et de les réfuter avec autant de solidité que de mo
tie. Il combattit les raisonnements de saint Thomas sans ce

Digitized by Google

être l'admirateur des sublimes vertus de ce grand homme. Quoique Jean Duns fût l'inventeur de sa méthode, il sût si bien ménager son esprit et sa plume, qu'il ne lui est jamais arrivé de rien hasarder de contraire aux maximes constantes du Christianisme ; et les critiques les plus décidées n'ont pu trouver dans ses écrits aucune proposition qui répugnât à quelque article que ce soit de la foi catholique.

C'est la pureté reconnue de sa doctrine qui engagea les Inquisiteurs de Rome, en l'an 1620, d'ordonner aux examens des Ordres de respecter les opinions de Scot, pourvu qu'ils s'assurassent qu'elles sont vraiment de lui.

Après qu'il eût pris ses degrés et reçu le bonnet de docteur en théologie, le chapitre des Franciscains, qui se tint à Toulouse en 1306, le nomma pour enseigner au couvent de Paris. Ce fut alors qu'il soutint publiquement la Conception immaculée de la très-sainte Vierge, en présence de l'évêque de Paris et des Légats du Pape. On lui proposa, à ce sujet, deux cents arguments : Jean Duns les répéta par ordre, et y répondit avec tant de facilité et de supériorité, que l'Assemblée fut ravie d'étonnement et qu'on lui décerna le titre de *Docteur subtil.*

Cependant son opinion jeta de profondes racines parmi les savants, et il sut si bien persuader les esprits, que l'Université de Paris, ce corps respectable par ses lumières, et qui apporte tant de maturité dans ses décisions, surtout lorsqu'elles intéressent la Religion, fit un décret portant qu'à l'avenir nul ne serait admis au nombre de ses membres sans le serment préalable de soutenir la Conception immaculée de la Mère du Sauveur. Elle ajouta à ce décret, que tous les ans, à perpétuité, la fête en serait solennellement célébrée.

Tandis que Jean Duns enseignait à Paris, et un jour qu'il se promenait avec ses écoliers au Pré-aux-Clercs, il reçut des ordres du général qui l'appelaient à Cologne. La prompte obéissance qui l'animait ne lui permit pas même de retourner au couvent, quelque instance qu'on lui fit. Il partit donc incontinent, et le clergé et les magistrats de Cologne instruits de son arrivée, et voulant donner des marques de la satisfaction qu'ils

Digitized by Google

attendaient de cet illustre personnage, vinrent en grande po
le recevoir, et le conduisirent à son couvent.

Scot, non-seulement enseigna avec succès dans Colo
mais il y combattit plusieurs hérétiques et les confondit p
force de sa doctrine. Il y soutint aussi, avec son zèle ordin
la Conception immaculée de la très-sainte Vierge, et parv
y établir cette pieuse opinion.

Enfin, après avoir employé une vie, très-bornée dans
cours, à la prédication, à l'enseignement public et à la co
sition de divers ouvrages, qui ont servi à éclairer les vérit
la Religion, à fixer les matières théologiques, et à corrige
mœurs, cet habile et pieux Religieux mourut à Cologne
novembre 1308, à l'âge de trente-quatre ans. Il fut enterr
devant du maître-autel, dans le milieu du chœur de l'égliss
Franciscains, et l'on mit une plaque de cuivre sur sa to
pour la distinguer au besoin.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS XIMENÈS DE CISNÉRO

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE.

Le bienheureux François Ximenès naquit à Tordélag
ville d'Espagne, en l'an 1457, sous le règne de Jean II, c
pour père Alphonse Ximenès de Cisnéros, et pour mère M
de la Torre.

Quand les grands talents et des grandes vertus se rencon
dans des personnes d'une condition distinguée, ils sem
former un exemple plus frappant, et devenir plus prop
donner une certaine émulation. Sans cela nous n'observe
pas qu'Alphonse Ximenès était un gentilhomme d'extra
issu en ligne directe de Gonzalès Ximenès de Cisnéros,
nommé le Bon, qui avait suivi avec honneur la professio
armes, et qui fut chevalier d'un ordre militaire qu'Alphon
avait institué pour récompenser les services de sa noblesse

Marine de son côté ne le cédait en rien pour sa noble
Alphonse, père de notre cardinal, puisqu'elle était fille
chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques, de l'ancienne mais
la Torre. La fortune n'ayant pas été favorable à Alp

Digitized by Google

Ximenès, il fut obligé d'accepter la charge de collecteur des décimes, qui lui fit abandonner Cisnéros, qui est un lieu du royaume de Léon, où sa famille florissait depuis longtemps, pour venir s'établir à Tordelaguna, où il se maria et où naquit François Ximenès, qui reçut le nom de Gonzalès au Baptême, en mémoire du guerrier dont nous venons de parler.

Ximenès reçut une éducation chrétienne et convenable à sa naissance. Ayant fait ses humanités à Alcala-de-Henarès, il passa à Salamanque, où il étudia le droit civil et canonique, et s'y appliqua avec tant de succès, qu'il se trouva bientôt en état de l'enseigner lui-même. Ses parents, peu fortunés, souhaitaient qu'il eût de l'inclination pour l'état ecclésiastique. De son côté, Ximenès était dans le dessein de se consacrer à Dieu, et pour se mettre plus à portée de l'exécuter, il fit un cours de théologie sous Roa, l'un des plus célèbres docteurs de son temps.

La situation gênée de sa famille le détermina à se rendre à Rome : il fut volé deux fois en chemin, et contraint de s'arrêter à Aix, en Provence ; d'où cependant il reprit son voyage, par les secours d'un de ses compagnons d'études appelé Brunet.

Ximenès fut pourvu à Rome de l'office d'avocat consistorial : il s'en occupa quelque temps, jusqu'à ce que la mort de son père, qui laissait sa mère et ses frères dans l'embarras, le rappelât en Espagne, n'ayant d'autre ressource qu'une expectative pour le premier bénéfice vaquant dans son pays.

A son arrivée, l'archiprêtre d'Ucéda mourut, et Ximenès se saisit du bénéfice qui était d'un revenu médiocre mais d'une juridiction fort étendue, et d'autant plus à sa convenance qu'elle renfermait le lieu de sa naissance. Cette démarche devint une source de désagréments pour lui, car Alphonse Carillo, alors archevêque de Tolède, qui avait pourvu un de ses aumôniers du même bénéfice, résolut non-seulement de le déposséder, mais le fit enfermer dans une tour du château d'Ucéda, où il fut fort maltraité. Ce fut dans cette prison qu'un prêtre qui y était aussi détenu, donna à Ximenès des présages de son élé-

Digitized by Google

vation future, et ce fut aussi dans cette même tour qu'ap
leur accomplissement, il serra les grandes sommes qu'il des
nait à l'expédition d'Afrique.

Ximenès tint ferme tant qu'il fut prisonnier ; mais quand
se vit libre et paisible possesseur de son archiprêtré, il le p
muta contre la grande chapellenie de l'Église de Siguença.

Sa conduite et ses connaissances lui attirèrent bientôt da
cette dernière ville l'estime des honnêtes gens et la recherc
des savants. Il se lia surtout avec l'archidiacre d'Almaçan, Je
Lopès de Médina, et lui inspira le dessein de fonder à Siguer
une université qui, en excitant l'émulation, donna lieu
d'autres établissements semblables et qui, dissipant l'ignora
et la barbarie où l'Espagne était plongée, préparèrent
grande révolution qui délivra le royaume du joug odieux
infidèles.

A mesure que Ximenès avançait dans la connaissance de
religion, il regrettait le temps qu'il avait consumé à d'aut
études : il disait souvent qu'il troquerait volontiers tout
qu'il savait de droit pour l'éclaircissement d'un passage
Saintes Écritures. La science du droit canonique lui fut né
moins utile, car alors Pedro Gonçales de Mendoza, cardi
évêque de Siguença, dont il s'était acquis la confiance,
nomma son vicaire général, et le mit à la tête de son diocè
et sur ces entrefaites, en 1483, le comte de Cifuentes ayant
fait prisonnier par les Maures, auprès de Malaga, Ximenès
prié de sa part, de vouloir bien prendre soin de sa maison
de ses revenus, tant que durerait sa captivité.

Ces avantages préliminaires, qui lui procuraient un rev
de trois mille ducats, loin d'attirer Ximenès au monde, fo
flaient son penchant pour la retraite et pour l'étude et
prière, dont les affaires l'éloignaient. Il ne s'en rapporta pa
lui seul sur le choix d'un état ; il consulta ses amis, qui appr
vèrent sa résolution après l'avoir combattue.

Dès qu'il eut réglé les affaires de sa famille, il prit l'habi
Saint-François au couvent de Saint-Jean de Tolède. Il l'a
préféré sur la réputation de sa régularité. Il fut le pren

Digitized by Google

novice qu'on y reçut, et contribua beaucoup à y maintenir l'exacte observance, par les exemples qu'il y donna de sa soumission à la règle.

A sa profession, Ximenès prit le nom de François, par respect et par amour pour le saint Fondateur de l'Institut qu'il venait d'embrasser, et il s'appliqua à imiter ses vertus autant qu'il lui fut possible. Le bruit de sa piété perça bientôt, et, comme on connaissait déjà sa prudence et la pureté de sa doctrine, il se vit interrompu par un grand nombre de personnes, qui venaient lui proposer leurs difficultés, ou lui demander des règles de conduite. Les distractions où le jetaient ces fréquentes visites lui firent obtenir la permission de passer dans quelque lieu plus favorable au recueillement, et on l'envoya au couvent appelé le Castagnar, près de Tolède, mais situé dans une solitude très-propre à la méditation.

Ce fut dans le silence de cette maison que Ximenès se livra tout entier aux exercices religieux qui faisaient ses délices : la prière, les mortifications succédaient à ses devoirs de règle ; il prenait peu de sommeil, jeûnait continuellement, se donnait de sanglantes disciplines, portait un rude cilice et s'enfonçait dans un bois voisin, où à genoux ou même prosterné contre terre, il méditait pendant des jours entiers sur la Sainte Écriture.

Du couvent de Castagnar, Ximenès passa à celui de Salceda, maison isolée comme la première. Le plaisir qu'il goûtait dans ses austérités, le convainquit de leur efficacité ; il y en ajouta de nouvelles, se priva de vin et réduisit sa nourriture aux seuls légumes.

Il n'avait quitté le monde que pour se débarrasser de tout autre soin que de celui de son salut ; mais ses Frères de Salceda, édifiés par ses vertus, l'élurent gardien tout d'une voix. Malgré sa répugnance, il se rendit au vœu général, et pour ne point affaiblir en lui la vertu d'humilité dont il faisait le plus grand cas, il s'occupa des plus vils emplois de la communauté, et sans négliger rien de la vie intérieure, il s'acquitta avec autant de prudence que de charité des détails extérieurs attachés à sa place. Pour maintenir ses Frères dans le bon ordre,

Digitized by Google

il donnait l'exemple, et sachant le danger qu'il y a de tr exiger, il ne montra souvent moins d'austérité, qu'afin de point affliger ceux qui n'y pourraient pas atteindre.

Le cardinal de Mendoza devenu archevêque de Tolède, n'av vu qu'avec regret la retraite de Ximenès, il ne pensait qu'un homme doué de tant de piété et de talents, dût mer une vie si cachée. Une occasion se présenta, et ce zélé prot teur du mérite la saisit. La reine Isabelle le consulta sur choix d'un confesseur. Cette princesse joignant à beaucoup piété une extrême délicatesse de conscience, communiquai ses directeurs, outre ses secrets personnels, plusieurs cho qui avaient trait au gouvernement de ses États, il conver donc qu'elle fût entre les mains d'un confesseur égalem éclairé sur les matières du salut et sur celles de la politique qui pût la diriger sûrement dans tous les cas. Mendoza n'hé point à lui proposer Ximenès : il le connaissait aussi intellig dans les affaires spirituelles qu'habile dans celles du monde l'attira auprès de lui, en fit l'éloge à la princesse, et quand l'eut entendu durant quelques moments, elle trouva qu'il é bien au-dessus de l'éloge que le cardinal lui en avait fait.

Dieu, qui dispose de tout, fit vaincre à Ximenès l'éloig ment qu'il avait pour les emplois qui l'arrachaient à la retrai il n'accepta cependant la place qui lui était offerte qu'à co tion de ne point habiter à la cour, et de n'y venir que lors la nécessité l'y appellerait.

Pierre Martyr observe que Ximenès parut à la cour d pagne avec un visage, un habit et un air qui marquaient l'a térité de sa vie, et que les courtisans le regardèrent comme de ces anciens pénitents de la Thébaïde.

Son nouvel emploi ne changea rien à sa manière de vi Le chapitre de son Ordre l'ayant dans ces circonstances élu vincial de la province de Burgos, il en visita les couven pied, demandant l'aumône, accompagné d'un seul Religie donnant partout des exemples capables d'entretenir l'ob vance dans sa vigueur, et de rétablir ce que le relâchement s'était lors introduit, avait pu détruire.

Digitized by Google

Dans le cours de ses visites, se trouvant à Gibraltar et se rappelant que saint François avait inutilement tenté de passer en Afrique pour y annoncer l'Évangile et y gagner la palme du martyre, il se sentit mû d'un désir semblable, mais des ordres de la reine le rappelèrent à la cour. Cette princesse, qui lui avait donné sa confiance et l'avait fait dépositaire de tous ses secrets, ne pouvait se passer longtemps de sa présence.

Les rois catholiques avaient essayé à diverses reprises la réforme de tous les Ordres religieux de leurs États; des difficultés toujours renaissantes avaient fait échouer ce projet : Ximenès le crut digne de lui, le reprit, et son zèle, sa patience et sa dextérité, aidés du pouvoir souverain, l'exécutèrent. Pour en venir à bout, il n'employa que deux moyens : ce fut d'accorder toute protection à ceux qui s'étaient maintenus dans l'exacte régularité de leur institut, et d'intimider les auteurs ou les complices du désordre.

Il y avait environ deux ans que Ximenès dirigeait la reine et les plus importantes affaires du gouvernement, avec l'applaudissement de tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens à la cour et dans les diverses conditions : son inflexible fermeté dans les choses équitables, son aversion pour le vice et les vicieux, le faisaient estimer de tous les amateurs de la justice et de la vertu. On savait qu'il avait en abomination cette politique impie qui appelle bon tout ce qui lui est utile, et que sa règle pour juger les actions était l'Évangile.

Les choses en étaient là quand le cardinal Mendoza vint à mourir, laissant vacant l'archevêché de Tolède, non-seulement le premier du royaume d'Espagne, mais peut-être de l'Europe, par les dignités de primat, etc., par ses grandes richesses, mais encore par l'influence qu'il donne à ceux qui le possèdent dans les affaires du cabinet. Avant que d'expirer, Mendoza avait recommandé aux rois catholiques de ne nommer à son siége qu'un sujet capable et sûr; quelques-uns disent même qu'il leur avait désigné Ximenès.

Ils profitèrent de son conseil; mais Ximenès qui ne se prêtait déjà qu'avec peine aux emplois dont il était revêtu, était

Digitized by Google

bien éloigné d'ambitionner l'archevêché de Tolède. Il fit plu
car étant consulté sur ce point, il donna sa voix à Jean
Velascar, Religieux de Saint-François, d'une piété éminente
allié aux premières familles de l'État. Isabelle avait approu
ce choix ; mais des raisons particulières l'ayant fait changer
sentiment, elle nomma son confesseur au siége de Tolède,
en demanda les bulles aussitôt à Rome.

Le vendredi saint de l'an 1495, Isabelle appela Ximen
auprès d'elle, et après quelques discours vagues, elle lui d
en lui remettant les bulles : « Mon Père, voyez ce que man
Sa Sainteté par ces lettres. » Il les prit avec respect, et ayant
la suscription : « A notre vénérable Frère François Ximenès
Cisnéros, élu archevêque de Tolède, » il sentit quelque ém
tion, et, remettant à la reine le paquet sans le décachete
« Madame, lui dit-il, ces lettres-là ne s'adressent pas à moi
et il sortit. Il fit plus : il quitta le séjour de Tolède pour
retirer au monastère de l'Espérance.

Ximenès avait trop de génie et d'activité pour craindre
travail : c'étaient les honneurs qu'il fuyait, et pour se disculp
d'accepter l'archevêché de Tolède, il mit tout en usage. Apr
six mois de résistance, il fut enfin obligé d'obéir au Souvera
Pontife, et il fut sacré à Tarazona, en présence du roi et de
reine, dans l'église et le jour de l'octave de la fête de sai
François, le 11 octobre 1495.

A peine avait-il pris possession de son siége, qu'un br
courut qu'on allait en distraire une portion des revenus, po
être employée à des usages civils : Ximenès fit voir en ce
circonstance que la faveur et les honneurs dont on le co
blait, ne pouvaient altérer son intégrité, et qu'il est possil
d'être au rang des courtisans, sans donner entrée dans s
cœur à cette lâche complaisance qui fait trahir les premi
devoirs. Il déclara donc qu'il ne souffrirait jamais qu'on t
châ à un bien destiné à la nourriture des pauvres, ajouta
que l'essentiel était de n'en confier l'administration qu'à
économes prudents, et qu'alors il fallait s'en rapporter à e
sur la distribution.

Digitized by Google

« Les rois catholiques, dit Fléchier, ne s'offensèrent pas de cette générosité, et regardèrent comme une grâce qu'il voulût recevoir le premier bénéfice de leur royaume, tant le mépris des honneurs et des biens du monde est vénérable au monde même, quand il est sincère et véritable [1]. »

En effet la conduite du nouvel archevêque fit bien voir qu'aucun motif humain n'était entré dans la résistance qu'il se proposait de faire. Il ne s'appliqua des immenses revenus de son archevêché, que ce qui était nécessaire pour son entretien, et celui de dix religieux, avec lesquels il vivait dans son palais, comme il eût fait dans son couvent, sans tapisseries, sans vaisselle d'argent, sans autre équipage qu'une mule. Sa table était frugale, une lecture pieuse remplissait l'intervalle du repas, l'office se récitait exactement; en un mot toute la forme d'un monastère était observée dans sa maison. Il employait le surplus de ses revenus à réparer ou à construire des églises, des colléges, à assister les pauvres, à secourir les nouveaux chrétiens du royaume de Grenade, à former des établissements où les enfants des deux sexes pussent recevoir une éducation chrétienne, et qui servissent aux progrès de l'étude des saintes Lettres.

Cette manière de vivre choqua bien des gens, et il y eut des plaintes de portées au pape Alexandre VI, qui adressa un bref à Ximenès, du 4 septembre 1496, par lequel il l'exhortait à mener une vie conforme au rang qu'il tenait, et à observer dans ses habits, son train, ses meubles et toute sa conduite extérieure, la décence de son état. « Les ecclésiastiques, et principalement les évêques, disait Alexandre, doivent éviter toutes les singularités, et vivre de sorte que l'on ne puisse les accuser d'orgueil ni de superstition.

Ximenès céda, il accrut sa maison, prit des pages qu'il choisit dans les meilleures maisons, et qu'il faisait instruire dans tous les arts, et surtout dans la piété. Le bienheureux cardinal,

[1] *Vie du cardinal Ximenès*, par Fléchier, évêque de Nîmes, Paris, Anisson, 1693, in-4°, p. 47.

Digitized by Google

François Quinnonès, avait été élevé en cette qualité auprès d
lui et s'en faisait honneur. Il se servit aussi d'habits de soi
mais de la couleur de son ordre, et si courts qu'on voyait pa
ser l'habit de Saint-François, qui était dessous; et l'on rappor
que pour entretenir en lui l'esprit d'humilité, il rapiéçait lu
même sa tunique. Son faste, au reste, n'était qu'extérieur;
n'usait point de linge, portait un cilice, couchait sur la dure,
gardait de la règle de Saint-François tout ce qui n'était pa
absolument incompatible avec son état, quoique les Papes l
eussent accordé de leur mouvement, des dispenses très-éte
dues à cet égard.

On avait paru se scandaliser de la trop grande simplicité d
Prélat; on ne tarda pas à le taxer de luxe; on fut même jusqu
l'accuser d'hypocrisie; mais la reine, intimement persuadée d
la réalité de ses vertus, rendit inutiles tous les efforts de s
envieux et de ses ennemis, qui ne lui étaient suscités que pa
le choix scrupuleux qu'il faisait des sujets qui devaient rempl
les places, et par l'exacte régularité où il retenait ceux-mêm
de son ordre, auxquels il ne permettait de fréquentation ni à
cour, ni avec les courtisans, et qu'il exhortait sans cesse à vivr
dans le silence et la retraite, conformes à leur profession.

Aussitôt que Ximenès eut fait son entrée dans Tolède, il ti
un Synode dans lequel il fit, pour le maintien de la disciplin
ecclésiastique, plusieurs règlements, qui feront toujours l'élog
de sa piété et de ses lumières, et que même le concile de Tren
a adoptés et étendus à toute l'Église. Il ne donna pas moin
d'attention à la juridiction contentieuse de son ressort, il abr
gea la durée des procès, et son équité sévère força les juge
civils ou ecclésiastiques à être justes. Il s'appliqua ensuite à d
établissements publics, et jeta les fondements de l'Universi
d'Alcala, qui fut toujours l'objet de ses complaisances, et qu
les Papes Alexandre VI, Jules II et Léon X ont favorisée des plu
beaux priviléges.

De quelque nature que fussent les affaires soumises au
lumières du Prélat, la gloire et l'intérêt de la religion dictaie
ses conseils. Consulté sur les moyens à employer pour attire

Digitized by Google

au christianisme les Maures du royaume de Grenade, rentrés sous la puissance des rois catholiques, il fut d'avis qu'on usât de douceur; et cette voie semble avoir mieux réussi que la violence; en un seul jour, le 18 décembre 1499, l'Archevêque en baptisa près de quatre mille.

Ce fut aussi à la prudence de ses conseils, que les Indiens, alors nouvellement découverts par Christophe Colomb, durent leur salut; les Espagnols passés dans l'Inde à dessein seulement de s'enrichir, tyrannisaient les naturels, et négligeaient absolument le soin de leurs âmes; Ximenès obtint qu'on enverrait sur les lieux des religieux instruits, qui enseigneraient à ces peuples les vérités du salut, et voulut qu'ils fussent revêtus de pouvoirs suffisans pour faire cesser les vexations. Cette mission, appuyée de l'autorité royale, eut aux Indes tout le succès qu'on pouvait s'en promettre. La religion et l'autorité du souverain s'y affermirent, et les abus furent réprimés ou punis.

Nous supprimons le détail de tous les grands événements dont il fut l'âme, ou dans lesquels il eut part, pendant son ministère, soit avant, soit après qu'il fut élevé au cardinalat, en 1507, pour nous borner à l'expédition d'Afrique, qui fut uniquement son ouvrage, et dont la réussite doit mériter à Ximenès la reconnaissance de toute la chrétienté.

Jamais entreprise ne fut mieux combinée; une prudence consommée en avait fait les préparatifs; une intrépide activité en favorisa le succès. Au bout de cinquante jours d'embarquement, les troupes espagnols s'emparèrent de Grand-Port, ou Maçarquivir, en 1508, et cette conquête procura à leur nation le double avantage de garantir ses côtes, et d'ouvrir un passage dans la Mauritanie. L'Archevêque avait fait les frais de cette expédition, et n'accepta du riche butin qu'elle procura, qu'un bâton d'ébène, qui était la marque de la dignité d'un principal alfaquir, ou prêtre idolâtre.

L'année suivante, Ximenès, toujours animé du désir d'étendre la foi, et d'épargner aux chrétiens le danger toujours imminent de l'esclavage chez les infidèles, entreprit la réduction

Digitized by Google

d'Oran, ville célèbre de la Mauritanie. Le commun des homm qui ne juge des succès que par les moyens humains qu'ils es ment capables de les procurer, tournait en ridicule l'esp même de cette conquête ; mais notre pieux cardinal, qui ra portait tout à Dieu, et qui n'avait de confiance qu'en lui, pr posa l'entreprise, en détermina les moyens, suppléa au trés épuisé de son Roi, et, quoique septuagénaire, osa se charger l'exécution. Il passa donc en Afrique, et mit Oran sous la pu sance de Ferdinand, en 1509.

Pendant le siége de cette ville, et surtout au moment les troupes espagnoles s'en emparèrent, Ximenès ne cess d'adresser ses vœux au ciel, et, conformément à son état, la sant aux guerriers le soin de combattre, il s'humiliait dans oratoire à Maçarquivir, devant le Dieu des armées, et lui reco mandait sa propre cause. Deux jours après la réduction d'Or il purifia deux mosquées, qu'il convertit en églises et y fo un hôpital.

Depuis la mort d'Isabelle, arrivée en 1504, l'Espagne fut a tée de troubles, et Ferdinand, prince habile, mais dissimu peu attaché, moins reconnaissant encore, ne conserva régence de la Castille, que par les bons offices de Ximenès, q en butte à ses envieux, et à l'inconstance de son maître, laissa pas que de procurer à ses États une tranquillité et bonheur dont ils n'avaient joui depuis longtemps. Cette co dération ramenait toute la nation à ses avis, lors même que divisions semblaient être à leur comble.

Ferdinand, épuisé par l'inconduite de ses premières anné et par des remèdes indiscrets, allait traîner de ville en ville restes d'une vie languissante ; il était question de charger q qu'un de l'administration de la Castille ; mais quelque crai qu'inspirât la sévère équité du cardinal, son amour pour la j tice l'emporta, et la régence du royaume lui fut déférée.

Il a conservé cette dignité, qui donne un pouvoir souvera celui qui la possède, après la mort de Ferdinand, arri en 1516, sous le règne de l'archiduc Charles, et jusqu'à qu'enfin Dieu l'appelât à lui, et forçât ses ennemis même à re

Digitized by Google

justice à la droiture de ses intentions, et à la saine politique qui dirigeait toutes ses démarches. N'écoutant que la voix de ses devoirs, les brigues, les sollicitations puissantes, celles mêmes de ses maîtres, ne trouvaient aucun accès auprès de lui. Regardant l'intérêt des souverains et celui de la nation, comme inséparables de ceux de la religion, il apportait une mûre délibération dans le choix des sujets qui devaient remplir les premiers postes, soit de l'Église, soit de l'État; il consultait le ciel, implorait ses lumières; aussi s'est-il trompé rarement, et quand le cas est arrivé, ni les recommandations, ni sa parenté, ou son alliance avec les coupables, n'ont pu les soustraire à la punition méritée.

Outre les lois de police civile ou ecclésiastique, dont l'Espagne est redevable à Ximenès, on peut le regarder comme le père des lettres saintes dans ce pays. C'est lui qui fit imprimer la Bible polyglotte, qui fait encore aujourd'hui l'admiration des savants, par le soin qu'on a eu d'y joindre les différentes leçons, recueillies des manuscrits hébreux, arabes, grecs, etc. Il fonda plusieurs colléges, remit en vigueur l'étude des langues orientales, auxquelles il s'appliqua lui-même, et fonda une chapelle où l'Office Divin se célèbre en langue et suivant l'ancien rit mozarabique, et apporta un soin particulier dans le choix des professeurs qu'il établit pour les diverses sciences.

Nous nous sommes peut-être un peu étendu sur la vie civile du bienheureux Ximenès; nous ne l'aurions pas fait, si toutes ses actions, soumises aux règles pures de l'Évangile, n'étaient une preuve de sa constante piété; mais c'est principalement dans sa vie religieuse que nous devons considérer cet homme extraordinaire, qui réunit en lui les qualités d'un grand ministre et d'un parfait chrétien.

Quelque multipliées que fussent les affaires dont il fut chargé, même dans les embarras de sa régence, il donna chaque jour deux heures à la retraite, qu'il passait à genoux ou prosterné, et dans la ferveur de l'oraison; il n'en passait aucun sans célébrer les divins Mystères, sans réciter son office, et sans veiller à ce qu'il se fît régulièrement et avec décence dans sa maison.

Digitized by Google

Forcé à avoir un train convenable à sa dignité, il entretei son domestique dans l'esprit de la religion. Au milieu des p superbes festins qu'il était contraint de donner, on lui serv sa portion conventuelle, et il s'en contentait, sans ostentati Revêtu des premières dignités de l'Église et de l'État, il s'ar tait de préférence en voyageant, dans les maisons de son ord et se contentait du repas des religieux avec qui il mangeait réfectoire. Instruit combien les grandeurs humaines peuv éblouir l'homme et le faire s'oublier, il portait un crucifix at ché à son bras, et fixait ses yeux et ses pensées dessus, tou les fois qu'il craignait que la représentation à laquelle il é assujetti ne le rendît susceptible d'orgueil. Avec d'immen richesses, il vécut pauvre, ne touchant jamais d'argent, n employant jamais en superfluités ; au faîte des grandeurs il humble, et toujours soumis à ses supérieurs monastiques.

Il avait consacré la moitié de ses revenus aux pauvres, l'économie et la sagesse de la distribution, doublait à leur ég cette portion ; tous les ans il envoyait deux personnages p dents parcourir son diocèse, pour établir de jeunes person du sexe. Il établit dans Tolède, à Alcala-de-Henarès, à Tor laguna, des greniers publics, où dans les temps de disette, distribuait le grain à vil prix. Il semblait qu'éclairé par le c il prévît les calamités auxquelles ces établissements rer dièrent.

Douze églises, huit monastères, plusieurs communau libres, un couvent de Filles du Tiers-Ordre de Saint-Franç qu'il fonda, sont des monuments durables de sa piété. Il en av une particulière pour la Mère de Dieu et pour saint Franç et il était si pénétré quand il lisait ou qu'il méditait sur la P sion du Fils de Dieu, qu'il répandait des larmes.

Ximenès avait de l'obéissance la plus haute idée qu'on pu s'en former. Pendant onze ans qu'il a vécu dans le cloître, il avait donné l'exemple : appelé aux charges par le vœu de frères, et depuis aux dignités par le choix de ses souverai il n'accepta les unes et les autres, et ne les exerça qu'avec mérite de l'obéissance. En un mot, il disait souvent, qu'à

Digitized by Google

seul point se réduisait toute la discipline monastique, et que sans l'obéissance la religion était une confusion, et non pas un ordre.

Il ne fut pas moins fidèle au vœu de chasteté qu'il avait fait; et ses historiens s'accordent à dire qu'il fut exempt même de soupçon sur ce point.

Le seul bien (mais c'en fut un bien grand) qu'il fit à son ordre, fut de lui procurer la bulle qu'on appelle de l'Union, qui favorisa la réforme, et détermina les difficultés qui se trouvaient entre les diverses branches de l'Institut; il avait pour motif, en refusant d'avancer des religieux aux dignités, sans une nécessité absolue, que c'était les éloigner de la régularité qui seule leur convient. Ce n'est pas que le cœur de Ximenès ne fût ouvert à la reconnaissance; il en donna des marques à sa patrie, à son pays natal, à tous ceux qu'il avait connus et qui méritaient d'être protégés. Brunet, ce compagnon d'études, qui lui avait facilité le moyen d'aller à Rome, l'étant venu voir, le cardinal le combla d'amitiés, et lui fit toutes sortes d'offres, que ce digne ecclésiastique refusa par une modération qu'on eût admirée dans les premiers siècles de l'Église.

Ximenès accablé de travaux et comblé de bonnes œuvres, fut attaqué en 1517 de la maladie dont il mourut. Vers le mois d'octobre il ressentit des douleurs de coliques très-aiguës, mais elles semblèrent suspendues par la nouvelle qu'il reçut de l'arrivée du roi Charles, qu'une tempête venait de jeter sur les côtes des Asturies. Le 4 octobre, jour de la fête de saint François, le cardinal se leva, célébra la messe au couvent des Frères-Mineurs d'Aranda, où il demeurait, et dîna au réfectoire avec la communauté. C'est en ce lieu qu'il reçut les compliments que le roi lui envoya faire sur sa convalescence.

Aranda étant un lieu humide, et l'hiver approchant, on jugea à propos de transporter le cardinal à Roa, ville qu'il aimait parce qu'il y avait fait ses premières études, et également proche de Valladolid et de Ségovie, dans l'une desquelles se devaient nécessairement assembler les États du Royaume. Au lit de la mort, il conserva toute la force de son esprit, et donna à Charles

Digitized by Google

des conseils dont il eût dû profiter pour le bien de ses peupl
Cependant, comme ses forces s'épuisaient à vue d'œil, et q
sentit sa fin prochaine, il s'y prépara par tous les actes que
piété éclairée put lui suggérer, puis demanda les Sacremer
qu'il reçut avec beaucoup de componction. Il fit en cette d
nière circonstance un discours admirable sur le néant des gr
deurs humaines, regretta son ancienne solitude de Castagn
et embrassant avec affection la Croix du Sauveur, il lui dema
pardon de ses fautes avec tant d'amour et de ferveur, que
larmes coulèrent des yeux de tous les assistants. Il fit ce q
put pour calmer leur douleur, et dit : « Qu'il emportait ce tén
gnage de sa conscience, que dans la distribution des peines
des récompenses, il n'avait point excédé, par faveur ou
aversion, les lois exactes de la justice. »

Enfin ce grand homme rassemblant ce qui lui restait
forces, s'écria : « Seigneur! j'ai espéré en vous, et je ne se
point confondu ; » et il rendit l'âme un dimanche, le 8 novem
de l'an 1517, le quatre-vingt-unième de son âge et le vingt-d
xième de son Épiscopat. Son corps fut porté à Alcala-de-He
rès, où il repose, dans l'église de Saint-Ildephonse. Sa mort
pleurée de tous les gens de bien, et le monarque même,
venait de donner les mains à sa disgrâce, le regretta vivemc
Lorsqu'on ouvrit son tombeau, longtemps après, on remar
que son crâne était sans suture.

La nation espagnole et les chrétiens d'Oran, le regard
comme un saint et l'invoquent dans les calamités. Aux ac
vertueux dont sa vie est ornée, se joignent plusieurs f
extraordinaires, qu'on a recueillis comme autant de mirac
Ayant passé le Tibre débordé, le reste de ses gens se vit exp
à un péril certain dont ils furent préservés par l'efficacité de
prières. Alphonse Polo, chanoine de Cuença, chargé par le c
dinal d'aller faire imprimer à Venise des manuscrits conc
nant la religion, est surpris par une tempête durant laqu
on jette à la mer tous les ballots pour alléger le navire ; mais
manuscrits sont retrouvés le lendemain sur le rivage.

Une grande sécheresse causait la famine dans les deux C

Digitized by Google

tilles, en l'année 1506. Ximenès passant par Valumbrat, où la disette se faisait le plus sentir, il excite les habitants à la prière et à la foi, célèbre la messe, et avant qu'elle fut finie, il tombe une grande abondance d'eau.

C'est une opinion constante en Espagne, que les conquêtes dues à la prudence du cardinal, en Afrique, n'ont été conservées depuis sa mort, que par son intercession, et son historien remarque comme une chose qu'on ne peut raisonnablement attribuer qu'à ses mérites, que la ville d'Oran, à quelque extrémité qu'elle ait été réduite, a toujours été délivrée, ou par des terreurs subites de l'ennemi, ou par des secours imprévus.

Ximenès fut aussi favorisé de lumières extraordinaires qui lui faisaient prévoir les événements futurs, et l'on assure qu'il prédit avant sa mort les malheurs qui désolèrent l'Espagne deux ans après.

En un mot : « on peut assez juger par tout ce que nous avons dit, qu'il accomplit toutes sortes de devoirs, non-seulement par les principes d'honneur, mais encore par des motifs de religion; qu'il fut très-habile ministre, très-fidèle sujet, et très-pieux archevêque. » Ainsi s'exprime Fléchier [1].

Ce ministre, ce pieux prélat, qui ne fut bien connu que de la reine Isabelle, qui éprouva tour à tour l'indifférence, l'ingratitude, la haine même de ses successeurs et de leurs courtisans, devint bientôt après sa mort un objet de vénération pour les princes et les peuples d'Espagne, qui sollicitèrent avec ardeur sa canonisation. Philippe IV en écrivit en termes pressants au pape Innocent X, le 14 juillet 1550. Il renouvela ses instances auprès d'Alexandre VII, en 1655, le 12 octobre, et le nom de Ximenès se trouve dans sept martyrologes avec la qualité de Saint ou de Bienheureux. (FÉROT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

A Prague, victoire remportée sur les hérétiques, l'an 1620, par la protection de la très-sainte Vierge.

[1] *Histoire du cardinal Ximenès*, l. VI, p. 655.

Digitized by Google

L'empereur Ferdinand II était en guerre contre le co
Palatin, qui s'était fait couronner roi de Bohême par les h
tiques : les généraux de l'armée de l'empereur Ferdinanc
comte Buquoy et Maximilien, duc de Bavière, ayant fait pl
à la tête du camp des Catholiques l'image de la très-sa
Vierge, ordonnèrent., avant le combat, qu'on chantât par
le camp l'antienne : *Salve, Regina mater misericordiæ*, et
peine l'eurent-ils achevée, qu'ils remportèrent une vict
complète sur leurs ennemis le 8 novembre de l'an 1620. C
le dimanche auquel l'Église chante l'Évangile où sont ces
roles : « Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ
Dei Deo. » Rendez donc à César ce qui est à César, et à Die
qui est dû à Dieu.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

L'octave de la fête de tous les Saints.

A trois milles de Rome, sur la voie Lavicane, martyre
Saints Claude, Nicostrate, Symphorien, Casterius et Simp
qui furent d'abord mis en prison, ensuite cruellement fla
lés avec des fouets garnis de pointes de fer. Mais comm

[1] SEXTO IDUS NOVEMBRIS.

Octava omnium Sanctorum. — Romæ via Lavicana, tertio ab Urbe
liario, passio sanctorum martyrum Claudii, Nicostrati, Symphoriani, Ca
et Simplicii : qui primo in carcerem missi, deinde scorpionibus gravi
cæsi, cum a fide Christi mutari non possent, jussi sunt a Diocletiano i
vium præcipites dari. — Item via Lavicana natalis sanctorum Quatuor
natorum fratrum, Severi, Severiani, Carpophori et Victorini, qui sub e
imperatore ictibus plumbatarum usque ad mortem cæsi sunt. Horum
nomina, quæ postea interjectis annis, Domino revelante, ostensa sunt,
minime reperiri tunc potuissent, statutum fuit ut anniversaria dies ip
una cum illis quinque sub nomine sanctorum Quatuor Coronatorum
retur : qui mos etiam, postquam revelata sunt, in Ecclesia persevera
Romæ sancti Deusdedit Papæ, qui tanti meriti fuit, ut leprosum osculo
sanaverit. — Bremæ sancti Willehadi primi ejus civitatis episcopi, qu
cum sancto Bonifacio, cujus discipulus fuit, in Frisia et Saxonia Evan
propagavit. — Suessione in Gallia sancti Godefridi episcopi Ambian
magnæ sanctitatis viri. — Apud Virodunum sancti Mauri episcopi et c
soris. — Turonis sancti Clari presbyteri, cujus sanctus Paulinus epita
scripsit.

Digitized by Google

n'en étaient pas moins inébranlables dans la Foi, l'empereur Dioclétien ordonna de les précipiter dans la rivière.

Sur la même voie Lavicane, fête des saints Quatre Couronnés, frères Sévère, Sévérien, Carpophore et Victorin, fouettés sous le même Empereur avec des cordes garnies de plomb, au point qu'ils expirèrent sous les coups. Leurs noms, que Dieu ne révéla que longtemps après leur martyre, n'étant pas connus alors, il fut statué qu'on célèbrerait tous les ans leur fête, avec celle des cinq autres, sous le nom des Quatre-Couronnés. Cet usage s'est conservé dans l'Église depuis même que leurs noms ont été découverts.

A Rome, saint Deusdedit, Pape, dont le mérite fut si grand, qu'en baisant un lépreux il le guérit.

A Brême, saint Willehade, premier évêque de cette ville, qui, avec saint Boniface, dont il avait été disciple, contribua à étendre l'Évangile dans la Frise et dans la Saxe.

A Soissons, saint Godefroi, évêque d'Amiens, homme d'une grande sainteté.

A Verdun, saint Maur, évêque et confesseur.

A Tours, saint Clair, prêtre, dont saint Paulin composa l'épitaphe.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Osse (Ossia), femme mariée, qui se sanctifia à Constantinople au v^e^ siècle et qui est fêtée le 8 novembre.

Saint Droctoald, quatrième évêque d'Auxerre, vulgairement appelé Drouet ou Drouot. Il ne siégea que deux mois et mourut le 8 novembre 532. On sait peu de son histoire.

Saint Trémur, confesseur en Bretagne.

Saint Suillac, abbé au diocèse de Saint-Malo.

Le bienheureux Diogène, honoré en Artois.

Le bienheureux Glaiz, honoré au diocèse de Besançon.

Sainte Leupherine, abbesse au diocèse de Vannes.

Saint Ramissaire, honoré près de Nîmes.

Saint Bréguin, évêque de Cantorbéry, avant le schisme.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-François Bourgeois, prêtre et religieux bénédictin
diocèse de Besançon, pour refus de serment schismatiqu
déporté à la Guyane le 1er août 1793, mort de la peste au dés
de Konanama le 8 novembre suivant à l'âge de quarante-s
ans.

Jean-Baptiste Ferrand, prêtre du diocèse de Lyon, chanoi
de l'Église primatiale, pour n'avoir pas rétracté ses engag
ments religieux, condamné à mort comme prêtre réfractai
guillotiné le 8 septembre 1793 à l'âge de soixante ans.

Pierre Cabanel, prêtre du diocèse de Castres, arrêté en 17
comme prêtre réfractaire, transporté à Bordeaux pour la d
portation, mort à l'hôpital Saint-André le 8 novembre 17
à l'âge de soixante-un ans.

Pierre Garric, prêtre aussi du diocèse de Castres, pour ref
de serment, déporté au désert de Konanama, mort là d'épid
mie le 8 novembre 1798 à l'âge de trente-six ans.

Digitized by Google

NEUVIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Dédicace de l'église du Sauveur ou de Saint-Jean-de-Latran. — Saint Ursin, évêque de Bourges. — Saint Théodore Tyron, martyr. — Saint Aurèle, évêque d'Ariarathe. — Sainte Matrone de Pamphilie. — Saint Benen, archevêque d'Armagh. — Saint Vannes, évêque de Verdun. — Sainte Eustolie et sainte Sopotra, vierges. — Le bienheureux Raymond Scriptoris, martyr. — Le bienheureux Monald d'Istria, Frère Mineur. — Le bienheureux Barthélemy de Fabriano, Frère Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

DÉDICACE DE L'ÉGLISE DU SAUVEUR,

OU DE SAINT-JEAN DE LATRAN.

Dès le commencement du monde on a élevé des autels pour offrir à Dieu des sacrifices, et l'on a toujours regardé comme sacrés les lieux où ils étaient. Abel, Noé, Abraham et les autres Patriarches y assemblaient de temps en temps leurs familles pour rendre au souverain Seigneur un culte solennel d'adoration.

Abraham planta un bocage autour de son autel, à Bersabée, afin que ce lieu fût plus retiré et plus propre à inspirer un respect mêlé d'une crainte religieuse. Jacob éleva un autel de pierre en Béthel, l'oignit d'huile, appela le lieu où il était *maison de Dieu*, et fit vœu de donner au Seigneur la dixième partie de tout ce qu'il possédait.

Quand Dieu fit connaître aux Juifs de quelle manière il voulait être honoré, et qu'il leur donna un corps complet de rites et de cérémonies, il leur commanda de construire un tabernacle mobile, un autel d'or pour brûler de l'encens, un autre autel pour les holocaustes, et il voulut que tout ce qui était destiné au service de son culte, fût oint d'huile par voie de consécration. Il leur ordonna depuis de bâtir un temple; ce qui fut exécuté avec autant de respect que de magnificence.

Digitized by Google

On voit par saint Paul que dès la naissance du christianism
les fidèles avaient dans leurs maisons des chambres séparé
ou oratoires dans lesquels ils s'assemblaient pour prier et offi
le sacrifice. Il est souvent parlé, dans les Actes des assemblé
religieuses des Apôtres, lesquelles se faisaient dans le cénac
ou chambre haute, qui paraît avoir été dans la maison de Je
Marc. Du temps de saint Jean l'Évangéliste, on appelait *eccles*
église, le lieu où les fidèles s'assemblaient avec l'Évêque. Su
vant saint Clément de Rome, il y avait des lieux que Dieu av
spécialement destinés à son culte. On lit en divers endroits
saint Ignace, qu'il y avait en chaque église un autel et un Évêqu
Le lieu de l'assemblée des fidèles où se faisaient les renonc
tions usitées dans le Baptême, où l'on offrait l'Eucharistie, é
appelé par Tertullien « église » ou « maison de Dieu. » L'auto
païen du dialogue intitulé « Philopatris, » parle d'un lieu
s'assemblaient les chrétiens, Ce lieu, destiné au culte divi
leur ayant été contesté sous l'empereur Sévère, ce prince,
rapport de Lampride, le leur adjugea.

Saint Grégoire le Thaumaturge fit bâtir plusieurs églises. C
ancien docteur, et saint Denys d'Alexandrie font une menti
expresse de l'église. Saint Cyprien en parle souvent, et il
nomme quelquefois « maison du Seigneur » ou *dominicu*
Nous apprenons d'Eusèbe que, durant la paix dont jouirent
chrétiens depuis la persécution de Valérien jusqu'à celle
Dioclétien, les anciennes églises n'étaient point assez vast
pour contenir les fidèles, et que dans chaque ville, on en
bâtir de nouvelles beaucoup plus spacieuses. A la véri
Origène, Minutius Félix et Lactance disent que les chrétie
n'avaient ni temples ni autels ; mais il est évident qu'ils n'e
tendaient autre chose, sinon que les chrétiens ne ressemblai
point aux païens, et qu'ils n'avaient ni temples pour les idol
ni autels pour offrir des sacrifices sanglants. Lactance lui-mê
parle d'une église chrétienne qui était en Phrygie, et que
païens brûlèrent avec tous les fidèles qui y étaient assembl
Non-seulement il raconte la démolition de celle de Nicoméd
mais il dit encore que, même dans les Gaules où régnait Co

Digitized by Google

tance, les églises furent détruites. Il ne pouvait se tromper sur ce dernier fait, puisqu'il était alors dans les Gaules, avec le césar Crispus : ainsi, lorsqu'Eusèbe dit que Constance ne détruisit point d'églises, il a seulement entendu que ce prince ne donna point d'ordres positifs pour en détruire aucune ; mais il n'osa s'opposer aux autres empereurs, et il n'empêcha point les magistrats qui haïssaient les chrétiens de mettre à exécution les édits de Dioclétien. Gildas et Bède assurent que les églises de la Bretagne furent détruites durant la persécution de Dioclétien, et qu'on les rebâtit quand les chrétiens ne furent plus poursuivis par les persécuteurs. On lit dans Optat qu'il y avait quarante églises à Rome avant la dernière persécution ; qu'elles furent enlevées aux chrétiens ; mais que Maxence les leur rendit. C'est une ancienne tradition à Rome, que la maison du sénateur Pudens fut changée en église par saint Pierre, ou plutôt que l'Apôtre établit un oratoire en ce lieu [1].

Constantin le Grand, que la victoire qu'il remporta sur Maxence le 27 octobre 312, rendit maître de l'Italie et de l'Arique, se déclara le protecteur des chrétiens. Licinius, qui régna en Orient jusqu'en 322, parut aussi d'abord les favoriser. Les chrétiens se mirent à bâtir de toutes parts des églises magnifiques. Eusèbe donne une description détaillée de celle de Tyr, que les habitants de cette ville commencèrent en 313, sous la direction de Paulin, leur évêque. Ces ouvrages furent interrompus en Orient par la persécution que Licinius renouvela en 319 ; mais après la défaite de ce prince, et surtout après le concile de Nicée, Constantin fit bâtir et décora à ses dépens un grand nombre d'églises, parmi lesquelles Eusèbe distingue celles de Nicomédie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople. Les riches ornements de l'église d'Antioche la firent appeler l'église d'or. Celle de Sainte-Sophie à Constantinople, qui fut achevée par Constance en 360, était dédiée à Jésus-Christ, la sagesse incréée. Justinien la fit rebâtir avec une grande magnificence [2].

[1] Voyez les vies des saintes Pudentienne et Praxède.

[2] Voyez l'histoire et la description de cette église, dans la *Constantinopolis Christiana* de Ducange, l. III, p. 4, ad p. 52.

Digitized by Google

Constantin fonda aussi à Constantinople l'église des Douze Apôtres. Quoiqu'elle fût très-élevée, les murailles, suivan Eusèbe [1], étaient revêtues de marbre depuis le pavé jusqu'à l toiture ; au-dessus était un lambris tout doré ; elle était cou verte de cuivre au lieu de tuiles.

On compte encore parmi les principales églises bâties pa Constantin, celle du Sauveur, qui fut bâtie à Rome sur le mon Célius, à l'endroit où était le palais de Latran, qui a donné l nom à cette partie de la montagne. Ce palais était l'ancienn maison de Publius Latéranus, riche sénateur, que Néron f mettre à mort, comme complice de la conjuration de Pison Constantin en avait hérité par sa femme Fauste, ce qui f appeler cette église basilique Faustine, et plus communémen basilique Constantinienne. L'empereur fit bâtir, pour servir d baptistère à cette église, une chapelle dédiée à saint Jean-Bap tiste, avec un second autel, sous l'invocation de saint Jean l'Évangéliste. Il dota ce baptistère d'un revenu considérable e maisons et en terres, non-seulement dans l'Italie, mais encor dans la Sicile, l'Afrique et la Grèce [2].

La grande dévotion que l'on avait à la chapelle de Sain Jean fit perdre insensiblement à l'église son premier nom, e elle ne fut plus connue dans la suite que sous celui de Sain Jean de Lateran ou Latran [3]. C'était là que les Papes faisaien leur résidence ordinaire. Mais Grégoire IX, à son retou d'Avignon, commença à résider à Saint-Pierre ou au Vatican Cela n'empêche pas que la basilique de Latran ne conserve prééminence sur toutes les autres églises de Rome ou de

[1] *Vita Constant.*, l. IV, c. LVIII. — [2] *Anast. in Sylvestro*, c. I.

[3] Voyez Ciampini, *de sacris Ædificiis a Constantino exstructis Romæ*. Pa ciaudi pense, d'après d'anciennes inscriptions, que toute l'église, dès sa pr mière fondation, fut dédiée sous l'invocation du Sauveur et de saint Jea Baptiste. Il montre que Constantin fonda des églises à Ostie et à Albano, so le nom de Saint-Jean-Baptiste, qui était aussi le patron titulaire de celles qu bâtit d'abord à Florence, à Milan et à Ravenne. Voyez Pacciaudi, *Antiquita Christianæ de cultu S. Joan. Baptistæ*, c. I, p. 12 ; Onuphrius Panvinus, *præcipuis urbis Romæ Basilicis, Romæ*, 1520 ; Mario Crescembeni, *Historia de Chiesa di S. Giovanni ante Portam Latinam*, l. V, c. III, *Romæ*, 1718 ; sai Bernard, *Serm. in nativ. et privilegiis S. Joan. Bap.*

Digitized by Google

chrétienté, et cette prééminence a été confirmée par les bulles de Grégoire IX et de Pie V, contre les prétentions des chanoines de Saint-Pierre. Les Papes y officiaient certains jours de l'année. Benoît XIII fit réparer le magnifique palais de Latran, qui est contigu à cette église ; mais comme l'air est malsain en cette partie de la ville [1], les Papes font leur résidence ordinaire au palais du Vatican, ou à celui de Monte-Cavallo.

L'église de Saint-Jean de Latran est appelée la principale, la mère, la maîtresse de toutes les églises. Il serait trop long de parler en détail des reliques précieuses dont elle est enrichie. Le Pape Léon Ier établit parmi les chanoines qui la desservaient la Règle que saint Augustin avait donnée en Afrique. En 1061, Alexandre II y mit des chanoines réguliers de la Réforme de saint Frigidien de Lucques, et voulut que l'église de Latran fût le chef-lieu de cette Congrégation. Les chanoines de cette église portent toujours le nom de réguliers, quoique ceux de la Réforme de saint Frigidien aient été transférés depuis longtemps à Notre-Dame *della Pace*. Ils ont été remplacés par des chanoines séculiers, qui prennent le titre de prélats, conformément aux constitutions de Sixte III, en 1456, et de Sixte IV, en 1483 [2].

Après avoir parlé de la fondation de l'église de Saint-Jean de

[1] Les savants se sont exercés à rechercher pourquoi l'air est malsain dans ce quartier, présentement rempli de ruines, ainsi que dans la campagne de Rome, du côté de Civita-Vecchia, etc. Cela vient, disent-ils, de ce que ces lieux, autrefois extrêmement peuplés, sont aujourd'hui presque déserts, et de ce qu'on n'y allume point de feu, dont le propre est de purifier l'air des exhalaisons pestilentielles. Il y a quelques quartiers à Rome où l'air est fort salubre.

[2] Anciennement les chrétiens priaient souvent le visage tourné du côté de l'Orient. C'était un emblème de l'espérance qu'ils avaient de ressusciter avec Jésus-Christ. Par la même raison, le grand autel dans les églises était tourné vers l'Orient, et la principale entrée vers l'Occident. (Voyez *Constit. Apost.*, l. II, c. LVII.) Cet usage admettait cependant des exceptions, suivant la nécessité, ou quelques circonstances particulières. (Bona, *Liturg.*, l. I, c. XX, n. 4.) Dans la grande église d'Antioche, l'autel ne regardait point l'Orient mais l'Occident. (Socrat., *Hist.*, I. V, c. XXII.)

Les anciennes églises avaient un parvis environné de murailles ; et on y voyait souvent, devant la principale porte, une fontaine ou citerne. Les personnes

Digitized by Google

Latran, et, à cette occasion, des églises bâties dès les premiers siècles du christianisme, nous allons parler maintenant de la dédicace de ces mêmes églises, c'est-à-dire des cérémonies religieuses qu'on a observées dans tous les temps en les consacrant solennellement au Seigneur.

Le temple de Salomon fut solennellement dédié au Seigneur avec des prières et des cérémonies religieuses. Les chrétiens

qui entraient dans l'église allaient s'y laver le visage et les mains. Cette cérémonie était un emblème de la pureté intérieure de l'âme. Tert., *de Orat.* c. XI ; S. Paulin, ep. XII, etc.

Devant l'entrée des églises, était un porche ou cour ouverte, dans lequel se tenait la première classe des pénitents ; chaque côté du porche formait ordinairement une espèce de cloître soutenu par des colonnes. Le concile tenu à Nantes en 658, permet, c. VI, d'enterrer les morts dans le parvis, le porche, *exedra*, c'est-à-dire dans les bâtiments extérieurs, mais jamais dans l'église.

Les parties intérieures de l'église se divisaient anciennement de la manière qui suit : Celle qui était auprès de la porte se nommait *narthex*. On y admettait les catéchumènes et les pénitents appelés *audientes*. *Narthex* signifie verge, bâton, ce qui désignait cette partie oblongue de l'église.

Venait ensuite la nef de l'église, *naos*, ou le corps de l'église. C'était là que priaient les laïques. Au fond de la nef se plaçaient les pénitents appelés *substrati*. Au milieu était l'*ambo*, pupitre ou jubé, assez large pour contenir plusieurs lecteurs ou chantres. Les évêques prêchaient ordinairement sur les marches de l'autel ; mais saint Chrysostome préférait l'*ambo*. (Voyez Vales. *in Socrat.*, l. VI, c. V.) Au-dessus de l'*ambo* étaient les pénitents appelés *consistentes*, ainsi que les laïques, rangés suivant leur sexe. Les femmes se plaçaient communément de chaque côté derrière les hommes. (Voyez *Const. Apost.*, l. II, c. LVII ; S. Cyril., *præf. Catech* , c. VIII ; S. Chrys., hom. LXXIV *in Mat.* ; S. Aug., *de Civ.*, l. II, c. XXVIII, et l. XXII, c. XXVIII.) Sainte Hélène se soumit à cette discipline, en priant avec les femmes. (Socrat., l. I, c. XVII. Saint Charles Borromée la rétablit à Milan.

En Orient, l'empereur priait dans le chancel, et cette coutume subsista jusqu'à Théodose, auquel saint Ambroise en interdit l'entrée à Milan. Depuis ce temps-là le trône des empereurs fut placé dans Sainte-Sophie, au haut de l'endroit où étaient les hommes, près du chancel. L'impératrice se plaçait au haut de l'endroit qu'occupaient les femmes. (Sozom., l. XXVII, c. XXV.)

Le *bema* ou sanctuaire, que nous appelons chancel, parce qu'il est séparé du reste par une balustrade, *cancelli*, contenait l'autel, le trône de l'évêque et le siége des prêtres ; et comme il se terminait en demi-cercle, cette partie se nommait *absis*. Le rideau tendu à l'entrée du chancel, dérobait la vue de l'autel aux catéchumènes et aux infidèles, et empêchait qu'on ne vît les saints mystères dans le temps de la consécration. C'est ce qui faisait dire à saint Chrysostome, hom. III, *in Ephes.* : « Quand on en est au Sacrifice, quand

Digitized by Google

qui bénissaient leur nourriture, leurs maisons et tout ce qui devait servir à leur usage, ne manquèrent pas de bénir par une consécration spéciale leurs oratoires et leurs églises. Durant les persécutions cependant, ils célébraient les saints Mystères dans les prisons, dans leurs maisons, et dans d'autres lieux cachés[1]. Cette coutume de consacrer les églises avec autant de dévotion que de solennité avait sans doute son origine dans la

Jésus-Christ, l'Agneau de Dieu, est offert, quand vous entendez donner le signal, réunissez-vous tous pour prier. Lorsque vous voyez tirer le rideau, croyez que le ciel s'ouvre, et que les Anges en descendent. »

On trouve le mot autel, *thusiasterion, ara, altare,* dans saint Ignace, *Epist. ad Ephes.*, n. 4 ; *ad Tral.*, n. 7 ; *ad Philad.*, n. 4 ; *ad Magnes.*, n. 7 ; dans saint Irénée, l. IV, c. XXXIV ; dans Origène, hom. X, *in Num.* ; dans Tertullien, *de Orat.*, c. IV ; *ad uxor.*, l. I, c. VII ; *exhort. Castit.*, c. X ; dans saint Cyprien, *passim* ; dans saint Optat, l. VI, dans saint Augustin, dans saint Chrysostome, etc. Le dernier de ces Pères le désigne plus souvent par les mots de *table mystique,* de *table redoutable.*

Anciennement les autels étaient de bois. (Saint Optat, l. VI, c. XIV ; saint Augustin, ep. L, *ad Bonif.*, p. 84 ; saint Athanase, *Epist. ad solit. vitam agentes*, t. I, p. 857.) On lit dans quelques auteurs, que saint Sylvestre ordonna qu'ils seraient toujours de pierre ; au moins ceci est-il ordonné par le concile tenu à Rome en 506, can. XXVI. On voit que les autels étaient de pierre, par la description qu'en donne saint Grégoire de Nysse, *De Bapt. Christi*, t. III, p. 369.

Le *ciborium*, chez les Grecs, était primitivement un pavillon élevé au-dessus de l'autel, soutenu par quatre colonnes, et dont le haut se terminait en forme de nacelle. C'est ce que prouve du Cange, *not in Paul. Silentiarium*, p. 569, contre Durand et d'autres auteurs qui ont pensé que par ce mot on avait toujours entendu la *pixis*, dans laquelle on gardait l'Eucharistie.

On gardait anciennement le Saint Sacrement dans une colombe d'argent, suspendue au-dessus de l'autel, et que les Grecs appelaient *peristerion*, ou dans une armoire décente, à quelque distance du grand autel, comme on le voit encore en quelques abbayes. Le second concile de Tours, tenu en 567, ordonna de le garder dans une arche ou boîte, au pied de la croix de l'autel.

Les baptistères étaient d'abord des bâtiments extérieurs et vastes, comme on en peut juger par les églises de Constantin, et par ce qu'en disent saint Paulin, ep. XII, *ad Sever.* ; Cyrille, *Cat. Mystag.* I, n. 2 ; Sidoine Apollinaire, l. II, ep. XV ; saint Ambroise, ep. XXXIII, etc. Ceci continua jusqu'au VIe siècle. Voyez Grégoire de Tours, l. II, *Hist.*, c. XXI.

Tertullien dit que les adultes qu'on devait baptiser faisaient leurs renonciations devant l'autel, et qu'on les conduisait ensuite au baptistère, *de Cor.*, c. III. Voyez le cardinal Bona, *Rer. Liturg.* ; le Brun, *Explicat. des cérémonies de la Messe* ; Bingham, *Antiq. Eccl.*, l. VIII, vol. III ; Bocquillot, *Traité historique de la Liturgie sacrée*, l. I et II.

[1] Euseb., *Hist.*, l. VII, c. XXII. Ruinart, *in Act. Martyr. in S. Luciano.*, etc.

Digitized by Google

tradition apostolique. Les évêques de la province et du vo
nage s'assemblaient ordinairement pour assister à une cé
monie si auguste. Constantin convoqua tous les évêq
de l'Orient, pour la dédicace de l'église de Tyr, et pour celle
Saint-Sépulcre à Jérusalem [1]. Saint Ambroise rapporte
prière qu'on récitait à la consécration d'une église [2]; et n
voyons par les écrits des Pères qu'ils faisaient souvent des
cours sur les fêtes de la dédicace des temples du Seigneur [3].

Les canons défendaient, sous les peines les plus sévères
fonder une église ou un monastère sans l'approbation
l'Évêque. L'empereur Justinien ordonne que l'Évêque
et plante une croix à l'endroit que l'on se propose de consa
au service divin. Bède rapporte que saint Cuthbert, s
Chad et d'autres évêques d'Angleterre passaient les nu
et quelquefois plusieurs jours de suite, dans le jeûne,
veilles et la prière sur le lieu où l'on devait bâtir une égliso
un monastère.

On ne pouvait consacrer d'église ni d'autel, sans quel
reliques de Martyrs. On en mettait une partie ou sous l'a
ou dans la pierre sur laquelle on offrait les divins Myst
Quoique les églises fussent consacrées à Dieu, on les dé
cependant sous le titre, sous l'invocation et en l'honneu
Saints. Il en était de même des autels qu'on élevait à la mém
des Martyrs. Les anciens conciles ordonnent de les consa
par l'onction du Chrême et la bénédiction des prêtres. On
tait en cela ce qu'avaient fait les patriarches des Juifs,
l'ordre de Dieu même.

Le monde, par sa corruption, est devenu le siége du dém
Les créatures qui l'habitent gémissent sous son empire, et
forcées de servir d'instrument à la malice des pécheurs;
pour cela que l'Église bénit tout ce qui est destiné au se

[1] Eus., *in vita Constantini*, l. IV, c. XLIII; Socrat., l. I, c. XXVIII; So
l. II, c. XXVI; Theodor., etc.

[2] *Exhort. ad Virgines*, XV, n. 94, t. III, p. 302, ed Ben.

[3] Eus., l. X, *Hist.*, c. IV; *Vita Constant.*, l. IV, c. XLV, S. Gaudent.,
XVII, *in Dedicat. Basilicæ*; S. Ambros., serm. LXXX.

Digitized by Google

divin. Il était défendu, dans l'ancienne loi, d'offrir des sacrifices ailleurs que dans le lieu qui serait choisi par le Seigneur, et qui depuis lui fut consacré d'une manière spéciale. Les chrétiens ont également des rites et des prières solennelles pour la consécration de leurs églises. Ils traiteraient de sacrilége quiconque oserait les profaner et y faire autre chose que ce qui a un rapport immédiat au culte divin.

Quoiqu'ils sachent que Dieu est partout, ils disent cependant qu'il réside particulièrement dans le ciel, parce qu'il y déploie sa gloire et sa magnificence avec plus d'éclat. Il honore de même nos églises d'une présence spéciale; il est particulièrement disposé à recevoir le tribut public de nos hommages, à écouter nos prières, à nous combler de ses grâces les plus précieuses.

On connaît les priviléges dont jouissait le temple des Juifs; on sait quelles magnifiques promesses lui avaient été faites; aussi avec quelle frayeur religieuse les véritables Israëlites ne l'honoraient-ils pas? Avec quelle sévérité n'étaient pas punis ceux qui le profanaient, ou qui même n'en respectaient pas les vases sacrés? Il n'y avait alors dans tout l'univers qu'un temple où l'on adorât le vrai Dieu, et les infidèles n'osaient y entrer; ils ne passaient point l'enceinte extérieure ou le parvis des gentils. Les historiens juifs ont regardé la curiosité qu'avait eue Pompée de le considérer, lorsqu'il eut fait la conquête du pays, comme la cause des malheurs qui tombèrent depuis sur lui.

Les Juifs, c'est-à-dire les fidèles, se tenaient dans l'intérieur, ils voyaient offrir les sacrifices, mais à une certaine distance du lieu saint; encore ne pouvaient-ils entrer dans la partie du temple où il leur était permis d'adorer le Seigneur, qu'ils ne fussent purifiés de toute impureté légale, par des ablutions et d'autres rites qui leur étaient prescrits. On trouve dans les rabbins des détails qui montrent jusqu'à quel point les juifs respectaient leur temple, et la montagne même sur laquelle il était bâti[1]. Quoique les lévites fussent consacrés au culte public, ils

[1] Voyez Lamy, *Appar. Bibl.*

Digitized by Google

ne pénétraient point au delà du lieu où l'on immolait les v
times. Il n'y avait que les prêtres qui eussent le droit d'ent
dans le sanctuaire ou le lieu saint; chaque semaine on en ch
sissait un par le sort, et c'était lui qui tous les jours offrait l'
cens sur l'autel d'or. Quant au Saint des saints, que Dieu sa
tifiait par sa présence d'une manière plus immédiate, et où l
conservait l'arche avec les tables de la loi et la verge d'Aar
le grand-prêtre seul pouvait y entrer, et il n'y entrait qu'u
fois par an, le jour de la fête des expiations, pour y porter
sang des victimes immolées; mais il devait s'y préparer par
purifications particulières et solennelles; et le sang des victi
n'était offert que quand la fumée des parfums couvrait l'ar
et le propitiatoire, appelé le siége de Dieu.

Qu'étaient cependant le temple de Salomon et le Saint
saints? Des types de nos tabernacles sacrés, où l'on offre, n
le sang des animaux, mais le sang adorable de l'Agneau s
tache. C'est donc aux chrétiens qu'il appartient véritablem
de s'écrier : « Oui, le Seigneur est en ce lieu, et je ne le sa
pas [1]. »

Lorsque les juifs firent la dédicace de leur temple, Dieu, p
leur faire respecter le lieu où il voulait qu'ils l'adorassent,
remplit d'une nuée; en sorte que les prêtres ne pouvaien
demeurer, ni faire les fonctions de leur ministère, à cause
cette nuée, la gloire du Seigneur ayant rempli la maison
Très-Haut [2]. » Le même miracle se renouvela, quand on y o
des victimes pour la première fois [3]. On vit souvent un se
blable prodige, à l'entrée de Moïse et d'Aaron dans le tab
nacle. Quand Dieu donna sa loi, Moïse lui-même fut saisi
frayeur; et celle du peuple était si grande qu'il n'osait app
cher [4]. Toutes ces choses n'étaient cependant que les ombres
nos redoutables Mystères, où nous sommes purifiés par le Sa
précieux de Jésus-Christ; et ce Sang est offert par nos main
fonction qui nous associe à « la compagnie de mille milli
d'Anges, » etc.

[1] Gen., XXVIII, 16. — [2] Paral., V, 14. — [3] Paral, VII. — [4] Hebr., XI,
Exod., XX, 18. — [5] Hebr., XI, 22.

Digitized by Google

Que penser après cela des immodesties et des irrévérences qui se commettent dans nos églises? Si nous les voyions profaner par des infidèles, nous serions saisis d'horreur; comment donc arrive-t-il que des chrétiens se rendent coupables des mêmes sacriléges, et qu'ils exposent par là nos saints Mystères aux blasphèmes des ennemis de notre religion? De quelle confusion ne seraient-ils pas pénétrés, s'ils étaient témoins du respect que les mahométans et les sauvages ont pour leurs mosquées et leurs pagodes? Est-ce que la connaissance de la vérité deviendrait un titre pour ne pas respecter ce qu'il y a de plus sacré dans la religion? La profanation du temple du Seigneur renferme une telle énormité, que Jésus-Christ, qui recevait les plus grands pécheurs avec tant de douceur, et qui supportait toutes les injures en silence, chassa de l'ancien temple avec indignation les vendeurs et les acheteurs [1]. Quel exemple pour ses disciples! Si nous n'avons point d'autorité pour empêcher la profanation des églises, gémissons au moins d'un abus qui tend à détruire tout sentiment de religion.

Pour peu que nous ayons de foi, nous ne pouvons nous approcher du sanctuaire sans nous écrier : « Que ce lieu est terrible [2]: C'est ici véritablement la maison de Dieu et la porte du Ciel! » Ne devons-nous pas y entrer comme nous aurions fait dans la nuée miraculeuse? Ne devons-nous pas nous imaginer entendre, avec Moïse, la voix qui sortait du buisson ardent : « N'approchez point de ce lieu; ôtez votre chaussure; car la terre sur laquelle vous marchez est sainte [3]? Bannissons alors toutes pensées et toutes affections terrestres; mettons une garde à nos sens, lorsque nous nous présentons devant Celui en présence duquel les cieux et la terre disparaissent, sans laisser aucune trace de ce qu'ils ont été [4]. Cette présence remplit les Séraphins d'un saint tremblement, et ils se voilent la face de leurs ailes [5]. Les moines d'Égypte, pénétrés de ces sentiments, ôtaient leurs sandales, au rapport de Cassien, toutes les fois

[1] Joan., II; Matth., XXI. — [2] Gen., XXVIII, 17. — [3] Exod., III, 5. — [4] Apocal., XX, 11. — [5] Isa., VI, 2.

Digitized by Google

qu'ils s'assemblaient pour célébrer ou recevoir les divins M tères. Les juifs s'inclinaient en entrant dans leur temple paraît que c'est d'eux que les Grecs et les Orientaux ont prunté l'usage où ils sont, depuis le commencement du ch tianisme, de s'avancer, en entrant au milieu de l'église, e s'incliner vers l'autel en répétant ces paroles du publicain l'Évangile : « Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pécheu

La coutume de prendre de l'eau bénite en entrant d l'église, est de la plus haute antiquité. L'usage en est rec mandé par la tradition, comme la vertu en est attestée divers miracles. L'ablution qui se fait avec l'eau bénite, l'emblème de la pureté de l'âme. Nous devons donc, en la p nant, concevoir de vifs sentiments de componction, et p Dieu de nous purifier avec l'hyssope trempée, non dans le s des boucs et des taureaux, mais dans le sang adorable de Jé Christ, qui peut seul nous conférer une sainteté parfaite nous rendre dignes de paraître en sa divine présence.

SAINT URSIN,

ÉVÊQUE DE BOURGES.

Saint Ursin fut envoyé dans les Gaules par les Papes disci des Apôtres, comme le dit saint Grégoire de Tours, proba ment en même temps que saint Saturnin. On dit qu'après a fondé et gouverné assez longtemps l'église de Bourges, il m rut en paix très-saintement ; il fut enterré dans un cha selon la coutume qui subsistait encore alors de ne pas ente dans les villes.

Mais le nombre des chrétiens n'étant pas encore très-n breux dans cette région, au bout d'un siècle on avait oubli lieu précis où reposait le premier évêque de Bourges. Dieu mit en l'an 560, que le corps du saint Évêque fut découvert présence de saint Germain, évêque de Paris, qui venait d'a ver à Bourges. On le trouva intact et frais dans ses vêtem épiscopaux. Un ermite perclus de tous ses membres et qu traînait sur les coudes et sur les genoux était présent à c découverte. Il n'eut pas plus tôt touché le corps du s

Digitized by Google

évêque qu'il recouvra sur le champ toute sa force et l'usage de tous ses membres. Cet ermite était saint Auguste qu'on appelait saint Août, et qui est vénéré le 7 octobre.

SAINT THÉODORE TYRON,

MARTYR.

On ne sait pas précisément quelle était la patrie de Théodore, surnommé Tyron. Le discours que saint Grégoire de Nisse prononça en son honneur permet de croire qu'il était originaire d'Orient, et que ses parents étaient peu favorisés des biens de la fortune.

Ayant été engagé dès sa jeunesse dans le parti des armes, Théodore ne pensait, tout en combattant pour les princes de la terre, qu'à être soldat de Jésus-Christ. Content de la paie qu'on lui donnait, il trouvait encore le moyen d'en économiser quelque chose pour secourir ses frères. L'esprit et le cœur occupés ainsi des biens célestes, il apprit sans frayeur, vers l'an 306, que les édits de Maximilien-Galère et Maximin ordonnaient que l'on continuât la persécution suscitée contre les chrétiens par l'empereur Dioclétien. Sa confiance était en Dieu; il lui demandait la force de vaincre les ennemis de son nom. On lui donna ordre de sacrifier; plusieurs de ses compagnons avaient obéi; il déclara qu'il était chrétien et qu'il ne pouvait rien faire contre son Dieu. On le mena au chef de la légion, qui le pressa et voulut le forcer de sacrifier; mais après lui avoir parlé succinctement des vérités du christianisme, qui l'obligeaient à demeurer ferme dans sa foi et à ne pas obéir en cette occasion, Théodore ajouta: — Vous savez maintenant quelle est ma religion; qu'on me déchire donc, qu'on me brûle : si tous mes membres souffrent pour celui qui les a créés, c'est un hommage qu'ils lui doivent.

Le chef du confesseur témoigna quelque pitié pour lui et le laissa en liberté, le renvoyant à un autre jour.

Théodore fit alors une action de grand éclat, et qui n'était pas selon les règles de la justice et de la prudence chrétiennes. Il y avait au milieu de la ville d'Amasé un temple de Cybèle :

Digitized by Google

ayant trouvé l'heure et le vent favorables, il y mit le feu p
dant la nuit; l'édifice fut réduit en cendres. Comme il ne cl
chait pas à se cacher, il avait été aperçu par quelques-uns,
déclarèrent qu'il était l'auteur de l'incendie.

On le traduisit aussitôt devant le gouverneur, nommé Publ
Il lui demanda pourquoi, au lieu d'adorer la déesse, il a
brûlé son temple? — Il est vrai, répondit Théodore, que c
moi qui ai fait cette action. Votre déesse s'est trouvée de pie
et le feu l'a brûlée aussi.

Le gouverneur, irrité d'une réponse qu'il prit pour
insulte à Cybèle, fit fouetter Théodore, et lui dit : — Si vou
m'obéissez en sacrifiant aux dieux que vous semblez mépri
je vous ferai souffrir les tourments les plus cruels. — Je
crains pas vos supplices, répondit le chrétien; pourrais-je
redouter, ayant avec moi Jésus, mon Seigneur et mon Roi?

Publius, le voyant insensible à ses menaces, tâcha de le gag
par de magnifiques promesses. — Je vous comblerai d'h
neurs, dit-il; je vous élèverai aux plus hautes dignités. — M
le voyant insensible aux promesses comme aux menaces, i
fit tourmenter. Alors le Saint, levant les yeux au ciel, et fai
le signe de la croix sur tout son corps, dit : — Quand v
déchireriez mon corps dans toutes ses parties, je bénirais m
Seigneur et mon Dieu jusqu'au dernier soupir; je lui offri
tout ce que je souffrirai pour son nom.

Publius, se hâtant d'éprouver si Théodore serait aussi fe
qu'il le disait, le fit mettre sur le chevalet. On lui déchira
côtes avec des ongles de fer. Au milieu de ce supplice, le M
tyr montrait un visage serein, et chantait un verset de psau
« Je bénirai le Seigneur en tout temps; ma bouche publ
toujours ses louanges. »

Publius, étonné d'une insensibilité si extraordinaire, lui
— N'as-tu point de honte, misérable, de mettre ta confi
dans cet homme que tu appelles Christ, et qu'on a fait mo
ignominieusement? — C'est un opprobre dont se couvrent a
joie tous ceux qui invoquent le nom de Jésus-Christ, répo
Théodore.

Digitized by Google

Le gouverneur, las de le faire souffrir, le fit reconduire en prison. L'ayant fait venir encore quelques jours après, et, le voyant toujours également ferme, il le condamna à être brûlé. Théodore écouta la sentence avec joie. On le mena au lieu du supplice, et, quand le feu fut allumé, il fit le signe de la croix sur son front et sur son corps, et mourut ainsi en louant Dieu, qui se rend admirable dans ses Saints.

SAINT AURÈLE,

ÉVÊQUE D'ARIARATHE.

Pendant que l'empereur Constance, fils indigne de Constantin le Grand, s'efforçait de protéger et de propager l'arianisme, un concile s'ouvrit en 355 à Milan. Le siége épiscopal de cette ville célèbre était occupé dignement par un saint du nom de Denys, qui fut le prédécesseur de saint Ambroise et qui est honoré dans l'Église le 25 mai. Les évêques fidèles condamnèrent l'arianisme, et Constance qui assistait à ce concile, et qui voulait condamner saint Athanase ayant échoué bannit aussitôt ceux qui lui résistaient. Saint Denys fut relégué dans la Cappadoce où il mourut six ans après en l'an 661. Saint Ambroise, qui lui succéda, voulut avoir dans son église de Milan le corps de ce saint Martyr. Il envoya une sorte d'ambassade à la ville d'Ariarathe en Cappadoce. Saint Aurèle était évêque de cette ville; et il avait rendu les derniers devoirs au saint exilé Denys. Il rendit les restes vénérés de ce bon Saint à l'Église de Milan; et c'est tout ce que nous savons de saint Aurèle, qui mourut en 383 et qu'on honore le 9 novembre.

SAINTE MATRONE DE PAMPHILIE.

Sainte Matrône était de Perge en Pamphilie. Ses parents la marièrent de bonne heure; mais bientôt les deux époux s'étant séparés pour vivre dans la continence, Matrône passa à Émèse en Phénicie, où elle prit le voile et mena la vie religieuse.

La réputation de sa piété et de ses vertus fit qu'on la chargea de gouverner une communauté de filles. Mais étant trop

Digitized by Google

humble pour se croire digne d'un poste si éminent, elle l remit à une de ses compagnes, et se rendit à Béryte, où, ma gré qu'elle menât une vie très-solitaire, elle fut assez heureus pour convertir plusieurs femmes idolâtres.

Au bout de quelques années, elle alla à Constantinople, y f admirer ses vertus ; et l'impératrice Vérine, femme de Léon Ier ayant eu occasion de connaître Matrône, la prit en affection lui fit bâtir un monastère dont elle l'obligea d'accepter la digni d'abbesse. La Sainte reçut plusieurs autres marques d'estim et les mérita par la manière admirable dont elle gouverna l Religieuses soumises à sa direction.

On prétend qu'elle vécut cent ans, et qu'elle en passa soixant quinze sous le voile. Sanctifiée par les méditations et la prièr purifiée par les mortifications et les jeûnes, sainte Matrône n cessa d'édifier les fidèles, que pour aller recevoir avec les Ang le prix de ses longs travaux.

SAINT BENEN,

ARCHEVÊQUE D'ARMAGH.

Benen, en latin *Benignus*, né d'une famille noble de l'Irlan mais idolâtre, vint au monde tout au commencement v^e^ siècle. Son père vivait dans l'idolâtrie. Lorsque le jeu Benen pouvait avoir dix ou douze ans, saint Patrick qui pa courait l'Irlande en répandant la foi, s'arrêta un jour dans maison où grandissait le petit Benen ; le père de cet enf reçut très-bien le Saint et le logea chez lui. Cette bonne œuv eut aussitôt sa récompense ; le père, la mère et toute la fami reçurent le don de la foi. Benen comprit si bien les enseign ments du Saint qu'il voulut se donner à lui et ne pas le quitt Il témoignait en toute occasion la joie et le bonheur qu'il ress tait d'avoir été tiré des ténèbres et de vivre désormais dans lumière. Du consentement de ses parents, il devint le com gnon inséparable et l'élève du saint Apôtre de l'Irlande, sa Patrick. Après l'avoir instruit parfaitement, il le fit entrer d les Ordres et s'en fit un grand auxiliaire. Le Saint anno même que Benen serait son successeur.

Digitized by Google

La mort ayant enlevé saint Patrick en 464, Benen lui succéda comme archevêque d'Armagh. Il gouverna parfaitement son Église, et ne siégea que dix ans. Il mourut en 474. Des miracles signalèrent sa sainteté pendant sa vie et après sa mort.

On l'honore le 9 novembre.

SAINT VANNES,

ÉVÊQUE DE VERDUN.

Le nom latin de saint Vannes était *Vianus*. Il était moine à Verdun, lorsque le roi Clovis Ier vint assiéger cette ville qui était en rébellion. Les habitants ayant su que ce prince avançait pour les châtier, envoyèrent au devant de lui saint Euspice, le prêtre le plus éminent et le plus recommandable de leur clergé. Il supplia si bien que Clovis, à sa recommandation, pardonna à la ville et voulut donner à saint Euspice le siége épiscopal de Verdun, vacant depuis la mort de saint Firmin. Mais Euspice s'excusa sur son grand âge et proposa au roi son neveu saint Vannes. On le tira donc de son monastère pour le faire évêque de Verdun. Il dirigea très-heureusement son troupeau; Dieu lui accorda des miracles pendant qu'il vécut et aussi après sa mort, qui arriva, après vingt ans d'un épiscopat glorieux.

Il s'en alla à Dieu vers l'an 525, et on le fête le 9 novembre.

SAINTE EUSTOLIE ET SAINTE SOPATRA,

VIERGES.

On croit que sainte Sopatra était fille de l'empereur Maurice, qui fut détrôné et mis à mort par Phocas, en l'an 602.

Quatre ans après la mort de Maurice, sa veuve étant entrée dans une conspiration contre le meurtrier, Phocas la fit enfermer avec ses filles dans un monastère. Or, parmi ces filles se trouvait Sopatra, qui accepta sa peine avec joie; car elle pouvait s'occuper de Dieu, à qui elle s'était vouée. Elle se sanctifia dans ce monastère; et lorsque Phocas fut renversé, elle se consacra à Dieu parmi les vierges.

Digitized by Google

Elle était liée d'affection avec une jeune chrétienne nommé Eustolie ; elles ne se quittèrent plus qu'à la mort.

Ayant été inséparables, elles sont honorées ensemble l 9 novembre.

LE BIENHEUREUX RAYMOND SCRIPTORIS,

MARTYR.

Le bienheureux Raymond Scriptoris était archidiacre de Tou louse dans la première moitié du XIIIe siècle. Il s'était signal par son zèle pour la foi catholique et par son horreur pour le dévastations des hérétiques albigeois. Un jour qu'il était e visite à Vignonet, dans le diocèse de Saint-Papoul qui dépenda de Toulouse, les Albigeois se jetèrent sur lui et le massacrèrei odieusement en 1242. Depuis lors il est honoré comme mart le 9 novembre.

LE BIENHEUREUX MONALD D'ISTRIA,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Monald se distingua dans l'Ordre de Sain François par ses talents, et plus encore par ses vertus. Il f dans son temps un habile prédicateur, et ses travaux apost liques ramenèrent un grand nombre de pécheurs à leu devoirs.

Le temps de sa naissance et celui de sa profession ne no sont point connus, non plus que le détail de ses actions ; ma il nous reste de lui uue somme de droit civil et canoniqu qu'on appelle Monaldine, du nom de son auteur. Elle est dist buée par ordre alphabétique. Il avait composé plusieurs autı ouvrages qui se sont perdus.

Il mourut avec la réputation d'un très-vertueux Religieux, couvent de Capo-d'Istria, ville de l'État de Venise, le 9 n vembre 1305.

On l'inhuma par respect pour ses vertus, dans l'église de monastère, qui est sous l'invocation de Notre-Dame-des-Ang et il y eut bientôt un grand concours de peuples à son to beau, où Dieu continue d'opérer des miracles en faveur de ce

Digitized by Google

qui implorent avec foi sa miséricorde par l'intercession du bienheureux Monald.

LE BIENHEUREUX BARTHÉLEMY DE FABRIANO,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Pierre de Moliano, zélé prédicateur, annonçant la parole de Dieu à Fabriano, en Italie, Barthélemy, poussé par un esprit de pure curiosité, résolut d'aller grossir le nombre de ses auditeurs. Son dessein était non-seulement de le critiquer, mais encore de se réjouir avec ses amis des folies qu'ils lui entendraient débiter ; car c'est ainsi qu'il appelait les matières importantes du salut, qui se traitaient dans la chaire.

Le Père des miséricordes choisit ce moment pour toucher le cœur de Barthélemy. Après le sermon, il se retira chez lui, et le repentir de sa vie passée lui fit répandre des larmes abondantes. La situation où il se trouva ensuite ne lui permettant plus de douter du changement qui s'était fait en lui, il rechercha avec soin ce même prédicateur, aux dépens duquel il avait voulu amuser les impies, compagnons de son incrédulité, et lui demanda avec tant d'instance l'habit de Saint-François, qu'enfin il fut admis à la profession.

Barthélemy, revêtu du saint habit, donna bientôt l'exemple de toutes les vertus. Il se servit des sciences qu'il avait acquises dans le monde et des grands talents dont il était doué, pour l'avancement de la religion. Ses prédications eurent un admirable succès.

Rempli de zèle pour l'instruction des peuples, il ne travaillait pas avec moins d'assiduité à son propre salut. La prière, les veilles, les macérations de toute espèce, furent les moyens qu'il employa pour désarmer la vengeance divine, et en maltraitant continuellement son corps, il parvint à soumettre la chair à l'esprit, pour vaquer à la méditation, sans prendre sur le temps destiné à prêcher et à remplir les autres devoirs de son état, il ne se couchait jamais après Matines.

Il enseignait la théologie avec succès au couvent de Saint-André, à Riéti, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut

Digitized by Google

le 9 novembre 1505. Il avait composé quelques traités qui prouvent que Barthélemy avait des connaissances relativement au siècle où il a vécu.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 9 novembre de l'an 1503, eut lieu la première profession des Religieuses Annonciades, fondées par sainte Jeanne de Valois. Voici la formule de profession que prononcèrent en ce jour, les premières Religieuses Annonciades : « Je promets et je fais vœu à Dieu tout-puissant, à la glorieuse Vierge Marie, et à toute la Cour céleste, de garder toute ma vie les trois vœux solennels de religion, savoir : la pauvreté, la chasteté et l'obéissance : de plus d'observer la règle de religion de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, et une perpétuelle clôture. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Après cela le P. Gabriel-Marie, confesseur de la bienheureuse Jeanne de Valois, fit un discours en présence de cette sainte Religieuse et de ses compagnes.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, dédicace de la Basilique du Sauveur.

A Amasée dans le Pont, fête de saint Théodore, soldat, qui

1 QUINTO IDUS NOVEMBRIS.

Romæ dedicatio basilicæ Salvatoris. — Amaseæ in Ponto natalis sancti Theodori militis, qui tempore Maximiani imperatoris pro christianæ fidei confessione fortiter cæsus, et in carcerem missus, deinde Domino sibi apparente ac monente, ut constanter et viriliter ageret, relevatus est : novissime postquam equuleo suspensus et ungulis corrasus est, ita ut ejus interiora nuda apparerent, ardentibus ignibus comburendus traditur : cujus laudes sanctus Gregorius Nyssenus præclaro encomio celebravit. — Tyanæ in Cappadocia passio sancti Orestis sub Diocletiano imperatore. — Thessalonicæ sancti Alexandrini martyris sub Maximiano principe. — Apud Bituricas sancti Ursini confessoris, qui Romæ ordinatus a successoribus Apostolorum, primus eidem Urbi destinatur episcopus. — Neapoli in Campania sancti Agrippini episcopi, miraculis clari. — Constantinopoli sanctarum virginum Eustoliæ Romanæ, et Sopatræ filiæ Mauritii imperatoris. — Beryti in Syria commemoratio imaginis Salvatoris, quæ a Judæis crucifixa, tam copiosum emisit sanguinem, ut Orientalis et Occidentales Ecclesiæ ex eo ubertim acceperint.

Digitized by Google

du temps de l'empereur Maximien, fut, pour avoir confessé la foi chrétienne, fouetté cruellement, ensuite mis en prison, où Jésus-Christ lui apparaissant, le fortifia et l'avertit d'avoir du courage et de la constance jusqu'à la fin ; puis ayant été étendu sur le chevalet, et déchiré par tout le corps avec des peignes de fer, d'une manière si cruelle que ses entrailles paraissaient à découvert, il fut enfin jeté dans un feu ardent. Saint Grégoire de Nysse a célébré ses louanges dans un excellent panégyrique.

A Thyane en Cappadoce, martyre de saint Oreste, sous l'empereur Dioclétien.

A Thessalonique, saint Alexandre, martyrisé sous Maximien.

A Bourges, saint Ursin, confesseur, qui, ordonné à Rome par les successeurs des Apôtres, fut désigné premier évêque de cette ville.

A Naples, saint Arpin, évêque, célèbre par ses miracles.

A Constantinople, les saintes vierges Eustolie, née à Rome, et Sopatre, fille de l'empereur Maurice.

A Béryte en Syrie, mémoire de l'image du Sauveur, qui, ayant été crucifiée par les Juifs, répandit du sang en telle quantité, que les Églises d'Orient et d'Occident en ont été abondamment pourvues.

Additions des autres martyrologes.

Saint Morin, diacre au diocèse de Nevers.

Saint Spérat, martyr à Lyon.

Saint Leucade, sénateur, père de saint Ludre. Il est fêté le 14 à Bourges.

Saint Erphon, dix-septième évêque de Munster.

Saint Montan, ermite dans le Vivarais.

Le bienheureux Georges, évêque de Lodève.

Saint Mocona, confesseur, honoré en Irlande.

Saint Jean de Bisane, prêtre et moine en Éthiopie.

Fête de tous les Saints de l'Ordre de Saint-Dominique.

Le bienheureux Ludovic, carme.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Paul Campfort, prêtre de Cahors, pour refus de serment déporté à Cayenne en 1798, mort dans le désert de Konanama le 9 novembre 1798, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Anastase Lemercier, prêtre et religieux Augustin à Bruxelles condamné à mort comme contre-révolutionnaire, exécuté le 9 novembre 1793 à cinquante-huit ans.

Gaspard Gobiert, prêtre et religieux Augustin à Bruxelles comme le précédent condamné à mort, exécuté le même jour, 9 novembre 1793, à cinquante-neuf ans.

Digitized by Google

DIXIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Juste, évêque de Rochester, compagnon de saint Augustin de Cantorbéry. — Saint André Avellino, clerc régulier Théatin. — Saint Georges, évêque du Vélay. — Saint Thryphon et saint Respice, martyrs. — Sainte Nymphe, vierge. — Saint Tibery, saint Modeste et sainte Florence, martyrs. — Sainte Théoctiste, vierge. — Saint Gobrien, évêque de Vannes. — Saint Jean l'Écossais, évêque de Ratzbourg, martyr. — Le bienheureux Sébastien d'Argire, Frère Mineur Capucin. — La vénérable Anne Toschel. Abbesse. — Noé, patriarche. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JUSTE,

ÉVÊQUE DE ROCHESTER, COMPAGNON DE SAINT AUGUSTIN DE CANTORBÉRY.

Vers la fin du VI^e^ siècle à travers toutes les mutations politiques, saint Pape Grégoire poursuivait invariablement l'exécution un dessein qui devait créer une nouvelle nation chrétienne. Quand il envoya le prêtre Candide dans les Gaules y administrer le patrimoine de saint Pierre, il lui ordonna d'en employer les revenus à acheter des habits pour les pauvres ou de jeunes esclaves anglais d'environ dix-sept à dix-huit ans. Il voulait les placer dans les monastères d'Italie, pour les faire instruire de la religion et les employer ensuite à la conversion de leur nation entière. Le saint Pape trouvait en cet achat un autre avantage. c'est, dit-il, que par là les sous d'or des Gaules, qui ne peuvent être employés en Italie, seront dépensés sur les lieux. où l'on voit, ainsi que par la loi de l'empereur Majorien, la monnaie de France n'avait pas de cours en Italie, ou elle y perdait beaucoup de sa valeur. Saint Grégoire portait plus les attentions de sa charité, qu'il voulût qu'on envoyât, de ces jeunes esclaves, un prêtre pour les accompagner pendant le voyage de France en Italie, afin qu'il fût à portée de baptiser ceux qu'il verrait en danger de mort [1].

[1] L. VI, epist. VII.

Digitized by Google

L'arrivée des jeunes Anglais à Rome détermina tout à f
saint Pontife à entreprendre la conversion de leurs co
triotes. Il choisit pour chef de cette expédition aposto
Augustin, prévôt de son monastère de Saint-André de R
auquel il associa quelques autres moines, dont la vertu
sagesse lui étaient connues. Ils partirent de Rome au com
cement de l'an 596. Mais à peine furent-ils arrivés dans la
vence, qu'ils résolurent de ne point pousser plus avant, d
ragés par ce qu'ils avaient entendu dire de la difficult
voyage et l'état de la nation anglaise, incrédule et barbare
ils n'entendaient pas même la langue. Ils résolurent donc
commun accord, de retourner à Rome et y renvoyèrent Au
tin, pour prier le Pape de ne point les obliger à un voya
dangereux, si pénible et d'un succès si incertain. Mais le
Pontife le renvoya, de son côté, chargé d'une petite lettre
cette inscription : Grégoire, serviteur des serviteurs de
aux serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il leur ord
d'exécuter avec zèle et avec confiance en Dieu leur entrep
sans se laisser abattre par la fatigue ni s'arrêter aux disc
des gens mal intentionnés, assurant qu'il voudrait pouvoi
même travailler avec eux à cette bonne œuvre [1].

En même temps, pour leur aplanir une partie des diffic
dont on leur avait fait peur, il leur envoya diverses lettre
recommandation pour les princes et les évêques des Gaul
y en avait pour Virgile d'Arles, pour Pallade de Saintes,
Sérénus de Marseille, pour Pélage de Tours, successeu
saint Grégoire, pour Didier de Vienne, successeur de
Evance, et pour Siagrius d'Autun. Il écrivit pour la même f
patrice Arigius, à la reine Brunehaut et à ses petits-fils T
debert, roi d'Austrasie, et Théodoric, roi de Bourgogne [2]. To
ces lettres sont du mois de juillet 596. Dans ses lettres à
nehaut et aux deux rois, il dit avoir appris que la nation
Anglais désirait se convertir à la foi chrétienne, mais qu
évêques du voisinage, c'est-à-dire les Évêques bretons, n

[1] L. VI. epist. LI. Beda. *Hist.*, l. I, c. XXIII. — [2] L. VI, epist. LII-LIX.

Digitized by Google

aient de seconder leurs bons désirs. Déjà le breton saint Gil- reprochait, entre autres crimes, à ses compatriotes, de voir jamais voulu prêcher les paroles de la Foi à la nation s Saxons et des Anglais, qui habitaient avec eux la Bre- gne[1].

Le missionnaire apostolique saint Augustin, ayant traversé te la Gaule, arriva dans la Grande-Bretagne, aux côtes de la vince de Kent, et prit terre en l'île de Tanet, avec ses com- gnons, au nombre d'environ quarante. Les Anglais et les ons, peuples de Germanie, étaient venus en Bretagne, envi- un siècle et demi auparavant, appelés par les Bretons pour défendre contre les Écossais et les Pictes. S'étant rendus itres, sur les Bretons mêmes, de la plus grande partie de . ils y établirent les sept à huit royaumes, qui formaient une ce de confédération nationale, dont un des rois était le ou le suzerain. Ce chef, le troisième depuis leur établisse- t, était alors Ethelbert ou plutôt Edilbert, autrement Albert, de Kent, qui avait épousé Berthe, fille de Caribert, roi de s. Chrétienne et catholique, la princesse franque n'avait usé Ethelbert qu'à condition de conserver le libre exercice religion, et, pour cet effet, elle avait amené avec elle un que nommé Luidard.

ugustin étant donc arrivé en l'île de Tanet, envoya à Ethel- des interprètes de la nation des Francs, qu'il avait pris ant l'ordre du Pape saint Grégoire ; car les Francs et les ais, étant tous Germains d'origine, parlaient à peu près la e langue, tandis qu'Augustin ne parlait que latin. Il fit naître au roi qu'il était venu de Rome pour lui apporter une e nouvelle, savoir : la promesse certaine d'une joie éter- le et d'un règne sans fin avec le Dieu vivant et véritable. Le qui avait déjà entendu parler de la religion chrétienne à la . son épouse, ordonna que les Romains demeurassent dans où ils étaient jusqu'à ce qu'il vît ce qu'il devait faire pour il commanda en même temps de leur procurer tout ce qui

[1] Beda, l. I, c. XXII.

Digitized by Google

était nécessaire. Quelque temps après, il vint à l'île de Tar manda Augustin avec ses compagnons ; mais il voulut les voir en plein air, car un ancien augure lui faisait craindre s'il les écoutait dans une maison, ils ne le surprissent par qu'opération magique. Mais eux, s'appuyant sur la vertu pas des démons, mais de Dieu, arrivèrent en procession, tant pour étendard une croix d'argent et l'image du Sau peinte sur un tableau, et chantant des litanies pour dema à Dieu leur salut et le salut du peuple pour lequel ils ét venus.

Le roi les fit asseoir, et ils commencèrent à lui annonce vangile, ainsi qu'à tous les assistants. Il répondit : Vos pa et vos promesses sont fort belles ; mais comme elles sont velles et incertaines, je ne puis point y acquiescer et laiss que j'ai observé depuis si longtemps avec la nation des An Toutefois, parce que vous êtes venus de loin et qu'il me se avoir reconnu que vous désirez nous faire part de ce que croyez le plus vrai et le meilleur, bien loin de vous faire peine, nous voulons vous bien recevoir, et vous faire do ce qui sera nécessaire pour votre subsistance, et nous ne empêchons point d'attirer à votre religion tous ceux que pourrez persuader. Il leur donna donc un logement da ville de Doroverne, qui était sa capitale, depuis nommée, cette raison, Cantuaria ou Cantorbéry, c'est-à-dire capital royaume de Kent. Ils y entrèrent en processsion, suivant coutume, avec la croix et l'image du grand Dieu, Notre gneur Jésus-Christ, et ils chantaient de concert : Nous prions, Seigneur, par votre infinie miséricorde, de détou votre colère de dessus cette ville et de dessus votre ma sainte, parce que nous avons péché. Alleluia [1].

Étant établis en leur nouvelle demeure, ils commencèr imiter la vie apostolique de la primitive Église, s'appliq continuellement à la prière, aux veilles et aux jeûnes, et prisant tous les biens de ce monde. Ils pratiquaient tou

[1] Beda, l. I, c. XXV.

Digitized by Google

qu'ils enseignaient, ne prenant de ceux qu'ils instruisaient que les choses nécessaires à la vie, et disposés à tout souffrir, même la mort, pour la vérité qu'ils annonçaient.

Près de la ville, à l'orient, était une église bâtie en l'honneur de saint Martin, du temps que les Romains habitaient encore la Grande-Bretagne. La reine y faisait ses prières, et les Missionnaires s'y assemblaient aussi, dans ces commencements, pour chanter les psaumes, prier, célébrer la messe, prêcher et baptiser; car plusieurs Anglais embrassèrent la foi, touchés de la vie simple et innocente des Missionnaires et de la douceur de leur doctrine. Le roi lui-même, ravi de la pureté de leur vie et de la beauté de leurs promesses, confirmées par plusieurs miracles, crut et fut baptisé; après quoi le nombre de ceux qui venaient aux instructions s'accrut de jour en jour, et les conversions furent fréquentes. Le roi saint Ethelbert, car l'Église le compte au nombre des Saints, en ressentait une grande joie, mais il ne contraignait personne. Il se contentait de témoigner plus d'amitié à ceux qui se faisaient chrétiens, comme associés avec lui au royaume céleste; car il avait appris des Missionnaires romains que le service de Jésus-Christ doit être volontaire. Alors il leur donna, dans sa capitale, un lieu convenable pour établir un siége épiscopal avec des biens suffisants [1].

Cependant Augustin passa en France et vint à Arles, où il fut ordonné évêque, pour la nation des Anglais, par l'archevêque Virgile. Il retourna aussitôt en Angleterre et y baptisa plus de dix mille Anglais à la fête de Noël de la même année 597. Il envoya à Rome le prêtre Laurent, avec le moine Pierre, pour porter au Pape saint Grégoire les heureuses nouvelles de tout ce qui s'était passé, et en même temps plusieurs articles sur lesquels il le consultait [2].

Le saint Pontife fit part de ces heureuses nouvelles à son ami saint Euloge, patriarche d'Alexandrie, qui lui écrivait de temps en temps. La lettre, qui est de 598, commence ainsi ; Notre

[1] Beda, l. I, c. XXVI. — [2] Beda, l. I, c. XXVII.

Digitized by Google

commun fils, le porteur de la présente, en me donnai
écrits de Votre Sainteté, m'a trouvé malade et m'a laiss
lade en partant. Mais un grand adoucissement à mes do
a été de recevoir les écrits de Votre Sainteté bien-aimé
m'ont grandement réjoui et de la conversion des héré
d'Alexandrie et de l'union des Fidèles. Pour vous rendre
reille, je vous dirai que la nation des Anglais était dem
jusqu'à présent dans l'infidélité, adorant du bois et des pi
Par le secours de vos raisons, j'y ai envoyé un moine de
monastère. Les Évêques des Germanies l'ayant ordonné É
par ma permission, ils l'ont fait conduire chez cette nat
l'extrémité du monde, et nous venons de recevoir des nou
de l'heureux succès de ses travaux, car il fait tant de mir
lui et ceux qui l'ont accompagné, qu'ils semblent approch
ceux des Apôtres. Et nous avons appris qu'à la dernière f
Noël, notre Frère et coévêque a baptisé plus de dix mill
glais. Ce que je vous écris, afin que vous voyiez les effe
vos prières. Saint Grégoire appelle ici Germanies les roya
des Francs, soit parce que le royaume d'Austrasie compr
en effet une portion considérable de la Germanie propre
dite, soit parce que la nation des Francs était germaniqu
rigine.

L'an 601, le Pape saint Grégoire renvoya en Angleterre,
soutenir cette mission, le prêtre Laurent avec plusieurs a
moines, dont les principaux étaient: Mellitus, Juste, Pau
Rufinien. Il écrivit en France un grand nombre de lettr
leur faveur. Il les recommanda à saint Virgile d'Arles, à
Ethérius de Lyon, à saint Didier de Vienne, à saint Arig
Gap, aux rois Clotaire, Théodoric et Théodebert, ainsi qu
reine Brunehaut; à Menas de Toulon, à Sérénus de Mars
à Loup de Châlon-sur-Saône, à Agilulfe de Metz, à Simpl
de Paris, successeur de Faramode, à Mélantius de Rou
Licinius, dont saint Grégoire ne marque point le siége, m
était évêque d'Angers et fort puissant à la cour de Clotai

Dans les mêmes lettres où le Pape saint Grégoire recom
dait aux Évêques des Gaules les moines qu'il envoyait en

Digitized by Google

leterre, il leur recommandait aussi de s'assembler en conciles, our réprimer l'incontinence des clercs et les ordinations simoiaques. Il renouvelait cette même recommandation aux rois héodoric, Théodebert et Clotaire, ainsi qu'à la reine Brunehaut. oici en quels termes il remercie cette princesse du zèle qu'elle ontrait pour la conversion des Anglais : « Nous rendons râces à Dieu tout-puissant de ce qu'entre plusieurs dons de sa onté dont il a orné Votre Excellence, il vous a remplie d'un si rand amour de la Religion, que vous vous portez avec ardeur à ut ce qui peut contribuer au salut des âmes et à la propagaon de la Foi. La renommée ne nous a pas laissé ignorer les rands secours que vous avez procurés à notre frère Augusn. Ceux qui ne connaissent pas votre piété en seront dans dmiration ; mais pour nous, qui en avons vu tant de preuves, n'y a plus à admirer, il ne reste que de nous en réjouir avec ous. Vous avez su quels miracles éclatants le Sauveur a opés pour la conversion des Anglais, et ce doit être pour Votre xcellence un grand sujet de consolation, puisque personne a eu plus de part qu'elle à cette bonne œuvre. Car si cette tion a eu le bonheur d'entendre la prédication de l'Évangile, est à vous, après Dieu, qu'elle en est redevable [1]. »

Le saint Pape Grégoire ne manqua pas, surtout en cette rasion, d'écrire au roi des Anglais, Ethelbert, et à la ine Berthe, son épouse. Dans la lettre à celle-ci, il comence à la remercier de la protection qu'elle a donnée à Auustin. Il la compare à sainte Hélène, mère de Constantin, ont Dieu s'est servi, dit-il, pour exciter les Romains à la foi rétienne : « Comme nous avons la confiance qu'il se servira du le de votre gloire pour faire sentir à la nation des Anglais s effets de sa miséricorde. Il ajoute néanmoins que, pieuse et istruite comme elle était, elle aurait dû travailler depuis longmps à convertir son mari, et que, pour réparer cette néglience, elle devait travailler avec d'autant plus d'ardeur à le onfirmer dans le zèle de la Religion et à convertir tous ses

[1] L. XI, epist. LXII.

Digitized by Google

sujets. Vos bonnes œuvres, dit-il, sont connues, non-seulem
à Rome, où l'on prie avec ardeur pour votre conservation, r
en divers lieux, même à Constantinople, où la renommée l
portées jusqu'aux oreilles de l'empereur [1]. »

Quant au roi Ethelbert, qu'il nomme plus correctement l
berth, il l'exhorte à conserver fidèlement la grâce qu'il a re
à étendre la foi parmi ses peuples, à ruiner le culte des idc
à détruire leurs temples, et à rétablir les bonnes mœurs pa
exhortations, les caresses, les menaces, mais principalen
par son exemple ; sur quoi il lui propose celui de Constar
Il l'exhorte à suivre en tout les instructions de l'évêque Au
tin, et à s'unir étroitement à lui ; enfin, il lui envoie des
sents de la part de saint Pierre, qu'il nomme petits, quoiq
fussent magnifiques. Cette lettre, datée du 22 juin 601, se
mine par ces mots : Que la grâce d'en haut conserve sain
sauve Votre Excellence, seigneur fils [2].

Écrivant à saint Augustin d'Angleterre, le bienheureux
s'écrie, dans les transports de sa joie : « Gloire à Dieu dan
hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volo
car le grain de froment est mort en terre afin de ne pas ré
seul dans le ciel. C'est par sa mort que nous vivons, par sa
blesse que nous avons des forces ; c'est par son amour que
cherchons en Bretagne des frères que nous ne connaiss
pas, c'est par sa grâce que nous trouvons ceux que nous c
chions sans les connaître. Mais qui pourra dire quelle joie
levée ici dans le cœur de tous les fidèles, de ce que, par la g
de Dieu et le travail de votre fraternité, la nation des Ang
dégagée des ténèbres de l'erreur, éclairée des lumières d
sainte foi, foule aux pieds les idoles, obéit avec un cœur pu
Dieu tout puissant, et se soumet sincèrement à ses divins
ceptes. Mais, mon bien-aimé frère, dans cette grande joie, i
un grand sujet de crainte. Car je sais que, par votre dilec
Dieu a fait de grands miracles au milieu de cette nation
veut bien élire. Il faut donc vous réjouir avec crainte et crai

[1] L. XI, epist. XXIX. — [2] *Ibid.*, epist. LXVI.

Digitized by Google

en vous réjouissant. Il faut vous réjouir de ce que, par ces merveilles extérieures, les âmes des Anglais sont attirées à la grâce intérieure; il faut craindre qu'au milieu de ces prodiges l'esprit ne s'élève par la présomption.

« Souvenons-nous que, quand les disciples disaient avec joie à leur Maître : Seigneur, en votre nom, les démons mêmes nous sont soumis, il leur répondit : Ne vous réjouissez point de cela; réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits au ciel. Les noms de tous les élus y sont écrits, et toutefois ils ne font pas tous des miracles. Or, les disciples de la vérité ne doivent pas se réjouir d'un bien passager et particulier pour eux, mais du bien qui leur est commun avec tous, et dont ils se réjouissent éternellement. Tandis que Dieu agit ainsi par vous au dehors, vous devez, mon bien-aimé frère, vous juger sévèrement au dedans et bien connaître qui vous êtes. Si vous vous souvenez d'avoir offensé Dieu par la langue ou par les œuvres, ayez toujours ces fautes présentes à l'esprit pour réprimer la gloire qui s'élèverait dans votre cœur, et songez que ce don des miracles ne vous est pas donné pour vous, mais pour ceux dont vous devez procurer le salut. Moïse, ce grand serviteur de Dieu, après tant de miracles, étant arrivé à la terre promise, Dieu lui reprocha la faute qu'il avait faite trente-huit ans auparavant, en doutant s'il pourrait tirer l'eau de la roche. Combien donc devons-nous trembler, nous qui ne savons pas encore si nous sommes élus! Vous savez ce que dit la vérité même dans l'Évangile : Plusieurs viendront me dire en ce jour-là : Seigneur, nous avons prophétisé en votre nom, nous avons chassé les démons et fait plusieurs miracles ; et je leur dirai que je ne les ai jamais connus. Je vous parle ainsi pour vous humilier; mais votre humilité doit être accompagnée de confiance. Car, tout pécheur que je suis, j'ai une espérance certaine que vos péchés vous sont remis, puisque vous avez été choisi pour procurer la rémission aux autres, et donner au ciel la joie de la conversion d'un si grand peuple[1]. « Rien ne prouve mieux la

[1] L. XI, epist. XXVIII.

Digitized by Google

vérité des miracles d'Augustin, observe judicieusement Fleury que ces avis si sérieux de saint Grégoire.

Une seconde lettre que le Pape écrivit à saint Augustin, et qu devait être publique, est pour l'établissement des évêchés e Angleterre. « Nous vous accordons, dit-il, l'usage du pallium seulement pour la messe, à la charge d'établir douze évêque qui vous seront soumis, en sorte que l'évêque de Londres so toujours, à l'avenir, consacré par son propre concile, et reçoiv le pallium du Saint-Siége. Vous enverrez pour évêque à York celui que vous jugerez à propos, à condition que, si cette vil et les lieux voisins reçoivent la parole de Dieu, il ordonne aussi douze évêques et sera métropolitain. Nous nous propo sons de lui donner le pallium, et nous voulons qu'il soit soum à votre conduite ; mais, après votre mort, il sera le supérieu des évêques qu'il aura ordonnés, sans qu'il dépende en aucu manière de l'évêque de Londres. Le rang entre l'évêque d Londres et celui d'York se réglera selon l'ordination, et ils ag ront de concert pour le bien de la religion. Outre les évêqu ordonnés par vous et par celui d'York, nous voulons aussi q tous les évêques de Bretagne vous soient soumis [1]. »

Outre ces lettres, le Pape saint Grégoire envoya un mémoi considérable pour répondre à onze articles de difficultés pro sées par Augustin. En voici la substance : De tout le revenu l'Église, on doit faire quatre portions : la première, po l'évêque et sa famille, à cause de l'hospitalité ; la seconde, po le clergé ; la troisième, pour les pauvres ; la quatrième, po les réparations. « Pour vous qui êtes instruit dans la vie mona tique, vous ne devez pas vivre séparé de vos clercs, mais é blir dans la nouvelle église des Anglais la vie commune, l'exemple de l'Église naissante.

« Les clercs qui ne sont pas dans les Ordres sacrés et qui peuvent garder la continence, doivent se marier et recev leurs gages hors de la communauté, comme il est écrit de primitive Église, que l'on distribuait à chacun selon ses besoi

[1] L. XI, epist. LXV.

Digitized by Google

Mais il faut veiller à ce qu'ils vivent selon la règle de l'Église, qu'ils chantent les psaumes et pratiquent les bonnes mœurs. Quant à ceux qui vivent en commun, il n'y a pas de portions à faire pour l'hospitalité ou pour les pauvres ; mais tout ce qui reste après avoir pris le nécessaire, doit être employé en œuvres pies.

« Dans l'Église des Anglais, où vous êtes encore seul évêque, il faut bien que vous en ordonniez sans être assisté d'autres évêques. Mais quand il viendra des évêques des Gaules, ils assisteront comme témoins de l'ordination. Pour les évêques que vous ordonnerez en Angleterre, nous voulons qu'ils ne soient pas éloignés les uns des autres, afin que rien ne les empêche de s'assembler au nombre de trois ou quatre, pour en ordonner de nouveaux, comme dans le monde on assemble les personnes déjà mariées pour prendre part à la joie des noces.

« Nous ne vous attribuons aucune autorité sur les évêques des Gaules au préjudice de l'évêque d'Arles, qui, depuis longtemps a reçu le pallium de nos prédécesseurs. Si donc il vous arrive de passer en Gaule, vous devez agir auprès de lui pour corriger les évêques et l'exciter s'il n'était pas assez fervent. Nous lui avons écrit de concourir avec vous pour cet effet. Mais vous n'avez point de juridiction sur les évêques de Gaule, et ne pouvez les réformer que par la persuasion et le bon exemple ; car il est écrit dans la loi que celui qui passe dans la moisson d'autrui ne doit pas y mettre la faucille. Quant aux évêques bretons, nous vous en commettons entièrement le soin pour instruire les ignorants, fortifier les faibles et corriger les mauvais. »

Après que Mellitus et ses compagnons furent partis de Rome et pendant qu'ils étaient encore en chemin, saint Grégoire lui écrivit en ces termes : « Quand vous serez arrivé près de notre Frère Augustin, dites-lui qu'après avoir longtemps examiné en moi-même l'affaire des Anglais, j'ai pensé qu'il ne faut pas abattre leurs temples, mais seulement les idoles qui y sont. Il faut faire de l'eau bénite, les arroser, dresser des autels et y mettre des reliques. Car si ces temples sont bien bâtis, il faut

Digitized by Google

les faire passer du culte des démons au service du vrai Dieu afin que cette nation, voyant que l'on conserve les lieux auxquels elle est accoutumée, y vienne plus volontiers. Et parqu'ils ont accoutumé de tuer beaucoup de bœufs en sacrifiaux démons, il faut leur établir quelque solennité, comme de Dédicace ou des Martyrs, dont on y met les reliques. Qu'ils fassent des tentes de feuillage autour des temples transformen églises, et qu'ils célèbrent la fête par des repas modestes. lieu d'immoler des animaux au démon, qu'ils les tuent pour manger et rendre grâces à Dieu qui les rassassie de ces viandafin que, leur laissant quelques réjouissances sensibles, on puisleur insinuer plus aisément les joies intérieures, car il est impossible d'ôter à des esprits durs toutes leurs coutumes à fois : on ne s'élève pas d'un seul bond à un lieu élevé, on y mopas à pas [1]. »

Saint Grégoire avait chargé Mellitus et ses compagnons porter en Angleterre généralement tout ce qui était nécessaipour le service des églises : des vases sacrés, des tapis d'autdes ornements d'église, des habits pour les évêques et pour clercs, des reliques des Apôtres et des Martyrs, et quantité livres [2]. Augustin, de son côté, ayant établi son siége épiscodans la capitale du royaume de Kent, nommée alors Doroveret depuis Cantuaria ou Cantorbéry, se mit, par la protection roi, en possession d'une église que les Romains y avaient atrefois bâtie, la dédia au nom du Saint-Sauveur, et y établit shabitation pour lui et ses successeurs. Ainsi le projet de saGrégoire ne fut point complétement exécuté. Ce ne fut l'évêque de Londres, mais celui de Cantorbéry qui fut métrolitain de la partie méridionale d'Angleterre. Augustin fit aun monastère près de Cantorbéry, à l'orient, où, à sa sollicitation, le roi Éthelbert bâtit de fond en comble une église en l'hneur des Apôtres saint Pierre et saint Paul, et l'enrichit grands dons. Elle était destinée à la sépulture d'Augustides évêques de Doroverne, ses successeurs, comme aus

[1] L. XI, epist. LXXVI. — [2] Bed., l. I, c. XXIX.

Digitized by Google

celle des rois de Kent. Toutefois ce ne fut point Augustin, mais Laurent, son successeur, qui dédia cette église. Le premier abbé de ce monastère fut le prêtre Pierre qui avait fait le voyage de Rome avec Laurent. Mais la cathédrale de saint Augustin était une espèce de monastère elle-même, puisqu'il y vivait en communauté avec son clergé, composé de moines comme lui [1].

Suivant les intentions du Pape, saint Augustin ordonna deux évêques, saint Mellitus et saint Juste. Il envoya saint Mellitus prêcher dans la province des Saxons orientaux, séparée de celle de Kent par la Tamise. Londres en était la capitale, et il s'y faisait dès lors un très-grand commerce par terre et par mer. Mellitus ayant rétabli la religion dans ce pays, le roi saint Ethelbert fit bâtir à Londres l'église de l'Apôtre saint Paul, pour en être la cathédrale, comme elle l'est encore. Saint Juste fut évêque dans la province de Kent, et son siége fut la ville de Rochester, à vingt milles de Cantorbéry, vers le couchant, Le roi Éthelbert y fit également bâtir une église de Saint-André, et donna de grands biens à ces deux églises, aussi bien qu'à celle de Doroverne ou Cantorbéry [2].

Comme saint Augustin avait reçu du Pape saint Grégoire l'autorité de primat sur les évêques bretons et la charge de corriger les abus qui s'étaient glissés parmi eux, il profita de l'influence du roi saint Éthelbert pour les faire venir à une conférence. Elle se tint sur la frontière des deux peuples, dans un lieu qui, au temps du premier historien de la nation anglaise, le vénérable Bède, s'appelait le Chêne d'Augustin. Il s'y trouva des évêques et des docteurs bretons. Augustin employa les exhortations et les prières pour obtenir d'eux ces trois choses : 1° qu'ils aidassent à prêcher l'Évangile aux Anglais encore idolâtres ; 2° qu'ils célébrassent la Pâque le même jour où elle se célébrait chez les autres catholiques ; 3° qu'ils se conformassent, dans l'administration du baptême, à la pratique de l'Église universelle. Après une longue dispute, voyant qu'ils ne se rendaient

[1] Bed., l. I, c. XXXIII. — [2] *Ibid.*, l. II, c. III.

Digitized by Google

ni aux prières, ni aux exhortations, ni aux reproches, et qu'ils préféraient toujours leurs traditions particulières à celles de toute l'Église, il leur dit enfin : Prions Dieu, qui fait habiter ensemble ceux qui sont unanimes, qu'il nous montre, par des signes célestes, quelles traditions on doit suivre. Qu'on amène un malade, et celui dont les prières l'auront guéri, on croira qu'il faut suivre sa foi. Les Bretons y consentirent, bien qu'à regret, et on amena un Anglais aveugle, que l'on présenta d'abord à leurs évêques, mais ils ne purent le guérir. Alors Augustin se mit à genoux et pria Dieu qu'en rendant la vue à cet homme, il éclairât les cœurs de plusieurs fidèles. Aussitôt l'aveugle recouvra la vue, et tous les assistants reconnurent qu'Augustin enseignait la vérité. Les Bretons mêmes le confessèrent, mais ils dirent qu'ils ne pouvaient renoncer à leurs anciennes coutumes sans la permission des leurs, et demandèrent qu'on assemblât un second concile plus nombreux. On en convint de part et d'autre.

Saint Augustin mourut le 26 mai 605. Craignant pour son église naissante de Cantorbéry, si elle demeurait un moment sans pasteur, il s'était donné un successeur avant sa mort. Ce fut Laurent, un des premiers compagnons de son expédition apostolique. Son corps fut déposé à l'écart jusqu'à l'entière construction de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, que le roi saint Éthelbert faisait bâtir hors des murs de la ville pour servir de sépulture aux rois et aux archevêques. Il fut enterré dans la galerie du septentrion, et on mit sur son tombeau l'épitaphe suivante : Ici repose le seigneur Augustin, premier archevêque de Doroverne, qui, ayant été envoyé par le bienheureux Grégoire, Pontife de Rome, et soutenu de Dieu par l'opération de miracles, convertit le roi Éthelbert et son peuple, du culte des idoles à la foi du Christ, et, ayant achevé en paix les jours de son ministère, décéda le septième des calendes de juin, sous le règne du même roi [1].

Après la mort de saint Augustin, son successeur, saint Lau

[1] Bed., l. II, c. III.

Digitized by Google

rent, continua de travailler avec un grand zèle à l'accroissement de cette nouvelle église. Non content de procurer le salut des Anglais, il prit encore soin des Bretons, anciens habitants du pays, et des Écossais, habitants de l'Hibernie, nommés depuis Irlandais. Les uns et les autres avaient des usages particuliers, principalement touchant la Pâque. Pour les ramener à la pratique de l'Église universelle, il leur écrivit, avec ses collègues, saint Mellit, évêque de Londres, et saint Juste, évêque de Roffe ou Rochester. La lettre était adressée aux évêques et aux abbés de toute l'Écosse, c'est-à-dire de toute l'Irlande, et commençait ainsi : « Lorsque le siége apostolique, comme il a coutume de faire pour tout l'univers, nous envoya dans ces régions occidentales pour prêcher les nations païennes, et que nous entrâmes en cette île de Bretagne, nous avions un grand respect pour les Bretons et les Écossais, croyant qu'ils suivaient l'usage de l'Église universelle. Après avoir connu les Bretons, nous pensions que les Écossais étaient meilleurs ; mais nous avons reconnu ensuite, par la manière de vivre de l'évêque Dagam, qui est venu en cette ville, et de l'abbé Colomban, qui a passé en Gaule, qu'ils ne sont pas différents des Bretons. Car l'évêque Dagam a refusé de manger, non-seulement avec nous, mais dans le logis où nous mangions. » Saint Laurent écrivit de même avec ses collègues aux évêques des Bretons, pour les inviter à l'unité. Mais l'entêtement de ces derniers retarda encore longtemps le parfait accord.

Saint Mellit de Londres fit ensuite le voyage de Rome, pour traiter avec le Pape Boniface IV des affaires de l'Église d'Angleterre. Le Pape assembla un concile le 27 février 610, huitième année de Phocas. Saint Mellit y prit place entre les évêques d'Italie, et on y régla ce qui regardait la vie et la tranquillité des moines. Mellit en rapporta les décrets en Angleterre, avec les lettres du Pape à l'archevêque saint Laurent, au clergé, au roi saint Edelbert et à toute la nation des Anglais. Saint Mellit fonda près de Londres, à l'ouest de la ville, le fameux monastère nommé depuis Westminster, c'est-à-dire monastère de l'Ouest, dont il dédia l'église en l'honneur de saint Pierre.

Digitized by Google

Cependant la nouvelle église d'Angleterre fut violemmen ébranlée. Le roi saint Edelbert mourut l'an 616, la vingt-unième année depuis la mission de saint Augustin, après en avoir régné cinquante-six avec gloire. L'Église honore sa mémoire le 24 février jour de sa mort. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à Cantorbéry, ainsi que la reine Berthe, sa première épouse. Entre le bien qu'il fit à son peuple, il publia avec le conseil des sages et sur le modèle de la jurisprudence romaine, un code de lois pour l'administration de la justice. Il y mit en premier lieu les amendes contre ceux qui avaient dérobé quelque chose à l'Église, à l'évêque ou à quelqu'un du clergé. Ayant reçu leur doctrine, il voulait leur assurer protection. Son fils Edbald lui succéda dans le royaume de Kent, mais non dans la suzeraineté nationale. De plus, il était encore païen et déréglé dans ses mœurs, au point d'épouser la seconde femme de son père. Son exemple fut une occasion d'apostasie à ceux qui n'avaient embrassé la religion chrétienne que par complaisance pour son père ou par crainte, et ils retournèrent à l'idolâtrie et à la débauche. En punition de ses crimes, le nouveau roi fut souvent aliené d'esprit et tourmenté du démon.

Un autre malheur vint grossir la tempête. Sabereth ou Saba, roi des Saxons orientaux, mourut vers le même temps, laissant trois fils, qui étaient demeurés païens. Ils commencèrent à exercer publiquement l'idolâtrie, qu'ils avaient un peu interrompue de son vivant, et donnèrent pleine liberté à leurs sujets de servir les idoles. Comme ils voyaient l'évêque de Londres, saint Mellit, distribuer l'Eucharistie au peuple dans l'église à la fin de la Messe, ils lui disaient : Pourquoi ne nous donnez-vous pas aussi à nous ce pain blanc que vous donniez à notre père Saba, et que vous continuez encore de donner au peuple ? Il leur répondit : Si vous voulez être lavés dans cette fontaine, ou votre père l'a été, vous pourrez, comme lui, participer à ce Pain sacré ; autrement, c'est impossible. Nous ne voulons point, dirent-ils, entrer dans cette fontaine, nous n'en avons que faire, mais nous voulons manger de ce pain. Et quoi que l'évêque leur pût dire pour leur faire entendre qu'il fallait être purifié

Digitized by Google

avant que de participer au Saint-Sacrifice, ils entrèrent en fureur, et lui dirent enfin : Si vous ne voulez pas nous contenter dans une chose si facile, vous ne demeurerez plus dans notre province. Et ils lui ordonnèrent de sortir du royaume avec les siens. L'évêque Mellit, ainsi chassé, passa dans le royaume de Kent, pour se consulter avec les évêques Laurent et Juste, sur ce qu'il avait à faire. Ils conclurent tous les trois, qu'il valait mieux retourner en leur pays, pour y servir Dieu en liberté, que de demeurer inutilement chez ces barbares révoltés contre la foi. Mellit et Juste partirent les premiers, et se retirèrent en Gaule pour attendre l'événement. Quelque temps après, les rois qui avaient chassé saint Mellit périrent tous les trois dans une bataille contre la nation des Gevisses ; mais leur peuple ne laissa pas de persévérer dans l'idolâtrie [1].

Laurent, résolu de quitter l'Angleterre le lendemain et de suivre Mellit et Juste, fit préparer cette nuit-là même un lit dans l'église des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, à Cantorbéry. Là, après avoir répandu beaucoup de larmes en priant pour l'état de cette église, il se coucha et s'endormit. Alors saint Pierre lui apparut en l'ayant frappé longuement et rudement à coups de fouet, lui dit d'un ton sévère : Pourquoi abandonnes-tu le troupeau que je t'ai confié ? à quel pasteur laisses-tu ces brebis exposées au milieu des loups ? As-tu oublié mon exemple, à moi, qui, pour les petits que le Christ avait recommandés à mon amour, ai souffert les chaînes, les coups, les prisons et enfin la mort, la mort de la croix ? L'évêque Laurent, encouragé par cette correction de saint Pierre, alla trouver dès le matin le roi Eadbald, et, s'étant découvert, lui montra comme il était déchiré de coups. Le roi, fort étonné, lui demanda qui avait osé maltraiter ainsi un homme de la sorte. Mais quand il eut appris que c'était pour son salut que l'Apôtre du Christ avait infligé ces coups à l'évêque, il fut saisi de frayeur, renonça à l'idolâtrie et à son mariage incestueux, reçut la foi de Jésus-Christ et le Baptême, et procura tant qu'il put l'avantage de l'Église. Il envoya

[1] Bed., l. II, c. v.

Digitized by Google

aussi dans les Gaules rappeler Juste et Mellit, et les renv
dans leurs églises pour les rétablir en toute liberté. Ils re
rent donc un an après leur sortie. Saint Juste retourna dar
ville de Rochester, où avait été son siége ; mais les habitant
Londres ne voulurent point recevoir saint Mellit, aimant mi
obéir aux pontifes des idoles. Le roi Edbald, n'ayant pa
même puissance que son père, n'eut point assez d'autorité p
faire rentrer l'évêque dans son église malgré les païens. I
quant à lui-même, depuis sa conversion, il continua de se
Dieu avec son peuple, et bâtit, dans le monastère de Sa
Pierre de Cantorbéry, une église de la très-sainte Vierge, qui
consacrée par l'archevêque Mellit ; car saint Laurent mou
le 2 février 619, et Mellit lui succéda. Pendant qu'ils tra
laient tous les trois avec un nouveau zèle à gouverner
étendre l'Église des Anglais, le Pape Boniface V, successeu
Deusdedit, leur adressa des lettres pour les y encourage
plus en plus [1].

Noble par sa naissance, Mellit l'était encore plus par l'él
tion de son âme. La goutte dont il était tourmenté n'
rien à son zèle et à sa ferveur. Un jour que la ville de Cantor
était en proie à un incendie terrible, occasionné par la n
gence, et qu'il n'y avait nul moyen humain pour l'éteindr
se fit transporter à l'endroit où les flammes étaient le
menaçantes. Il s'y mit en prière, et aussitôt le vent prit
autre direction, et sauva ce qui restait encore de la ville. A
avoir ainsi rempli ce siége pendant cinq ans, il mourut l'an
le 24 avril. Il eut pour successeur saint Juste, aupara
évêque de Roffe ou Rochester, où il mit à sa place Ron
suivant le pouvoir qu'il avait reçu du Pape Boniface ; ca
Pape ayant reçu des lettres de Juste, ainsi que du roi Edbald
en écrivit une, par laquelle, après l'avoir félicité du succ
ses travaux apostoliques et exhorté à continuer, il déclare
lui envoie le pallium, et il lui accorde le pouvoir d'ordo
des évêques, pour faciliter la propagation de l'Évangile.

[1] Bed., l. II, c. VI, VII.

Digitized by Google

La sœur d'Edbald ou Edelbald, roi de Kent, épousa Edwin, cinquième roi de Northumbre, et alors le plus puissant des Anglais. Cette princesse, nommée Edelburge fut cause de la conversion de son époux et de ses sujets; car le roi Edwin l'ayant demandée en mariage, on lui répondit qu'il n'était pas permis de donner une vierge chrétienne à un païen. Edwin promit de lui laisser une pleine liberté de pratiquer sa religion, avec tous ceux de sa suite, même les prêtres et les clercs, et déclara que, pour lui-même, il ne refusait pas d'embrasser la religion chrétienne si, après avoir été examinée par des hommes sages, elle se trouvait la plus sainte et la plus digne de Dieu. Sur cette réponse, on lui envoya la princesse, accompagnée de saint Paulin, qui fut ordonné évêque, pour cet effet, par l'archevêque saint Juste, le 21 janvier 625. Arrivé dans le pays des Northumbres, c'est-à-dire des Anglais fixés au nord de la rivière d'Humbre, il travailla à soutenir dans la foi ceux qui étaient avec lui, et essaya même de convertir des païens; mais il fut d'abord sans succès.

Cependant le Pape Boniface, sachant les bonnes dispositions du roi Edwin, lui écrivit une lettre pour l'exhorter à se faire chrétien, par la considération de la grandeur du vrai Dieu, de la vanité des idoles et l'exemple de tous les autres princes, de l'empereur même et du roi Edbald, son voisin. Il écrivit en même temps à la reine Edelburge pour la féliciter de sa conversion, qu'il avait apprise avec celle du roi son frère, et pour l'exhorter à s'appliquer fortement à gagner à Dieu le roi, son époux, et à lui en faire savoir des nouvelles. Avec ces lettres, il leur envoie des présents de la part de saint Pierre, qu'il nomme leur protecteur, savoir : au roi, une tunique ornée d'or et un manteau d'Ancyre; à la reine, un miroir d'argent et un peigne d'ivoire garni d'or. Mais le Pape Boniface n'eut pas la joie d'apprendre l'effet de ces lettres, étant mort la même année 625, et ayant eu en 626 pour successeur Honorius, sous qui arriva la conversion du roi des Northumbres [1].

[1] Bed., l. II, c. IX, X, XI.

Digitized by Google

Le jour de Pâques, 20 avril 626, un assassin, envoyé p
roi des Saxons occidentaux, attaqua le roi Edwin, tua de
ses gens et le blessa lui-même. La nuit suivante, la rei
femme, accoucha d'une fille. Le roi rendait grâces à ses
de la naissance de l'enfant ; mais l'évêque Paulin, qui étai
sent, se mit à en rendre grâces à Jésus-Christ, assurant
en avait obtenu par ses prières l'heureuse délivrance
reine. Le roi prit plaisir à ce discours, et promit de renon
ses idoles pour adorer Jésus-Christ, s'il lui donnait la vi
contre ce roi qui avait voulu le faire assassiner, et, pour
de sa promesse, il permit à l'évêque saint Paulin de bapti
fille. Ce qui fut exécuté le jour de la Pentecôte, et cette
cesse, nommée Enflède, fut baptisée la première de la n
des Northumbres, avec douze personnes de sa famille.

Le roi Edwin, étant guéri de sa blessure, assembla son a
marcha contre le roi des Saxons occidentaux, le vainq
prit ou fit mourir tous ceux qui avaient conjuré sa mo
retour chez lui, il ne voulut pas se faire baptiser sitôt, quo
eût quitté le culte des idoles dès qu'il eut promis de se
chrétien ; mais il se faisait instruire exactement par l'é
Paulin, et consultait sur cette grande affaire ceux qu'il co
sait pour les plus sages entre les grands de son roya
Lui-même méditait souvent seul sur ce choix de religio
fut vers ce temps qu'il reçut les lettres du Pape Boniface,
dès l'année précédente. L'évêque Paulin ne se contenta
d'exhorter le roi, il priait beaucoup pour lui, et l'on
qu'il apprit, par révélation, une merveille qui lui était aut
arrivée.

Edwin, étant jeune, avait été longtemps persécuté
Edelfrid, son prédécesseur, et s'était enfin réfugié chez un
roi anglais, nommé Redwald. Celui-ci, après l'avoir reçu
lui, se laissa ébranler par les menaces et les promesses d
frid, et promit de le livrer. Edwin en étant averti la nu
un ami fidèle, sortit du palais et s'assit à la porte sur une p
fort embarrassé du parti qu'il devait prendre. Alors il
homme, dont le visage et les habits lui étaient inconnu

Digitized by Google

lui demanda ce qu'il faisait là seul à une telle heure, et ajouta : Que donneriez-vous à celui qui vous délivrerait de cette inquiétude en persuadant à Redwald de ne point vous livrer et de ne vous faire aucun mal? Edwin promit de donner tout ce qui dépendrait de lui, et l'inconnu ajouta : Et si on vous promettait de vous délivrer de vos ennemis et de vous faire roi, et roi plus puissant que tous les rois anglais qui vous ont précédé? Enfin, il ajouta pour la troisième fois : Et si celui qui vous aura prédit de si grands biens vous donne des conseils plus utiles pour votre salut et pour la conduite de votre vie, qu'aucun de vos pères ou de vos parents n'en a jamais reçus, promettez-vous de les recevoir? Edwin le promit, et aussitôt l'inconnu lui mit la main sur la tête en disant : Quand la chose sera arrivée, souvenez-vous de ce que nous disons aujourd'hui, et ne manquez pas d'accomplir votre promesse. Il disparut aussitôt. Edwin demeura fort consolé, et son ami vint lui dire qu'il était en sûreté, et que le roi Redwald, à la persuasion de la reine sa femme, avait résolu de le défendre. Il le fit en effet, attaqua même Edelfrid et le défit. Ainsi Edwin parvint ainsi à la couronne.

Le saint évêque Paulin, sachant donc cette prédiction, entra chez le roi Edwin, comme il pensait au parti qu'il devait prendre sur la religion, lui mit la main sur la tête et lui demanda s'il reconnaissait ce signal. Le roi, tremblant, voulut se jeter aux pieds de l'évêque, qui le releva et lui dit doucement : Vous voyez que Dieu vous a délivré de vos ennemis, et qu'il vous a donné le royaume que vous désirez. Souvenez-vous d'accomplir la troisième chose que vous avez promise, qui est de recevoir la foi du Seigneur et de garder ses comandements. Le roi demanda encore du temps pour conférer avec ceux de son conseil, afin qu'ils fussent baptisés tous ensemble ; et l'Évêque y consentit. Le roi ayant donc assemblé son conseil et demandé les avis, Coiffi, le premier de ses pontifes, dit : C'est à vous, seigneur, de voir quelle est cette doctrine qu'on nous prêche maintenant. Pour moi, je puis vous assurer très-certainement que la religion que nous avons suivie jusquici n'est d'aucune utilité. Car aucun des vôtres n'a servi nos dieux plus exacte-

Digitized by Google

ment que moi, et toutefois, il y en a plusieurs qui ont reç
vous de plus grands bienfaits et de plus grandes dignité
qui réussissent mieux en toutes leurs affaires. Un des seign
ajouta : La vie présente me paraît semblable au vol d'un
sereau, qui passe en hiver dans une salle, où vous, ô roi !
faites bonne chère avec nos ducs et vos minstres près
grand feu. Cet oiseau, traversant d'une porte à l'autre, se
sent un moment de la chaleur de la salle et disparaît à
yeux. Il en est ainsi de la vie humaine, et nous ne savo
qui la précède ni ce qui la suit. Si donc cette nouvelle doc
nous en apprend quelque chose de plus certain, il est raisonn
de la suivre.

Le pontife Coiffi dit qu'il voulait apprendre plus exacte
de Paulin ce qu'il disait de son Dieu, et, après l'avoir ente
il s'écria : Je voyais bien depuis longtemps que ce que
adorions n'était rien ; car plus je cherchais la vérité dans
culte, moins je la trouvais. Maintenant je la vois briller
cette doctrine, qui peut nous donner la vie, le salut et la fé
éternelle. C'est pourquoi je suis d'avis, seigneur, que
brûlions au plus tôt ces temples et ces autels que nous a
consacrés sans utilité. Le roi déclara publiquement qu'il re
çait à l'idolâtrie pour embrasser la foi de Jésus-Christ
comme il demandait au pontife Coiffi, qui serait le prem
profaner les temples et les idoles avec leurs enceintes,
répondit : Moi-même ! Qui pourrait mieux que moi donne
exemple aux autres? Aussitôt il pria le roi de lui donne
armes et un cheval entier ; au lieu que, selon leur superstit
le pontife ne devait ni porter les armes, ni monter qu
cavale. Étant donc monté sur ce cheval, l'épée au côté, la l
à la main, il marchait vers les idoles. Le peuple, le vo
passer, croyait qu'il avait perdu le sens, Quand il fut arriv
temple, il commença à le profaner en y jetant sa lance, et
manda à ceux qui l'accompagnaient de l'abattre et de le br
avec toute son enceinte.

Le roi Edwin fut donc baptisé la onzième année de son rè
qui était l'an 627, avec toute sa noblesse, et une grande q

Digitized by Google

tié de peuple, à Eborac ou York, le jour de Pâques, 12 avril, dans l'église de Saint-Pierre, qu'il avait fait bâtir de bois à la hâte, pendant qu'on le préparait au Baptême. Mais sitôt qu'il fut baptisé, l'évêque Paulin lui persuada de bâtir au même lieu une église de pierre, plus grande et plus auguste, au milieu de laquelle était enfermé ce premier oratoire; mais elle ne fut achevée qu'après la mort d'Edwin, par Oswald, son successeur. L'évêque saint Paulin établit donc son siége dans la ville d'York, du consentement du roi Edwin, et continua de prêcher librement pendant les six années qu'il régna encore. Il baptisa aussi beaucoup de nobles et de personnes considérables. La ferveur de ce peuple était si grande, que saint Paulin étant venu une fois avec le roi et la reine dans une terre nommée Adregin, il y demeura trente jours occupé à catéchiser et à baptiser, sans faire autre chose depuis le matin jusqu'au soir. En ces commencements, il baptisait dans les rivières, parce qu'on n'avait pas encore pu bâtir des oratoires et des baptistères. Ce qui montre qu'on baptisait par immersion.

Le Pape Honorius ayant appris la conversion d'Edwin, par une ambassade de ce prince, lui écrivit pour l'exhorter à la persévérance. « Votre foi est si ardente, lui dit-il, qu'elle resplendit au loin, et que publiée par tout le monde, elle multiplie partout les fruits de vos bonnes œuvres. Car vous savez que vous êtes roi véritable, en ce que vous croyez, suivant la prédication orthodoxe, que Dieu est votre roi et votre créateur, et parce que vous le servez avec toute la dévotion que comporte la condition humaine. » Pour conserver cette grâce, il lui recommande la vigilance et la prière, en particulier la lecture des œuvres de saint Grégoire. Il ajoute : « Quant à ce que vous nous avez demandé pour l'ordination de vos évêques, nous vous l'accordons volontiers, et nous envoyons aux deux métropolitains, Honorius et Paulin, à chacun un pallium, afin que, quand Dieu retirera l'un des deux, l'autre puisse lui donner un successeur en vertu de cette lettre. Ce que nous accordons, tant à votre affection qu'à la distance des lieux, afin de seconder en tout vos désirs. Que la grâce d'en haut conserve Votre Excellence. »

Digitized by Google

La lettre est du 11 juin 634. Saint Juste, archevêque de Car
béry, était mort, et saint Honorius ayant été élu à sa p
vint trouver saint Paulin d'York, qui le sacra cinquième év
de Doroverne ou Cantorbéry, depuis saint Augustin.

(ROHRBACHER.)

SAINT ANDRÉ AVELLINO,

CLERC RÉGULIER TÉATIN.

Saint André Avellino naquit en 1521 à Castronuovo, p
ville du royaume de Naples. Il fit paraître dès son enfanc
plus heureuses dispositions à la vertu. Il avait toujou
crainte de Dieu devant les yeux, et il craignait jusqu'à l'o
du péché le plus léger. Une physionomie heureuse expo
chasteté à de grands dangers; mais il en triompha p
prière, la vigilance sur lui-même, et la fuite des compa
dangereuses.

Le désir qu'il avait de ne vivre que pour Dieu, lui fit em
ser l'état ecclésiastique. Ses parents l'envoyèrent à Naples
y étudier le droit civil et canonique. Son cours achevé, i
le degré de docteur, et fut élevé au sacerdoce. Il plaida plus
causes dans la cour ecclésiastique ; mais il trouva que l'e
qu'il exerçait le portait trop à la dissipation, et ne lui la
pas assez de liberté pour vaquer à la prière et à l'oraison
faute dans laquelle il tomba servit à rompre entièreme
liens qui l'attachaient encore au monde. Un jour qu'il pl
il lui échappa un mensonge, dans un point toutefois qui n
pas de grande importance. La lecture de ces paroles du S
Esprit, « la bouche qui profère le mensonge donne la m
l'âme, » fit sur lui une impression si vive, qu'il renonça
toujours à la profession d'avocat, pour se consacrer un
ment à la pénitence et à l'exercice des fonctions du saint
tère. Il le fit avec tant d'ardeur, que toute sa conduite devi
modèle de vertu et de perfection.

L'archevêque de Naples, persuadé que personne n'était
propre qu'André Avellino à conduire les âmes obligées pa
à tendre à la perfection évangélique, lui confia la dir

Digitized by Google

d'une communauté religieuse. Le zèle avec lequel l'homme de Dieu travailla à réformer les abus qui s'étaient introduits dans cette maison, et à y rétablir la régularité, et surtout l'esprit de recueillement, lui attira bien des contradictions. Il se vit même en butte à la fureur de quelques personnes qu'il avait fait exclure des parloirs. Il échappa une fois à la mort dont il avait été menacé; une autre fois il reçut trois coups au visage. Il souffrit sans se plaindre, et il aurait fait volontiers le sacrifice de sa vie, pour les intérêts de la vertu et pour la gloire de Dieu.

Enfin, brûlant de plus en plus du désir d'être entièrement mort au monde, il embrassa la règle des Clercs réguliers, appelés Théatins, et se retira, en 1556, dans leur maison de Naples, qui faisait l'édification de toute la ville; elle était encore animée de l'esprit et de la ferveur de saint Gaëtan, mort en 1547. Il quitta le nom de Lancelot, qu'il avait porté jusque-là, et prit celui d'André. Pour se mettre dans la sainte nécessité de devenir parfait, il fit deux vœux particuliers qu'on ne doit pas facilement permettre, d'après les règles de la prudence chrétienne, parce qu'ils peuvent devenir un principe de scrupules ou de transgressions; mais ils lui furent suggérés par un mouvement extraordinaire de la grâce. Le premier fut de combattre toujours sa propre volonté; le second, de tendre toujours le plus qu'il serait en lui, à la perfection. On ne pouvait se lasser d'admirer son zèle pour les mortifications extérieures, et la sévérité avec laquelle il traitait son corps; mais ce qu'on admirait surtout en lui, c'était son amour pour l'abjection, et son ardeur à détruire tout ce qui appartenait au vieil homme. Il supporta, sans le moindre trouble, l'assassinat d'un de ses neveux; et non content d'empêcher qu'on ne poursuivît le meurtrier, il sollicita sa grâce avec les plus vives instances. Son exactitude à observer et à faire observer tous les points de la règle, lorsqu'il fut supérieur, égalait l'ardeur avec laquelle il cherchait à procurer en tout la gloire de Dieu. Il donnait à la prière et à la contemplation tous les moments qu'il pouvait dérober à l'exercice de ses devoirs ordinaires. De là cet esprit de ferveur et de charité

Digitized by Google

qui rendait ses travaux si utiles aux âmes qu'il dirigeait. I
grand nombre de religieux et de séculiers qu'il conduisait
une éminente sainteté, prouve qu'il possédait l'art de form
les Saints [1].

Le cardinal Paul d'Arezzo, successivement évêque de Pla
sance et archevêque de Naples, avait une estime particuliè
pour notre Saint, et le consultait dans les affaires les plu
importantes. Saint Charles Borromée avait pour lui les mêm
sentiments, et lui demanda quelques sujets formés de sa mai
pour fonder à Milan une maison de théatins.

Saint André Avellino n'avait rien plus à cœur que la réfo
mation du clergé; il voulait y rétablir cet esprit dont les apôtr
avaient été animés. C'était dans la même vue qu'on avait ins
tué tant d'ordres de Chanoines et de Clercs réguliers. Mais
relâchement s'y était introduit peu à peu, soit par la négligen

[1] Laurent Scupoli est un de ses principaux disciples. Il était né à Otran
Après avoir fait ses études, il revint chez ses parents, où il resta jusqu'à l'
de quarante ans. Il s'adressa alors à saint André Avellino, qui lui donna l'
bit dans la maison des Théatins de Naples, en 1570. Lorsqu'il eut passé qu
que temps dans la retraite, ses supérieurs voulurent qu'il exerçât le rare tal
qu'il avait pour la prédication et la conduite des âmes. Il remplit plusie
années ce double ministère; mais il fallait qu'il fût éprouvé. De violentes p
sécutions, suscitées par la calomnie, lui firent défendre de continuer ses s
au public. Il souffrit sans se plaindre, même avec joie, toutes les humiliati
que lui causa la fureur de ses ennemis. Renfermé dans sa cellule, mort
monde et à lui-même, il mena une vie véritablement céleste, et se dévoua t
entier à l'exercice de la contemplation. Son habillement et tout son extér
annonçaient son humilité et son amour pour la pauvreté. Son détachem
de toutes les choses créées était si entier, qu'il ne paraissait plus tenir à
terre. Il composa dans sa retraite ce livre admirable connu sous le nom
Combat spirituel, où l'on trouve des remèdes efficaces contre tous les vices
les maximes les plus propres à conduire à une sublime perfection. Le styl
est clair, concis, il y règne une onction qui se fait bien plus sentir en
dans l'original italien, que dans les traductions. L'auteur y montre qu
renoncement, l'humilité, la défiance de soi-même, la confiance en Dieu, e
bonté, en son amour et en sa miséricorde, sont le fondement de la vie s
tuelle. C'est dans la lecture de ce livre que saint François de Sales puis
désir ardent de la perfection. Il le porta dix-huit ans avec lui; il en l
quelque chose tous les jours avec un nouveau profit. De là les éloges
en fait dans plusieurs de ses lettres. On ne connut l'auteur de cet ouv
qu'après la mort de Scupoli, qui arriva le 28 novembre 1610, dans la ma
des Théatins à Naples. Voyez l'*Histoire des Clercs réguliers*, l. VI, part. II.

Digitized by Google

des supérieurs, soit par cette pente qu'ont naturellement les hommes à s'affranchir de ce qui gêne leurs passions. On crut alors devoir établir des congrégations d'ecclésiastiques séculiers qui vivaient en commun, mais sans être liés par des vœux. Une des plus célèbres fut celle de Windesheim, fondée en Hollande par Gérard le Grand, qui mourut en odeur de sainteté, en 1384. Florentius, son digne successeur, mit la dernière main à cette bonne œuvre. Elle fut continuée, dans le même esprit, par Jean Cacabus ou Kettle [1]. Saint Charles Borromée se proposait d'introduire ce genre de vie parmi les chanoines de son église;

[1] On peut voir les vies de ces trois grands Serviteurs de Dieu, écrites par Thomas à Kempis, chanoine régulier du mont Sainte-Agnès, près de Zwoll dans l'Over-Yssel. Il y fit profession en 1380, et y mourut en 1471, à l'âge de quatre vingt-onze ans. Il avait été élevé chez ces Clercs réguliers qui vivaient en communauté. A-t-il composé, ou a-t-il simplement copié le livre de l'*Imitation*? Cette question est peu importante ; elle a cependant donné lieu à un grand nombre d'écrits pour et contre. D. Thuillier a donné l'histoire de cette dispute dans une dissertation qui est à la tête des œuvres posthumes de Mabillon et de Ruinart. Il suffit de lire l'*Imitation* pour se convaincre que l'auteur était moine, ou du moins membre d'un corps religieux. On ne peut donc attribuer cet ouvrage au célèbre Gerson, chancelier de l'Église de Paris, comme l'ont fait du Pin et d'autres auteurs.

M. l'abbé Valart a mis dans sa belle édition de l'*Imitation*, qui parut à Paris chez Barbou en 1758, une dissertation française, où il se déclare pour le sentiment de ceux qui prétendent que l'auteur de ce livre n'est point Thomas à Kempis, qui vivait dans le XIIIe siècle, mais Gessen ou Gersen, abbé d'un monastère de Bénédictins à Verceil. Il a été réfuté par un savant chanoine régulier de Sainte-Geneviève, dans une autre dissertation, où il est démontré que saint Antoine de Padoue n'eut point pour maître un abbé bénédictin, ou Jean Gersen, comme M. Valart l'avait avancé ; mais Thomas, chanoine régulier de Saint-Victor à Paris, qui était alors abbé de Saint-André à Verceil, et qui était un habile professeur de théologie. Cet auteur montre qu'on doit peu compter sur l'autorité de ceux qui disent que Ludolfe de Saxe, traduisit en allemand l'*Imitation de Jésus-Christ*, vers l'an 1330 ; mais les raisons qu'il apporte pour prouver qu'on ne peut donner ce livre à l'abbé Gersen, qu'on ne connaît point, sont plus solides que celles qu'il emploie pour établir que Thomas à Kempis en est l'auteur.

Nous avons d'autres ouvrages de Thomas à Kempis, qui ne peuvent venir que d'un homme doué d'une éminente piété, et qui possédait dans le plus haut degré l'esprit de prière et de contemplation. C'est aux connaisseurs à juger si on y trouve le même style que dans l'*Imitation*. Les savants qui ont prétendu y remarquer des idiomes flamands et italiens, n'ont avancé que des conjectures. C'est pour se conformer à l'opinion la plus commune, et parce

Digitized by Google

mais la mort l'empêcha d'exécuter ce dessein. Il avait jeté yeux sur les Théatins, pour fournir à son clergé des modèles toutes les vertus ecclésiastiques, et le disposer ainsi peu à p à prendre cet esprit qui doit caractériser les ministres du S gneur.

Le Saint fut appelé en différents endroits pour y établir maisons de son ordre ; et Dieu accordait partout d'abondan bénédictions aux entreprises que formait son serviteur. Il v lut encore augmenter l'éclat de ses vertus par le don de p phétie et par celui des miracles.

Enfin, saint André Avellino, épuisé de fatigues et cassé vieillesse, tomba en apoplexie au pied de l'autel lorsqu'il co mençait la Messe. Il répéta trois fois ces paroles : *Introïbo altare Dei*, et il ne put aller plus loin. On lui administra sacrements de l'Eucharistie et l'Extrême-Onction, qu'il re avec la plus tendre piété. Il expira tranquillement le 10 vembre 1608, dans sa quatre-vingt-huitième année. On ga son corps à Naples dans l'église des Théatins de Saint-Pa Saint André Avellino fut béatifié seize ans après sa mort. ment XI le canonisa en 1712. La Sicile et la ville de Naples l' choisi pour un de leurs patrons [1].

qu'aucun auteur n'a plus de droit que Thomas à Kempis au livre de l'*I tion*, qu'on le cite sous son nom.

Toujours est-il certain qu'il n'y a qu'un saint qui ait pu le composer. Il si bien caché dans sa retraite, qu'il a trouvé le moyen de vivre entière inconnu au monde. C'est le privilége du livre de l'*Imitation* de faire des Sa Toutes les personnes pieuses en font leurs délices, et ne peuvent se lass le lire. C'est l'effusion d'un cœur parfaitement rempli de l'esprit du chr nisme. M. de Fontenelle l'a bien caractérisé en disant, dans la vie de P Corneille : « C'est le livre le plus beau qui soit sorti de la main d'un hon puisque l'Évangile n'en vient pas. » Le *Combat spirituel* en est comm clef ou l'introduction.

[1] Saint André Avellino a composé plusieurs ouvrages de piété, qui on imprimés en cinq volumes in-4° à Naples, en 1733 et 1734.

Le premier volume renferme, 1° un traité de la prière ; 2° une expositi l'Oraison dominicale ; 3° des réflexions sur les prières les plus usitées l'Église en l'honneur de la très-sainte Vierge ; 4° un Commentaire sur l'É de saint Jacques.

On trouve dans le second volume, 1° un traité du renoncement au mo

Digitized by Google

SAINT GEORGES,

APOTRE DU VÉLAY.

Des traditions anciennes nous rapportent que saint Georges et saint Front, disciples des apôtres, furent envoyés dans les Gaules au premier siècle et que saint Front se fixant dans le Périgord, saint Georges alla dans le Vélay porter l'Évangile, où il fit de nombreux chrétiens.

Saint Évode, l'un des successeurs de saint Georges, entraîné par l'éclat des miracles de Notre-Dame-du-Puy en Vélay y transporta son siége, ce qui eut lieu au VI^e^ siècle. Nous ne savons rien de la fin de saint Georges; et on trouvera au 12 novembre le peu qu'on sait de la fin de saint Évode.

SAINT TRYPHON ET SAINT RESPICE,

MARTYRS.

Tryphon et Respice étaient de même pays et peut-être de même famille. Ils étaient l'un et l'autre originaires de Phrygie. Mais leurs parents étant allés s'habituer en Bithynie, les mirent au monde dans un village du territoire d'Apamée. Ils furent élevés ensemble dès le berceau dans les principes de la foi et dans les sentiments de la piété chrétienne. Ils firent voir par la pureté de leurs mœurs et par la sainteté de leur vie qu'ils appartenaient véritablement au Dieu des chrétiens. Il les combla de dons et de grâces extraordinaires pour les rendre de plus

2° des commentaires sur le psaume CXVIII et sur le psaume XLV ; 3° un traité sur les huit béatitudes.

Des homélies sur les Évangiles de tous les dimanches de l'année, et de tous les jours de Carême, forment le troisième volume.

Le quatrième contient un traité intitulé, *les Exercices de l'esprit ;* des méditations, des avis à une religieuse, une explication des dons du Saint-Esprit, une dissertation sur le péché originel.

Le cinquième volume est composé de divers traités, qui ont pour objet l'humilité, l'amour de Dieu et du prochain, la miséricorde de Dieu, et plusieurs vertus chrétiennes.

Nous avons aussi de saint André Avellino, des lettres très-intéressantes, qui ont été imprimées à Naples en 1732, en deux volumes in-4°. Voyez le P. de Bray. Nous n'avons fait qu'abréger la notice qu'il a donnée des ouvrages de saint André Avellino.

Digitized by Google

en plus dignes de lui. C'est ce qui les fit remarquer parmi leu citoyens avec une si grande distinction qu'on ne put les ter cachés lorsque l'on fit la recherche des chrétiens par ordre l'empereur Dèce pour les obliger à renoncer à Jésus-Christ pour les punir. Après la publication de l'édit de ce prince, furent déférés au gouverneur de Bithynie nommé Aquilin q envoya pour les faire pendre Fronton l'Irenarque dont l'offi avait du rapport avec celui de nos prévôts des maréchau Tryphon et Respice ayant été arrêtés furent chargés de chaîn et conduits à Nicée devant le gouverneur. D'autres affaires occupaient alors ce magistrat firent remettre leur jugement il se contenta de les envoyer dans la prison. A quelques jou de là il les fit amener devant son tribunal pour les interrog Ils y parurent tout brûlants du feu de l'Esprit Saint qui les a mait et qui leur fit confesser la vérité avec un courage qui m quait assez combien ils s'étaient élevés au-dessus de tou crainte. Le gouverneur leur demanda quel était leur état et le fortune. Tryphon répondit que des chrétiens ne connaissai point de fortune, sachant que c'est l'ordre de la providence Dieu qui règle toutes choses. Un des assesseurs croyant effrayer leur dit qu'il était venu un ordre de l'empereur po brûler vifs tous ceux de leur sorte qui refuseraient de sacrif aux dieux. Les deux Martyrs reçurent cet avis comme u bonne nouvelle, et Respice dit à l'assesseur que dans l'état ils se trouvaient elle ne pouvait que leur être fort agréable. gouverneur voulant les attirer par des voies de douceur le dit que n'étant plus des enfants ils devaient savoir à leur â ce qu'ils faisaient, surtout ayant de l'esprit comme il lui para sait, qu'ils n'en manquaient pas. « Nous savons véritableme répondit Tryphon, ce que nous faisons, et toute notre sage consiste à suivre Jésus-Christ. Il ne s'agit que des moyens d river à la perfection de cette sagesse : et nous espérons n y trouver à la fin du combat où nous nous voyons engagés Aquilin les pressa ensuite d'obéir à l'édit de l'empereur, voyant qu'il n'en avait point d'autre raison il les fit mettre à question. Ils se présentèrent d'eux-mêmes dès que l'ordre

Digitized by Google

eut été donné, et les exécuteurs les trouvèrent déjà dépouillés et tout prêts à souffrir la torture. Ils la souffrirent pendant trois heures sans plainte et sans murmure, parce qu'ils avaient dans le cœur la paix et la crainte du Seigneur. Ils n'ouvrirent la bouche que pour avertir leur juge qu'il devait craindre les jugements d'un Dieu tout-puissant, et les supplices dont il devait punir les adorateurs des idoles.

Aquilin quitta ensuite l'audience pour aller à la chasse et donna ordre qu'on laissât cependant les Saints exposés à la gelée qui était violente ce jour-là. Ils en eurent les pieds tout crevés jusqu'à ne pouvoir plus ni marcher ni se soutenir qu'avec de grandes douleurs ; le gouverneur à son retour se les fit présenter de nouveau, et leur demanda s'ils ne voulaient point enfin devenir plus sages qu'ils n'avaient été. « C'est à quoi nous travaillons sans cesse, répondit Tryphon, c'est où tend le culte continuel que nous rendons à Dieu. » Il les renvoya ensuite en prison avec menace de les traiter dans toute la rigueur de l'ordonnance, s'ils ne se rendaient à sa volonté lorsqu'il serait revenu. Il partit ensuite pour aller visiter les villes de Bithynie dans son département. Étant de retour à Nicée, il tâcha d'affaiblir les deux Martyrs par des témoignages affectés d'estime et de bienveillance. Il leur fit considérer qu'il serait bien fâcheux qu'ils se perdissent par leur faute dans une aussi florissante jeunesse, et les conjura même de prendre soin de leur propre conservation. Tryphon lui dit que c'était le principal de leurs soins, et qu'ils ne croyaient pas pouvoir suivre mieux l'avis qu'il leur donnait qu'en demeurant fermes dans la foi de Jésus-Christ qu'ils confessaient devant lui. Alors le gouverneur ne gardant plus de mesure leur fit percer les pieds avec de gros clous et ordonna qu'on y attachât des cordes pour les traîner par les rues, ce qui joint au froid extrême de la saison leur causa une douleur très-violente. Mais Dieu les fortifia de telle sorte qu'on ne leur vit donner aucun signe d'impatience ou de chagrin. Aquilin les fit fouetter ensuite jusqu'à ce que les bourreaux parussent las de frapper. Ce dernier tourment ne produisant point l'effet qu'il souhaitait, il les fit déchirer avec les ongles

Digitized by Google

de fer, et il leur fit appliquer les torches ardentes aux côtés. I constance des saints Martyrs demeura toujours inébranlable a milieu de tant d'assauts, et ils éprouvèrent que Celui pou lequel ils combattaient ne les abandonnait point, et qu'il com battait en eux par les secours continuels de sa grâce. Aquil eut recours à de nouvelles tortures, jusqu'à ce que les trouva invincibles il se vît obligé de finir leur supplice par une sen tence de mort qu'il prononça contre eux. Ils furent condamn à perdre la tête et ils consommèrent glorieusement leur ma tyre le premier jour de février auquel les Grecs font solenne lement la fête de saint Tryphon. Ce fut ce semble en 251 plut que l'année précédente, et ce que l'on rapporte du grand fro de la saison dans les actes de leur martyre convient bien mieu au 1er février qu'au 10 novembre. Lorsque Dieu eut rend la paix à l'Église, les prêtres du Seigneur consacrèrent un li d'oraison sur leur tombeau et commencèrent d'y offrir les my tères de notre rédemption pour recommander les âmes d fidèles à la protection de ces saints Martyrs. Leur culte éta commun sans doute en ce lieu et par toute la Bithynie.

SAINTE NYMPHE,

VIERGE.

Nymphe, enfant de Palerme, avait consacré sa vie à la virg nité. Elle brillait au ve siècle. Mais dès qu'elle appris q Palerme allait être envahie par les Goths, presque tous id lâtres, elle se réfugia en Italie, y mena une vie toute sainte mourut en Toscane à Soana, en odeur de sainteté. Son cor fut transporté à Rome et déposé auprès des reliques de sai Tryphon et de saint Respice. Elle est fêtée le 10 novembre.

SAINT TIBERY, SAINT MODESTE ET SAINTE FLORENCE,

MARTYRS.

Dans la persécution de Dioclétien qui éclata si vivement France, un jeune homme qui avait embrassé la foi en Jésu Christ, malgré son père, endurci dans l'idolâtrie, fut dénon par son père lui-même. Ce jeune fidèle s'appelait Tibery,

Digitized by Google

demeurait à Cessenon, près d'Agde en Languedoc. Les persécuteurs le saisirent, le jetèrent dans un cachot et le laissèrent quelques jours sans aliments, comptant le réduire par la faim. Mais un autre chrétien, nommé Modeste et qui paraît avoir été son ami, vint partager sa prison, en se déclarant chrétien et en méprisant les idoles. Plusieurs jours passèrent sans ébranler les deux Martyrs. Alors on les soumit à d'horribles tortures; enfin on mit un terme au supplice de Tibéry en lui coupant la tête, le 10 novembre et le 19 de ce même mois on acheva aussi le martyr de saint Modeste.

Une femme, concitoyenne de Tibéry et de Modeste, leur portait intérêt quoiqu'elle ne fût pas chrétienne. Les voyant souffrir les tortures et les chaînes avec un visage serein qui au moment de leur mort, devint lumineux; elle s'écria qu'elle aussi était chrétienne et qu'elle ne voulait plus adorer que Jésus-Christ. Elle fut arrêtée par les bourreaux, qui, sur un signe du juge, lui coupèrent la tête; et elle fut enterrée avec les deux Martyrs.

SAINTE THÉOCTISTE,

VIERGE.

Marchésé raconte la merveilleuse histoire de cette Sainte qui, s'étant échappée des mains des Arabes qui la retenaient prisonnière depuis trente-cinq ans, alla mener dans la solitude une vie pénitente près de l'église dédiée à la Mère de Dieu dans l'île de Pharos. Un chasseur étant une fois entré dans cette église pour y rendre ses hommages à la Reine du Ciel, vit du côté droit de la Table Sainte comme une toile qui semblait agitée par le vent; s'en étant approché, il entendit une voix qui lui dit: « Arrête-toi, ne vas pas plus loin, car je suis une femme et je rougirais d'être vue de toi. » A ces paroles, le chasseur fut fort étonné; il donna à cette femme une tunique qu'elle lui demandait, et l'inconnue s'étant couverte, se montra, lui raconta l'histoire de sa vie, et le long séjour qu'elle avait fait dans l'église de Marie. Puis, elle le pria de lui apporter le Très-Saint-Sacrement, lorsque l'année suivante il viendrait encore

Digitized by Google

faire la chasse aux cerfs et aux chevreuils ; car dans ce tem là, il était permis aux laïques de porter quelquefois le Corps Seigneur. Le chasseur se rendit aux désirs de la Sainte, e retrouvant l'année suivante dans ce même temple de la M de Dieu, lui donna la nourriture céleste. Après l'avoir re l'âme de Théoctiste s'envola au ciel.

SAINT JEAN L'ÉCOSSAIS,

ÉVÊQUE DE RATZBOURG, MARTYR.

Vers le milieu du XI^e^ siècle, Jean, qui était sorti de l'Éc pour prêcher l'Évangile en Allemagne, fit de nombreuses c versions dans la Basse-Saxe ; il devint évêque de la ville Ratzbourg, où il avait conquis beaucoup d'âmes à Jésus-Ch Il était vivement protégé par saint Godescalc, prince de c contrée. Mais ses Slaves-Vandales qui occupaient une parti cette province et qui tenaient à leurs idoles, se révoltè contre leur prince et le massacrèrent au mois de juin l'an 1066. Puis ils se saisirent du saint évêque Jean, et n'o pas l'immoler sur-le-champ parce qu'ils le savaient aimé, i jetèrent dans un cachot et tentèrent de le ramener aux id Comme il persévérait avec une grande fermeté, ils lui c pèrent les pieds et les mains ; après l'avoir fait souffrir quel mois sans l'abattre, ils lui coupèrent la tête le 10 vembre 1066.

SAINT GOBRIEN,

ÉVÊQUE DE VANNES.

Saint Gobrien, né au pays de Vannes vers 670, reçut de nobles parents une éducation qu'il perfectionna dans l'abl de Rhuis. Élevé au sacerdoce, il fut attaché au clergé d cathédrale de Vannes. Sa vie exemplaire devint un sujet d miration. Il ne sortait que pour aller à l'église ou pour exe les œuvres de miséricorde ; la prière et l'étude faisaient délices. Il portait un cilice jour et nuit, se nourrissait à p afin de ménager pour les indigents, et célébrait le Saint-S fice avec une piété attendrissante.

Digitized by Google

Tant de vertus, jointes au savoir, le firent choisir par le clergé et le peuple pour occuper le siége épiscopal de Vannes devenu vacant. Ne pouvant faire annuler son élection, il se soumit à Dieu qui l'appelait à cette charge, et fut sacré à Dol.

Sa vie, déjà si sainte, parut plus sainte encore : une miraculeuse guérison qu'il opéra, fit venir une foule de personnes souffrantes lui demander la délivrance de leurs maux, et le ciel couronna ses vœux en leur faveur. Ce soin ne lui faisait point négliger ses autres devoirs. Il fut le tendre nourricier des pauvres et l'infatigable docteur de son peuple.

Après dix-sept ans d'épiscopat, il se fit remplacer, se retira dans un ermitage de la paroisse de Saint-Servan, à deux lieues de Josselin ; et, malgré de douloureuses infirmités, il s'y livra tout entier à la contemplation. C'est ainsi que, pendant huit ans, il se disposa à la mort. Sentant qu'elle approchait, il se fit administrer par son successeur, et s'endormit dans le Seigneur, le 10 novembre 735. (De Garaby.)

LE BIENHEUREUX SÉBASTIEN D'ARGIRE,

FRÈRE MINEUR CAPUCIN.

A peine Sébastien avait-il atteint l'âge de huit ans, qu'il donnait l'exemple d'une vie sainte : l'oraison, le jeûne, le silence, la solitude, les macérations, le cilice, furent les moyens qu'il employa pour garantir son innocence ; et ils la lui conservèrent dans toute son intégrité. A seize ans, c'est-à-dire aussitôt qu'il fut libre de se consacrer, il embrassa la Règle de Saint-François, dans l'Ordre des Capucins, et s'y montra bientôt un digne enfant du bienheureux Fondateur.

Chargé d'annoncer la parole de Dieu, il remplit cet important emploi, avec les plus favorables succès, et il lui est arrivé un vendredi qu'il prêchait la Passion de Notre-Seigneur, de prêcher huit heures consécutives en chaire, parlant toujours avec un zèle et un esprit vraiment apostoliques.

Pénétré de vénération pour le Mystère de notre rédemption, Sébastien établit à Nettine en Sicile, l'usage de sonner toutes les cloches de la ville à midi, afin d'en rappeler le souvenir et

Digitized by Google

d'exciter l'esprit des fidèles à des prières et à des actions
grâces ; et cette pieuse institution donna lieu dans la suite à
fait miraculeux qui se passa durant l'absence du sonneur
l'église du Saint-Crucifix.

Les vertus religieuses étaient accompagnées dans Sébast
d'une prudence consommée ; et il fut élu à diverses charges
son Ordre, dont il s'acquitta d'une manière digne de tout élo
On l'éleva enfin à la dignité de provincial : il ne consentit q
regret à son élection : son humilité répugnait à cette place ; n
il en remplit les devoirs avec autant de discernement que de c
rité. Dévoré du zèle de la maison du Seigneur, le saint hom
souhaita ardemment de sceller de son sang les vérités cl
tiennes, il s'adressa au bienheureux Jérôme du Mont-
Fleurs, son général, pour qu'il lui en procurât les moyens
le destinant aux missions chez les infidèles. Sa déma
n'ayant point réussi. Sébastien recourut à Dieu, et le sup
avec tant de ferveur de lui accorder ce que les hommes
refusaient que sa demande fût exaucée.

Son corps fut bientôt couvert d'une lèpre, qui s'étendai
la plante des pieds au sommet de la tête. Cette maladie lui d
dix-huit mois, et il la souffrit non-seulement avec patie
mais encore avec une sainte joie, remerciant Dieu avec les
tendres effusions du cœur, de l'avoir réduit en cet état d'h
liation et de souffrances.

On rapporte que pour récompenser sa persévérance,
permit que les écailles qui tombaient continuellement de
corps et qui furent recueillies avec grand soin, servissent
grand nombre de guérisons, qui les faisaient conserver cor
une espèce de reliques très-précieuses.

Les conseils des médecins et l'ordre de ses supérieurs a
envoyé Sébastien au couvent d'Argyre, les habitants de
ville instruits de sa venue allèrent au-devant de lui, et c
en leur compagnie qu'il entra dans l'église des Capucin
cette ville. Il était porté dans une sorte de bierre, et san
sortir, il fit un discours si frappant, que tous ses auditeurs
dirent en larmes. Il ne fit pas un long séjour à Argyre et p

Digitized by Google

sa mort qui y arriva dans l'année 1583. Aussitôt que le public l'apprit, on se rendit en foule auprès de son corps, auquel on donna les marques les plus éclatantes de vénération, et il paraît que le Seigneur approuva la piété des fidèles, puisqu'il accorda les grâces signalées à ceux qui l'intercédèrent avec foi par les mérites de son Serviteur.

LA VÉNÉRABLE ANNE TOSCHEL,

ABBESSE.

Anne Toschel, abbesse du monastère des Bénédictines à Riga, s'est signalée vers le temps où les sectes impies de Luther et de Calvin portaient la désolation dans les monastères. Brevelin, dans ses *Annales bénédictines*, fait un grand éloge de cette Abbesse et rapporte des preuves étonnantes de sa fermeté et du courage avec lequel elle défendit ses Religieuses contre les hérétiques corrompus.

Elle mourut en 1582, âgée de cent trente ans, terme où elle parvint par sa sobriété, la pureté de ses mœurs, le calme et la force de sa vertu.

NOÉ,

PATRIARCHE.

Lamech, fils de Mathusalé, petit-fils d'Énoch, le neuvième des patriarches du monde depuis Adam, avait cent quatre-vingt-deux ans lorsqu'il se vit père d'un fils qu'il nomma Noé, parce qu'il le regardait comme un sujet de consolation parmi ses peines et ses travaux, dans la terre que Dieu avait maudite. Noé fut un homme juste et parfait au milieu des hommes de son temps. Il marcha toujours avec Dieu, et garda une conduite également innocente dans tous les différents âges de sa vie. Mais la terre était alors toute corrompue et remplie d'iniquités. Car après que les hommes se furent multipliés sur la terre et qu'ils eurent engendré des filles, les enfants de Dieu, c'est-à-dire les descendants de Seth, qui avaient conservé la connaissance et le culte de Dieu, voyant que les filles des hommes, c'est-à-dire de la race de Caïn, et peut-être des autres

Digitized by Google

enfants d'Adam, étaient belles, prirent pour leurs femm
celles d'entre elles qui leur avaient plu. Dieu dit alors dans
colère : « Mon esprit ne demeurera pas toujours avec l'homm
parce qu'il n'est que chair. La vie de l'homme ne subsiste
plus longtemps, et dans six-vingts ans j'exterminerai le ger
humain. »

Il y avait en ce temps-là des géants sur la terre. Car depu
que les enfants de Dieu eurent épousé les filles des hommes
en sortit des enfants qui devinrent des géants puissants et
rendirent fameux dans le siècle. Dieu considérant donc que
malice des hommes était extrême, que toutes les pensées
leur esprit et les inclinations de leur cœur ne tendaient qu'
mal en quelque temps que ce fût, se repentit d'avoir f
l'homme sur la terre. Touché de douleur jusqu'au fond
cœur, il dit : « Je perdrai l'homme que j'ai créé, j'extermine
tout ce qui vit de dessus la terre depuis l'homme jusqu'au d
nier des animaux. » Mais Noé trouva grâce devant le Seigne
parce qu'il n'avait point de part à cette corruption du ger
humain, qui était générale par toute la terre. Dieu lui fit co
naître la résolution qu'il avait prise de faire périr tous
hommes et d'abîmer la terre dans les eaux. Il lui ordonna
bâtir une arche de pièces de bois aplanies, d'y faire de peti
chambres et de l'enduire de bitume dedans et dehors.
mesure qu'il y prescrivit fut de trois cents coudées pour sa lo
gueur, de cinquante pour sa largeur et de trente pour sa ha
teur qui devait être partagée en trois étages. Il l'avertit ensu
qu'il allait répandre les eaux du déluge sur la terre pour fa
mourir tout ce qui respirait et tout ce qui avait vie. Il lui pro
en même temps d'établir son alliance avec lui, et de le sau
dans cette arche avec sa femme, ses trois fils Sem, Cham
Japhet et leurs femmes, parce que de tous ceux qui vivai
alors sur la terre, il n'avait reconnu que lui qui fût juste et
marchât droit en sa présence.

Il lui dit de faire entrer aussi dans l'arche des animaux
toutes sortes (excepté ceux qui vivaient dans l'eau) afin d
conserver les espèces ; de prendre sept mâles et sept femel

Digitized by Google

de tous les animaux purs (parce qu'il en fallait pour le sacrifice); mais de ne prendre que deux mâles et deux femelles des animaux immondes, et de tous les autres parmi lesquels cette distinction n'avait pas de lieu. Il lui ordonna de même de prendre sept mâles et sept femelles des oiseaux du ciel. Noé obéit à ce commandement avec tant de diligence qu'en moins de sept jours il fit entrer dans l'arche les animaux de toutes les espèces qu'il fallait sauver, avec les provisions nécessaires pour leur nourriture. Il s'y renferma lui-même avec sa famille qui consistait en huit personnes seulement, savoir sa femme avec ses trois fils avec leurs femmes. Il avait alors six cents ans, ou il y en avait cent ou environ qu'il avait commencé à bâtir l'arche et à préparer tout ce qui était nécessaire pour exécuter les ordres de Dieu.

Ce fut donc en l'année 600 de la vie de Noé, qui était du monde l'an 1656, le dix-septième jour du second mois de l'année, que commença le déluge. Les sources du grand abîme des eaux furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes. La pluie du ciel tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits, et les eaux s'étant accrues élevèrent l'arche en l'air au-dessus d'elles, de sorte qu'elle était portée sur les eaux pendant que toute la surface de la terre en était couverte. L'eau ayant gagné le sommet des montagnes s'éleva encore de quinze coudées au-dessus des plus hautes. Ainsi périrent toutes les créatures qui vivaient sur la terre depuis l'homme jusqu'aux bêtes, et les eaux couvrirent toute la terre pendant cent cinquante jours ou cinq mois environ, en y comprenant les quarante jours de pluie depuis qu'elle avait commencé à tomber.

Mais Dieu s'étant souvenu de Noé et de tous les animaux qui étaient avec lui dans l'arche, fit souffler le vent sur la terre, et les eaux commencèrent à diminuer. Les sources de l'abîme furent fermées aussi bien que les cataractes du ciel. Les eaux furent agitées de côté et d'autre se retirèrent : l'arche fut arrêtée le vingt-septième jour du septième mois, et se reposa sur les montagnes d'Arménie. Cependant les eaux allaient toujours en

Digitized by Google

diminuant jusqu'au dixième mois, au premier jour duqu sommet des montagnes commença à paraître. Quarante j s'étant encore passés, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche et la aller un corbeau qui étant sorti ne revint plus. Il env ensuite une colombe pour voir si la terre était découv Mais la colombe n'ayant pu trouver où asseoir son pied, p que la terre était encore toute couverte d'eau, à l'exception montagnes, elle revint à lui, et il la remit dans l'arch attendit encore sept autres jours, et il envoya une seconde la colombe hors de l'arche. Elle revint à lui sur le soir, por dans son bec un rameau d'olivier dont les feuilles étaient to vertes. Noé reconnut à cette marque que les eaux s'éta retirées de dessus la terre. Il attendit néanmoins encore jours, et il renvoya la colombe qui ne revint plus à lui.

L'an 601 de la vie de Noé, au premier jour du premier qui commençait en septembre, selon les Égyptiens qu Hébreux ont suivi pour le civil, ou en mars si Moïse su ici les nouveaux règlements [1], les eaux se retirèrent enti ment de la surface de la terre. Mais elle ne devint sèch ferme que le vingt-septième jour du second mois. Noé s alors de l'arche avec tout son monde et tous les animaux ordre de Dieu. Il dressa aussitôt un autel au Seigneur, où fit un sacrifice en holocauste de chaque espèce d'animau d'oiseaux purs. Le Seigneur le reçut en marquant qu'il lui très-agréable, et il promit à Noé qu'il ne répandrait plu malédiction sur la terre à cause des hommes, parce que lant avoir égard à la faiblesse humaine ; il considérait que prit de l'homme et tous les mouvements de son cœur se taient au mal dès sa jeunesse.

En même temps il bénit Noé et ses enfants, et il leu

[1] Moïse ayant été élevé en Egypte comme tout le reste des Israélites, s les usages des Égyptiens conformément à la police du pays et du gou ment auquel il fallait obéir. Mais il changea le commencement de l pour les choses qui regardaient le culte divin, et la laissant à l'équin l'automne pour le civil comme auparavant, il la mit à l'équinoxe du temps pour les affaires de religion parce que c'était en cette saison q Israélites étaient sortis de l'Égypte.

Digitized by Google

comme il avait fait au premier homme : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre. Que tous les animaux de la terre et les oiseaux du ciel tremblent devant vous. Je vous rends aussi les maîtres de tous les poissons de la mer. Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement : je vous ai abandonné toutes ces choses comme les légumes et les herbes de la campagne. J'excepte seulement le sang et la chair mêlée avec le sang dont je vous défends de manger, parce que je vengerai votre sang de quiconque l'aura répandu. Je punirai celui qui le répandra par l'effusion du sien ; car l'homme a été créé à l'image de Dieu. Je ferai alliance avec vous et toute votre race. Pour le signe de cette alliance je vous donne mon arc que je mettrai dans les nuées. Quand vous le verrez paraître au temps de la pluie, je me souviendrai de l'alliance que je fais avec vous et tous les animaux de la terre. J'arrêterai les eaux alors, et il n'y aura plus à l'avenir de déluge qui fasse périr toute chair qui a vie. »

Noé, s'appliquant à l'agriculture, se mit à labourer et à cultiver la terre, et il planta une vigne. Mais ayant bu du vin, dont il ne connaissait pas encore la force, il s'enivra, s'endormit et parut nu dans sa tente. Cham, le second de ses fils, qui fut père de Chanaan et grand père de Nemrod, le trouvant en cet état, et voyant que ce que la pudeur obligeait de cacher en son père était découvert, l'alla dire à ses frères. Mais Sem et Japhet prirent un manteau, se détournèrent en arrière et couvrirent leur père sans rien voir de ce que le devoir et l'honnêteté leur défendait de regarder, parce qu'ils tinrent toujours leur visage tourné d'un autre côté. Noé se réveillant après cet assoupissement que le vin lui avait causé, et ayant appris de quelle sorte son second fils l'avait traité, dit : Que Chanaan soit maudit ; qu'il soit, à l'égard de ses frères, l'esclave des esclaves. » Il parlait par cette malédiction que Chanaan était le premier coupable ; et qu'il avait peut-être averti son père Cham de la nudité de Noé, son grand-père, ou qu'il s'en était moqué le premier. Noé donna ensuite sa bénédiction à Sem et à Japhet et à leur postérité, souhaitant que Chanaan, avec la sienne, devînt

Digitized by Google

leur esclave. Il vécut, depuis le Déluge, encore trois cent cin quante ans, et il mourut après neuf cent cinquante ans d vie.

La sainteté de Noé a été généralement reconnue par les au teurs sacrés de l'Écriture et par tous les Pères, qui ont eu oc casion de rendre témoignage du sentiment qu'en a toujour eu l'Église. Le Prophète Ézéchiel l'a nommé, avec Job et Danie en exemple des saints personnages et des amis de Dieu les plu favorisés du Seigneur et les plus puissants auprès de lui pou intercéder en faveur des hommes. C'est Dieu lui-même qu parle par l'organe de ce Prophète, et pour dire que bien loi d'écouter ceux qui le prieraient pour les pécheurs endurcis e indignes de sa miséricorde, il n'exaucerait pas même ceux d ces intercesseurs pour lesquels il avait le plus de considération à la tête desquels il met Noé, ajoutant que pour eux ils délivre raient toujours leurs âmes par leur propre justice.

Noé, de son vivant, était l'intercesseur et comme le médi teur entre Dieu et les hommes. « Il a été trouvé juste et parfai dit l'auteur sacré de l'Ecclésiastique, et il est devenu, au temp de la colère, la réconciliation des hommes (Dieu l'ayant choi pour se réconcilier avec le genre humain en sa personne, apr avoir vengé sa justice offensée par les iniquités des hommes). Il a été le dépositaire de l'alliance faite avec le monde, afin qu l'avenir toute chair ne pût plus être exterminée par le délug Saint Pierre l'appelait le Prédicateur de la Justice, et saint Pa dit qu'il devint l'héritier de la justice même, mais de cette ju tice qui vient de la foi. C'est dans une vue semblable que sai Ambroise regardait Noé comme un Séminaire de justice, c'es à-dire un réduit où il avait réservé ce qui était resté de justi sur la terre, pour la provision du genre humain, dont il ava dessein de réparer l'innocence après le déluge. Ce serait un chose presque infinie de vouloir rapporter les éloges que l saints Pères ont faits de Noé, sur l'idée avantageuse que l'Éc ture nous en fait concevoir. Nous remarquerons seulement q selon saint Augustin, Noé a mérité la qualité de Prophète a tant qu'aucun autre des saints Prédicateurs et Ministres du S

Digitized by Google

gneur, qui l'ont portée avant l'avénement du Messie; et que toutes ses actions ont été autant de prophéties, ce qui semble devoir le faire considérer encore d'une manière distinguée de ceux qui n'ont prophétisé que par la parole.

Il est surprenant qu'un si saint homme, qui fut le seul juste sur la terre pendant plusieurs siècles, et qui a été, pour le dire ainsi, canonisé par le Saint-Esprit d'une manière si authentique, n'ait point eu de jour marqué dans les fastes de l'Église pour recevoir un culte particulier des fidèles. Les Grecs l'honorent le 19 décembre ou le dimanche qui précède la naissance de Jésus-Christ, mais d'une manière générale avec les Patriarches, les Prophètes et les Justes de l'Ancien Testament. Son nom ne se trouve dans aucun des Martyrologes anciens des Latins, quelques-uns seulement de ceux qui ont été dressés dans les XV^e^ et XV^e^ siècles, l'ont marqué au 10 mai. C'est P. Natal qui lui a assigné le 10 novembre; mais il paraît que c'est une erreur venue, ou de son inadvertance, ou plutôt de celle de son imprimeur, qui lui a donné le jour qui appartenait à sainte Nymphe, honorée le 10 de ce mois, avec saint Tryphon et saint Respice. Car il l'a mis ailleurs à la Sexagésime, sur la fin de janvier, à la tête des Patriarches du second âge du monde, dont l'Église fait lire l'histoire dans ses offices à cette époque. Néanmoins on a fait une espèce de fête de la sortie de Noé hors de l'Arche, qui est marquée au 26 avril dans quelques-uns des Martyrologes du nom de saint Jérôme, mais des moins anciens, et le 28 du même mois dans les Additions d'Usuard, données par Molanus. C'est ici l'occasion de remarquer ce que dit Joseph, que de son temps les Arméniens montraient encore quelques restes de l'Arche de Noé.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME-D'AIX-LA-CHAPELLE.

On honore, à Aix-la-Chapelle, dans la basilique élevée par Charlemagne à la Mère de Dieu une image devant laquelle le grand et saint empereur a souvent prié. Cette église fut consacrée en

Digitized by Google

l'an 804 par le Pape Léon III, accompagné de trois cent soixant trois Évêques. On sait que ce sanctuaire est très-riche en re ques, dont on fait l'exposition publique tous les sept ans, pe dant plusieurs jours. Ces reliques sont : la Robe blanche qu'ava la très-sainte Vierge lorsqu'elle mit au monde l'Enfant-Jésu on la montre dépliée, et sa ressemblance avec une chemise l en a fait donner le nom dans le peuple ; — les Langes de l'E fant-Jésus dans la Crèche, d'une étoffe jaune et grossière ; on l montre pliés ; — le Drap dans lequel a été reçu le corps de sai Jean-Baptiste après sa décollation ; ce drap, d'un lin assez fi est tout couvert de sang ; — le Linge dont Jésus-Christ fut cei sur la Croix ; il est pareillement taché de sang et très-grossi quoique de lin. C'est avec cette relique, la plus précieuse toutes, qu'on donne la bénédiction chaque jour à la fin de l'e position. — Dans un reliquaire, en forme d'église gothique, Pointe d'un des clous dont Jésus-Christ a été percé sur la Cro — le Morceau de la Croix à laquelle ce clou était attaché ; — u Dent de sainte Catherine ; — un Os du bras de Charlemagne ; un Morceau du Roseau que les juifs mirent dans la main Jésus-Christ quand ils le saluèrent ironiquement Roi des Juif — un Lambeau du Suaire dont son visage fut couvert dans tombeau ; — des Cheveux de saint Jean-Baptiste ; — une C de saint Étienne, le premier Martyr, et plusieurs autres reliqu très-précieuses.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Naples, fête de saint André Avellino, de la Congrégati des Clercs réguliers, dits Théatins, célèbre par sa sainteté et p son zèle à procurer le salut du prochain. Clément XI le mettre au nombre des Saints.

[1] QUARTO IDUS NOVEMBRIS.

Neapoli in Campania natalis sancti Andreæ Avellini clerici regularis, sa titate et studio procurandæ proximorum salutis præcelebris : quem mirac clarum Clemens Undecimus sanctorum catalogo adscripsit. — Natalis san rum martyrum Triphonis, et Respicii, ac Nymphæ virginis. — In territ Agathensi sanctorum martyrum Tiberii, Modesti et Florentiæ, qui temp

Digitized by Google

La fête des saints Tryphon et Respice, martyrs, et de sainte Nymphe, vierge.

Au diocèse d'Agde, saint Tibéry, saint Modeste et sainte Florence, qui, après avoir souffert divers tourments, accomplirent leur martyre du temps de Dioclétien.

A Antioche, saint Démètre, évêque, saint Agnan, diacre, saint Eustose, et vingt autres saints Martyrs.

A Ravenne, saint Probé, évêque, célèbre par ses miracles.

A Orléans, saint Moniteur, évêque et confesseur.

En Angleterre, saint Juste, évêque, qui, ayant été envoyé dans cette île par le Pape saint Grégoire, avec saint Augustin et quelques autres, pour y prêcher l'Évangile, se rendit célèbre par sa sainteté, et s'y endormit en Notre-Seigneur.

A Melun, saint Liène, confesseur.

A Iconie en Lycaonie, les saintes femmes Tryphenne et Tryphose, qui, instruites par les prédications de saint Paul et fortifiées par l'exemple de sainte Thècle, firent de grands progrès dans la perfection chrétienne.

Dans l'île de Paros, sainte Theoctiste, vierge.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Notaire, évêque, honoré à Orléans.

Saint Aod, évêque régionnaire en Irlande, au VII^e^ siècle.

Saint Gobrien, évêque de Vannes.

Saint Rubien, évêque de Côme, en Lombardie, au VI^e^ siècle.

Saint Baudelin, confesseur, honoré en Italie.

Saint Saturnin et saint Donat, martyrs au III^e^ siècle en Afrique.

Diocletiani variis tormentis cruciati, martyrium compleverunt. — Antiochiæ sanctorum Demetrii episcopi, Aniani diaconi, Eustosii, et aliorum viginti martyrum. — Ravennæ sancti Probi episcopi, miraculis clari. — Aurelianis sancti Monitoris episcopi et confessoris. — In Anglia sancti Justi episcopi, qui una cum Augustino, Mellito, et aliis a beato Gregorio Papa in eam insulam missus ad prædicandum evangelium, ibidem sanctitate celebris obdormivit in Domino. — In oppido Milleduno sancti Leonis confessoris. — Iconii in Lycaonia sanctarum mulierum Tryphennæ et Tryphosæ, quæ beati Pauli prædicatione, et exemplo Theclæ, in Christiana disciplina plurimum profecerunt. — In Paro insula sanctæ Theoctistis virginis.

Digitized by Google

Saint Caterval, honoré à Reims.

Le bienheureux Guérambaut, moine d'Hirsauge, florissait a
x^e^ siècle, il était si humble avec un grand mérite, qu'il refus
l'évêché de Spire.

Saint Space, martyr, honoré à Bayeux et aux Andelys.

Saint Théostéric, moine en Bithynie, élève, au IX^e^ siècle, d
saint Nicétas, dont il a écrit la Vie.

Sainte Sodelve (Sodelbia), vierge, honorée en Irlande.

Saint Candidien, martyr en Afrique.

Saint Marcien, évêque en Thrace, exilé par les Ariens, h
noré en Éthiopie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Joseph Crouzet, prêtre du diocèse de Saint-Flour, aya
refusé le serment schismatique, fut condamné à mort comm
prêtre réfractaire par le tribunal criminel de la Haute-Loir
et exécuté le 10 novembre 1793.

Jean Doréval, curé de Cohan, au diocèse de Soissons, co
damné comme prêtre réfractaire, à la déportation, transporté
Cayenne, et de là relégué dans l'affreux désert de Konanam
Mort là le 10 novembre 1793, à l'âge de cinquante-un ans, lai
sant une succession estimée à 2 fr. 80 c.

Joseph-Marie Morel, prêtre dans la paroisse de la Fresnay
en Bretagne, pour éviter le serment schismatique, passa
1791 dans l'île de Jersey, revint deux ans après dans sa p
roisse et fut massacré en novembre 1794.

Barthélemi Borel, prêtre du diocèse de Laon, pour refus
serment, déporté et mort à la Guyane, le 10 novembre 1798.

Digitized by Google

ONZIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Martin, évêque de Tours. — Saint Mennas, martyr. — Saint Bertuin, évêque. — Sainte Tréfine. — Saint Trémeur, martyr. — Saint Blévileguet, évêque de Vannes. — Saint Barthélemy, abbé de Grotta-Ferrata. — Le bienheureux Nicolas et ses compagnons, martyrs. — La vénérable Mère Thaïs de la Miséricorde, carmélite. — La vénérable Mère Marie-Catherine, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de la Merci. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MARTIN,

ÉVÊQUE DE TOURS [1].

Saint Martin, la gloire des Gaules, la lumière de l'église d'Occident au IV^e^ siècle, naquit à Sabarie, ville de Pannonie, dont on voit encore les ruines sur la rivière de Gunez, dans la Basse-Hongrie, vers les frontières de l'Autriche et de la Styrie, à deux lieues de Sawar sur le Raab. Saint Grégoire de Tours met sa naissance en 316 ; Jérôme de Prato la met six ans plutôt. Ses parents le portèrent dès son enfance à Pavie en Italie, où ils se

[1] Nous avons une excellente histoire de saint Martin, par saint Sulpice Sévère, son disciple. Jérôme de Prato a montré, *Dissert.*, I, p. 1151, qu'elle fut écrite après la mort du Saint, et non de son vivant, comme l'ont avancé Tillemont, le Brun, Pagi, etc. L'auteur n'y parle point de la mort du saint Évêque, parce qu'il en avait donné la relation dans une lettre à Bassula, sa belle-mère, immédiatement après cet événement. On ne doit point être surpris d'y voir le nom de Constance, pour celui de Constantin. Cette méprise et quelques autres du même genre doivent être attribuées aux copistes qui mettaient souvent des abréviations, surtout dans les noms propres. Huit ans après la mort de saint Martin, saint Sulpice Sévère écrivit trois dialogues pour suppléer aux omissions de son histoire. Dans le premier, un certain Postumien rapporte divers miracles et plusieurs exemples édifiants des vertus principalement de l'amour de la pauvreté, et de l'obéissance aveugle des moines d'Égypte ; dans le second et le troisième, il raconte, sous le nom de Gallus, disciple de saint Martin, plusieurs traits remarquables de la vie de ce Saint. Quatre de ses lettres en contiennent d'autres. Celle à Bassula, sa belle-mère, qui vivait alors à Trèves, offre le détail des circonstances qui accompagnèrent la mort du saint Évêque de Tours. Enfin, saint Sulpice Sévère parle

Digitized by Google

retiraient ; et il reçut dans cette ville sa première éducation. So père, qui avait servi avec distinction, fut élevé au grade de tr bun militaire, qui revient à peu près à celui de colonel ou plu tôt général de brigade parmi nous.

Dès ses premières années, Martin parut animé de l'esprit d Dieu, et quoique sa famille fût idolâtre, il n'avait de goût qu pour les exercices de piété. Il allait à l'église malgré ses parent et il demanda à l'âge de dix ans d'être inscrit parmi les catéchu mènes. On lui accorda la grâce qu'il sollicitait, et il s'en montr digne par son assiduité aux instructions qu'on faisait à ceux qu désiraient le Baptême. Il conçut un si ardent amour pour le Se gneur, qu'à l'âge de douze ans il forma le projet de se retire dans un désert, et il l'aurait exécuté, si la faiblesse de son âg ne s'y fût opposée. Penser à l'église et aux monastères, était l seule chose qui occupât son esprit et son cœur.

Cependant il vint un ordre de l'empereur qui obligeait le enfants des officiers et des soldats vétérans à porter les armes Le père de Martin découvrit lui-même son fils, pour le forcer suivre une profession qu'il jugeait préférable à toutes les autres Ainsi Martin, qui avait quinze ans, prêta le serment militaire et entra dans la cavalerie. Il se contenta d'un seul domestique

encore de saint Martin dans le récit de l'affaire des priscillianistes, par lequ il termine son *Histoire sacrée*, l. II, c. L-LI. On lira avec plaisir, sur le mêm sujet, les notes que Jérôme de Prato a jointes à son édition des œuvres de sain Sulpice Sévère, et ses dissertations sur la vie de saint Martin, t. I, p. 1-14 Paulin, de Périgueux, Fortunat, de Poitiers, qui écrivaient, l'un en 461 l'autre en 590, ont donné en vers, d'après Sulpice Sévère, la vie de saint Mar tin ; mais ils ont défiguré par une poésie agreste, la belle prose de l'auteu qu'ils copiaient. Grégoire de Tours parle de saint Martin dans son histoir l. I et X. Il a donné de plus quatre livres des vertus et des miracles du mêm Saint, lesquels furent achevés en 594. Voyez Tillemont, t. X, p. 309; *l'His toire de saint Martin*, par Nicolas Gervaise, imprimée à Tours, en 1699, in-4 L'abbé Gervaise, prévôt de Saint-Martin de Tours, puis évêque d'Horren, fu massacré avec les missionnaires qui l'accompagnaient, par les caraïbes ou can nibales, le 12 novembre 1729. Voyez encore la critique que D. Étienne Badie religieux de la Congrégation de Saint-Maur, a faite de l'*Histoire de saint Ma tin*, par l'abbé Gervaise, et qui a été imprimée sous ce titre : *La Sainteté l'état monastique, où l'on fait l'histoire de l'abbaye de Marmoutier, et de l'égli royale de Saint-Martin de Tours*, etc. Tours, 1700, in-12.

Digitized by Google

qu'il traitait comme son égal, et auquel il rendait souvent les services les plus humiliants. Il sut se préserver des vices qui ne déshonorent que trop la plus noble des professions, et il gagna l'estime de tous ceux qui avaient à vivre avec lui, par sa charité, sa douceur et ses autres vertus. Sa patience et son humilité paraissaient au-dessus des forces de la nature humaine, quoiqu'il n'eut point encore reçu le Baptême. Les affligés trouvaient en lui un consolateur ; il soulageait les indigents et ne se réservait de ses appointements que ce qui lui était absolument nécessaire pour sa subsistance. Saint Sulpice Sévère raconte le trait suivant de sa charité pour les pauvres.

Un jour qu'il était en marche, au milieu d'un hiver si rigoureux que plusieurs personnes moururent de froid, il rencontra à la porte d'Amiens un pauvre presque nu qui demandait l'aumône aux pasants. Voyant que ceux qui le précédaient n'avaient point regardé ce malheureux, il pensa que Dieu le lui avait réservé ; mais il avait distribué tout ce qu'il possédait, et il ne lui restait plus que ses armes et ses vêtements. Que faire ? Il coupe son manteau en deux ; il en donne la moitié au pauvre, et s'enveloppe comme il peut avec l'autre moitié. Quelques-uns de ceux qui le virent en cet état, se mirent à le railler ; mais d'autres frappés du motif qui l'avait fait agir, furent saisis d'admiration et se reprochèrent secrètement de n'avoir pas assisté le pauvre. La nuit suivante, Martin vit en songe Jésus-Christ couvert de cette moitié de manteau qu'il avait donnée, et il l'entendit dire à une troupe d'Anges qui l'environnaient : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de ce vêtement. »

Cette vision lui inspira un nouveau zèle pour la gloire de Dieu. Il demanda le Baptême, qu'il reçut dans sa dix-huitième année. Il resta cependant encore près de deux ans à l'armée ; il le fit à la prière de son tribun, avec lequel il vivait dans une étroite amitié, et qui lui avait promis de renoncer au monde quand le terme de sa commission serait expiré. Pendant cet intervalle, il ne pensa qu'aux obligations de son baptême, et il n'avait presque plus que le nom de soldat ; il attendait avec la plus

Digitized by Google

vive impatience le moment où il ne vivrait plus que pou Dieu.

Les Germains ayant fait une irruption dans les Gaules, assembla les troupes pour marcher contre eux. Il y eut à cet occasion une distribution de largesses faite aux soldats. Marti qui pensait à sa retraite, eut la délicatesse de ne pas voul participer à des récompenses qui supposaient une continuati de service. Il demanda donc que ce qui devait lui revenir donné à quelqu'autre, et sollicita en même temps la liberté ne plus servir que sous les étendards de Jésus-Christ. Comm on lui reprochait d'agir par la crainte de se trouver à la batai qui devait se donner le lendemain, il répondit avec intrépidit « Si c'est à la lâcheté qu'on attribue ma conduite, je deman à paraître à la tête de l'armée, sans armes, sans bouclier et sa autre défense que celle du nom de Jésus-Christ et du signe la Croix. Je me précipiterai au milieu des escadrons les pl épais de l'armée des ennemis. » La nuit même, les barbar demandèrent la paix. Martin obtint alors facilement sa r traite [1].

Il se retira auprès de saint Hilaire, qui fut élevé dans la su sur le siége de Poitiers, en 353 ou 354. Ce grand évêque conn bientôt le mérite extraordinaire de Martin ; il voulut, pour l' tacher à son diocèse, l'ordonner diacre ; mais le Saint par hum lité refusa cet honneur ; il consentit seulement à se laisser donner exorciste. Il avait un grand désir de revoir ses pare qui étaient en Pannonie. Il obtint de saint Hilaire la permissi de faire ce voyage, après avoir promis de revenir à Poitiers. tomba en passant les Alpes, entre les mains d'une troupe voleurs.

[1] Jérôme de Prato suit une autre chronologie. Suivant cet auteur, s Martin naquit en 310 ou au moins avant 314. Il fut reçu parmi les catéc mènes à dix ans, et enrôlé dans les troupes à quinze. Il paraît pour la p mière fois dans les guerres en 351, sous Constance. Il fut baptisé trois après ; il resta encore deux ans à l'armée étant uniquement soldat de no enfin, il obtint son congé de Julien, qui fut élevé à la dignité de césar, et cha en 355, du commandement dans les Gaules, où il resta jusqu'en 361. Vo Jérôme de Prato, *Dissert.* IV, t. I, p. 256.

Digitized by Google

L'un d'entre eux levait déjà son sabre pour le tuer, mais un de ses compagnons lui retint le bras. Ils furent tous remplis d'admiration pour la modestie et l'intrépidité de Martin. Ils lui demandèrent qui il était, et s'il n'avait pas été saisi de frayeur, le Saint leur répondit qu'il était chrétien ; qu'il n'avait jamais été plus tranquille que dans cette circonstance ; qu'il connaissait la bonté du Dieu qu'il adorait ; que ce Dieu protégeait ses serviteurs à la vie et à la mort, et que cette protection éclatait surtout dans les grands dangers. Il ajouta que pour eux ils avaient tout à craindre, puisque la vie criminelle qu'ils menaient, les rendait indignes de la miséricorde de Jésus-Christ. Ce discours ne fit qu'augmenter l'admiration des voleurs. Celui qui avait voulu tuer le Saint, le suivit, embrassa la religion chrétienne, se fit moine, et raconta depuis le fait qui avait donné lieu à sa conversion. Martin continua sa route par Milan. Il convertit sa mère et plusieurs autres personnes de Pannonie ; mais il ne put déterminer son père à sortir des ténèbres de l'infidélité.

Etant en Illyrie, il combattit les ariens avec beaucoup de zèle. Ces hérétiques, qui n'étaient point accoutumés à trouver des contradicteurs, le maltraitèrent publiquement et le chassèrent du pays. Lorsqu'il fut en Italie, il apprit que les mêmes hérétiques opprimaient l'Église des Gaules et qu'ils étaient venus à bout de faire exiler saint Hilaire. Il se choisit une retraite auprès de Milan, et y pratiqua tous les exercices de la vie monastique.

Auxence, arien furieux qui avait usurpé le siége de cette ville, fut alarmé du zèle que Martin faisait paraître pour la doctrine du concile de Nicée ; il l'obligea de sortir du diocèse de Milan. Un vertueux prêtre avec lequel le Saint avait fait connaissance, voulut l'accompagner. Ils allèrent se cacher l'un et l'autre dans une petite île appelée Galinaire, sur la côte de Ligurie ou de Gênes, près d'Albenga. Ils y vécurent dans une grande abstinence, ne se nourrissant que de racines et d'herbes sauvages. Il arriva une fois à Martin de manger une quantité considérable d'ellébore, plante qu'il ne connaissait point, et

Digitized by Google

qu'il ne savait pas être un véritable poison. Il en fut inco
modé au point qu'il pensa en mourir. Il mit sa confiance
Dieu, et ses prières lui méritèrent une prompte et entière g
rison.

Ayant appris, en 360, que saint Hilaire retournait dans s
diocèse, il se rendit à Rome dans l'espérance de l'y voir : m
le saint Évêque était parti de cette ville quand il y arriva. Il
mit sur-le-champ en route, et le joignit. Saint Hilaire le re
avec les plus vives démonstrations d'amitié, et le mena à P
tiers avec lui. Comme il connaissait son attrait pour la solitu
il lui donna un petit terrain appelé Locociagum, aujourd'l
Ligugé, à deux lieues de la ville. Martin y bâtit un monast
qui subsistait encore dans le VIII^e^ siècle. Il paraît que c'est le p
mier monastère qui ait été construit dans les Gaules. Par
ceux qui y furent reçus, était un catéchumène, sur lequel no
Saint commença d'exercer le pouvoir qu'il avait d'opérer
miracles.

Martin était absent depuis trois jours pour des affaires
concernaient la gloire de Dieu. Pendant cet intervalle, le ca
chumène fut pris d'une fièvre violente, et mourut subiteme
sans avoir reçu le Baptême. Martin en arrivant trouve
moines dans une grande affliction, et prêts à enterrer le mo
Il fond en larmes, et fixe les yeux sur le cadavre, puis sent
une inspiration divine, il fait sortir tout le monde de la cellu
alors comme un autre Élisée, il s'étend sur le mort, et p
quelque tomps avec beaucoup de ferveur ; il s'aperçoit que
prière est exaucée ; il se relève et reste auprès du mort
commence à remuer ses membres, et ouvre enfin les yeux.
le baptisa aussitôt, et il vécut plusieurs années depuis. Ce ca
chumène ressuscité raconta que son âme, séparée de son co
avait comparu devant le tribunal du souverain juge, et a
été condamnée à une affreuse prison ; mais que deux An
ayant représenté que Martin priait pour elle, le juge avait
donné qu'elle allât ranimer le même corps. Le Saint rendit au
la vie de cette manière à l'esclave d'un homme riche du vo
nage qui s'était pendu.

Digitized by Google

Ces deux miracles ajoutèrent un nouvel éclat à la réputation de sainteté dont Martin jouissait. La ville de Tours voulut l'avoir pour pasteur. Saint Gatien, venu de Rome avec saint Denys l'Aréopagite, en 250, en avait été le premier apôtre et le premier évêque. Il gouverna cette église cinquante ans, selon saint Grégoire de Tours. Saint Lidoire lui succéda, mais après une vacance de plusieurs années. Ce saint Évêque étant mort, il fut résolu de donner son siége à Martin. On l'élut vers l'an 371 ou 375, suivant Jérôme de Prato. Il fallut avoir recours à un pieux stratagème pour le tirer de son monastère. S'étant présenté à la porte, afin de donner sa bénédiction à un malade, on se saisit de lui, et on le conduisit à Tours sous bonne garde. Quelques évêques du voisinage qui avaient été appelés pour assister à l'élection, avaient tâché d'exclure Martin, en disant qu'il ne convenait pas de conférer la dignité épiscopale à un homme dont l'extérieur était si commun et si négligé ; mais un pareil discours ne servit qu'à les couvrir de confusion. La simplicité qu'ils blâmaient dans le serviteur de Dieu faisait son éloge. Martin fut installé dans la chaire épiscopale, à la grande satisfaction du peuple et du clergé.

Le nouvel évêque ne changea rien dans sa manière de vivre, il se logea dans une petite cellule près de l'église : mais comme il y était souvent interrompu par les visites qu'il recevait, il se retira dans un monastère qu'il fit bâtir dans le voisinage de la ville. C'est la célèbre abbaye de Marmoutier, la plus ancienne qu'il y ait en France, et qui appartient à la Congrégation de Saint-Maur. Le lieu où ce monastère fut bâti, était alors un désert situé entre un rocher et la Loire ; et l'on ne pouvait y arriver que par un chemin fort étroit. Martin habitait dans une cellule faite de bois ; quelques autres moines en avaient de semblables ; mais la plupart avaient pour demeure des trous creusés dans le roc. On voit encore une de ces espèces de cellules où l'on dit que saint Martin logea quelque temps [1].

[1] Cette abbaye si célèbre, située à une lieue de Tours, ne subsiste plus. Vendue au commencement de la révolution, ses bâtiments ont été démolis par l'acquéreur, qui n'a laissé debout que deux petits pavillons.

Digitized by Google

On compta bientôt dans le monastère jusqu'à quatre-vingt religieux. Personne n'y possédait rien en propre. Il était dé fendu de rien vendre ou acheter, quoique les anciens moine eussent la liberté de tirer de leur travail de quoi pourvoir à leu subsistance. On employait les plus jeunes à copier des livres les plus âgés ne s'occupaient que de la prière et des exercice spirituels. Tous ne sortaient de leurs cellules que pour aller l'oratoire où l'on s'assemblait pour la prière publique. Ils man geaient une fois le jour sur le soir. L'usage du vin était seule ment permis aux malades. Leurs vêtements étaient grossiers e faits ordinairement de poil de chameau. Il y avait cependan parmi eux plusieurs personnes de qualité qui avaient été élc vées avec délicatesse. On tira un grand nombre d'évêques de c monastère, parce que les villes désiraient avoir des pasteur formés par saint Martin.

Malgré l'amour que le Saint avait pour la retraite, il n'e était pas moins exact à visiter son diocèse. Auprès de son mo nastère étaient une chapelle et un autel qu'on avait érigés su le tombeau d'un prétendu martyr. La dévotion attirait un gran concours de peuple en ce lieu ; mais saint Martin ne voulu point y aller prier qu'il n'eût constaté la vérité des relique qu'on y vénérait. Les informations qu'il fit auprès des ancien de son clergé augmentèrent encore ses doutes. Il se rendit a lieu dont il s'agit avec quelques-uns de ses religieux. Etant sur l tombeau, il pria Dieu de lui faire connaître qui avait été enterr en cet endroit ; puis, se tournant à gauche, il vit un spectr hideux, auquel il commanda de parler. Le spectre dit son nom et le saint évêque comprit que c'était un voleur supplicié pou ses crimes, que le peuple honorait comme martyr. Il fut le seu qui vit le spectre ; les autres entendirent seulement sa voix. fit démolir l'autel, et par là mit fin à la superstition [1]. Ce exemple, ainsi que ceux de saint Grégoire le Grand et de sain Charles Borromée, doivent exciter la vigilance des premiers pas teurs sur le discernement des vraies reliques d'avec les fausses

[1] Sulp. Sév., *in Vit. S. Martini*, c. XI.

Digitized by Google

Il était réservé à saint Martin d'achever de détruire l'idolâtrie dans le diocèse de Tours et dans les autres parties des Gaules. Peu de temps après qu'il eut été élu évêque, il fut obligé d'aller à la cour de Valentinien Ier. Il est probable que ce voyage eut pour motif quelques affaires qui regardaient les temples des païens. Valentinien faisait sa résidence la plus ordinaire dans les Gaules. C'était un prince plein de bravoure, mais peu maître de ses passions : on l'accuse surtout d'orgueil et de dureté. Quoiqu'il eût montré du zèle pour le christianisme sous le règne de Julien l'Apostat, il parut depuis en certaines occasions trop favorable à l'idolâtrie ; on eut même lieu de croire qu'il était trop indifférent en matière de religion, et on cite en preuve le trait suivant entre plusieurs autres. L'Église n'admettait les comédiens au baptême, que quand ils avaient quitté cette profession. Les païens craignaient que ceux-ci n'embrassassent le christianisme, parce qu'ils se voyaient enlever par là des personnes qui contribuaient aux divertissements publics. Valentinien, pour entrer dans leurs vues, porta une loi qui ordonnait d'avertir les magistrats, lorsqu'un comédien demanderait le baptême en maladie, afin qu'ils le fissent visiter ; et ceux-ci étaient autorisés à empêcher qu'on ne le baptisât, à moins que sa vie ne fût véritablement en danger [1].

L'empereur, informé que Martin venait solliciter en faveur de la religion chrétienne quelque chose qu'il était résolu de ne point accorder, défendit de le laisser entrer dans son palais. L'impératrice Justine, vendue au parti des ariens, mit tout en œuvre de son côté pour prévenir le prince contre le saint évêque. Ainsi les tentatives que fit Martin deux ou trois fois, dans la vue d'obtenir une audience, n'eurent aucun succès. Il eut recours à ses armes ordinaires ; il s'adressa au ciel, joignant à la prière des mortifications rigoureuses. Le septième jour un Ange lui ordonna d'aller au palais sans rien craindre. Il obéit ; les portes étant ouvertes, il entra sans éprouver de résistance, et parvint jusqu'à l'empereur. Le prince, furieux de ce qu'on

[1] L. I, *Cod. Theod., de Scen.*, l. XV.

Digitized by Google

lui avait permis d'entrer, ne daigna point se lever ; mais il s leva bientôt malgré lui, parce que le feu prit à son siége [1]. Per suadé que le pouvoir céleste était intervenu en cette occasion il embrassa le Saint à diverses reprises, et lui accorda tout c qu'il demandait, lui laissant à peine le temps d'expliquer s requête. Il lui donna plusieurs audiences, et l'admit souvent sa table. Il lui offrit de riches présents lorsqu'il partit pour re tourner dans son diocèse ; mais le Saint les refusa avec modes tie, pour ne point aller contre cet amour de la pauvreté dont i faisait profession. Ceci doit être arrivé avant l'année 375, dan laquelle l'empereur mourut.

Martin renversa les temples des idoles, et fit abattre plusieur arbres que les païens regardaient comme sacrés. Après avoi démoli un de ces temples qui était fort ancien, il se proposa d faire couper un pin qui était devant. Les prêtres et d'autre païens s'y opposèrent ; ils y consentirent cependant à la fin mais à condition qu'ils abattraient l'arbre eux-mêmes, et qu Martin, qui avait tant de confiance au Dieu qu'il prêchait, res terait dessous, à l'endroit où ils le placeraient. Le saint évêque qu'une inspiration divine conduisait dans ces événement extraordinaires, accepta la condition, se laissa lier et mettre d côté que l'arbre penchait : mais lorsque le pin tombant sem blait devoir l'écraser, il fit le signe de la Croix, et l'arbre tomb du côté opposé. Les spectateurs, frappés du prodige, deman dèrent tous à être admis au nombre des catéchumènes par l'im position des mains. Une autre fois, comme il allait détruire u temple dans le pays des *Ædui*, aujourd'hui la territoire d'Au tun, les païens se jetèrent sur lui avec fureur, et l'un d'entr eux leva son sabre pour le tuer. Martin ôte son manteau, e présente son cou à ce malheureux. Le païen miraculeusemen effrayé tombe à ses pieds et lui demande pardon. Son zèle l'ex posa, dans plusieurs autres occasions, au danger de perdre vie. Il bâtit des églises ou des monastères à la place des temple qu'il avait détruits, et continua d'opérer des miracles.

[1] Sulp. Sév., *Dial.*, II, c. v.

Digitized by Google

Etant à Trèves, il guérit une fille paralytique qui était près de mourir, en faisant tomber dans sa bouche quelques gouttes d'une huile qu'il avait bénite. Il délivra aussi du démon un esclave appartenant à Tétradius, qui avait été proconsul. En revenant de Trèves, il passa par Paris ; il guérit un lépreux à la porte de cette ville en l'embrassant et en lui donnant sa bénédiction. Il suffisait, pour rendre la santé aux malades, de leur faire toucher les fils des vêtements du saint Évêque de Tours.

Lorsqu'il allait à Chartres, il passa par un village dont les habitants étaient idolâtres. Ils accoururent cependant tous pour le voir. Le saint Évêque, touché d'une tendre compassion pour ce pauvre peuple, leva les yeux au ciel, et pria Dieu de l'éclairer. Il leur parla ensuite des vérités du salut avec tant de force et d'onction, qu'on vit clairement que c'était le Saint-Esprit qui parlait en lui. Une femme qui venait de perdre son fils unique, le lui apporta en le suppliant d'obtenir du Dieu dont il était l'ami, qu'il fût rendu à la vie. Martin, voyant qu'un miracle opéré en cette circonstance pourrait avoir des suites heureuses pour la conversion de ces bonnes gens, fit sa prière, ressuscita l'enfant en présence de tout le peuple, et le rendit à sa mère, qui fut tout à la fois remplie d'étonnement et de joie. Les habitants du village, frappés de ce miracle, s'écrient qu'ils adorent le Dieu de Martin: ils se prosternent à ses pieds; ils le prient de les instruire et de les préparer à la réception du Baptême. Le saint eut plus de joie de la conversion de ces âmes, qu'il n'en aurait eu de tout avantage temporel.

Paulin de Nole, si connu par son éminente sainteté, fut attaqué d'un mal d'yeux très-violent, et une cataracte commençait à se former. Martin le toucha avec un pinceau, et la maladie disparut sur-le-champ. Il est probable que ce fait arriva à Vienne, où saint Paulin vit saint Martin avec saint Victrice, comme nous l'apprenons de sa lettre à ce dernier [1]. On trouve dans Sulpice Sévère l'histoire de plusieurs autres miracles opé-

[1] Sulp. Sév., *in Vita S. Martini*, c. IX.

Digitized by Google

rés par notre Saint. Lorsqu'il chassait les démons, ce n'éta
point par des menaces et des commandements, comme le
autres exorcistes; il prenait un rude cilice, il se couvrait
cendre; puis, se prosternant par terre, il priait avec ferveur,
les démons étaient forcés de se retirer. Il eut aussi, suiva
Sulpice Sévère, le don de prophétie, et fut favorisé d'un gra
nombre de visions et de révélations. Sa prudence extraord
naire, qui éclatait surtout dans le discernement des esprit
était le fruit de son humilité profonde de la parfaite pureté
son cœur, de son amour pour la prière et la contemplation;
là cette facilité avec laquelle il découvrait les illusions et l
piéges de l'esprit de ténèbres.

Un jour qu'il priait dans sa cellule, le démon se fit voir à
environné de lumière, revêtu d'habits éclatants, une couron
d'or et de pierres précieuses sur la tête, enfin avec un extéri
tout propre à tromper quiconque n'aurait pas été sur
gardes; il lui dit deux fois qu'il était Jésus-Chrisi: mais com
l'humilité est un moyen efficace pour découvrir les artifices
malin esprit, qui n'est qu'orgueil, Martin ne tarda pas à
assuré que c'était l'ange de ténèbres qui lui apparaissait; il
adressa ces paroles : « Le Seigneur Jésus n'a point dit qu'il
venir couvert de pourpre, ni couronné d'un diadème. Je
regarderai donc jamais comme Jésus-Christ, celui qui ne
présentera point les symboles du Sauveur souffrant, et qu
portera point sur son corps les marques de la croix. » A
mots, le démon disparut, et laissa la cellule remplie d
odeur insupportable.

Tandis que saint Martin était occupé de la propagatio
royaume de Jésus-Christ, l'empire d'Occident fut agité
d'horribles secousses. Les légions romaines proclamè
Maxime empereur dans la Grande-Bretagne, en 383. Ma
passa dans les Gaules, se fit reconnaitre par l'armée, et é
à Trèves le siége de son empire. Il défit, près de Paris, Gr
qui fut trahi par ses propres soldats, et assassiné à Lyo
Andragathius, le 25 août de l'année 383. Dans le même te
les priscillianistes troublaient les églises d'Espagne e

Digitized by Google

Gaules [1]. Ces hérétiques renouvelaient diverses erreurs de Simon le magicien, des gnostiques et des manichéens. Ils ne se faisaient point de scrupule de la dissimulation et du mensonge, et leur maxime favorite était qu'on pouvait jurer, et même se parjurer, pourvu qu'on ne trahît point le secret du parti. Ithace, évêque espagnol, le plus ardent de leurs accusateurs, alla trouver Maxime à Trèves. Il y fut joint par Idace son collègue. Le nouvel empereur les reçut favorablement, et fit venir d'Espagne les chefs des hérétiques, pour les confronter avec leurs accusateurs.

Saint Martin se trouvait aussi pour lors à Trèves. Il y venait demander la grâce de plusieurs personnes, que leur attache-

[1] Marc, manichéen, étant venu en Espagne, de Memphis, ville d'Égypte, répandit le poison de ses erreurs dans la Galice. Il séduisit Agapé, femme de distinction, qui, à son tour, pervertit un rhéteur nommé Elpidius. Ce furent là les maîtres de Priscillien, qui donna son nom à la secte. Il était riche et d'une naissance distinguée. Il avait beaucoup d'esprit et d'érudition, et avait acquis une connaissance peu commune de la littérature profane. Mais enflé de sa science et du talent qu'il avait pour la parole, il était vain, et attaché à ses propres idées. Il trouva le moyen de se faire beaucoup de partisans parmi le peuple, et même parmi les personnes de qualité. Il s'appliqua surtout à gagner les femmes. Un extérieur grave, mais modeste et obligeant, lui attira le respect de ceux qui le connaissaient. Voyez Sulp. Sév., l. II, *Hist.*, c. XLVI-LI; Prosper et Isidore, *in Chron.*

Les erreurs des priscillianistes ont été principalement connues d'après saint Léon, *Ep. ad Turib.*, ep. XV ed. Quesn., *ol.* 93; le premier concile de Tolède, t. II, *Conc.*, p. 228; le concile de Brague, en 565, t. V, *Conc.*, p. 35; saint Augustin, etc.

Les priscillianistes confondaient, avec Sabellius, les trois personnes de la Trinité, et s'exprimaient sur ce sujet en termes nouveaux et extraordinaires. Ils enseignaient que Jésus-Christ était fils unique de Dieu, en ce sens qu'il était seul né de Marie, et que Dieu avait plusieurs autres fils; que Jésus-Christ n'avait pris la nature humaine, n'était né et n'avait souffert qu'en apparence; que l'âme de chaque homme était une portion de la substance divine, et qu'elle existait avant que d'habiter dans le corps; que le démon ou l'auteur du mal n'était point l'ouvrage de Dieu; qu'il était sorti des ténèbres et du chaos, et qu'il était mauvais de sa nature; en même temps qu'ils condamnaient le mariage et en rompaient les liens, ils autorisaient les plus grandes obscénités; ils donnaient le titre de sœurs adoptives aux femmes débauchées, complices de leur libertinage : ils recevaient l'Ancien Testament, mais ils l'expliquaient d'une manière allégorique; aux livres du Nouveau Testament ils joignaient de faux actes de saint Thomas, de saint André, de saint Jean, et deux autres ouvrages remplis de blasphèmes; l'un, intitulé *Memoria Apostolorum*, avait été écrit

Digitized by Google

ment à Gratien avait fait condamner à mort. Parmi ceux qu
étaient à la cour, le plus grand nombre cherchait à capter l
bienveillance du prince, par les manéges de l'adulation. Mai
le saint évêque de Tours sut maintenir l'autorité que lui don
nait son caractère; il imita la fermeté de saint Ambroise, qu
était venu en ambassade à Trèves, de la part de Valentinien II
frère de Gratien, lequel possédait toujours l'Italie. Quoiqu
Martin fût sujet de Maxime, ce que n'était pas saint Ambroise
il montra une grande répugnance à communiquer avec c
prince; il refusa même longtemps de manger à sa table, c
disant avec une sainte hardiesse, qu'il ne pouvait manger ave
un homme qui avait dépouillé un empereur de ses états, et qu

par Priscillien; l'autre, appelé *Libra* ou *la Livre*, parce qu'il était composé d
douze questions, était attribué à Dictinius. Il leur était ordonné d'employer l
mensonge et le parjure pour cacher leur doctrine, lorsque cela était nécessair
et ils n'auraient pas fait difficulté d'abjurer, dans l'occasion, Priscillien et s
dogmes. Saint Augustin, Ep. CCXXXVII, n. 3, etc.

Priscillien séduisit deux évêques, Instance et Salvien. Higin, évêque d
Cordoue, combattit d'abord avec vigueur ces deux prélats; mais il se lais
depuis gagner. Instance, Salvien, Elpidius et Priscillien furent condamnés av
leur hérésie par le concile de Saragosse, auquel douze évêques souscrivire
et qui fut tenu, non en 380, ainsi que Labbe, Hardouin, Pagi, Tillemont
Fleury l'ont avancé, d'après une fausse inscription, mais en 381, comme
cardinal d'Aguirre et Cacciari l'ont prouvé.

L'exécution de la sentence du concile fut confiée à Ithace, évêque d'Oss
bona (anciennement siége épiscopal de la Lusitanie, et présentement Esto
bar, dans le royaume des Algarves). Ce prélat eut également ordre d'excomm
nier Higin, évêque de Cordoue. Isidore donne de grands éloges à l'éloquen
d'Ithace; mais Sulpice Sévère l'accuse, ainsi qu'Idace, son collègue, d'aimer
bonne chère, d'être haut et vindicatif, et de faire sa cour par un basse adul
tion. On appelle communément Idace évêque de Mérida; mais c'est pour av
mal pris le sens de Sulpice Sévère, qui, en parlant de ce prélat, dit qu'il éta
emeritæ ætatis, ou d'un âge avancé.

Instance et Salvien se voyant condamnés, devinrent furieux, et ordonnère
Priscillien évêque d'Avila. Ithace et Idace ne firent qu'aigrir les esprits par
violence de leurs procédés. Ils obtinrent enfin un rescrit de l'empereur Gr
tien, par lequel il était ordonné de bannir les hérétiques. Instance, Salvien
Priscillien résolurent de s'adresser au Pape Damase. Ils firent des prosélyt
en route, surtout à Auch, dans l'Aquitaine. Ils gagnèrent entre autres Euch
cie, femme de Delphidius, poète et orateur célèbre, et sa fille Procula, qui e
dit-on, un enfant de Priscillien. Le Pape Damase refusa de les voir. Salvi
mourut à Rome; les deux autres se retirèrent à Milan, où saint Ambroi
les traita de la même manière que Damase. Mais ils trouvèrent le moy

Digitized by Google

en avait privé un autre de la vie. Maxime protesta qu'il n'avait accepté l'empire que parce qu'il avait été forcé par l'armée ; que ses incroyables succès paraissaient manifester la volonté de Dieu, et que de tous ses ennemis aucun n'avait perdu la vie, à moins qu'il n'eût été tué en combattant. Le Saint se rendit à la fin. Maxime en fut si satisfait, qu'il regarda ce jour comme un jour de fête. Il fit inviter en même temps les personnes les plus considérables de sa cour, entre autres son oncle et son frère, qui étaient comtes tous deux, et le préfet du prétoire. Martin fut placé à côté de l'empereur, et le prêtre qui l'accompagnait, entre les deux comtes. Au milieu du repas, un officier, selon

de gagner Macédonius, maître des offices. Celui-ci obtint un ordre de Gratien pour les faire rétablir dans leurs églises par le vicaire d'Espagne, et l'ordre fut exécuté.

Observons, en passant, que l'Espagne n'avait plus de proconsul comme autrefois, et qu'elle était gouvernée par un vicaire du préfet du prétoire des Gaules. Grégoire avait alors cette dignité. Ithace se retira auprès de lui, et le rendit favorable à sa cause. Il resta à Trèves sous sa protection, pour se soustraire à la fureur des ennemis qu'il avait en Espagne. Maxime, devenu maître de ce pays, prêta l'oreille à ses plaintes, et ordonna au vicaire d'Espagne d'envoyer Instance et Priscillien pour qu'on examinât leur affaire dans un concile à Bordeaux. Instance y fut condamné, mais Priscillien en appela à Maxime. Ils furent envoyés l'un et l'autre à Trèves, où était le nouvel empereur. Sulpice Sévère remarque à ce sujet que le concile aurait dû condamner Priscillien par contumace, ou, si l'on devait se défier de quelques prélats, réserver le jugement à d'autres évêques, au lieu de renvoyer à l'empereur la décision d'une pareille affaire. Ce concile craignit sans doute d'offenser un nouveau maître qu'il ne connaissait point encore.

Priscillien et ceux qui l'accompagnaient furent condamnés à mort et exécutés à Trèves. Leurs partisans d'Espagne les regardèrent comme des martyrs, et voulurent avoir leurs ossements, qu'ils vénérèrent comme des reliques.

Maxime fut défait par Théodose, en Italiee, et tué à Aquilée, en 388 ou 389. On fit alors le procès à Ithace, qui fut convaincu de sédition, et de n'avoir pas tenu la conduite que son caractère exigeait. Il fut banni en 389, et mourut dans son exil.

Honorius porta des lois sévères contre les priscillianistes d'Espagne, en 407 ou 408. La secte de ces hérétiques fut détruite par le zèle du saint Pape Léon, et de saint Turibe, évêque d'Astorga, en 447, ou au moins par l'invasion des Maures. Voyez Simonis de Uries, *Dissertatio critica de priscillianistis, eorumque factis, doctrinis et moribus,* Utrajecti, 1745, in-4° ; Fr. Girves, *Histor. priscillianistarum,* Romæ, 1749, in-8° ; Tillemont, Orsi et Cacciari, *Excercitationes in Opera S. Leonis, dissert.* II, *de Priscillianistis,* p. 120.

Digitized by Google

l'usage, présenta la coupe à l'empereur. Maxime ordonna de la présenter à Martin, de la main duquel il comptait la recevoir : mais l'évêque ayant bu, la donna à son prêtre, comme à la personne la plus digne de l'assemblée. Cette action fut extrêmement applaudie de l'empereur et de toute sa cour.

L'impératrice, qui était toujours restée assise aux pieds du Saint, pour écouter ses discours, voulut aussi le faire manger à sa table, et elle invita l'empereur à ce repas. Martin y consentit après beaucoup de résistance ; car, quoiqu'il eût plus de soixante-dix ans, il ne conversait jamais avec les femmes, à moins que la nécessité ou la charité ne l'y obligeât : mais il crut devoir, en cette circonstance, s'écarter de la règle générale ; il avait d'ailleurs des grâces à demander, comme la délivrance de plusieurs prisonniers, le rappel d'un grand nombre d'exilés, et la restitution des biens qu'on avait injustement confisqués. L'impératrice voulut elle-même servir Martin à table.

Cependant saint Martin et saint Ambroise ne voulaient point communiquer avec Ithace ni avec les évêques qui leur étaient attachés, parce qu'ils poursuivaient criminellement les hérétiques. Ils savaient que l'Église avait eu toujours en horreur l'effusion du sang, de ceux mêmes qui ne méritaient pas de vivre, et qu'elle n'avait jamais souffert que le clergé prît part à de semblables procédures. Aussi Martin reprocha-t-il continuellement à Ithace la conduite qu'il tenait, et le pressa-t-il de se désister de son accusation. Il pria également Maxime de laisser la vie aux coupables, alléguant pour raison qu'il suffisait qu'ils eussent été déclarés hérétiques et excommuniés par les évêques, et que d'ailleurs il n'y avait point d'exemple qu'une cause purement ecclésiastique eût été portée devant un juge séculier. Ithace, loin d'écouter les avis de l'évêque de Tours, l'accusa d'hérésie. C'était ainsi qu'il en usait à l'égard de ceux dont la vie lui paraissait trop austère. Pour Maxime, il fit attention aux remontrances de saint Martin ; on n'entama point l'affaire des priscillianistes, tant que le saint évêque fut à Trèves : l'empereur promit même que les personnes accusées ne seraient point condamnées à mort.

Digitized by Google

Mais à peine Martin était-il parti de Trèves, que Maxime changea de sentiments. Il confia l'affaire des priscillianistes à Évode, qu'il avait fait préfet du prétoire. Priscillien fut convaincu, par son propre aveu, de plusieurs crimes, comme d'avoir tenu des assemblées nocturnes avec des femmes de mauvaise vie; d'avoir prié nu, etc. Non-seulement Ithace fut son accusateur, mais il assista encore à la question qu'on lui fit subir [1]. Il se retira cependant ensuite, et ne voulut point être présent lorsque la sentence de mort fut prononcée. Évode mit toute la procédure sous les yeux de Maxime, qui jugea Priscillien et ses complices dignes du dernier supplice; après quoi il prononça la sentence. Priscillien, Félicissime et Arminius ses deux clercs, un laïque nommé Latrocinius, et Euchrocie eurent la tête tranchée. Instance, qui avait été condamné par le concile de Bordeaux, fut exilé dans les îles de Syline, au delà de la Grande-Bretagne [2]. Peu après on condamna à mort les diacres Afarinus et Aurélius. Tibérien fut aussi envoyé dans les îles de Syline, après que ses biens eurent été confisqués. On punit plusieurs autres personnes pour leur attachement à la même cause [3].

Ithace et les évêques de son parti éprouvèrent la protection de l'empereur, en sorte que plusieurs de ceux qui désapprouvaient leur conduite, n'osaient les condamner. Il n'y eut qu'un évêque nommé Théognoste, qui se déclara publiquement contre les ithaciens : ceux-ci engagèrent l'empereur à envoyer des tribuns en Espagne pour rechercher les hérétiques, avec ordre de priver de la vie et de leurs biens ceux qu'ils découvriraient. On croit que plusieurs innocents furent enveloppés dans cette proscription. Il suffisait en effet d'avoir l'air pâle ou un extérieur négligé, pour être soupçonné d'hérésie par les ithaciens.

Lorsque l'ordre dont nous parlons eut été expédié, on apprit que Martin revenait à Trèves, et qu'il était sur le point d'arriver. L'utilité de l'église et la charité l'obligèrent d'y faire plu-

[1] Latinus Pacatus, *in Paneg. Theodos. Sen.*, l. I, fol. 202.

[2] Ces îles portaient anciennement le nom de Cassitérides. Elles s'appellent aujourd'hui Sorlingues. — [3] Sulp. Sév., *Hist.*, l. II, c. LI.

Digitized by Google

sieurs voyages. Cette circonstance causa de vives alarmes aux Ithaciens. Voyant que l'évêque de Tours ne voulait point communiquer avec eux, ils dirent à l'empereur que si l'autorité de Martin venait à l'appui de l'opiniâtreté de Théognoste, c'en était fait de leur réputation; Maxime représenta au Saint avec douceur que si les hérétiques avaient été condamnés par les juges séculiers, c'était pour leurs crimes. Comme Martin paraissait peu touché de ses représentations, et qu'il insistait sur ce que les évêques avaient provoqué la procédure, le prince se retira fort en colère et ordonna de mettre à mort ceux dont le Saint venait demander la grâce. L'évêque intercédait surtout en faveur du comte Narsès et du gouverneur Leucadius, qui n'avaient d'autre crime que leur attachement au parti de Gratien. Martin voulait encore prévenir l'envoi des tribuns en Espagne, et par là sauver la vie non-seulement aux hérétiques, mais même à plusieurs catholiques.

En refusant de communiquer avec les Ithaciens, il se proposait d'empêcher les suites du scandale qu'ils avaient donné. D'un autre côté, comme ils n'avaient point été excommuniés, il ne violait aucun canon en communiquant avec eux. Quel parti prendra-t-il dans cette extrémité? Il va trouver l'empereur, auquel il promet de communiquer avec les Ithaciens, pourvu que les personnes condamnées aient la vie sauve, et que les tribuns envoyés en Espagne soient rappelés. Ce qu'il demandait lui fut accordé. Le lendemain les Ithaciens devaient sacrer Félix, nouvellement élu évêque de Trèves. Martin communiqua avec eux en cette occasion. Le jour suivant, il partit de Trèves, mais en se reprochant la condescendance qu'il avait eue. Étant environ à deux lieues de la ville, il se mit en prières dans un bois près d'Andethanna, aujourd'hui Echternach. Un ange vint le consoler, en lui disant qu'il avait raison de s'affliger de sa condescendance, mais que la charité qui l'avait fait agir, le rendait excusable [1]. Sulpice Sévère ajoute que le Saint disait à ses disciples, les larmes aux yeux, que depuis ce temps-

[1] Sulp. Sév., *Dial.*, c. II, XII et XIII.

Digitized by Google

là il éprouvait plus de difficulté, et était obligé de faire de plus longues prières qu'auparavant, pour chasser les démons. C'est ainsi qu'une faiblesse occasionne souvent la soustraction des grâces sensibles, jusqu'à ce qu'elle ait été réparée par la componction et l'humilité : souvent aussi ces soustractions ne sont que des épreuves dans les desseins de Dieu.

Saint Martin, arrivé à Tours, fut reçu par son peuple comme un ange tutélaire. Quoiqu'avancé en âge, il ne diminua rien de ses austérités ni de ses travaux apostoliques. Il continua jusqu'à la fin de sa vie de confirmer par des miracles la doctrine qu'il prêchait. Nous apprenons toutes ces particularités de Sulpice Sévère. Ce grand homme, en renonçant au monde, choisit d'abord pour le lieu de sa retraite, une petite maison qu'il avait dans un village appelé Primuliac, et depuis Mont-Primlau, sur les frontières de l'Aquitaine ou du Languedoc [1]. Il alla visiter Martin pour le consulter sur les affaires de sa conscience. A son arrivée, le Saint lui donna à laver, ainsi qu'à ceux qui l'accompagnaient; il leur fit servir un repas frugal, et il les entretint de matières spirituelles. Ses discours avaient pour objet de leur inspirer du mépris pour les plaisirs des sens, pour les vanités du monde, et pour tout ce qui pouvait les empêcher de se donner entièrement à Jésus-Christ. Le soir il leur lava les pieds de ses propres mains.

Sulpice Sévère observe que, quoique saint Martin ne fût pas versé dans les lettres humaines, ses discours étaient clairs, méthodiques, pleins de force, d'énergie et d'onction; qu'il avait un talent particulier pour résoudre les questions les plus difficiles; une grande présence d'esprit pour répondre aux questions qu'on lui proposait sur les voies de la vie intérieure, et qu'il donnait toujours de sages conseils; que personne ne réfutait l'erreur et n'exposait la vérité d'une manière plus solide et plus persuasive; qu'on remarquait dans tous ses discours un grand fond de bon sens, de connaissances, de pénétration; qu'il s'exprimait toujours avec une grande pureté de langage, et

[1] Ce lieu n'est plus connu.

Digitized by Google

qu'il mêlait à tout cela un ton de gravité, de modestie et d'hu-
milité qu'on ne pourrait représenter ; mais ses exhortations à la
vertu tiraient de ses exemples et de ses miracles une nouvelle
force à laquelle personne ne résistait. Jamais on ne le vit en
colère ni troublé de la moindre passion ; il conservait la même
égalité d'âme dans tous les événements. Toujours Jésus-Chris
était dans sa bouche et dans son cœur. On ne se lassait poin
d'admirer son humilité, sa douceur, sa piété, sa compassion
pour tous les hommes. Il ne voulait point juger le prochain ; e
autant qu'il lui était possible, il interprétait les actions d'autru
en bonne part. Lorsque ses ennemis cherchaient à lui nuire e
le persécutaient, il se contentait de pleurer sur leurs péchés, e
ne se vengeait d'eux que par des bienfaits [1]. Il ne perdait aucu
instant de la journée ; et souvent il passait les nuits à travaille
ou à prier. Il couchait sur un cilice étendu par terre, et ne pre
nait de repos qu'autant que la nécessité l'y forçait. Au milie
de ses occupations extérieures, son cœur n'éprouvait aucun
dissipation, et il s'était accoutumé à ne jamais perdre de vue l
présence de Dieu. Tout ce qu'il rencontrait lui fournissait l'oc
casion de se sanctifier, ou de donner aux autres des leçons d
vertu, Voyant un jour une brebis nouvellement tondue, il d
agréablement à ceux qui étaient avec lui : « Cette brebis a rem
pli le précepte de l'Évangile ; elle avait deux habits, elle en
donné un à celui qui n'en avait point ; faisons de même. » A l
vue d'un homme couvert de haillons qui gardait des pourceaux
il s'écria : « Voilà Adam chassé du paradis ; dépouillons-nou
du vieil Adam, pour nous revêtir du nouveau. » Une autre foi
il arriva sur le bord d'une rivière, où des oiseaux cherchaient
prendre du poisson : « Vous voyez, dit-il, l'image des ennem
de notre salut : ils sont en embuscade pour prendre nos âme
et en faire leur proie. » Il ordonna aux oiseaux de se retirer, c
qu'ils firent à l'instant. Il inspirait à ses disciples les sentimen
dont il était pénétré, afin que Jésus-Christ vînt dans leurs âme
et que les trouvant dignes de lui, il y fît sa demeure. C'était p

[1] Sulp. Sév., *in Vita S. Martini*, c. XXVI-XXVII.

Digitized by Google

la pratique des vertus que nous venons de rapporter, et surtout par son admirable pureté de cœur, que Martin avait acquis cette vraie science et cette éloquence toute céleste qui le rendaient si redoutable au prince des ténèbres.

Le saint Évêque avait plus de quatre-vingts et peut-être même quatre-vingt-dix ans, lorsqu'il plut à Dieu de le récompenser de ses travaux. Il avait prédit sa mort longtemps avant qu'elle arrivât. Une division qui s'était élevée parmi le clergé de la paroisse de Candes, située à l'extrémité de son diocèse [1], lui fit faire un voyage en ce lieu. Il était accompagné, suivant sa coutume, de plusieurs de ses disciples. Il passa quelque temps à Candes, et y rétablit la paix; mais comme il se préparait à retourner à Tours, il tomba malade et perdit tout à coup ses forces. Il fit assembler ses disciples, et leur dit que le moment de sa mort était arrivé. Ceux-ci fondant en larmes, s'écrièrent tous d'une voix : « Mon Père, pourquoi nous abandonnez-vous? A qui laisserez-vous le soin de vos enfants ? Les loups ravissants tomberont sur votre troupeau. Nous connaissons le désir que vous avez d'être avec Jésus-Christ : mais votre récompense est assurée; pour être différée, elle sera toujours la même. Soyez touché de nos besoins, et considérez les dangers au milieu desquels vous nous abandonnez. » Martin mêla ses larmes aux leurs, et fit cette prière pour eux : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail. Que votre sainte volonté soit faite. » C'est comme s'il eût dit, observe Sulpice Sévère, la vieillesse, les fatigues n'ont point abattu mon âme; elle est encore prête, Seigneur, à soutenir de nouveaux combats; si vous l'y appelez; mais si vous ménagez ma faiblesse, et que vous me réunissiez à vous, soyez le gardien et le protecteur de ces âmes pour lesquelles je ne suis pas sans crainte. Il montrait, par cette prière, qu'il ne savait ce qu'il aimait le mieux, ou de quitter la terre pour aller à Jésus-Christ, ou d'y rester pour l'amour de Jésus-Christ. Nous apprenons aussi de

[1] Au confluent de la Loire et de la Vienne, sur les frontières du Poitou et de l'Anjou.

Digitized by Google

là, lorsque nous demandons à Dieu des grâces temporelles, nous soumettre à sa volonté avec une parfaite résignation, et le prier de diriger toutes choses en nous et par nous pour s plus grande gloire.

Malgré la fièvre qui le brûlait, saint Martin resta couché su un cilice couvert de cendres, priant toute la nuit. Ses disciple offrirent de mettre sous lui un peu de paille, mais il le refusa « Un chrétien, disait-il, ne doit mourir que sur la cendre. Mal heur à moi, si je vous donnais un autre exemple. » Il avai toujours les yeux et les mains levés vers le ciel, et sa prièr était continuelle. Comme on lui proposait de le tourner de l'autr côté, pour lui procurer quelque soulagement, il dit : « Permet tez, mes Frères, que je regarde le ciel plutôt que la terre, afi que mon âme se dispose à prendre son vol vers le Seigneu auquel elle est sur le point de se réunir. » Voyant ensuite l démon qui cherchait à l'effrayer, il lui adressa ces paroles « Qu'attends-tu ici, bête cruelle? Tu ne trouveras rien en moi qu t'appartienne; le sein d'Abraham est ouvert pour me recevoir. Après avoir achevé ces paroles, il expira tranquillement le 6 o le 11 novembre. L'opinion la plus probable est que ce fut en 40 Ceux qui assistèrent à sa mort, virent son visage et son corp tout rayonnants de gloire [1].

Les habitants de Poitiers voulaient que la dépouille mortell du serviteur de Dieu restât en leur possession; mais la ville d Tours l'enleva. Il s'y fit à cette occasion un concours prodigieu de personnes de tout état; il s'y trouva deux mille moines et u grand nombre de vierges. Tous pleuraient le saint Évêque quoiqu'on le crût dans la gloire. Son corps fut porté près d rivage, à six cents pas au-dessous de la ville de Tours, tell qu'elle existait alors [2]. On le déposa dans un lieu qui, suivai

[1] Sulp. Sév., ep. v, *ad Bassulam*.

[2] On bâtit une ville particulière autour de l'église où le corps de saint Ma tin fut transféré, et où son tombeau est encore présentement. Elle a eu lon temps son enceinte particulière; les tours et une partie des murs existe encore. On l'appela *Martinopole* ou *ville de Saint-Martin*, puis Châteaune lorsqu'on y eut élevé une forteresse. Il y avait environ six cents pas de di

Digitized by Google

Alcuin, faisait partie de l'ancien cimetière des chrétiens, où saint Gatien avait d'abord été enterré. Ce lieu, connu encore de nos jours par une chapelle qui existe de temps immémorial, fut appelé « la station de saint Martin. Mais saint Brice fit transférer d'une manière honorable le corps de son saint prédécesseur dans une basilique à peu de distance de là, et il y éleva son tombeau. Cette basilique fut dédiée d'abord sous l'invocation de saint Étienne, suivant l'usage des premiers siècles, de ne consacrer des temples qu'à la mémoire des martyrs ; et la tradition s'en conserve encore par l'inscription [1] qui est au-dessus d'un autel adossé au tombeau de saint Martin. Mais le nom de ce célèbre thaumaturge ne tarda pas à prévaloir parmi les fidèles qui venaient de toutes parts le vénérer [2]. Bientôt la basilique ne parut plus assez grande pour les contenir, et saint Perpet, sixième évêque de Tours, en fit bâtir une plus vaste dans le même emplacement, et y fonda l'entretien d'une lampe.

La garde des reliques de saint Martin fut confiée dès lors à un nombre choisi de ses disciples, qui secondaient la piété publique par le Sacrifice et la prière. Ils s'occupaient encore à transcrire des livres propres à les bien instruire de la religion ; ils travaillaient à leur sanctification, ainsi qu'à celle du prochain ; ils vivaient en commun sous l'autorité des évêques, qui leur permirent dans la suite d'avoir des chefs particuliers [3].

ince entre Tours et la ville de Saint-Martin, lesquelles se sont rapprochées ar le laps du temps. L'enceinte commune des boulevards qui les réunit, n'est ue du temps d'Henri IV.

[1] *Protomartyri.*

[2] Maan, dans son *Histoire de l'Église de Tours,* suppose un monastère déjà établi, et des moines épars, près du rivage où le corps de saint Martin fut porté. Mais il n'appuie ce fait que sur un ouï-dire, *ut ferunt.* Les anciens auteurs ne font mention, pour ce temps-là, que d'un seul monastère près de Tours, formé des nombreux disciples du Saint. C'est Marmoutiers, à deux mille pas du lieu où le corps de saint Martin fut déposé, et au-dessus de la ville de Tours. Il y en avait d'autres en divers lieux de la province ; et le nombre des moines qui accompagnèrent le corps du Saint porte à le croire. La tradition est que le monastère qui s'établit autour de son tombeau, fut composé d'un choix des disciples que saint Martin avait à Marmoutiers, et que cet établissement se fit sous saint Brice.

[3] Saint Martin, comme remarque Baronius, *ad an.* 328, n. 22, avait introduit

Digitized by Google

Le chapitre de Saint-Martin était composé de dix dignités, d
le roi avait la première, comme « abbé, chef et protecteur ; »
quatorze prévôtés qui sont des personnats donnant préséan
et de cinquante titres de chanoines prébendés [1].

On ne peut exprimer jusqu'où l'on a porté la dévotion po
saint Martin en France et dans toute l'Europe. Il y avait
concours nombreux et continuel à son tombeau. Les huguen
pillèrent sa châsse et brûlèrent ses reliques ; on sauva cepe
dant l'os d'un de ses bras et une partie de son crâne, qui s

le premier dans les Gaules l'institution mixte des clercs solitaires, que sa
Eusèbe de Verceil avait commencée en Italie, et que saint Augustin imita
Afrique. Ils joignaient l'étude et l'exercice des fonctions extérieures aux v
tus humbles des pénitents. Leur retraite du monde fit appeler leur habitati
monastère ou *solitude ;* mais ils ne s'en livraient pas moins à tout ce qui
partient au ministère apostolique. *Quelle ville, quelle église,* disait Sulp
Sévère, *ne désire pas avoir ses prêtres du monastère de Saint-Martin ?* Ce
moignage de l'auteur contemporain de sa vie est sans réplique. Il est d'
leurs appuyé par une longue suite de monuments historiques, et par les
vrages de saint Grégoire de Tours, où il est si souvent fait mention des cle
de l'église de Saint-Martin, et des grands personnages qui y prenaient la
ricature. Il n'existe aucun acte qui prouve que ce clergé ait suivi d'autre rè
que la sienne, règle non écrite, mais fondée sur des exemples et sur des usa
conformes à la perfection évangélique. On supposerait donc gratuitem
qu'il a été sécularisé. Sa première manière de vivre est devenue tout na
rellement la vie canoniale, parce qu'elle était fondée sur les canons de l
glise relativement aux clercs ; et les divers changements qu'elle a éprou
ont été l'effet des changements successifs de la discipline ecclésiastique. L'
cienne confraternité du chapitre de la *noble et insigne église* de Saint-Mart
avec l'abbaye de Marmoutiers, première école de ses disciples en Tourai
confraternité qui s'est toujours conservée, même depuis que Marmoutier
adopté la Règle de Saint-Benoît, et l'occasion que les Religieux et les Cl
noines ont eue de se donner réciproquement un asile et de se suppléer d
leurs églises lors des incursions des barbares, ont introduit dans le chapi
de Saint-Martin, pour l'administration intérieure et extérieure, quelques tit
d'offices qui ont ensemble quelque rapport. Mais il n'en est pas moins cert
que le chapitre de Saint-Martin n'a jamais suivi la Règle de Saint-Benoît
laquelle se soumirent d'abord bien des corps ecclésiastiques. Les bulles
Papes, les lettres patentes de nos rois, les plus anciens statuts de ce chapit
rien n'annonce l'introduction de la Règle de Saint-Benoît ; il y a même p
sieurs preuves du contraire.

[1] Charles le Chauve, dans ses lettres patentes, appelle ce chapitre *nob*
congregatio. On a toujours donné à l'église de Saint-Martin les titres de *no*
et d'*insigne.*

Digitized by Google

restés dans la même église [1]. Avant la dispersion dont nous parlons, plusieurs églises avaient obtenu de petites portions des reliques du saint Évêque, lesquelles se gardent encore. Il y en avait une au prieuré de Saint-Martin-des-Champs à Paris. On voit deux de ses dents à Saint-Martin de Tournai.

La cathédrale de Tours, bâtie par notre Saint, fut dédiée sous l'invocation de saint Maurice. Elle porte le nom de Saint-Gatien depuis 1096. L'Évêque de Tours a été suffragant de Rouen, jusqu'à ce qu'il ait été érigé en métropole.

On garde à Saint-Martin de Marmoutiers, près de Tours, une fiole qui contient une huile sacrée. Ce fut avec cette huile, et non avec celle de Reims que l'on sacra le roi Henri IV. Sulpice Sévère rapporte que saint Martin guérit plusieurs fois des malades avec de l'huile qu'il avait bénite, et que souvent cette huile se multiplia miraculeusement [2].

La dévotion des fidèles pour saint Martin fut considérablement augmentée par les miracles qui s'opérèrent à sa châsse, ou par son intercession, immédiatement après sa mort. On trouve le récit de quelques-uns de ces miracles dans saint Grégoire de Tours et dans Fortunat. (GODESCARD.)

[1] Cette antique église, jadis si vénérable à tout l'univers chrétien, a disparu. Ses voûtes s'écroulèrent en 1797, et un préfet, fameux par son impiété, Pommereul, la fit détruire de fond en comble quelques années plus tard. L'espace qu'elle occupait est aujourd'hui une rue. On n'a conservé de ce monument que deux tours, celle de Charlemagne et celle du Nord. Le tombeau de saint Martin a été retrouvé sous le pontificat de Mgr Guibert, devenu depuis archevêque de Paris et cardinal.

[2] On employait anciennement à des usages pieux, comme on aurait fait une relique, l'huile qu'on trouvait dans les tombeaux des Saints, ou qu'on donnait aux lampes qui brûlaient devant leurs châsses ; mais ceci ne doit pas être fait légèrement par les particuliers ; saint Grégoire le Grand envoya à la reine Théodelinde les huiles qu'il appelait de saint Pierre, de saint Paul, et de près de soixante-dix autres martyrs et confesseurs à Rome. Il envoya aussi quelques portions d'huile qu'il appelait de plusieurs centaines et de plusieurs milliers. (Voyez Muratori, *Anecd. lat.*, t. II ; Mabillon, *Diss. des SS. inconnus*, n. XIX, p. 103, et app., p. 174.) Paul Varnefrid attribue, *de Gest. Longob.*, l. II, c. XV, la guérison miraculeuse d'un mal d'yeux à l'application de l'huile de la lampe qui brûlait devant l'autel de saint Martin.

Digitized by Google

SAINT MENNAS,

MARTYR.

Le culte de ce Saint est très-ancien dans les églises d'Ori et d'Occident; mais son histoire est tellement obscurcie par fables dont on a cru devoir l'embellir, qu'on ne sait s'il s'a d'un ou de plusieurs Saints du même nom. Le plus gra nombre des légendaires admettent deux saints Mennas, l natif de Lybie, et l'autre d'Egypte. Ce dernier porta les arr sous les empereurs Dioclétien et Maximien; mais le feu d persécution ayant embrasé la Phrygie, où son service le re nait, il quitta la profession militaire; et après s'être prépa au martyre, par le jeûne et par la prière, il alla se présen au gouverneur de la province, et lui déclara publiquem qu'il était chrétien. Le gouverneur lui fit souffrir plusie tourments; mais le trouvant inébranlable, il le condamn perdre la tête, ce qui fut exécuté. Nous ne savons rien de p ticulier touchant l'autre saint Menne. On montrait le corps d Martyr de ce nom dans l'abbaye d'Orval, au pays de Luxe bourg; à Clermont en Auvergne; à Rome, on prétend av aussi de ses reliques. Au reste, le 11 novembre est le jour quel l'Église honore sa mémoire.

SAINT BERTUIN,

ÉVÊQUE.

Nous n'avons pas de détails authentiques sur la vie de sa Bertuin. On sait seulement qu'il était originaire d'Angleter et qu'après avoir édifié par ses vertus un couvent de ce pa nommé Othbelle, il se rendit dans la Gaule d'où il alla d'ab à Rome, puis il revint se fixer avec quelques compagnons da une contrée située près de la rivière de la Sambre et de la fo de Marlaigne. A la sollicitation de plusieurs personnes cha tables, ils construisit une église dans ce lieu, et peu de tem après un couvent qui porta le nom de Malone ou Maloigne, qui était situé à deux lieues de Namur. Un des principaux bi

Digitized by Google

faiteurs de Bertuin fut Pépin d'Héristal, qui régnait depuis 680 en Austrasie.

Saint Bertuin mourut vers l'an 698. On ne sait pas positivement si les premiers moines de Malone suivaient la règle de Saint-Benoît ou s'ils étaient des Chanoines réguliers. Toutefois cette abbaye, soumise pour le temporel comme pour le spirituel au prince-évêque de Liége, avait adopté en 1147 la règle de Saint-Augustin qu'elle garda jusqu'à la fin du siècle dernier.

SAINTE TRÉFINE,

MARTYRE.

Dans la première moitié du sixième siècle, Erech, roi de Vannes, fils de Hoël Ier et de sainte Pompée, avait une enfant nommée Tréfine, à qui le saint abbé Gildas le Sage avait inspiré de grands sentiments de religion. Le souverain, qui chérissait une fille si vertueuse, désirait lui procurer un établissement distingué.

Bientôt la main de la princesse accomplie fut demandée par un comte puissant du pays de Vannes. C'était le fameux Comor ou Conomor, seigneur redouté, qui se livrait avec fureur à ses passions. Quand une femme de haute naissance lui plaisait, il l'épousait ; et, dès qu'elle portait un gage de leur amour, il l'immolait pour en prendre une autre qui ne tardait pas à subir le même sort. Il était ainsi devenu veuf plusieurs fois quand il rechercha Tréfine.

Erech rejeta sa demande ; mais comme ce lieutenant de Childebert était redoutable, le refus fut coloré des prétextes les plus spécieux. Le comte, apprenant que Gildas avait un grand crédit à la cour de Vannes, l'envoya prier d'intercéder pour lui, et vint lui-même trouver le saint abbé. Il fit tant d'instances, tant de promesses et de serments de vivre désormais d'une manière édifiante, que saint Gildas le crut, et qu'à sa prière, Erech donna son consentement.

Pendant les premiers mois de son mariage, Comor répondit à l'affection de son épouse par de bons procédés ; mais elle devint

Digitized by Google

enceinte, et sa tendresse pour elle se changea en aversion. la maltraita et voulut la tuer.

Tréfine, afin d'empêcher un double crime, s'échappa du ch teau de Comor et prit le chemin de Vannes, pour se réfugi chez son père.

Comor s'est aperçu de sa fuite; furieux, il vole à cheval s ses traces. La malheureuse s'est cachée dans un taillis vois de la route. Il approche, la découvre, la saisit, tire l'épée et l tranche la tête, disent les Actes de saint Gildas et de saint Tr meur. Il s'en retourne ensuite en méditant de nouveaux fo faits.

Les domestiques qui avaient accompagné Tréfine coururc porter à Erech la nouvelle du meurtre. Le roi désespéré, vi conjurer Gildas de lui rendre sa fille, que son intercession ava livrée à l'affreux Comor. Le Saint consola ce tendre père ; et, rendant auprès du corps de la princesse, il la ressuscita et conduisit au palais du roi de Vannes.

Ainsi sauvée, la pieuse Tréfine donna le jour à Tremeur, retira dans un monastère de saintes filles, et y passa dans ferveur le reste de ses jours. (DE GARABY.)

SAINT TREMEUR,

MARTYR.

Sauvée miraculeusement par Gildas le Sage sainte Tréfine réfugia dans le palais de son père. Elle y donna le jour à u fils que le saint abbé baptisa de son nom, et qui fut surnomn Trémeur.

L'enfant du miracle fut élevé dans le monastère de Rhu où il fit de très-grands progrès dans les lettres et dans la piét Sa vie angélique était accompagnée de prodiges que le Ciel a mait à opérer par son ministère.

Le descendant des rois bretons se promenant à la campagn après avoir sanctifié le jour du Seigneur par l'assistance au offices divins, fut rencontré et reconnu par le féroce Conomc Le père dénaturé, sans égard pour la jeunesse et l'innocen de Tremeur, se jeta sur lui et lui trancha la tête. C'est pour

Digitized by Google

motif que saint Tremeur est mis au rang des Martyrs et invoqué sous ce titre. (DE GARABY.)

SAINT BLEVILEGUET,

ÉVÊQUE DE VANNES.

Ce Prélat florissait dans le commencement du dixième siècle. Il souscrivit la fondation du prieuré de Batz, près de Guérande, faite par le duc Alain, en faveur de l'abbaye de Landévennec.

Il édifia son pays par l'exemple constant d'une vie très-sainte; signala sa charité en délivrant un énergumène au château de Lude, dans l'Anjou, et en donnant toutes ses richesses aux pauvres; fit preuve d'humilité en quittant son siége pour se faire moine à Quimperlé, et termina ses jours par une mort précieuse devant Dieu.

SAINT BARTHÉLEMY,

ABBÉ DE GROTTA-FERRATA.

Saint Barthélemy, né à Rossano en Calabre, au milieu du x^e^ siècle, montra, dès ses débuts dans la vie des dispositions heureuses pour la sainteté. Il fit ses études dans un monastère, et quand elles furent complétées, ne trouvant pas dans cette maison de prières une piété assez vive, il la quitta et s'attacha à saint Nil le Jeune, qui était son compatriote. Saint Nil le mit dans le monastère de Grotta-Ferrata. Il vécut sous la conduite de deux abbés, après lesquels, malgré son humilité, il fut mis à la tête de la communauté, ce qui ne l'empêcha pas de suivre ses travaux ordinaires, lesquels consistaient à transcrire des livres saints et à composer des chants religieux. Il écrivit en grec la vie de saint Nil, parce que son monastère était de saint Basile. Il convertit un grand nombre de pécheurs. On cite de lui un fait remarquable.

A la mort du Pape Jean XIX, Albéric comte de Tusculum, qui avait de grandes richesses, acheta à prix d'or le trône pontifical et y installa son fils en l'an 1033. Cet enfant n'avait que douze ans. Ce fut un grand scandale qui amena des troubles; après un an ou deux, il fut obligé de quitter Rome d'où on le

Digitized by Google

chassait. Il y rentra quelque temps après, fut chassé de no veau, revint encore, vendit à son tour le Saint-Siége, le rep une troisième fois, et cette vie scandaleuse dura onze ans.

Ce jeune homme qui avait pris le nom de Benoît IX eut grâce du repentir et sachant que le bienheureux Barthélemy, ab de Grotta-Ferrata, avait le don de ramener à Dieu les plus gran pécheurs, il alla le trouver dans son monastère. Après qu'il e fait sa confession (il était alors âgé de vingt-six ans), Barth lemy lui déclara qu'il ne lui était plus même permis d'exer aucune des fonctions du sacerdoce, et qu'il devait passer reste de ses jours dans la pénitence. Benoît se soumit; il p l'habit monastique à Grotta-Ferrata, et se purifia autant qu'i put pendant sept années d'expiation. Il mourut dans ce mon tère en l'an 1054.

On ne sait ni le jour ni l'année où le saint abbé Barthéle quitta ce monde. On le fête le 11 novembre.

LE BIENHEUREUX NICOLAS ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS A JÉRUSALEM.

Le bienheureux Nicolas, après avoir donné des preuves n équivoques d'une éminente piété et d'une foi constante, nommé pour être à la tête d'une mission chez les infidèles, il saisit avec joie cette occasion de gagner des âmes à Dieu, de remporter la palme du martyre.

Étant à Jérusalem, avec deux compagnons de son zèle, Do et Pierre, comme lui Religieux de Saint-François, ils choisir un jour de solennité pour les Turcs, et se rendirent au tem de Salomon, où ils prêchèrent avec une sainte hardiesse, les vérités de la religion chrétienne. Les infidèles d'abord s pris, devinrent furieux quand ils entendirent les prédicate traiter Mahomet d'imposteur, et sa loi de blasphème. Ils jetèrent en tumulte sur les Religieux, les accablèrent de cou et les précipitèrent à demi-morts dans une affreuse prison.

Les missionnaires y passèrent trois jours sans manger boire, chantant continuellement les louanges du Seigneur s'exhortant à la persévérance.

Digitized by Google

Au bout de ce temps ils furent tirés de leur prison, et comme les Turcs les trouvèrent inébranlables dans leur croyance, ils les condamnèrent à la mort. On les conduisit dans la place publique, où ils furent percés à coups d'épée et leurs corps mis en pièces. Mais lorsqu'on voulut les brûler, Dieu conserva les précieuses Reliques de ses fidèles serviteurs, et ce fut en vain qu'on mit, à diverses reprises, des piles de bois pour les consumer; elles restèrent entières. Le bienheureux Nicolas et ses compagnons souffrirent le martyr le 11 novembre 1391.

LA V. MÈRE THAÏS DE LA MISÉRICORDE,

CARMÉLITE.

La comtesse de Rupelmonde, fille du duc de Grammont, se fit Carmélite à Paris, sous le nom de Sœur Marie Thaïs de la Miséricorde, et donna l'exemple de toutes les vertus, qui prennent naturellement leur essor dans l'âme des grands du monde, convaincus de la frivolité des jouissances terrestres. Elle fut un modèle de piété, de charité et de pénitence, et mourut en odeur de sainteté, à l'âge de soixante-quatre ans, le 11 novembre 1784.

On a présenté à l'édification des chrétiens le tableau de sa vie dans une lettre imprimée à Paris en 1787.

LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIE-CATHERINE,

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME DE LA MERCI.

Catherine M'Anley naquit près de Dublin, le 29 septembre 1784. Son père, architecte de talent et bon catholique, laissa ses enfants en bas-âge. Sa mère était d'un caractère tout opposé, sans piété solide, orgueilleuse, inconsidérée, peu propre à remplacer son mari dans le gouvernement de sa famille. Elle était imbue de ces idées d'orgueil qu'on appelle en France idées libérales, et par suite de cet ordre d'idées, quoique catholique, elle négligeait les Sacrements et ignorait absolument ce dogme fondamental : hors de l'Église point de salut. Elle parlait de philosophie, de philanthropie, ne parlait point de religion à ses

Digitized by Google

enfants. Une femme ainsi faite ne pouvait guère penser à ses intérêts temporels, et quand, à la fin, elle s'aperçut qu'elle et ses enfants étaient entièrement ruinés, elle mourut de chagrin peu d'années après son mari. Elle laissa ses enfants sous la garde et entre les mains des protestants, qui ne les violentèrent pas cependant, mais l'influence et l'entourage entraînèrent l'aînée et le garçon à l'apostasie. La jeune Catherine fut plus constante et plus heureuse. Un gentilhomme, déjà fort âgé, qui avait amassé de grandes richesses dans les Indes, la prit en affection, et comme il n'avait point d'enfants, point de proches parents, il proposa à sa femme d'engager cette jeune orpheline à venir demeurer chez eux. Ce gentleman, appelé M. Callaghan, était protestant ainsi que sa femme. La jeune Catherine, près de tels protecteurs, allait trouver sa foi exposée. Dans son enfance, elle s'était fait remarquer non-seulement par sa beauté, mais aussi par sa piété. Confirmée de bonne heure, elle avait fait sa première communion dans l'église Saint-Paul, quai d'Arran. En croissant en âge, elle se relâcha dans la pratique des devoirs religieux, mais jamais, grâce à Dieu, elle ne fit profession de protestantisme.

Elle ne faisait pourtant pas beaucoup de prières, elle ne fréquentait pas les Sacrements et n'entendait la Messe que rarement. Son éducation avait été singulièrement négligée, elle ne possédait aucun de ces arts d'agrément qui font, à notre époque surtout, une partie essentielle d'une éducation complète; elle n'avait aucune connaissance en littérature. Tout cela n'empêchait pas qu'en société elle ne fût pleine de charmes, par sa vivacité, son esprit, et plus encore par la douceur de son caractère et la bonté de son cœur. Des amis de M. Callaghan la pressèrent d'embrasser le protestantisme. Cette pression et ces instances la firent réfléchir sur ce qu'il y avait d'anormal dans sa position ou sa conduite. Elle défendit sa foi de manière à persuader qu'on ne gagnerait rien avec elle dans la discussion. On préféra lui recommander la lecture d'un certain livre de controverse, en lui assurant qu'il l'aurait bientôt convaincue de la fausseté de la doctrine de ses pères. Catherine lut cet ouvrage

Digitized by Google

avec attention ; il la convainquit que la vérité était du côté des catholiques et qu'elle devait être désormais en pratique ce qu'elle était de nom.

Comme la santé de M. Callaghan commençait à décliner, il fit son testament en faveur de sa nièce et de miss M'Anley, qu'il constitua ses héritières universelles, avec des dispositions de convenance pour quelques autres personnes. Puis, comme s'il eût voulu se rapprocher de la religion de ses pères, il invita fréquemment des parents de miss M'Anley, pour lesquels il avait témoigné juque-là de l'éloignement, parce qu'ils étaient catholiques zélés, et il permit même à sa protégée de recevoir la visite de quelques prêtres catholiques, avec lesquels elle avait fait connaissance. Depuis le commencement de l'année 1822, ce bon vieillard devenait de plus en plus infirme ; un jour l'entendit d'une pièce voisine de la chambre où était M. Powel, mari de sa nièce, ce jeune homme se plaindre de miss M'Anley, et dire qu'après la mort de M. Callaghan, ni elle ni ses prêtres ne remettraient plus le pied dans Coolvet-House. Il prit de ce moment une nouvelle disposition, fit un codicille sur lequel il garda le silence, comme il l'avait gardé sur son testament. Sa santé déclinait à vue d'œil, et l'unique désir de miss M'Anley était de le voir mourir catholique, mais elle n'osait aborder cette question, et Dieu se servit d'une cousine qui venait l'aider à soigner le vieillard pour préparer la voie, car elle vit sa parente attacher au bas du lit du malade une excellente gravure de l'*Ecce Homo*, d'après le Corrége, qu'il dut apercevoir sur ses rideaux à son réveil ; il affecta de ne laisser rien deviner de ses pensées. M. Powel étant venu voir son oncle, on voulut ôter la gravure, mais l'oncle ordonna qu'elle fût laissée là, et personne ne devait y trouver à redire. Bientôt miss M'Anley lui dit ouvertement ce qu'elle désirait. Il écouta ses raisons et ses prières sans répondre un seul mot. Lorsqu'elle eut fini, il dit d'un ton affirmatif que son désir était de mourir dans la foi catholique. Dès le jour même, M. Nugent, vicaire à Saint-Michel-et-Saint-Jean, vint le voir et s'entretint absolument seul avec lui. Le malade vécut encore six semaines après

Digitized by Google

sa conversion, conservant jusqu'à la fin toutes ses facultés; il mourut le 11 novembre 1822. La veille de sa mort, il avait dit à miss M'Anley : « Je vous laisse quelque chose, je sais que vous en ferez bon usage; » mais il ne lui indiquait aucune disposition qui pût faire croire qu'il lui laissait sa fortune comme un dépôt. Par le codicille il lui laissait tout, en effet, et n'accordait à Mme Powel, sans participation de son mari, que quelques centaines de livres sterling. La part de miss M'Anley était de cinq cent mille francs, sans compter une rente annuelle de dix mille francs. Le testament fut attaqué, mais confirmé par les cours de justice. Quelques années après, elle fut frustrée d'une somme d'environ cent vingt-cinq mille francs par les manœuvres frauduleuses de M. Powel. Miss M'Anley devenant possesseur de cette fortune, était âgée de trente-huit ans, mais en annonçait dix de moins. Elle fut recherchée en mariage, mais elle avait pris la ferme résolution de consacrer tous ses biens à Jésus-Christ, dans la personne des pauvres. Lors de sa promotion à l'épiscopat, le docteur Murray l'avait placée sous la direction de M. Armstrong, son propre confesseur, qui se montra toujours un ami zélé et sincère. Quand elle lui fit part de ses desseins, il lui recommanda fortement l'établissement d'un asile temporaire pour les jeunes femmes vertueuses qui se trouvaient sans ressources, et lui conseilla de ne pas se fixer dans un quartier pauvre et peu fréquenté : « Si vous voulez, lui dit-il, un établissement public qui soit appelé à rendre des services aux pauvres, placez-le dans le voisinage des riches. Il lui persuada de bâtir une maison toute neuve.

Dans ce temps miss Anna-Marie Doyle prenait ses dispositions pour entrer dans un couvent de l'Institut de la Présentation, lorsqu'un jour, en 1827, elle remarqua le bâtiment élevé par miss M'Anley, et apprit sa destination et entra pour le voir à l'intérieur. Au grand contentement de ses parents, elle dit qu'elle préférait rester et partager l'œuvre projetée là, et s'arranger à cette fin avec miss M'Anley, qui, par hasard ou par une disposition de la Providence, la mit en état d'entrer dans l'établissement le 24 septembre de la même année. C'est le jour

Digitized by Google

où l'Église romaine célèbre la fête de Notre-Dame de la Merci, dont le nouvel institut porte le nom. Miss M'Anley ne put se joindre à elle à cause de la mort récente de sa sœur, qu'elle eut le bonheur de voir passer à Dieu rentrée dans le sein de l'Église catholique, et munie des Sacrements. La conversion de cette sœur et de sa nièce l'exposa à une vengeance de son beau-frère, qui n'allait pas moins qu'à vouloir la poignarder; il se calma plus tard, sans revenir entièrement de son mécontentement.

Dès le 24 septembre, jour de Notre-Dame de la Merci, 1827, la maison de Miséricorde reçut deux sœurs, nommées Fray, et une jeune fille appelée M'Donnell. L'école fut ouverte aussi, miss Doyle étant secondée par la cousine de la fondatrice, qui devait rester avec elle. La famille du fameux O'Connell visita immédiatement l'Institution et lui vint matériellement en aide. Les demoiselles O'Connell venaient enseigner dans l'école, ce que firent aussi les demoiselles Coxtelloes, de Merrion-Squarre et quelques autres. Admirons les dispositions de la Providence dans l'attrait que miss Doyle avait pour les usages conventuels. Il fut convenu que les membres résidants de l'Institution adopteraient un costume particulier, de couleur noire, qui se rapprocherait beaucoup pour la forme de l'habit religieux, avec un bonnet en filet uni, doublé de manière à cacher presque entièrement les cheveux. Les observances et les idées ou goûts conventuels s'y introduisirent sensiblement, et plusieurs personnes pressentirent dès lors que tôt ou tard la maison de la Merci deviendrait une communauté.

Néanmoins la Fondatrice n'avait nullement l'idée d'établir une communauté religieuse. Elle avait fait réserver, près de la chapelle, une petite chambre pour servir comme de tribune; pendant un voyage qu'elle fit, l'architecte fit placer une grille, ce qui la contraria beaucoup à son retour, puisque, dit-elle, il ne devait point y avoir de Religieuses. Mais des incidents providentiels lui firent changer d'opinion. Elle comprit le motif des répugnances que les catholiques éprouvaient pour l'école en la voyant dirigée par des séculiers; le grand vicaire lui con-

Digitized by Google

seillait d'embrasser la vie religieuse, et elle s'y décida. El avait d'ailleurs montré une grande pureté d'intention, en me tant sa maison à la disposition de l'archevêque, sur le rappo qu'on lui avait fait de son désir d'y placer des sœurs de charit L'archevêque n'y avait jamais pensé, et vint lui-même l'assur qu'il voulait laisser son établissement sous sa direction. El consulta alors les règles de divers instituts religieux, et don la préférence à celle de la Présentation, qu'elle adopta avec d modifications propres à la destination de sa maison. En 182 la chapelle fut bénite sous le vocable de Notre-Dame de Merci ; des associées se présentèrent, et à la fin de l'année ell étaient au nombre de neuf toutes comprises.

Le 11 décembre, la Fondatrice prit l'habit avec le nom Marie-Catherine, et fit ses vœux le jour de sainte Luce 183 Immédiatement après la cérémonie, elle revint à sa comm nauté, qui avait besoin de sa présence et l'attendait avec imp tience. Le lendemain l'archevêque vint au couvent et l'en in titua supérieure, lui permit de donner l'habit religieux à cel qu'elle croirait préparées. Le 23 janvier suivant, et à dater ce jour, tous les usages que suit l'Institut de la Merci fure mis en pratique. La Mère Marie-Catherine gouverna sa co munauté jusqu'au moment de sa sainte mort, qui arriva 11 novembre 1841. Elle y était vénérée et aimée de tout monde à cause de sa grande bonté et de ses excellentes qu lités. Elle prisait bien plus les œuvres spirituelles que œuvres corporelles, et leur a donné dans ses Règles une jus préférence. On cite d'elle, en différents genres, des actes dévouement et de vertu vraiment admirables. Deux ans ava sa mort elle fut éprouvée par de dures souffrances, qu'elle su porta avec résignation. La Règle et les Constitutions des Re gieuses de la Merci sont basées sur la Règle de Saint-Augusti telle qu'elle est pratiquée par les Sœurs de l'Ordre de la Prés tation de la bienheureuse Vierge Marie, en Irlande, de la règ desquelles des chapitres entiers ont été tirés presque mot mot ; mais une partie du chapitre de la visite des malades a empruntée de la Règle des Sœurs de la Merci, de Rome.

Digitized by Google

ste a été composé par la Fondatrice, ainsi que tout le cha-itre qui traite de la protection des femmes en détresse. Cette ègle, revue par le docteur Murray, alors archevêque de ublin, fut approuvée par le Pape Grégoire XVI, le 8 juin 1841.

(BADICHE.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE SAINT-AUGUSTIN.

Nous avons déjà parlé du miracle qui s'opéra de nos jours r la personne de Constance Tondini, par l'intercession de la ès-sainte Vierge, dont la statue, qui est un des chefs-d'œuvre Sansovino, est honorée à Rome dans l'église de Saint-ugustin. Il y a encore une autre image de Notre-Dame, que l'on it peinte par saint Luc, et que le Pape Innocent VIII fit rter processionnellement de l'église de Saint-Augustin au atican pour arrêter les ravages de la peste, qui cessèrent ssitôt.

n prie aussi à Lucques, dans une église dédiée comme celle Rome à Saint-Augustin, une Notre-Dame très-révérée dont raconte un prodige. Elle était autrefois contre la muraille n corps-de-garde : un soldat qui jouait aux dés devant elle *qui perdait*, non content de blasphémer contre elle, ramassa grosse pierre et la jeta à la tête de l'Enfant Jésus, qui sou-sur le bras droit de sa très-sainte Mère. Mais l'auguste erge, plus prompte que le coup, fit si heureusement passer ivin Enfant du bras droit au bras gauche, que la pierre ppant la muraille rebondit sur le forcené et le tua.

n fait non moins prodigieux eut lieu en France à Notre-me de Verviers, en présence de cinq ou six cents témoins, s le XVIIIe siècle.

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Tours, fête de saint Martin, évêque et confesseur, don vie fut si admirable, qu'il mérita de ressusciter trois morts.

A Cotyée en Phrygie, le glorieux martyre de saint Menn soldat égyptien, qui, au temps de la persécution de Diocléti renonça à la profession des armes paur se retirer dans désert, afin d'y servir le Roi du Ciel. Depuis ayant reparu public, et déclaré hautement qu'il était chrétien, il fut éprou par de cruelles tortures; enfin, s'étant mis à genoux p prier, et rendant grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, il la tête tranchée, et devint, après sa mort, célèbre par beauc de miracles.

A Ravenne, les saints Valentin, Félicien et Victorin, reçurent la couronne du martyre durant la même persécuti

En Mésopotamie, saint Athénodore, martyr, qui, sous même Dioclétien et le président Eleuse, souffrit d'abord la q tion du feu; il fut ensuite appliqué à d'autres tortures, et e condamné à perdre la tête; mais, le bourreau étant to évanoui, et personne n'osant le décapiter, il mourut en pr Dieu.

[1] TERTIO IDUS NOVEMBRIS.

Turonis in Gallia natalis beati Martini episcopi et confessoris, cujus tantis extitit miraculis gloriosa, ut trium mortuorum meruerit esse suscit — Cotyæi in Phrygia insignis passio sancti Mennæ Ægypti militis, qui in secutione Diocletiani, postquam abjecto militæ cingulo, meruit co regi secreta conversatione in eremo militare, procedens in publicum, Christianum libera voce declarans, primo diris cruciatibus examinatur; n sime fixis in oratione genibus, Domino Jesus Christo gratias agens, g cæsus est, ac multis post mortem miraculis claruit. — Ravennæ sancto martyrum Valentini, Feliciani et Victorini, qui in persecutione Diocle coronati sunt. — In Mesopotamia sancti Athenodori martyris, qui sub e Diocletiano et Eleusio præside, ignibus cruciatus, et aliis suppliciis to demum capitis damnatus, cum carnifex corruisset, nec ullus alius gladio ferire ausus esset, orans obdormivit in Domino. — Lugdini sancti V episcopi, cujus vita fide et virtutum meritis fuit illustris. — In monas cryptæ ferratæ in agro Tusculano sancti Bartholomæi abbatis, socii beati cujus vitam ipse conscripsit. — In provincia Samnii beati Mennæ soli cujus virtutes et miracula sanctus Gregorius Papa commemorat.

Digitized by Google

A Lyon, saint Véran, évêque, qui brilla pendant sa vie par la solidité de sa foi et par les mérites de ses vertus.

Au monastère de Grotta-Ferrata, près Frascati, saint Barthélemy, abbé, compagnon de saint Nil, dont il a écrit la vie.

Dans le pays des Samnites, saint Mennas, solitaire, dont saint Grégoire, Pape, rapporte les vertus et les miracles.

Additions des autres Martyrologes.

Translatien des reliques de saint Martial à Limoges,

Saint Évode, évêque du Puy en Vélay. Il succéda à saint Paulien, sixième successeur de saint Georges.

Sainte Benedicta, abbesse, au VIII^e^ siècle, du monastère de Pavilly, en Normandie.

Saint Torive (*Turibius*), solitaire au VI^e^ siècle, dans le royaume de Léon.

Le bienheureux Brunon, de l'Ordre de Saint-Dominique, mort à Lubeck en 1325.

Saint Gusnin le Confesseur se sanctifia au VII^e^ siècle, en Irlande.

Sainte Domnicelle et sainte Principie, martyres avec plusieurs autres.

Saint Candidien, martyr en Afrique.

Sainte Tatie ou Tatye, martyre en Éthiopie, honorée chez les Grecs.

Saint Douain, prêtre, honoré en Irlande.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Baptiste van Béveren, prêtre du diocèse d'Anvers, repoussa les serments antireligieux; arrêté à Anvers en 1797, il fut conduit à Rochefort, déporté au delà des mers et déposé à Konanama; il mourut dans cet affreux désert, le 11 novembre 1798, à quarante-huit ans.

Digitized by Google

Pierre-André Bouchard, curé de Lille en Flandre, dépo pour la même cause à la Guyane, mort au même désert Konanama, le 11 novembre 1798, à l'âge de quarante-six a

Charles-Henri Berger, prêtre de la Lorraine, pour la mè cause déporté le 5 septembre 1797, mort de la peste à Ko nama, le 11 novembre 1798, à l'âge de trente-deux ans.

Digitized by Google

DOUZIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Martin, pape et martyr. — Saint Nil et saint Théodule, solitaires. — Notice des écrits de saint Nil. — Saint Émilien, solitaire en Espagne. — Saint Livin ou Liévin, martyr. — Sainte Raphaïlde et saint Brice, martyrs. — Saint Cunibert, archevêque de Cologne. — Saint Paterne, martyr à Sens. — Saint Macaire, évêque de Murray. — Saint Lebwin, évêque, patron de Deventer. — Saint Théodore Studite, abbé à Constantinople. — Notice des écrits de saint Théodore Studite. — Saint Benoît et ses compagnons, Martyrs. — Saint Astric, archevêque de Strigonie. — Le Bienheureux Jean de la Rochelle, Frère Mineur. — Le Bienheureux Jacques Varcelli, Frère Mineur. — Le Bienheureux Josaphat, évêque de Poloczk, martyr. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MARTIN,

PAPE ET MARTYR.

De nos jours nous avons vu le Pape Pie VI tracassé par les rois et les princes d'Europe, même par beaucoup d'Évêques plus ou moins schismatiques, enfin persécuté et traîné en exil par le gouvernement révolutionnaire de France. Depuis nous avons vu la justice de Dieu punir ces rois, ces princes, ces évêques et ces gouvernements. Dieu en use de la sorte depuis le commencement. Saint Pierre, le premier Pape, fut persécuté et crucifié par l'empereur Néron; Néron périt d'une manière si funeste, que son nom seul est une infamie. Les premiers successeurs de saint Pierre furent presque tous persécutés et mis à mort par les successeurs de Néron; les successeurs de Néron ont péri avec leur empire, qui a été morcelé en une dizaine de royaumes. L'un de ces royaumes est l'empire de Byzance ou le Bas-Empire, dont les empereurs et les évêques tracassèrent habituellement, et même persécutèrent les successeurs de saint Pierre, et qui, en punition, a été détruit par les Turcs. Le Pape plus cruellement persécuté par les empereurs et les évêques

Digitized by Google

de Byzance, fut le Pape saint Martin, et ce fut parce qu'il damna courageusement, comme il devait, une hérésie d évêques et de ces empereurs.

Toutes les grandes hérésies ou attaques de l'enfer c Notre-Seigneur Jésus-Christ ont été enfantées, ou du n propagées par des évêques, des princes et des empereu Constantinople : l'arianisme, qui niait sa divinité; le nest nisme, qui niait l'unité de sa personne; l'eutychianisme, niait la distinction réelle de ses deux natures. L'arianism principalement favorisé par l'empereur Constance, par l'év Eusèbe, venu à Constantinople de Nicomédie, et par son é Julien l'Apostat; l'hérésie, qui niait l'unité de sa personne pour auteur l'évêque même de Constantinople, Nestoriu pour fauteurs les courtisans du prince; l'hérésie qui nia distinction de ses deux natures, la nature divine et la na humaine, eut pour auteur un moine de Constantinople, E chès, et pour fauteurs les mêmes courtisans qui gouverna l'empereur. Cette dernière hérésie, par l'artifice des évêque Constantinople, Sergius, Pyrrhus et Paul, se reproduisit l tôt sous un autre nom : elle ne niait plus directement en Jé Christ, mais indirectement, la distinction des deux nature niant la distinction de ces deux volontés, la volonté divine volonté humaine, en sorte que Jésus-Christ n'était plus ni Dieu ni vrai homme, puisqu'il n'avait plus ni une vraie lonté de Dieu ni une vraie volonté d'homme, mais un méla informe des deux. Pour propager leur hérésie, ces évêque Constantinople poussaient leurs empereurs à se faire papes prononcer sur la Religion, comme dans les derniers siècle a vu se faire papes les rois d'Angleterre, de Suède, de D mark, de Prusse et les czars de Russie, pour entraîner ou nir leurs peuples dans l'hérésie et le schisme. L'empe Héraclius, sous le nom d'ecthèse ou d'exposition, décida impérialement, en 639, qu'il n'y avait en Jésus-Christ q seule volonté, ce qui était l'hérésie formelle du monothél ou d'une seule volonté. Avant de mourir, Héraclius dés son ecthèse et protesta que c'était l'ouvrage de l'évêque

Digitized by Google

gius. En 648, à l'instigation de l'évêque Paul, l'empereur Constant II publia, sous le nom de *Type* ou de *Formulaire*, un autre édit, où il défendait impérialement de dire ni une ni deux volontés. Ces deux édits favorisaient l'hérésie : le premier d'une manière expresse, le second d'une manière détournée, en défendant aux Catholiques de la combattre et de lui opposer la vraie foi. Ils supposaient de plus, ainsi que tous les édits semblables des princes non catholiques, que c'est à Néron et à ses successeurs, non pas à saint Pierre et aux siens, d'enseigner et de décider ce que les peuples et les individus doivent croire sur Dieu, sur Jésus-Christ et son Église. Héraclius et Constant tracassaient ainsi l'Église de Dieu, au lieu de la défendre contre les Mahométans qui envahissaient la Syrie, la Palestine et l'Égypte.

Le Pape Théodore était mort le 13 mai 649. Le 5 juillet suivant, on élut à sa place saint Martin, qui avait été légat à Constantinople. Il était de Tudertum ou Todi, en Toscane, et gouverna l'Église plus de six ans.

Les difficultés étaient grandes. Les Chrétiens de Syrie, de Palestine et d'Égypte, soumis à la domination des Mahométans, voyaient la plupart de leurs églises sans pasteurs légitimes. A Constantinople, une nouvelle hérésie, enfantée par les patriarches et soutenue par la puissance impériale, menaçait de pervertir de plus en plus l'Orient. La condamner sans retour, c'était s'attirer la vengeance d'un prince qui ne connaissait de loi que son caprice, de politique que la ruse et la violence ; c'était s'attirer des persécutions, des outrages, l'exil, peut-être la mort. L'âme du nouveau Pape sera plus grande que les difficultés. Pour sauver les églises désolées de l'Orient, il y établira des vicaires apostoliques, avec ordre de les pourvoir d'évêques et de prêtres, en attendant qu'il puisse leur donner un patriarche. Il foudroiera d'un éternel anathème l'hérésie triomphante à Constantinople ; il souffrira avec une héroïque patience les persécutions, les outrages, l'exil, et terminera sa pénible mais glorieuse carrière par le martyre.

Aussitôt après son ordination, il assembla un Concile dans

Digitized by Google

l'église du palais de Latran. Avec le Pape, il y assista cent cin
évêques. De ce nombre était Étienne, évêque de Dore, premi
suffragant de Jérusalem et vicaire apostolique du Pape Théo
dore, dans cette partie de l'Orient. Il présenta au Concile un
requête où il exposait que saint Sophrone, patriarche de Jéru
salem, s'était opposé aux erreurs publiées par Cyrus d'A
lexandrie, Sergius, Pyrrhus et Paul de Constantinople; qu'
avait fait un écrit pour les réfuter, et, qu'avant de mourir, il l
avait fait promettre sur le Calvaire d'aller à Rome, où sont le
fondements de la foi orthodoxe, pour solliciter la condamna
tion de la nouvelle hérésie; qu'il avait exécuté l'ordre de So
phrone; que déjà il avait demandé au Pape Théodore de l
condamner, ainsi qu'au Pape Martin, et qu'il réitérait sa de
mande au Concile. Sa requête, qui était datée du 6 octobre, fu
insérée aux actes. On fit ensuite entrer plusieurs abbés, prêtre
et moines grecs, qui, dans une requête où ils appellent l
Pape Père des pères, et Rome le Siége apostolique et suprême
demandèrent la condamnation, non seulement des dogmes
mais des personnes, disant que telle était la loi de l'Église
quand il y avait une accusation par écrit et personnelle. Ils de
mandèrent aussi que l'on anathématisât le « Type », que l'o
confirmât la doctrine catholique, et que pour leur consolation
l'on fît traduire en grec, avec toute l'exactitude possible, la dé
cision du Concile, afin qu'ils pussent y donner leur consente
ment.

Le Concile, qui eut cinq sessions, confirma d'abord la fo
catholique : qu'il y a dans Jésus-Christ, vrai Dieu et vra
homme, deux natures, deux volontés, deux opérations; la na
ture, la volonté, l'opération divine; la nature, la volonté, l'op
ration humaine. Ensuite, il condamna l'hérésie monothélite
qui confond les deux volontés et les deux opérations en une. I
plus, il condamna les principaux auteurs et fauteurs de cet
hérésie : Théodore, évêque de Pharan, Cyrus d'Alexandrie
Sergius, Pyrrhus et Paul de Constantinople, ainsi que l'ecthès
d'Héraclius, qui était de Sergius, et le type de Constant, qu
était de Paul. Le Pape souscrivit en ces termes : Martin, par

Digitized by Google

grâce de Dieu, évêque de la sainte Église catholique et apostolique de la ville de Rome, j'ai souscrit, comme juge, à cette définition qui confirme la foi orthodoxe, et à la condamnation de Théodore, jadis évêque de Pharan, de Cyrus d'Alexandrie, de Sergius de Constantinople, de Pyrrhus et de Paul, ses successeurs, avec leurs écrits hérétiques, et de l'impie ecthèse et du type impie qu'ils ont publiés. Tous les autres évêques souscrivirent de même, au nombre de cinq cents en tout. Jean, évêque de Milan, et quelques autres, qui n'avaient pas assisté au Concile, y souscrivirent ensuite, exprimant dans leurs souscriptions la condamnation des cinq personnes, ainsi que de l'Ecthèse et du Type. »

Les actes du Concile ayant été aussitôt traduits du latin en grec, le Pape les envoya de tous côtés, en Occident et en Orient, avec une lettre encyclique à tous les fidèles, évêques, prêtres, diacres, abbés, moines, et à toute l'Église catholique, pour les instruire de l'erreur des monothélites, de la nécessité qu'il y avait eu d'assembler ce Concile, et de ce qui s'y était passé, et pour les exhorter à ne point écouter les novateurs, non plus à craindre les hommes, dont la vie passe comme l'herbe qui se fane, et dont aucun n'a été crucifié pour nous. Cette lettre, où règne une certaine majesté, digne du Chef de l'Église, est tant au nom du Pape qu'au nom du Concile.

Comme les Évêques d'Afrique avaient envoyé au Saint-Siége leur confession de foi, où ils approuvaient la doctrine des deux volontés et des deux opérations, saint Martin leur fit réponse et leur envoya, par Théodore et Léonce, moines de Sainte-Laure, les actes du Concile de Latran, avec sa lettre-circulaire. Il approuve leur confession de foi, les exhorte à y persévérer, et leur explique en peu de mots ce qui s'était passé contre les monothélites. Cette lettre, où respire un profond sentiment de l'union de l'Église et du courage nécessaire pour confesser la foi orthodoxe, est tissue presque tout entière, aussi bien que les autres, des paroles mêmes de l'Écriture Sainte.

Une bonne partie de l'Italie était occupée alors par les Lombards ; une autre, y compris Rome et Ravenne, était encore

Digitized by Google

sous la domination des Grecs, domination qui s'affaiblissait de plus en plus. Comme les Francs n'étaient pas sujets des Grecs mais assez puissants pour s'en faire respecter, le Pape saint Martin demanda aux rois Clovis II et saint Sigebert des évêques gaulois pour l'aider à étouffer l'hérésie, et même les envoyer en ambassade à Constantinople. Saint Éloi et saint Ouen, dès lors élevés à l'épiscopat, y seraient allés volontiers, mais ils furent retenus dans les Gaules.

Le Pape saint Martin, qui avait été nonce à Constantinople, qui connaissait ainsi mieux que personne l'état des hommes et des choses, savait d'une manière certaine ce qu'il y avait à espérer ou à craindre. Mais, on le voit par ses lettres et par toute sa conduite, un sentiment dominait chez lui tous les autres : la crainte de Dieu et le sentiment de son devoir. Il envoya donc les Actes du Concile à l'empereur même, et lui écrivit, en son nom et au nom du Concile, une lettre respectueuse, mais qui n'avait rien de l'adulation byzantine.

Comme les Mages offrirent au Christ, Dieu-Homme, de mystérieux présents, ainsi les Évêques offrent à l'empereur, qui règne par le Christ et y aspire, de précieux dons, tels qu'il convient à des Pontifes, savoir : l'or d'une confession sincère et ferme, l'encens d'une théologie pure, la myrrhe d'une doctrine qui conserve le bien et repousse le contraire. Voilà ce qui sera pour Sa Majesté une couronne de gloire ; car la gloire de l'empire, c'est la connaissance de la vérité. Le Concile assemblé à Rome a donc confirmé la foi orthodoxe et infirmé les discours des hérétiques, qui nient que le Christ ait, en tant qu'homme, une volonté et une opération naturelle. Avertis par les Évêques de presque toutes les provinces et par les Pontifes romains, ils ne se sont pas corrigés, mais ont fait pis encore. Ce sont Théodore de Pharan, Cyrus d'Alexandrie, Sergius de la capitale, et leurs successeurs Pyrrhus et Paul qui, non contents de soutenir l'erreur eux-mêmes, l'ont fait approuver insidieusement à Sa Majesté et à son aïeul, de bienheureuse mémoire, en leur surprenant « l'Ecthèse et le Type, » pour faire tomber sur autrui leur propre faute. Ce qui les rend doublement cou-

Digitized by Google

pables ; car ils ont par là non-seulement scandalisé les peuples fidèles, mais donné sujet aux Barbares de tourner en dérision le Mystère de notre foi. Le Concile les a donc condamnés, avec « l'Ecthèse et le Type, » leur ouvrage, afin de justifier Votre Majesté de leurs inculpations. Car ils ont osé écrire aux Évêques d'Afrique que vous avez publié le « Type » de votre propre mouvement, pour ordonner de se relâcher un peu de la rigueur excessive, sans préjudice de la vérité. Eh quoi ! ils n'ont pas écouté les Pères, qui disent qu'à l'égard des vérités divines, le moindre changement est important. Mais surtout, pour imprimer à Votre Majesté leur propre tache, ils conviennent et écrivent eux-mêmes que le « Type » n'est point exact. Nous donc, détestant une pareille malice, nous avons condamné leur hérésie, et nous vous envoyons les Actes de notre Concile, avec leur traduction en grec, vous priant de les lire attentivement, et, par vos pieuses lois, de condamner les hérétiques et de maintenir la doctrine des Pères et des Conciles pour la prospérité de votre empire. Tous les Évêques du Concile souscrivirent la lettre [1].

Dans le même temps, pour sauver les églises désolées de la Syrie, de la Palestine et de l'Égypte, le Pape saint Martin, en vertu du pouvoir que le Seigneur lui en avait donné par saint Pierre, établit Jean, évêque de Philadelphie, l'ancienne Rabbath-Ammon, capitale des Ammonites, son vicaire par tout l'Orient, avec ordre de remplir incessamment les églises catholiques d'évêques, de prêtres et de diacres ; de recevoir ceux des hérétiques qui voudraient se convertir, en leur faisant donner auparavant leur confession de foi par écrit, et de les rétablir chacun dans leur ordre, pourvu qu'il ne se trouvât point d'autre empêchement canonique. Car nous sommes, dit-il, les défenseurs et les gardiens, non les prévaricateurs des canons. En conséquence, il défend à Jean de Philadelphie de confirmer ceux qui s'étaient choisis eux-mêmes, ou ceux dont l'élection n'était point canonique. Il met de ce nombre Macédonius d'Antioche,

[1] Labbe, t. VI, p. 5.

Digitized by Google

dont l'élection avait été faite dans un pays étranger, sans consentement du peuple et sans décret d'élection, et parce qu'il était uni aux hérétiques, qui l'avaient élu pour récompense de ses crimes, et Pierre, qu'ils n'avaient fait évêque d'Alexandrie que pour fortifier leur parti par le grand nombre. Il veut que ceux qui seront reçus dans l'Église catholique condamnent non seulement l'hérésie des monothélites, mais encore Théodore de Pharan, Cyrus, Sergius et tous ceux qui sont de leur sentiment; qu'ils rejettent le « Type, » fait à l'instigation de Paul de Constantinople, et qu'ils confessent clairement deux volontés en Jésus-Christ. Il marque qu'il leur envoie les Actes du Concile de Latran et la lettre encyclique, par l'abbé Théodore, son apocrisiaire ou nonce, et par les moines Jean, Étienne et Léonce, et qu'il lui donne Théodore, évêque d'Esbunte, l'ancienne Ésébon, capitale des Mohabites, et Antoine de Bacate, pour l'aider dans l'exécution de sa commission [1].

Saint Martin écrivit en particulier à chacun de ces deux évêques pour les exhorter à s'unir à Jean de Philadelphie. Il loue Théodore d'Esbunte de s'être déclaré hautement contre les monothélites en publiant sa confession de foi par écrit, et Antoine de Bacate d'avoir quitté leur parti et envoyé au Saint-Siége sa rétractation. Se tromper, dit-il, est de la faiblesse humaine; mais changer en mieux est l'œuvre de la grâce seule. Il ajoute qu'en récompense il lui rend, par l'autorité apostolique la dignité épiscopale. Sa lettre à Georges, abbé de Saint-Théodose, est pour le remercier d'avoir pris, avec ses moines, la défense d'Étienne, évêque de Dore, légat du Siége apostolique sous le Pape Théodore, et pour l'exhorter à se soumettre à Jean de Philadelphie. Ceux qui avaient supprimé les ordres que le Saint-Siége adressait à l'évêque de Dore, pour instituer canoniquement des évêques, des prêtres et des diacres, avaient envoyé à Rome des plaintes contre lui. Après y avoir été examinées elles se trouvèrent sans fondement. C'est ce que le Pape déclare dans sa lettre à Pantaléon, qui lui en avait envoyé une relation

[1] Labbe, t. VI, p. 20.

Digitized by Google

Il dit que ces ordres avaient été donnés à Étienne, parce que, au milieu de ces temps déplorables, le Siége apostolique n'avait pu *promouvoir* un patriarche pour Jérusalem.

Cette parole est remarquable ; elle nous montre que, suivant la règle, les patriarches étaient promus ou confirmés par le Pape. Il ajoute que ses calomniateurs étaient cause qu'il n'y avait plus en ces quartiers-là d'évêques ni de prêtres qui offrissent continuellement des sacrifices pour le peuple : ce qui faisait pleurer nuit et jour le saint Pape. Dans une lettre à Pierre, qui avait le titre d'illustre et qui paraît avoir eu l'autorité temporelle dans le pays, il recommande l'évêque de Philadelphie, son vicaire. Comme son pouvoir s'étendait particulièrement sur les patriarcats de Jérusalem et d'Antioche, le saint Pape écrivit une lettre encyclique à tous les évêques, prêtres, diacres, abbés, moines, ascètes et peuples orthodoxes, soumis sacerdotalement à ces deux métropoles, pour leur déclarer qu'en vertu du pouvoir que le Seigneur lui en avait donné par saint Pierre, il avait nommé son vicaire en Orient Jean de Philadelphie, et pour les exhorter à lui obéir. Il les conjura en même temps de demeurer fermes dans la foi de l'Église romaine, et d'éviter les hérétiques, nommément Macédonius et Pierre ; l'un, usurpateur du siége d'Antioche ; l'autre d'Alexandrie. Il leur notifia aussi la condamnation du monothélisme dans le concile de Latran, dont il dit qu'il avait envoyé les actes à Jean de Philadelphie, afin qu'il leur en fît part[1].

Voilà comme le Pape saint Martin sauva d'une ruine entière les églises d'Orient. Ces faits méritent une religieuse attention. Le Pontife chrétien de la cité de Romulus, ordonnant à son lieutenant, le pontife de la cité des Ammonites, assisté du Pontife des Moabites, d'établir en son nom des pontifes et des prêtres du vrai Dieu dans les régions de Mizaraïam, de Chanaan, d'Ammon, de Moab, de Madian, d'Édom, d'Émath, d'Aram, d'Assur ; dans les vieilles conquêtes d'Alexandre, de Cyrus, de Nabuchodonosor, de Sésostris, de Nemrod, certes voilà un fait capital de

[1] Labbe, t. VI, p. 29-40.

Digitized by Google

l'histoire humaine. De plus, ces faits nous montrent de quell manière la juridiction sacerdotale se communiquait selon le temps, et quelle en est la source unique. En vertu de leur pri mauté, les Pontifes romains instituaient immédiatement le patriarches, et en même temps ils leur conféraient le pouvoi de confirmer leurs suffragants, discipline que le concile de Nicé reconnut expressémemt et consacra par ses canons. Mais lorsqu des événements malheureux venaient bouleverser cet ordre s sage ; lorsqu'il s'élevait des dissensions ; lorsqu'une église pa triarcale se trouvait privée de pasteur, et que des motifs grave ne permettaient pas de faire cesser promptement sa viduité alors il était du devoir, autant que de la prérogative du Saint Siége, de se ressaisir des droits qu'il n'avait pas perdus en les cédant, et d'exercer par lui-même, pour le bien des églises l'autorité que dans les temps ordinaires il conflait à ses délé gués.

C'est ainsi que le Pape saint Martin ordonne à son vicaire l'évêque de Philadelphie, l'ancienne Rabbath-Ammon, d'institue des évêques dans les patriarcats d'Antioche et de Jérusalem Hâtez-vous, dit-il, de corriger ce qui a besoin de correction, e d'établir dans toutes les villes dépendantes des siéges de Jéru salem et d'Antioche des évêques, des prêtres et des diacres Nous vous l'ordonnons par l'autorité apostolique que Dieu nou a conférée par Pierre, le prince des Apôtres [1]. On remarquer sans doute qu'en déployant une puissance si étendue, le Pap ne s'appuie d'aucune loi, d'aucune concession ecclésiastique. Un si éminente autorité a sa source unique dans la Primauté d saint Pierre ; c'est un don fait par Dieu même au Prince de Apôtres, et par celui-ci à ses successeurs, et avec eux et en eu à l'Église entière, dont l'unité n'a point de garant plus certain ni de plus invincible boulevard [2].

Le concile de Latran n'était pas encore terminé, que déj le Pape saint Martin se vit exposé aux embûches et aux poi

[1] Labbe, t. VI, p. 20. — [2] *Trad. de l'Égl. sur l'Institution des évêques*, t. I p. 212 et 213.

Digitized by Google

gnards des Grecs. Dès le commencement, l'empereur Constant avait employé les lettres et les menaces pour lui faire souscrire son *Type*. N'y ayant pas réussi, il envoya pour exarque en Italie son chambellan Olympius, avec ordre de faire souscrire ce *Type* à tous les évêques et à tous les propriétaires des terres. D'après le conseil du patriarche Paul, il ajouta : Si vous pouvez vous assurer de l'armée d'Italie, vous arrêterez Martin, qui a été légat ici, à Constantinople. Que si vous trouvez de la résistance dans l'armée, tenez-vous en repos jusqu'à ce que vous soyez maître de la province et que vous ayez gagné les troupes de Rome et de Ravenne pour exécuter nos ordres.

Olympius, arrivé à Rome, trouva le concile assemblé. Il voulut d'abord exciter un schisme dans l'Église par le moyen des troupes qu'il amenait. Il y travailla longtemps, mais en vain. Ne pouvant réussir par la violence, il eut recours à la trahison. Comme le Pape lui présentait la Communion dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, il voulut le faire tuer par son écuyer. Ce qui était d'autant plus facile que, suivant la coutume d'alors, le Pape allait communier tout le monde à sa place. Dieu ne permit point l'exécution de cet exécrable dessein. L'écuyer se tenait prêt : mais comme il l'assura depuis avec serment à plusieurs personnes, il fut frappé d'aveuglement et ne vit point le Pape quand il vint donner la Communion à l'exarque. Celui-ci voyant la protection de Dieu sur le saint Pontife, lui déclara les ordres qu'il avait reçus, fit la paix avec lui, et passa en Sicile avec son armée, pour combattre les Sarrasins qui s'y étaient déjà établis. Mais il y vit périr la plus grande partie de ses troupes, et mourut enfin lui-même.

L'empereur envoya, pour lui succéder, Théodore, surnommé Calliopas, avec ordre d'enlever le Pape, l'accusant d'hérésie, pour avoir condamné le *Type*. On l'accusait encore de ne pas honorer la très-sainte Vierge comme Mère de Dieu, et enfin d'avoir envoyé des lettres et de l'argent aux Sarrasins. Le saint Pontife, averti des desseins qu'on avait sur lui, s'était retiré avec son clergé dans l'Église de Latran. L'exarque vint à Rome le 15 juin 653. Le Pape, qui était grièvement malade depuis le

Digitized by Google

mois d'octobre, envoya au-devant quelques personnes de clergé. L'exarque les reçut dans son palais, croyant que le P était avec eux. Mais, voyant qu'il n'y était pas, il dit aux pr cipaux : Nous voulions l'adorer ; mais demain qui est diman nous irons le trouver et le saluer ; car aujourd'hui il ne nou pas été possible. On voit ici les mots d'adorer et de saluer (ployés indifféremment l'un pour l'autre ; et il y avait longter que l'on disait adorer l'empereur.

Le lendemain dimanche, 16 juin, la messe fut célébrée d la même église de Latran. Mais l'exarque, craignant la mu tude du peuple, envoya dire au Pape : Je suis si fatigué du voy que je ne puis vous aller voir aujourd'hui ; mais j'irai dem sans faute adorer Votre Sainteté. Le lundi matin il envoya de ses officiers, accompagné de quelques personnes, lui di Vous avez préparé des armes et amassé des pierres pour v défendre, et vous avez des gens armés là-dedans. Le Pape p toute réponse les envoya visiter toute la maison épiscopale, a de rendre eux-mêmes témoignage s'ils y auraient vu des arn ou des pierres. Ils revinrent sans avoir rien trouvé, et il l dit : Voilà comme on a toujours agi contre nous, par des fa setés et des calomnies. Quand Olympius vint, il y avait au des menteurs qui disaient que je pouvais le repousser à m armée.

Ils s'en allèrent avec cette réponse. Mais une demi-he n'était pas encore passée, quand ils revinrent avec des troup Le Pape, malade, était couché sur son lit à la porte de l'égl Les soldats entrèrent, armés de boucliers, de lances et d'épe et ayant leurs arcs bandés. Ils brisèrent les cierges de l'égl en jonchèrent le pavé avec un bruit effroyable, joint à celui leurs armes. En même temps Calliopas présenta aux prêtres aux diacres un ordre de l'empereur pour déposer le saint P tife, comme indigne et intrus, et pour l'envoyer à Consta nople, après avoir subrogé un autre évêque à sa place. Tel é l'ordre de l'empereur. Mais la dernière partie, concernant l'é tion d'un autre pontife, ne fut point exécutée ; car plus d'un après, le saint Pape écrivit de Constantinople à un de ses an

Digitized by Google

Cela ne s'est jamais fait, et j'espère que cela ne se fera jamais ; car en l'absence du Pontife, c'est l'archidiacre, l'archiprêtre et le primicier qui le représentent[1]. »

Alors le saint Pape Martin sortit de l'Église, ou plutôt il en fut tiré. Le clergé s'écria en présence de l'exarque : Anathème à qui dira ou croira que le Pape Martin a changé un seul point dans la foi ! Anathème à qui ne persévère pas jusqu'à la mort dans la foi catholique ! Calliopas, voulant se justifier devant les assistants, commença à dire : Il n'y a point d'autre foi que la vôtre, et je n'en ai pas d'autre moi-même. Le saint Pape se mit donc sans résistance, pour être mené à l'empereur. Quelques-uns du clergé lui criaient de n'en rien faire. Mais il ne les écouta pas, aimant mieux mourir dix fois, comme il dit lui-même, que d'être cause qu'on répandît le sang de qui que ce fût. Il dit seulement à l'exarque : Laissez venir avec moi ceux du clergé qui me sont nécessaires, savoir : les évêques, les prêtres et les diacres que je jugerai à propos. Calliopas répondit : Tous ceux qui voudront, qu'ils viennent, à la bonne heure, car nous ne contraignons personne. Le clergé est en ma puissance, dit le Pape. Quelques-uns des évêques s'écrièrent : Nous vivrons et nous mourrons avec lui ! Alors Calliopas et ceux qui l'accompagnaient commencèrent à dire au Pape : Venez avec nous au palais. Le Saint ne s'y refusa point, mais y alla avec eux le jour même. Le lendemain 18 juin, tout le clergé vint le trouver. Il y avait un grand nombre, tant clercs que laïques, qui s'étaient préparés à s'embarquer avec lui, et qui même avaient déjà fait embarquer leurs effets. Mais la nuit suivante, vers minuit, on tira le Pape du palais, et l'on renferma tous ceux de sa suite, ainsi que divers choses qui lui étaient nécessaires pour son voyage. On lui laissa seulement six jeunes domestiques et un vase à boire.

On le fit ainsi sortir de Rome, dont on ferma aussitôt les portes, de peur que quelqu'un ne le suivît, et on l'emmena dans une barque sur le Tibre. Ils arrivèrent ainsi à Porto le mer-

[1] Labbe, t. VI, p. 65, épist. xv.

Digitized by Google

credi 19 juin, vers dix heures du matin. Ils en partirent le n
jour, et arrivèrent à Misène le 1er juillet. De là ils pass
en Calabre, ensuite en plusieurs îles, où ils séjournèrent
dant trois mois. Enfin ils parvinrent à l'île de Naxos, où il
meurèrent un an. Pendant tout ce voyage, le Pape, déjà m
fut travaillé d'un dérangement qui ne lui laissait de rep
nuit ni jour, et lui causait un dégoût effroyable pour to
qu'on lui présentait à manger. Toutefois on ne lui accord
cun soulagement, excepté à Naxos, où on lui permit de pr
un bain deux ou trois fois, et de loger dans une maison
ville. Hors de là il ne sortit point du navire, qui était sa pr
quoique ceux qui le conduisaient prissent terre à toute occ
pour se reposer [1].

Cependant les évêques et les fidèles de l'île de Naxo
envoyaient souvent, et en grande quantité, tout ce qui po
lui être nécessaire. Mais aussitôt ses gardes pillaient to
sa présence, le chargeant lui même de reproches injurieu
maltraitaient même de paroles et de coups ceux qui apport
des présents, et les chassaient en disant : Quiconque aim
homme est ennemi de la république. Le saint Pape sentai
vivement les injures de ses bienfaiteurs que les douleurs
goutte et ses autres incommodités. Étant parti de Naxos et
vé à Abydos, ses gardes envoyèrent à Constantinople d
avis de son arrivée, le traitant d'hérétique, d'ennemi de D
de rebelle, qui soulevait tout l'empire. Enfin le saint P
arriva à Constantinople le 17 septembre 654. On le lais
port depuis le matin jusqu'à quatre heures après midi, c
dans le navire sur un grabat, exposé en spectacle à to
monde. Plusieurs insolents, et même des païens, s'approch
et lui disaient des paroles outrageantes.

Enfin on l'enferma dans une prison où il resta jusqu'au
mois de décembre suivant. Voici ce qu'on lit dans un
lettres qu'il écrivit alors : « Il y a quarante-sept jours qu'
m'a donné d'eau ni chaude ni froide pour me laver. Je suis

[1] Labbe, t. VI, p. 64, épist. xv.

Digitized by Google

de froid et dans une faiblesse extrême. Une dyssenterie, qui m'a tourmenté sur mer et sur terre, ne me permet pas de goûter aucun repos. Mon corps est tout brisé et hors d'état de se soutenir. Quand j'aurais de quoi me nourrir, je manquerais des aliments que demande ma situation actuelle, et j'ai du dégoût et de l'aversion pour tout ce qui m'est donné. J'espère cependant que Dieu, qui connaît toutes choses, et qui doit bientôt m'enlever de ce monde, voudra bien inspirer des sentiments de pénitence à mes persécuteurs [1]. »

Le 17 décembre, il comparut dans la chambre du sacellaire ou trésorier, en présence du sénat qui s'y était assemblé. On le transporta de là sur une terrasse, d'où l'empereur pouvait le voir de son appartement, et le sacellaire ordonna aux gardes de le dépouiller des marques de la dignité épiscopale. Le Saint se tenant alors entre les mains du préfet de la ville, lui dit : « Saisissez-vous de moi ; et me mettez en pièces sur-le-champ. » Le préfet commanda aux assistants de lui dire anathème ; mais il ne se trouva qu'environ vingt personnes qui obéirent. Les autres se retirèrent en baissant la tête et pénétrés de douleur.

Les officiers du magistrat s'étant saisis de saint Martin, lui arrachèrent son pallium, et le dépouillèrent de tous ses vêtements. Ils ne lui laissèrent que sa tunique, qui fut déchirée du haut en bas, en sorte que son corps nu fut exposé à la vue de ceux qui étaient présents. On lui mit un carcan de fer au cou, et on le conduisit en cet état, du palais au milieu de la ville. On l'avait enchaîné avec le geôlier, et on faisait marcher devant lui un bourreau tenant un glaive, pour donner à entendre qu'il était condamné à mort. A l'exception d'un petit nombre de personnes qui lui insultaient, tout le monde gémissait et fondait en larmes. Le saint Pape annonçait par son extérieur le calme et la sérénité de son âme. Lorsqu'il fut arrivé au prétoire, on le renferma dans une prison avec des malfaiteurs. On l'en tira une heure après pour le mettre dans celle de Diomède. Il eut

[1] Epist. XV.

Digitized by Google

le corps tout meurtri de la violence avec laquelle on l
entrer. L'escalier fut teint de sang, et on crut qu'il allait
rer. On le plaça sur un banc, sans lui ôter ses fers ; et co
l'hiver était alors très-rigoureux, il pensa périr de froid. Il
vait auprès de lui aucun de ses amis, ou même de ses servit
Il ne se trouvait là qu'un jeune clerc qui l'avait suivi en p
rant. Le geôlier était toujours enchaîné avec lui, et on n'at
dait plus que le moment de l'exécution. Martin lui-même
rait ardemment le martyre. Il eut cependant quelque relà
et on lui ôta ses fers.

Le lendemain l'empereur alla visiter le patriarche Paul,
était malade, et lui raconta tout ce qui s'était fait à l'égar
Pape. « Hélas, dit Paul en soupirant, on veut donc encore
menter ma punition? » En même temps il conjura l'empe
de se contenter de ce que saint Martin avait souffert. Il mo
peu de temps après, mais sans rentrer dans le sein de l'Ég
Pyrrhus, qui avait déjà occupé le siége de Constantinople, t
de le recouvrer. Durant son exil, il avait abjuré le mono
lisme à Rome, sous le Pape Théodore. On crut son changen
sincère, et l'Église romaine, qui aimait à exercer l'hospita
pourvut à ses besoins : elle le traita même en évêque. L'en
reur envoya Démosthène au sacellaire, afin qu'il sût de Ma
si Pyrrhus avait abjuré de lui-même le monothélisme, ou
avait été sollicité. Saint Martin répondit qu'il avait fait l'abj
tion de lui-même, mais que bientôt après il était retombé
l'hérésie. Démosthène lui ayant dit : « Considérez avec q
gloire vous viviez autrefois, et en quel état vous êtes ré
présentement : mais vous ne devez vous en prendre qu'à v
même. » — « Dieu soit loué de toutes choses, répondit le s
Pape. »

Saint Martin resta près de trois mois dans la prison de
mède ; c'est-à-dire jusqu'au 10 mars 655, qu'il fut banni da
Chersonèse Taurique. Il arriva le 15 mai dans le lieu de
exil. Il régnait une grande famine dans le pays. « On y parl
pain, disait le saint Pape dans une de ses lettres, mais on
en voit point. Si l'on ne nous envoie du secours d'Italie ou

Digitized by Google

Pont, nous ne pouvons absolument vivre ici; car, comme vous le savez, l'esprit est prompt, mais la chair est faible. Il est impossible de rien trouver dans ce pays : si donc il nous vient de là du blé, du vin, de l'huile ou quelque autre chose, envoyez-en-nous promptement, comme vous pourrez. Je ne crois pas avoir si maltraité les saints qui sont à Rome ou les ecclésiastiques, qu'ils doivent ainsi mépriser à mon égard le commandement du Seigneur. Si saint Pierre y nourrit si bien les étrangers, que dirai-je de nous qui sommes ses serviteurs propres, qui l'avons servi, du moins quelque peu de temps, et qui sommes dans un tel exil et une telle affliction? Je vous ai spécifié certaines choses que l'on peut acheter par delà, et que je vous prie de m'envoyer avec votre soin ordinaire, à cause de mes grands besoins et de mes fréquentes maladies [1]. »

Il écrivit encore au même une lettre au mois de septembre. « Je voudrais bien, dit-il, vous consoler par nos lettres, vous et tous nos saints frères qui s'intéressent à nous pour l'amour du Seigneur. Mais voici la vérité : nous sommes non-seulement séparés de tout le reste du monde, mais privés même de la vie. Les habitants du pays sont tous païens, et ceux qui viennent d'ailleurs en prennent les mœurs, n'ayant aucune charité, pas même la compassion naturelle qui se trouve entre les Barbares. Il ne nous vient rien que du dehors, par les Barbares qui arrivent pour charger du sel; et je n'ai pu acheter autre chose qu'un boisseau de blé pour quatre sous d'or. J'admire le peu de sensibilité de tous ceux qui m'appartenaient autrefois, ainsi que celle de mes amis et de mes proches. Ils m'ont tellement oublié, qu'ils ne veulent pas seulement savoir, comme il paraît, que je suis encore au monde. J'admire encore plus ceux qui appartiennent à l'église de saint Pierre, du peu de soin qu'ils ont d'un homme qui est de leur corps. Si cette église n'a point d'argent, elle ne manque pas, Dieu merci, de blé, de vin et d'autres provisions, pour nous donner au moins quelque petit secours. Avec quelle conscience paraîtrons-nous au tribunal du

[1] Labbe, t. VI, p. 74, épist., XVI.

Digitized by Google

Christ, nous qui sommes tous formés de la même terre? Qu crainte a saisi tous les hommes, pour les empêcher d'accon les commandements de Dieu? Ai-je paru si ennemi de t l'Église, et d'eux en particulier? Je prie Dieu, toutefois, l'intercession de saint Pierre, de les conserver inébranla dans la foi orthodoxe, principalement le pasteur qui les g verne à présent, afin qu'ils ne s'écartent en rien de ce qu'ils professé par écrit, en présence du Seigneur et de ses An Pour ce misérable corps, le Seigneur en aura soin. Il est proc de quoi suis-je en peine? Car j'espère de sa miséricorde qu'i tardera pas à terminer ma carrière[1]. »

Les vœux du saint Pape furent exaucés. Il mourut le 16 s tembre de la même année 655, après avoir siégé six ans, mois et vingt-deux jours. On l'enterra dans une église d sainte Vierge, près de la ville de Chersone. Il y eut depuis grand concours de peuple à son tombeau. On porta dan suite ses reliques à Rome, et on les y déposa dans l'égliso Saint-Martin de Tours. Les Grecs l'honorent comme confess le 14 avril; les Latins, comme martyr, le 12 novembre, jou sa translation. Pontife d'une âme grande et supérieure à t les coups de l'adversité, ses lettres sont bien écrites, pleines force et de sagesse, aussi bien que ses réponses devant le bunal de Byzance; le style en est noble, sublime, digne, en mot, de la majesté du Siége Apostolique.

(ROHRBACHER.).

SAINT NIL ET SAINT THÉODULE[2],

SOLITAIRES.

Saint Nil était d'une famille considérable de Constantino et sa condition distinguée jointe à ses qualités personn l'élevèrent à la dignité de gouverneur de cette ville impé qu'il exerça sous le grand Théodose et son fils Arcade. Il ép une femme digne de son mérite et par sa naissance et pa

[1] Labbe t. VI, p. 75, epist. XVII.

[2] Tillemont croit cependant qu'il était d'Ancyre en Galatie, et dom C l'a suivi.

Digitized by Google

vertus. Tout lui riait. Il avait de grandes richesses, il était dans un haut rang, Dieu avait béni son mariage en lui donnant des enfants, deux fils, qui pouvaient soutenir sa maison dans la suite et être sa consolation dans sa vieillesse, et il vivait avec son épouse dans cette union étroite qui rend les mariages parfaitement heureux.

Mais Dieu demandait de lui des sacrifices auxquels personne n'eût pensé, et qui devaient l'élever à une perfection bien différente de son état selon le monde. Il l'y prépara par des lumières secrètes sur la vanité de sa prospérité présente : elles l'en dégoûtèrent entièrement et le déterminèrent enfin à abandonner le siècle et à se retirer dans la solitude.

Baillet a cru que ce changement commença à s'opérer dans son cœur par les prédications de saint Jean Chrysostome; mais il est trop difficile de concilier le temps de sa retraite dans le désert avec celui de l'entrée de ce Saint dans le gouvernement de l'Église de Constantinople, si l'on veut que ce soit là qu'il l'ait connu, et qu'il se soit rendu son disciple comme on lui en donne la qualité. Il paraît par ses écrits qu'il avait pour ce Saint les mêmes sentiments que saint Isidore de Péluse, et qu'il ne lui céda point dans la défense de sa cause, comme nous le verrons dans la suite de son histoire.

Saint Nil étant entièrement déterminé à quitter le monde, le consentement de sa femme était nécessaire, et il l'obtint par la soumission qu'elle avait toujours eue pour lui, quoique d'ailleurs cette séparation lui coûtât beaucoup de larmes et lui fût presque aussi douloureuse que la mort. Ainsi le sacrifice fut grand de part et d'autre. Mais Dieu avait ses desseins sur saint Nil et sur son fils, qu'il voulait rendre les victimes de son amour en les rendant celles de son autorité sur les cœurs. Saint Nil, pour consoler sa femme, lui laissa un de ses enfants, et se retira avec son fils Théodule, qui participa depuis à ses croix et à ses mérites.

L'asile qu'il choisit pour se sauver des dangers du siècle fut le mont Sina, où il s'arrêta parmi les anachorètes qui sanctifiaient cette solitude par leur vie toute céleste. On voit par le

Digitized by Google

rêcit qu'il en fait que les saints habitants de ce désert avai conservé toute la ferveur de ceux qui les avaient précédés c ans auparavant, et qui avaient terminé glorieusement l course par le martyre.

Il n'est rien de si édifiant que ce qu'il dit de leur genre de v « Les uns, dit-il, demeurent dans de petites cellules, les aut dans des cavernes que la nature a formées ; et ils sont placé une certaine distance les uns des autres, en sorte qu'ils peuv vivre dans une sainte union entre eux et s'aider dans le beso et que la proximité n'est point un obstacle au rigoureux silen qu'ils veulent garder.

« Ils ne pratiquent pas tous la même abstinence : c'est sel les forces de chacun. Il y en a peu qui mangent du pain. plus grande partie vit de fruits et d'herbes crues ; il y en a q ne prennent de nourriture qu'à la fin de la semaine, d'aut au milieu, d'autres une fois dans deux jours. La charité qui l unit les uns aux autres bannit l'envie bien loin de ce lieu. Ce qui excellent en vertu, au lieu de l'attribuer à leurs travau rapportent tout à la grâce de Dieu, et ceux qui ne sont p autant avancés dans la voie de la vertu que les autres, ne l'a tribuent point à la faiblesse de leur corps, mais à leur lâch et à leur négligence ; ainsi tous se conservent et se soutienne dans les sentiments d'une véritable humilité. C'est aussi po mieux pratiquer cette excellente vertu qu'ils fuient le commer du monde, ne voulant que Dieu pour témoin de leurs bonn œuvres, soit pour n'en pas recevoir la récompense en cette v par les applaudissements des hommes, soit parce qu'ils ne ve lent plaire qu'à Dieu seul.

« La pauvreté dont ils font profession égale leur abstinenc Comme on ne connaît point chez eux les assaisonnements q flattent le goût, aussi n'y connaît-on point l'image de Cés gravée sur l'argent. On ne parle point parmi eux d'acheter de vendre. Ils donnent et ils reçoivent gratuitement, et secourent ainsi les uns les autres par le seul motif de la cha fraternelle et chrétienne. Ils s'assemblent tous les dimanche l'église, soit pour y participer aux divins Mystères, soit p

Digitized by Google

s'animer réciproquement par de saints entretiens, et afin qu'une retraite trop longtemps prolongée n'engendre pas l'oubli et n'affaiblisse pas la charité et la douceur en les rendant sauvages.

« Ces pieuses conférences qu'ils ont alors entre eux sont d'un très-grand avantage pour leur âme, et principalement aux plus jeunes. Elles les animent à bien combattre les tentations; car ils n'ont d'autre guerre à soutenir que celle de l'esprit. On y recommande la mortification des sens, et surtout de la bouche, l'occupation, le renoncement à la vanité, à l'orgueil, à l'amour-propre, et toutes les autres vertus. Comme le pays qu'ils habitent est célèbre par les grâces que Dieu y a faites à son serviteur Moïse, et par le séjour qu'y fit Élie lorsqu'il fuyait la persécution de l'impie Jézabel, aussi tâchent-ils de s'animer de l'esprit de l'un et de l'autre, et de retracer en eux-mêmes leurs vertus : la douceur et l'humilité de Moïse, comme la ferveur d'Élie. Bien éloignés d'imiter les murmures des Israélites, qui osèrent témoigner du dégoût pour la nourriture que Dieu leur envoyait du ciel, et qu'ils ne purent soutenir l'absence de Moïse pendant les quarante jours qu'il fut sur la montagne où Dieu lui donna la loi, sans oublier ce qu'il avait fait pour eux et sans s'abandonner à l'impiété; ces saints solitaires, loin de rechercher la délicatesse des mets et de désirer rien de superflu, se retranchent même du nécessaire, et se soutiennent constamment dans la piété par leur application à s'y avancer toujours plus. »

Ce fut donc pour se retirer parmi ces Saints, dont il fait un si magnifique éloge, que Nil quitta tout ce qu'il avait de plus cher au monde et tout ce qui pouvait l'y flatter, sa femme, son enfant, ses parents, ses amis, sa dignité, ses richesses, et qu'il embrassa avec eux un genre de vie entièrement opposé à son premier état. Il choisit pour le lieu de sa demeure la montagne même de Sina, et il y vécut parmi les anachorètes; car, outre ces saints ermites, il y avait aussi un monastère où d'autres solitaires vivaient en commun, et où l'on mangeait à trois heures après midi, comme il paraît par l'exemple de ce Frère

Digitized by Google

qui condamnait le travail des mains, dont nous avons parlé dans la Vie de l'abbé Silvain.

Saint Nil s'y réduisit à un si grand dépouillement de toutes choses, qu'écrivant à un évêque nommé Ariston, pour le remercier des grâces qu'il en avait reçues, il lui avoue qu'étant hors d'état de les reconnaître, il substitue Dieu à sa place pour lui rendre avec usure tout ce qu'il avait fait en sa faveur. Il s'y appliqua également aux autres vertus religieuses, et il paraît assez, par le don de prophétie que Dieu lui communiqua, par les traités ascétiques qu'il composa, et par le grand nombre de lettres qu'il écrivit, qu'il était favorisé de Dieu d'une manière particulière, et que sa vertu lui donnait une grande autorité sur les esprits, dont il se servait avantageusement pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Ainsi il faisait sur la montagne de Sina ce que saint Isidore faisait à Péluse; et on peut les regarder l'un et l'autre comme deux grands astres que Dieu avait placés dans le désert, pour éclairer le monde entier du fond de leur solitude.

On présume que l'abbé Silvain, dont nous venons de parler, était supérieur du monastère de Sina, quand saint Nil se retira sur cette montagne, et que ce fut au plus tard en 390. Il vécut plusieurs années dans le repos de sa solitude, goûtant dans sa retraite cette paix de l'âme qui est le fruit des vertus et de la pureté de la conscience. Ce ne fut pourtant pas sans avoir à lutter contre les malins esprits, qui lui livrèrent même des combats extérieurs, entrant dans sa cellule avec des vacarmes, des bruits et des sifflements effroyables, lui apparaissant tantôt sous la figure de barbares, comme s'ils voulaient le tuer, et tantôt sous celle de bêtes sauvages qui le menaçaient de le dévorer, ou bien formant devant ses yeux des éclairs ou des étincelles, ou donnant des secousses à sa cellule comme si elle allait crouler sur lui, afin de le troubler et de l'épouvanter; mais il méprisait tous ces prestiges, et il écrit à d'autres solitaires qui souffraient les mêmes tentations, de ne point s'en étonner et de les mépriser plutôt que de les craindre en se prémunissant contre ces esprits fantastiques, des armes

Digitized by Google

de la prière, de la foi et du signe de la croix qui les fait dissiper comme la fumée.

Nous avons vu dans plusieurs endroits de cet ouvrage, que depuis que les solitaires avaient peuplé les déserts et y pratiquaient la perfection religieuse, les démons les attaquaient souvent non-seulement dans l'esprit par différentes tentations intérieures, mais encore dans les sens et par des apparitions sous des figures effrayantes. Ils les frappaient même quelquefois cruellement; Dieu le permettant ainsi pour exercer leur patience et les faire croître en mérites. Nous ne doutons point qu'ils n'aient également outragé saint Nil de cette façon, puisque après avoir marqué aux solitaires Laurent, Fauste et Épinique, que les démons tâchaient d'épouvanter par ces visions fantastiques, de mépriser leurs figures et leurs menaces et de s'armer de la foi et de la prière, il ajoute qu'il avait eu souvent les mêmes attaques et encore de plus grandes; et dans une autre lettre qu'il leur écrivit, il dit positivement qu'il en avait reçu des blessures.

Ces persécutions extérieures de la part des démons ne le touchaient point, parce qu'il savait qu'elles ne pouvaient pas nuire à son âme; et qu'étant soutenu par la grâce du Seigneur, elles n'étaient que de vains efforts de leur malice, dont ils souffraient eux-mêmes plus que lui, et qui augmentaient leurs tourments, en lui procurant un plus grand moyen de mériter des récompenses dans le ciel. Il était donc insensible à ces vexations. Mais il n'en était pas de même lorsqu'il s'agissait des intérêts de Dieu et de l'Église. Son âme en était vivement pénétrée de douleur; il ne pouvait voir Dieu offensé et son Église persécutée à cause de ses plus saints Mystères, sans que son zèle s'enflammât. Il parlait alors avec une sainte liberté, et n'envisageant que Dieu, il s'élevait au-dessus des considérations humaines.

Cela parut surtout dans l'affaire de saint Jean Chrysostome. Ce Saint ayant été banni de Constantinople en 404 et relégué à Cucuse, saint Nil ne put voir l'injure qu'on faisait à ce grand homme, et en sa personne à toute l'Église, sans s'en plaindre

Digitized by Google

à l'empereur Arcade. « Vous avez, lui dit-il, banni Jean, évêque de Bysance, la plus grande lumière de la terre, et vous l'avez banni sans sujet ; vous laissant aller par une extrême légèreté à des évêques qui n'ont pas les sentiments qu'ils doivent avoir. Après donc que vous avez privé l'Église catholique d'un docteur qui lui donnait des instructions si pures et si orthodoxes, du moins ne soyez pas insensible à votre faute. »

On sait de quels malheurs Constantinople et son voisinage furent accablés après le bannissement de ce Saint. Le jour même qu'il partit, l'église et une partie de la ville furent consumées d'un feu qui tomba du ciel. Peu de mois après, tout le pays fut ravagé par une grêle extraordinaire, l'impératrice Eudoxie, la plus cruelle ennemie de ce Saint, alla comparaître devant le tribunal de Dieu, et il se faisait à son tombeau des secousses épouvantables.

Arcade, effrayé de ces marques éclatantes de la colère de Dieu, eut recours à saint Nil qui lui répondit avec la même fermeté qu'auparavant : « Comment prétendez-vous voir Constantinople à couvert de ces fréquents tremblements de terre et des feux du ciel, puisqu'il s'y commet un si grand nombre de crimes, et que l'injustice y domine avec une pleine autorité depuis que l'on en a banni le très-heureux évêque Jean, la colonne de l'Église, la lumière de la vérité, la trompette de Jésus-Christ ? Comment me demandez-vous d'accorder mes prières à cette ville, que la colère de Dieu punit par les tremblements qui l'agitent, et par les foudres du ciel dont elle attend tous les jours d'être consumée, pendant que mon cœur est consumé par le feu de l'affliction et mon esprit agité d'un tremblement continuel, à cause des excès qui se sont commis en ce temps-ci à Constantinople ? »

Il prend également la défense de saint Jean Chrysostome dans d'autres lettres. Il dit qu'en s'élevant contre les pécheurs il avait imité Jésus-Christ. Que ceux qui l'accusaient d'avoir agi par un excès de zèle, devaient faire le même reproche à saint Jean-Baptiste ; que les évêques qui avaient surpris l'empereur Arcade pour le faire bannir ne l'avaient persécuté que parce

Digitized by Google

qu'ils étaient jaloux de sa vertu. Enfin, il nous apprend en écrivant ceci à Sévère, qui avait été préfet de Constantinople, qu'après l'exil de ce saint Docteur beaucoup de ses ennemis avaient été punis de Dieu, et avaient avoué en pleurant qu'ils avaient commis un grand péché contre ce juste.

Le même zèle qui lui faisait prendre avec tant d'ardeur la défense de ce saint homme, le portait aussi à combattre l'erreur et à soutenir la pureté de la foi ; c'est ce qui nous a procuré ses excellentes lettres sur divers points dogmatiques qui font voir qu'il n'était pas moins éclairé dans la doctrine de l'Église sur la foi, qu'il excellait par la sainteté de ses mœurs. Nous en dirons quelque chose en parlant de sa doctrine spirituelle.

Il reprenait aussi quelquefois les pécheurs avec une fermeté et une force évangélique ; il leur faisait des réprimandes très-sévères, et les menaçait de la rigueur des jugements de Dieu. Il condamna même ouvertement les violences et l'avarice de quelques évêques. Il prédit à d'autres personnages constitués dans un haut rang dont ils abusaient, les châtiments que leurs crimes méritaient. C'est ainsi qu'écrivant à Lycurgue, qui était un des plus qualifiés de l'empire, puisqu'on lui donnait le titre d'illustre, il lui fait voir combien était vaine et ridicule la passion démesurée qu'il avait d'amasser des richesses, pour les laisser à un jeune homme de ses parents ; et il l'avertit d'avance qu'il verra mourir dans peu de temps cet héritier prétendu, et que même avant cela Dieu exercera le même jugement sur deux autres personnes de sa qualité nommées Aristophane et Crescent. Il prédit aussi à un nommé Lause qui, n'ayant ni enfants ni frères, avait aussi la même passion d'amasser sans cesse des trésors, qu'il aurait la douleur de voir dissiper par des crimes ce qu'il avait acquis par des crimes.

Laurien, qui avait été préfet de Constantinople, ou peut-être même du prétoire, et qui était païen, avait fait enlever et mettre en prison quelques personnes qui s'étaient réfugiées dans l'église du saint Martyr Platon à Ancyre. Saint Nil lui écrit dans les termes les plus forts et lui déclare que Dieu, pour le punir et venger le saint Martyr, ferait qu'il tomberait dans la

Digitized by Google

disgrâce de l'empereur, qu'il serait contraint de chercher sa sûreté dans l'église qu'il avait violée ; qu'ensuite lui et ceux qui lui étaient les plus chers, tomberaient dans une maladie très-fâcheuse, qu'après tout cela les grands biens dont il jouissait seraient confisqués, et qu'il verrait alors si son Saturne qu'il adorait, viendrait le consoler dans son malheur. Il marque aussi à Néron, qualifié grand maître, qu'il n'éviterait point les châtiments que son impiété méritait, et que vers la fin de sa vie il se trouverait accablé par une chute effroyable.

On peut regarder ces menaces non-seulement comme un effet de son zèle ardent, mais aussi comme une preuve que Dieu l'avait avantagé par une grâce particulière de l'excellent don de prophétie ; ainsi lorsqu'il écrivait avec tant de véhémence et qu'il faisait des réprimandes si sévères, c'était par l'Esprit de Dieu qui l'éclairait et le dirigeait, et non point par l'effet d'une mauvaise humeur, puisqu'il savait si bien régler ses expressions lorsqu'il écrivait, qu'il les accommodait au besoin de ceux qu'il voulait ramener au bien ; et comme la charité ou plutôt Dieu qui conduisait sa plume, le lui inspirait selon les circonstances.

Nous voyons en effet que cet homme, qui paraît tout de feu contre certains pécheurs, ne laisse pas de reprendre un évêque nommé Olympe de ce qu'il en traitait quelques-uns avec trop de sévérité, et en particulier deux personnes nommées Philémon et Sosandre. Il lui marque qu'il craint pour lui que Dieu ne le traite avec la même rigueur qu'il fait éprouver aux autres. Il lui rapporte là-dessus l'exemple d'un évêque nommé Carpe, dont la vision est marquée dans l'épître huitième de celles qu'a laissées saint Denis l'Aréopagite et qui est fort connue : « Enfin, lui dit-il, privez-les de l'entrée de l'Église durant le temps prescrit par les canons des Apôtres ; reprenez-les, instruisez-les, exhortez-les ; attirez sur eux par vos prières la miséricorde de Jésus-Christ. Renouvelez-les, fortifiez-les, lavez-les dans leurs propres larmes, ornez-les de leurs jeûnes, purifiez-les par de fréquentes veilles, et faites-leur recouvrer par la prière les divins vêtements de la sainteté, dont la malice du

Digitized by Google

démon et l'iniquité des méchants hommes les ont dépouillés. Soutenez-les dans une ferme espérance lorsque vous les verrez prier, gémir, faire l'aumône, et travailler à se rendre propice Jésus-Christ notre Sauveur, qui seul est plein de miséricorde et de clémence. »

Gainas, ce redoutable général des Goths qui avait fait trembler l'empire romain, lui écrivit plusieurs lettres comme on le voit par les réponses que nous en avons. Il lui proposa quelques questions sur la divinité de Jésus-Christ. Mais comme saint Nil comprit qu'elles lui étaient suggérées par les ariens dont il suivait les erreurs, il ne voulut point les approfondir, voyant bien, comme il le lui mande nettement, que tout ce qu'il dirait de ce mystère si sublime, ne servirait de rien à des oreilles mortes et corrompues par le venin de l'hérésie. Et c'est ainsi que ce Saint, qui ne voulait pas prodiguer son temps à écrire des lettres, lorsqu'elles ne pouvaient point produire de bons effets, aimait mieux se taire que de parler seulement pour disputer, de peur de jeter les perles précieuses de la vérité aux bêtes immondes, contre la défense de l'Évangile.

Dieu, qui avait donné une si grande réputation à son Serviteur, qu'il était respecté et consulté de toutes parts et par les personnages les plus distingués en dignité, en science et en vertu, voulut l'éprouver par une affliction très-sensible, et qui servit à accroître son mérite devant lui encore plus qu'il n'éclatait aux yeux des hommes. Nous avons dit que quand il quitta le monde, il amena avec lui au désert, son fils Théodule tout enfant, ils demeurèrent plusieurs années ensemble sur la montagne de Sinaï, d'où ils descendaient quelquefois en un lieu de cette même montagne habité par d'autres solitaires, qu'ils allaient visiter, et ce lieu s'appelait le buisson, parce que c'était l'endroit où Dieu avait apparu à Moïse au milieu d'un buisson ardent.

Il arriva donc que soupant un soir avec ces solitaires, son fils et un autre Théodule qui était le prêtre de ce lieu, celui-ci leur dit à tous avec un air de bonté plus marqué qu'à l'ordinaire : Que savons-nous si nous nous retrouverons jamais à manger

Digitized by Google

ensemble avant notre mort ? » L'événement suivit cette pare
de si près qu'on put la regarder comme une prophétie plu
que comme un simple discours.

Dès le lendemain, après qu'ils eurent chanté les hymnes
matin, il parut une bande de Sarrasins de la tribu la plus crue
qu'il y eût peut-être dans toute l'Arabie, qui se répandit da
leur désert, pilla toutes les provisions de fruits qu'ils avai
amassées pour l'hiver dans leurs pauvres cellules, et v
ensuite les attaquer dans l'église, poussant des cris épouva
tables accompagnés d'un langage barbare auquel on n'ent
dait rien. Ces bandits les firent sortir du lieu saint, les dépo
lèrent de leurs habits, et les mirent tous à nu. Deux d'en
eux se saisirent du prêtre Théodule, et le frappèrent l'un ap
l'autre de leur épée, sans qu'il témoignât par aucun mou
ment la moindre tristesse ni la moindre frayeur de la mort
se contenta de prononcer tout bas ces paroles : « Que le S
gneur soit béni. » Il tomba en même temps sur son visa
après le second coup qu'il reçut, et qui, ayant porté
l'épaule, la lui ouvrit jusqu'à la poitrine, et en tombant ai
il prit une situation si religieuse, que dans l'état de nudité
il était, il garda toutes les règles de la modestie, ce qui re
son corps encore plus vénérable. Ils tuèrent avec lui un vi
lard qui était son compagnon et un garçon qui le servait, l
appelé Paul et l'autre Jean.

Après cette cruelle expédition, ils firent mettre les au
plus âgés d'un côté, comme s'ils voulaient les tuer les
après les autres, et placèrent les plus jeunes en un autre ra
pour les emmener avec eux ; tandis que ceux-là n'attendai
plus que le coup de la mort, les barbares leur firent signe d
main de s'enfuir, et ils se hâtèrent aussitôt de gagner la m
tagne de Sinaï, dont les Sarrasins n'osaient approcher, pa
qu'ils étaient persuadés que la majesté de Dieu y résidait.
sentiment ne leur venait pas seulement des merveilles qu
savaient par tradition que Dieu y avait opérées du temps
Israélites, mais encore du souvenir qui s'était perpétué d
eux, du feu qui, cent ans auparavant, avait paru sur c

Digitized by Google

montagne, lorsque d'autres Sarrasins y avaient voulu poursuivre les saints solitaires, comme nous l'avons dit précédemment.

Cependant saint Nil, voyant son fils Théodule entre les mains des barbares qui l'emmenaient captif, était dans la situation la plus triste qu'on puisse imaginer. Il ne pouvait se résoudre à se retirer; son cœur l'arrêtait sur le lieu, et il pensait moins au danger qu'il courait d'être massacré en restant, qu'à son fils qu'on lui enlevait si cruellement. Il était ainsi déchiré dans son cœur par le sentiment de la douleur la plus vive, lorsque son fils lui fit signe des yeux de se sauver avec les autres.

Il le fit, mais il avoue qu'en allant à leur suite son esprit était comme séparé de son corps, ne pensant pas seulement s'il marchait, ni où il allait, et étant tout occupé de son cher Théodule: il se tournait de temps en temps pour le regarder; il se mettait ensuite sur un lieu plus élevé pour le considérer encore à mesure qu'il s'éloignait de lui, et il fit la même chose jusqu'à ce qu'il le perdît entièrement de vue.

Alors se livrant plus que jamais aux gémissements et aux larmes, il se plaignait à Dieu de ce qu'il permettait que des hommes aussi barbares exerçassent tant de cruautés sur ses serviteurs. Son âme était si affligée, qu'il semble qu'il manquait de résignation; et il avoue qu'il excéda dans sa douleur. Mais il était dans un sens excusable, parce qu'il craignait pour son fils, qu'il voyait au pouvoir d'une nation idolâtre, et que d'ailleurs étant encore jeune, car il n'avait pas alors trente ans et était très-bien fait, il servirait peut-être de victime dans leurs sacrifices impies, comme en effet les Sarrasins l'avaient déjà destiné pour cela.

Les barbares tuèrent encore d'autres solitaires qu'ils trouvèrent aussi dans leurs cellules ou dans des cavernes, et enfin étant retirés bien loin, sur le soir, les vieillards qui s'étaient engagés dans la montagne en descendirent pour ensevelir les corps morts. Le prêtre Théodule respirait encore; ils ne purent le voir dans cet état sans répandre des torrents de larmes. Mais

Digitized by Google

ce saint homme profita de ce qui lui restait de force pour exhorter à adorer les jugements de Dieu sans se trouble leur mit devant les yeux l'exemple de Job, que le Seigneur mit au démon de frapper de plusieurs maux, et qu'il dédom gea ensuite par de plus grandes faveurs qu'il ne lui en avait auparavant. « Dieu nous promet, leur dit-il, des récompe encore plus grandes dans l'autre vie, et telles que l'œil n'en mais vu, ni l'oreille n'en a jamais entendu, ni l'esprit hum n'en a jamais conçu de semblables. Il réserve ces magnifiq couronnes à ceux qui auront bien combattu pour son am et pour sa gloire, et en cela, il montre sa magnificence e divine libéralité, accordant à ses combattants une gloire non-seulement est au-dessus de tout ce qu'ils ont souffert p lui, mais qui est même au-dessus de leurs plus grandes es rances. »

Ce saint Prêtre tâcha donc de les encourager dans leurs vaux et de les consoler dans leur affliction par ces paroles dig de sa vertu et de sa générosité à mourir pour Jésus-Christ leur donna après cela à tous le baiser de paix, et re l'esprit en leur présence. Leurs larmes se renouvelère ils en arrosèrent son corps en l'ensevelissant avec les aut et profitèrent du reste de la nuit pour se rendre dans la ville Pharan.

Saint Nil s'y trouva avec quelques personnes qui estimai beaucoup la vie solitaire ; mais il ne put retenir ses pleurs p sant à son fils Théodule, dont il craignait à tout moment d prendre la mort. Cela donna lieu à ces personnes de lui en mander l'histoire, et il leur raconta ce que nous en avons jusqu'à présent.

Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, il arriva un esclave échap du camp des Sarrasins qui leur apprit d'autres meurtres qu avaient faits, et entre autres qu'ils avaient tué plusieurs s taires, ce qu'il leur certifiait en témoin oculaire. Que p lui, il avait appris d'un autre captif qui entendait la langue ces barbares, qu'ils avaient résolu de le sacrifier le lendem à l'étoile de Vénus, lorqu'elle paraîtrait, car c'était leur c

Digitized by Google

me de lui immoler les jeunes hommes les mieux faits qu'ils naient en captivité, et qu'ils devaient sacrifier aussi Théole avec lui. Il ajouta qu'ayant donc su leur dessein par ce aptif, il en avait averti Théodule en lui témoignant la résoion qu'il avait prise de s'enfuir, comme il avait fait heuusement; mais que Théodule n'avait osé le suivre, dans la ainte d'être repris, et qu'il n'avait pas su depuis ce qu'ils en raient fait.

Cette triste nouvelle mit le comble à la douleur de saint Nil. ne regarda plus son fils que comme ayant été la victime des rbares, et dans la vive impression que cette pensée faisait à n esprit, ayant songé la nuit suivante qu'on lui présentait une ête de son fils avec le titre de bienheureux, ce qui signifiait il avait souffert le martyre, il se sentit presque accablé d'un urcroît d'affliction; mais il ne s'y abandonna pas entièrement; ressource fut de recourir à la prière et de s'exhorter à la soumission qu'il devait à Dieu, par l'exemple de la mère d'un des oldats tués, laquelle ayant appris qu'il avait souffert le marre, en rendit des actions de grâces à Dieu avec une joie qui montrait en elle une foi supérieure à tous les sentiments de la tendresse naturelle. Saint Nil en se représentant les héroïques dispositions de cette femme, se faisait honte à lui-même de lui céder en générosité chrétienne, et s'animait par là à la soumission aux ordres de la Providence. Il fit vœu en même temps de servir Dieu d'une manière plus exacte et plus austère qu'il n'avait fait jusqu'alors, s'il avait le bonheur de revoir son fils vivant, et Dieu le rassura dans la nuit par un songe où il entendit une voix qui lui dit : « Le Seigneur confirmera la parole que vous lui avez donnée, et il vous en fera voir l'effet. »

Il eut bientôt cette consolation. Les officiers de Pharan ayant appris les courses que les Sarrasins avaient faites à Sina, tandis qu'ils étaient en paix avec eux, en portèrent des plaintes à leur roi, nommé Ammane, et lui députèrent deux courriers pour savoir s'il voulait faire justice de cette infraction. Dans ces entrefaites, saint Nil et les autres allèrent ensevelir d'autres

Digitized by Google

solitaires que les Sarrasins avaient tués, et qu'ils trouvèr
sans corruption, quoiqu'il y eût déjà cinq jours qu'ils étai
morts. Il y en avait même un qui respirait encore, mais il m
rut aussitôt.

Ammane répondit qu'il voulait entretenir la paix et répa
tous les dommages causés par ses gens. On lui envoya de l'
ran des ambassadeurs pour renouveler le traité et mener c
qui avaient quelque chose à redemander, et saint Nil se joig
à ceux-ci pour tâcher d'avoir son fils. Il y avait douze journ
de chemin à faire avant que d'y arriver; et dans le voyage,
furent encore rencontrés par des Sarrasins, qui se saisirent
saint Nil, tandis que les autres fuyaient, le lièrent, et l'aurai
emmené captif, si des soldats romains, qui parurent tout à c
sur une éminence, n'eussent obligé les barbares de s'enfuir e
le laisser libre.

Ils marchèrent encore quatre jours et arrivèrent à la c
du roi. Saint Nil, qui ne soupirait qu'après son fils, flot
entre la crainte et l'espérance, et tâchait de découvrir d
les yeux de ceux à qui il en parlait s'ils avaient une bo
ou une fâcheuse nouvelle à lui donner. Enfin, il y ap
heureusement que son fils vivait encore, et qu'il étai
Éluse. On lui donna deux personnes pour l'y conduire, e
chemin, il rencontra un jeune homme qui lui apportait
lettres.

Ce jeune homme l'avait vu dans le camp et il était inst
de tout; c'est pourquoi, dès qu'il l'aperçut, il tira les let
de son sac et les lui montra de loin; il l'aborda avec un
sage riant pour lui faire entendre qu'il n'avait rien que de c
solant à lui apprendre. Saint Nil avoue qu'il était si pau
que n'ayant rien à lui donner, il ne put reconnaître
bons offices que par des paroles de civilité et des souh
heureux.

Il se hâta de se rendre à Éluse, où la première chose qu'
en arrivant, fut d'aller à l'église pour rendre grâces au Seign
ce qu'il fit en se prosternant à terre, en poussant des sanglo
des soupirs, et en arrosant le pavé de ses larmes. Grand non

Digitized by Google

le personnes, à mesure qu'il en sortit pour aller chercher son
ils, accoururent pour le féliciter de l'avoir retrouvé, et pour
prendre part à sa joie ; ils l'accompagnèrent ainsi jusqu'à la mai-
son où était Théodule, qui vint avec empressement au-devant
de lui pour l'embrasser ; mais il aurait eu de la peine à le recon-
naître, si on ne l'avait prévenu que c'était son père, parce que
saint Nil était tout harrassé du chemin, que son habit était sale
et déchiré, que la peine qu'il souffrait depuis longtemps l'avait
extrêmement abattu. Mais il en fut lui-même reconnu; car comme
son père l'avait toujours eu présent à son esprit, il n'eut pas be-
soin de réfléchir pour reconnaître les traits de son visage. Leur
joie leur ôta la parole ; ils s'embrassèrent tendrement, et ne se
parlèrent que par des soupirs et des larmes. Saint Nil était déjà
vieux, et l'âge joint à son accablement redoublant sa faiblesse, il
ne put soutenir la révolution que l'excès de la joie fit dans son
cœur. Il tomba en défaillance, et on fut obligé de lui donner un
prompt secours pour empêcher qu'il ne succombât tout à fait.
Il revint un peu à lui, mais il ne savait pas même où il était.
Enfin, après avoir repris entièrement ses sens, il commença
à goûter plus tranquillement la consolation de voir son cher
Théodule.

Il voulut qu'il lui racontât tout ce qu'il avait souffert et les
dangers qu'il avait courus dans sa captivité. Théodule, crai-
gnant que ce détail ne réveillât ses douleurs, voulut d'abord
s'en excuser ; mais enfin il dut obéir. « Il n'est pas nécessaire,
mon père, que je vous répète ce que vous avez déjà appris par
l'esclave qui se sauva du camp, et qui vous donna de mes nou-
velles à Pharan ; j'ajouterai que les barbares ayant résolu de
vous immoler le lendemain à leur infâme divinité, et ayant
préparé pour cela, dès le soir même, un autel, une épée, des
fers, de l'encens et des liqueurs pour les répandre selon l'u-
sage, je ne m'attendais plus qu'à la mort, à moins que Dieu ne
voulût l'empêcher par un coup de sa puissance. Voyant donc
que cet esclave s'était enfui et n'ayant pas eu le courage de
le suivre, parce que la nuit était déjà avancée, et qu'en m'é-
loignant, ou je n'aurais pu aller loin, ou je me serais égaré et

Digitized by Google

je n'aurais fait qu'errer de côté et d'autre, et qu'ainsi ils m'a raient pu avoir facilement, je préférai de m'abandonner à Providence, et je passai la nuit couché le visage contre ter le corps abattu par la tristesse, et le cœur pourtant élevé vc Dieu, qui seul pouvait me secourir. Dans cet état, je lui adre sai ainsi ma prière : « O mon Seigneur et mon Dieu, qui êt le Créateur de l'univers et de toutes les créatures qu'il contier vous tenez dans vos mains les cœurs de tous les hommes, vous pouvez fléchir les plus barbares et leur donner des sen ments de douceur et de miséricorde ; puisque quand vous l'av voulu vous avez empêché les bêtes féroces de nuire à vos sc viteurs qu'elles étaient prêtes à dévorer, et que vous arr l'activité des flammes en conservant des jeunes hommes milieu d'elles sans qu'elles aient même brûlé un seul de leu cheveux ; daignez donc, ô mon Sauveur Jésus-Christ, me fa sentir votre puissante protection dans cette extrémité où je n que vous pour m'assister, et où je dois me regarder comi mort si vous ne venez à mon secours. Ne permettez pas, m Seigneur, que mon sang serve de libation dans un sacrif offert aux démons, et qu'ils se puissent réjouir de l'immo tion qu'on leur ferait des membres de mon corps. Souffrirc vous, ô mon Dieu, que ce corps que j'ai conservé chaste jusq présent par votre grâce, servît de victime au démon de l'imp reté, assez exprimé par l'infâme divinité à qui on veut l'imn ler? Vous savez que c'est à cette fausse divinité qu'ils c projeté de me sacrifier. Changez en douceur et en clémence cruauté de ces bêtes féroces, vous qui avez adouci le cœur d'A suérus, roi des Mèdes, quand la reine Esther se présenta deva lui. Sauvez-moi, vous qui connaissez le sentiment où je s de vous servir avec plus de fidélité que jamais. Rendez-mo mon père qui s'est engagé à votre saint service, et qui est r de vieillesse, puisque, bien que je sois très-éloigné de sa ver je suis pourtant dans la sincère volonté de vous être plus fidè Ce n'est pas par la crainte de la mort que je vous dema cette grâce et que je forme ces résolutions ; je les avais d formées auparavant. Faites voir dans cette occasion que la

Digitized by Google

et la confiance en vous est plus efficace pour nous tirer du danger, que tous les moyens humains qu'on pourrait employer. Celui qui devait être sacrifié avec moi a été préservé de ce malheur par sa fuite. Je suis resté ici confiant en votre Providence. Celui-là a mis la sienne dans la légèreté de sa course, et moi je me suis abandonné à votre puissance. La foi que j'ai eue en vous me serait-elle d'un moindre secours que son adresse à courir? Celui-là s'est sauvé à la faveur des ténèbres de la nuit, et cependant voilà que le jour paraît. Ne me conserverez-vous pas par votre sagesse suprême, vous qui éclairez les vivants de vos divines lumières pour accomplir vos commandements? »

« Tandis que je priais ainsi en répandant des larmes en abondance, continuait Théodule, l'étoile de Vénus parut sur l'horizon. Je me levai de terre, je m'assis, et tenant mes mains croisées et ma tête penchée sur mes genoux, je me remis à prier avec encore plus d'ardeur, arrosant ma poitrine de mes pleurs, et je disais à Dieu : « Faites éclater sur moi, ô Seigneur, votre miséricorde, vous qui êtes le seul arbitre de la vie et de la mort des hommes; signalez-la en moi comme vous l'avez signalée en vos Saints, qui se sont trouvés dans le même péril et la même affliction. Vous avez arrêté le bras d'Abraham déjà levé pour vous immoler son fils Isaac selon vos ordres; vous avez délivré Joseph des mains de ses frères qui avaient projeté de le tuer; vous avez également protégé votre serviteur Moïse, votre puissance n'a point reçu de diminution, puisque vous êtes immuable. Si donc vous l'avez manifestée avec tant de bonté dans ces occasions, exaucez aussi ma prière et rendez-moi à mon père qui a mis en vous toute son espérance, et qui attend de vous seul la consolation de me revoir; et faites, en me délivrant du danger où je me trouve, que ceux qui connaissent votre saint nom, aient un nouveau sujet d'admirer la grandeur de votre puissance. »

« Je continuai ainsi ma prière jusqu'à ce que le soleil se levât, peu de temps après les barbares qui s'étaient remplis de vin s'étaient ensuite endormis, s'éveillèrent en tumulte, fâchés

Digitized by Google

de n'avoir pas prévenu l'astre du jour, parce qu'il n'ét
plus temps de faire leur sacrifice impie. Ils furent aussi f
étonnés de me voir seul, et me demandèrent ce que l'autre ét
devenu. Je leur répondis que je n'en savais rien. Ils s'ad
cirent et ne me témoignèrent point qu'ils en fussent fâchés,
ne me maltraitèrent point. Cela me rassura un peu, et j
remerciai Dieu dans mon cœur. Mon courage augmenta
mesure que je sentais sa divine protection. Les barbares v
lurent me faire manger des viandes défendues et m'invitèr
à vivre comme eux; mais je leur fis connaître que j'avais
entier éloignement pour ces choses; et Dieu me fit la grâce
me soutenir dans mon devoir. Enfin, je ne sais ce qu'ils conc
tèrent alors entre eux; mais s'approchant des pays habités,
vinrent jusqu'au bourg de Suca, et m'y exposèrent en vente

« Comme ils virent qu'après m'avoir présenté à plusieu
aucun ne voulait leur donner autant qu'ils demandaient, ils
placèrent à la porte du bourg avec une épée nue sous le c
marquant par là que si on ne se hâtait de me tirer de le
mains, ils me couperaient la tête. Je me vis alors plus en da
ger que jamais, et je fus obligé de conjurer les passants a
larmes de me sauver la vie, assurant que ceux qui me rachè
raient n'y perdraient rien. Enfin, un homme qui fut touché
compassion, traita avec eux de ma rançon, et voilà comme
été délivré et que j'ai le bonheur de me trouver ici. Mais com
je vois, mon père, que ce récit ne fait que vous attendrir dav
tage, laissons ce que j'ai souffert, puisque m'en voilà à prés
délivré et rendons ensemble grâces au Seigneur, qui m'a
sentir d'une manière si merveilleuse les effets de sa divine p
tection. »

C'est là en substance ce que Théodule raconta à son père
sa captivité et de la façon dont Dieu lui avait rendu la liber
Celui qui l'acheta le revendit à l'évêque d'Éluse, qui agit env
lui et envers saint Nil, avec toute la charité et la civilité qu
pouvait attendre de lui. Il tâcha de leur faire oublier par
attentions ce qu'ils avaient souffert, et les pressa de rester a
lui, leur promettant de prendre d'eux un soin particulier.

Digitized by Google

avait déjà élevé Théodule à la cléricature, ayant reconnu en lui beaucoup de vertu, et lui avait confié le ministère de sacristain et de portier, en attendant de le faire monter à un plus haut degré. Cependant comme ils soupiraient après leur retraite, et qu'il ne voulut pas se prévaloir du droit qu'il avait sur Théodule qu'il avait racheté, il n'usa de son autorité que pour les obliger de se laisser ordonner prêtres, quoiqu'ils le priassent avec larmes de ne pas leur conférer cette dignité sacrée, qu'ils regardaient comme trop au-dessus de leur vertu ; mais il ne se rendit point à leurs instances, et il accorda à la piété qu'il voyait en eux ce qu'ils ne refusaient que parce qu'ils étaient humbles. Il leur donna aussi de l'argent pour faire leur voyage, et les congédia avec les témoignages d'une estime et d'une affection particulière, leur souhaitant toutes les bénédictions du Seigneur.

Saint Nil déclara à son fils le vœu qu'il avait fait dans le temps de son affliction, d'embrasser une piété encore plus parfaite et plus austère qu'auparavant, comme nous l'avons déjà dit, et Théodule se joignit à lui de bon cœur pour l'accomplir de toutes ses forces. Ils retournèrent au désert de Sinaï, et y vaquèrent depuis avec paix et tranquillité aux exercices de leur état. Nous ne savons plus rien après cela de leur vie. On dit seulement que *saint Nil* écrivait encore en 430, pour l'édification et l'instruction des religieux ; qu'il peut avoir passé au moins quarante ans dans la solitude, et qu'il peut être mort âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Le Martyrologe romain fait mémoire de saint Nil au 12 novembre, et de saint Théodule au 14 janvier, rejoignant celui-ci en ce jour aux saints Martyrs dont elle célèbre la mémoire, parce qu'il leur a été étroitement uni durant sa vie, et qu'il serait mort comme eux, si Dieu ne l'avait réservé pour la consolation de son père.

Nicéphore dit que l'empereur Justin le Jeune, qui régna depuis 565 jusqu'en 578, transporta le corps de saint Nil à Constantinople, où il le mit sous l'autel de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul qu'il avait bâtie pour l'hôpital des orphelins. Les Grecs dans leurs Ménées, confirment la même chose, et y joi-

Digitized by Google

gnent le corps de saint Théodule et ceux de plusieurs autre ascètes, apparemment de ceux que les Sarrasins avaient tué quand ils emmenèrent saint Théodule captif. En effet, on honorait leur mémoire dans la même église.

Il nous reste à parler de ces saints Martyrs qui furent massa crés dans ce même temps. Tandis que les Sarrasins, comm nous l'avons dit, menaient avec eux saint Théodule, après avo massacré le prêtre du même nom et quelques autres dont nou avons parlé, ils coururent le désert et tuèrent quelques sécu liers qu'ils rencontrèrent sur leur chemin, entre autres un séna teur de Pharan nommé Magadon, qui était allé en mission av un officier de la police. Celui-ci ayant voulu faire résistance, f mis en pièces avec tous ses gens; pour Magadon, ils lui do nèrent espérance de le laisser aller avec son fils, et le fire mettre à table avec eux; mais dans ce même temps ils tuère deux de ses valets, et le renvoyant avec son fils sous l'escor de deux des leurs, comme pour leur sûreté, ils donnèrent secr tement ordre à ceux-ci de les tuer en chemin. L'esclave q devait être immolé avec saint Théodule et qui se sauva, appa tenait aussi au sénateur Magadon.

Les barbares se mirent en marche le jour suivant, et apr avoir traversé des montagnes et passé par des chemins tr difficiles, ils arrivèrent à un endroit qui leur parut fort cor mode et fort agréable, parce qu'il y avait de l'eau et des pât rages; ils déchargèrent leurs chameaux pour les laisser paît et coururent à l'eau pour se désaltérer et se laver.

Ils furent si charmés d'avoir trouvé une campagne si rian qu'ils ne songèrent plus qu'à se réjouir, à danser et à chant et ils se livraient ainsi à leur folle joie, quand quelqu'un d'eu jetant les yeux du côté de la montagne aperçut une petite c lule. Il en avertit les autres et ils y coururent aussitôt, s'eff çant de se prévenir les uns les autres. C'était la demeure d' ancien solitaire, dont la porte n'était fermée que par quelqu pierres mises les unes auprès des autres pour empêcher que bêtes sauvages n'y puissent entrer. Ces barbares, plus cru que les bêtes, l'investirent, et ayant ôté les pierres, ils traî

Digitized by Google

rent ce vénérable vieillard dehors, où, sans égard pour son âge et sa vertu, ils l'accablèrent de pierres, car ils avaient laissé leurs épées au camp. Non-seulement ce saint homme ne fit point de résistance, mais il ne marqua pas même le moindre trouble. Il conserva son âme par sa patience, et souffrit la mort avec la douceur d'un agneau. Mais ce qui fait horreur, ces barbares s'applaudissaient en l'assommant et faisaient des éclats de rire. De là ils allèrent plus avant, et trouvèrent un jeune religieux, dont l'air mortifié et la pâleur du visage faisaient bien voir qu'il ne vivait, pour ainsi dire, que d'abstinence. Ils le lapidèrent aussi comme l'autre, et tandis qu'ils l'assommaient impitoyablement, il leur rendait des actions de grâces, avouant qu'il leur avait obligation de le délivrer des dangers de la vie, lorsqu'il était encore dans la première ferveur de sa profession, et de ce que par là il n'aurait plus à craindre l'inconstance de la fragilité humaine, qui quelquefois se dément dans la suite de ses meilleures résolutions.

Il y avait au voisinage de ce lieu un autre terrain abondant en pâturages et où l'on voyait aussi quantité d'arbres fort touffus. Ils y coururent avec leurs épées qu'ils avaient été reprendre, et attaquèrent un autre jeune religieux, qui joignait une grande force d'esprit à une vertu éminente. Ils voulurent l'obliger de sortir de sa petite cellule, et le dépouiller de son habit, et ils lui promirent la vie s'il leur montrait la demeure des autres solitaires; mais il leur dit avec un courage intrépide : « Je sais où sont les autres solitaires et je ne vous le dirai pas. Je ne souffrirai pas non plus que vous me dépouilliez et que vous voyiez la *nudité* de mon corps, puisque je n'ai jamais osé la voir moi-même. Enfin, vous ne m'arracherez point de cette cellule pour me mener captif, elle me servira plutôt de tombeau. » C'est ainsi que leur parla ce jeune solitaire, qui tenait pour maxime qu'un religieux qui s'exerce dans les travaux de la pénitence et son état, devait s'élever avec un cœur mâle au-dessus des faiblesses de la nature, et secouer toute pusillanimité; « car si la mort qu'on peut nous donner d'un seul coup, disait-il, nous effraye et nous fait céder à la tentation, comment serions-

Digitized by Google

nous en état de souffrir de longs et de cruels supplices?

Cette grandeur d'âme, qui méritait l'admiration de ces barbares, ne fit que les irriter. Ils entrèrent en fureur contre lui, et lui firent autant de plaies que son corps put recevoir de coups d'épée. Ils égorgèrent après celui-ci trois autres solitaires qu'ils rencontrèrent en chemin; ils se jetèrent sur eux avec d'autant plus de férocité, qu'ils étaient encore irrités de la résistance de l'autre. Leurs épées fumaient encore du sang de ces Saints lorsque découvrant deux autres cellules, ils y coururent avec la même fureur, et se partagèrent pour cela en deux bandes, parce que ces cellules étaient éloignées de trente stades l'une de l'autre. Un des solitaires qui y demeuraient les entendant venir voulut prendre la fuite, mais ils le poursuivirent avec leurs flèches, dont plusieurs l'atteignirent, de sorte qu'il tomba sur le visage, prêt à expirer. Ils le tournèrent à l'envers et lui ouvrirent le ventre jusqu'à la poitrine. Non contents de cette cruauté, comme les entrailles paraissaient, ils y enfoncèrent leurs javelots à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'ils les eussent entièrement déchirées. On ne sait pas ce qu'ils firent souffrir à l'autre, qu'ils tuèrent dans la seconde cellule.

Saint Nil nous a donné le nom de ces saints solitaires et de lieux où ils demeuraient; car on croit que ce sont les mêmes. Il dit qu'ils tuèrent Procle à Bethrambé, Hipace à Geth, Isaac à Salaël, Macaire et Marc dans la solitude de Déhors, Benjamin à Élim, Eusèbe à Thole, et Élie à Azé[1].

Nous ne saurions passer ici sous silence les sentiments héroïques que la mère du jeune solitaire, qui refusa si constamment de montrer les cellules des autres aux barbares, témoigna, lorsqu'elle apprit qu'il était martyrisé. Cette femme fort digne d'être la mère d'un tel fils, n'en eut pas plutôt reçu la nouvelle, qu'animée de la foi des plus grands Saints, elle se revêtit de ses plus beaux habits, comme dans un jour de sole

[1] C'est le sentiment de Tillemont; mais cela n'est pas bien sûr. Car il est que les barbares en tuèrent trois ensemble qu'ils rencontrèrent. Et des h solitaires qui sont nommés, on ne trouve que Macaire et Marc qui étaient même endroit.

Digitized by Google

nité, et donnant un libre cours à son zèle, elle étendit les mains vers le ciel et adressa à Jésus-Christ ces excellentes paroles, que saint Nil lui met dans la bouche : « Je vous avais donné mon fils, et le voilà à présent en assurance pour toute l'éternité. Je vous l'avais confié, et vous me l'avez conservé pour toujours; car je ne regarde pas comme une perte qu'il soit mort, ni de la façon qu'il est mort; mais je considère qu'il est, par cette mort bienheureuse, hors du danger de vous offenser. Que son corps ait été couvert de blessures et qu'on lui ait fait souffrir une mort cruelle, ce n'est pas là ce qui me touche le plus; mais je suis pénétrée de consolation de voir qu'il a fini sa course en vous rendant son âme pure et irrépréhensible dans le combat qu'il a soutenu. Son martyre est une récompense, et autant de plaies qu'on lui a faites sont autant de couronnes qu'il a acquises. Plût à Dieu, ô mon cher fils, que tu en eusses reçu encore plus, pour augmenter le nombre de tes couronnes! Ah! que je suis bien récompensée de t'avoir porté dans mon sein! Que tu m'as bien dédommagée des douleurs que j'ai souffertes en te mettant au monde! Que tu me procures de gloire pour l'éducation que je t'ai donnée! Après cela, n'aurai-je pas sujet d'espérer de partager avec toi le bonheur que tu possèdes dans le ciel? Si tu as combattu courageusement, je puis me glorifier d'y avoir participé et d'avoir combattu avec toi. Tu as résisté à la fureur des barbares, et j'ai résisté à la violence de la nature. Tu as méprisé la mort avec générosité, et je me suis élevée au-dessus de la sensibilité que cause la tendresse maternelle. Tu as souffert la douleur du martyre avec une patience invincible, et j'ai souffert de même celle que la nouvelle de ta mort a causée dans mes entrailles. Je puis donc dire que j'ai souffert autant que toi; car si le cruel tourment que tu as enduré te met au-dessus de moi, la longueur de la peine que je porte équivaut bien à ce tourment. Ce que tu as souffert n'a duré qu'une heure, et ce que je souffre durera longtemps. Je le porte pourtant avec soumission, étant persuadée que tu vis à présent de cette vie bienheureuse que notre foi, qui n'est point vaine, nous fait espérer. Je suis assurée que quand ce corps fragile, où mon

Digitized by Google

âme est encore renfermée, sera dissous, j'aurai le bonheur de t'aller joindre dans le séjour de la gloire dont tu es entré en possession par ta mort. Ah! que je m'estime heureuse entre toutes les mères d'avoir reçu de Dieu un fils qui a si glorieusement combattu pour lui! Oui, je sens tout mon bonheur, et je me confie en Notre-Seigneur Jésus-Christ, que tu possèdes dans l'éternité, qu'il me fera la grâce de partager avec toi la récompense qu'il t'a donnée. »

Il y a apparence qu'on célébra la fête de ces saints Martyrs au mont Sinaï aussitôt après leur mort, et qu'on la joignit à celle qu'on y faisait déjà en mémoire de ceux qui, cent ans auparavant, avaient souffert le martyre de la même manière, et on crut qu'il valait mieux n'en faire qu'une solennité, à cause du peuple qui y venait en foule, et même de fort loin.

(MARIN.)

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT NIL.

Nous nous contenterons d'indiquer le titre des ouvrages dont nous avons parlé dans la vie du Saint.

1° *Traité de la vie monastique*, ordinairement appelé l'*Ascétique*.

2° *Traité de la pratique de la vertu et de la fuite des vices*, autrement appelé *Péristérie*, d'une dame de ce nom recommandable par ses vertus. C'est à peu près la même méthode que dans l'*Ascétique*.

3° *Traité de la pauvreté volontaire*, adressé à Magna, diaconesse d'Ancyre. C'est une suite de l'*Ascétique*.

4° Le *Manuel* est le même que celui d'Epictète, avec cette différence qu'on en a retranché ce qui sentait le paganisme. Il n'est point de saint Nil. On doit dire la même chose du *Sermon de morale sur divers sujets de l'histoire de Pachon, et du sermon dogmatique*.

5° *De la préférence que l'on doit à la vie érémitique*. Nous avons dit dans la vie du Saint qu'il préférait la vie érémitique à celle des moines qui vivent en communauté dans les villes.

Digitized by Google

6° *Traité à Euloge*, dont la lecture sera surtout utile aux moines.

7° *Traité sur les huit esprits de malice.* Il y en a deux autres sur le même sujet, l'un donné par le P. Combéfis, auc. III, p. 303, et par Bigot, *Pallad. Dial.*, p. 356 ; l'autre imprimé parmi les *Monumenta Ecclesiæ Græcæ*, de Cotelier, t. III.

8° *Traité de l'oraison*, distribué en 153 articles. Photius, c. CCI, en parle avec éloge.

9° *Traité des mauvaises pensées.* On y apprend les moyens de les dissiper.

10° Cinq recueils de *Sentences.* Il n'est pas certain qu'ils soient l'ouvrage de saint Nil.

11° Sermon sur ces paroles de saint Luc, *Que celui qui a un sac ou une bourse les prenne*, etc. Le Saint montre que ce passage doit s'entendre dans un sens spirituel.

12° Des *Sentences*, imprimées en grec par les soins de Turrien à Florence en 1578, en latin, dans le tome II de la bibliothèque des Pères, édit. de Paris, 1624. Suarez ne les a point fait réimprimer, il n'a point donné non plus le traité suivant.

13° *Du massacre des solitaires de Sinaï, et de la captivité de Théodule.*

14° *Discours sur les fêtes de Pâques et de l'Ascension.* Nous n'en avons plus que les extraits donnés par Photius, cod. 270.

Il y a d'autres écrits attribués à saint Nil, mais qui ne sont point de lui.

15° Un grand nombre de *Lettres*, dont plusieurs sont très-intéressantes. Le Saint recommande fortement aux prêtres de recevoir les pécheurs avec bonté. Il rapporte que du temps des Apôtres, un évêque nommé Carpus avait été repris par le Sauveur dans une vision pour avoir usé d'une trop grande rigueur envers les pénitents, l. II, ep. CXC. Dans la lettre soixante-unième du quatrième livre, laquelle fut lue dans le second concile de Nicée, il blâme Olympiodore d'avoir fait représenter des figures d'animaux sur les murailles d'une église. Il veut qu'on ne représente que la Croix dans le sanctuaire : mais il permet de placer autour de l'église des peintures des histoires de l'An-

Digitized by Google

cien et du Nouveau Testament, afin que ceux qui ne savent pa lire apprennent par là l'Écriture Sainte. Les iconoclastes fals flèrent ce passage pour autoriser leur erreur. La lettre soixant deuxième du livre quatrième, fut lue aussi dans le second cor cile de Nicée. Saint Nil y rapporte un miracle opéré en Galati par l'intercession de saint Platon [1]. (GODESCARD.)

SAINT ÉMILIEN,

SOLITAIRE EN ESPAGNE.

C'est à saint Braulion, évêque de Saragosse, que nous devon la vie de ce Saint, que le peuple appelle saint Milhan de la Co golle à cause de la contrée où il vécut. Ses parents qui étaien pauvres, employèrent ses jeunes années à la garde des trou peaux. Il était né au v[e] siècle, à Vergèye dans l'Aragon. Sa piét était vive et solide. A l'âge de vingt ans, il s'attacha à un ermit nommé Félix qui l'instruisit et lui ouvrit les voies qui mènen à la perfection. Il regagna alors son pays, où il croyait pouvoi se sanctifier. Mais il s'y trouva si importuné de visites qu'i s'enfuit aux montagnes de Distercès dans le diocèse de Tara gone et là il mena une vie très-austère. Ses vertus lui attirèren un éclat qu'il ne désirait pas. L'évêque de Taragone, qui l'ad mirait l'ordonna prêtre et lui imposa la cure de Vergèye. S charité pour les pauvres et surtout sa piété ardente lui firen des ennemis. Les prêtres de la contrée, ses collègues, ne pou vant souffrir son zèle et sa charité infatigable le noircirent tel lement auprès de son évêque, qu'il dut quitter sa cure. Il s'en retourna à son ermitage avec une grande joie. Dieu l'honora d plusieurs miracles, et il mourut dans un âge très-avancé, l 12 novembre 574.

Cinquante ans après sa mort on bâtit un monastère sous so patronage.

[1] Joseph-Marie Suarez fit imprimer à Rome, en 1673, les ouvrages de sai Nil à l'exception de ses lettres.

Le P. Pierre Poussines, jésuite, publia 335 lettres du Saint, à Paris, en 163 in-4°. Léon Allatius en fit imprimer un nombre beaucoup plus considérab à Rome, en 1668, in-fol.

Digitized by Google

SAINT LIVIN OU LIÉVIN,

MARTYR.

L'Église de Cambrai doit beaucoup aux apôtres irlandais qui vinrent surtout pendant le VII^e^ siècle prêcher la foi dans les vastes provinces du Nord : elle aime à rappeler leurs noms et les souvenirs glorieux qu'ils ont laissés, afin que cette pensée nous attache de plus en plus à la religion divine que plusieurs d'entre eux ont généreusement scellée de leur sang. Dans ce nombre il faut compter saint Livin, aujourd'hui patron de la ville de Gand. N'eût-il touché qu'une seule fois cette terre, c'en serait assez pour honorer la trace de ses pas et rapporter quelques-unes de ses œuvres et de ses vertus.

Issu d'une noble et puissante famille d'Irlande, saint Livin fût formé de bonne heure à la sainteté et à la science, l'une et l'autre plaisaient à son cœur innocent. En même temps qu'il croissait en sagesse et en âge sous les yeux de Dieu et de ses parents, il avançait dans ses études et se faisait remarquer au milieu de ses condisciples, par des chants et des poésies, qui devaient plus tard lui mériter le nom de Barde missionnaire. En effet le jeune et chaste poète avait déjà senti naître dans son cœur les désirs de l'apostolat, et bien que son humilité effrayée lui eût fait opposer une vive résistance à ceux qui le pressaient de recevoir le sacerdoce, aussitôt qu'il fut revêtu de ce caractère sacré, il se dévoua avec toute l'ardeur de son âme à la mission sublime que le ciel lui destinait. Prêtre puis évêque dans cette île des Saints, Livin la quitta dans la suite par l'inspiration de Dieu, pour ne plus la revoir, et s'étant mis en mer pour venir dans les Gaules, il aborda au pays des Morins, peut-être près du lieu appelé Marque Saint-Liévin. On ne connaît pas malheureusement les détails de ses prédications et de ses travaux évangéliques, jusqu'au jour où il pénétra dans la Flandre et le Brabant.

Au moment où le généreux irlandais touchait cette contrée sauvage et barbare, une voix intérieure lui disait que bientôt il l'arroserait de son sang, et y terminerait sa carrière. Ce fut

Digitized by Google

surtout auprès de la dépouille mortelle de saint Bavon que cet pensée frappa son esprit dans cette paisible abbaye que sain Amand avait élevée près des rives de l'Escaut, sur les ruine des statues de Mercure, et que saint Florbert, son disciple, gou vernait avec tant de sagesse.

Pendant trente jours, saint Livin s'y reposa de ses fatigue auprès de ce tombeau, qui lui rappelait un grand et illustre p nitent, au milieu de ces religieux parmi lesquels ils ne rencon trait que des amis et des frères.

C'est là qu'il fit à Dieu le sacrifice de sa vie en même temp qu'il offrait à l'autel la victime sans tache.

Au sortir de ce monastère, saint Livin s'avança plus loin dan le Brabant pour prêcher l'Évangile : après y avoir encore opér beaucoup de conversions, il fut assassiné par des habitants idâ lâtres de la contrée, dans le village de Hauthem, aujourd'hu Hauthem-Saint-Livin, au territoire d'Alost, le 12 novembre 65 Les barbares massacrèrent en même temps un enfant appel Brice, qu'il avait baptisé et sa mère Craphailde qui avait donn l'hospitalité au Serviteur de Dieu.

En 842, saint Thierry, évêque de Cambrai, vint visiter le tom beau de saint Livin déjà célèbre par les nombreux miracles qu s'y opéraient : il leva le corps avec beaucoup de solennité, ain que celui du jeune Brice qu'on avait placé à côté. Dans la suite Erembolde, abbé de Saint-Bavon, craignant que les barbare dans leurs incursions, ne profanassent ces saintes reliques, le fit transporter dans son monastère où elles étaient honorée d'un culte public. Cette église est aujourd'hui la cathédrale d Gand.

Il y a, dit saint Jean Chrysostome, une voix qui sort du tom beau des martyrs, elle semble dire : Voyez quels ont été no tourments ; nous avons pour Jésus-Christ livré nos corps au supplices, mais ces supplices cruels ne durent qu'un momen et le bonheur qui les suit durera toujours. Adressons-nous nous-mêmes ces paroles lorsque nous sommes dans quelqu peine : songeons alors au bonheur qui nous est réservé dan les cieux, à la brièveté de la vie, qui passe comme un songe,

Digitized by Google

disons avec les Saints que les misères du temps ne sont plus rien quand on a le cœur fixé au ciel, et qu'on se tient attaché à la croix de Jésus-Christ, qui seul donne la consolation et la force.

SAINTE RAPHAILDE ET SAINT BRICE,

MARTYRS.

On voit dans les actes de saint Livin, qui est honoré ce même jour, que sainte Raphaïlde était une femme pieuse qui élevait pour Dieu le petit saint Brice, son fils. C'était au VIIe siècle, époque ou la Belgique était encore en plusieurs contrées idolâtre. Le nom de Jésus-Christ qu'elle célébrait hautement la fit arrêter par les païens qui avaient envahi Gand et la contrée. Son jeune fils que saint Livin avait baptisé fut arrêté avec elle et, comme elle, mis à mort quoiqu'il fût encore enfant. Raphaïlde, en rendant son âme à Dieu, le bénissait de la double grâce qu'il lui faisait en la jugeant digne du martyre, sans la séparer de son cher fils, qu'elle tremblait de laisser dans un monde plein de piéges et de périls.

SAINT CUNIBERT,

ARCHEVÊQUE DE COLOGNE.

Cunibert, né d'une famille illustre de l'Austrasie, saintement élevé par sa pieuse mère, se montra de bonne heure appelé à l'état ecclésiastique. En 733, Remi, archevêque de Cologne étant mort, Cunibert fut élevé sur ce siége aux applaudissements de tout le diocèse, et l'histoire nous apprend qu'il fut par son zèle, sa piété et ses lumières, l'un des plus grands prélats de son siècle. Le roi Dagobert Ier qui comprit son mérite, le voulut pour président de son conseil. Cunibert vit avec peine la vie licencieuse de ce roi qui, bien que chrétien, avait des mœurs relâchées. Il fit souvent des reproches à Dagobert. Mais le monarque qui les écoutait sans en profiter ne se sépara pas pour cela de son fidèle ministre. De son côté, saint Cunibert ne put se décider à quitter la cour, car il avait élevé le jeune Sigebert, fils du roi, et qui devait lui succéder. Sigebert profita si heureu-

Digitized by Google

sement de la direction que lui donnait Cunibert, que succe
seur de Dagobert en 638, il mérita d'être admis au rang d
Saints.

Le bienheureux Cunibert fut plus tard le premier ministre
Childéric II. Il mourut en 664, et une magnifique église fut d
diée à Cologne sous son patronage.

SAINT PATERNE,

MARTYR A SENS.

Saint Paterne était né dans le territoire de Coutances, ville
la Basse-Normandie, de parents qui avaient de la piété, et q
l'offrirent dès son enfance au monastère de Chezay ou de Sain
Pair-d'Avranches dont on lui avait fait porter le nom pour êt
consacré au service de Dieu et garanti de la corruption d
siècle. Dieu agréa cette oblation, ayant déjà prévenu de s
grâces le jeune Paterne qui se porta par ces secours à toutes l
œuvres de piété avec beaucoup d'ardeur : cette vertu prit en l
de grands accroissements avec son âge. Depuis qu'il eut appr
le chemin étroit et pénible par lequel Jésus-Christ veut que s
vrais disciples le suivent, il semblait qu'il eut fait toutes s
délices des humiliations, de la pauvreté, et des plus grand
austérités de la pénitence. Ce que l'on dit qu'il fit dans ce genr
doit passer pour des miracles, non moins réels que la plu
part des prodiges dont on lui a attribué l'opération. On d
qu'il enchérissait sur l'abstinence prescrite aux religieux d
monastère avec lesquels il vivait, ceux-ci mangeaient une foi
le jour sur le soir. Mais Paterne, selon que le rapporte l'auteu
de son histoire, se contentait assez souvent de manger une foi
la semaine, et les jours qu'il ne prenait point de nourriture,
donnait sa portion aux pauvres.

Il traitait son corps comme le maître le plus impitoyabl
son esclave : pour empêcher que sa chair ne se révoltât contr
son esprit il la tenait à la chaîne, serrée avec des cercles de fe
accablée sous un joug pesant qu'elle ne pouvait secouer. En c
état il tâchait d'observer à la lettre le précepte que Jésus-Chris
nous donne de prier sans cesse, et passait les jours et les nuit

Digitized by Google

dans ce saint exercice. Importuné des visites que sa réputation de vertu lui attirait, surtout de la part des malades qui venaient lui demander la guérison de leurs maux, il résolut de chercher une autre retraite, il quitta le monastère de Saint-Pair, traversa diverses provinces sans s'arrêter et vint à Paris où le grand monde l'empêcha de faire un long séjour. De cette ville il voulut remonter le long de la Seine, jusqu'à ce qu'il trouvât un monastère qui convînt au dessein qu'il avait de se soustraire au monde. Il essaya la solitude de celui de Saint-Pierre de Jaulnes, entre la rivière de ce nom et la Seine du côté de Bray dans le diocèse de Sens.

Mais ayant ouï parler depuis du monastère de Saint-Pierre-le-Vif, près de la même ville, comme une école de vertu ou la discipline régulière était dans sa plus grande vigueur, il s'y rendit dans le désir de s'élever à la perfection de la vie chrétienne. Il y fut reçu avec plaisir par le bienheureux Chrodolin qui en était abbé. Il y vécut quelque temps jusqu'à ce que les honneurs que l'on s'accoutumait de rendre à sa vertu lui étant à charge, il résolût de retourner dans le petit monastère de Jaulnes où il espérait trouver dans l'obscurité et le silence le repos qui lui était nécessaire pour vaquer à la contemplation divine. Il sortit donc de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, mais Dieu ne permit pas qu'il arrivât à celle de Jaulnes. Car comme il passait par la forêt de Sergines, il fut rencontré par quelques voleurs qui s'étant offensés de quelques paroles qu'il leur dit pour les retirer de leurs désordres, et tâcher de les convertir, le traînèrent dans le fond du bois, où après l'avoir traité avec toutes sortes d'indignités, ils le massacrèrent et lui coupèrent la tête. Cette mort que l'on rapporte au 12 ou au 13 novembre de l'an 726, a été regardée dans l'Église comme un véritable martyre, selon la coutume qui s'est introduite après la persécution des païens, de faire cet honneur à la mémoire des gens de sainte vie, à qui l'on faisait souffrir une mort violente et injuste sous quelque prétexte que ce fût. Les voleurs abandonnèrent le corps du Saint, qui fut trouvé par un nommé Trésulfe, et indiqué aussitôt à saint Ebbon ou saint Ebbes, évêque de Sens. Ce prélat

Digitized by Google

prit soin de sa sépulture et mit son corps dans un lieu où l'
dit que ce Trésulfe bâtit depuis une église pour honorer s
tombeau. On croit que c'est celle du prieuré qui s'appel
autrefois de Saint-Paterne, peu éloigné de Sergines, et q
dépendait de l'abbaye de Bonneval, au diocèse de Chartr
Mais sur la fin du x^e^ siècle, ou plutôt dès l'an 958, les reliqu
de ce Saint furent transférées dans le monastère de Sai
Sauveur, près Bray-sur-Seine, dont l'Église a aussi porté
nom de Saint-Paterne. Le culte du Saint est d'un établisseme
ancien comme le prouvent les Martyrologes du IX^e^ siècle : qu
ques-uns en ont fait mention au 13 novembre, jour que l'aute
de sa vie a pris pour celui de sa mort. Mais le vrai Martyrolo
d'Usuard le met au 12 du mois ainsi que le Martyrolo
romain.

SAINT MACAIRE,

ÉVÊQUE DE MURRAY.

Macaire, dont nous ignorons l'origine, fut élevé en 780 sur
siége de Murray en Écosse. Rien ne surpassait sa fidélité à rer
plir les devoirs attachés à l'épiscopat. Pauvre lui-même, il
dépouillait de tout pour les pauvres. Il mourut si vénéré que
cathédrale d'Aberdeen, déjà établie sous l'invocation de la trè
sainte Vierge, se mit aussi sous son patronage.

SAINT LEBWIN,

ÉVÊQUE, PATRON DE DEVENTER.

Lebwin, enfant de l'Angleterre, né dans la première moit
du VIII^e^ siècle, eut le bonheur d'être élevé dans la foi, et il pr
tant de goût pour la prière, pour la mortification et pour l
œuvres de miséricorde, qu'en arrivant aux termes des étud
il voulut se consacrer à Dieu. Il fut ordonné prêtre, et aussit
il passa dans la Basse-Allemagne, pressé d'amener les païens
l'Église ; et il s'offrit à saint Grégoire, évêque d'Utrecht, q
l'envoya évangéliser dans la province de l'Over-Yssel les Saxo
qui l'occupaient. Ces Saxons étaient de sauvages idolâtres, qui l
firent subir bien des peines. Pourtant il fit de nombreuses co

Digitized by Google

versions autour de Deventer. Encouragé par là, un jour qu'ils tenaient une grande assemblée à Marklo sur le Weser, il se présenta à eux vêtu de ses habits sacerdotaux, tenant d'une main un crucifix et de l'autre le livre des saints Évangiles. Comme ils se préparaient à offrir un sacrifice à leur idoles, il leur dit :

« Ecoutez-moi, et plutôt écoutez le Dieu qui va vous parler par ma bouche. Sachez qu'il est le Seigneur, le maître du ciel et de la terre et de tout ce qui existe. Lui seul est le vrai Dieu, et je suis son ambassadeur. Je viens donc vous le faire connaître et si vous refusez de l'écouter vous périrez bientôt par les armes qu'il suscitera contre vous. »

A ces paroles, les Saxons coururent sur lui pour le tuer. Mais Dieu avait touché les cœurs de quelques personnages de la foule, qui le couvrirent et l'éloignèrent un peu. Alors l'un des chefs de cette foule qu'on avait toujours respecté, représenta à ces sauvages qu'ils avaient reçu avec humanité les ambassadeurs des hommes et qu'ils devaient traiter aussi bien l'ambassadeur d'un Dieu, et que les violences qu'ils voulaient exercer contre lui ne pourraient amener que des malheurs.

L'assemblée se calma aussitôt, et tous crièrent que le Saint pourrait prêcher partout où il voudrait.

Le Saint resta donc. Il gagna les cœurs d'un grand nombre et fit des conversions assez nombreuses pour qu'il pût avec leur aide bâtir une église. Il resta donc à Deventer.

Mais lorsque Charlemagne voulut soumettre les Saxons, dont très-peu étaient chrétiens, ils brûlèrent l'église de Deventer. Quand ils eurent quitté cette contrée, saint Lebwin la fit rebâtir et à la fin du VIII^e^ siècle, il fut enterré dans cette église.

Saint Lebwin est fêté le 12 novembre, et le Martyrologe romain lui donne le titre d'évêque.

SAINT THÉODORE STUDITE,

ABBÉ A CONSTANTINOPLE.

Saint Platon, abbé de Symboléon sur le mont Olympe en Bithynie, ayant été obligé de faire un voyage à Constantinople,

Digitized by Google

y fut reçu comme un Ange envoyé du ciel. Ses exemples et s
exhortations opérèrent de nombreuses conversions dans cet
ville. Il fit cesser les haines et les divisions ; il attaqua le vi
de toutes parts, et établit sur ses ruines le règne de la vert
Peu de temps après son retour à Symboléon, l'illustre famil
de Théoctiste sa sœur résolut de l'imiter, en renonçant a
monde. Elle fonda l'abbaye de Saccudion ou Saccude près
Constantinople en 681. Parmi ceux qui s'y retirèrent, person
ne montra plus de ferveur que Théodore, fils de Théoctist
alors âgé de vingt-deux ans. L'année suivante, on obtint
saint Platon, mais avec beaucoup de difficulté, qu'il se démît
son abbaye, pour prendre le gouvernement du nouveau mona
tère. Théodore fit des progrès extraordinaires dans la vertu
dans les sciences qui avaient la religion pour objet ; et lor
qu'en 794, saint Platon son oncle abdiqua le gouvernement
la communauté pour vivre en simple religieux, il en fut é
abbé d'une voix unanime.

L'empereur Constantin renvoya, l'année suivante, Marie,
femme légitime, quoiqu'ils habitassent ensemble depuis se
ans, et il épousa Théodote, proche parente de saint Platon
de saint Théodore. Les deux Serviteurs de Dieu se déclarèrc
hautement contre un semblable scandale. L'empereur désira
extrêmement de gagner Théodore ; il lui envoya Théodote el
même, dans l'espérance de réussir plus facilement. Celle-ci m
tout en œuvre, les présents, les promesses, les considératio
tirées de la parenté ; mais ses efforts n'eurent aucun succès.
démarche que fit l'empereur d'aller lui-même au monastère,
produisit pas plus d'effet ; ni l'abbé ni les moines ne se prése
tèrent pour le recevoir. Le prince, qui ne se possédait point
colère, ne fut pas plus tôt de retour à son palais, qu'il charg
deux officiers de se rendre au monastère pour faire battre
verges Théodore et ceux de ses moines qui étaient le plus at
chés à son parti. L'ordre fut exécuté sur l'abbé et dix moin
avec la plus grande cruauté ; en sorte que le sang ruisselait
toutes parts sur leurs corps. Ils souffrirent tous sans se plaind
et montrèrent autant de douceur que de patience. Ils furc

Digitized by Google

ensuite exilés à Thessalonique. On défendit à qui que ce fût de les recevoir ou de prendre soin d'eux, et cette défense empêcha les abbés du pays de venir à leur secours. Saint Platon fut renfermé dans l'abbaye de Saint-Michel.

Saint Théodore écrivit de Thessalonique les particularités de son voyage, et y joignit la relation de ses souffrances [1]. Il écrivit aussi au Pape Léon III, qui, dans la réponse qu'il lui fit, donna de grandes louanges à sa sagesse et à sa constance.

Cependant l'empereur fut détrôné par Irène, sa mère, qui avait gagné les principaux officiers. On lui creva les yeux; ce qui fut exécuté avec tant de cruauté, qu'il en mourut l'an 797. Irène régna seule pendant cinq ans, et rappela les exilés. Ainsi, Théodore revint à Saccudion, et y rassembla son troupeau dispersé. Mais voyant qu'il était exposé aux insultes des musulmans ou Sarrasins qui faisaient des incursions jusqu'aux portes de Constantinople, il prit la résolution de se retirer dans l'enceinte de la ville. Le patriarche et l'impératrice lui proposèrent de s'établir dans le monastère de Stude, ainsi appelé de son fondateur. Constantin Copronyme avait chassé les Religieux qui l'habitaient. Théodore accepta la proposition qui lui était faite, et il eut la consolation de voir à Stude plus de mille Religieux : c'est de ce monastère qu'il a été surnommé le Studite.

En 802, Irène fut privée de l'empire par Nicéphore, son premier trésorier, et renfermée dans un monastère de l'île Princesse. On l'envoya depuis dans l'île de Lesbos, où elle mourut en 803. Nicéphore avait pris la pourpre le dernier jour d'octobre de l'année précédente. C'était un homme d'un caractère faux et dissimulé, vindicatif et cruel envers tous ceux qu'il soupçonnait être ses ennemis [2]. Il se déclara hautement en faveur des manichéens ou pauliciens, qui étaient en grand nombre dans la Phrygie et la Lycaonie. Il se montrait entêté jusqu'à la frénésie, de leurs oracles et de leurs superstitions. Il opprima les évêques et les monastères qui professaient la doctrine de l'Église

[1] Ep. III.

[2] Voyez les Chroniques de Théophane et de Nicéphore.

Digitized by Google

catholique; et comme un de ses amis lui représentait qu'il s'était rendu odieux à tout l'empire par son avarice et son impiété, il fit cette réponse digne d'un tyran : « Mon cœur est endurci ; n'attendez jamais de Nicéphore que ce que vous voyez. »

Étant prêt à marcher contre les Bulgares en 811, il fit des tentatives pour s'attacher Théodore, qui lui avait généreusement reproché son impiété. Il lui envoya des officiers qu'il instruisit de son projet. Le Saint leur parla comme il aurait parlé à l'empereur qu'ils représentaient : « Vous devez, dit-il, vous repentir et ne pas rendre le mal incurable. Vous ne vous contentez pas de conduire les autres sur le bord du précipice, vous les y jetez avec vous. Celui dont l'œil voit toutes choses vous déclare, par ma bouche, que vous ne reviendrez point de cette expédition. » Nicéphore entra dans la Bulgarie avec des forces supérieures, et refusa d'accepter les propositions qui lui furent faites par Crummius, roi des ennemis. Ce barbare, au désespoir, résolut de vaincre ou de mourir. Il trouva le moyen de surprendre et d'enfermer Nicéphore, qu'il tua dans sa tente le 25 juillet de la même année. Le règne de cet empereur fut de huit ans et neuf mois. Plusieurs patriciens et la fleur de l'armée chrétienne périrent en cette occasion. Le nombre des prisonniers fut considérable. Les Bulgares, qui étaient encore idolâtres, employèrent divers genres de supplice pour les faire renoncer au christianisme; en sorte qu'il y en eut plusieurs qui moururent pour la foi. Les Grecs les honorent comme Martyrs, le 23 juillet. Crummius fit faire une coupe du crâne de Nicéphore, et il s'en servait pour boire dans les occasions solennelles, suivant la coutume des anciens Scythes. Staurace, fils de Nicéphore, fut proclamé empereur; mais ayant été blessé dans la dernière action, il prit l'habit monastique, et mourut de ses blessures au commencement de l'année suivante.

Deux mois après la mort de Nicéphore, Michel Curopalate, surnommé Rangabé, qui avait épousé Procopie, fille de Nicéphore, fut couronné empereur. Il était magnifique, libéral, pieux et fort zélé pour la doctrine catholique. Il apaisa toutes

Digitized by Google

les divisions qui troublaient l'église de Constantinople, et procura la réconciliation du patriarche Nicéphore avec saint Platon et saint Théodore. Il fit punir les pauliciens, et quelques-uns d'entre eux furent décapités. Mais le patriarche intercéda pour ces malheureux, en représentant à l'empereur qu'il valait mieux s'attacher à les convertir, quoiqu'ils fussent coupables des plus horribles abominations. Ces hérétiques furent appelés pauliciens, d'un arménien nommé Paul, qui se sauva de Constantinople en Cappadoce, où il établit une école. Il se prétendait inspiré, et il fut le chef de cette secte pendant trente ans; elle se divisa après sa mort en plusieurs branches, qui toutes donnèrent dans des impuretés qui font frémir d'horreur [1].

L'empereur Michel ayant été défait honteusement par les Bulgares, forma le projet d'abdiquer l'empire. Léon l'Arménien, gouverneur de Natolie, et fils du patrice Bardas, qui en fut instruit, prit des mesures pour s'assurer la pourpre. Il fut élu et proclamé empereur le 11 juillet. Michel, sa femme et ses enfants embrassèrent l'état monastique. Léon défendit Constantinople contre les barbares; mais ayant attenté à la vie de leur roi à la faveur d'une entrevue qu'il lui avait demandée, ce prince, outré d'une telle perfidie, attaqua et prit Andrinople. L'archevêque et les habitants de cette ville furent menés captifs en Bulgarie. Ils y convertirent plusieurs idolâtres à la religion chrétienne. Le zèle avec lequel l'archevêque et trois cent soixante-seize autres prisonniers prêchaient l'Évangile, excita la colère du successeur de Crummius, qui les fit mettre cruellement à mort. Ils sont honorés comme Martyrs chez les Grecs, le 22 janvier.

Durant tous ces troubles, Théodore jouissait des douceurs de la retraite dans son monastère, et faisait tous les jours de nouveaux progrès dans la vertu. Il aimait l'étude; mais il y joignait l'humilité, sans laquelle la science ne sert qu'à enfler d'orgueil. Il savait que l'humilité et la pureté de cœur éclairent l'esprit et purifient les affections; qu'il est impossible, suivant

[1] Voyez Théoph. Contin.

Digitized by Google

la remarque de Cassien [1], qu'une âme souillée obtienne le don de la science spirituelle, et qu'un cœur immortifié reçoive celui de la divine charité. La solitude de Théodore fut cependant troublée par un orage qui menaça l'Église d'Orient.

Léon l'Arménien s'était déclaré pour l'hérésie des iconoclastes, que Léon l'Isaurien avait établie en 725; il ordonna même au patriarche Nicéphore d'abolir le culte des saintes images. « Nous ne pouvons, répondit le patriarche, changer les anciennes traditions. Nous révérons les images, comme nous révérons la Croix et le livre des Évangiles, quoiqu'il n'y ait rien d'écrit sur ces objets. » Ce raisonnement était d'autant plus solide, que les iconoclastes convenaient qu'il fallait honorer et la Croix et les Évangiles. Cette fermeté du patriarche le fit dépouiller de son siége en 815. On ordonna un iconoclaste pour le remplacer. C'était Théodore Cassitère, écuyer de l'empereur, lequel avait été laïque jusque-là, et n'avait aucune des connaissances ni des qualités nécessaires à un évêque. Aussitôt après la déposition de Nicéphore, les ennemis des saintes images se mirent à les mutiler, à les briser, à les brûler, à les déshonorer par diverses sortes de profanations.

Saint Théodore Studite voulut réparer ce scandale autant qu'il était en lui. Il fit prendre les images à ses moines, pour qu'ils les portassent élevées dans leurs mains à la procession du dimanche des Rameaux. Ils chantaient en même temps des hymnes qui faisaient connaître leur foi sur le dogme attaqué par l'hérésie. Lorsque l'empereur eut été averti de ce qui s'était passé, il fit défendre au saint abbé, sous les peines les plus sévères, de réitérer la même action. Théodore ne diminua rien de son zèle pour l'honneur des saintes images. L'empereur l'exila en Mysie, avec ordre de le renfermer étroitement dans le château de Mésope, près d'Apollonie. Le zèle du Saint n'en fut pas moins actif. Ne pouvant plus encourager les catholiques de vive voix, il le faisait par ses lettres. L'empereur qui découvrit sa correspondance, le fit renfermer dans la tour de Bonit,

[1] Collat., III, c. x.

Digitized by Google

en Natolie. Il envoya depuis Nicétas, pour qu'il le fît fouetter en sa présence. Théodore se dépouilla lui-même de sa tunique, et présenta aux coups son corps, dont le jeûne avait presque fait un squelette. Ce spectacle toucha Nicétas de compassion ; il se sentit même pénétré de vénération pour le Serviteur de Dieu. Il affecta de vouloir exécuter seul la commission de l'empereur ; il déchargeait plusieurs coups de fouet sur une peau de mouton, de manière que ceux qui étaient dehors l'entendissent ; puis, tirant du sang de son bras, il en teignait les fouets, qu'il montrait en sortant de la prison. Il feignait aussi de paraître hors d'haleine, comme une personne fatiguée. Par ce pieux artifice, Théodore fut épargné ; il continua d'écrire des lettres pour la défense des catholiques.

Les plus remarquables de ses lettres, sont celles qu'il adressa aux patriarches et au Pape Paschal. Il disait au Souverain Pontife : « Prêtez l'oreille, Prélat apostolique, Pasteur que Dieu a établi pour veiller sur le troupeau de Jésus-Christ ; vous qui avez reçu les clefs du royaume des cieux ; vous qui êtes la pierre sur laquelle l'Église catholique est bâtie ; car vous êtes Pierre, puisque vous remplissez son siége... Venez à notre secours [1]. » Le Pape ayant excommunié Cassitère et tous les iconoclastes, le Saint lui écrivit une lettre où après l'avoir félicité de son zèle, il lui dit : « Vous êtes, dès le commencement, la source pure de la foi orthodoxe ; vous êtes le port assuré de l'Église universelle, son asile contre les tempêtes de l'hérésie, et la ville de refuge choisie de Dieu pour le salut de ses enfants [2]. » On voit, par les lettres de Théodore et par d'autres monuments, que les cinq patriarches condamnèrent unanimement la nouvelle hérésie.

Théodore et Nicolas, son disciple, eurent le bonheur de convertir plusieurs iconoclastes. Mais ces conversions leur attirèrent les plus cruels traitements. On les suspendit tous les deux en l'air, et on leur donna à chacun cent coups de fouet : on les mit ensuite dans un cachot obscur et malsain, où per-

[1] Ep. III. — [2] Ep. XXXIV.

Digitized by Google

sonne n'avait la liberté de les voir. Ils y restèrent trois ans, e y souffrirent toutes les rigueurs du froid, de la faim et de la soif. Leurs gardes, qui les outrageaient continuellement, leu jetaient par un trou un petit morceau de pain. Théodore s'éton nait qu'ils ne fussent pas morts de faim et de misère, et n'attri buait la conservation de leur vie qu'à la miséricorde divine [1] Une de ses lettres fut encore interceptée. Le gouverneur d l'Orient eut ordre de le châtier sévèrement. En exécution d cet ordre, Nicolas, qui avait écrit la lettre de son maître, fu cruellement fouetté. On donna ensuite cent coups de fouet à Théodore ; puis on revint à Nicolas. Les deux Serviteurs de Dieu restèrent étendus par terre à demi-morts. Nicolas, oublant son état, vole au secours de son maître, qui était sans connaissance et lorsqu'il fut revenu à lui-même, il pansa ses plaies. Théodore eut la fièvre et souffrit de grandes douleurs pendant trois mois. Il n'était point encore rétabli, lorsqu'on l'envoya à Smyrne avec son disciple. Ils marchaient tout le jour et passaient la nuit en prison. L'archevêque de Smyrne, iconoclaste furieux, tint Théodore renfermé dans un cachot sous terre pendant dix-huit mois, et lui fit donner cent coups de fouet. Quand on tira le Saint de sa prison pour l'envoyer à Constantinople, ce prélat ne rougit pas de dire qu'il souhaitait que l'empereur lui fît couper la tête ou du moins la langue. La persécution finit, la même année, par la mort de celui qui en était l'auteur.

Michel, commandant d'un corps de troupes, dit des Confédérés, fut mis en prison par l'ordre de l'empereur contre lequel il avait conspiré, et condamné à perdre la vie. Mais, sur les représentations de l'impératrice, l'exécution de la sentence fut différée d'un jour, par respect pour la fête de Noël. Pendant cet intervalle, les complices de Michel remuèrent, et la nuit même de Noël ils assassinèrent l'empereur. On bannit toute sa famille dans l'île de Prote. On envoya chercher Michel dans la prison, et on le proclama empereur. Il était originaire de Phrygie, et fut surnommé le Bègue, parce qu'il avait de la dif-

[1] Ep. XXXIV.

Digitized by Google

ficulté à parler. Il avait été élevé dans une certaine hérésie, qui était un mélange de judaïsme et de plusieurs autres erreurs. Cette secte observait la plupart des lois de Moïse : mais elle avait substitué le Baptême à la circoncision. On y niait la Résurrection, et on y soutenait que la fornication était permise. Michel méprisait les sciences, et n'avait de connaissances que celles dont se glorifie la dernière classe des hommes. Il affecta d'abord une grande modération envers les catholiques; mais, bientôt après, il leva le masque, et devint un de leurs plus ardents persécuteurs. Au commencement de son règne, il rappela les exilés, entre autres saint Théodore, qui souffrait depuis sept ans les horreurs de la prison. Ce saint homme écrivit au nouvel empereur, pour lui témoigner sa reconnaissance. Il l'exhortait en même temps à l'union avec l'Église de Rome, la première des Églises, avec les patriarches, etc. Pendant qu'il retournait à Constantinople, il fut reçu partout avec de grands honneurs, et il opéra divers miracles sur sa route.

L'empereur se déclara aussi contre les saintes images, et annonça qu'il n'en souffrirait aucune dans Constantinople. Théodore lui fit à ce sujet des représentations; mais comme elles ne produisaient aucun effet, il quitta la ville, et se retira avec ses disciples dans la péninsule de Saint-Tryphon. Il y tomba malade au commencement de novembre. Le quatrième jour de sa maladie, qui était un dimanche, il se rendit encore à l'église pour y célébrer le Saint-Sacrifice. Le mal allant toujours en augmentant, il ne put bientôt plus parler de manière à se faire entendre. Il dicta ses dernières intentions, en présence d'un grand nombre d'évêques et de personnes pieuses qui étaient venus le visiter. Son testament contenait d'excellentes leçons pour ses moines. Il leur recommandait de remplir tous leurs devoirs avec ferveur; de n'avoir absolument rien en propre; d'abandonner le soin du temporel à des intendants qui rendraient compte, et de ne s'occuper que de celui des âmes; d'éviter à table toute délicatesse, quand même il y aurait des étrangers; de ne point garder d'argent dans le monastère, et

Digitized by Google

de donner aux pauvres tout le superflu; d'aller toujour pied, et de n'avoir d'autre monture qu'un âne dans les lo voyages; de n'ouvrir jamais la porte du monastère aux femm et de ne parler à aucune qu'en présence de deux témoins; faire des conférences spirituelles trois fois la semaine; de traiter aucune affaire sans avoir consulté le supérieur, Telles étaient les règles qu'observaient alors les moi d'Orient, et il en est traité plus au long dans le grand ca chisme du Saint. Quand Théodore vit approcher sa derni heure, il demanda qu'on lui lût les prières de l'Église, et re l'Extrême-Onction avec le Saint-Viatique. On alluma ensu des cierges; puis les Frères, se plaçant en rond auprès de l Abbé, commencèrent les prières des agonisants. Ils récitai le psaume CXVIII, lorsque le Saint expira dans la soixan huitième année de son âge. Il mourut le 11 novembre 826, d la péninsule de Saint-Tryphon, sur la côte de Bithynie, près Constantinople. Sa fête a été remise au lendemain par les Lati Dix-huit ans après sa mort, son corps fut transporté au mon tère de Stude [1].

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT THÉODORE STUDITE.

Les ouvrages de saint Théodore Studite sont:

1° Deux *Testaments*. Le premier qui est une lettre, Ép. x fut écrite vers l'an 816. Le Saint réclame les prières des moi de Stude et leur demande pardon des fautes qu'il a commi pendant son gouvernement. Il écrivit son second testament de temps avant sa mort. Après y avoir fait une profession de il insiste sur les devoirs de la vie monastique, recomma l'observation de la Règle de Saint-Basile, et charge son succ seur de faire chaque semaine aux moines trois discours c chétiques ou conférences. La version latine de cette pièce

[1] La Vie de saint Théodore, par le moine Michel, n'a point encore été bliée. Celle qu'on a imprimée est anonyme; et c'est par méprise qu'on a à la tête le nom de Michel, dans l'édition de quelques ouvrages du Saint parut à Paris en 1696, et qui a été réimprimée à Venise, en 1728.

Digitized by Google

Livineius, imprimée dans la Bibliothèque des Pères, t. XIV, ed. Lugd., an 1577, est fort défectueuse. Celle du P. Sirmond a mérité l'approbation des savants, Le P. de la Baune l'a donnée dans son édition des œuvres de son docte confrère. Elle se trouve aussi dans les Annales de Baronius.

2° Les *Stéliteutiques* ou invectives *Antirrhétiques*, etc., contre les iconoclastes. Théodore y fait voir que l'adoration proprement dite ou le culte de latrie n'appartient qu'à Dieu, mais qu'il y a un culte inférieur qu'on doit aux Saints, culte relatif qui se rapporte, non aux images considérées en elles-mêmes, mais aux Saints qu'elles représentent.

3° Deux livres de *Lettres*, et cent vingt-trois *Épigrammes* en vers iambes. Un éloge funèbre de saint Platon, publié par Lipoman, par Surius et par Henschénius, t. I, april., p. 366, et ajo., p. 46. Un discours *sur l'adoration de la Croix* au milieu du carême, donné par Greiser, t. II, *de Cruce*. Des panégyriques de saint Barthélemi et de saint Jean l'Évangéliste, que Combéfis a fait imprimer, t. VII, *Bibl. prædicat.* Un discours sur la troisième découverte du chef de saint Jean-Baptiste, publié par Du Cange, dans son traité historique du chef du saint Précurseur. Un hymne sur la Croix, *ap. Greizer,* loc. cit. Le *Canon* ou hymne en huit odes sur les saintes images, attribué à notre Saint par Baronius, *ad an.* 842, et par l'éditeur de la bibliothèque des Pères, t. XIV, a été composé quelque temps après la persécution des iconoclastes. Il ne peut être l'ouvrage de Théodore, puisqu'il mourut avant la fin de cette persécution.

4° Les grandes et les petites *Catéchèses,* qui sont le principal ouvrage de saint Théodore. Ce sont les instructions qu'il faisait à ses moines trois fois la semaine. La mauvaise version latine de Livinéius a faite de 134 ou 135 de ces Catéchèses, a été imprimée à Anvers en 1602, et insérée dans la *Bibliothèque des Pères*, t. XIV. Le P. Hardouin en avait ramassé un plus grand nombre, qu'il avait aussi traduites en latin, et qui formaient un manuscrit de 4 volumes in-4°. Mais D. Tassin et D. Toustain, Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, en avaient fait une collection encore plus considérable ; ils ont

Digitized by Google

travaillé plusieurs années à une édition complète des œu de saint Théodore Studite, avec le soin et le talent qu'on connaît.

Les Catéchèses de saint Théodore offrent un recueil très- fiant des observances, des maximes et des sentiments des ciens moines orientaux de l'Ordre de Saint-Basile. On y tr aussi un corps d'instructions solides pour arriver à la perfe chrétienne et religieuse.

Théodore condamna quelque temps avec trop de sévéri conduite du saint patriarche Taraise, qui crut devoir us condescendance en quelques occasions, et qui permit évêques iconoclastes de conserver leurs siéges, quand i convertissaient. Il se fit aussi d'abord un scrupule de re naître l'œcuménicité du second concile de Nicée, appre qu'il n'avait point été approuvé par l'Évêque de Rome, ep. XXXVIII, *ad Arsen.* Mais lorsqu'il eut été instruit que l'É d'Occident avait donné son suffrage, il écrivit pour prouve le concile était œcuménique ; il fit aussi l'éloge de l'ortho et de la conduite du patriarche Taraise, et le mit au rang saints Pères de l'Église, l. II, ép. CXXVII.

Les écrits de saint Théodore prouvent que l'auteur avai grande étendue de connaissances. Son style, toujours a prié aux matières qu'il traite, est clair, concis, élégant, gique. Il avait autant de pénétration que de justesse ; ce q faisait découvrir avec facilité les sophismes de l'erreur. sonne n'a écrit avec plus de solidité sur la question des im Ses lettres seront toujours lues avec plaisir par ceux qui dront connaître parfaitement la foi, la discipline, les mœu l'Église grecque dans les VIII^e^ et IX^e^ siècles. Voyez Cave, *lit.*, t. II, p. 8 ; Ceillier, t. XVIII, p. 489 et suiv. Cave, qui protestant, suit ses préjugés en parlant de la questio images.

Digitized by Google

SAINT BENOIT ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Saint Pierre Damien, dans sa *Vie de saint Romuald*, nous fait connaître un saint ermite nommé Benoît qui vivait avec trois autres solitaires, dans des cellules séparées, au territoire de Crennove, près de Gnesnes, en Pologne. Ils s'étaient soumis à la Règle des Camaldules. Or, comme le voisinage leur apportait d'humbles secours, des bandits vinrent les assassiner une nuit du mois de novembre. On les trouva morts le lendemain, qui était le 12 ou le 16 novembre. Des miracles glorifièrent leurs funérailles ; et la Pologne les invoque.

Ils vivaient au x^e^ siècle.

SAINT ASTRIC,

ARCHEVÊQUE DE STRIGONIE.

Astric, élevé dans le monastère de Saint-Alexis, à Rome, était devenu l'un des moines remarquables de cette maison. Le saint Pape Grégoire V, voulant continuer la mission de saint Adalbert, en Hongrie, envoya dans cette contrée, encore idolâtre, le pieux Théodat, comte d'Italie, et avec lui le moine Astric. Étienne, duc souverain des Hongrois, converti par saint Adalbert, se montrait plein de zèle pour étendre la foi dans ses États. Il accueillit avec respect et avec joie les deux envoyés de Rome. Astric, sous sa protection, put prêcher et semer la foi ; ce qu'il fit avec d'heureux succès. Alors, Étienne qui désirait que sa couronne de duc devînt une couronne de roi, envoya Astric à Rome avec le titre d'ambassadeur, pour demander au Pape de lui conférer le titre de roi et de confirmer les fondations qu'il avait faites de plusieurs évêchés. Ce Pape était Sylvestre II. Il lui accorda tout ce qu'il demandait et lui envoya une magnifique couronne royale, ornée de pierreries.

Lorsque le duc Étienne apprit le retour de son ambassade, il s'empressa d'aller à sa rencontre ; il entra avec ses deux envoyés à Strigonie, dont il fit sa capitale, et là, il voulut être

Digitized by Google

couronné roi, de la main d'Astric, qui devint archevêque Strigonie. Ces cérémonies eurent lieu en l'an 1000.

Depuis ce jour signalé, saint Astric étendit dans la Hon la religion chrétienne, et riche de conversions et d'œuvres sai il s'en alla à Dieu, le 12 novembre 1009.

LE BIENHEUREUX JEAN DE LA ROCHELLE.

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Jean de la Rochelle, naquit dans le territ de Saintes. Un prodige fit éclater des talents que sa mod tenait cachés. Un jour le fameux Alexandre de Halès, de présenter un Religieux de son Ordre pour bachelier, entra l'église et se mit en oraison, pour demander à Dieu qu'i plût de lui faire connaître le sujet le plus digne du degré q allait lui conférer. Sa prière finie, Halès aperçut un Relig environné d'une lumière assez grande pour que son éclat l pêchât de le reconnaître : il attendit donc à la porte de l'ég et s'assura que c'était Frère Jean, son disciple, que le Seigi avait choisi, et il le présenta au chancelier de l'Université.

Dans la suite, Jean étant devenu lui-même un docteur plus distingués, par sa science et sa piété, il fut jugé dign succéder à son maître, Alexandre de Halès, qui s'était dém sa chaire de théologie ; et il soutint avec succès la grande r tation de cet habile théologien.

Après avoir éclairé son siècle par ses leçons et ses éc dans lesquels on voit une profonde érudition, et l'avoir é par sa conduite, qui était l'effet d'une foi vive et pure, il r rut le 12 novembre 1271, dans un âge avancé. Il avait ét nombre des Docteurs qui, par ordre du chapitre provinci Montpellier, travaillèrent à l'*Eposition de la Règle*, qui fu prouvée au chapitre général de Bologne, et qu'on appelle munément la *Déclaration des quatre Maîtres*.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX JACQUES VAGARELLI,

FRÈRE MINEUR.

Au XIe siècle, naquit à Padoue, ville d'Italie, le bienheureux Jacques Vagarelli. Sa première éducation fut très-soignée. Dans la suite, il s'appliqua avec succès aux sciences ecclésiastiques, et fut reçu Docteur en théologie, et en droit canon dans l'Université de Padoue.

Ce fut Jacques Vagarelli qui corrigea la *Somme des cas de conscience* qu'on appelle *Angélique*. Il mit à cet ouvrage toute la sagacité dont il était capable, et l'enrichit d'un grand nombre de notes utiles : ne pouvant cependant lui donner toute la perfection qu'il souhaitait, il recommanda en mourant à un Religieux de son Ordre, appelé Augustin, de mettre la dernière main à son travail, afin que la *Somme des cas de conscience* fût imprimée de la manière la plus correcte qu'il fût possible.

La piété de Jacques Vagarelli, le rendit compatissant envers les malheureux, charitable envers les pauvres, humble et doux envers tout le monde. Il brûla toute sa vie d'un zèle ardent pour le salut des pécheurs, et il employait les talents qu'il avait reçus du Ciel, à leur conversion. Il connaissait parfaitement les devoirs de son état et les remplissait par amour pour la régularité. Orné de toutes les qualités qui constituent le parfait chrétien et le bon Religieux, il fut de son vivant appelé Bienheureux, non-seulement par son peuple, mais encore par les écrivains de réputation.

Jacques Vagarelli mourut au couvent des Observantins de Forli, ville de la Romagne, en Italie, le 12 novembre 1517. Son corps repose dans un sépulcre de marbre, élevé de terre, et y est vénéré par un grand concours de fidèles.

LE BIENHEUREUX JOSAPHAT,

ÉVÊQUE DE POLOCZK, MARTYR.

Le bienheureux Josaphat, né en 1588, à Wladimir, en Volhynie, d'une famille opulente, reçut une éducation chrétienne. Préparé par ses études et par sa piété à quitter le monde, il entra

Digitized by Google

dans l'Ordre de Saint-Basile, où il conquit tous les cœurs par
bonté et son mérite. Aussi il se vit bientôt élevé sur le sié
épiscopal de Poloczk, en Lithuanie. L'église de cet évêché s
vait le rite grec catholique. Comme un certain nombre de d
césaiens s'étaient laissés entraîner dans le schisme russe,
saint Prélat s'épuisa à les éclairer et à les ramener à l'Égli
mais il n'y réussit pas, bien loin de là, ceux qu'il voulait réu
au Saint-Siége essayèrent plusieurs fois de l'assassiner ou
le noyer dans les flots. Ils parvinrent à commettre leur cri
odieux à Vitepsk, le 12 novembre 1632. Il avait quarante-qua
ans. Son corps massacré, puis jeté dans la rivière, en fut ret
par les soins de riches Polonais et rapporté à Poloczk.

Six ans après, le Saint-Siége envoya des commissaires à
loczk pour informer sur la béatification du bienheureux Jo
phat ; ils trouvèrent le corps parfaitement conservé et ses pl
saignantes. Le Pape Urbain VIII le proclama bienheureux
1643.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE BOURBOURG.

Bourbourg est une petite ville du département du Nor
trois ou quatre lieues de Dunkerque. Son église paroissiale
sous le patronage de Notre-Dame, qui a été illustrée dans
temps anciens par de nombreux miracles. Bzovius, dans
continuation aux Annales de Baronius, raconte de cette sa
image ce fait consigné dans les archives de l'église de Bo
bourg : « Un certain Breton l'ayant frappée dans le sein
grand coup d'épée, il en jaillit beaucoup de sang, et le sacril
comme foudroyé à ce prodige, tomba raide mort sur la pl
Cet événement eut lieu en l'an 1383.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Fête de saint Martin, Pape et martyr, qui ayant assem
Rome un concile dans lequel il condamna les hérétiques

[1] PRIDIE IDUS NOVEMBRIS.

Natalis sancti Martini Papæ et martyris, qui Romæ coacta synodo,
Sergium, Paulum, et Pyrrhum hæreticos damnasset, jussu Constantis i

Digitized by Google

gius, Paul et Pyrrhus, fut arrêté frauduleusement par l'ordre de Constant, empereur hérétique, conduit à Constantinople, et relégué dans la Chersonèse, où, succombant aux travaux et aux peines qu'il avait soufferts pour la foi catholique, il finit ses jours et brilla par l'éclat d'un grand nombre de miracles. Son corps fut depuis porté à Rome, et placé dans l'église de Saint-Silvestre et de Saint-Martin.

En Asie, les saints Aurèle et Publius, évêques et martyrs.

Dans le diocèse de Sens, saint Paterne, martyr.

A Gand, saint Livin, évêque et martyr.

En Pologne, les saints Benoît, Jean, Mathieu, Isaac et Christin, ermites et martyrs.

A Vitepsk, en Pologne, martyre du bienheureux Josaphat, Religieux de l'Ordre de Saint-Basile, archevêque de Poloczk, qui fut inhumainement massacré par les schismatiques, en haine de l'unité catholique et de la vérité.

A Avignon, saint Ruf, premier évêque de cette ville.

A Cologne, saint Cunibert, évêque,

A Tarazona, en Espagne, saint Milhan, prêtre, qui brilla par

ratoris hæretici per fraudem captus, et Constantinopolim perductus, in Chersonesum relegatus est; ubi ob catholicam fidem ærumnis confectus vitam finivit, multisque miraculis claruit, cujus corpus postea Romam translatum, in ecclesia sanctorum Silvestri et Martini conditum fuit. — In Asia passio sanctorum Aurelii et Publii episcoporum. — In territorio Senonensi sancti Paterni martyris. — In portu Gandensi sancti Livini episcopi et martyris. — In Polonia sanctorum martyrum Benedicti, Joannis, Matthæi, Isaac, et Christini eremitarum. — Vitepci in Polonia passio beati Josaphati ex ordine Sancti Basilii archiepiscopi Polocensis, qui a schismaticis in odium catholicæ unitatis et veritatis crudeliter interfectus est. — Avenione sancti Rufi, primi ejusdem urbis episcopi. — Coloniæ depositio sancti Cuniberti episcopi. — Turiasone in Hispania Tarrasconensi beati Æmiliani presbyteri, qui innumeris miraculis claruit : cujus admirabilem vitam sanctus Braulio cesaraugustanus episcopus descripsit. — Constantinopoli sancti Nili abbatis, qui ex præfecto urbis factus monachus, sub Theodosio Juniore doctrina et sanctitate claruit. — Item Constantinopoli sancti Theodori Studitæ, qui pro fide catholica adversus iconoclastas strenue pugnans, factus est in universa ecclesia catholica celebris. — Compluti in Hispania sancti Didaci confessoris, Ordinis Minorum, humilitate celebris, quem Sixtus Quintus sanctorum catalogo adscripsit, cujus festum agitur die sequenti.

Digitized by Google

un nombre prodigieux de miracles. Sa vie admirable a été écrit par saint Braulion, évêque de Saragosse,

A Constantinople, saint Nil, abbé, qui, abandonnant la charg de préfet de la ville pour se faire religieux, du temps de Théo dose le Jeune, se rendit illustre par sa doctrine et sa sainteté

En la même ville, saint Théodore Studite, qui soutint généreusement la foi catholique contre les iconoclastes, et devint par là célèbre dans toute l'Église catholique.

A Alcala, saint Didace, de l'Ordre des Frères Mineurs, illustr par sa profonde humilité, et canonisé par le Pape Sixte V. O ne solennise sa fête que le jour suivant.

Additions des autres martyrologes.

Saint Ysice, deuxième du nom, évêque de Vienne, au v siècle.

Saint Aulucet, confesseur en Éthiopie.

Saint Ormentaire, saint Aurèle et saint Bénigne, évêques d Puy-en-Velay,

Saint Suacre, évêque du Puy-en-Velay.

Saint Scrutaire, évêque du Puy-en-Velay.

Saint Principe, martyr en Bourbonnais, honoré à Souvigny

Saint Or ou Hor, abbé au désert de Scété, au IVe siècle.

Saint Liène, confesseur, au VIe siècle, honoré à Melun.

Saint Mathan, évêque.

Saint Namphrase, solitaire, au VIIIe siècle, aux environs d Cognac. On l'honore au diocèse de Toulouse, où on l'appell saint Nauphary.

Saint Ciste, martyr en Éthiopie.

Martyrologe de la dernière persécution.

François Demals, prêtre et religieux Bernardin, n'ayant fa aucun serment anti-religieux, arrêté à Anvers, transporté Rochefort, déporté de là pour la Guiane, puis dans l'affreu désert de Konanama, mort en ce lieu le 12 novembre 1798, l'âge de quarante-deux ans.

Digitized by Google

Jean-François Gardère, prêtre du diocèse de Condom, arrêté en 1793 pour refus de serment, envoyé à Bordeaux pour la déportation, mort dans cette ville, à l'hôpital Saint-André, le 12 novembre 1794, à l'âge de quarante-neuf ans.

Paul Esmoins, curé d'Eymoutiers, au diocèse de Limoges, pour éviter le serment s'éloigna de sa province, y rentra ensuite sur les instances de ses paroissiens, fut arrêté et condamné à mort comme émigré par le tribunal criminel du département de la Haute-Vienne, siégeant à Limoges, décapité le 12 novembre 1794.

Charles de Renaldy, chanoine de la cathédrale de Saintes, ne fit pas de serment, et ne sortit pas de Saintes, fut arrêté en 1793, envoyé à Bordeaux pour être déporté, enfermé au fort du Hâ en attendant le navire, puis transporté malade à l'hôpital Saint-André, où il mourut le 12 novembre 1794, à l'âge de quarante-trois ans.

Digitized by Google

TREIZIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Nicolas le Grand, Pape premier du nom. — Saint Homebon, marchand. — Saint Didace, Frère Mineur. — Saint Stanislas Kotska, novice de la Compagnie de Jésus. — Saint Véran, évêque de Cavaillon. — Saint Mitre, martyr. — Saint Antonin, saint Zébinas et saint Germain, martyrs. — Sainte Emmatha, vierge et martyre. — Saint Eutychien et ses compagnons, martyrs. — Saint Bricé, évêque de Tours. — Sainte Tulle ou Tullie, vierge. — Saint Floride, évêque de Citta-di-Castello. — Saint Dalmace, évêque de Rodez. — Saint Gendulfe, évêque. — Saint Eugène, évêque de Tolède. — Sainte Maxellende, vierge et martyre. — Saint Kilien, évêque. — Saint Abbon de Fleury, martyr. — Saint Siard, abbé. — Saint Adalbéron III, évêque de Metz. — Saint Baudemir, solitaire. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT NICOLAS LE GRAND,

PAPE, PREMIER DU NOM.

Le Pape Benoît III étant mort le 10 mars 858, le Saint-Siége ne vaqua que quinze jours, et on élut Nicolas, premier du nom dont l'Église honore la mémoire le 13 de novembre. Il était Romain de naissance, fils de Théodore, magistrat d'un des quartiers de Rome. Dès sa première enfance, Nicolas s'appliquait à la patience, à la sobriété, à l'humilité, mais surtout à la pureté; son enfance même n'eut rien de puéril. Son père, qui était d'une haute noblesse et qui aimait singulièrement les belles lettres et les beaux-arts, l'instruisit lui-même, avec le plus grand soin, dans toutes les sciences divines et humaines. Nicolas croissait en âge et en sagesse. Dès qu'il apercevait un homme de bien, aussitôt il s'attachait à lui et recherchait sa compagnie. Un saint homme, qu'il allait voir fréquemment avec son père, prédit aux fidèles qu'il s'élèverait à un haut degré de perfection. Le Pape Sergius, ayant appris sa vertu, le tira de la maison de son père, le prit dans le palais patriarcal

Digitized by Google

l'ordonna sous-diacre. Saint Léon IV, témoin de ses progrès, le fit diacre et lui témoigna une grande affection. Nicolas se conduisit dans ce nouvel ordre d'une manière si exemplaire, qu'il était aimé du clergé, loué de la noblesse et chéri du peuple. Le Pape Benoît le goûta tellement, qu'il lui fit part du gouvernement de l'Église, et qu'il ne voulait se séparer de lui un moment. A sa mort, Nicolas le porta en terre avec les autres diacres, et aida à l'ensevelir.

L'empereur Louis, qui venait de sortir de Rome, y revint promptement dès qu'il eut appris la mort du Pape Benoît. Le clergé, les grands et les nobles employèrent quelques jours dans les prières, les jeûnes et les veilles, à conjurer Dieu de leur montrer un Pontife pareil à celui qu'ils venaient de perdre. S'étant ensuite assemblés avec tout le peuple dans l'église de Saint-Denis, ils conférèrent ensemble quelques heures. Ils convinrent tous unanimement d'élire le diacre Nicolas, et allèrent promptement le chercher à l'église de Saint-Pierre, où il s'était caché, se disant indigne d'une telle place. On l'en tira de force, et, avec de grandes acclamations, on le conduisit au palais, où on le mit sur le trône apostolique; puis il fut reconduit à Saint-Pierre, sacré et intronisé en présence de l'empereur, et il célébra la messe sur le corps du saint Apôtre. Enfin on le reconduisit au palais patriarcal au milieu des acclamations et des cantiques, et il fut couronné, avec une allégresse universelle dans toute la ville, le dimanche 24 avril 858.

Deux jours après, il mangea avec l'empereur : en le quittant, Nicolas baisa le prince comme un père son fils, avec beaucoup d'affection. L'empereur étant sorti de Rome et campé au lieu nommé Quintus, le Pape alla par amitié lui rendre visite, escorté de la noblesse romaine. L'empereur, l'ayant su, alla au-devant de lui, à pied, et mena le cheval du Pape par la bride la longueur d'un trait d'arc. Ils mangèrent encore ensemble; l'empereur lui fit de grands présents, le reconduisit à cheval, et, en se séparant, mena encore celui du Pape par la bride. Le saint Pape Nicolas était beau de visage et de taille, savant, modeste, actif, appliqué aux jeûnes et au culte divin, libéral

Digitized by Google

envers les pauvres, protecteur des veuves et des orphelins, et zélé défenseur de tout le peuple [1].

Les temps étaient difficiles. Des princes indignes donnaient d'horribles scandales, persécutaient les saints évêques qui leur en faisaient des reproches, les chassaient de leur siége, et mettaient à leur place des flatteurs, des fourbes, des artisans de schismes. Le pape saint Nicolas se montra supérieur à toutes les difficultés.

En Occident, les souverains temporels étaient généralement médiocres, ils étaient détestables en Orient et à Constantinople. Il n'y en avait qu'un de bon : c'était une femme, l'impératrice sainte Théodora. Mais elle avait un fils et deux frères qui ne lui ressemblaient guère. Son fils, l'empereur Michel, surnommé l'Ivrogne, n'avait encore que quinze ans, mais il était prématuré pour la débauche. Sa mère lui fit épouser une femme nommée Eudoxie ; mais Michel vivait déjà et continua de vivre criminellement avec une autre du même nom. Le libertinage du prince remplit la cour d'intrigues et de noirs forfaits. Il avait deux tuteurs, hommes de bien. Son oncle Bardas, qui visait à le supplanter sur le trône, chassa l'un et tua l'autre. A la nouvelle de ces violences, l'impératrice sainte Théodora fit de sanglants reproches à son fils et à son frère, puis quitta la cour et le gouvernement, après avoir montré au sénat dans quel état prospère elle laissait le trésor impérial. Son fils, Michel l'Ivrogne, le dissipa bientôt en des extravagances impies et scandaleuses. Bardas, son oncle, ne donnait pas un meilleur exemple. Séparé de sa femme sans cause légitime, il vivait publiquement avec la femme de son propre fils, comme autrefois Hérode avec la femme de son frère.

Le nouvel Hérode trouva un autre Jean-Baptiste pour lui reprocher son inceste : ce fut le saint patriarche Ignace. Bardas ne répondit aux plus justes remontrances que par des menaces et des embûches. Enfin, comme il eut l'audace de se présenter dans l'église, à la fête de l'Épiphanie, pour participer aux saints

[1] Anast.

Digitized by Google

Mystères, Ignace lui refusa la Communion. Peu s'en fallut que Bardas, outré de cet affront, ne le tuât sur-le-champ; rien ne l'arrêta que l'intrépidité du patriarche, qui, présentant sa poitrine, le menaçait de la colère de Dieu. Il sortit de l'église plein de fureur, et, de ce moment, il résolut de perdre Ignace. Pour y réussir, Bardas jeta les yeux sur Photius. C'était, dit l'historien Fleury, le plus grand esprit et le plus savant homme de son siècle; mais c'était un parfait hypocrite, agissant en parfait scélérat et parlant en Saint. Or ce sont ces trois hommes, Michel l'Ivrogne, l'incestueux Bardas, et le parfait scélérat Photius, qui ont donné naissance au schisme funeste qui aujourd'hui encore aveugle et égare la plus grande partie des Grecs et des Russes.

Saint Ignace, qui, de son côté, était fils de l'empereur Michel-Rangabé, était aimé de son peuple; mais Grégoire de Syracuse, qu'il avait déposé, avait formé contre lui une puissante cabale. Photius et ses parents en étaient. Ce schisme local et indécis de Grégoire de Syracuse fut le germe empesté du grand schisme de Photius, schisme le plus déplorable de tous, qui, avec le temps et la dégénération croissante des populations orientales, a retranché du tronc vivant et vivifiant de l'unité catholique bien des églises particulières; églises infortunées, qui, pour être devenues photiennes, au lieu de demeurer catholiques par leur union avec la chaire de Saint-Pierre, gisent là sur la route des siècles et des peuples, comme des branches coupées et flétries, servant de jouet à tous les passants, ici au sultan de Stamboul, ailleurs au czar de Moscou.

Tandis que Grégoire semait la calomnie contre saint Ignace, Bardas le fit engager à quitter volontairement son église. Sur le refus du Saint, il le fit chasser du palais patriarcal, le 23 novembre 857, et reléguer dans l'île de Térébinthe.

A peine y avait-il trois jours, qu'on envoya au saint patriarche les évêques estimés les plus considérables, pour lui persuader de céder au temps et de donner un acte de renonciation à son siége. Et, toutefois, ces mêmes évêques avaient promis, et avec serment sur la sainte Trinité, de ne jamais déposer le patriarche Ignace, sans condamnation canonique. Aussi leur voyage fut-il

Digitized by Google

inutile. Mais ils revinrent quelques jours après, avec des patrices et les plus considérables d'entre les juges, et firent tous leurs efforts, par promesses et par menaces, pour obliger Ignace à donner sa renonciation par écrit. Il demeura inébranlable. Cependant plusieurs évêques se plaignaient de l'injustice qu'on lui faisait, et menaçaient de ne point reconnaître pour patriarche le successeur qu'on prétendait lui donner : ce qui causerait un schisme. Pour l'éviter, Bardas les prit en particulier, et promit à chacun d'eux le siége de Constantinople, s'ils voulaient abandonner Ignace. Pas un seul ne refusa son consentement à ce prix. L'empereur, ajoutait Bardas, vous tiendra parole; mais pour mériter son estime et éviter en même temps tout soupçon, il faut, lorsqu'il vous offrira le patriarcat, faire d'abord semblant de le refuser par modestie. Ils en convinrent; l'empereur les manda chacun à part, leur fit l'offre convenue, ils refusèrent; mais on les prit au mot, et ils en furent pour leur bassesse. Et la cour désigna Photius.

Cependant, comme il n'avait pas été élu par les évêques suivant les canons, mais par la seule autorité de Bardas, tous les évêques le rejetèrent d'abord, et en élurent trois autres d'un commun consentement. Ils persistèrent plusieurs jours dans cette résolution, mais on les gagna tous, petit à petit, excepté cinq, entre lesquels était Métrophane, métropolitain de Smyrne. Encore ces cinq, voyant que la multitude des évêques avait cédé, se rendirent aussi, à condition que Photius donnerait un écrit de sa main, par lequel, renonçant au schisme, il embrasserait la communion d'Ignace, le reconnaissant pour patriarche légitime, et promettant de ne jamais rien lui reprocher, ni recevoir ceux qui voudraient l'accuser; au contraire, de l'honorer comme son père et de ne rien faire sans son consentement. C'était le faire chorévêque de saint Ignace. Photius, à qui les paroles et les écrits ne coûtaient rien, donna cette promesse et la confirma par serment. A ces conditions, il reçut l'ordination par les mains de Grégoire de Syracuse, et, de laïque, fut fait évêque en six jours. Le premier jour on le fit moine, le second lecteur, le troisième sous-diacre, le quatrième diacre, le cinquième prêtre

Digitized by Google

le sixième, qui fut le jour de Noël 857, on l'ordonna patriarche de Constantinople.

Deux mois n'étaient pas encore passés depuis son ordination, quand, méprisant ses serments, il commença à persécuter tous les ecclésiastiques qu'il trouvait attachés à saint Ignace, les faisant fustiger et déchirer de coups. Ensuite il les flattait, leur offrait des présents ou des places plus élevées, leur demandant des signatures dont il pût se prévaloir contre saint Ignace, les pressant de toutes les manières. Ne trouvant rien qui satisfît son désir de perdre le Saint, il persuada au patrice Bardas, et par lui à l'empereur Michel, d'envoyer informer contre lui, comme ayant secrètement conspiré contre l'État. Aussitôt des magistrats, accompagnés de satellites, se rendent à l'île de Terébinthe, font toutes les perquisitions possibles, mettent aux plus cruelles tortures les esclaves ou les serviteurs de saint Ignace. N'ayant trouvé aucune preuve, ils emploient la violence ouverte. Ils déportent le saint patriarche et ses gens dans l'île d'Illérie, où ils l'enferment dans une étable de chèvres. De là, ils le transférèrent dans un faubourg de Constantinople, où un capitaine, nommé Lalacon, lui donna de si cruels soufflets qu'il lui fit tomber deux grosses dents; puis on lui mit aux pieds des entraves de deux barres de fer, et on l'enferma dans un cachot avec deux seuls domestiques pour le servir. Tous ces mauvais traitements ne tendaient qu'à tirer de lui une renonciation, par laquelle il parût avoir quitté son siége volontairement.

Les évêques de la province de Constantinople, qui se trouvèrent présents, voyant cette violence tyrannique, s'assemblèrent dans l'église de la Paix pendant quarante jours, et déclarèrent Photius déposé, avec anathème, tant contre lui que contre quiconque le reconnaîtrait pour patriarche. Photius, de son côté, appuyé du patrice Bardas, assembla un conciliabule dans l'église des Apôtres, où il prononça une sentence de déposition et d'anathème contre saint Ignace, tout absent qu'il était. Et comme les évêques, fidèles au saint et légitime patriarche, lui reprochèrent en face son injustice et sa perfidie, il les déposa

Digitized by Google

pareillement et les fit mettre dans une prison très-infecte
palais, où on les garda plusieurs jours. Saint Ignace y é
avec eux, chargé de chaînes, et d'autres dans la prison du p
toire. Comme la présence du Saint encourageait tous les co
pagnons de sa captivité, on l'embarqua au mois d'août 859,
on le relégua à Mytilène dans l'île de Lesbos. Tous ceux que l
soupçonnait d'être de ses amis, furent appliqués aux plus cru
tourments ; ceux que l'on voulait ménager étaient condam
à l'exil. Blaise, garde des archives, eut la langue coupée
cause de sa fidélité au saint patriarche et de sa liberté à
défendre [1].

Comme ces violences faisaient murmurer beaucoup de mon
l'astucieux Photius suggéra au patrice Bardas, et par lui à l'
pereur, d'envoyer une ambassade au Pape, pour qu'il termi
par une sentence définitive l'affaire d'Ignace, et achevât
même temps d'éteindre quelques restes de l'hérésie des ico
clastes. L'empereur Michel écrivit donc au Pape saint Nicol
et lui envoya une ambassade solennelle, dont le chef était
capitaine de ses gardes, avec quatre évêques.

Avec la lettre de l'empereur, ils en apportaient une de Photi
où il disait au Pape, par le plus impudent des mensonges,
Ignace, ayant représenté qu'il ne pouvait plus exercer ses fo
tions, à cause de sa vieillesse et de sa mauvaise santé, av
quitté l'église de Constantinople et s'était retiré chez lui, d
un monastère qu'il avait fondé, où l'empereur, toute la ville
Photius lui-même lui rendaient tous les honneurs et les dev
convenables. Nous n'avons plus cette lettre mensongère
Photius, mais nous en avons une autre encore plus hypocr
dans laquelle il dit au Pape : Quand je pense à la grandeu
l'épiscopat, à la faiblesse humaine et à la mienne en particul
et combien je me suis toujours étonné que l'on pût se cha
de ce fardeau terrible, je ne puis exprimer quelle est ma d
leur de m'y voir engagé moi-même. Mon prédécesseur a
quitté sa dignité, le clergé, les métropolitains assemblés, et

[1] *Vita Ignat.*, Labbe, t. VIII, p. 1191-1202.

Digitized by Google

tout l'empereur, humain envers tous les autres et cruel envers moi seul, poussés de je ne sais quels mouvement, sont venus à moi, et, sans écouter mes excuses ni me donner de relâche, ils m'ont dit qu'il fallait absolument me charger de l'épiscopat. Ainsi, nonobstant mes larmes et mon désespoir, ils m'ont fait violence et ont exécuté leur volonté [1]. Cette lettre perfide se terminait par une profession de foi entièrement catholique.

Quand les ambassadeurs arrivèrent à Rome, le saint Pape Nicolas avait déjà appris quelque chose par la renommée sur ce qui s'était passé à Constantinople; il pensait même y envoyer pour avoir des informations plus certaines. L'arrivée de l'ambassade ne dissipa point ses incertitudes. Il ne voyait personne de la part d'Ignace, ses ennemis ne l'ayant pas permis. Le saint patriarche avait bien écrit une lettre circulaire aux évêques pour leur faire connaître l'état des choses; il avait conjuré le prêtre Laurent et les deux Étienne, dont l'un diacre, l'autre laïque, de porter cette lettre à Rome et de la remettre en main propre au Pape; ils ne sortirent point de Constantinople [2]. Le Pape usa de circonspection, et, ayant assemblé un concile, il députa deux légats, Rodoalde, évêque de Porto, et Zacharie d'Anagni, avec ordre de décider en concile tout ce que l'on pourrait proposer sur les saintes images, parce qu'il ne s'agissait que de l'exécution du septième concile. Mais pour l'affaire d'Ignace et de Photius, les légats avaient ordre d'en faire seulement les informations juridiques et de les apporter au Pape. Il les chargea de deux lettres : la première à l'empereur Michel, la seconde à Photius; toutes du 25 septembre 860.

Dans sa lettre à l'empereur, il rappelle l'autorité que le Seigneur a donnée à saint Pierre, félicite l'empereur d'y avoir recours, d'autant plus que les saints Pères avaient statué bien souvent qu'aucune affaire ne se terminerait d'une manière définitive sans le consentement du Pontife romain. En effet, nous avons vu, par les historiens grecs Sozomène et Socrate, que, dès le quatrième siècle, c'était une ancienne coutume, une

[1] Baron., an. 859.

[2] Lettre de saint Ignace au Pape. Labbe, t. VIII, p. 1263.

Digitized by Google

ancienne loi qu'on n'y décidât rien sans l'autorité du Pontife Rome. Le saint Pape Nicolas se plaint, en conséquence, que l'assemblée de Constantinople ait déposé le patriarche Ign sans avoir consulté le Pontife romain, d'autant plus que, près la lettre même de l'empereur, on avait cité contre lui témoins que les canons n'admettent pas, et que, d'un au côté, il n'avait pas été convaincu par sa propre confession. premier mal, on en avait ajouté un autre en prenant un laï pour remplir le siége de Constantinople; il prouve l'irrégu rité d'une telle ordination, par les canons du concile de S dique et par les décrétales des Papes Célestin, Léon, Gélase Adrien. Nous ne pouvons donc, conclut-il, y donner notre c sentement, jusqu'à ce que nous ayons appris par nos lég tout ce qui s'est passé en cette affaire, et, pour observer l'or nous voulons qu'Ignace vienne en la présence de nos légats de tout le concile, qu'on lui demande pourquoi il a abando son peuple, au mépris des ordonnances de nos saints prédé seurs Léon et Benoît, et qu'on examine si sa déposition a canonique. Quand le tout nous aura été rapporté, nous dé rons par une sanction apostolique, ce qui est à faire, afin donner une paix durable à votre église agitée. Il vint ens aux saintes images, supposant, conformément à la lettre l'empereur, qu'il y avait encore des iconoclastes à Consta nople, et il traite sommairement la question.

Dans la lettre à Photius, le Pape reconnaît que sa profes de foi est catholique, mais il blâme l'irrégularité de son ord tion, comme contraire aux canons du concile de Sardique et décrétales des Papes Célestin, Léon et Gélase. C'est pourq ajoute-t-il, nous ne pouvons y consentir en aucune sorte, qu'au retour de ceux que nous avons envoyés à Constantino afin que nous puissions connaître par eux votre conduit votre affection pour la foi [1].

Quand les légats furent arrivés à Constantinople, on les pendant trois mois, sans les laisser parler à personne qu'à l

[1] Labbe, t. VIII, p. 276.

Digitized by Google

gens, de peur qu'ils ne s'informassent de ce qui s'était passé à la déposition d'Ignace. Ensuite on leur fit des menaces terribles, s'ils ne se soumettaient à la volonté de l'empereur, et on leur dit, entre autres choses, qu'on les enverrait en exil, où ils demeureraient si longtemps et en telle manière, que la faim les réduirait à manger leur vermine. Après huit mois de résistance, ils eurent la faiblesse de céder et, dans un conciliabule assemblé par Photius, de condamner comme indigne le saint patriarche Ignace, qui disait à haute voix : J'en appelle au Pape ! Conduisez-moi au Pape, je subirai volontiers son jugement.

Photius voulait cependant à toute force avoir la renonciation d'Ignace. Pour cet effet, il le fit enfermer dans le sépulcre de Constantin Copronyme, en la même église des Apôtres, où il le livra à trois hommes cruels qui lui donnèrent un grand nombre de coups sur le visage, le mirent en chemise par un grand froid, l'étendirent en croix sur le marbre, le visage en dessous ; et, de deux semaines qu'il fut dans cette prison, ils lui en firent passer une sans manger, sans dormir et toujours debout. Enfin, ils le montèrent sur le cercueil de marbre où était le corps de Copronyme, dont le haut était en arête, et après l'y avoir assis, ils lui attachèrent aux pieds de grosses pierres, accompagnant ces tourments d'injures et de railleries. Après qu'il eut passé toute la nuit en cette cruelle posture, ils le détachèrent et le jetèrent si rudement sur le pavé, qu'il fut teint de son sang. Il respirait à peine, étant de plus affligé d'une grave indisposition. En cet état, Théodore, l'un des trois bourreaux, lui prit la main de force et lui fit marquer une croix sur un papier qu'il tenait et qu'il porta ensuite à Photius. Ce fourbe y ajouta de sa main : Ignace, indigne patriarche de Constantinople, je confesse que je suis entré sans décret d'élection, et que j'ai gouverné tyranniquement. Après qu'on eut envoyé à l'empereur cette prétendue souscription, saint Ignace fut délivré de sa prison et se retira au palais de Pose, qui était la maison de sa mère, et où il eut un peu de relâche.

Ce fut là, comme l'on croit, qu'il fit sa requête au Pape. Elle

Digitized by Google

fut composée par Théognoste, moine et archimandrite de Rom
et exarque de Constantinople. En voici la remarquable inscr
tion. Ignace, opprimé par la tyrannie, accablé par de no
breuses calamités, et avec moi ceux qui ont éprouvé les m
heurs de ces temps, dix métropolitains, quinze évêques, a
une multitude infinie d'hégumènes, de prêtres et de moines
notre seigneur très-saint et bienheureux président, le patriar
de tous les Apôtres, le Pape œcuménique Nicolas, et aux sai
évêques qui lui sont soumis, ainsi que toute l'Église très-sa
de Rome, salut dans le Seigneur. Après cette inscription, sa
Ignace raconte les causes et la suite de la persécution qu'i
soufferte, et termine par ces mots : Mais vous, seigneur tr
saint, montrez pour moi des entrailles de miséricorde. Di
avec le grand Paul : Qui est malade sans que je sois mala
avec lui? Considérez les patriarches qui vous ont précédé ;
veux dire Fabien, Jules, Innocent, Léon, et tous ceux qui
combattu en héros pour la vérité contre l'injustice : imitez l
exemple et levez-vous pour notre défense. Cette lettre fut p
tée au Pape par Théognoste même, qui fit le voyage de Ro
secrètement, en habit séculier, et instruisit le Pape de tout
qui s'était passé.

Cependant l'usurpateur Photius, peu content de tout le
qu'il avait déjà fait, conseilla à l'empereur de faire revenir sa
Ignace à l'église des Apôtres, où il monterait sur l'ambon p
y lire sa propre déposition et s'anathématiser lui-même ; p
on lui arracherait les yeux et on lui couperait la main. Le j
de la Pentecôte, qui, cette année 861, fut le vingt-cinquième
mai, Ignace vit tout d'un coup environner sa maison d'une m
titude de soldats armés. Alors il se revêtit d'un pauvre ha
séculier d'un de ses esclaves, chargea sur ses épaules un bâ
où pendaient deux corbeilles, et sortit ainsi comme un portef
à la faveur de la nuit, sans être aperçu de ses gardes. Il m
chait fondant en larmes, accompagné de son disciple Cypri
et, sans être découvert, il s'embarqua et passa aux îles du Pri
de Proconnèse, et en d'autres de la Propontide, changeant s
vent de demeure et se cachant dans les cavernes, les montagn

Digitized by Google

dans les lieux déserts, où il souffrait de grandes incommodités et recevait de la charité des fidèles, réduit à la mendicité, tout patriarche qu'il était et fils d'empereur. Photius, ayant manqué sa proie, le faisait chercher dans tous les monastères et dans toutes les villes. Il envoya même Oryphas, commandant de la flotte, avec six bâtiments de course, pour chercher Ignace dans toutes les îles et sur toutes les côtes, avec ordre, si on le trouvait, de le faire mourir comme un rebelle qui renversait l'État. Il fut rencontré plusieurs fois, mais son habit d'esclave l'empêcha toujours d'être reconnu.

Au mois d'août, la ville de Constantinople fut agitée d'un grand tremblement de terre qui dura quarante jours. Tout le peuple criait que c'était la vengeance de l'injuste persécution que souffrait le patriarche Ignace. L'empereur et Bardas, effrayés, jurèrent publiquement de ne lui faire aucun mal, ni à qui l'aurait caché, et qu'il pouvait retourner en sûreté dans son monastère. Alors saint Ignace se découvrit au patrice Petronas frère de Bardas, et, comme lui, oncle maternel de l'empereur, qui donna pour gage au saint patriarche le reliquaire que portait ce prince. Ignace le mit à son cou, et vint trouver Bardas, qui lui dit : Pourquoi êtes-vous errant comme un fugitif? — Jésus-Christ, répondit le Saint, nous a ordonné, quand on nous persécuterait dans une ville, de fuir dans une autre. Bardas le fit remettre en liberté dans son monastère, et le tremblement de terre cessa aussitôt[1].

Cependant les légats Rodoalde et Zacharie retournèrent à Rome, chargés de présents par Photius, et dirent seulement de bouche au Pape, qu'Ignace avait été déposé et l'ordination de Photius confirmée. Ils déguisèrent si bien leur honteuse prévarication, que Rodoalde fut aussitôt chargé d'une autre légation en Lorraine, où il ne se conduisit pas mieux. Mais, quelques jours après, le saint Pape commença à voir plus clair dans cette œuvre d'iniquité, lorsque arriva le secrétaire Léon, ambassadeur de l'empereur, avec les actes du conciliabule pho-

[1] Labbe, t. VIII, p. 1210.

Digitized by Google

tien, et deux lettres, l'une de l'empereur, l'autre de Phot même.

Par ces lettres, et encore plus par les actes, le saint P Nicolas vit clairement que ses légats avaient fait tout le c traire de ce qu'il leur avait ordonné; que sa lettre à l'emper n'avait point été lue dans la première partie du conciliabu qui regardait Ignace, et que les légats n'y avaient point mo suivant leurs ordres, la copie qu'ils en avaient; que, dans seconde partie du conciliabule, touchant les images, on a lu quelque partie de sa lettre, mais tellement altérée, qu'il paraissait presque pas qu'il y fût parlé d'Ignace. Le saint P tife jugea par là de ce qu'on avait fait avant l'arrivée de légats, puisqu'on avait agi de la sorte en leur présence ; et s siblement affligé de leur prévarication, il assembla, dès le j suivant, toute l'Église romaine, et, en présence de l'ambas deur impérial, déclara que jamais il n'avait envoyé de léga Constantinople pour la déposition d'Ignace, ni pour la pro tion de Photius et que jamais il n'avait consenti ni ne c sentirait à l'une ni à l'autre.

Cette déclaration solennelle, faite comme en face de t l'Église, fut envoyée sans délai à tous les évêques d'Ori notamment aux patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de J salem. Le Pape leur rappelle, comme une chose notoire, l'empereur et le peuple de Constantinople avaient envoyé ambassade à l'Église Mère, pour avoir une sentence défini sur les différends survenus entre Ignace et Photius ; que c formément à cette demande, le Siége apostolique avait env des légats pour prendre des informations, réservant la déci au Pape ; que contrairement à ces ordres formels, on avait posé Ignace pour lui substitier Photius. Sachez donc, conclu que nous n'avons aucunement consenti ni à l'ordinatio Photius ni à la déposition d'Ignace. Puis adressant la pa aux trois patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusa aux métropolitains et aux évêques : Nous vous enjoignons, il, et vous ordonnons, par l'autorité apostolique, d'être dan mêmes sentiments à l'égard d'Ignace et de Photius, et de

Digitized by Google

blier cette lettre dans vos diocèses, afin qu'elle vienne à la connaissance de tout le monde [1].

Le saint Pape répondit en même temps aux deux lettres de l'empereur et de Photius. Il rappelle à l'empereur qu'il s'était lui-même adressé à l'Église romaine pour avoir une décision sur le différend entre Ignace et Photius ; qu'à sa demande, des légats avaient été envoyés pour prendre des informations, afin que le Siége apostolique pût décider en connaissance de cause, que, contrairement à ces ordres, on avait reçu Photius et condamné le patriarche Ignace. Sachez donc que nous ne voulons absolument ni recevoir le premier ni condamner le second. Car, enfin, que veut dire tout cela ? Pendant près de douze ans, vous nous avez représenté ledit Ignace comme le pontife exemplaire de votre capitale et comme orné de toutes les vertus ; dans ces lettres, que nous avons entre les mains, vous n'avez cessé de le louer et de l'exalter, non-seulement par vos propres paroles, mais par les paroles des conciles qui se sont tenus de son temps, sans jamais l'accuser le moins du monde d'aucune usurpation ni d'aucun soupçon de crime ; et voilà que vous le condamnez subitement au gré de l'envie ? cette marche indiscrète est absolument contraire à notre Église, à notre apostolat et aux saints Pères. Il y a plus : dans les lettres que vous avez adressées à notre prédécesseur Léon, nous voyons que le patriarche Ignace, non-seulement est d'une illustre naissance, mais qu'éprouvé depuis sa naissance dans la vie monastique, il est monté par tous les degrés de la cléricature, et que c'est par le consentement de tout le clergé qu'il est parvenu au faîte de l'épiscopat. Nous savons, au contraire, que Photius, sans monter par aucun des degrés, a été fait précipitamment évêque de laïque qu'il était. Enfin, laissant de côté toutes les accusations dont vous nous aviez dit que le patriarche Ignace était noté, vous l'avez déposé, condamné et expulsé par votre seul arbitre et pour un seul point, savoir, qu'il a envahi le siége par la puissance séculière ; et vous lui avez substitué Photius, fait inconsidérément

[1] Epist., IV, Labbe, p. 277.

Digitized by Google

évêque de laïque. Voilà ce que nous ne saurions tolérer, d'autant plus que nous avions ordonné de nous rapporter l'affaire et non de la décider. Le Pape répond ensuite aux exemples par lesquels Photius prétendait justifier son ordination, et finit sa lettre par des exhortations paternelles à l'empereur, de seconder les efforts du Siége apostolique pour rétablir l'ordre et la paix dans l'église de Constantinople [1].

Le saint Pape Nicolas ne se laissa point prendre aux phrases et aux sophismes de Photius. On le voit dès l'inscription de sa réponse : Nicolas, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, au très-savant homme Photius. C'était lui dire, dès le premier mo qu'il ne le reconnaissait pas évêque. A tous les artifices de l rhétorique humaine, le Pape oppose, dès l'abord, ces paroles d Jésus-Christ aux princes des Apôtres : En vérité je te dis : Tu e Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes d l'enfer ne prévaudront point contre elle ; je te donnerai les clef du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre ser lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre ser délié dans les cieux. C'est sur ce fondement qu'a été bâtie l'É glise dont Pierre a la primauté, et, après lui, le Pape, son suc cesseur. De là une première conséquence : comme tous le fidèles recourent à l'Église romaine pour connaître l'intégri de la foi ou recevoir l'absolution des crimes, ses Pontifes n peuvent garder le silence sans se rendre coupables. Une auti conséquence, c'est que l'Église romaine étant la tête de toute les Églises, les décisions que portent ses Pontifes dans la plén tude de leur autorité ne sauraient être entravées par aucun coutume arbitraire.

Cependant, à Constantinople, l'empereur Michel continuait à se jouer publiquement des cérémonies et de les contrefaire av les compagnons de ses débauches. Basile, archevêque de The salonique, vieillard vénérable, eut le courage de l'en reprend à l'occasion d'un tremblement de terre qui arriva à Constan nople le jour de l'Ascension 860, disant que ces impiétés at

[1] Epist. v. Labbe, p. 279.

Digitized by Google

raient la colère de Dieu. Mais l'empereur, irrité, lui fit donner de tels soufflets que les dents lui tombèrent, et déchirer le dos à coups de fouet, en sorte qu'il en pensa mourir. Photius, au contraire dissimulait toutes ses impiétés, faisait assidûment sa cour à l'empereur, et mangeait à sa table avec ses bouffons sacriléges. L'empereur en raillait lui-même, et disait : Théophile est mon patriarche : c'était le chef de ces infâmes ; Photius est le patriarche du césar Bardas, et Ignace celui des chrétiens [1].

Avec un empereur et un césar de cette espèce, on conçoit que Photius n'eût pas beaucoup d'égard aux lettres du Pape. Ces lettres étant arrivées à Constantinople, l'empereur ne se donna pas seulement la peine de lire celle qui lui était adressée : car Photius se permit aussitôt une fourberie, qui, sans cela, eût été absolument impossible. Un jour que beaucoup d'évêques, de prêtres et de laïques considérables se trouvaient chez Photius, dans le palais patriarcal, un inconnu, portant l'habit de moine, se fit annoncer tout à coup, comme ayant à remettre des lettres importantes au patriarche. L'inconnu, qui se nommait Eustrate, fut aussitôt introduit, et, en présence de tous les assistants, ce misérable dit qu'Ignace l'avait envoyé à Rome avec une lettre au Pape, qui ne daigna pas seulement la regarder, bien loin de la recevoir ; qu'au contraire, il lui donna une lettre autographe pour le patriarche. Eustrate présenta les deux lettres à Photius. Celle d'Ignace ne contenait que des plaintes mal fondées ou mal motivées, avec beaucoup d'expressions injurieuses pour Bardas et pour l'empereur même. La prétendue lettre du Pape à Photius était pleine de louanges. Nicolas y faisait des excuses de ce qui s'était passé ; un malentendu en était seul la cause ; désormais il y aurait entre eux une communion et une amitié inviolables. Photius courut aussitôt chez l'empereur et le césar Bardas. Il insista pour que l'on punît l'insolence d'Ignace, qui n'avait pas même épargné l'auguste personne de l'empereur. Ignace fut donc gardé de nouveau dans sa maison, et l'on com-

[1] Labbe, p. 1214.

Digitized by Google

mença une enquête juridique. Heureusement pour Ignace, les commissaires qui en furent chargés n'étaient point assez misérables pour servir d'instruments à la bassesse de Photius. Toute cette infâme imposture fut découverte. Eustrate, qui disait avoir reçu la lettre de Cyprien, disciple d'Ignace, lui ayant été confronté, se trouva ne pas même le connaître, ni aucun des gens d'Ignace. Il confessa enfin sa coquinerie, mais tut sagement le nom et la complicité de Photius. Le césar Bardas, plus irrité de l'imbécillité d'Eustrate et du non-succès de la tromperie, que de la tromperie même, le fit fustiger publiquement, nonobstant les pressantes sollicitations de Photius, à travers toutes les rues de Constantinople; mais, peu après, Photius sut bien le dédommager, en lui procurant, par son crédit, une charge honorable et lucrative, qui le mettait à la tête des ministres de la justice. Quel peuple et quel gouvernement, où un fripon, fustigé naguère par toutes les rues de la capitale, devient président d'une cour judiciaire! Il fut avéré, depuis, que Photius avait lui-même fabriqué les lettres et conduit toute la fourberie. En vérité, les Églises photiennes peuvent à bon droit se vanter de leur premier patriarche[1]!

Dans l'intervalle, Théognoste était arrivé à Rome avec l'acte d'appellation de saint Ignace au Siége apostolique. Les crimes et les violences commis par Photius étaient dévoilés au grand jour devant les yeux du Pape. Une foule d'ecclésiastiques, surtout de moines, qui, pour se soustraire à la persécution de Photius, arrivaient successivement à Rome, attestaient et confirmaient unanimement le contenu de la plainte que Théognoste avait présentée au Saint-Siége au nom de saint Ignace. Le Pape, voyant qu'il n'y avait aucun amendement à espérer ni de Bardas ni de Photius, convoqua au commencement de l'année 86 d'abord dans l'église de Saint-Pierre, et ensuite dans celle de Latran, un nombreux concile. On y cita d'abord les deux légats, Rodoalde et Zacharie, accusés de prévarication. Comme le premier était absent pour les affaires du Siége apostoliqu

[1] Labbe, p. 1215.

Digitized by Google

Zacharie comparut seul, fut convaincu de son crime, même par sa propre confession, et, par suite, déposé et excommunié. Le même concile prononça aussi sur l'affaire d'Ignace et de Photius. Ce dernier fut également excommunié, toutes ses ordinations déclarées nulles, lui-même dépouillé de toute dignité sacerdotale et interdit de toute fonction ecclésiastique, sous les plus sévères censures. La sentence était motivée de la manière suivante :

« Photius, qui, comme il est maintenant démontré au grand jour, a tenu le parti des schismatiques, et a quitté la milice séculière pour être ordonné évêque par Grégoire de Syracuse, déposé et excommunié depuis longtemps ; qui, du vivant de notre collègue Ignace, patriarche de Constantinople, a usurpé son siége et est entré dans la bergerie comme un voleur ; qui, depuis, a communiqué avec ceux qu'avait condamnés notre prédécesseur Benoît, de bienheureuse mémoire, qui, contre sa promesse, a assemblé un concile, où il a osé déposer et anathématiser notre Frère Ignace, qui a corrompu les légats du Saint-Siége, contre le droit des gens, et les a obligés, non-seulement à mépriser, mais à combattre nos ordres ; qui a relégué les évêques qui n'ont pas voulu communiquer avec lui, et en a mis d'autres à leur place ; qui persécute l'Église encore aujourd'hui et ne cesse de faire souffrir des tourments horribles à notre frère et collègue le très-saint patriarche Ignace : ce Photius, coupable de tant de crimes, qu'il soit privé de tout honneur sacerdotal et de toute fonction cléricale, par l'autorité de Dieu tout-puissant, des Apôtres saint Pierre et saint Paul, de tous les Saints, des six conciles généraux, et du jugement que le Saint-Esprit prononce par nous ! En sorte que, si, après avoir eu connaissance de ce décret, il s'efforce de retenir le siége de Constantinople, ou d'empêcher notre vénérable collègue Ignace de gouverner paisiblement son église, ou s'il ose s'ingérer dans quelque fonction sacerdotale, il soit exclu de toute espérance de rentrer dans la communion, et demeure anathématisé, sans recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, sinon à l'article de la mort, »

Digitized by Google

Le même concile renouvelle l'anathème contre Grégoire de Syracuse, déjà déposé et excommunié. Il interdit toute fonction ecclésiastique à ceux qu'avait ordonnés Photius.

« Quant à notre très-saint frère Ignace, patriarche de la sainte Église de Constantinople, qui a été chassé de son trône par la violence de l'empereur, et dépouillé des ornements sacerdotaux par la prévarication de nos légats, nous déclarons, par l'autorité de Jésus-Christ, qu'il n'a jamais été déposé ni anathématisé, ne l'ayant été que par ceux qui n'en avaient aucun pouvoir. C'est pourquoi, de l'autorité de saint Pierre, des saints canons et décrétales, nous le rétablissons dans sa dignité et ses fonctions ; et quiconque à l'avenir lui apportera quelque empêchement ou quelque trouble, sans le consentement du Siége apostolique, sera déposé, s'il est clerc, et anathématisé, s'il est laïque, de quelque rang qu'il soit. Nous ordonnons que les évêques et les clercs, exilés ou déposés depuis l'injuste expulsion de notre frère Ignace, soient rétablis dans leurs siéges et leurs fonctions, sous peine d'anathème à ceux qui s'y opposeront. Si on les accuse de quelque crime, ils doivent être rétablis et ensuite jugés, mais par le Siége apostolique seulement [1]. »

Le saint Pape Nicolas savait très-bien que la foudre de l'excommunication qu'il venait de lancer ferait peu d'impression sur Photius et ses protecteurs. Mais il était nécessaire, et par là même c'était un devoir sacré pour le Pape, de conserver dans sa pureté l'Église de Dieu, et, pour cela, de ne pas souffrir plus longtemps une grande tache qui s'y attachait, mais de retrancher du corps sain le membre corrompu. Quant au peuple de Constantinople, qu'on avait cherché et qu'on cherchait encore à tromper par tous les moyens possibles, il n'était pas moins pressant de lui ouvrir les yeux et de l'instruire de son devoir dans ces circonstances. Ce double but fut parfaitement atteint ; car à peine la sentence prononcée contre Photius fut-elle connue à Constantinopie, que non-seulement une foule de

[1] Labbe, p. 287.

Digitized by Google

peuple, mais même un grand nombre de ses anciens partisans, se séparèrent aussitôt de lui, le regardèrent comme un intrus, comme un voleur frappé de l'anathème, et maintes fois ils osèrent témoigner publiquement leur horreur, pour lui, même en sa présence. Naturellement, une violente persécution recommença contre eux. Beaucoup de membres du clergé s'enfuirent à Rome, mais la plupart, notamment les laïques, augmentèrent le nombre des pieux confesseurs, perdirent leurs biens, furent dépouillés de leurs charges, emprisonnés, exilés, et ni condition, ni âge, ni sexe, ne protégeait contre les plus cruels traitements.

Toutefois, l'excommunication du Pape saint Nicolas contre les persécuteurs de saint Ignace et les protecteurs de Photius, eut des effets épouvantables. Un jour le césar Bardas appela un de ses amis intimes nommé Philotée, et lui dit tout essoufflé : J'ai vu un songe qui m'a brisé tous les os et les reins. Je croyais cette nuit aller en procession avec l'empereur à la grande église, et je voyais à toutes les fenêtres des archanges qui regardaient au dedans. Quand nous fûmes près de l'ambon, parurent deux chambellans cruels et farouches, dont l'un, ayant garrotté l'empereur, le tira hors du chœur du côté droit, l'autre me tira de même du côté gauche. Alors je vis tout à coup dans le trône du sanctuaire, un vieillard assis, semblable à l'image de saint Pierre, ayant debout près de lui deux hommes terribles qui paraissaient être des prévôts. Je vis devant les genoux de saint Pierre, Ignace fondant en larmes ; en sorte que l'Apôtre en paraissait attendri. Il criait : Vous qui avez les clefs du royaume des cieux, si vous savez l'injustice qu'on m'a faite, consolez ma vieillesse affligée. Saint Pierre répondit : Montrez celui qui vous a maltraité, et Dieu tournera la tentation à votre avantage. Ignace, se retournant, me montra de la main, et dit : Voilà celui qui m'a fait le plus de mal. Saint Pierre fit signe à l'officier qui était à sa droite, et lui donnant un petit glaive, il lui dit tout haut : Prends Bardas, l'ennemi de Dieu, et le mets en pièces devant le vestibule. Comme on me menait à la mort, je l'ai vu qui disait à l'empereur : Attends,

Digitized by Google

fils dénaturé. J'ai vu qu'on me coupait effectivement par pièces.

Bardas racontait ainsi son songe, épouvanté et pleurant. Philothée lui dit : Épargnez, seigneur, épargnez ce pauvre vieillard ; pensez au jugement de Dieu et ne lui faites plus de mal, quand il l'aurait mérité. Mais Bardas au lieu de suivre un conseil si sage, envoya aussitôt un parent de Photius, nommé Léon, accompagné de soldats, à l'île où était saint Ignace, avec ordre de le garder si étroitement, qu'il ne pût absolument célébrer la liturgie, et que personne n'entrât chez lui ni n'en sortît. C'était au commencement du Carême, l'an 866, et Ignace demeura ainsi trois mois renfermé [1].

Cependant la guerre continuait toujours entre les Grecs et les Sarrasins. Les premiers étaient presque toujours battus. Deux fois l'empereur pensa être pris ou tué. Au mois d'avril 866, il se mit en campagne pour aller attaquer l'île de Crète. Bardas, qui l'accompagnait, n'était pas sans quelque crainte. On l'avait rendu suspect à l'empereur. Pour le rassurer, l'empereur Michel et son principal ministre, Basile le Macédonien, signèrent à l'église, en présence de la croix et avec une plume trempée dans le sang de Jésus-Christ, qu'ils n'avaient aucun mauvais dessein contre lui. Et toutefois, ils avaient résolu de le tuer ; et le signal du massacre devait être le signe de la Croix, donné par le gendre même de Bardas ; et le lieu du massacre devait être la tente de l'empereur. En effet, il y fut mis en pièces le 29 avril 866. On porta par dérision, au bout d'une pique, quelques-uns de ses membres. Aussitôt l'empereur Michel arrêta son voyage et retourna à Constantinople, où il adopta et déclara maître des offices le Macédonien Basile, à qui il avait fait épouser sa concubine, et qui avait porté le premier coup d'épée à Bardas. Et comme Michel, inappliqué et incapable, ne pouvait se passer de quelqu'un qui gouvernât pour lui, il associa Basile à l'empire peu de temps après, et le couronna solennellement à Sainte-Sophie, le jour de la Pentecôte, 26 mai de la même année [2].

[1] Labbe, p. 1222. — [2] *Histoire du Bas-Emp.*, l. LXX.

Digitized by Google

Photius, pour avoir perdu son patron, ne perdit pas courage ; mais, s'accommodant au temps, il commença à maudire et à détester Bardas après sa mort, autant qu'il l'avait loué et flatté pendant sa vie. Il travailla à gagner les bonnes grâces de Basile, et ménageait aussi Michel, ne sachant auquel des deux demeurerait la souveraine autorité. Cependant, voyant qu'un grand nombre se séparaient de sa communion depuis la sentence prononcée contre lui par le Pape Nicolas, il les persécuta à outrance. Il dépouillait les uns de leurs dignités, les autres de leurs biens ; en bannissait d'autres ou les mettait en prison, et leur faisait souffrir divers tourments. Il chassa les ermites du Mont-Olympe et brûla leurs cellules ; il fit enterrer jusqu'au milieu du corps un de ceux qui refusaient de communiquer avec lui.

L'empereur Michel, plus fait pour être cocher du cirque que chef de l'empire, se dégoûta bientôt de son nouveau collègue, d'autant plus que Basile, loin de prendre part à ses débauches et à ses jeux impies, s'efforçait de l'en retirer par ses sages conseils. Michel ne le pouvant donc plus souffrir, un de ses compagnons de débauche lui promit de le tuer à la chasse. L'assassin manqua son coup, fut jeté par son cheval dans un précipice, et avoua son crime en mourant. Michel n'en persista pas moins dans le dessein de faire périr Basile. Un jour, au milieu d'un grand festin qu'il donnait à toute sa cour pour célébrer une victoire qu'il venait de remporter comme cocher du cirque, il prit tout à coup un rameur de la flotte impériale ; il se nommait Basilicin, était favori du prince à cause de sa bonne mine et de ses talents en fait de débauche, et le louait en ce moment de son admirable dextérité à conduire un char ; l'empereur Michel le prit donc par la main, le fit revêtir de la pourpre et du diadème, et le proclama empereur, en disant à Basile, qui était du festin : Vois-tu que la pourpre lui sied mieux qu'à toi ? Je t'ai fait empereur ; ne suis-je pas le maître d'en faire un autre ? Le jour suivant, il conduisit au sénat Basilicin, revêtu de toutes les marques de sa nouvelle dignité ; il le présenta aux sénateurs, leur déclarant qu'il l'avait associé à sa

Digitized by Google

puissance et les prenant eux-mêmes à témoin qu'il avait fai un meilleur choix que dans la personne de Basile. Cette extra vagance étonna tout le monde, et l'on fut indigné de voir qu Michel prétendit leur faire changer de maître tous les jours.

Cependant Basile, recevant de toute part avis que sa pert était résolue, se détermina enfin à prévenir l'empereur. I choisit pour cela le moment d'un festin que l'impératrice-mère sainte Théodora donnait à son fils et à toute sa cour dans l palais de Saint-Mamas. C'était le 24 septembre 867. On se mi à table à l'entrée de la nuit, et, avant neuf heures du soir Michel était ivre. Peu après, plongé, dans le sommeil, il se fi conduire à son lit par Basile, qui le quitta après lui avoir bais la main. Basilicin, dans le même état que Michel, se jeta sur u autre lit; tous deux s'endormirent aussitôt. Un moment aprè arriva Basile avec une troupe armée. Un chambellan voulu leur fermer le passage; l'empereur s'éveilla au bruit d tumulte, et, comme il levait les deux mains en jetant de grand cris, un des conjurés les lui trancha de deux coups de sabre e l'acheva de plusieurs coups. D'autres massacraient Basilicin Après cette exécution, Basile, avec sa troupe, courut au gran palais, dont il força les portes. S'y étant installé, il donna ordr à Paul, son chambellan, de pourvoir à la sépulture de Michel Paul, s'étant transporté au lieu de l'assassinat, trouva ce mal heureux prince couché par terre, les entrailles hors du corps autour de lui, sa mère et ses sœurs fondaient en larmes e jetaient des cris lamentables. L'ayant enveloppé dans la housse de son cheval, il le fit jeter dans une barque et porter à Chry sopolis, où il fut enterré sans pompe dans un monastère. I avait régné près de vingt-six ans depuis la mort de son père Théophile, savoir : quatorze ans avec sa mère, onze seul, e quinze mois avec Basile.

Dès le lendemain qu'il fut déclaré seul empereur, Basile l Macédonien chassa l'usurpateur Photius du siége patriarcal d Constantinople et le relégua dans le monastère du Scépé. L jour suivant, il envoya Élie, commandant de la flotte, avec l galère impériale, au patriarche saint Ignace, pour le tirer d

Digitized by Google

l'île où il était relégué, et le ramener à Constantinople, où, en attendant son rétablissement, il lui rendit le palais de Manganes, qui était sa maison paternelle. Cependant l'empereur Basile manda à Photius de lui envoyer sans délai toutes les souscriptions qu'il avait emportées en sortant du palais patriarchal. Photius jura qu'on l'avait tellement pressé de sortir, qu'il n'avait pu rien emporter de semblable. Mais tandis qu'il rendait cette réponse au préfet Baanes, ses domestiques, embarrassés, cachèrent dans des roseaux sept sacs pleins et scellés de plomb. Les gens de Baanes le virent, enlevèrent les sacs et les portèrent à l'empereur. Les ayant ouverts, on y trouva entre autres deux livres, ornés à l'extérieur d'or et d'argent, avec des couvertures violettes; en dedans, soigneusement écrits et de belle lettre, dont l'un contenait les actes supposés d'un concile contre saint Ignace, l'autre une lettre synodique contre le Pape saint Nicolas.

Ce prétendu concile était divisé en sept actions ou séances, et, à la tête de chacune, il y avait des miniatures de la main de Grégoire Asbestas, ex-évêque de Syracuse; car il était peintre. En la première on voyait Ignace traîné et battu de verges, et, sur sa tête, cette inscription : *Ho diabolos*, c'est-à-dire le diable ou le détracteur. En la seconde, on le tirait encore avec violence et on crachait sur lui, et l'inscription était : Commencement du péché. En la troisième, on le déposait, et l'inscription était : Le fils de perdition. En la quatrième, on l'envoyait lié en exil, et l'inscription était : L'avarice de Simon le Magicien. En la cinquième, il avait le cou chargé de fers, et l'inscription était : Qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou qu'on adore. En la sixième, on le condamnait, et l'inscription était : Abomination de la désolation. En la septième, on le traînait encore et on lui coupait la tête, et l'inscription était : L'Antechrist. Dans ses actes, il y avait cinquante-deux chefs d'accusation contre saint Ignace, tous manifestement faux; et, à la fin de chacun, on avait laissé une ligne en blanc, pour y ajouter ce que l'on voudrait.

Cette imposture de Photius était suivie d'une autre qui rem-

Digitized by Google

plissait le second tome. Pour se venger du Pape, il suppos
impudemment tout un concile œcuménique, où il fait présid
les empereurs Michel et Basile, avec des légats des trois gran
siéges d'Orient. Tout le sénat y assiste, avec tous les évêqu
de la dépendance de Constantinople. Il y paraît des accusateu
venus de l'Orient et de l'Occident, qui accusent le Pape Nicol
de plusieurs hérésies, de violences inouïes et d'une fou
d'autres crimes. Une nuée de témoins confirment ces accus
tions, invoquent la justice des Pères assemblés et demande
la déposition du Pape. Photius, toujours consciencieux et ind
gent, ne veut point céder à ces demandes. Il fait observer
concile qu'il serait par trop injuste de condamner un abse
avant de l'avoir entendu. Mais à peine a-t-il proféré ce peu
paroles, que les légats des trois patriarches d'Alexandrie, d'A
tioche et de Jérusalem, avec tous les évêques, tous les sén
teurs et tous les grands de l'empire, se lèvent et pressent Ph
tius de prononcer la sentence contre le Pape Nicolas, puisq
ses crimes étaient notoires et n'avaient pas besoin de preuv
A ces instances unanimes et pressantes d'une si illustre asse
blée, la douceur naturelle de Photius est enfin obligée de céd
Il reçoit les accusations contre le Pape, examine sa cause,
enfin le condamne pour mille crimes supposés, prononç
contre lui une sentence de déposition et d'excommunicat
contre ceux qui communiqueraient avec lui. Et, de tout ce c
cile œcuménique, il n'y a pas un mot de vrai; le tout n
qu'une fiction, un mensonge de Photius. Mais, après av
dressé des actes tels qu'il lui plaît, il les fait souscrir par vin
un évêques complaisants; puis il y ajoute lui-même tant
fausses souscriptions, qu'il y en avait plus de mille. On y voy
celle des deux empereurs, des trois prétendus légats d'Orie
de tous les sénateurs, d'une foule d'abbés et de clercs [1].

Mais, ce qui passe toute mesure d'impudence connue,
actes mensongers d'un concile imaginaire, Photius osa bien
envoyer par deux ambassadeurs, qui étaient deux métrop

[1] Labbe, p. 1388, 1223, 364.

Digitized by Google

tains, à l'empereur Louis II, qui régnait en Italie, et à sa femme, l'impératrice Ingelberge, les priant de chasser de Rome Nicolas, comme condamné par un concile œcuménique. Ces actes étaient accompagnés de présents considérables et de lettres remplies de flatteries.

Mais les deux envoyés de Photius furent arrêtés en chemin par ordre de l'empereur Basile, qui, s'étant saisi de toutes ces pièces, les montra au sénat, puis à l'église, découvrit les insignes fourberies de Photius, au grand étonnement de tout le monde; enfin, il garda ces livres dans le palais. C'est un auteur grec, témoin oculaire, qui nous apprend ces curieux détails dans sa Vie de saint Ignace.

Le dimanche 23 novembre de la même année 867, l'empereur Basile tint une assemblée dans le palais de Magnaure, où il fit venir le patriarche Ignace et lui donna de grandes louanges. C'était à pareil jour que, neuf ans auparavant, il avait été chassé. Ce jour-là donc il rentra solennellement dans son église avec un grand applaudissement de toute la ville. On célébrait la Messe, le prêtre disait ces paroles de la Préface : Rendons grâces au Seigneur, et le peuple dit : Il est digne, il est juste; ce qui parut d'un heureux présage : car les Grecs y faisaient grande attention, et les histoires en sont pleines. Saint Ignace étant ainsi rétabli dans son siége, interdit les fonctions sacrées, non-seulement à Photius et à ceux qu'il avait ordonnés, mais encore à tous ceux qui avaient communiqué avec lui, et pria l'empereur d'indiquer un concile œcuménique pour remédier à tant de scandale [1]. On envoya donc aussitôt à Rome Euthymius, écuyer de l'empereur Basile, chargé d'une lettre que nous n'avons plus. Mais nous en avons une autre où il dit au Pape que, s'il a chassé Photius et rétabli Ignace, c'est pour exécuter le jugement du Siége apostolique.

En Occident, Lothaire, roi de Lorraine, exerça aussi la fermeté apostolique du Pape saint Nicolas. Vers l'an 860, ce prince répudia Thietberge, sa femme légitime, pour en épouser une

[1] Labbe, t. VIII, p. 1226, 1230, 1389, 1086.

Digitized by Google

autre, nommée Valdrade, avec laquelle il vivait en adultè
Les évêques de son royaume eurent la coupable faiblesse d'a
toriser cet énorme scandale. La reine en ayant appelé à Ron
le Pape saint Nicolas envoya deux légats à Metz, qui eurent
même faiblesse que les évêques. Informé de leur prévaricati
le Pape excommunia ses légats et les deux principaux évêqu
les autres ayant reconnu leur faute et demandé pardon;
ordonna au roi de reprendre sa femme légitime, sous pei
d'être lui-même excommunié. Lothaire promit d'obéir a
ordres du Pape, mais ne fut guère fidèle à sa promesse. En 8
étant venu à Rome, le Pape Adrien II, successeur de Nicolas
le reçut avec honneur et lui demanda s'il avait observé exac
ment les avis du Pape Nicolas. Le roi Lothaire répondit qu'il
avait observés comme des ordres du ciel. Les seigneurs q
l'accompagnaient attestèrent qu'il disait vrai, et le Pape repr
Si votre témoignage est véritable, nous en rendons à Dieu
grandes actions de grâces. Il reste, mon cher fils, que vo
veniez à la confession de saint Pierre, où Dieu aidant, no
immolerons l'Hostie sainte pour la santé de votre corps et
votre âme; et il faut que vous y participiez avec nous, po
être incorporé aux membres de Jésus-Christ, dont vous ét
séparé.

A la fin de la Messe, le Pape invita le roi Lothaire à s'appr
cher de la Sainte-Table, et, prenant en ses mains le corps et
sang de Jésus-Christ, il lui dit : Si vous vous sentez innoce
de l'adultère qui vous a été interdit par le Pape Nicolas, et
vous avez fait une ferme résolution de n'avoir jamais en vot
vie aucun commerce criminel avec Valdrade, votre concubi
approchez hardiment et recevez le Sacrement du salut éterne
qui vous servira pour la rémission de vos péchés; mais si vo
êtes résolu de retourner à votre adultère, ne soyez point ass
téméraire pour le recevoir, de peur que ce que Dieu a prépa
à ses fidèles comme un remède, ne tourne à votre condamn
tion. A ces paroles formidables, le roi Lothaire demeura inse
sible; aveuglé par la passion, il reçut sans hésiter la Communi
du Pontife. Le Pape se retourna ensuite vers ceux qui accor

Digitized by Google

pagnaient le roi, et, en leur présentant la Communion, dit à chacun d'eux : Si vous n'avez point consenti à ce qu'a fait Lothaire, votre roi, et n'avez point communiqué avec Valdrade et avec les autres personnes excommuniées par le Saint-Siége, que le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ vous servent pour la vie éternelle ! Quelques-uns se retirèrent, mais ils communièrent pour la plupart.

Le roi Lothaire étant ainsi rentré dans la communion de l'Église, vint au palais de Latran et dîna avec le Pape, à qui il fit de grands présents de vases d'or et d'argent. Il sortit de Rome plein de joie ; il croyait n'avoir plus rien à craindre. Le Pape ne devait juger son affaire que l'année suivante, mais le jugement de Dieu prévint le jugement du Pape. Tous ceux de sa suite qui avaient communié témérairement furent frappés de mort dans l'année ; ils tombaient l'un sur l'autre à ses yeux. Avec eux périt presque toute la noblesse de son royaume ; à peine il y échappa le petit nombre de ceux qui avaient refusé de communier contre leur conscience. Malgré tant de morts effrayantes, il ne voulut point reconnaître que la main de Dieu était sur lui. Arrivé à Plaisance plein de santé, il s'affaiblit tout d'un coup, perdit la parole et mourut le 8 août, à la deuxième heure du jour. Quelque peu de ses gens, échappés à cette mortalité, l'enterrèrent dans un petit monastère près de la ville[1]. Telle fut la funeste fin du roi Lothaire et de sa criminelle passion.

Dans le temps qu'il soutenait la liberté de l'Église et l'honneur de l'épiscopat dans la personne de saint Ignace, contre les violences tyranniques de Michel et de Bardas, et contre les cruelles fourberies de Photius, l'incomparable Pape Nicolas appelait à Rome les deux apôtres des Slaves, saint Cyrille et saint Méthodius, pour leur donner la consécration épiscopale. D'un autre côté, il soutenait l'apôtre du Septentrion, saint Anscaire, et le déclarait son légat pour cette partie de l'Europe.

Dès le commencement de son pontificat (858), il confirma

[1] *Annal. Bert.*, 869. *Ann. Met.*, 869.

Digitized by Google

l'union des églises de Brême et de Hambourg en faveur du sai
Apôtre. Gonthier, ordonné archevêque de Cologne, après e
viron dix ans de vacance, et qui comptait l'archevêché de Brên
dans sa province, s'opposait d'abord à cette union, malg
l'avis et les prières des deux rois, Louis de Germanie et Lothai
de Lorraine, ainsi que des évêques de leurs royaumes. Enfi
à la prière des rois et de tous les évêques, il déclara que si
Pape confirmait cette union, il l'approuverait aussi, et tous s
suffragans y consentirent. Le roi Louis envoya donc à Ron
Salomon, évêque de Constance, et saint Anscaire, ne pouva
l'accompagner lui-même, envoya avec lui le prêtre Norfri
son disciple. Ils furent très-bien reçus du Pape Nicolas, qu
voyant l'utilité de cette union pour la conversion des païens,
confirma par ses lettres. Il y marque comme saint Anscai
avait été établi premier archevêque des Nordalbingues et s
siége fixé à Hambourg par l'autorité du Pape Grégoire IV ;
qu'il confirme, le déclarant son légat pour prêcher l'Évang
chez les Suédois, les Danois, les Slaves et les nations voisin
Puis il rapporte la raison qu'avait eue le roi Louis d'y u
l'évêché de Brême ; ce qu'il confirme encore, ordonnant qu
l'avenir ces deux diocèses n'en feront qu'un sous le nom
Hambourg, avec défense à l'Archevêque de Cologne d'y ri
prétendre à l'avenir. Les Suédois et les Danois feraient bien
se souvenir que c'est par les envoyés du Siége apostolique qu'
ont reçu la lumière de l'Évangile, et que, sans eux, ils serai
encore assis dans les ténèbres de la barbarie.

Horic le Jeune, roi de Danemark depuis 854, quoiqu'il ne
pas encore chrétien, profita de l'ambassade de l'évêque
Constance, Salomon, pour envoyer des présents au Pape et l'
surer de ses bonnes dispositions. Le saint Pape l'en remer
par une lettre où il le félicite de la foi qu'il montrait déjà ava
le baptême, l'assurant qu'il ne cesse de prier pour lui, afin q
Dieu lui fasse connaître de plus en plus la vanité des idoles,
misères de cette vie, la vérité du christianisme, et qu'il l'amè
enfin à son vrai culte [1].

[1] *Acta SS,*. 3 febr., § 19.

Digitized by Google

En 866, le Pape eut une grande consolation. Bogoris, roi des Bulgares, avait embrassé depuis peu la religion chrétienne, et voici comme on raconte sa conversion : Une famine qui affligea son pays le porta à invoquer le Dieu des chrétiens, dont le moine Théodore Couphara lui avait autrefois parlé, et dont sa sœur, chrétienne depuis longtemps, lui disait de grandes choses. La famine ayant cessé, il résolut de se faire chrétien; et on dit qu'il y fut encore excité par un tableau effrayant du jugement dernier, que lui fit un moine nommé Méthodius, qu'il avait fait venir pour lui peindre des chasses, car il aimait passionnément cet exercice. Il se fit donc instruire et envoya demander à l'empereur de Constantinople un évêque, qui le baptisa et le nomma Michel, comme l'empereur.

Mais, bien qu'il eût été baptisé de nuit, les grands de sa cour en ayant connaissance, excitèrent contre lui tout le peuple et vinrent l'assiéger dans son château. Il ne laissa pas de sortir contre eux, portant la croix dans son sein, et accompagné seulement de quarante-huit hommes qui lui étaient demeurés fidèles. Ceux-ci, quoiqu'en si petit nombre, étonnèrent tellement les rebelles, qu'ils n'en purent soutenir le choc, et leur défaite parut un miracle. Le roi fit mourir cinquante-deux des grands, les plus séditieux, et pardonna à la multitude. Alors il les exhorta tous à se faire chrétiens et en persuada un grand nombre, puis il demanda à l'empereur des terres incultes de sa frontière, pour étendre son peuple trop resserré dans son pays, et l'empereur lui accorda un canton qu'ils nommèrent Zagora.

Cette conversion des Bulgares arriva l'an 865, et l'année suivante, leur roi Michel envoya à Rome son propre fils avec plusieurs seigneurs, portant des offrandes à Saint-Pierre, entre autres les armes qu'avait le roi Michel quand il vainquit les rebelles. Ils étaient chargés de consulter le Pape sur une foule de questions religieuses et de lui demander des évêques et des prêtres. Ils arrivèrent au mois d'août 866.

Le Pape saint Nicolas eut une joie extrême de leur arrivée, non-seulement pour leur conversion en elle-même, mais

Digitized by Google

encore parce qu'ils étaient venus de loin pour chercher les ins-
tructions du Saint-Siége, et parce qu'ils lui ouvraient un chemi
pour envoyer ses légats par terre à Constantinople, en passan
par la Bulgarie. Il nomma, pour aller les instruire, Paul, évêqu
de Populonie en Toscane, et Formose, évêque de Porto, préla
de grande vertu, et les chargea de sa réponse à leurs consul-
tations, ainsi que de plusieurs exemplaires de l'Écriture sainte
et des autres livres qu'il jugea nécessaire. Cette réponse, presqu
toujours fondée sur l'Écriture et les Pères, notamment sur le
décrétales des Papes, même souvent sur les lois romaines
contient cent six articles, comme la consultation des Bulgares
Elle tend en général à adoucir leurs mœurs farouches et à leu
inspirer l'humanité et la charité chrétienne. Par exemple, il
étaient dans l'usage de faire mourir les gardes de la frontièr
par laquelle s'était enfui un esclave ou un homme libre, comm
aussi tous les hommes convoqués à la guerre, dont les chevau
ou les armes n'étaient pas bien en état à la revue de l'inspec
teur. Le Pape trouve cette rigueur excessive et les exhort
pour l'avenir, à conserver d'autant plus volontiers la vie d
hommes que précédemment ils étaient plus habitués à la leu
ôter. Quant à la punition des déserteurs, des calomniateurs
des empoisonneurs, il renvoie aux lois romaines, mais ceper
dant recommande la modération et l'humanité. Pour ce q
est de l'usage, où étaient les juges des Bulgares, de mettre
la torture ceux qui étaient prévenus de quelque crime, le sai
Pape Nicolas déclare que ni la loi divine ni la loi humaine n
l'admet : il entend la loi romaine ; car la confession doit êt
volontaire, dit-il, et non forcée. Par la torture, un innoce
peut souffrir à l'excès sans faire aucun aveu; et alors quel
impiété dans le juge ! ou bien, vaincu par la douleur, il s'avoue
coupable, quoiqu'il ne le soit pas ; ce qui est pour le juge u
impiété non moins grande [1]. Le saint Pape décide donc qu'u
homme libre ne doit être condamné que quand il est convain
par la déposition de trois témoins, et que, quand il ne pe

[1] Labbe, t. VIII, p. 516-549.

Digitized by Google

être ainsi convaincu, il soit acquitté sur son serment. Aujourd'hui on admirera la décision du grand et saint Pape, et l'on s'expliquera difficilement que Fleury ait eu peine à l'approuver. C'est que Fleury était plus avocat que prêtre.

Le grand et saint Pape Nicolas mourut le 13 novembre de l'année 867. Dans la longue série des grands et saints Pontifes qui ont honoré la Chaire de Saint-Pierre, le Pape Nicolas mérite incontestablement une des premières places. Aujourd'hui encore la Chrétienté honore annuellement sa mémoire ; car l'Église l'a mis au nombre des Saints. Neuf ans et sept mois il veilla sur l'Église de Dieu avec un zèle ardent, mais toujours éclairé. Fort de l'Esprit-Saint, aucun péril, aucune menace ne pouvait ébranler sa constance. Même dans les moments les plus critiques, et lorsque la terre semblait trembler sous ses pieds, il demeurait ferme comme un roc que le Tout-Puissant a planté, contre lequel sont réduits à se briser toùs les flots et de la scélératesse et de la légèreté. Mais à toute la sévérité d'un apôtre, il alliait la douceur de l'Évangile. On en voit particulièrement la preuve dans sa tendre sollicitude pour les malheureux ; il avait par devers lui un catalogue de tous les boiteux, les aveugles et les pauvres absolument invalides de Rome et leur faisait distribuer leur nourriture chaque jour. Quant à ceux qui pouvaient marcher, il leur faisait donner des cartes pour venir chercher leur subsistance, les uns le dimanche, les autres le lundi, et ainsi chaque jour de la semaine. Il fit réparer l'aqueduc qui portait de l'eau à Saint-Pierre en faveur des pauvres qui demandaient l'aumône à l'entrée de l'église et des pèlerins de toutes les nations qui venaient y chercher le pardon de leurs crimes.

D'un esprit élevé, d'une érudition qui embrassait toutes les connaissances humaines, éclairé de plus par la lumière de la vérité divine, la renommée de sa sagesse se répandit bientôt dans toutes les parties de l'univers chrétien. De tous les pays, même des provinces les plus lointaines de l'Orient et pour tous les cas qui présentaient tant soit peu d'importance, tous s'adressaient à lui comme à la source de toute sagesse et

Digitized by Google

d'une vérité supérieure. Non-seulement des évêques, des abbés, des prêtres et des moines, mais des laïques de tout rang et de toute condition, des rois, des princes et des princesses, des ducs et des comtes, des savants et des magistrats, en un mot, quiconque avait besoin d'une direction sûre, la cherchait et la trouvait sous les paternelles mains de ce grand Pape, éclairé d'en haut. De là une innombrable multitude de pèlerins, souvent plusieurs du plus haut rang, affluaient chaque année vers la capitale de la chrétienté, et jamais Rome ne porta si visiblement le caractère de cité universelle du monde et des peuples que sous Nicolas. Rien n'était plus facile que de trouver accès auprès de lui, et des milliers d'hommes qui eurent le bonheur de le voir et de lui parler, pas un ne le quitta jamais que plein d'admiration pour sa sagesse et saisi de la dignité et de la sainteté qui se manifestaient dans toutes ses paroles et dans toute sa personne. Ceux qui ne pouvaient venir à Rome s'adressaient à lui par lettre, et aucune de ces lettres ne demeurait sans réponse ; et il est tout à fait incompréhensible comment ce grand Pape, outre tant d'affaires ecclésiastiques et politiques souvent très-embrouillées, trouvait encore le temps nécessaire pour donner presque journellement des audiences, qui quelquefois duraient des heures entières, comme aussi pour répondre à ces lettres innombrables qui affluaient sans cesse comme les flots de la mer, et il n'appartient qu'à la rare force d'esprit qui lui était propre, de ne pas succomber à ce faix toujours plus accablant. Des seules lettres de Nicolas qui soient venues jusqu'à nous, on en compte plus de cent. Le bibliothécaire Anastase en avait lu près de deux cents, et encore était-il loin de les avoir lues toutes. Mais sous sa plume féconde, beaucoup de ces lettres devenaient des traités entiers, en sorte qu'on les divisait en plusieurs chapitres, et seulement quatre ou cinq de ces lettres suffiraient pour remplir un in-quarto de moyenne grosseur.

D'un autre côté, l'ancienne et austère discipline de l'Église reprenait vigueur sous lui, et des pénitences publiques très sévères n'étaient pas chose rare de son temps. (ROHRBACHER.

Digitized by Google

SAINT HOMOBON,

MARCHAND.

Au XII^e^ siècle, pendant que la bienheureuse Marie d'Oignies édifiait le pays de Liége, saint Homobon édifiait la ville de Crémone en Italie. Le nom de sa famille était Tucinge ; celui de Homobon ou homme de bien qu'il reçut au Baptême, présageait ce qu'il devait être un jour. Son père, marchand de profession, n'était ni riche ni pauvre. Le jeune Homobon fut élevé dans les sentiments de la piété et dans la pratique des vertus chrétiennes. Lorsque l'âge le lui permit, il fut appliqué au commerce, sans passer par l'étude des lettres. L'Esprit de Dieu fut son guide dans tout le cours de sa vie, et il le préserva de tous les écueils où l'on voit souvent échouer l'innocence. Dès son enfance, il montrait une grande horreur pour l'apparence même d'une injustice, et il aurait mieux aimé perdre toute sa fortune que de commettre le moindre péché. Il voyait dans son état une occupation que Dieu lui avait donnée ; il en remplissait les devoirs par obéissance à la volonté du ciel, par justice pour lui-même, pour sa famille et pour la société dont il était membre. Ses parents lui ayant proposé de se marier, il obéit, et s'unit à une femme vertueuse et capable de l'aider dans le gouvernement de la maison. Il vécut avec elle dans la crainte de Dieu et dans l'observation de ses commandements, suivant les préceptes que l'Apôtre donne aux personnes mariées.

Sa charité envers les pauvres ne connaissait, pour ainsi dire, point de bornes. Après la mort de son père, qui lui laissa des biens considérables, il augmenta encore ses aumônes. Il allait chercher les pauvres dans leurs cabanes, et en même temps qu'il les soulageait dans leur misère, il les exhortait à se repentir de leurs fautes et à mener une vie plus chrétienne. Sa femme lui faisait quelquefois des reproches sur ce que, par ses aumônes excessives, il appauvrissait sa famille ; mais il lui répondait avec douceur que la meilleure manière de placer son argent était de le donner aux pauvres ; qu'on lui faisait par là produire au centuple, comme Jésus-Christ lui-même l'avait

Digitized by Google

promis. On lit dans l'auteur de sa Vie, que ses immenses charités furent souvent accompagnées de miracles, et que Dieu lui accorda le don de multiplier ce qu'il avait destiné au soulagement des malheureux.

A la pratique de l'aumône il joignait celle de l'abstinence et de la mortification. Il savait allier les devoirs de son état à l'exercice de la prière. Il y donnait un temps considérable, et lorsqu'il paraissait distrait par des occupations extérieures, il unissait son âme à Dieu par des aspirations fréquentes ; en sorte que tous les lieux où il se trouvait étaient pour lui des lieux d'oraison. Tous les jours, il assistait, dans l'église de Saint-Gilles, à matines, qui se disaient à minuit, et il ne se retirait que le lendemain matin après la grand'messe. Sa ferveur était si exemplaire, surtout pendant le saint Sacrifice, que tous ceux qui le voyaient se sentaient pénétrés de la plus vive dévotion. Il restait quelque temps prosterné devant un crucifix, en attendant que le prêtre fût arrivé à l'autel. Ses exemples et ses discours convertirent un grand nombre de pécheurs. Il consacrait uniquement à la piété les dimanches et les fêtes, et il était en prière lorsque Dieu l'appela pour récompenser ses vertus.

Le 13 novembre 1197, il assista à matines, suivant sa coutume, et resta à genoux devant le crucifix jusqu'à ce que le prêtre commençât la messe. Au « Gloria in excelsis, » il étendit les bras en forme de croix. Peu de temps après, il tomba le visage contre terre. Ceux qui le virent en cet état crurent qu'il s'y était mis par dévotion. Mais quand on s'aperçut qu'il ne se levait point à l'Évangile, on s'approcha de lui, et on remarqua qu'il ne vivait plus.

Sicard, évêque de Crémone, après avoir constaté l'héroïsme de ses vertus et la certitude de ses miracles, se rendit à Rome avec plusieurs personnes respectables, pour solliciter sa canonisation. Le Pape Innocent III le mit au nombre des saints, et publia sa bulle en 1198. Le corps du serviteur de Dieu fut levé de terre en 1356, et transféré dans la cathédrale de Crémone, Mais son chef est resté dans l'église de Saint-Gilles.

(ROHRBACHER.)

Digitized by Google

SAINT DIDACE,

FRÈRE MINEUR.

Didace ou Diégo, qui est la même chose que Jacques en espagnol, était d'une famille peu considérable, selon le monde, et eut pour patrie le bourg de Saint-Nicolas, au diocèse de Séville dans l'Andalousie. Il se distingua dès son enfance par son amour pour Dieu, et par la pratique des vertus chrétiennes. Il y avait auprès du bourg de Saint-Nicolas un saint Prêtre qui menait la vie érémitique. Didace lui demanda et obtint la permission de se mettre sous sa conduite. Tout jeune qu'il était, il imitait les austérités de son maître. Ils cultivaient ensemble un petit jardin, et s'occupaient à faire différents ouvrages en bois. Quelques années après, Didace fut obligé de retourner chez ses parents : mais le désir ardent qu'il avait de suivre les traces de Jésus crucifié, lui fit bientôt abandonner le monde pour toujours. Il se retira dans le couvent des Franciscains de l'observance, dits de Saint-François d'Arrizafa, et y prit l'habit en qualité de Frère convers. On sait que la fonction des frères convers dans les communautés est de servir les religieux de chœur, et de remplir les plus bas emplois du monastère.

Lorsque Didace eut fait profession, il fut envoyé avec un prêtre de son Ordre dans les îles Canaries. Il y montra un zèle infatigable pour la conversion des idolâtres ; et, quoiqu'il ne fût que laïque, ses supérieurs le firent gardien d'un couvent qui venait d'être bâti dans une de ces îles, appelée Forteventure. Il s'offrait sans cesse en sacrifice au Seigneur par la mortification de sa chair et de sa volonté, et par ce martyre prolongé il se préparait à verser son sang pour la foi si l'occasion s'en présentait.

Ayant été rappelé en Espagne, il habita successivement divers couvents de son Ordre, sans rien diminuer de sa ferveur. Il était tellement absorbé en Dieu, qu'il ne pouvait parler qu'à lui ou de lui. Son humilité et la vivacité de sa foi prouvaient qu'il était entièrement mort à lui-même et rempli de l'Esprit-Saint.

Digitized by Google

Il se rendit à Rome en 1450. C'était l'année où l'on venait de canoniser saint Bernardin de Sienne, franciscain ; et la cérémonie de cette canonisation avait attiré à Rome près de quatre mille Religieux du même Ordre, qui s'étaient réunis dans le célèbre couvent appelé *Ara-Cœli*. Didace avait accompagné Alphonse de Castro. Celui-ci fut attaqué dans le voyage d'une maladie dangereuse. Didace le servit nuit et jour avec un zèle et une charité admirables. Il rendit les mêmes services à plusieurs autres malades de son Ordre, pendant le séjour qu'il fit à Rome. De retour en Espagne, il passa la plus grande partie de sa vie dans les couvents de Séville, de la Saussaye et d'Alcala de Henarez en Castille. Il avançait de jour en jour dans les voies de la perfection, et il avait le talent d'inspirer les sentiments dont il était animé, à ceux qui conversaient avec lui. Non content d'observer sa Règle, il y ajoutait de nouvelles pratiques pour acquérir une ressemblance plus entière avec le bienheureux patriarche de son Ordre. Il se mettait au-dessous de toutes les créatures ; et cette humilité profonde produisait en lui une paix inaltérable. Il avait tellement maîtrisé ses passions, et il était si détaché de toutes les choses de la terre, qu'on ne remarqua jamais en lui aucun trouble, ni aucune de ces émotions qui échappent quelquefois à la nature, dans les âmes mêmes qui servent Dieu avec ferveur. Comme il n'avait d'autre volonté que celle du Seigneur, il se soumettait avec joie à tous les événements, et il bénissait également le Ciel dans la prospérité et dans l'adversité. Il joignait aux macérations corporelles un amour extrême pour la pauvreté, qui se manifestait dans ses habits et dans tout son extérieur. Sa prière était continuelle : plus d'une fois il y eut des ravissements, et y reçut d'autres grâces extraordinaires. La Passion du Sauveur était le plus cher objet de ses pensées et de ses affections ; aussi méditait-il souvent sur cet adorable Mystère, un Crucifix à la main. Du sacrifice sanglant qui a été offert une fois sur la croix il passait au sacrifice non sanglant qui se renouvelle tous les jours sur l'autel, et par là son amour pour Jésus-Christ s'enflammait de plus en plus. Il ne pouvait se lasser d'admirer

Digitized by Google

le prodige par lequel un Dieu devient dans l'Eucharistie la nourriture spirituelle de nos âmes. Plus il recevait ce Dieu fréquemment, plus il se sentait transformé en lui par l'effusion de cette charité dont il est le principe. Il avait aussi une tendre dévotion pour la très-sainte Vierge qu'il honorait comme sa Mère et son Avocate.

Ce fut en 1463 qu'il tomba malade à Alcala, où il avait passé les dernières années de sa vie. Il redoubla de ferveur aux approches de sa dernière heure. Dans son agonie, il se fit apporter une corde qu'il mit à son cou, puis fixant ses yeux baignés de larmes sur un Crucifix qu'il tenait à la main, il demanda pardon à tous les Religieux de la communauté qui étaient en prières autour de son lit. Il expira tranquillement le 12 novembre 1463. Divers miracles attestèrent sa sainteté avant et après sa mort. Un de ces miracles fut opéré sur don Carlos. Ce prince, en tombant, s'était fait à la tête une plaie que les chirurgiens jugèrent mortelle. On apporta dans sa chambre la châsse du Saint, et à l'instant il fut parfaitement guéri. Philippe II, roi d'Espagne, père de don Carlos, sollicita, par reconnaissance, la canonisation du serviteur de Dieu. Sixte V le mit au nombre des Saints, et publia sa bulle en 1588. Innocent XI fit insérer un office en son honneur dans le Bréviaire romain, et assigna le 13 novembre pour le jour de sa fête, qui se célèbre, cependant, le jour précédent chez les Franciscains.

Voyez la Chronique de l'Ordre de Saint-François, par Marc de Lisbonne ; l'Histoire de la vie, des miracles et de la canonisation du Saint, que Pierre Galesini, protonotaire apostolique, et François Pegna, auditeur de Rote, rédigèrent par ordre du Pape ; l'*Historia Seraphica* de Sédulius, et les Annales de Wadding.

SAINT STANISLAS KOSTKA,

NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Saint Stanislas, fils de Jean Kostka, sénateur de Pologne, et de Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazovie, naquit au château de Roskou le 28 octobre 1550. Sa mère lui inspira de

Digitized by Google

bonne heure de tendres sentiments de piété. Le premier usag qu'il fit de sa raison fut de se consacrer à Dieu avec une fer veur au-dessus de son âge. On confia son éducation et celle d Paul, son frère aîné, à un gouverneur nommé Jean Bilinsk qui les suivit depuis au collége des Jésuites de Vienne. Stanis las avait alors quatorze ans. Comme il n'avait jamais eu d goût que pour la piété, il donnait tout son temps à la prièr et à l'étude. Son amour pour la pureté, et la crainte de tombe dans quelque péché, l'avaient rendu fort circonspect dans l choix de ses amis. Les pensionnaires du collége de Vienne n purent voir sans admiration sa modestie, sa ferveur et son re cueillement en la présence de Dieu ; il avait quelquefois des ra vissements, et les larmes coulaient de ses yeux, même en pu blic, avec une telle abondance, qu'il ne pouvait les retenir Lorsqu'il sortait de ses communications avec Dieu, il était rempli de son esprit, qu'il inspirait ses sentiments à ceux ave lesquels il conversait. Le feu de la divine charité brûlait dan son cœur avec tant d'ardeur, qu'il en embrasait ses compa gnons ; il aimait à les entretenir de Dieu et des choses céleste et ses discours avaient alors tant d'énergie, qu'il commun quait comme une partie de son âme à ceux qui l'écoutaient. Ma il fallait que sa vertu fût perfectionnée par les épreuves.

L'empereur Ferdinand mourut en 1564. Maximilien II, so successeur, ne montra pas le même zèle pour la religion. enleva aux Jésuites de Vienne la maison que Ferdinand leu avait prêtée pour loger leurs pensionnaires. Paul Kostka, qu avait deux ans de plus que son frère, ne fut pas fâché de trou ver cette occasion de jouir de sa liberté. Il engagea son gouve neur à prendre un logement dans la maison d'un luthérien Comme il trouvait la condamnation de sa conduite dans celle d son frère, il conçut de l'aversion pour lui : bientôt il passa de injures aux mauvais traitements. Stanislas fut encore plus ex posé de la part de Bilinski. Celui-ci, non content de se déclare en faveur de Paul de Kostka, employait les discours les plu insidieux et les plus plausibles pour détourner Stanislas de so genre de vie. Il prétendait qu'il devait plus donner au mond

Digitized by Google

et qu'un homme de sa qualité pouvait se sauver sans porter la dévotion si loin.

Stanislas découvrit le piége ; il se tint sur ses gardes plus que jamais et triompha, par un redoublement de ferveur, des assauts qu'on lui livrait. Il communiait tous les dimanches et toutes les fêtes solennelles, et se préparait à la Communion en jeûnant la veille. Il n'allait jamais en classe le matin ou le soir, sans entrer dans l'église pour y adorer le saint Sacrement ; chaque jour il entendait deux messes, et faisait la méditation ; il dormait peu, et se levait toujours à minuit pour prier : il portait souvent le cilice, et prenait de fréquentes disciplines ; il ne voyait de compagnie qu'à table, et s'il échappait à quelqu'un des paroles contraires à la pudeur, il se retirait sur-le-champ. Lorsqu'il n'était ni à l'église ni au collége, il se renfermait dans sa chambre pour prier ou pour étudier, excepté quelques instants après les repas. On peut juger, d'après une telle conduite, quelles lumières et quelles faveurs il reçut du Saint-Esprit. Il apprit à se convaincre de plus en plus combien les maximes du siècle sont opposées à celles de l'Évangile, et combien se trompent grossièrement ceux qui prétendent se sauver en suivant les premières.

Il y avait deux ans qu'il souffrait les persécutions dont nous venons de parler, lorsqu'il tomba malade. Sa maladie devenant dangereuse, il demanda à recevoir le saint Viatique. Mais le luthérien chez lequel il logeait ne voulut point consentir qu'on le lui apportât. Il mit même dans ses intérêts Bilinski et Paul de Kostka. Stanislas, pénétré de douleur, réclama l'intercession de sainte Barbe, qu'on est dans l'usage d'invoquer dans les royaumes du Nord, pour obtenir une bonne mort et la grâce de recevoir les derniers Sacrements. Sa prière fut exaucée. Il eut une vision où il lui sembla que deux Anges lui donnaient la communion. Dans une autre vision, la très-sainte Vierge lui apparut, et lui dit que l'heure de sa mort n'était point encore venue, et qu'il devait se consacrer à Dieu dans la Compagnie de Jésus. Depuis un an, il avait la pensée d'embrasser cet état : mais il n'avait osé s'en ouvrir à personne.

Digitized by Google

A peine eut-il recouvré la santé, qu'il fit part de son dess au Père Magius, provincial d'une partie de l'Allemagne, leq se trouvait pour lors à Vienne. Mais celui-ci n'osa le recev de peur d'encourir l'indignation du père du Saint, qui avait f mellement déclaré qu'il ne consentirait jamais que son fils religieux. Le cardinal Commendon était aussi à Vienne, en q lité de légat de Pie V. Stanislas le pria de s'intéresser pour auprès du provincial ; mais il refusa de se mêler de cette affai par les mêmes motifs que Magius. Le Saint, abandonné hommes, eut recours à Dieu. Il consulta son confesseur, et p tit secrètement, après avoir toutefois écrit à son frère et à s gouverneur, une lettre aussi tendre qu'édifiante. Il se rendi Augsbourg, puis à Dilingen, où il conjura le Père Canisius, p vincial de la Haute-Allemagne, de le recevoir. Canisius, pc éprouver sa vocation, lui ordonna de servir à table les pensi naires du collége, et d'avoir soin de leurs chambres. Stanis le fit avec tant de zèle et d'humilité, que les pensionnaires ne le connaissaient pas, ne pouvaient revenir de leur étoni ment. Trois semaines après, Canisius l'envoya à Rome. Stan las s'y jeta aux pieds de saint François de Borgia, qui ét alors général des Jésuites, et le conjura avec beaucoup d'i tance de le recevoir : ce qui lui fut accordé. Au lieu de cherc à voir les curiosités de Rome, il fit sa retraite sans délai sous maître des novices, et il y fut favorisé de plusieurs grâ extraordinaires. Il prit l'habit le jour de saint Simon et de sa Jude, en 1567 : quelques jours après on lui remit une lettre q lui écrivait son père, et qui annonçait un homme transporté colère. Son père lui mandait que sa conduite déshonorait famille ; que les Jésuites se repentiraient d'avoir concouru à déshonneur, et qu'il les ferait chasser de Pologne. La répor du fils fut modeste et respectueuse ; mais il ne dissimula pas résolution sincère où il était de suivre sa vocation. Loin témoigner le moindre trouble, il continua de remplir le dev d'un fervent novice, et se reposa tranquillement de tout sur soins de la Providence.

Sa principale attention était de faire chacune de ses actio

Digitized by Google

de la manière la plus parfaite, de remplir avec la plus exacte fidélité la volonté de Dieu, et de ne manquer à aucun point de sa Règle. Il ne mettait d'autres bornes à ses mortifications que celles que lui prescrivait l'obéissance qu'il devait à son directeur. Il avait la même obéissance pour tous les supérieurs, et pour ceux qui les représentaient. Sa simplicité lui faisait exagérer ses propres fautes, et il les jugeait toujours plus grandes qu'elles ne l'étaient dans la réalité; en sorte qu'on disait de lui qu'il était son propre calomniateur. Il n'aimait point à paraître en public, et on ne pouvait lui causer une plus grande peine que de le louer. Son humilité était d'autant plus admirable, qu'il évitait toutes les occasions d'être réputé humble par les autres. Toute sa vie était une prière continuelle. Son union avec Dieu était si intime, qu'au jugement de ses directeurs, il n'était jamais inquiété par les distractions. Les autres novices se recommandaient à ses prières, et il obtint à plusieurs des grâces signalées. Son amour pour Jésus-Christ dans l'Eucharistie était si ardent, que son visage paraissait tout en feu lorsqu'il entrait dans l'église. On le vit souvent en extase à la messe et après la communion. Les jours où il communiait, il ne pouvait parler que de l'excès d'amour que Jésus-Christ nous témoigne dans son adorable Sacrement, et les discours qu'il tenait alors étaient si touchants, que les Pères qui avaient le plus d'expérience dans les voies intérieures de la piété ne se lassaient point de l'entendre.

Stanislas fut intérieurement averti que sa dernière heure approchait. Il dit à plusieurs personnes, au commencement du mois d'août, que tous les hommes étaient obligés de veiller, parce qu'ils pouvaient mourir chaque jour; mais que cette vigilance le regardait plus particulièrement, parce qu'il mourrait certainement avant la fin du mois. Quatre jours après, s'entretenant avec le P. Emmanuel Sa, sur la fête de l'Assomption, il répéta la même chose. « O mon Père! s'écria-t-il dans un transport de dévotion, que ce fut un jour heureux pour les saints, que celui auquel la très-sainte Vierge entra dans le Paradis! Je suis persuadé qu'ils en renouvellent tous les ans la

Digitized by Google

mémoire aussi bien que nous par quelques réjouissances extr ordinaires, et j'espère que je verrai la première fête qu'ils e feront. » Sa jeunesse et sa bonne santé empêchèrent qu'on r remarquât cette prédiction. On s'aperçut cependant qu'il agi sait comme devant bientôt faire le grand voyage de l'éternit Le jour de saint Laurent, il se trouva indisposé vers le soir. ne put contenir la joie que lui causait déjà la vue de l'éterni bienheureuse. On le porta à l'infirmerie. En y entrant, il le signe de la croix sur son lit, et dit qu'il n'en relèvera point. Quoiqu'il n'eût d'abord qu'une fièvre intermittente, continua d'assurer qu'il touchait à la fin de sa carrière mo telle. Le 14 août, il dit le matin qu'il mourrait la nuit suivant Un peu après midi, il perdit connaissance et fut couvert d'ur sueur froide. Lorsque la connaissance lui fut revenue, il d manda le saint Viatique et l'Extrême-Onction ; il les reçut co ché sur la terre, comme il l'avait désiré. Ensuite il pria tous l assistants de lui pardonner les fautes qu'il pouvait avoir com mises envers eux, et fit de fréquents actes de contrition et d'a mour. Enfin, après avoir dit qu'il voyait la très-sainte Vierg accompagnée d'une troupe d'Anges, il expira tranquillemer un peu après trois heures du matin, le 15 août 1568, sur la fi de la dix-huitième année de son âge, et dans le dixième mo depuis son entrée au noviciat.

Sa sainteté et plusieurs miracles opérés par son intercessio le firent béatifier par le Pape Clément VIII en 1604. Paul V ap prouva un office en son honneur pour les églises de Pologne Clément X permit aux jésuites de réciter cet office, et fixa l fête du serviteur de Dieu au 13 novembre, jour auquel so corps, trouvé sans aucune marque de corruption, fut transfér de l'ancienne chapelle dans l'église du Noviciat, fondée par l prince Pamphili. Saint Stanislas est, conjointement avec sain Casimir, patron du royaume de Pologne. Il est patron particu lier des villes de Varsovie, de Posna, de Lublin et de Léopold Les Polonais attribuent à son intercession le bonheur qu'ils on eu d'être délivrés une fois de la peste, ainsi que plusieurs vic toires remportées sur les Turcs, les Tartares et les Cosaques

Digitized by Google

On compte aussi plusieurs guérisons miraculeuses opérées par le même moyen. Nous en rapporterons une avec ses principales circonstances. Un novice de la maison des Jésuites de Lima eut une fièvre maligne au mois d'octobre. A la suite de cette maladie, il fut attaqué d'une paralysie qui le rendit perclus de la moitié de son corps, en sorte que la main et le pied du côté droit n'avaient plus aucun mouvement. Il lui vint un dégoût accompagné de fièvre et de symptômes si fâcheux, que les médecins jugèrent le mal incurable. Le 13 novembre, jour où l'on célébrait la fête de saint Stanislas, on appliqua une image du Saint sur le côté malade du novice, qui fut guéri à l'instant. D'autres novices qui étaient présents, appelèrent tous les religieux de la maison, afin qu'ils fussent témoins du miracle. Celui qui venait de recouvrer la santé se leva, prit ses habits et alla remercier Dieu avec les autres dans une chapelle de saint Stanislas. Le lendemain on chanta solennement le *Te Deum* en action de grâces. La vérité du miracle fut attestée, d'après une information, par le vicaire général de l'archevêché, par cinq médecins et un chirurgien, ainsi que par tous les Jésuites de Lima, qui avaient vu le novice pendant sa maladie, et qui avaient été témoins de sa guérison. (GODESCARD.)

SAINT VÉRAN,

ÉVÊQUE DE CAVAILLON.

Au milieu de ce cahos de mille éléments divers dont se composaient, sous l'ère Mérovingienne, les quatre ou cinq états morcelés et toujours en guerre les uns contre les autres, qui devaient former un jour le beau royaume de France, alors que l'on voit d'un côté tant d'ignorance, de corruption et de barbarie, Clotaire, Frédegonde, Brunehaut, de l'autre tant de science, de sainteté et de courage, Quenin, Prétextat, Grégoire de Tours, Radégonde [1], c'est une grande figure que celle de saint Véran,

[1] Saint Prétextat, saint Grégoire de Tours et sainte Radegonde sont assez connus. Saint Lucain, évêque de Vaison et contemporain de saint Véran est inscrit au Martyrologe romain (15 février). L'auteur de la présente notice regrette que les circonstances ne lui aient pas permis de consacrer à saint Que-

Digitized by Google

évêque de Cavaillon. Par la sainteté de sa vie, la force de s prédication, l'éclat de ses miracles, saint Véran remplit pendar près d'un demi-siècle, non seulement le midi de la France, mai encore les provinces les plus éloignées, l'Orléanais, l'Austrasi le Dauphiné, la Ligurie et une grande partie de l'Italie; il e l'âme des conciles, le défenseur infatigable de la discipline eccl siastique, le conseiller des rois, le médiateur des peuples, à un époque où le clergé avait pour mission de tempérer, par l mélange de la sève chrétienne l'ardeur du sang à demi-barbar des nouveaux conquérants de la Gaule : il renouvelle, en u mot, sur un théâtre peu différent les souvenirs du grand sain Martin, car dans le thaumaturge de Cavaillon on reconnaît maint caractère d'affinité avec le thaumaturge de Tours.

Véran naquit vers les premières années du VI^e^ siècle, 51 ou 520. Sept villes dans l'antiquité se disputaient la gloire d'a voir donné naissance au divin Homère. Presque aussi nom breuses sont les localités qui prétendent à l'honneur d'avo donné le jour au saint évêque de Cavaillon. Faut-il lui assigne pour patrie les bords de cette fontaine de Vaucluse si connue l'heure qu'il est, mais aux yeux du chrétien, justement célèbr moins par la fraîcheur de ses eaux, la splendeur de son paysag ou les souvenirs de son grand poète, que par le séjour et l tombe de saint Véran et par le grand miracle qu'il voulut opé rer sur ses bords? Plusieurs auteurs l'ont écrit et le nouvea Bréviaire de Cavaillon reproduit par le Propre actuel du dio cèse d'Avignon adopte cette opinion [1]. Elle ne nous para appuyée sur aucun fondement sérieux. Vaucluse, d'ailleurs, n' nullement besoin d'avoir été le berceau du thaumaturge, il do

nin une étude spéciale. Il espère être plus heureux à une prochaine édition le diocèse d'Avignon a fourni à l'Église triomphante bien d'autres Saints dor les Vies n'ont pu trouver place dans ce premier travail.

[1] L'autorité du *Propre du diocèse d'Avignon* (1856) qui n'a fait que repr duire l'Office usité à Cavaillon, au siècle dernier, perd une grande partie c son importance, en ce que la légende actuelle de saint Véran est en co tradiction sur ce point avec le remarquable Bréviaire de Cavaillon, imprim en 1513, dont le seul exemplaire connu se trouve à la bibliothèque de Ca pentras.

Digitized by Google

lui suffire d'avoir été un séjour de prédilection, le théâtre d'un de ses plus grands miracles, le lieu où le Seigneur a voulu que ses reliques reposassent pendant plusieurs siècles. Le docte abbé J. F. André, ancien curé de Vaucluse, auteur de nombreux ouvrages justement estimés, avait dans sa *Notice historique sur le tombeau de saint Véran* (in-18, 1852), adopté le sentiment qui fait naître notre Saint à Vaucluse. Il l'abandonne dans son *Histoire de saint Véran anachorète à Vaucluse, évêque de Cavaillon, ambassadeur du roi Gontran* (Paris, Pringuet, 1858).

D'autres veulent que notre Saint soit né à Javols dans le Gévaudan [1] ou à Jargeau près d'Orléans. Les quatre manuscrits de la bibliothèque de Carpentras qui sont les documents les plus sérieux que nous ayons de la vie de saint Véran ne s'accordent pas entre eux sur le lieu de sa naissance. Le premier le fait naître en France, sans désignation plus particulière, le deuxième et le troisième le font originaire des environs de Gabalum : le quatrième assure qu'il « feust françois et natif d'ung lieu nommé Georgeay au diocèse d'Orléans (c'est Jargeau). M. l'abbé André dans son *Histoire de saint Véran*, émet une nouvelle opinion qu'il a pourtant la sagesse de ne pas vouloir donner comme définitive. Il remarque que saint Véran est particulièrement honoré à Albenga, en Ligurie, où il fit un long séjour. Or, observe-t-il, l'histoire nous apprend qu'en 511 il y avait un Véranus intendant de la Ligurie pour le roi Théodorik [2]. Ne pourrait-on pas croire avec quelque fondement que ce haut fonctionnaire était le père de saint Véran, et que, par conséquent, il a pu naître à Albenga ou dans toute autre ville de la Ligurie. M. l'abbé André avoue néanmoins qu'il trouve également plausible l'opinion de M. Courtet, d'après laquelle saint Véran serait de race franque, né à Jargeau ou ailleurs, mais dans le Nord ; ce qui le prouverait c'est son nom germa-

[1] Saussay, *Martyrol. gallicanum* ; *Gallia christiania*, Godescard, etc. Javols *Gabalum*, pays aujourd'hui ruiné, à quatre lieues de Mende, autrefois ville épiscopale. Ce n'est qu'au XIe siècle que les évêques de *Gabalum* ont pris le nom d'évêques de Mende.

[2] Bossi, *Istoria d'Italia*, t. XII, p. 95.

Digitized by Google

nique de Wrain transformé dans le midi en celui de Veranus l'action politique qu'il exerça en Austrasie, et le choix que fit d lui le roi Childebert comme parrain de son fils Thierry, autant pa affinité nationale que par vénération pour la sainteté de sa vi

On le voit, les données de la science historique sont tr vagues et trop contradictoires pour nous permettre de no former, au sujet de la patrie de notre Saint une opinion arrêté

Si les historiens ne nous apprennent rien de certain sur c point, les plus anciens documents, naturellement les plus re pectables, sont unanimes pour nous représenter Véran hab tant de bonne heure le Gévaudan, et y recevant sous la direction d ses parents une éducation distinguée et chrétienne. Sa famill dit un de ses premiers chroniqueurs, n'était ni des plus noble ni des dernières du pays [1]. Doué des plus heureuses dispos tions, le jeune Véran fit des progrès rapides dans la voie d sciences humaines, de plus rapides encore dans le chemin d la vertu. L'exquise pureté de sa vie commença à se manifeste dès sa plus tendre enfance, se conserva dans l'ardente jeuness de façon que, chaque jour, il croissait dans la crainte de Dieu la sainteté et la justice portant devant Jésus-Christ le lis imma culé de la virginité [2]. Dieu qui voulait faire de lui, pour le bie des peuples, un héraut de la bonne Nouvelle lui inspira d bonne heure le mépris des biens de la terre et le désir de s consacrer entièrement au service des autels.

Un jour, tandis que la ville de Javols, l'antique *Gabalum* [3], s

[1] Haud procul ab ipso territorio (Gaballitano) parentum studio nutritus qu constat genere non fuisse minimos nec præcelsos. (*Vita* apud Labb, *Nova bi Man.*) Le manuscrit de Carpentras donne le même sens, sinon les même termes : « *Quem constat genere non fuisse minimum nec valde celsum.* »

[2] Cujus præclaritas vitæ nedum a suæ primordiis floridæ juventutis verum etiam ab infantiæ rudimentis.., In timere Dei cœpit vivere omnibus diebus su in sanctitate et justitia coram Christo castum virginitatis lilium conservand (Premier manuscrit de Carpentras.)

[3] La fête de saint Privat, évêque de *Gabalum* se célèbre le 21 août. Ce sai Martyr fut mis à mort pendant l'invasion des Allemands, vers le milieu d IIIe siècle : souffrirent également le martyre, à cette époque, saint Amand d'Avignon, saint Primus de Venasque, saint Leonius d'Apt, saint Albin d Vaison, saint Valentin de Carpentras, saint Lucius d'Orange et autres.

Digitized by Google

préparait à célébrer la fête de son patron saint Privat, on vit entrer dans l'Église un jeune homme qui, se mêlant humblement à la foule passa toute la nuit en prières. Le matin venu, il va se jeter aux pieds du vénérable Évantius, évêque de Gabalum et le conjure avec instance de le consacrer au service divin en lui coupant sa longue chevelure, indice de noblesse et de liberté chez les Francs, mais dont se dépouillent les ministres du sanctuaire. C'était Véran, nom de merveilleux présage, comme qui dirait vrai vétéran parce qu'il fut toujours vieux dans la sainteté, ou messager de la vérité, ou véridique orateur, c'est à dire ange envoyé pour notre salut [1]. L'évêque après quelque hésitation cède à ses prières, l'admet au nombre des clercs de son Église, et le temps ordinaire de la probation cléricale s'étant écoulé, lui confère les saints Ordres jusqu'au sacerdoce [2]. Le Saint avait longtemps résisté avant de se laisser élever à la dignité sacerdotale; enfin sur les instances pressantes de l'évêque et des prêtres de Gabalum, il consentit à se laisser imposer les mains en disant : « Soit faite la volonté de mon Dieu qui est l'auteur de tout bien [3]. »

Si les progrès de Véran dans la vertu avaient été rapides pendant les années de son adolescence et de sa probation cléricale, son zèle ne connut plus de limites dès qu'il eut reçu l'onction sacerdotale. Son attrait pour les exercices de la pénitence, disent tous ses chroniqueurs, lui valut le mérite du martyre aussi bien que s'il eut versé son sang pour Jésus-Christ, et son assiduité à l'oraison le rendait plus semblable à un Ange qu'à un mortel [4]. Mais trois vertus, entre toutes les autres, brillaient en saint Véran, la virginité, la charité et l'humilité, triple couronne qui arriva bientôt à un éclat incomparable [5].

[1] Quasi verus veteranus... vel vera nuncians... vel verax nuncius... (1er man. de Carp.)

[2] Ab Evantio Gabalorum episcopo clero urbis adscriptus est. (*Gallia christiana*, t. I, p. 941.)

[3] Quem gradum visus est refragari... Fiat voluntas Dei mei qui author est omnium bonorum. (3e manusc. de Carpentras.)

[4] Vitam potius duceret angelicam quam humanam.

[5] His nimirum gemmis virginitatis, charitatis et humilitatis quasi corona triplici coronatus.

Digitized by Google

Ce furent surtout sa charité et son humilité qui provoquèrent en lui une généreuse résolution : la vénération publique et les louanges que sa renommée naissante lui attirait de toute part devinrent bientôt à charge au saint prêtre ; d'un autre côté son zèle s'enflammait à la vue des grands désordres qui affligeaient l'Église en ces temps à demi-barbares. Nous n'avons pas à refaire ici le tableau que présentait vers le milieu du VI^e^ siècle la société gallo-romaine, saint Grégoire de Tours et les historiens contemporains nous en ont laissé la peinture navrante, mais fidèle. Toujours est-il que Véran, tant pour éviter la tentation de la vaine gloire que son humilité lui faisait redouter s'il restait dans sa patrie, que pour contribuer à étendre au loin le royaume de Dieu, ne recula pas devant les sacrifices et les fatigues de la vie apostolique. Les prêtres qui se livraient alors à ce pénible ministère portaient le nom de prêtres régionnaires. C'est en cette qualité que Véran parcourut plusieurs provinces exhortant les peuples à la pratique des devoirs de la vie chrétienne, et poursuivant jusque dans leurs derniers retranchements les restes de l'idolâtrie.

Ce mot d'idolâtrie ne doit pas surprendre, il n'est personne tant soit peu au courant de la vie des Saints et de l'histoire ecclésiastique, pour ignorer combien furent longs à extirper les derniers vestiges du paganisme, qui, banni officiellement des villes par les édits des empereurs chrétiens, se réfugia dans les campagnes où il trouva longtemps asile, d'où son nom de paganisme, de *pagus* village. « Par tradition, par esprit de corps, une partie de l'aristocratie gallo-romaine restait fidèle aux idoles, et la plèbe vénérait leurs autels par ignorance ou corruption. Dans les campagnes surtout plus d'un *délabre* ou d'un *ædicule* était encore un honneur. Presque tous les conciles nous font connaître les instincts païens de l'époque [1] » dit M. l'abbé André.

Quelles furent les provinces que parcourut notre saint missionnaire pendant cette première phase de sa vie apostolique ?

[1] Concile d'Agde, en 506, canon XLIII^e^ : concile de Narbonne, en 589, canon XV^e^ ; de Tours, en 567, canon XXII^e^. — Grégoire de Tours, *de Gloria confessorum*, etc.

Digitized by Google

Les pieux chroniqueurs qui nous ont laissé avec tant de détail le récit de ses dernières années ne nous le spécifient pas. Ils se contentent de nous dire que semblable au semeur qui répand le grain de la parole divine, il parcourut diverses provinces, édifiant les peuples par la vertu de sa prédication, leur inspirant l'admiration et le respect par l'éclat de ses miracles [1]. Le culte immémorial que lui a voué la cité de Jargeau, l'action politique qu'il exerça quelques années plus tard à la cour des rois francs, qui régnaient dans le Nord, nous permettent de supposer que Véran dirigea d'abord sa course sur les rives de la Loire et même au delà. Mais Dieu qui le destinait surtout à évangéliser le Sud-Est de la France et l'Italie, le conduisit enfin comme par la main sur les rivages qu'arrosent le Rhône et la Durance.

Les habitants de l'antique cité des Cavares [2] apprirent un jour que Véran, le grand missionnaire dont la renommée était parvenue jusqu'à eux, approchait de leur ville. Déjà le désir de se soustraire de plus en plus aux périls du monde lui avait inspiré l'attrait de la solitude. Un de ses chroniqueurs nous fait entendre assez clairement qu'en arrivant aux environs de Cavaillon le saint thaumaturge, qui n'était suivi que d'un seul compagnon, cherchait un lieu propice à la vie érémitique. Mais quelques personnes qui l'avaient vu dans sa patrie le reconnurent et se hâtèrent de faire part de son arrivée aux habitants de Cavaillon [3]. A cette nouvelle, le peuple entier accourt à la rencontre du célèbre thaumaturge. Le ciel retentit de cris de joie et d'acclamations : « O père saint, dit-on de toute part à l'humble prêtre, voilà que la ville tout entière applaudit et se réjouit à

[1] Velut ille qui exiit seminare semen suum vir sanctus diversas pro ædificatione gentium provincias perlustravit, divini verbi semina erogando et miraculis coruscando. (1er manusc. de Carpentras.)

[2] Cavaillon, *urbs Cavarum*, de Strabon, compté parmi les villes latines par Pline, siége épiscopal dès les premiers siècles, compte parmi ses évêques saint Genialis et saint Privat, martyr, ainsi que le prouve une ancienne peinture, découverte il y a une dizaine d'années : aujourd'hui ville de 8,000 âmes et chef-lieu de canton.

[3] In.... pagum devenit Cavallium, uno tantummodo secum cujus potiretur relatio comite suscepto..... Interea ab aliquibus qui eum in patria sua noverant prius nunciatur Cavellicis civibus. (3e man.)

Digitized by Google

votre arrivée, car c'est sans doute pour nous sauver que Jésus-Christ vous envoie à nous[1]. » C'est en faisant pareille violence à son humilité qu'on introduit Véran dans cette ville de Cavaillon, de laquelle son nom est désormais inséparable.

Sans que les chroniqueurs aient pris soin de nous en parler, nous pouvons supposer que pendant ce premier séjour à Cavaillon, Véran renouvela les prodiges de conversions et de guérisons miraculeuses qui signalaient chacun des pas de ses courses apostoliques. Tout émus encore à la pensée du plus fameux et du plus populaire des miracles de saint Véran, les chroniqueurs en donnent le récit immédiatement après avoir décrit son arrivée à Cavaillon.

Un certain nombre d'auteurs modernes semblent ne voir qu'une allégorie dans le récit que nous allons reproduire fidèlement d'après la tradition et les chroniques séculaires qui nous ont été conservées. Ne voulant pas entrer dans une discussion qui dépasserait les limites du cadre qui nous est imposé, nous renvoyons au savant ouvrage dans lequel M. Faillon examine un fait presque identique de la vie de sainte Marthe, et conclut par les exemples tirés des historiens les plus sérieux, à l'existence réelle de ces monstres, au portrait desquels les légendaires ont bien pu ajouter certains détails de fantaisie, mais dont la saine science reconnait encore des congénères[2].

[1] Scias, Pater Sancte, quod in tuo adventu tota civitas plaudit et jucundatur, sciens quod ad nostram salutem misit te Christus in hanc patriam. (2e man.)

[2] Ophidiens, ou sauriens ou mélange de l'un et de l'autre, les traditions de tous les peuples nous ont donné le signalement du dragon : or, les découvertes récentes de la géologie viennent confirmer les traditions populaires. Dans le mégalosaure, le ptésiosaure et surtout le *pterodactylus-gigas*, comment méconnaître la ressemblance la plus frappante avec le dragon de toutes les traditions ? Il y a plus, dans un mémoire lu ces dernières années à l'Institut, M. Berger de Xivrey a prouvé par des faits récents, l'existence aux temps historiques de monstres semblables. Il ne suffit pas de rire des traditions et de crier au mythe, c'est le propre de l'ignorance suffisante : la science, plus modeste, se donne la peine d'examiner et découvre souvent que la tradition populaire est loin d'être méprisable. D'ailleurs, à tout prendre, le dragon de Vaucluse ne serait-il qu'un emblème des superstitions païennes ou d'un farouche seigneur qui aurait été la terreur des environs, comme semble le croire

Digitized by Google

Un monstre d'une grosseur prodigieuse et d'une férocité sans pareille, que la plupart des chroniqueurs nomment dragon, avait établi son repaire dans les rochers qui avoisinent la fontaine de Vaucluse, et faisait des ravages affreux dans tous les environs, dévorant les troupeaux et s'attaquant même à leurs gardiens. Les habitants de Vaucluse montrent encore une grotte profonde, située non loin de la célèbre fontaine nommée le *Trou du Coulobré*, et dans laquelle le monstre aurait fait son séjour habituel. Dès que les populations du voisinage eurent appris que saint Véran était à Cavaillon, elles accoururent, le suppliant de les délivrer de ce monstre. Ému de compassion, le zélé missionnaire ne put résister aux prières et aux larmes de ces foules consternées. « Le glorieux Saint, dit une vieille chronique inédite, résumant fidèlement la tradition populaire, se porta sur le lieu, suyvi d'une grande multitude de peuple qui trembloit et pâlissoit à la rencontre d'ung tel spectacle. Mais luy se confiant à la bonté et miséricorde de Dieu, et s'estant muny du signe de la saincte croix s'approcha courageusement de ce dragon qui vomissait la flamme [1]. » Véran l'adjura au nom de Jésus-Christ de venir entendre sa sentence. Cette invocation toute-puissante dompta le monstre : il vint, humble et soumis ramper aux pieds du grand thaumaturge. « Dieu tout puissant, s'écria le Saint, Engendrant, Engendré et Procédant, trois Noms divins de l'unique Substance, exaucez votre serviteur, je vous en supplie et délivrez ce peuple des attaques de ce serpent, enfin qu'il reconnaisse en vous la Trinité des Personnes et l'unité de Substance, vous ô Dieu qui régnez seul dans tous les siècles [2]. » Puis s'adressant au dragon, le Saint ajouta : « Je t'adjure, ô dragon, par Jésus-Christ, Fils du Père éternel, de ne plus nuire à qui que ce soit et d'abandonner ces lieux ». A ces mots le monstre

M. Richaud (*Histoire de Veranus*, publiée dans l'*Annuaire de Vaucluse*, 1842), le service rendu par saint Véran n'en serait pas moins grand ni moins providentiel.

[1] Quatrième manusc. de Carpentras.

[2] Labbe, *Nova bibliotheca manuscript. libr.*, t. II. — (2e manusc. de Carpentras.)

Digitized by Google

tombe comme engourdi : Véran lui passe au cou une chaîne dont il s'était muni d'avance, et le traîne jusqu'à la montagne du Luberon distante d'environ trois lieues. Là il le déchaîna et lui commanda, au nom de Dieu, de se perdre dans les lieux déserts et ne faire jamais mal à personne. « Dont aussitost il print la fuite sur le plus haut de la dicte montagne et ne feust veu despuis [1]. » Une tradition immémoriale consignée par Mgr Depéry dans son *Histoire hagiologique du diocèse de Gap* assure que le dragon alla périr sur un des sommets des Alpes, et que c'est en mémoire de ce fait merveilleux que dans la vallée de Queyras, à l'ouest du mont Viso, les habitants d'une paroisse donnèrent dans la suite à leur pays le nom de saint Véran et choisirent le saint évêque pour leur patron. L'iconographie s'est emparée de cette victoire sur le dragon de Vaucluse, et partout où le Saint est honoré, à Vaucluse, à Cavaillon, à Jargeau, à Albenga, à Arles, etc., il est représenté domptant le dragon [2].

C'est à la suite de ce grand miracle que Véran put enfin exécuter le dessein qu'il méditait depuis longtemps, de se retirer dans la solitude et de se livrer uniquement à son attrait pour la prière et la pénitence. Quoiqu'en disent certains documents et certains auteurs modernes, les vieux légendaires auxquels il faut toujours en revenir, sont unanimes pour nous représenter saint Véran arrivant pour la première fois à Vaucluse à la demande des habitants qui viennent à Cavaillon, le supplier de les délivrer du dragon. Mais il est incontestable qu'après sa miraculeuse victoire sur le monstre, il demeura pendant quelque temps dans les solitudes sauvages qui entouraient la source de la Sorgue et s'y livra aux exercices de la vie érémitique. Pétrarque qui mieux que personne devait connaître les traditions de ce lieu que ses chants ont immortalisé, est d'accord en ce point, avec nos vieux légendaires, pour nous apprendre qu'à l'exemple des grands solitaires de l'Orient, saint Véran ne craignait pas de se livrer aux travaux manuels les plus pénibles et qu'on le

[1] Quatrième man. de Carpentras.

[2] L'abbé André, *Histoire de saint Véran*. — Le sceau du chapitre de Cavaillon portait un évêque couronné de trois étoiles et domptant un dragon.

Digitized by Google

vit de ses propres mains tailler les rochers affreux qui rendaient inabordable l'approche de la source de Vaucluse [1]. Combien peu sont nombreux les touristes qui visitant la célèbre fontaine donnent un souvenir au Saint qui le premier en a applani le chemin !

Mais là ne se borne pas la charité du saint Thaumaturge, il parvint à dominer les superstitions qui déshonoraient cette belle contrée, et des débris d'un temple païen consacré, sans doute, aux nymphes des fontaines et dont on voit encore de beaux restes, il construisit une église en l'honneur de la Mère de Dieu ; de plus au sommet du rocher qui domine la fontaine, Véran éleva un oratoire à Jésus-Christ, vainqueur du démon, à la place d'un autel dédié à la déesse de la Victoire. Cet oratoire a subsisté jusqu'au XVIII[e] siècle sous le nom de Saint-Victor.

La dévotion des pèlerinages lointains a été, de tout temps, une dévotion éminemment catholique : dès que la paix eut été rendue à l'Église, des foules nombreuses de pèlerins accoururent aux sanctuaires que la piété des âges primitifs avaient élevés aux lieux qui furent les témoins des principaux mystères de notre foi, où sur les tombeaux des Martyrs. Déjà un siècle et demi avant l'époque où se passent les événements dont nous faisons le récit, saint Jérôme attestait que le tombeau de saint Pierre était en vénération à l'univers entier [2]. Cédant à cet entraînement généreux non moins qu'au cri de sa foi et au désir de sa piété, saint Véranquitta sa solitude de Vaucluse pour visiter les sanctuaires célèbres de Rome et de l'Italie. Mais en vain essaie-t-il de se cacher sous les dehors d'un modeste pèlerin : le bruit de son nom et la renommée de ses miracles le précèdent dans tous les lieux où il passe. D'ailleurs à défaut des hommes, les démons eux-mêmes par la bouche des possédés publient la gloire de l'illustre serviteur de Dieu qui à chaque pas remporte sur eux de nouvelles victoires. Nous ne pouvons entrer dans le détail de toutes les guérisons miraculeuses ou

[1] *De Vita Solitaria, lib.* II, rec. 10, c. II.

[2] Locus sepulturæ Petri totius orbis veneratione celebratur. (*De Eccl. script.*)

Digitized by Google

délivrances de possédés qui remplissent les chroniques et le historiens de notre Saint. Contentons-nous de citer un seul fai remarquable entre tous les autres.

Non loin de Briançon, pendant que le Saint traversait le Alpes, des voleurs sortant d'un bois épais, se jetèrent tout coup sur lui. L'un d'eux brandissant un poignard le somm d'avoir à quitter ses habits et à se préparer à la mort. Le Sain sans s'émouvoir lui demande un moment de répit et se mc en prière. La prière se faisant longue, le voleur perd patience tire de nouveau son glaive et lève le bras pour frapper l voyageur. Au même instant ce bras sacrilége frappé d'un paralysie soudaine reste immobile : les brigands effrayés s jettent aux genoux du Saint, lui demandant grâce pour leu infortuné compagnon : le Saint plein de compassion pour celu qui se disposait à lui donner la mort, implore en sa faveur l miséricorde divine et le renvoie guéri, après en avoir obtenu l promesse de renoncer à sa malheureuse profession.

Sans autre accident le pieux pèlerin arriva à quarante mill de la ville de Rome [1], sur les bords du Tibre. Là se sentant dan une terre sanctifiée par la vertu de tant de Confesseurs et sang de tant de Martyrs, il mit pied à terre, en fit faire autan à tous ses compagnons et dans cette attitude modeste arriv jusqu'à la basilique de Saint-Pierre. Dans l'ardeur de sa foi, voulut, sans plus tarder, vénérer les reliques du Prince de Apôtres, lesquelles, personne ne l'ignore, reposent dans un enceinte réservée de la basilique, nommée la Confession de sain Pierre. Il va donc trouver le gardien, le salue avec honnêteté, le supplie de lui ouvrir la porte de ce lieu célèbre. Mais le gar dien ignorant le mérite et la qualité de ce pèlerin inconnu, l répond que c'est là une faveur qu'on n'accorde que rarement aux prières des plus grands personnages, et rentre dans sa ce

[1] Malgré toute la bonne volonté que déploie l'auteur pour ne pas s'écart du savant récit de M. l'abbé André, il croit, d'accord avec toutes les a ciennes Chroniques, que saint Véran ne s'arrête à Albenga qu'à son retour Rome. Remarquons aussi que les manuscrits de Carpentras disent formel ment que saint Véran était suivi de plusieurs compagnons.

Digitized by Google

hule[1]. Un grand nombre de pèlerins qui se trouvaient là furent témoins de cette réponse du gardien. Sans se déconcerter, Véran se prosterne à la porte du sanctuaire, prie avec ferveur et baise humblement ce seuil sacré. Au même instant un grand bruit de chaînes et de serrures se fait entendre, les portes s'ouvrent sous l'impulsion d'une main invisible. On aurait pu croire, disent les vieux chroniqueurs, que l'Apôtre lui-même venait à la rencontre de son dévot visiteur[2]. La foule des pèlerins qui se trouvaient là, fait entendre de grands cris : le gardien épouvanté accourt, et se jette aux pieds de Véran, en lui demandant pardon du refus qu'il vient de lui faire essuyer.

Cet événement fit grand bruit dans la ville : le peuple accourut pour voir le pèlerin dont les prières seules avaient ouvert les portes inexorables de la Confession de saint Pierre. Le souverain Pontife lui-même ne tarda pas à être instruit de cet événement merveilleux : il connaissait déjà Véran de réputation, car le bruit de sa sainteté et de ses miracles était parvenu jusqu'au Père des fidèles[3]. Il voulut voir le modeste pèlerin, le garda longtemps auprès de lui (un des manuscrits de Carpentras dit même qu'il le retint à sa cour de longs mois, et l'édition de Labbé plusieurs années). Le séjour de saint Véran à

[1] Negavit multos esse dicens potentes quorum hoc rarius precibus concederе posset.... remeavit ad suam cellulam. (2e man. de Carpentras, Labbe, etc.)

[2] Ut credentur beatus martyr et summus apostolus ei qui illic oraverat reseratis editibus.... currisse. (2e man., Labbe.)

[3] Les divers historiens de notre Saint ne s'accordent pas sur l'année de son arrivée à Rome et par conséquent sur le nom du Pape qui régnait alors. Le 4e manuscrit de Carpentras nomme Boniface II (530-532). Le 1er, dans une note qui appartient à un copiste ignorant, désigne Sixte III, sentiment insoutenable : ce Pape siégeait un siècle auparavant. M. l'abbé André, dans sa *Notice historique sur le tombeau de saint Véran* assure que *le Pape Vigile occupait la chaire pontificale quand Veranus arriva à Rome*, ce qui mettrait ce voyage entre 537 et 555 ; mais dans son *Histoire de saint Véran*, le même auteur affirme avec non moins de certitude que notre Saint arriva à Rome en 561, sous le pontificat de Jean III. Ne voulant pas s'exposer à être obligé de se contredire un jour, l'auteur de cette notice aime mieux avouer que les Chroniques anciennes sont absolument muettes sur le nom du Pape qui régnait à Rome quand Véran y arriva.

Digitized by Google

Rome fut signalé par un grand nombre de miracles[1]. Ma
Véran, dit Mgr Depéry, n'avait pas fui les honneurs dans s
pauvre grotte pour aller les goûter de nouveau à la cour po
tificale... Il sollicita la permission de retourner dans les Gaule
Edifié de tant de vertu, le Pontife y consentit, remit à Véra
quelques pieux présents[2] et lui accorda l'autorisation de prêch
dans tous les lieux où il se trouverait[3].

Le Saint reprit donc le chemin de sa patrie, laissant parto
des marques de sa compassion envers les misérables et de s
pouvoir auprès de Dieu. A son arrivée dans les villes, les démo
s'écriaient par la bouche des possédés : « Voici Véran not
infatigable persécuteur. » Les plus notables citoyens accouraie
à sa rencontre en lui disant : « Nous savons que vous êtes l'a
de Dieu, et que vous avez reçu de lui une telle puissance que
vous voulez, vous pouvez donner une prompte santé à nos m
lades[4]. » Les prodiges les plus éclatants signalèrent ainsi s
passage dans les principales villes de la Haute-Italie, à Raven
à Venise, à Milan, à Turin.

Les fruits de salut qu'opérait le saint Missionnaire furent pl
remarquables encore à Albenga en Ligurie[5]. Quand il arri
dans cette ville, une sécheresse qui durait depuis huit mois d
solait les campagnes : à la prière du puissant Thaumaturg
une pluie abondante vint arroser les champs des chrétie
d'Albenga : mais les païens du voisinage remarquèrent av
étonnement que la pluie n'était tombée que sur un rayon
deux milles. Ils promirent d'adorer eux aussi le Dieu des ch

[1] Nonnullis annis quibus in Roma deguit, non minimis resplenduit mi
culis, quæ si quis voluerit scribere dies antea puto eum deficeret quam lin
aliquid prævaleat explicare. (Labbe.)

[2] Du bois de la vraie Croix, deux dents de l'Apôtre saint Pierre,
(Manusc., passim.)

[3] *Histoire hagiologique du diocèse de Gap.*

[4] Adest Veranus nobis ubilibet persecutor (1er manusc.) Scimus quia ami
Dei sis et eam ab eo collatam credimus potestatem ut si vis nostris conf
possis languidis sanitatem. (3e man.)

[5] Les manuscrits et Ughelli, dans son *Italia sacra*, nomment Honorat l'évê
qui siégeait alors à Albenga. C'était Salvius, dit M. André, Honorat vi
en 377.

Digitized by Google

tiens, si Véran leur obtenait la même faveur. Nouvel Élie, saint Véran leur obtint également que la pluie arrosât les champs de ces infidèles. Mais ceux-ci voulurent mettre à une nouvelle épreuve la puissance du Thaumaturge : « Nous nous convertirons à votre Dieu, lui dirent-ils, si par la force seule de votre prière vous renversez l'idole que nous adorons. » Le Saint se mit en prière en présence de tout le peuple, et bientôt on vit descendre le feu du ciel, qui réduisit en cendres le temple et, l'idole.

L'obstination de ces païens ne se laissa pas convaincre par ce nouveau miracle. Les principaux d'entre eux allèrent trouver le saint Thaumaturge : « Nous avons, lui dirent-ils, un Dieu suprême auquel nous devons immoler chaque année avec des taureaux et des génisses, un jeune garçon et une jeune fille sans tache. Mais si le Dieu que vous prêchez est assez puissant pour le vaincre, nous n'hésiterons plus à nous convertir [1]. » Ce dieu était un horrible dragon qui, semblable au dragon de Vaucluse, avait établi son repaire dans un antre sauvage. Toujours intrépide, le Serviteur de Dieu se dirige vers la caverne du monstre, invoque le Dieu unique qui règne en trois Personnes : le dragon vaincu par la puissance divine va se jeter dans le fleuve voisin, et disparaît bientôt sans retour dans les abîmes de la mer. La conversion de tous les païens du voisinage dédommagea le saint Apôtre des douleurs que lui avait causées leur longue obstination.

Cependant la volonté divine destinait saint Véran à paraître sur un théâtre plus relevé : il se dirige vers la France en traversant les Alpes; de nouveaux miracles signalent chacune des étapes de ce voyage [2]. Enfin il arrive à la cour du roi d'Austrasie, Sigebert, fils de Clotaire qui voulant retenir auprès de lui le saint Thaumaturge l'admet au nombre de ses chape-

[1] Les termes du légendaire et surtout ce sacrifice mystérieux d'une jeune fille et d'un jeune garçon font supposer à quelques auteurs que ce dragon d'Albenga ne serait que l'emblème des pratiques impures du paganisme dont saint Véran aurait purgé ce pays.

[2] Résurrection d'une jeune fille, deux aveugles et un muet guéris, etc.

Digitized by Google

lains. Le Saint, que poursuivait toujours le désir de la solitude ne consentit à exercer son ministère à la cour du roi mérovin gien que sur l'assurance qu'il lui serait permis de secourir le malheureux et surtout les prisonniers [1]. Un des plus grand miracles de notre Saint signala cette phase de sa vie. Le pale frenier du roi, on ignore pour quel crime, avait été con damné à être brûlé vif. Le bûcher était déjà allumée, et l malheureux, attaché au poteau, allait être dévoré par le flammes. Saint Véran apprenant cette barbare exécution, accou et oppose à la violence des flammes le bâton qu'il tenait à l main : il n'en fallut pas davantage ; la flamme s'éteignit à l'ins tant, et le malheureux délivré par la vertu du Saint n'eut pa de peine à obtenir sa grâce de la part du monarque [2].

Quelques années plus tard le roi Sigebert, voulant visiter le provinces qu'il venait de conquérir sur le roi Gontran, vint jus

[1] Le troisième manuscrit de Carpentras, dont la rédaction est du XIVe siècle cite des fragments considérables de la vieille complainte de saint Véran e prose rimée du IX ou Xe siècle. Ce détail n'a été signalé par aucun des histo riens de saint Véran. Voici un passage de ce curieux monument :

Sed cum rex multo tempore
Sanctum poscebat manere ;
Ille regis precibus
Acquiescit nullatenus.
Tunc rex, curvis poplitibus,
Accessit sancto propius,
Promittens se devotius
Quos, pro suis erratibus,
Tenebat in carceribus
Laxare cunctos protinus
Nam annueret precibus.
Tali victus precamine
Resistit ultra minime
Petitioni regiæ,
Gaudensque tanto munere
Promittit se consistere
Absque ullo cunctamine
Quanto rex vellet tempore,
Pro reorum salvamine.
At rex hinc est continuo
Repletus magno gaudio
Quod obtinere meruit
Quod alter numquam valuit, etc.

[2] Voici en quels termes le vieux cantique que nous venons de citer racont ce miracle :

Nam quodam die regius
Furor increvit nimius :
Jusserat ut congerere
Struem lignorum concite
Ignem que submittere
Ac pyram magnam facere
Et mulionem proprium
Jactare in incendium
Veranus hoc ut didicit
Oratione subvenit
Præsentemque se obtulit.
Tunc virgæ mox cacumine
In Jesu Christi nomine
Extinxit omne incendium.

Digitized by Google

qu'en Provence et s'arrêta à Cavaillon. Véran faisait partie du cortége de seigneurs et de Clercs qui accompagnaient le monarque austrasien. Dans ce voyage il se fit remarquer encore par sa charité envers les prisonniers, et sur le refus du geôlier de le laisser pénétrer jusqu'à ces malheureux, le saint prêtre obtint par ses prières que fût renouvelé le miracle qu'il avait opéré à Rome : les portes de la prison s'ouvrirent d'elles-mêmes devant lui.

Ce miracle fit grand bruit dans la ville : d'ailleurs les Cavaillonnais n'avaient pu oublier le saint Apôtre qui avait évangelisé leur ville quelques années auparavant et attaché son nom à la destruction du dragon de Vaucluse. Aussi sur ces entrefaites, l'évêque Prétextat étant mort, d'une voix unanime le clergé et le peuple de Cavaillon désignèrent Véran pour lui succéder. En vain l'humble prêtre voulut-il décliner le fardeau de l'épiscopat. Les instances du peuple et surtout l'ordre du roi triomphèrent enfin de sa résistance, et il consentit à se laisser imposer les mains. C'était environ l'an 568.

Ce que fut Véran revêtu de la dignité épiscopale, un de ses vieux historiens nous l'apprend en deux mots : il fut plus indulgent que jamais pour les hommes et plus sublime en sainteté[1]. Devenu évêque, dit Mgr Depery, il sut concilier les saintes pratiques d'un solitaire avec la sollicitude et les fonctions d'un évêque[2]. Son esprit de foi, sa simplicité, son innocence, son rare amour pour l'oraison, son profond savoir, sa charité inépuisable et sa prudence consommée l'élevèrent au rang des plus grands prélats de son siècle. On vit dans tout son diocèse les mœurs s'épurer et la religion refleurir[3]. « Sous luy, dit dans son naïf langage le chanoine Matthieu, la foy jeta de si profondes racines qu'on n'a jamais ouy dire qu'aucun enfant de

[1] Dum tali fungitur dignitate efficitur hominibus complacitior et sublimior in sanctitate. (1er man. de Carpentras.)

[2] On montre encore, dans les rochers du coteau de Saint-Jacques, aux pieds duquel est bâti Cavaillon, une anfractuosité profonde dans laquelle la tradition rapporte que le saint Évêque se retira pour prier.

[3] *Histoire hagiologique du diocèse de Gap*, p. 174.

Digitized by Google

Cavaillon ait jamais esté véritablement hérétique, ce qui doit estre attribué aux mérites de saint Véran, qui n'a point cess de protéger son Église de Cavaillon, laquelle a esté un jardi fermé à l'hérésie et une fontaine où le serpent infernal n'a poin eu d'accès [1]. » Enfin la vie éditée par le P. Labbe, nous appren que le long épiscopat de Véran fut signalé par beaucoup d miracles dont l'auteur renonce à donner le détail, se contentan de ceux dont nous avons fait le récit succinct, et dont il atteste vérité sous la foi du serment. L'importance de cette réflexio du vieux légendaire n'échappe à personne [2].

Nous devons nous aussi abréger le récit de cette sainte vie d'ailleurs l'épiscopat de saint Véran a laissé des traces ailleu que dans son église de Cavaillon. L'historien des Francs, sai Grégoire de Tours, nous a conservé le souvenir de la missio dont il fut chargé par le roi Gontran, après l'assassinat de sai Prétextat, évêque de Rouen, avec Artémius de Sens et Agre cius de Troyes : Véran fut envoyé en ambassade à Paris, aupr des seigneurs qui exerçaient la régence au nom du fils de Ch péric. M. Augustin Thierry dans ses *Récits des temps mérovi giens*, a emprunté au saint évêque de Tours le détail de la co rageuse démarche des trois évêques. Cette affaire eut un im mense retentissement dans les Gaules (586).

[1] *La Vie admirable du bienheureux saint Véran*, par le chanoine Mathi (Avignon 1665), p. 82. Les habitants de Cavaillon reconnaissent encore disent bien haut que si l'hérésie, qui a infesté plusieurs pays des enviro n'a jamais pu s'implanter dans leur ville, c'est que saint Véran ne le veut p En 1863, deux pasteurs protestants, appelés, on a jamais su par quelle v satanique, arrivèrent pour prêcher l'erreur; un nombre assez considéra d'auditeurs se pressa d'abord par curiosité dans la remise où, avec la tolérai incompréhensible de la police, ils prétendaient battre en brèche le papisme foule augmentant, trois autres prédicants furent mandés de Genève, com renforts. Le clergé veillait ; des conférences spéciales furent aussitôt ouver dans l'antique cathédrale ; saint Véran fut solennellement invoqué ; la vie foi cathoque se raviva ; après plusieurs semaines de prédication absolum stériles, les cinq ministres, chassés par le peuple, condamnés à ne plus tr ver d'asile, furent contraints à une fuite honteuse.

[2] Nihil superfluum in hoc opusculo, nec mendacissimum scripsimus, incertum..... sed super hæc pauca quæ supra memoravimus, Deum test invoco quoniam ita omnia veraciter acta sunt qualiter hic leguntur descri (Vita edita a Labbeo.) Ita man. Carp.

Digitized by Google

L'année d'auparavant, le saint évêque de Cavaillon avait pris part au second concile de Mâcon où se trouvaient quarante-trois évêques, présidés par Priscus, métropolitain de Lyon. Des canons très-importants furent promulgués par ce concile. Véran souscrivit le vingt-septième en ces termes : *Veranus episcopus Ecclesiæ Cabellicorum subscripsi.* C'est dans ce concile, suivant le P. Labbe, que saint Véran aurait prononcé un discours très-remarquable sur la chasteté sacerdotale qui nous a été conservé et qui se trouve reproduit dans la *Patrologie de Migne*, t. LXXII, page 699 [1]. Mabillon pense que c'est une épître adressée à son clergé [2]. Le P. Sirmond ainsi que Cambis-Velleron, croient plutôt que ce discours aurait été prononcé au concile de Valence en 585. La date importe peu : ce précieux document n'en conserve pas moins sa valeur, il est digne d'un grand évêque et d'un Saint [3].

En l'année 587, un nouveau témoignage de la confiance des rois mérovingiens devait être donné au saint évêque de Cavaillon. Ce n'est pas un simple légendaire, c'est un contemporain, le grave historien des Francs, Grégoire de Tours, qui nous fait connaître ce détail si glorieux pour notre Saint. Un fils étant né à Childebert, roi d'Austrasie, il voulut que Véran le tînt sur les fonts sacrés du Baptême et lui servît de parrain. Véran donna à cet enfant qui devint roi, le nom de Thierry. Et à ce sujet l'évêque de Tours rend au prélat cavaillonais un témoignage bien précieux, que l'histoire ne doit pas négliger : « En ce Pontife, nous dit-il, resplendissaient les plus sublimes vertus, de sorte que souvent, Jésus-Christ lui accordant cette faveur, par un simple signe de croix il rendait la santé aux infirmes [4]. »

[1] Labbe, *Collect. concil.*, t. XIII.

[2] *Annales Ordinis Sancti Benedicti*, t. I, p. 190.

[3] Ce discours est mentionné par Mary-Lafon : *Histoire.... du Midi de la France*, t. I, p. 346 et par les Bénédictins, auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 356.

[4] Erat enim eo tempore ipse pontifex magnis virtutibus præditus ita ut plerumque infirmis signum crucis imponens, statim sanitati, tribuente Domino, restauraret (Greg. Turon.) *Historia Eccl. Francorum*, lib. IX, p. 110. Grégoire de Tours a connu personnellement saint Véran et il raconte lui-

Digitized by Google

Toute la légende de saint Véran se trouve confirmée par ce témoignage dont on ne peut contester ni la valeur ni l'authenticité. La même année, le saint évêque de Cavaillon eut encore à intervenir dans la malheureuse affaire que suscita, après la mort de sainte Radegonde, la révolte de quelques-unes des religieuses de Sainte-Croix de Poitiers, contre l'abbesse Leubovèce. Mais ces détails nous entraîneraient trop loin [1].

Au milieu des grandes occupations que réclamaient les intérêts généraux de l'Église, saint Véran ne négligeait pas le bien de son épouse l'Église de Cavaillon. Il conçut le projet d'élever une cathédrale plus convenable dans sa ville épiscopale. Les travaux se poursuivaient avec activité, lorsque un jour un loup sorti des forêts du Luberon, se jeta sur un des bœufs qui traînaient le chariot sur lequel on transportait les matériaux, et le tua. Désolé de cet accident, le conducteur de l'attelage alla en toute hâte en faire part au saint Évêque, qui courut à la recherche du loup et l'ayant trouvé lui ordonna de prendre la place du bœuf qu'il avait tué. Telle était la puissance de la douceur du saint homme, dit le vieux légendaire, que le loup dompté à l'instant baissa la tête, s'inclina devant le prélat, et tout aussitôt, alla docilement prendre sa part du fardeau et de la fatigue à côté du bœuf survivant. Les ouvriers témoins de ce miracle pour en perpétuer le souvenir, continue le chroniqueur, en gravèrent la représentation dans la construction de l'édifice, et cette image se voit encore aujourd'hui [2].

même que, passant à Cavaillon, le saint Évêque lui raconta comment il avait été guéri de la fièvre par l'intercession de saint Martin.

[1] Dans *les Moines d'Occident*, t. II, pages 356-363, M. de Montalembert raconte fort au long cette histoire.

[2] ... Lupus ferus unum de bobus rapuit et mactavit..... Auriga casum denuntiat Christi confessori.... confestim lupus omni ferocitate deposita, vultuque demisso, sancti viri pedibus inclinatus.... Lathomi.... imaginem adhuc apparentem inculpserunt in testimonium hujus rei. (3e man.) Dans la belle frise qui court au sommet du mur septentrional de la cathédrale de Cavaillon, on remarque en effet, parmi d'autres charmantes sculptures, un chariot attelé d'un bœuf et d'un loup. Ce travail est-il de l'époque de saint Véran, ou bien les artistes postérieurs n'ont-ils fait que reproduire la tradition? Ce n'est pas à nous à décider. M. Révoil, dans son magnifique ouvrage sur les monuments roman

Digitized by Google

Le saint Prélat gouvernait son Église de Cavaillon depuis plus de vingt ans, et, suivant les calculs les plus probables, avait dépassé l'âge de soixante-dix ans, quand le Seigneur voulut récompenser son fidèle serviteur. En l'année 590, il s'était rendu au concile d'Arles : c'est dans cette ville qu'il reçut du ciel une révélation de sa mort prochaine. Ses historiens remarquent que pendant les dernières années de sa vie une de ses prières habituelles étaient ces paroles du psaume : « Seigneur, faites-moi connaître ma fin [1]. » Dieu l'exauça en le favorisant de cette précieuse révélation. Aussitôt saint Véran appelle auprès de lui les prêtres de son Église qui l'avaient accompagné et les évêques du concile, leur fait part de sa fin prochaine et se prépare à la mort comme s'y préparent les Saints. Au milieu des sanglots de tous ceux qui entouraient son lit de mort, un de ses prêtres lui demande où il désire que son corps soit enseveli. « Il n'est pas en mon pouvoir de l'indiquer, répondit le mourant; Dieu y pourvoira. » Peu après le cœur et les yeux élevés vers le ciel, le visage souriant, le bienheureux confesseur rendit son esprit à ce Dieu qu'il avait si bien servi sur la terre [2]. C'était le 11 novembre.

Ceux qui l'assistaient, après avoir lavé son corps, disposèrent son cercueil comme il convenait à la dignité et à la sainteté du défunt, puis ils passèrent la nuit à prier et à chanter les louanges de Dieu. Le matin venu, quand le clergé se disposa, de concert avec le peuple, à procéder aux funérailles, grand fut l'embarras de tous : on ne savait où déposer le corps du saint Évêque. Mais le ciel ne tarda pas à mettre fin à l'incertitude : quand le cortége funèbre fut sur le point de s'ébranler, le baldaquin qui ornait le lit funéraire du Saint, s'éleva tout à coup en l'air comme soutenu par une main invisible, et se

byzantins du midi de la France, donne le dessin très-exact d'une partie de cette frise.

[1] Psalm. XXXVIII, v. 5.

[2] Gloriosus confessor oculis corporalibus et totius mentis acie ad cœlum directis alacri vultu spiritum Domino reddidit cui serviebat mundo corde. (1er man. de Carp.)

Digitized by Google

mettant en mouvement prit la tête du cortége. On suivit le guide miraculeux, en pensant à la colonne de nuit qui conduisait les Israélites à travers le désert, et à l'étoile qui précédait les Rois Mages [1]. Bientôt on arrive sur les bords de la Durance : le fleuve débordé couvrait les campagnes, mais à l'approche du cortége triomphal du puissant thaumaturge, renouvelant les prodiges anciens de la Mer Rouge et du Jourdain, les eaux se divisent, et laissent passer à pied sec ceux qui portaient le saint corps et la foule innombrable qui précédait ou suivait. Cette foule grossissait de village en village, et toujours guidée par le baldaquin, atteint les rives de la Sorgue, dont les flots se séparent comme ceux de la Durance. Enfin le guide mystérieux arrive à Vaucluse, et s'arrête dans l'église que le Bienheureux avait élevée en ce lieu, bien des années auparavant, en l'honneur de la Vierge Marie. On comprit sans peine que la volonté de Dieu assignait en ce lieu la sépulture de son Serviteur, et le corps du saint Évêque fut en effet déposé dans ce sanctuaire élevé par ses soins sur les ruines d'un monument païen, non loin de cette grotte où il avait dompté le monstrueux dragon [2].

Il n'entre pas dans notre dessein de poursuivre cette histoire déjà trop longue peut-être, et qu'à regret nous avons dû abréger. Qu'il nous suffise de dire que le tombeau de saint Véran devint bientôt le centre d'un pèlerinage célèbre pendant plusieurs siècles : les moines de Lérins, et à partir du XI^e^ siècle les moines de Saint-Victor de Marseille, desservirent le miraculeux sanctuaire auquel furent faites à diverses reprises d'importantes réparations. Le 7 juillet 1311, Pons Augier de Laynes,

[1] Sicut in exitu Israël de Ægypto columna nubis populum præcedebat, et sicut tres magos stella previa *dirigebat*. (1^er^ man. de Carpentras.)

[2] Quelque extraordinaire que puisse paraître ce récit, il ne saurait surprendre le lecteur chrétien qui a suivi les développements de cette vie si féconde en miracles, au témoignage d'un contemporain Grégoire de Tours. Nous l'avons rapporté tel que nous le donnent les plus vieux documents. L'Église, dans sa liturgie, a consacré cette pieuse tradition, car elle est consignée avec tous ses détails dans l'office séculaire de saint Véran que récite l'Église de Cavaillon, office que la sacrée Congrégation des Rites en 1856 a étendu à tout le diocèse d'Avignon.

Digitized by Google

évêque de Cavaillon, craignant avec raison que les bandes indisciplinées qui parcouraient nos provinces, ne vinssent un jour à profaner le tombeau de son prédécesseur, abandonné dans un lieu peu habité et dépourvu de fortifications, transféra solennellement ces saintes reliques dans son église cathédrale, avec celles de saint Honorat et de saint Faustin [1]. Nous n'avons pas à rapporter ici les miracles qui furent opérés par la vertu des reliques du bienheureux Véran, dans l'église de Cavaillon, miracles dont les chroniques contemporaines nous ont laissé d'intéressants récits.

Dans la suite, les évêques de Cavaillon cédèrent des portions notables des reliques de saint Véran à diverses églises. C'est ainsi qu'en 1662 Richard de Sade accorda l'*os sacrum* du saint Évêque aux habitants de Jargeau qui l'honoraient depuis bien des siècles. La confrérie des Bergers d'Arles, érigée sous le patronage et le nom du saint Pontife, avait obtenu, à une autre époque, un ossement. On ne connaît pas l'origine des reliques du même Saint, vénérées dans l'église d'Albenga. Saint Véran de Cavaillon est honoré sous le nom de saint Vrain dans plusieurs paroisses du nord de la France, entre autres dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, où une paroisse rurale porte son nom et possédait de ses reliques qui furent volées en 1820 [2]. On trouve aussi une paroisse du nom de Saint-Véran dans le diocèse de Grenoble, et non loin de Limoux, en Languedoc, on

[1] Le diocèse d'Avignon célèbre encore la fête de cette translation le 7 juillet.

[2] Jusqu'à la Révolution on venait invoquer saint Vrain dans cette église pour obtenir la guérison des aliénés et on les plongeait dans une cuve qui se trouvait à la porte de l'église et nommée *bief* de saint Vrain, d'où ce dicton qu'on appliquait à ceux qui commettaient quelque étourderie.

Daou grand saint Vrain tu virais dans le bir
You l'on garit las gens quand y sont faous
Prende garde a ty car on y tient le caou
Quand la petenôte ou ne veumes l'y dire
Deou grand saint Vrain te virais dans le bir
You l'on garit les gens quand y sont faous..

(Cité par M. l'abbé André dans son *Histoire de saint Véran.*)

Digitized by Google

vénère un saint Béran qui n'est autre que le saint Évêque de Cavaillon [1].

Mais c'est surtout dans son église de Cavaillon et à Vaucluse que le culte de notre Saint a conservé son éclat jusqu'à nos jours. Dans la magnifique cathédrale de Cavaillon, qui fut consacrée le 12 avril 1251 par le Pape Innocent IV, sous le titre de l'Annonciation de la très-sainte Vierge (l'Annonciade) et de Saint-Véran, on n'a pas cessé d'honorer d'un culte solennel le grand et saint Évêque dont le nom brille d'un éclat incomparable aux premiers siècles de l'histoire de France. Lorsque Pons Augier fit la translation de ses reliques, on les plaça dans le sanctuaire, du côté de l'Épître, comme l'indique une inscription dont on a retrouvé les restes, en 1860, sous la boiserie qui supporte la tribune du faux orgue. Plus tard, ces reliques furent transportées dans l'une des chapelles latérales que l'évêque Octave Mancini décora somptueusement au commencement du XVII^e^ siècle, en l'ornant, depuis le sommet de la voûte jusqu'au sol, de statues et de bas-reliefs en bois doré, dont les artistes admirent encore la perfection. A la voûte sont attachées, au milieu de nombreuses figures d'Anges, les quatre vertus cardinales, de grandeur naturelle ; auprès de l'autel deux grandes statues de saint Véran, d'un côté en pèlerin, de l'autre en évêque. Les bas-reliefs rappellent les miracles ; au-dessus de l'autel, un magnifique tableau de Pierre Mignard reproduit la scène du dragon vaincu et enchaîné. On a ajouté, à notre époque, un joli vitrail dont les divers panneaux racontent la vie du Saint. A la dévotion des prélats et du clergé s'est toujours associée la dévotion populaire, qui se manifeste constamment et surtout dans les calamités publiques. Le nom le plus répandu dans les familles cavaillonaises est encore aujourd'hui celui de Véran.

L'historiographie de saint Véran nous entraînerait beaucoup trop loin. Les recherches consciencieuses auxquelles nous nous

[1] Le *V* qui manque dans le dialecte du pays est remplacé par le *B*. (L'abbé André, d'après une lettre de M^gr^ l'évêque de Carcassonne.)

Digitized by Google

sommes livré pour écrire cette simple notice, nous ont amené à faire à ce sujet des découvertes qui méritent d'être signalées, ce que nous espérons faire prochainement, si Dieu le veut. Contentons-nous de dire ici que les manuscrits de Carpentras, si souvent cités par nous, proviennent de la fameuse collection de Peiresc que possède la bibliothèque de cette ville. Les trois premiers sont une copie du XVI^e^ siècle : dans leur rédaction primitive le premier et le troisième appartiennent au XV^e^ siècle : mais leurs auteurs assurent avoir travaillé sur des documents antérieurs, et nous avons cité d'après le troisième des fragments de la vieille complainte de saint Véran, qui est au moins du X^e^ siècle, si elle n'est pas antérieure à cette époque. Le deuxième manuscrit de Carpentras est assez conforme à la légende de notre Saint publiée par Labbe dans le *Nova bibliotheca manuscriptorum librorum*, tom. II. Les Bénédictins, auteurs de l'*Histoire littéraire de la France,* qui parlent de cette légende de Labbe, la croient du X^e^ siècle. Ils en portent d'ailleurs un jugement assez sévère (tom. VI, pag. 517). M. Mary-Lafon dans son *Histoire politique, littéraire et religieuse du Midi de la France*, tom. II, p. 153, remarque lui-même que ce jugement des doctes Bénédictins est trop sévère. « Placés sur les tombes de ceux dont ils faisaient l'histoire, les moines du moyen âge avaient reçu les événements de première main, et malgré la fiction dorée dont ils les entourent, ils conservent leur physionomie contemporaine. » Nous ne saurions mieux finir que par ce témoignage cette notice trop longue peut-être, mais dont on excusera la longueur nous osons l'espérer, non point à cause du mérite de l'historien, mais à cause de l'intérêt d'un récit que nous avons cherché à rendre exact et impartial, et qui nous a permis de remettre en lumière une des plus grandes figures de l'histoire religieuse et politique de notre pays.

(L'abbé Paul TERRIS.)

Digitized by Google

SAINT MITRE,

MARTYR.

Mitre, que quelques-uns appellent autrement saint Mètre, fut donné au IIIe siècle, à la ville d'Aix en Provence, pour édifier l'Église par l'éclat de ses vertus, pour la fortifier par le courage qu'il fit paraître dans la confession de la foi et du nom de Jésus-Christ, et pour avoir un gage de la protection de Dieu dans le dépôt sacré qu'il lui a laissé de sa dépouille mortelle en quittant la terre. Il était né d'une condition servile, mais il eut toutes les qualités d'une personne libre, et à juger de la noblesse par la vertu, il était l'un des premiers hommes de son pays. Saint Grégoire de Tours nous apprend qu'il était parvenu à un degré sublime de sainteté, et nous renvoie à l'histoire de sa vie pour en avoir des preuves. Nous avons perdu ce précieux monument, et nous ne pouvons pas nous vanter qu'il nous soit resté de quoi nous consoler de cette perte. Il paraît qu'après avoir longtemps combattu pour la défense de sa religion, il survécut aux tourments qu'on lui fit souffrir, et qu'après avoir continué de vivre jusqu'à la fin dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, il mourut en paix, mais chargé de lauriers et triomphant des efforts des ennemis de sa foi et de sa vertu. L'Église, qui célèbre sa fête le 13 novembre, n'a point laissé de lui décerner avec beaucoup de justice les honneurs du martyre, comme elle en a usé à l'égard de beaucoup d'autres saints confesseurs, qui ne sont point morts des peines qu'on leur a fait souffrir pour Jésus-Christ. C'est pour ce sujet qu'encore que saint Grégoire ne l'ait mis qu'au rang des Confesseurs il est qualifié très-illustre Martyr dans les martyrologes d'Adon, d'Usuard et dans le Martyrologe romain. Il en est parlé aussi comme d'un martyr dans celui de France, où il semble qu'on ait voulu dire qu'il n'eut point d'autres persécuteurs que le maître qu'il servait, ni d'autres bourreaux que les esclaves qui étaient ses compagnons, et que son maître lui enviant la gloire du martyre, lui multipliait ou lui prolongeait les mauvais trai-

Digitized by Google

tements de telle manière, qu'il empêchait toujours qu'ils n'allassent jusqu'à la mort.

Dieu rendit son tombeau glorieux par divers signes qui marquèrent assez visiblement en quelle considération il était auprès de lui. Saint Grégoire de Tours en rapporte un qui arriva de son temps, lorsque l'évêque Francon gouvernait l'Église d'Aix. Un puissant seigneur nommé Childéric, qui était le premier à la cour de Sigebert, roi d'Austrasie, voulut chicaner ce prélat sur la possession d'un village qu'il contestait à son Église. Il l'emporta dans le conseil du roi où l'affaire fut plaidée et où il avait gagné tous les juges par son crédit. Francon, pour se faire rendre raison de cette injustice, ne trouva point d'autre expédient que d'aller se prosterner en oraison devant le tombeau de notre Saint, dont il prétendait que l'honneur se trouvait intéressé dans cette violence. Lorsqu'il eut achevé le Psaume, il dit au Saint d'un ton plein de confiance, qu'on n'allumerait point de cierges sur son tombeau, et qu'on n'y chanterait plus l'office qu'il n'eût vengé ses serviteurs de leurs ennemis, et fait restituer ce qu'on avait enlevé à l'Église. Après avoir parlé de la sorte et répandu bien des larmes, il jeta des épines et des chardons pointus sur le tombeau, et en mit aussi devant la porte de l'église après l'avoir fermée. Incontinent après, ajoute saint Grégoire, le ravisseur fut attaqué d'une fièvre violente qui le tourmenta un an entier sans lui faire reconnaître sa faute. Elle lui fit tomber les cheveux et la barbe, et le réduisit à la forme d'un cadavre qui faisait horreur à tout le monde. Il ne lui restait plus qu'un souffle de vie, lorsque son orgueil succombant enfin sous la main qui le frappait, lui fit avouer l'injustice qu'il avait faite à l'Église d'Aix. Il en ordonna aussitôt la réparation, osant encore espérer que la santé lui serait rendue lorsqu'il aurait fait cette restitution. Mais la terre ne fut pas plutôt rendue à l'Église et la bourse dont il faisait présent au Saint posée sur son tombeau, qu'il expira, et cet évenement ne contribua pas peu à l'accroissement du culte du martyr saint Mitre.

Digitized by Google

SAINT ANTONIN, SAINT ZÉBINAS, SAINT GERMAIN,

MARTYRS EN PALESTINE.

La sixième année de la dixième persécution, c'est-à-dire l'an de Jésus-Christ 308, sous l'empire de Galère-Maximien ces généreux athlètes se trouvant à Césarée, où le gouverneu Firmilien faisait exécuter avec la dernière rigueur les édit contre les chrétiens, ils allèrent se présenter d'eux-mêmes son tribunal, et lui crièrent d'abjurer les erreurs du paga nisme, plutôt que de faire une guerre injuste et cruelle au adorateurs du seul et vrai Dieu. A ces paroles, toute l'assem blée des païens fit éclater son indignation, par un murmur confus. Le gouverneur lui-même irrité d'une telle hardiesse ne se donna pas le temps d'interroger les prétendus coupables il les condamna sur-le-champ à perdre la tête ; et sa sentenc fut exécutée. La fête de ces illustres martyrs est marqué dans le Martyrologe romain, au 13 novembre.

SAINTE ENNATHA,

VIERGE ET MARTYRE EN PALESTINE.

On donne pour compagne à saint Antonin, à saint Zébinas e à saint Germain une vierge nommée Ennatha, qui était de Scythopolis, auprès du lac de Génézareth. Elle ne s'était pas présentée, comme les trois autres, devant les juges ; elle avait attendu qu'on l'y traînât. Un tribun qui demeurait dans son voisinage, homme violent et odieux à tous ceux qui le connaissaient, eut la hardiesse de la faire dépouiller jusqu'à la ceinture, et de la faire traîner en cet état dans les rues de la ville de Césarée, par des gens qui la frappaient cruellement.

Après avoir été traitée avec tant d'indignité, elle fut menée au tribunal du gouverneur, où elle se vit condamner à être brûlée vive, ce qui fut exécuté le même jour où moururent les trois Martyrs que nous avons cités.

La cruauté du gouverneur alla jusqu'à lui faire oublier les sentiments les plus naturels de l'humanité, par la haine qu'il portait à Jésus-Christ. Il ordonna qu'on laissât les corps des

Digitized by Google

Martyrs exposés aux bêtes ; il commit des gardes pour y veiller et empêcher qu'on les couvrît de terre. Il fit traiter pareillement ceux des autres chrétiens qu'il avait condamnés pour la même cause. De sorte que les environs de Césarée se trouvèrent couverts d'os et de membres épars, déchirés et traînés par les bêtes ; ce qui forma un spectacle si hideux, que ceux même qui haïssaient les chrétiens, avouant qu'ils n'avaient jamais rien vu d'aussi horrible, s'en plaignaient hautement, comme d'une injure faite à toute la nature.

La fête de sainte Ennatha est marquée au 13 novembre.

SAINT EUTYCHIEN ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Saint Eutychien né en Espagne, d'une famille illustre par sa naissance et par ses richesses, était chrétien et avait suivi en Afrique, Gensériс, roi des Vandales, avec ses compagnons Arcade, Paulille, Probe et Paschase, aussi de très-grandes familles. Ce prince, qui s'était flatté de les faire renoncer aisément à leur foi, les voyant inébranlables, n'eut pas toujours pour eux les mêmes sentiments. Il commença leur disgrâce par la confiscation de leurs biens, et les envoya en exil. Enfin ce prince cruel, désespérant de les gagner, les condamna à avoir la tête tranchée.

L'Église honore leur mémoire, le 13 novembre.

SAINT BRICE,

ÉVÊQUE DE TOURS.

Saint Brice, originaire de Tours, fut élevé dans le monastère de Marmoutiers, sous la discipline de saint Martin. Le saint évêque lui conféra les saints ordres et prit grand soin de l'instruire ; il avait appris par révélation qu'il serait son successeur. Brice fut fait chanoine et diacre de l'Église de Tours ; mais loin de correspondre d'abord au zèle de saint Martin, il s'abandonna à l'esprit d'orgueil et de vanité ; il se faisait servir par un grand nombre d'esclaves ; il avait beaucoup de chevaux ; il menait une vie tout à fait séculière ; il reçut fort mal, à ce sujet, les répri-

Digitized by Google

mandes de saint Martin, et se montra même tout prêt à tout
ger. Le saint Évêque lui déclara qu'il prierait pour lui, et q
serait un jour son successeur ; mais qu'il aurait de gran
épreuves à soutenir.

Après la mort de saint Martin, les suffrages se réunir
effectivement en faveur de Brice, comme Martin l'avait préd
et à peine eut-il reçu l'onction épiscopale, qu'il se souvint
instructions de son maître, gémit sur sa conduite passée,
forma sa manière de vivre, et fit paraître des vertus digi
d'un saint évêque. On admira dès lors en lui la même arde
que saint Martin avait fait éclater pour la gloire de Dieu et po
le salut des âmes, et il parut en tout digne de lui succéder
n'y eut point de hameau si inconnu dans toute l'étendue de s
diocèse, qu'il ne visitât, pour y répandre la bonne odeur
Jésus-Christ et maintenir l'esprit de religion.

Mais comme le lui avait annoncé son maître, ses vertus
le mirent pas à l'abri de la calomnie ; il éprouva de grand
traverses et de dures contradictions. Il fut accusé de corru
tion ; et quoiqu'il fut justifié par des charbons ardents qu
porta dans son rochet jusqu'au tombeau de saint Martin,
peuple voulait le lapider. Il fut obligé de se retirer à Rome
il demeura sept ans, expiant dans la plus austère pénitence l
fautes de sa jeunesse. Le Pape, convaincu de son innocence,
renvoya à son diocèse, que les grands exemples de ses vert
édifièrent jusqu'à sa mort. Elle arriva en 447, après quarant
sept ans d'épiscopat.

SAINTE TULLE OU TULLIE,

VIERGE.

Tullie, née au v^e^ siècle, était fille de saint Eucher et de sain
Galla. Elle avait pour sœur sainte Consorce, qui est honorée
22 juin. Elle mena la vie des vierges consacrées à Dieu. On cr
qu'elle mourut le 13 novembre 489, et elle est honorée à M
nosque, dans les Basses-Alpes.

Digitized by Google

SAINT FLORIDE,

ÉVÊQUE DE CITA-DI-CASTELLO EN OMBRIE.

Saint Floride naquit vers le commencement du vi[e] siècle, dans la ville où il devait siéger un jour. Il perdit de bonne heure ses parents, qui heureusement l'avaient fait élever dans l'étude des sciences et la piété. Dès que l'âge le lui permit il entra dans l'état ecclésiastique, et il était diacre, quand les Goths, amenés par Totéla, leur roi, s'emparèrent de Cita-di-Castello. Il s'enfuit heureusement et gagna Pérouse. Là il se présenta à saint Herculan, évêque de cette ville, qui l'ordonna prêtre. En ce moment l'évêque de Pérouse avait besoin d'un messager qui allât négocier une affaire à Todi. Il y envoya Floride qui, dans la ville de Todi eut l'occasion de délivrer un forcené possédé du démon; ce miracle frappa tellement les habitants qu'ils abattirent un temple d'idoles et brûlèrent le bois où les idolâtres faisaient leurs orgies. Mais en 546, Totila prit Pérouse, où saint Herculan fut massacré. Floride regagna Cita-di-Castello qu'il trouva détruite. Il persuada aux habitants de rebâtir leur ville; ce qui eut lieu; alors ses concitoyens voulurent l'avoir pour évêque, et comme son humilité refusait cette dignité, ils recoururent au Saint-Siége, et le saint Pape Vigile lui expédia l'ordre de se rendre au désir des chrétiens de Cita-di-Castello. Il siégea dignement une vingtaine d'années. Sa mort fut glorifiée par des miracles; et les habitants de Cita-di-Castello l'honorèrent comme leur patron.

SAINT DALMACE,

ÉVÊQUE DE RODEZ.

Dalmace, natif de Rodez, fut élu évêque de cette ville à un âge encore assez jeune; mais sa science et sa piété suppléèrent à la maturité des années. Il acquit, par les efforts constants qu'il fit sur lui-même, un tel empire sur ses passions qu'elles paraissaient mortes en lui. On admira surtout son abstinence qui le portait à se priver se nourriture plusieurs jours de la semaine, son zèle pour la décoration des églises et sa charité en-

Digitized by Google

vers les pauvres. Il entreprit de rebâtir sa cathédrale; mai comme il voulait faire un édifice remarquable par son él gance, il fit recommencer l'ouvrage plusieurs fois, et le lais imparfait au moment de sa mort. Il assista, en 535, au premi concile de Clermont, ainsi qu'au quatrième d'Orléans, en 54 Il était aimé et estimé du roi Théodebert, qui le consultait sou vent. Un épiscopat glorieux de cinquante-six ans lui donna temps de réparer tous les dommages que l'église de Rode avait soufferts sous la domination des Visigoths ariens. So désir d'avoir un saint successeur qui put continuer le bien qu avait commencé, lui inspira l'idée de faire un testament, dan lequel il conjurait Childebert, roi d'Austrasie, parce qu'il y a d plus sacré, de ne point nommer à sa place, ni un avare, ni u étranger, ni un homme engagé dans le mariage; en conse quence, Childebert fit élire en sa place Théodose, archidiacr de Rodez, et déjoua par cette nomination les intrigues de plu sieurs clercs qui avaient brigué ce poste. Dalmace était mort l 2 novembre 580.

SAINT GENDULFE,

ÉVÊQUE.

L'Église de Paris honore le 13 novembre un saint évêqu qu'elle nomme Gendulfe dans son office, et dont elle possède l corps depuis plusieurs siècles. Mais on ne sait d'où lui est venu ce trésor. Ceux qui prennent ce Saint pour un saint Gondulfe ou saint Gondon, évêque en Lombardie, chassé de son siége par les Ariens au VII^e^ ou VI^e^ siècles, disent que longtemps après sa mort, arrivée dans le Berry, où il s'était retiré sous la pro- tection de nos rois, et où l'on a depuis célébré sa fête au 17 juin, comme elle se trouve marquée dans le Martyrologe ro- main et dans quelques autres modernes, son corps fut trans- porté à Paris et déposé dans l'église cathédrale de Notre-Dame. On suppose que cette translation s'est faite du bourg de Saint- Gondon, qui est à deux ou trois lieues de Gien, sur la Loire, aux extrémités du Berry. Mais l'incertitude que l'on trouve dans cette histoire a paru un motif suffisant pour la faire retrancher

Digitized by Google

entièrement du Bréviaire de Paris dans la dernière réformation qui s'en est faite, et l'on s'est contenté d'y conserver son office qui était petit-double dans la cathédrale, et semi-double dans le reste du diocèse.

Ceux qui prétendent que ce Saint n'est point différent de saint Genou que l'Église de Cahors honore le 17 janvier comme son premier évêque, publient aussi que c'est du Berry qu'il a été transporté à Paris. On dit en effet que ce Saint après avoir beaucoup souffert à Cahors pour la défense de la foi vint mourir dans le diocèse de Bourges en un lieu qu'on a depuis appelé la Celle Saint-Genou, sur la petite rivière de Naon, vers la Touraine. Le nom barbare de Genulfe qu'on lui donne ne persuade point qu'il ait vécu du temps de la domination des Romains, ou qu'il ait été d'un pays où l'on ne parlait que leur langue. C'est ce qui a fait croire aux uns qu'il n'a pu être le premier évêque de Cahors qui met la fondation de son évêché dès le IIIe siècle, et aux autres, que c'était un des évêques régionnaires ou apostoliques qui, sans s'être attachés à aucun siége, allaient prêcher par tout où ils le jugeaient à propos, du temps de nos rois de la première race. Ceux qui veulent rendre la tradition de Cahors vraisemblable l'appellent saint Genit, comme son père, ou saint Genule qui sont des noms latins d'origine. Mais tous ceux qui ont du goût et quelques connaissances des temps auxquels on veut qu'il ait vécu, conviennent aisément qu'il n'y a guère de fond à faire sur les deux grandes histoires qu'on nous a données de sa vie. Leurs auteurs qui n'ont vécu que dans le Xe siècle, ne sont guère en état de garantir ce qu'ils ont avancé sur des choses arrivées plusieurs siècles auparavant. Mais ils peuvent rendre un témoignage suffisant pour les choses de leur temps qui regardaient le culte du Saint. Ils nous apprennent que son corps demeura à la Celle-sur-Naon jusqu'au temps de Charles-le-Chauve, et que vers l'an 870 il fut transporté de ce lieu dans l'abbaye de Saint-Sauveur de Stade, vulgairement de l'Étrée, qui était à deux ou trois lieues de là, sur la rivière d'Indre, près de Palluau. Cette abbaye subsista longtemps sous le nom de Saint-Genou et sous la règle

Digitized by Google

de Saint-Benoît. La vérité de cette translation ne peut être co testée aux deux auteurs de la Vie de notre Saint; mais on peut croire le premier des deux sur les circonstances qu'il rapporte, et que l'autre a sagement omises sans avoir ma vaise opinion des moines de Saint-Sauveur de l'Étrée qui v vaient alors. La fête de cette translation se célèbre à Bourg le 20 juin : ce qui fait voir que cette église n'a jamais préten confondre saint Genou avec saint Gondon. On en célèbre u autre translation au 21 décembre, et la fête du 13 novemb passe pour celle de la dernière de ses translations selon ceu qui croyent que le corps de saint Gendulf est venu à Paris l'abbaye de Saint-Genou de l'Étrée, sur l'Indre, plutôt que bourg de Saint-Gondon, sur la Loire. Mais ceux qui le prenne pour un corévêque du Parisis ou pour quelque évêque mi sionnaire et passager, veulent qu'on regarde ce jour comm celui de sa mort.

SAINT EUGÈNE,

ÉVÊQUE DE TOLÈDE.

Saint Eugène naquit à Tolède en Espagne. Il entra de bonn heure dans le clergé de cette église, dont il devint ensuite ch noine. Sa vertu et sa sagesse lui acquirent l'estime de tous ceu qui le connurent. Eugène, pour se soustraire aux honneu qu'on lui rendait, se sauva à Saragosse, et prit l'habit de rel gieux dans le monastère de Sainte-Encratide ; mais ceux de so pays ne le laissèrent pas longtemps jouir des avantages de s retraite, Le siége de Tolède étant venu à vaquer l'an 646, peuple et le clergé le jugèrent seul digne de le remplir. On all à Saragosse le tirer de son monastère; et malgré sa résistance il fut sacré évêque. Il remplit toutes les fonctions de son mini tère avec une vigilance et une ferveur qui le faisaient paraître infatigable au travail. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages tant en prose qu'en vers, qui prouvent qu'il avait beaucou d'esprit et beaucoup d'étude. Saint Eugène présida, l'an 653 le huitième concile de Tolède, et les neuvième et dixième qu'i assembla lui-même pour faire divers règlements de discipline Il mourut vers 658. On honore sa mémoire le 13 novembre.

Digitized by Google

SAINTE MAXELLENDE,

VIERGE ET MARTYRE.

On révère, au diocèse de Cambrai, la mémoire de sainte Maxellende, vierge consacrée au Seigneur et martyre de la foi et de la chasteté ; car un jeune idolâtre, épris pour elle d'une passion coupable, et ne pouvant obtenir un accueil qui favorisât ses infâmes désirs, l'égorgea dans un accès de fureur. Elle reçut la mort en louant Jésus-Christ, son divin Époux, qui allait la couronner doublement, comme martyre et comme vierge.

SAINT KILIEN,

ÉVÊQUE.

A Aubigny, en Artois, on célèbre aujourd'hui la fête de saint Kilien, évêque et confesseur : issu d'une famille royale d'Irlande, et régénéré par le sang du Rédempteur, il était d'une humilité sans bornes, et faisait éclater au dehors la splendeur de ses vertus intérieures. Sa piété et sa modestie le firent remarquer de tous, et le clergé et le peuple le prirent pour évêque. Malgré lui, il dut plier sous ce joug difficile à porter et auquel son humilité se refusait. Il arriva que pendant le repas des moines, le pain manqua par la négligence des serviteurs. L'homme de Dieu s'approcha du four enflammé, jeta quelques charbons, puis retirant ce qui se trouvait dans le feu, il en sortit un pain miraculeux, envoyé par l'étonnante bonté de Dieu. Mais comme ce miracle se répandait peu à peu, pour ne pas être l'objet des louanges de tout le peuple, il abandonna l'épiscopat, parcourut les villes, guérissant les uns, enseignant les autres. Son principal bonheur était de visiter les lieux saints, et toujours il se recommandait aux prières des bienheureux.

Enfin, il arriva à Rome où il servit Dieu dans l'église de Saint-Pierre pendant onze ans et plus. Après ce temps, il reprit son voyage, et vint en France, où il rencontra saint Fiacre, qui avait été autrefois serviteur du père de saint Kilien, mais il ne voulut pas interrompre son voyage. Tandis qu'il poursuivait sa route, il arriva au château du comte Eulfus, situé près de

Digitized by Google

l'Aisne, mais la cruelle épouse du seigneur refusa à boire au Saint dévoré par une soif ardente. Pour la punir de son refus Dieu permit que les vivres du château séchèrent tout à coup Eulfus ayant appris ce qui s'était passé, se mit à la poursuite du bienheureux Kilien et obtint de lui par ses humbles prières qu'il revînt sur ses pas, et qu'il lui accordât sa bénédiction pour lui et sa famille. La clémence divine ne fit jamais défaut à ce Saint, et en cette occasion, telle fut sa prière : « Seigneur, répandez vos grâces sur cette maison, et que l'abondance et la piété lui rende ce que le péché lui a enlevé. »

On lit dans la *Chronique de l'Artois*. « Dans le bourg d'Aubigny, il existe un monastère de chanoines sous l'invocation de saint Chilien, qui était, dit-on, d'origine écossaise. » C'est à cela que se rapporte, je crois, ce passage que l'on lit dans la Vie de saint Faron, évêque de Meaux, au sujet de Chillin : « Faron, dit l'auteur, envoya aux Artésiens l'écossais Chillin, et ce Saint les ramena à la religion du Christ par ses miracles éclatants et ses pieuses paroles. Un jour que Chillin était à table, avec Faron, il laissa tomber à terre un vase de cristal qui se brisa. Chillin, voyant que le serviteur était troublé de cette aventure, et que son visage était devenu pâle, lui fit signe en cachette de lui rapporter les fragments du vase. Les ayant pris, il pria Dieu avec ferveur, et au lieu des fragments, il rendit au serviteur affligé un vase intact. »

L'Église célèbre sa fête le 13 novembre.

SAINT ABBON DE FLEURY,

MARTYR.

Abbon de Fleury (*Abbo Floriacensis*), né au milieu du x^e^ siècle, à Orléans, se livra avec une égale ardeur à tous les arts et à toutes les sciences : grammaire, arithmétique, poésie, rhétorique, musique, dialectique, géométrie, astronomie, théologie. Après avoir brillé dans les écoles de Paris et de Reims et à l'abbaye de Ramsey, en Angleterre, il fut élu abbé du monastère de Fleury dont il était moine. Il essuya bien des traverses de la part de quelques évêques, contre lesquels il soutenait les droits

Digitized by Google

de l'ordre monastique. Ses ennemis lui attribuèrent quelques violences envers ses persécuteurs. Il écrivit, pour s'en justifier, une apologie qu'il adressa aux rois Hugues et Robert. Il dédia, quelque temps après aux mêmes princes, un Recueil de canons sur les devoirs des rois et ceux des sujets. Le roi Robert l'ayant envoyé à Rome, pour apaiser Grégoire V, qui voulait mettre le royaume en interdit, le Pape lui accorda tout ce qu'il voulut. Abbon, de retour de ce voyage, alla travailler à la réforme de l'abbaye de La Réole, en Gascogne. Il y retourna une seconde fois, quelque temps après, toujours pour le même motif. Une querelle qui s'éleva entre ses domestiques et les Gascons lui coûta la vie. Pendant qu'il tâchait de concilier les esprits, et qu'il donnait même tort à ses domestiques, un gascon le perça d'un coup de lance, dont il mourut en 1004. Sa sainteté ayant été attestée par des miracles, on l'honora comme martyr. Sa fête est marquée au 13 novembre dans les Martyrologes de France et dans celui des Bénédictins.

SAINT SIARD.

ABBÉ.

Le monastère appelé le Jardin-de-Marie, célèbre aujourd'hui, dit Molanus, la mémoire de saint Siard, qui reçut du bienheureux Frédéric, jardinier de ce couvent, le manteau des vertus, ce manteau, qu'à l'instar d'Elysée, il garda pur et sans tache. Il fonda à Bachefeen un couvent qu'il appela Assemblée-de-Marie. Il resta pendant trente-six ans à la tête de l'abbaye, imitant les travaux de ses inférieurs, revêtu des habits les plus simples, prenant la même nourriture et menant la vie commune de ses confrères. L'abbé Sibraud a décrit, dans la Vie de saint Siard, les miracles qui se font à son tombeau en grand nombre.

SAINT ADALBÉRON, IIIe DU NOM,

ÉVÊQUE DE METZ.

Saint Adalbéron, troisième de ce nom, était de la famille des comtes de Luxembourg, et il était prévôt de la cathédrale de

Digitized by Google

Verdun, lorsqu'en 1047 il fut élevé sur le siége épiscopal de Metz.

Il s'occupa dignement de répandre dans son troupeau la piété et les bonnes mœurs. Les chanoines de sa cathédrale menaient en paix la vie commune dans un cloître annexé à leur église. Mais il y avait, dans la ville de Metz, une collégiale servie par des chanoines, qui vivaient dispersés dans les divers quartiers de la ville, le pieux évêque leur fit bâtir autour de leur collégiale un cloître pareil à celui de la cathédrale, où ils se trouvèrent réunis et menèrent une vie moins dispersée. A côté de ses travaux, Adalbéron se sanctifiait tous les jours. Après avoir siégé dignement, béni de tous, pendant vingt-cinq ans, il fut appelé au ciel le 13 novembre 1072. On l'inhuma au lieu qu'il avait préparé pour sa sépulture, et ses funérailles furent honorées de miracles.

SAINT BAUDEMIR,

SOLITAIRE.

Saint Baudemir (*Baldomirus*), né au pays Chartrain, se joignit à saint Dyé, et partagea ses divers travaux pour l'établissement de l'église et du bourg que leur commune activité se proposait de fonder. Le corps de Baudemir, religieusement conservé dans le temple paroissial, y fut vénéré jusqu'aux désastres de 1793. Sa fête était célébrée le 13 novembre.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 13 novembre 1250, dédicace de l'église de Fleureffle, près de Namur, en l'honneur de la très-sainte Trinité, de la très-sainte Vierge, de saint Jean l'Évangéliste et de tous les Saints, par Pierre, évêque d'Albi, cardinal, légat du Saint-Siége, assisté de l'évêque d'Arras.

Victoire remportée sur les Scythes, par l'empereur Jean Comnène par la protection de la très-sainte Vierge, l'an 1123. Cet empereur, en partant pour la guerre contre les Scythes, avait eu soin de faire porter aussi l'image de la très-sainte Vierge. Voyant

Digitized by Google

son armée fatiguée et en danger, il se mit en prière devant cette sainte image : sa confiance et sa dévotion pour la très-sainte Vierge ne fut point trompée. Il défit les Scythes, et remporta une victoire entière.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Saint Didace, confesseur, de l'Ordre des Frères-Mineurs, dont on a fait mention le jour précédent,

A Ravenne, fête des saints martyrs Valentin, Soluteur et Victor, qui souffrirent sous l'empire de Dioclétien.

A Aix en Provence, saint Mitre, très-illustre martyr.

A Césarée en Palestine, martyre des saints Antonin, Zébinas, Germain, et de sainte Ennathe, vierge, qui, après avoir été meurtrie de coups, fut brûlée sous Galère Maximien. Ceux-là, accusant d'impiété le président Firmilien, et le reprenant de ce qu'il sacrifiait aux faux dieux, furent décapités.

En Afrique, les saints martyrs Arcade, Paschase, Probe, et Eutychien, espagnols qui durant la persécution des Vandales, ayant refusé d'entrer dans la secte impie des ariens, furent

[1] IDIBUS NOVEMBRIS.

Sancti Didaci confessoris, Ordinis Minorum, cujus natalis dies fuit heri. — Ravennæ natalis sanctorum martyrum Valentini, Solutoris et Victoris, qui sub Diocletiano imperatore passi sunt. — Aquis in provincia Narbonensi beati Mitrii clarissimi martyris. — Cæsareæ in Palæstina passio sanctorum Antonini, Zebinæ, Germani, et Ennathæ virginis, quæ sub Galerio Maximiano verberibus cæsa, igne cremata est : illi vero, cum libera voce Firmilianum præsidem diis immolantem impietatis arguerent, capite cæsi sunt. — In Africa sanctorum martyrum Arcadii, Paschasii, Probi et Eutychiani Hispanorum, qui cum in persecutione Wandalica in arianam perfidiam nullatenus declinare paterentur, a Genserico rege ariano primum proscripti, deinde in exilium acti, atque atrocissimis suppliciis cruciati, postremo diverso mortis genere interempti sunt. Tunc et Paulilli pueruli germani sanctorum Paschasii et Eutychiani constantia enituit : qui cum a fide catholica divelli non posset, fustibus diu cæsus, et ad infimam servitutem damnatus est. — Romæ sancti Nicolai Papæ vigore apostolico præstantis. — Turonis sancti Britii episcopi, discipuli beati Martini episcopi. — Toledi sancti Eugenii episcopi. — Arvernis sancti Quinctiani episcopi. — Cremonæ sancti Homoboni confessoris, quem miraculis clarum Innocentius Tertius in sanctorum numerum retulit.

Digitized by Google

d'abord proscrits par Genséric, roi arien, puis envoyés en exil, où, après qu'ils eurent endurés des tourments excessifs, on les fit mourir par divers genres de mort. Alors parut avec éclat la constance du jeune Paulile, frère des saints Paschase et Eutychien, lequel, ne pouvant être ébranlé dans son attachement à la foi catholique, fut longtemps frappé de coups de bâton, et condamné au plus vil esclavage.

A Rome, saint Nicolas, Pape, qui a excellé par sa fermeté apostolique.

A Tours, saint Brice, évêque, disciple de saint Martin.

A Tolède, saint Eugène, évêque.

A Clermont en Auvergne, saint Quintien, évêque.

A Crémone, saint Homobon, confesseur, illustre par ses miracles, et canonisé par le Pape Innocent III.

Additions des autres martyrologes.

Saint Durning, solitaire en Limousin, vivait au VII^e^ siècle.

Saint Eboras ou Séhoas, prêtre persan et martyr avec saint Milles, évêque, et un autre; ils souffrirent en 346, sous le règne de Sapor II.

Sainte Feruinte, vierge et martyre, qui souffrit dans le VI^e^ siècle; on l'honore à Luray-sur-Creuse, en Poitou.

Le bienheureux Gontelin, ou Goatelin, religieux de l'Ordre de Cîteaux, honoré en Angleterre, sa patrie; il est nommé dans le Ménologe cistercien, sous le 13 novembre.

Saint Hérard, confesseur.

Saint Ligaire, évêque de Saintes, qui vivait au VII^e^ siècle.

Saint Lionien, abbé à Vienne.

Saint Théophile, martyr à Césarée, en Cappadoce, avec saint Germain et quelques autres; ils furent martyrisés au milieu du III^e^ siècle, pendant la persécution de l'empereur Dèce.

Saint Volquin, abbé de Sichem, en Westphalie, florissait dans le XII^e^ siècle. Il avait été curé avant d'embrasser l'état monastique dans l'Ordre de Cîteaux.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Duconseil (prénoms inconnus), était un prêtre du diocèse d'Arras ; il refusa de prêter le serment schismatique de 1791 ; condamné à mort, comme émigré rentré, par une commission militaire établie à Valenciennes, le 13 novembre 1794, il fut aussitôt exécuté.

Éloi de Lahaye, prêtre religieux Récollet, sous le nom de Père Paul, fut expulsé de son cloître lors de leur suppression ; il ne fit point de serment et sortit de France ; mais étant rentré à Valenciennes, il fut arrêté en 1793 et traduit devant une commission militaire, avec deux autres ecclésiastiques, le 13 novembre 1794, puis condamné à mort comme émigré rentré, et exécuté.

Digitized by Google

QUATORZIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Laurent, archevêque de Dublin. — Saint Ruf, premier évêque d'Avignon. — Saint Sérapion, martyr à Alexandrie. — Saint Venerand, martyr. Sainte Venerande, vierge et martyre. — Saint Amand, évêque de Rennes. — Saint Pubrice, évêque. — Sainte Balsamie, nourrice de saint Remi. — Le bienheureux Albien, solitaire. — Saint Saens, abbé. — Saint Albéric, évêque d'Utrecht. — Saint Sérapion, martyr en Algérie. — Le bienheureux Létalde, moine de Cîteaux. — Le bienheureux Nicolas Facteur, Frère Mineur. — Le bienheureux Jean de Liccis, Frère Prêcheur. — Le vénérable dom Didier de la Cour, réformateur des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe. — Le vénérable prêtre François Luquet, confessur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT LAURENT,

ARCHEVÊQUE DE DUBLIN.

Il était le plus jeune des fils de Maurice Otuathaile, prince riche et puissant de la province de Leinster. Maurice profita de la naissance de son fils pour terminer ses querelles avec Donald, comte de Kildare. Il le pria de tenir cet enfant sur les fonts sacrés, et le fit porter à Kildare, afin qu'il y reçût le Baptême. Lorsque Laurent était dans sa dixième année, son père le donna en otage à Dermith, roi de Meath. Ce prince se conduisit en barbare envers l'enfant qu'on lui avait remis, et il le fit garder dans un lieu désert, où il fut traité avec la dernière inhumanité; sa santé fut bientôt réduite à l'état le plus fâcheux. Maurice, informé de tout, força Dermith à remettre son fils entre les mains de l'évêque de Glendenoc, qui eut soin de l'élever dans la piété, et qui le renvoya depuis à son père.

Maurice alla remercier l'évêque, et crut devoir mener avec lui Laurent, qui avait alors douze ans. Il dit au prélat qu'il avait quatre fils, que son dessein était d'en consacrer un au service de Dieu, et qu'il voulait en laisser le choix à la décision du sort.

Digitized by Google

Laurent entendit ce discours. Charmé de trouver cette occasion de faire connaître ses sentiments, et jugeant d'ailleurs qu'il y avait de la superstition dans le projet de son père, il s'écria avec empressement : Il est inutile d'avoir recours au sort. Je ne désire rien tant que de prendre Dieu pour mon héritage, en me dévouant au service de l'Église. Maurice le prit alors par la main pour l'offrir au Seigneur ; puis il le présenta à l'évêque, après l'avoir mis sous la protection de saint Coëmgin, patron du diocèse. C'est un saint abbé qui vivait au VI^e^ siècle, dans le même lieu, et qui est honoré le troisième jour de juin. Le maître prit un soin extrême de son disciple, qu'il voyait avancer chaque jour dans la pratique de toutes les vertus.

Laurent n'avait encore que vingt-cinq ans, lorsque la mort enleva l'évêque de Glendenoc, qui était en même temps abbé du monastère de cette ville. On l'élut abbé, mais il ne voulut point accepter l'épiscopat, alléguant pour cause de son refus la disposition des canons, qui exigeaient qu'un évêque eût trente ans. Il gouverna sa communauté, qui était fort nombreuse, avec une sagesse et une piété admirables ; et, durant les ravages d'une famine qui dura quatre mois, il devint, comme un autre Joseph, le sauveur du pays, par ses immenses charités. Mais Dieu voulut que sa vertu fût perfectionnée par les épreuves. De faux frères, qui ne pouvaient souffrir la régularité de sa conduite, ni le zèle avec lequel il condamnait leurs désordres, employèrent la calomnie pour noircir sa réputation. Il n'en repoussa les traits que par le silence et la patience. Ses ennemis furent confondus, et on rendit à sa vertu la justice qu'elle méritait.

Cependant Grégoire, archevêque de Dublin, mourut. On lui donna pour successeur Laurent, qui ne pouvait pas alléguer le défaut d'âge, parce qu'il avait trente ans. Il fut sacré par Gélase, archevêque d'Armagh. Il se fit un devoir de remplir ses obligations avec une application infatigable, et de veiller tout à la fois sur lui-même et sur son troupeau. Toujours il avait présent à l'esprit le compte qu'il devait rendre au souverain Pasteur des âmes confiées à ses soins. Il réforma d'abord les

Digitized by Google

mœurs du clergé, et ne choisit que de dignes ministres. Ses exhortations pleines de force produisaient partout de grands fruits, et l'on eût rougi de ne pas pratiquer les vertus dont il donnait lui-même l'exemple.

Sa cathédrale, dite de la Sainte-Trinité, était desservie par des chanoines réguliers. Il les engagea, vers l'an 1163, à recevoir la règle des chanoines séculiers de l'abbaye d'Arrouaise, fondée, depuis quatre-vingts ans, dans le diocèse d'Arras, et qui jouissait d'une si haute réputation de sainteté, qu'elle devint le chef-lieu d'une congrégation nombreuse. Laurent prit lui-même l'habit de chanoine régulier, et il le portait toujours sous celui qui était propre à sa dignité. Il mangeait au réfectoire, gardait le silence aux heures prescrites, et assistait à matines qui se disaient à minuit. Ordinairement, il restait dans l'église jusqu'au jour, puis il allait prier pour les morts dans le cimetière. Jamais il ne mangeait de viande. Il jeûnait tous les vendredis au pain et à l'eau, et souvent il ne prenait ces jours-là aucune nourriture. Il portait un rude cilice, et prenait fréquemment la discipline. Indépendamment des malheureux qu'il assistait à ses aumônes, il nourrissait chaque jour dans son palais trente pauvres, et souvent plus. Il avait le même zèle pour les besoins spirituels de son troupeau; il était surtout très-exact à leur annoncer la parole de Dieu. Pour ranimer sa ferveur, il passait de temps en temps quelques jours dans la solitude. Il se retirait ordinairement au monastère de Glendenoc, dont un de ses neveux était abbé; mais il logeait de préférence dans une grotte située à quelque distance du monastère, et dans laquelle saint Coëmgin avait autrefois vécu. Lorsqu'il sortit de la retraite, comme un autre Moïse qui vient de s'entretenir avec Dieu, il paraissait rempli d'un feu céleste et d'une lumière toute divine. Tel était saint Laurent de Dublin[1].

L'an 1179, dans le concile œcuménique de Latran, le Pape Alexandre III nomma son légat en Irlande, saint Laurent, archevêque de Dublin. Ce bon archevêque avait failli être tué,

[1] *Apud Surium et Godescard*, 14 nov.

Digitized by Google

quelques années auparavant, d'une manière assez étrange. Il était venu trouver à Cantorbéry le roi Henri d'Angleterre pour les affaires de son diocèse. Les moines de l'église métropolitaine, qui le vénéraient comme un saint, le prièrent de leur chanter la messe solennelle le jour suivant. Ayant acquiescé à leur demande, il passa la nuit en prière devant les reliques de saint Thomas. Le lendemain, comme il allait à l'autel, voilà qu'un homme perce la foule, et, armé d'un énorme bâton, lui assène sur la tête un coup si terrible, qu'il le renverse par terre. Le meurtrier était un fou qui, entendant dire à tout le monde que c'était un saint, alla s'imaginer que ce serait une œuvre méritoire d'en faire un martyr et un autre saint Thomas. Les moines et les autres assistants, le croyant blessé à mort, se prosternèrent sur le visage, fondant en larmes. Le saint évêque, revenu à lui-même, demanda de l'eau, la bénit et s'en fit laver la plaie. Le sang s'arrêta aussitôt, et le saint prélat se trouva si bien guéri, qu'il commença et acheva tranquillement la messe. L'auteur qui rapporte ce miracle et qui en fut témoin oculaire assure qu'on remarqua, à la mort du Saint, qu'il avait une fracture au crâne. Le roi voulut faire mettre à mort l'assassin ; mais Laurent intercéda pour lui, et obtint sa grâce.

Arrivé donc à Rome pour le concile général de Latran, il exposa au Pape l'état de l'Église d'Irlande, en priant de remédier aux abus qui y régnaient et d'en maintenir les libertés. Alexandre, connaissant sa sainteté, sa prudence et son courage, non-seulement lui donna des règlements convenables, mais le nomma lui-même son légat pour les exécuter. De retour en Irlande, avec l'autorité de légat apostolique, il s'en servit efficacement pour retrancher les abus. Il signala surtout son zèle contre l'incontinence des clercs. Quoiqu'il eût bien pu absoudre les coupables, il les renvoyait à Rome, au Pape même, afin qu'ils sentissent plus vivement leur faute.

Cependant une grande famine affligea l'Irlande, trois années entières. La charité du bon pasteur fut encore plus grande que la famine. Tous les jours, il nourrissait cinq cents pauvres du dehors, sans compter trois cents de son diocèse, auxquels il

Digitized by Google

procurait la nourriture et le vêtement. Bien des mères qui n pouvaient plus nourrir leurs enfants les exposaient à la por du palais de l'archevêque, ou dans les lieux où il devait passe Elles savaient qu'il avait une tendresse maternelle, et qu'il n leur manquerait pas. En effet, se souvenant de cette parole d Seigneur : Si quelqu'un reçoit un de ces petits en mon nom, les recueillait tous, et leur servit à tous de père nourricier. en plaça environ deux cents chez les vassaux de l'archevêch sans compter ceux qu'il nourrissait dans la ville et dans so propre palais.

A la famine vint se joindre un autre fléau, la multitude d brigands. Comme le saint archevêque allait de Dublin à Wate ford, un chevalier, et puis un écrivain avec sa femme et so petit enfant, se joignirent à sa compagnie, persuadés qu'il aurait moins à craindre s'ils venaient à tomber entre les main des malfaiteurs. En effet, comme ils traversaient une forêt, un troupe de brigands vinrent tout à coup les assaillir, en disant l'archevêque qu'il n'avait rien à craindre, pourvu qu'il leur livrâ le soldat du roi. Il répondit qu'il aimait mieux mourir que de n pas le défendre, et il lui fit un rempart de son corps. Le solda eut la vie sauve, mais l'écrivain fut tué, et tous les ecclésias tiques dépouillés. Arrivé dans la ville la plus proche, l'arche vêque fit avertir les larrons qu'ils eussent à cesser leur brigan dage et à en faire pénitence, sans quoi il les excommunierai avec tous les prêtres. Comme ils s'y refusèrent, il les excom munia effectivement. Eux, ayant appris comment la chose s'é tait faite, se dirent les uns aux autres : Excommunions nous mêmes l'archevêque ! Ils prirent les boyaux d'un bœuf qu'il avaient volé et s'en firent des étoles, des tisons enflammés en guise de cierges ; hurlèrent dans un livre pour se moquer de anathèmes de l'Église, et puis éteignirent leurs tisons dan l'eau. Mais, dès le lendemain, l'un d'eux mourut de froid, quoi qu'il eût quatre vêtements sur le corps et que le froid fût très supportable. Le chef de la bande périt le troisième jour, e successivement tous les autres dans l'année. Quant à la femme et à l'enfant de l'écrivain qui avait été tué, le saint archevêque

Digitized by Google

fournit à la veuve de quoi subsister, et adopta son enfant.

Il s'était élevé un grand différend entre Henri II, roi d'Angleterre, et Déronog, le plus puissant roi d'Irlande. Laurent fit un voyage en Angleterre, dans l'espérance de parvenir à les réconcilier. Mais Henri ne voulut point y entendre, défendit même de laisser retourner le saint prélat en Irlande, et s'embarqua pour la Normandie. Laurent se retira dans le monastère d'Abingdon, où il passa trois semaines. Ensuite, pressé par le désir de procurer la paix, il partit pour la France, afin de faire de nouvelles tentatives auprès du roi d'Angleterre. Henri persistait toujours dans son refus. Il se lassa cependant, et le saint archevêque obtint tout ce qu'il demandait. Le roi s'en rapporta même à lui sur les conditions.

Au milieu de ces négociations charitables pour la paix publique, le Saint tomba malade, et la fièvre l'obligea de s'arrêter en route. Il se retira dans le monastère des chanoines réguliers de la ville d'Eu, qui est à l'entrée de la Normandie. Le bon archevêque dit en y entrant : C'est ici le lieu de mon repos pour toujours, j'y demeurerai parce que je l'ai choisi. Il se confessa à l'abbé, qu'il pria même de le recevoir au nombre de ses religieux, qui lui administra l'Extrême-Onction et le saint Viatique. Quelqu'un lui ayant proposé de faire son testament, il répondit : De quoi me parlez-vous? je remercie Dieu de n'avoir pas un sou dans le monde dont je puisse disposer. Il mourut le 14 novembre 1181, et fut enterré dans l'église de l'abbaye. Thibaud, archevêque de Rouen, et trois autres commissaires firent, par ordre du Pape Honorius III, une information juridique sur plusieurs miracles opérés par l'intercession du saint archevêque de Dublin, et envoyèrent leur procès-verbal à Rome. Honorius canonisa le serviteur de Dieu en 1226, et il parle dans sa bulle de sept morts ressuscités. (Rohrbacher).

L'année suivante, le corps de saint Laurent fut levé de terre. La châsse qui le renferme se garde encore dans l'abbaye de Notre-Dame d'Eu, et est placée au-dessus du grand autel. On a donné quelques petites portions de ses reliques à d'autres églises. Celle de l'abbaye où reposent les corps de plusieurs

Digitized by Google

comtes d'Eu, de Ponthieu, etc., ainsi que ceux de plusieur princes de la maison de Bourbon, est présentement divisée e deux vastes églises, dont l'une sert de paroisse et porte le nor de Saint-Laurent, qui est le principal patron de la ville. On célèbre tous les ans trois fêtes en son honneur; l'une au moi de novembre; l'autre au mois d'août, et la troisième au moi de mai. A quelque distance de la ville est une chapelle bâtie l'endroit où le clergé et les magistrats allèrent le complimente lorsqu'ils eurent appris son arrivée. La ville d'Eu est rempli de monuments qui attestent sa vénération pour saint Laurent et on n'y en voit plus aucun de Henri II, qui l'honora souven de sa présence. (GODESCARD.)

SAINT RUF,

PREMIER ÉVÊQUE D'AVIGNON.

Les martyrologes d'Adon, de Bède, d'Usuard et le martyrologe romain au 12 novembre s'accordent à faire mention d saint Ruf, premier évêque d'Avignon : après ces graves autorités, les écrivains ecclésiastiques ne contestent pas le nom d saint fondateur de cette église ; mais les divergences sérieuse commencent lorsqu'il s'agit d'assigner l'origine de ce saint pré lat et la date de son élévation sur la chaire épiscopale. Les tro nombreux auteurs qui, à la suite de Launoy, avaient si imprudemment battu en brèche les traditions anciennes relatives à l'introduction, dès le premier siècle de notre ère, du christianisme dans les Gaules, avaient fait bon marché des tradition avignonnaises concernant saint Ruf. Grâce à Dieu, on est reven sur ces préjugés de la fausse science, et si toutes les obscurité que présentent les commencements de l'Église dans nos contrées ne se sont pas entièrement dissipées au flambeau d'un étude plus sérieuse des monuments de l'antiquité, du moins nous est-il permis d'exposer nos traditions séculaires sans provoquer le sourire des amis de l'histoire sérieuse.

Dans cette simple notice, consacrée au saint fondateur de l'église d'Avignon, nous ne nous proposons pas de reprendre en sous-œuvre les démonstrations magistrales qu'ont vu éclore

Digitized by Google

les trente dernières années ; mais partant de leurs conclusions indiscutables nous allons simplement exposer la tradition avignonnaise telle que la donnait l'illustre évêque de Vaison, Joseph-Marie de Suarez dans l'*Avenio christiana* qui forme le tome IX[e] du *Gallia christiana* de ce savant prélat [1].

On sait que le premier apôtre d'Avignon fut sainte Marthe, la Bienheureuse hôtesse de Jésus-Christ, la sœur de Lazare et de Marie-Madeleine qui providentiellement conduite sur les rives de la Provence avec son frère, sa sœur et plusieurs autres disciples, se livra aux travaux de l'apostolat tandis que Madeleine, retirée à la Sainte-Baume, s'y livrait à toutes les austérités de la pénitence et que Lazare devenait le premier évêque de Marseille.

Les prédications de sainte Marthe, la sainteté de sa vie, l'éclat de ses miracles avaient déjà opéré de nombreuses conversions dans la ville d'Avignon, quand Dieu voulut enfin pourvoir cette église naissante d'un pasteur; car la mission de Marthe était essentiellement temporaire et extraordinaire. Ce premier pasteur de l'Église d'Avignon fut saint Ruf.

« Ruf, dit M. de Suarez [2], naquit à Cyrène, ville de Lybie qui a donné un nom à la contrée adjacente. Formé, dès son adolescence à l'étude des lettres, il se pénétra profondément, non seulement des règles de la science, mais encore de celles des mœurs, et orna son cœur des vertus qui convenaient à la noblesse de sa famille. Simon, son père, avait eu tout d'abord,

[1] Joseph-Marie de Suarez, né à Avignon le 5 juillet 1599, successivement prévôt de la métropole de Notre-Dame des Doms, primicier de l'Université d'Avignon, bibliothécaire du cardinal Barberini, vice-gérant de sa ville natale, nommé évêque de Vaison en 1633, gouverna cette église pendant trente-deux ans. Plus tard Clément IX le nomma préfet de la bibliothèque du Vatican : il mourut à Rome le 16 décembre 1677, c'était incontestablement un des plus savants prélats de son siècle. Les douze volumes de son *Gallia Christiana*, qui malheureusement n'a jamais été imprimé, se trouvent à la bibliothèque nationale à Paris. Nous devons ajouter que nous empruntons ces renseignements et la traduction que nous allons donner de l'article consacré à saint Ruf à un article publié par M. Augustin Canron, dans la *Revue des Bibliothèques paroissiales* (10 juin 1851).

[2] *Revue des Bibliothèques paroissiales*, t. I, p. 157.

Digitized by Google

les richesses en partage; mais dans la suite, je ne sais quel revers de fortune le jeta dans une telle détresse que, ne pouvant supporter le changement de son sort, et touché de honte, il ne voulut plus demeurer au milieu de ses concitoyens et de ses amis. Il prit donc avec lui ses deux fils, Alexandre et Ruf et alla s'établir à Jérusalem. Ils y vivaient selon la modicité de leur fortune lorsque, frappés des merveilles que le Christ opérait chaque jour et de la pureté céleste de sa doctrine, ils se mirent à suivre ses préceptes et à professer sa foi, de telle sorte que le père et les enfants méritèrent d'être comptés au nombre des disciples de Jésus.

« Or, le jour que d'infâmes bourreaux traînaient au Calvaire le libérateur du genre humain Jésus-Christ, chargé, ô crime horrible! de l'instrument de son supplice, il arriva que Simon revenant de sa maison de campagne, rencontra la tourbe sacrilége qui escortait l'innocente victime, et se vit obligé par elle de porter avec le Christ le lourd fardeau de sa croix. « Et ils mirent à réquisition, dit l'Évangéliste saint Marc, pour porter la croix de Jésus, un passant, Simon de Cyrène, père d'Alexandre et de Ruf qui retournait de la campagne. » (Marc, xv, 21).

« Après la cruelle Passion du Sauveur et la vocation de Paul à l'apostolat, Ruf s'attacha principalement à ce Docteur des Gentils : il lui fut cher entre tous, et le suivit à Rome ainsi que l'attestent ces paroles de l'Épître aux Romains : « Saluez Ruf élu dans le Seigneur ; » court mais éloquent éloge qui prouve quel cas faisait le grand Apôtre de la sainteté du bienheureux Ruf.

« Mais saint Paul manifesta plus hautement encore l'estime qu'il avait conçue pour notre Saint : il le choisit pour son compagnon de voyage, car lorsqu'il partit de Rome pour l'Espagne il emmena Ruf avec lui et le nomma premier évêque de Tortose dans la Tarraconaise. Combien son zèle, ses prédications et surtout l'exemple de sa sainteté ne contribuaient-ils pas à propager la foi ! Avec quel soin ne s'attacha-t-il pas à former à la foi les habitants de Tortose nouvellement initiés aux mystères de notre religion ! Aussi le bruit de ses travaux et de ses pré-

Digitized by Google

dications étant parvenu jusqu'à Valence (Espagne), les gouverneurs de cette ville lui envoyèrent-ils demander quelques-uns de ses disciples afin de dissiper les ténèbres de leurs erreurs et de les éclairer des lumières de l'Évangile. Le Saint acquiesça à leur demande et désigna quatre d'entre ses clercs pour aller enseigner aux habitants de ce pays les premiers éléments de la religion chrétienne.

« Sur ces entrefaites saint Sergius Paulus[1] est envoyé dans les Gaules par l'Apôtre saint Paul son maître, pour gouverner comme évêque la célèbre cité de Narbonne, et il prend avec lui le bienheureux Ruf qu'il enlève aux Espagnols. André Valadier[2] appuyé sur les Actes des archives de l'Église de Narbonne, raconte que, pendant leur voyage les deux Saints firent naufrage et que, par un bienfait admirable de la Providence, ayant été retirés sains et saufs du milieu des flots impétueux, ils arrivèrent heureusement à Narbonne. Sergius Paulus s'y arrêta pour faire paître le troupeau confié à sa garde ; quant à Ruf il l'établit premier évêque des Avignonnais, qui avaient déjà connaissance de la foi chrétienne. C'est ainsi que notre Saint obtint une troisième Église : car il gouverna d'abord celle de Thèbes, au dire de Dorothée, puis celle de Tortose, enfin celle d'Avignon. Si les Espagnols admettent qu'il passa du siége de Thèbes à celui de Tortose, il peut avoir bien plus facilement passé de l'Église de Tortose à celle d'Avignon, car il n'était pas rare, à cette époque de voir, à cause de la disette d'ouvriers et de l'abondance de la moisson, des évêques passer d'une chaire à une autre. C'est ce que nous lisons de saint Denis d'abord évêque d'Athènes, puis d'Arles, puis de Paris, de saint Crescent, évêque de Vienne, puis de Mayence, de saint Austremoine, évêque de Nevers, puis de Clermont, etc.

[1] On sait que Sergius Paulus est ce proconsul romain converti par saint Paul, ainsi qu'il est raconté au livre des *Actes des Apôtres*, c. XIII.

[2] André Valadier, d'abord jésuite du collége d'Avignon, puis chanoine-primicier de Metz et abbé de Saint-Arnoul, était né, vers 1570, à Saint-Paul-en-Forez. C'était un homme très-savant : il a laissé plusieurs ouvrages très-estimés et pleins de détails intéressants sur les antiquités avignonnaises. Il mourut à Metz, en 1638, avec la réputation d'un Saint. (A. C.)

Digitized by Google

« Les raisons ne manquent pas pour prouver l'identité et la translation de Ruf, premier évêque de Tortose et d'Avignon : 1° les Avignonnais, comme les habitants de Tortose, d'après une tradition immémoriale et appuyée sur de vieux manuscrits, sur des monuments authentiques et sur un nombre prodigieux d'écrivains de grand renom, croient que saint Ruf leur premier prélat, était fils de Simon le Cyrénéen ; 2° ce que nous avons rapporté plus haut prouve que saint Ruf vint d'Espagne à Avignon ; 3° sa fête se célèbre le même jour, 14 novembre, à Avignon et à Tortose ; 4° les écrivains espagnols que j'ai lus ne disent pas qu'il soit mort ou inhumé à Tortose, au contraire Avignon se réjouit de posséder ses précieuses reliques.

« Et ce qui vient encore à l'appui de cette vérité, c'est le premier monastère de Saint-Ruf, situé au terroir d'Avignon et qui était le chef de l'Ordre fondé par saint Ruf, fils du Cyrénéen. Car ce saint prélat, non content d'enseigner les préceptes de la foi chrétienne, composa encore une règle pour ceux de ses disciples qui souhaitaient mener une vie plus strictement apostolique, et par là il donna naissance dans ces contrées (saint Marc l'avait déjà fait ailleurs), à l'Ordre monastique. La première demeure où il s'adjoignit ces hommes plus parfaits fut ce monastère situé dans la banlieue d'Avignon, proche la Durance, et qui fut dans la suite la célèbre abbaye chef-lieu de l'Ordre. C'est là que saint Ruf remplissant à l'égard de ses compagnons tous les devoirs d'un père, et à l'égard de ses concitoyens, tous ceux d'un vigilant pasteur, s'amassait chaque jour de nouvelles récompenses pour le ciel. Enfin, accablé sous le poids des ans et rempli de mérites, il s'endormit dans le sein de la clémente et divine Providence, vers l'année 90 de Jésus-Christ.

« Après son bienheureux trépas, le corps sacré du fils de Simon de Cyrène, fut déposé dans l'église du monastère qu'il avait fondé hors des murs d'Avignon, et il y fut vénéré pendant plusieurs siècles. Mais lorsque les religieux de l'abbaye, dans la crainte des guerres, transportèrent leur couvent à Vaucluse en Dauphiné, le même motif fit transférer dans l'église cathédrale

Digitized by Google

d'Avignon ces précieuses dépouilles : on les renferma avec plusieurs autres corps saints dans une châsse d'argent... Tous les ans sa fête se fait à Avignon le 14 du mois de novembre : on l'honore comme le premier évêque et un des saints patrons de la ville. »

L'autorité de l'illustre auteur auquel nous avons emprunté le récit de cette sainte vie nous dispense d'y ajouter nos réflexions. Bornons-nous à dire que le monastère dont la tradition lui attribue la première fondation fut, vers le milieu du XI^e^ siècle, cédé par Benoît, évêque d'Avignon, à quatre chanoines nommés Arnaud, Odilon, Ponce et Durand, qui résolurent de rétablir la vie commune et l'observance régulière dans le corps des chanoines. L'acte de fondation, rédigé avec beaucoup de solennité, fut signé par plusieurs évêques, Nitre de Nice, Péraud d'Orange, Pierre de Vaison, Franco de Carpentras et saint Étienne d'Apt. Tels furent les commencements de la célèbre réforme de Saint-Ruf, dont l'action fut si puissante dans nos contrées, et même au loin, puisqu'elle étendit ses branches jusqu'en Italie et en Espagne. Par la suite deux abbés de Saint-Ruf furent élevés successivement au Souverain Pontificat, sous les noms d'Anastase IV et d'Adrien IV. Ainsi Dieu voulut glorifier sur la terre un institut religieux dont le nom rappelle une des scènes les plus touchantes du récit de la Passion.

En 1210 à l'époque des guerres des Albigeois les chanoines de Saint-Ruf abandonnèrent leur monastère qui, situé hors des murailles d'Avignon, était trop exposé aux déprédations des gens de guerre, et ils établirent à Valence en Dauphiné le chef-lieu de leur Ordre. Au siècle suivant, deux conciles furent tenus dans l'église de Saint-Ruf d'Avignon (1326 et 1337). Les reliques du Saint transportées dans l'église métropolitaine ont été violées et dispersées à la Révolution, mais la fête du saint Évêque se fait toujours dans le diocèse le 14 novembre, et la légende de son office rapporte en abrégé le récit que nous venons de donner de sa vie. (Paul TERRIS.)

Digitized by Google

SAINT SÉRAPION,

MARTYR A ALEXANDRIE.

Sur la fin du règne de l'empereur Philippe, qui était favorable aux chrétiens, les païens d'Alexandrie se soulevèrent contre les fidèles de l'Église de cette ville et firent beaucoup de martyrs, dans une émotion populaire où il paraît que ni les officiers ni les magistrats de la police n'eurent point de part, et dont l'unique auteur était un misérable poète qui faisait le devin. Saint Denis, évêque d'Alexandrie, qui fut le témoin de toute cette sanglante tragédie, dit qu'incontinent après la mort de l'illustre vierge sainte Apolline, ces furieux allèrent dans la maison d'un saint homme nommé Sérapion, qu'ils lui firent mille indignités, qu'ils le tourmentèrent avec une cruauté incroyable, et qu'après lui avoir brisé tous les membres de coups, ils le précipitèrent du haut du toit et achevèrent ainsi de l'écraser sur le pavé. Il fut mis au rang des Martyrs, et l'on voyait une église de son nom dans Alexandrie au IVe siècle, selon que le rapporte saint Épiphane. Les Latins honorent sa mémoire le 14 novembre.

SAINT VÉNÉRAND,

MARTYR.

Suivant ce qu'en rapporte Desguerrois, ce Saint naquit à Troyes dans le sein de l'idolâtrie, vers le milieu du IIIe siècle. Son père se nommait Fabien, un des plus nobles et des plus riches citoyens de la ville. Il fit instruire son fils dans les lettres et dans les sciences ; mais lorsque le christianisme commença à s'introduire dans le pays, Vénérand lut par hasard les livres des chrétiens, surtout l'Écriture-Sainte, et d'après ses lectures il se convertit à la foi de Jésus-Christ comme on le raconte de saint Savinien. Dès lors il montra du mépris pour le culte des dieux et pour les dieux mêmes, qu'il ne regardait plus que comme des chimères. Son père s'en aperçut, et tout enflammé de colère lui fit les réprimandes les plus violentes. Le fils, déjà plein de zèle pour la religion, les souffrit avec patience et persévéra dans la foi, il s'adonna même à catéchiser, à annoncer

Digitized by Google

un seul Dieu, et son Fils unique, rédempteur des hommes, et dans un de ses discours, il convertit jusqu'à huit cent dix personnes.

L'empereur Aurélien en fut informé, et irrité de voir que les tourments auxquels il condamnait les chrétiens, ne faisaient qu'en augmenter le nombre, il se fit amener Vénérand et lui reprocha d'avoir quitté la religion de ses pères pour embrasser un culte nouveau. Il le condamna à divers supplices ; mais enfin voyant qu'il ne pouvait rien gagner par toutes ses cruautés, et que Vénérand persévérait à confesser la foi de Jésus-Christ, il lui fit trancher la tête sur les bords de la Seine, en 275. Le Martyrologe romain fait mention de ce Martyr le 14 novembre.

SAINTE VÉNÉRANDE,

VIERGE ET MARTYRE.

Durant la persécution qui s'éleva dans les Gaules sous l'empereur Antonin, une jeune vierge chrétienne qui se nommait Vénérande et qui faisait la joie des premiers fidèles par les grâces dont Dieu la comblait, fut livrée aux persécuteurs et souffrit le martyre avec une constance si héroïque, que plus de neuf cents idolâtres se convertirent pour avoir été les témoins de sa glorieuse mort.

Ainsi la barbarie des persécuteurs ne prévalait pas contre la foi, et pour un enfant qu'on ôtait à l'Église, Dieu lui en rendait mille.

SAINT AMAND,

ÉVÊQUE DE RENNES.

Il naquit vers 392, et fut très-lié avec Sancte, poète chrétien de la Gaule et ami de saint Paulin de Nole. Ils étaient en commerce de lettres. Il paraît que c'est à saint Amand que saint Paulin donne la qualité de frère en l'appelant enfant de bénédiction.

Des commencements si beaux font concevoir ce qu'il devint et quelles furent sa science et sa piété. Il remplaça Arténius

Digitized by Google

sur le siége de Rennes vers 475, Albert le Grand dit qu'il couronna dans sa cathédrale Hoël II.

Ses mérites furent grands pendant son épiscopat. Il rendit un service inappréciable à la Bretagne et à la France en désignant saint Melaine pour lui succéder. Il mourut le 14 novembre 508. Rennes l'a pris pour patron et l'invoque dans les calamités.

On l'honore avec six de ses prédécesseurs : saints Modéran, Justin, Riosisme, Electran, Jean Ier.

SAINT DUBRICE,

ÉVÊQUE.

Saint Dubrice, né dans l'île de Miserbdil, près la rivière de Guy, se fit d'abord connaître dans la province appelée aujourd'hui Warwick. Il y expliqua sept ans les Écritures à Hentlan sur l'Avon, et ouvrit ensuite une seconde école à Mochres, sur la rivière de Wye. Il lui vint des disciples de toutes les parties de la Bretagne. Les soins qu'il lui donnait ne l'empêchaient pas de s'occuper de sa propre sanctification. Sacré évêque de Landoff, par saint Germain, dans un synode tenu vers l'an 446, et transféré à l'archevêché de Caerlaon en 495, il s'en démit en faveur de saint David et se retira dans l'île de Bardsey ou Deuly, sur la côte de la province de Caernarvon, où il mourut peu de temps après. On lit dans Campden et dans d'autres auteurs, que vingt mille Saints, c'est-à-dire vingt mille ermites ou religieux, furent enterrés dans la même île. « Au milieu de la corruption qui régnait, dit un historien, parmi les anciens Bretons, avant l'invasion des Anglo-Saxons, Dieu suscita de saints pasteurs, qui, par leurs discours et leurs exemples, exhortaient leurs compatriotes à la pénitence. »

SAINTE BALSAMIE,

NOURRICE DE SAINT REMI.

On honore, le 14 novembre, à Reims, sainte Balsamie, vulgairement connue sous le nom de la sainte Nourrice, parce qu'elle eut le bonheur d'allaiter saint Remi, l'instrument des miséricordes de Dieu sur les Francs.

Digitized by Google

Cette pieuse femme fut encore la mère de sainte Celsin ou Soussin, qu'on vénère le 25 août.

Elle eut ainsi la consolation de nourrir à la fois deux enfants de prédilection.

La vénération que ses contemporains eurent pour elle, se changea en culte après sa mort ; elle devint même la patronne d'une église collégiale de Reims qui n'existe plus aujourd'hui. Elle est surtout invoquée par les femmes enceintes et par celles qui sont en travail d'accouchement.

LE BIENHEUREUX ALBIEN,

SOLITAIRE.

Le bienheureux Albien, natif d'Ancyre en Galatie, religieux près de Constantinople, puis pèlerin de Jérusalem, fut enfin solitaire au désert de Nitrie en Thébaïde jusqu'à sa mort, où on ne l'entendit jamais parler des choses du siècle et où il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que du pain qu'il gagnait par son travail, disant que celui qui subsiste par la libéralité des autres est souvent tenté de parler avec complaisance de crainte de choquer ceux qui lui font du bien. Il n'avait pour tout meuble qu'une peau de chèvre pour se coucher, et un livre pour se délasser du travail manuel par la lecture sainte et par le chant des psaumes. Tel est ce que rapporte saint Nil qui en parle comme d'un Saint. On l'honore le 14 novembre.

SAINT SAENS,

ABBÉ.

Saint Saens ou Sans et qui s'appelait Sidonius était de l'Irlande. Il fut élevé dans les principes de la religion et les exercices de la piété chrétienne, et demeura dans son pays jusqu'en un âge assez avancé. C'était une coutume parmi les barbares des Iles britanniques de vendre leurs enfants comme leurs bestiaux, et nous voyons que ce fut à la compassion que saint Grégoire le Grand eut pour ces pauvres esclaves, que l'Angleterre s'est trouvée redevable de son salut par les missionnaires qu'ils lui donnèrent occasion d'y envoyer. Saint Filbert, abbé de

Digitized by Google

Jumiéges au diocèse de Rouen, animé de la même charité, envoya des Religieux de son monastère en Irlande, pour racheter plusieurs de ces captifs, qui étaient vendus souvent pour être mis à la boucherie et mangés comme le porc et le bœuf, ou qui perdant simplement leur liberté périssaient dans l'idolâtrie. Saint Saens voyant ces Religieux dans son pays, fut fort édifié de leur conduite et de leurs discours. Il s'informa de tout ce qui les regardait, et fut si touché de ce qu'ils lui apprirent de leur abbé, qu'à leur retour il se mit en leur compagnie et vint en France, abandonnant tout ce qui pouvait l'attacher auprès de ses proches pour servir Dieu avec plus de liberté dans une terre étrangère. Saint Filbert le reçut à Jumiéges avec beaucoup de bonté, et lui accorda volontiers la grâce qu'il lui demandait d'être admis au rang des Frères. Dès que Saens en eut pris l'habit, il se montra si exact et si zélé dans l'observance de la règle qu'on y suivait, qu'il devint en peu de temps un modèle de régularité pour cette grande communauté, qui était alors composée d'environ neuf cents Religieux et près de quinze cents serviteurs et domestiques. Personne ne paraissait plus humble ni plus mortifié que lui. Il mangeait peu, macérait son corps par diverses austérités et lui laissait prendre peu de repos la nuit. Il veillait continuellement sur lui-même pour conserver une pureté parfaite dans la chasteté dont il faisait profession. La connaissance que l'on avait de sa vertu ne demeura pas toujours renfermée dans les limites du cloître de Jumiéges, et la renommée porta son nom jusqu'à la cour du roi Thierry III, qui témoigna faire une estime toute particulière de son mérite. Saint Ouen qui était alors évêque de Rouen, l'honora de son amitié et de sa confiance dans le temps même qu'il était brouillé avec son abbé saint Filbert. Il le prit avec lui pour l'accompagner à Rome, en un voyage de dévotion qu'il y fit vers l'an 676. Ce fut ce saint prélat qui l'établit abbé d'un monastère de son diocèse bâti par le roi Thierry III, dans le pays de Caux à quatre lieues de Rouen. Ce monastère prit le nom de notre Saint dans la suite des temps. Il fut ruiné vers la fin du IX^e^ siècle, par les courses

Digitized by Google

des Normands Danois. On le répara depuis et on le donna à des chanoines à qui succédèrent enfin des Religieux : la maison fut réduite en un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Vandrille, sous le nom de Saint-Saens. Mais on n'a point dû confondre ce monastère de Saint-Saens avec celui de Camp-Soudain, qui porte aussi le nom de notre Saint et qui en est fort proche. Ce dernier semble n'avoir été bâti que pour des filles mises sous la direction des Religieux de Saint-Saens. Ce fut longtemps un simple prieuré qui passa depuis dans l'Ordre de Cîteaux, et ce n'est que du règne de Louis le Grand qu'il a été érigé en abbaye pour des Religieuses du même Ordre. Saint Filbert étant revenu à Jumiéges après la mort d'Ébroïn maire du palais, son persécuteur, voulut repasser en Poitou, où il avait fait divers établissements de piété pendant son exil. Il y envoya saint Saens avec un autre Religieux nommé Predon, pour y visiter le monastère de Quinçay et les autres lieux où il avait travaillé. Sur les bonnes nouvelles qu'il lui en rapporta, il partit et s'en alla mourir dans celui de l'île de Noirmoutier. Saint Ouen étant mort peu de temps après le départ de saint Filbert, eut pour successeur saint Ansbert, qui était l'ami de saint Saens depuis longtemps, et qui se servit de ses conseils et de son ministère dans la conduite de son diocèse. Peu de temps après, saint Saens reçut dans son monastère saint Leufroy, qui y avait été attiré par l'odeur de sa vertu et au bruit de sa réputation. Après y avoir suffisamment profité des exemples et des avis de notre Saint, il s'en alla au diocèse d'Évreux, à la persuasion même de saint Ansbert, pour ne pas renfermer dans un seul lieu deux lumières qui étant séparées pourraient éclairer plus de monde. On a pourtant tout sujet de croire que saint Leufroy ne quitta le monastère du pays de Caux qu'après la mort de saint Saens, s'il est vrai que cette mort soit arrivée dès l'an 689. Elle fut précieuse devant Dieu, et sa mémoire a toujours été honorée d'un culte religieux dans le pays au 14 novembre, quoique son nom ne se trouve pas dans le Martyrologe romain, ni dans aucun Martyrologe des IX^e^ et X^e^ siècles.

Digitized by Google

SAINT ALBÉRIC,

ÉVÊQUE D'UTRECHT.

Saint Albéric florissait au dernier quart du VIIIe siècle sur l siége épiscopal d'Utrecht. Parmi les fidèles qu'il éleva au sacer doce, il faut citer saint Ludger, qu'il chargea de gouverne l'Église de Dockum où saint Boniface, l'apôtre de ces contrées avait été martyrisé. Il s'en alla avec d'autres pieux mission naires détruire les temples des idoles dans la Frise et dans le environs de cette province. Charlemagne leur vint en aide partagea avec eux les trésors amassés dans ces temples Comme les envoyés de saint Albéric, Charlemagne employ ces ressources au bien de la religion. Albéric, riche en bonne œuvres, étendit la foi dans son diocèse. Dieu l'appela à lui l 14 novembre 784.

SAINT SÉRAPION,

MARTYR EN ALGÉRIE.

Ce Saint, Anglais de naissance, et un des premiers disciple de saint Pierre Nolasque, fit deux voyages, l'un en Murcie, l'autre à Alger, pour racheter des captifs. Étant resté en ôtag chez les Algériens jusqu'au paiement total de la somme dor on était convenu, il eut le bonheur de convertir et de baptise plusieurs mahométans ; mais son zèle à étendre le règne Jésus-Christ lui coûta la vie en 1240. Benoît XIII le déclar martyr en 1728, et approuva le culte qu'on lui avait de tou temps rendu chez les Pères de la Merci, qui célèbrent sa fête 14 novembre.

LE BIENHEUREUX LETALDE,

MOINE DE CITEAUX.

Le ménologe de Cîteaux et celui des Bénédictins font en jour mention du bienheureux Letalde, disciple de saint Rober Renonçant au siècle pour suivre Jésus-Christ, il conserva ju qu'à la fin une admirable pureté d'esprit et de corps, une obéi sance parfaite aux règles de l'Ordre, et un détachement un

Digitized by Google

versel. Il avait l'humilité d'un enfant, et la simplicité de la colombe ; vertus rares et précieuses qui le rendaient également cher à Dieu et aux hommes. Après avoir édifié ses Frères par l'exemple de sa ferveur, et reçu, dès cette vie, le don des miracles, il alla rejoindre dans la gloire son maître bien-aimé, saint Robert, fondateur et patriarche des cénobites de Cîteaux.

LE BIENHEUREUX GABRIEL FERRETTI,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Gabriel était d'Ancône, ville d'Italie, où l'illustre famille Ferretti dont il sortait, était établie. Ses pieux parents ne négligèrent rien pour lui inspirer dans l'enfance les sentiments de religion dont ils étaient eux-mêmes pénétrés. S'étant consacré à Dieu dans l'Ordre de Saint-François, il s'y distingua principalement par une profonde humilité, qui lui faisait remplir avec joie les fonctions les plus communes du monastère.

Quoiqu'il s'appliquât par modestie à cacher les talents dont il était orné, les vœux de ses Frères l'élevèrent à différentes charges de l'Ordre, dont il s'acquitta avec beaucoup de facilité. C'est à son zèle qu'est dû le rétablissement des couvents de San-Severino et d'Osimo, et l'accroissement de celui d'Ancône. Il ne s'occupait pas avec moins d'ardeur du salut du prochain que de sa propre sanctification, et la dévotion singulière qu'il portait à la très-sainte Vierge, faisait qu'il ne trouvait point de plus grande satisfaction, qu'à méditer sur ses grandeurs et à les annoncer au peuple. Ses vertus furent récompensées dès cette vie, par le don des miracles et par celui de prophétie.

Gabriel étant tombé malade au couvent d'Ancône, reçut les Sacrements de l'Église avec cette tendre piété dont il n'avait jamais cessé de faire profession, et après avoir édifié la terre par ses vertus, il alla prendre possession de l'héritage céleste le 12 novembre 1456, dans un âge avancé. L'évêque, le clergé et les magistrats de cette ville assistèrent à ses obsèques, et saint Jacques de la Marche prononça son oraison funèbre. Les merveilles que Gabriel avait opérées par la foi, pendant qu'il

Digitized by Google

était dans ce monde, et celles que Dieu fit éclater par son inter cession, après qu'il l'eut appelé à lui, déterminèrent les habi tants d'Ancône à solliciter auprès du Pape Calixte III qu'il en f informer. Ce Pontife en donna la commission à saint Jacque de la Marche, qui fit dresser deux actes authentiques de l vie et des miracles de Gabriel, dont l'un fut envoyé en cour d Rome, et l'autre déposé dans les archives du couvent. L'affair fut rapportée et discutée devant Innocent VIII, qui permit qu'o levât le corps du lieu où il était dans l'ancienne église. On l trouva sain et entier, et il fut placé dans la chapelle de la très sainte Vierge, où on le voit encore aujourd'hui.

LE BIENHEUREUX NICOLAS FACTEUR,

FRÈRE MINEUR.

Ce pieux Religieux naquit dans le royaume de Valence, l 29 juin 1320, et reçut au Baptême les noms de Pierre-Nicolas On rapporte de lui que dès son enfance, il commença à craindr Dieu, à le servir dans la simplicité de son cœur, et qu'il n'avai encore que quatre ans qu'il s'exerçait aux jeûnes, qu'il a prat qués si rigoureusement dans la suite.

Dès sa première jeunesse de raison, il s'appliqua aux œuvre de charité, visitant tous les jours les hôpitaux, ou, pour con soler les malades, même les lépreux, il les embrassait san répugnance, et les exhortait à ne point se laisser aller au murmures ; et sa compassion envers les pauvres était telle qu'il se privait souvent de sa nourriture pour la leur donner

A l'âge de dix-sept ans, il prit l'habit de Saint-François, a couvent de Valence, le dernier jour de novembre 1537. Son année de probation étant finie, il fit profession le premie dimanche de l'Avent 1538. Il a passé quarante ans dans cett maison. La beauté de son esprit, la douceur de son caractère qui le portait à tout céder plutôt que de contester, jointes à un physionomie agréable, lui concilièrent l'amitié de tous ceux qu le connurent. La condescendance qu'il avait pour les autres n'allait pas jusqu'à lui : jamais on ne poussa plus loin les aus térités : le pain et l'eau ou un peu de bouillon, faisaient s

Digitized by Google

nourriture ordinaire ; quelquefois même il s'imposait pendant trois jours une abstinence totale de toute espèce d'aliment. Il se livrait peu de temps au sommeil ; des ais lui servaient de lit, et une pierre d'oreiller ; il marchait pieds nus dans la plus rigoureuse saison, et il regardait son cilice comme la partie la plus précieuse de son vêtement. La crainte de succomber aux tentations de la chair, le portait à se tenir durant trois heures dans un étang glacé.

Dans la vue d'apaiser la justice de Dieu, et d'attirer sa miséricorde sur ceux qu'il voyait croupir dans le péché, il se donnait fréquemment de sanglantes disciplines. Son mérite l'a fait élever à différentes charges de son Ordre ; et quoique son humilité s'opposât à ces distinctions, il les acceptait par obéissance et les remplissait à la satisfaction de tous ses Frères. Quelques rapports qu'on lui fît, fussent-ils à son désavantage, il ne voulait pas s'y arrêter, et s'était fait une sorte de loi de penser bien de tout le monde.

Il avait médité pendant sa vie entière sur la Passion de Notre-Seigneur, et il était si pénétré de l'infinie bonté d'un Dieu qui a versé son sang pour les hommes, qu'il ne souhaitait rien tant que d'éprouver les mêmes douleurs qu'il a souffertes sur la Croix. Sa dévotion envers le Sacrement de l'Eucharistie était tendre et affectueuse. La foi et l'amour régnaient également dans son cœur ; ce qui a fait dire à Louis Bertrand, saint personnage de l'Ordre de Saint-Dominique, « que quoique Nicolas Facteur (qu'il connaissait très-bien) parût être, et fut réellement sur la terre, il était néanmoins dans le ciel, et jouissait par anticipation des délices éternelles de l'autre vie. »

Après avoir donné des marques de sainteté par des miracles et des prédictions vérifiées, cet excellent Religieux mourut et fut inhumé au couvent de Valence, en l'an 1583, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge, le 14 novembre.

Philippe II, roi d'Espagne, et les magistrats et le peuple de Valence, ont présenté en 1586, au Pape Sixte-Quint, une supplique pour qu'il fût procédé à sa canonisation.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX JEAN DE LICCIS,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Jean de Liccis naquit en Sicile près de Palerme, en 1397. Ses parents étaient si pauvres qu'à la mort de sa mère qui survécut peu à sa naissance, son père ne put lui procurer une nourrice. Enfin une pieuse dame voulut bien se charger de l'élever. Or cet enfant si chétif devait devenir centenaire. Dieu récompensa cette bonne œuvre par un miracle. Son mari, qui était impotent, ayant touché le pauvre orphelin, recouvra sur-le-champ l'usage de ses membres.

La pieuse dame et son mari, charmés des heureux penchants du petit orphelin, le formèrent à la prière et lui firent donner une première éducation. Il prit ensuite l'habit chez les Dominicains de Palerme. On le vit bientôt annoncer avec succès la parole de Dieu et remuer les cœurs les plus endurcis. Il honora l'Église et son Ordre, où il porta souvent les charges les plus importantes. Il prêchait encore avec de grands succès à l'âge de cent ans. Il ne s'en alla à Dieu qu'en 1511, âgé de cent quatorze ans.

Il fallut laisser sa dépouille mortelle trois jours avant de l'ensevelir, tant les foules qui venaient le vénérer étaient immenses; et beaucoup de miracles attestèrent sa sainteté.

On fête ce saint Religieux le 14 novembre.

LE VÉNÉRABLE DOM DIDIER DE LA COUR,

RÉFORMATEUR DES BÉNÉDICTINS DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-VANNE ET DE SAINT-HIDULPHE.

Le cardinal de Lorraine, légat du Pape, ayant voulu réformer les monastères de l'Ordre de Saint-Benoît, dans les trois évêchés, jugea le mal si incurable qu'il sécularisa les abbayes de Gorze et de Saint-Martin de Metz, et les prieurés de Notre-Dame de Nancy, de Salone, de Varangeville et de Saint-Nicolas, dont il fit appliquer les revenus à l'Église primatiale de Nancy: il proposa même au Pape Clément VIII de supprimer entiè-

Digitized by Google

rement l'Ordre de Saint-Benoît dans les provinces de sa légation.

Mais lorsque tous les moyens de réforme semblaient le plus désespérés, et qu'on avait résolu d'en abandonner l'entreprise, Dieu suscita un saint homme qui fut le restaurateur de la discipline monastique en France et en Lorraine, et qui y fit revivre l'esprit de saint Benoît, dont il professait la Règle. Ce fut Dom Didier de la Cour, qui naquit à Monzeville, à trois lieues de Verdun, l'an 1550. Son père se nommait Bertrand de la Cour, et sa mère Jeanne Boncart, tous deux alliés aux premières maisons de la province, mais pauvres des biens de la fortune, puisqu'ayant perdu tout ce qu'ils avaient pendant la guerre, ils furent obligés de labourer leurs terres pour subsister. Didier de la Cour fut envoyé, à l'âge de dix-sept ans, à Verdun, où, par un secret de la Providence, s'étant logé près de l'abbaye de Saint-Vanne, il prit la résolution quelque temps après, de s'y rendre Frère convers, n'ayant aucune teinture des sciences. Il en parla à N. Boncart, son oncle maternel, lieutenant général de la ville, et par son moyen il obtint de l'Évêque, qui était aussi son parent et abbé de Saint-Vanne, d'être reçu non-seulement au nombre des Religieux de cette abbaye, mais d'avoir encore rang parmi les Religieux du chœur. La communauté en murmura beaucoup, se plaignant que c'était faire tort à une maison si célèbre, d'y donner entrée à un ignorant toujours élevé à la campagne; cependant l'autorité de l'Évêque les obligea à lui donner l'habit. Il reçut d'abord beaucoup de mauvais traitements, mais sa patience et sa douceur lui gagnèrent enfin l'affection de quelques Religieux du monastère, qui prirent soin de lui enseigner les premiers éléments de la grammaire. Il se rendit fort assidu, et après avoir surmonté les premières difficultés, il fit voir tant de dispositions pour les lettres, qu'afin de lui donner plus de moyens de s'y avancer, on l'envoya étudier en l'Université de Pont-à-Mousson. Il y fit son cours de philosophie et de théologie, et passa maître ès-arts.

Au commencement de sa théologie, qui fut en l'année 1581, il reçut l'ordre de prêtrise à l'âge de trente ans, et après avoir

Digitized by Google

fini son cours de théologie, il prêcha quelques sermons q firent connaître le talent qu'il avait pour la prédication, où aurait excellé si ses occupations lui eussent permis de s'ado ner à cet exercice. Il retourna à son monastère avec une for résolution d'observer exactement la Règle dont il faisait pr fession ; mais il y trouva de grands obstacles de la part d autres religieux, qui ne pouvaient souffrir qu'il voulût se di tinguer. Il ne pouvait s'empêcher de leur représenter l'oblig tion qu'ils avaient de vivre d'une manière plus conforme à le état qu'ils ne faisaient. Ces discours, au lieu de faire impre sion sur leurs esprits, lui attirèrent au contraire leur aversio pour se défaire de lui comme d'un censeur incommode, ils l persuadèrent de retourner à Pont-à-Mousson, afin de se perf tionner dans l'étude de la théologie et d'apprendre les langu grecque et hébraïque : ce qu'il accepta comme une chose q lui était fort avantageuse, et qui flattait la grande passion qu avait pour les sciences.

Après quelques années de séjour dans cette Université, il re tourna à Saint-Vanne, sans y trouver aucun changement dan la conduite des Religieux, qui, ne pouvant souffrir la vie exem plaire du P. Didier, et craignant la réforme de leur monastèr (l'Évêque qui en était abbé leur ayant donné souvent des av de réformer leurs mœurs), résolurent d'éloigner celui q pouvait contribuer à cette réforme. Ils feignirent pour cet eff de la vouloir embrasser, et engagèrent le P. Didier d'aller Rome, afin de travailler à la désunion de la mense abbatiale d Saint-Vanne d'avec celle de l'évêché de Verdun, à laquelle ell avait été unie, voulant lui persuader que c'était le moyen d réussir dans la réforme. Il partit donc de Verdun en 1587 : mai étant arrivé à Rome il ne fut pas longtemps sans s'apercevoi de la fourberie de ses confrères : car, bien loin de trouver le lettres de change qu'ils lui avaient promises, ils l'abandonnèren entièrement, ce qui l'obligea de revenir en Lorraine.

De retour dans son abbaye, il eut quelque dessein de change d'Ordre, parce que celui de Saint-Benoît n'avait plus rien e France de son premier esprit : il consulta sur ce sujet des per

Digitized by Google

sonnes de piété, qui lui conseillèrent de demeurer dans son état et d'y vivre le plus régulièrement qu'il pourrait. Il suivit cet avis, et pour mettre sa conscience en repos, il alla trouver le prieur, mit à ses pieds le peu d'argent qu'il avait, le priant d'en disposer aussi bien que de ses meubles et de ses livres, et lui proposa de se retirer dans un ermitage pour y vivre à la manière des anciens solitaires. Il en obtint facilement la permission; le prieur lui donna pour retraite l'ermitage de Saint-Christophe, dépendant du monastère de Saint-Vanne, à quatre lieues de Verdun. Il demeura dix mois dans ce lieu, ne vivant que de pain et d'eau, et il aurait continué ce genre de vie jusqu'à sa mort, si Dieu, qui l'avait choisi pour réformer son Ordre, n'en eût disposé autrement. Les guerres que l'hérésie causa en France l'obligèrent de sortir de sa solitude pour se mettre à couvert des insultes des soldats. Au sortir de son ermitage, il entra chez les Minimes, qui le reçurent avec beaucoup de joie et lui donnèrent l'habit de leur ordre. Mais conservant toujours beaucoup d'affection pour celui de Saint-Benoît, il sortit quelque temps après du couvent des Minimes, et rentra à Saint-Vanne, plus résolu que jamais de travailler à la réforme de son Ordre : ce qui réussit enfin comme il le souhaitait.

L'évêché de Verdun, auquel était unie la mense abbatiale de Saint-Vanne, comme nous l'avons déjà dit, étant tombé entre les mains du prince Erric de Lorraine, ce prélat se trouva si plein de bonnes intentions, que le P. Dom Didier de la Cour n'eut pas de peine à le faire entrer dans le dessein de réformer son monastère. Ces dispositions du nouvel évêque de Verdun furent comme les premières ouvertures à la réforme générale, et la démission volontaire du prieur de Saint-Vanne, qui fit en même temps élire en sa place Dom Didier, acheva de faciliter l'entreprise. Ce fut en 1596 que le nouveau prieur prit soin de cette maison : n'ayant accepté cette charge qu'aux instances réitérées de l'évêque, il se crut en droit d'exiger de lui qu'il le soutint dans le ministère où il entrait par ses ordres. Comme il était résolu de mettre l'observance régulière dans cette maison, malgré l'opposition des Religieux, l'évêque fut obligé de

Digitized by Google

seconder ses désirs ; mais il ne lui accorda pas tout d'un coup ce qu'il demandait : il proposa la chose à son conseil, qui ne conclut d'abord qu'à une mitigation qui tendait seulement à empêcher que les Religieux ne violassent ouvertement leurs vœux, sans toutefois retrancher ni les jeux ni les divertissements qui leur étaient ordinaires. On s'aperçut bientôt du peu d'effet de ce conseil, qui retournait à la confusion de ceux qui en étaient les principaux auteurs, puisqu'il n'empêchait pas le scandale que causait une liberté si contraire à l'état religieux : ce qui obligea enfin l'évêque à déférer aux instances de Dom Didier, qui proposait d'entreprendre le rétablissement de l'étroite observance de la Règle de Saint-Benoît, en donnant l'habit à des jeunes gens de bonne volonté qu'il prendrait soin de former lui-même aux exercices de la réforme, sans s'arrêter aux anciens religieux, incapables pour la plupart de se réduire à une vie régulière. Afin qu'ils ne servissent pas d'obstacles à ses desseins, il obtint, vers l'an 1598, un bref qu'il exécuta avec le consentement de l'évêque, envoyant dix-huit de ces anciens religieux à Moyenmoutier en Vosges, qui, ainsi que Saint-Vanne, était aussi sous la juridiction de ce prince.

Le P. Dom Didier reçut dans le même temps quatre jeunes hommes qui, après l'année de probation, firent leurs vœux entre ses mains, le 30 janvier 1600, après avoir renouvelé lui-même sa profession entre celles de son évêque, qui était venu exprès à la cérémonie de ces nouveaux profès. Ils furent bientôt suivis de plusieurs autres, et l'abbaye de Saint-Vanne fut remplie en peu de temps d'excellents sujets, tous animés de ferveur et de zèle. C'était à qui se surpasserait par une saint émulation dans la pratique de la vertu, et surtout dans l'exercice de la charité. L'abstinence, les jeûnes, les veilles, l'oraison continuelle, les saintes lectures, le travail des mains et le silence, étaient si bien rétablis dans Saint-Vanne, que tout le monde en était dans l'admiration et louait la piété et le zèle du réformateur, qui, non content d'avoir banni de son monastère les mœurs déréglées des anciens, crut, pour en mieux oublier les manières, devoir changer jusqu'à l'habit, qu'il fit faire selon les modèles

Digitized by Google

qu'il avait fait venir du Mont-Cassin, où il croyait que la forme de l'habit de saint Benoît s'était mieux conservée qu'ailleurs.

L'observance régulière étant parfaitement établie à Saint-Vanne l'évêque de Verdun lui proposa la réforme de son abbaye de Moyenmoutier en Vosges, dédiée à saint Hidulphe, archevêque de Trèves. Dom Didier y envoya en 1601 plusieurs de ses religieux, sous la conduite de Dom Claude-François, qui, par l'amour qu'il avait pour l'observance régulière, aussi bien que par les autres beaux talents dont il était doué, fut jugé très-capable d'exécuter une telle entreprise ; il y réussit en effet. La liaison que contractèrent ensuite ces deux abbayes, qui furent les premières réformées, donna lieu à l'érection de la Congrégation connue sous le nom de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe, titulaire des deux monastères. Le P. Rozet fut député pour aller à Rome en demander la confirmation au Pape Clément VIII ; l'évêque de Verdun employa son crédit et ses amis pour en obtenir les bulles nécessaires ; le Pontife, à la recommandation de plusieurs cardinaux, principalement du cardinal Baronius, érigea ces deux monastères en Congrégation sur le modèle de celles du Mont-Cassin et de Sainte-Justine de Padoue, et communiqua à tous les monastères qui voudraient s'agréger à ceux de Saint-Vanne et de Moyenmoutier les priviléges, grâces, indulgences, immunités, libertés, faveurs et indults octroyés auparavant par le Saint-Siége à la Congrégation du Mont-Cassin, comme on le voit par la bulle de ce Pontife du 16 avril 1604. Le premier chapitre général fut célébré dans Saint-Vanne au mois de juillet de la même année, où Dom Didier fut élu président tant du chapitre que du régime, et prieur de Saint-Vanne, Dom Rozet, visiteur, et Dom Claude-François, prieur de Saint-Hidulphe ; mais parce que les supérieurs de la Congrégation n'étaient pas abbés, comme ceux de la Congrégation du Mont-Cassin, Dom Rozet fut envoyé une seconde fois à Rome, au commencement du Pontificat de Paul V, afin d'obtenir la confirmation de ce que son prédécesseur avait accordé, et demander à Sa Sainteté que les visiteurs et supérieurs eussent le même pouvoir que les abbés de la Congrégation du Mont-Cas-

Digitized by Google

sin, qui avait servi de modèle à celle de Saint-Vanne. Le Pape accorda cette demande par un bref du 23 juillet 1605, ce qui obligea le P. Rozet d'aller au Mont-Cassin pour s'instruire parfaitement des points nécessaires au rétablissement de la Règle dans toute sa perfection, aussi bien que des droits et des priviléges dont jouissaient les abbés de l'Ordre.

Pendant que le P. Rozet agissait si utilement en Italie, le cardinal Charles de Lorraine, dont nous avons parlé, voyant qu'il pouvait alors exécuter plus facilement le dessein qu'il avait formé de rétablir la discipline régulière dans tous les monastères qui étaient situés dans les terres de sa légation, obtint un bref du Pape, du 27 septembre 1605, pour pouvoir unir tous les monastères de l'Ordre de Saint-Benoît à la nouvelle réforme de Saint-Vanne. Il commença par l'abbaye de Saint-Michel en Lorraine dont plusieurs autres monastères de Lorraine et des environs suivirent l'exemple, en sorte que peu d'années après on compta près de quarante monastères unis à cette Congrégation, dont les principaux furent Saint-Mansui et Saint-Èvre, à Toul, Saint-Nicolas, à deux lieues de Nancy, Saint-Arnoul, Saint-Clément, Saint-Symphorien et Saint-Vincent, à Metz et Saint-Pierre de Luxeuil. Enfin, après que Dom Didier eut beaucoup travaillé pour l'augmenter, Dieu voulut couronner ses travaux par une mort précieuse. Il employa un an entier à s'y préparer avec beaucoup de ferveur, et mourut dans le monastère de Saint-Vanne, le 14 novembre 1623, à l'âge de soixante-douze ans.

(Hélyot.)

LE VÉNÉRABLE PRÊTRE FRANÇOIS LUQUET,

CONFESSEUR DE LA FOI.

François Luquet, prêtre du diocèse de Mâcon, né dans la ville épiscopale, en 1755, et curé de Ville-sur-Jarnioux, près Villefranche, avait échappé aux persécutions qui firent périr tant de prêtres dans les années 1793 et 1794. Il prit confiance dans la feinte modération dont les persécuteurs se parèrent les années suivantes, et se livra publiquement aux fonctions du saint ministère dans la ville de Lyon.

Digitized by Google

La crise révolutionnaire du 4 septembre 1796 éclata ; et les exécuteurs de la loi de déportation, rendue le lendemain, comptant M. Luquet au nombre des prêtres les plus zélés pour le rétablissement de la religion, le firent arrêter et envoyer à Rochefort. Là on l'embarqua sur la corvette la *Bayonnaise,* le 1er août 1798. Elle le jeta dans le port de Cayenne, à la fin de septembre, et il fut envoyé, au commencement d'octobre, dans un désert de la Guyane. La dyssenterie et le scorbut s'y disputèrent à l'envi le privilége de le détruire. Il mourut de ces deux maladies, le 14 novembre de la même année, à l'âge de quarante-trois ans.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

En l'année 1290, l'église de Sainte-Marie-Majeure fut rebâtie aux frais et dépens des plus riches citoyens, et des nobles les plus puissants de Rome. On la construisit avec beaucoup d'art et de dépense, l'an 1290.

Le Pape Nicolas IV, le 14 novembre, posa la première pierre de cet auguste temple. Il était accompagné des Cardinaux, de toute la cour romaine, du clergé, de plusieurs prélats étrangers, des magistrats, des nobles et de tout le peuple de Rome. Ce Pape accorda de grandes indulgences à tous ceux qui chaque année visiteraient en ce jour cette église ; ses successeurs les ont confirmées et augmentées.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Héraclée, en Thrace, fête des saints martyrs Clémentin, Théodote et Philomène.

A Alexandrie, saint Sérapion, martyr, que les persécuteurs tourmentèrent si cruellement sous l'empereur Dèce, qu'ils

[1] DECIMOOCTAVO KALENDAS DECEMBRIS.

Heracleæ in Thracia natalis sanctorum martyrum Clementini, Theodoti, et Philomeni. — Alexandriæ sancti Serapionis martyris, quem persecutores sub Decio principe crudelissimis affecerunt suppliciis, ita ut omnes ei juncturas membrorum prius solventes, de superioribus domus suæ eum præcipitarent,

Digitized by Google

lui disloquèrent tous les membres, puis le précipitèrent de l'étage le plus haut de sa maison. Il devint ainsi martyr de Jésus-Christ.

A Troyes, saint Vénérand, martyrisé sous l'empereur Aurélien.

En France, sainte Vénérande, qui, sous le président Asclépiade et l'empereur Antonin, reçut la couronne du martyre.

A Gangres, en Paphlagonie, saint Hypace, évêque, qui, en revenant du grand concile de Nicée, fut assailli de coups de pierres par les hérétiques novatiens, et mourut martyr.

A Alger, en Afrique, le bienheureux Sérapion, qui, le premier de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, ayant été mis en croix pour avoir racheté des chrétiens esclaves, et prêché la foi chrétienne, et ayant eu le corps déchiqueté, mérita la palme du martyre.

A Émèse, martyre de plusieurs saintes femmes, auxquelles le cruel Mady, chef des Arabes, fit endurer d'horribles tourments, et qu'il massacra ensuite pour la foi de Jésus-Christ.

A Bologne, saint Jucond, évêque et confesseur.

En Irlande, saint Laurent, évêque de Dublin.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Adorateur, martyr en Auvergne.

Saint Antège, évêque de Langres, au VII^e^ siècle.

Saint Montan, honoré en ce jour à Viviers.

et sic Christi martyr efficeretur. — Trecis in Gallia sancti Venerandi martyris sub Aureliano imperatore. — Item in Gallia sanctæ Venerandæ virginis, quæ sub Antonino imperatore, et Asclepiade preside, martyrii coronam accepit. — Gangris in Paphlagonia sancti Hypatii episcopi, qui a magna Nicæna synodo rediens, a novatianis hæreticis in via lapidibus impetitus, martyr occubuit. — Algariæ in Africa beati Serapionis, qui primus ex ordine Beatæ Mariæ de Mercede pro captivis fidelibus redimendis, et christianæ fidei prædicatione actus in crucem, et membratim dissectus, martyrii palmam meruit obtinere. — Emesæ passio plurimarum sanctarum mulierum, quæ sub sævissimo Arabum duce Mady ob Christi fidem crudelissime tortæ atque necatæ sunt. — Bononiæ sancti Jucundi episcopi et confessoris. — In Hibernia sancti Laurentii episcopi Dublinensis.

Digitized by Google

Saint Bertrand, abbé de Grandselve.
Saint Fidan, évêque de Coire, chez les Grisons.
Saint Jône et sainte Atrasesse, martyrs en Éthiopie.
Saint Léocade, honoré à Bourges.
Saint Prudence, évêque de Taragone, en Aragon.
Saint Space, évêque de Bayeux.

Martyrologe de la dernière persécution.

Joseph Galley, curé en Savoie, ne fit pas le serment de la constitution civile du clergé, s'absenta, puis revint à Annecy en 1795, fut arrêté en 1797 et déporté à la Guyane ; il mourut de la peste à Konanama le 14 novembre 1798, à l'âge de trente-huit ans.

Largillière (prénoms inconnus), prêtre, régent au collége du Quesnoy, refusa le serment schismatique, fut arrêté par les agents de la convention et condamné à mort par la commission militaire ; il fut exécuté le 14 novembre 1794.

Pierre Tournafol, né en Savoie en 1742, chanoine de Notre-Dame d'Annecy, n'ayant pas fait le serment révolutionnaire, fut arrêté et déporté en 1798 au désert de Konanama ; il y mourut le 14 novembre 1798, à l'âge de cinquante-six ans.

Digitized by Google

QUINZIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Sainte Gertrude, vierge et abbesse. — Saint Eugène, apôtre de Tolède, martyr près de Paris. — Saint Gurie, saint Samone, et saint Abibe, martyrs. — Saint Machut, évêque d'Aléta. — Saint Malo ou Maclou, évêque. — Saint Léonce le Jeune, évêque de Bordeaux. — Saint Pavin, abbé. — Saint Didier ou saint Géry, évêque de Cahors. — Saint Junian, solitaire. — Saint Arnoul, évêque de Toul. — Saint Léopold, margrave d'Autriche. — Le bienheureux Léon d'Assise, disciple de saint François. — Le bienheureux Albert le Grand, évêque de Ratisbonne. — La Bienheureuse Lucie de Narni, vierge Dominicaine. — Mémoire de la très-Sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE GERTRUDE,

VIERGE ET ABBESSE[1].

Sainte Gertrude, issue d'une famille illustre, naquit à Eisleben ou Islèbe, au comté de Mansfeld, dans la Haute-Saxe. Elle était sœur de sainte Mechtilde. On la mit à l'âge de cinq ans chez les Bénédictines de Rodersdorf. Elle prit depuis l'habit dans cette maison, dont elle devint abbesse en 1294. L'année suivante, elle se chargea du gouvernement du monastère de Heldelfs, où elle se retira avec ses religieuses. Elle avait appris le latin dans sa jeunesse, ce que faisaient alors les personnes de son sexe qui se consacraient à Dieu dans la retraite; et elle parvint à bien écrire en cette langue. Elle avait aussi une connaissance peu commune de l'Écriture et de toutes les sciences qui ont la religion pour objet. Mais la prière et la contemplation furent toujours son principal exercice, et elle y donnait la plus grande partie de son temps. Elle aimait surtout à méditer sur la Pas-

[1] Tirée de ses révélations, et de sa vie composée, d'après cet ouvrage, par D. Mége. Voyez aussi Cave, *Hist. lit.*, t. II, p. 301, et surtout la Vie de la Sainte, par Campacci, prêtre séculier de Venise, laquelle a été imprimée en cette ville en 1748, in-4°.

Digitized by Google

sion et sur l'Eucharistie, et elle ne pouvait alors retenir les larmes qui malgré elle coulaient de ses yeux avec abondance. Lorsqu'elle parlait de Jésus-Christ et des mystères de son adorable vie, c'était avec une telle onction et de si vifs transports d'amour, qu'elle ravissait ceux qui l'entendaient. Elle était habituellement favorisée des dons extraordinaires que produit quelquefois l'union divine dans la prière; les ravissements et les extases lui étaient pour ainsi dire familiers. Un jour qu'on chantait à l'église ces paroles : « J'ai vu le Seigneur face à face, » elle vit comme une face divine d'une éclatante beauté, dont les yeux percèrent son cœur, et remplirent son âme et son corps de délices qu'aucune langue ne pourrait exprimer [1].

L'amour divin qui la brûlait et la consumait, paraissait être l'unique principe de ses affections et de ses actions. De là ce crucifiement entier au monde et à toutes ses vanités. Elle domptait sa chair et détruisait en elle tout ce qui pouvait s'opposer au règne parfait de Jésus-Christ, par la pratique de l'obéissance et du renoncement à sa propre volonté, par les veilles, les jeûnes et l'abstinence. Elle y joignait une humilité profonde et une douceur inaltérable. Ce fut là le fondement de ces vertus admirables dont il plut au Seigneur de l'orner, et de ces grâces signalées dont il voulut bien la combler.

Quelque distinguée qu'elle fût par ses qualités personnelles et par les dons de la grâce, elle ne s'occupait que de la vue de ses imperfections, de sa bassesse et de son néant. Elle désirait que les autres la méprisassent autant qu'elle se méprisait elle-même, et elle avait coutume de dire qu'un des plus grands miracles de la bonté divine, était qu'elle fût encore soufferte sur la terre. Loin d'être éblouie par la qualité de supérieure, elle se comportait comme si elle eût été la dernière servante du monastère; elle se jugeait même indigne d'approcher des sœurs. Son amour pour la contemplation ne lui faisait point négliger les devoirs communs. Elle avait soin encore de pourvoir à tous les besoins de ses filles, tant pour le corps que pour l'âme. Aussi

[1] *Insin. divin.*, l. II, c. XXII.

Digitized by Google

les voyait-elle avec plaisir faire de nouveaux progrès dans les voies intérieures de la perfection.

Son amour pour Jésus-Christ lui faisait aimer tendrement la sainte Vierge, et chaque jour elle exprimait sa dévotion envers la Mère de Dieu en réclamant sa protection. Les âmes qui souffrent en purgatoire étaient aussi l'objet de sa charité : elle demandait sans cesse à Dieu qu'il les fît entrer, par sa miséricorde, dans un lieu de rafraîchissement et de paix.

Sainte Gertrude a tracé le vrai portrait de son âme, dans le livre de ses *Révélations*. C'est le récit de ses communications avec Dieu et des transports de son amour. Cet ouvrage, après ceux de sainte Thérèse, est peut-être le plus utile aux contemplatifs, et le plus propre à nourrir la piété dans leurs âmes [1]. La Sainte propose divers exercices pour conduire à la perfection. Ce qu'elle prescrit pour la rénovation des vœux du Baptême a pour objet de porter l'âme à renoncer entièrement au monde et à elle-même, à se consacrer au pur amour de Dieu, à se dévouer à l'accomplissement de sa volonté en toutes choses. S'agit-il de la conversion d'une âme à Dieu, du renouvellement des saints engagements qu'elle a contractés avec le céleste époux, de la consécration d'elle-même au Sauveur, par le lien inviolable de l'amour ? elle développe sur tous ces points les maximes les plus sublimes et les plus solides. Elle demande à Dieu de mourir absolument à elle-même pour être ensevelie en lui, en sorte

[1] Le livre des *Révélations* de sainte Gertrude a été imprimé plusieurs fois. On doit distinguer les éditions données par Lanspergius, chartreux, qui mourut à Cologne en 1539, et par le célèbre Blosius, restaurateur de l'abbaye de Liessies, qui refusa l'archevêché de Cambrai, et mourut en 1568. Le même livre a été réimprimé à Paris, en 1662, in-8°, sous ce titre : *Insinuationes divinæ pietatis*, etc. Il reparut dans la même ville deux ans après, in-12, sous un titre un peu différent, et que nous rapporterons en entier : *Sanctæ Gertrudis V. et Abbatissæ Ord. S. Benedicti, Insinuationum divinæ pietatis Exercitia.* L'édition de 1662 est de D. Nicol. Canteleu, et celle de 1664, de D. Ant. Jos. Mége, religieux de la Congrégation de Saint-Maur. En 1671, D. Mége fit aussi imprimer à Paris, in-8°, une traduction française de *la Vie* et des *Révélations de sainte Gertrude.*

On peut voir sur les révélations attribuées à notre sainte, Amort, chanoine régulier de la Congrégation de Saint-Jean-de-Latran, *Lib. de Revelationibus privatis, Augustæ Vindelic.*, 1744, in-4°, a p. 49 ad p. 162.

Digitized by Google

que lui seul connaisse son tombeau, et qu'elle n'ait plus d'autres fonctions que celles de l'amour, ou celles que l'amour dirige. Ces sentiments sont répétés avec une variété admirable, en divers endroits de l'ouvrage. Dans la dernière partie, la Sainte s'arrête principalement aux brûlants désirs d'être au plus tôt unie à l'objet de son amour dans la gloire éternelle; elle prie son Sauveur, par toutes ses souffrances et par son infinie miséricorde, de la purifier de ses souillures et de toutes les affections terrestres, afin qu'elle puisse être admise en sa divine présence. Les soupirs par lesquels elle exprime l'ardeur de ses désirs pour être unie à son Dieu dans la béatitude, sont pour la plupart si célestes, qu'on les croirait moins d'un mortel que d'un habitant des cieux. C'est ce qu'on remarque particulièrement dans les exercices où elle conseille à l'âme dévote de prendre quelquefois un jour pour s'occuper de la louange et de l'action de grâces, afin de suppléer aux défauts qui peuvent journellement se glisser dans l'accomplissement de ce double devoir, et de s'associer dans cette fonction, aussi parfaitement qu'il est possible, aux esprits célestes. Elle veut aussi que, pour suppléer aux défauts qui n'accompagnent que trop souvent notre amour pour Dieu, l'âme emploie de temps en temps un jour entier à produire les actes les plus fervents de cette vertu.

Que n'aurions-nous pas à dire de la chasteté de sainte Gertrude? Aucune épouse de Jésus-Christ n'a jamais porté plus loin les précautions propres à conserver la pureté de l'âme et du corps. Il serait également trop long de rapporter tous les traits qui ont caractérisé sa confiance en Dieu. Elle ne voulait recevoir aucune consolation humaine, et elle attendait avec patience qu'il plût au Seigneur d'accomplir ses désirs : elle se réjouissait dans l'espérance et dans l'amour durant les temps d'épreuves. Être visitée du Saint-Esprit, souffrir la privation de ses visites, boire dans le calice de la Passion du Sauveur, être dans la joie ou dans l'affliction, c'était pour elle une même chose, parce qu'elle était pleinement résignée à la volonté de Dieu.

Enfin arriva le moment où elle fut réunie pour toujours à son

Digitized by Google

céleste Époux ; elle mourut en 1334, après avoir été quarant ans abbesse [1]. Sainte Mechtilde, sa sœur, était morte quelqu temps auparavant. Sa dernière maladie ne fut, à propremen parler, qu'une langueur de l'amour divin, tant furent déli cieuses et ineffables les consolations dont son âme fut alor inondée. Plusieurs miracles attestèrent combien sa mort avai été précieuse devant le Seigneur. Il y a un office en son hon neur dans le Bréviaire romarin sous ce jour. Le *Lipsanographia* ou Catalogue des reliques qui se gardent dans le palais électo ral de Brunswich-Lunebourg [2], fait mention d'une belle châss qui renferme celles de sainte Gertrude.

Les exercices par lesquels sainte Gertrude fit de si rapide progrès dans la perfection, avaient pour objet d'unir intime ment son cœur à Dieu par les désirs les plus enflammés et le affections les plus pures ; ils tendaient encore à écarter tous le obstacles qui auraient pu retarder cette union en purifiant so âme par les larmes de la componction, par le renoncement au satisfactions des sens, et par le sacrifice absolu d'elle-même De là cette assiduité à la prière, pour obtenir la grâce de s résigner parfaitement au saint amour, en sorte qu'il ne restâ plus rien d'humain en elle, qu'elle fût entièrement consumé par le feu de la charité, et que ce qu'il y avait de terrestre dis parut comme la poussière que le vent emporte sans qu'ell laisse aucune trace.

[1] L'empereur Rodolphe Ier, de Hapsbourg, mourut en 1291. Sainte Gertrud se mit en prières pour demander à Dieu un successeur de sa main, et Adolph de Nassau fut élu le 2 janvier 1292, la Sainte n'étant point encore abbesse. *I sinuat.*, l. I, c. III. Il paraît d'ailleurs par ses écrits qu'elle gouverna son mo nastère pendant quarante ans ; d'où il suit qu'il faut corriger les dates ass gnées par Cave, D. Mége, etc. Voyez Campacci et Légipont.

L'empereur Rodolphe, ayant fait la conquête de l'Autriche, donna l'inve titure de ce duché à son fils Albert. C'est depuis ce temps-là que la maiso des comtes de Hapsbourg, descendus des comtes de Thierstein, a porté c nouveau titre. Albert Ier d'Autriche fut élu empereur après Adophe de Nas sau, en 1298.

[2] Ce catalogue a été imprimé à Hanovre, en 1713, in-fol. — [3] *Insinuat. Di* p. 52.

Digitized by Google

SAINT EUGÈNE,

APOTRE DE TOLÈDE, MARTYR PRÈS DE PARIS.

Saint Eugène, martyrisé pour la foi de Jésus-Christ, vint d'Italie dans les Gaules avec saint Denys et les autres missionnaires qui l'y accompagnèrent. Saint Eugène ayant été envoyé en Espagne par son maître saint Denys, y fonda l'Église de Tolède, qui l'honore comme son apôtre. Il revint ensuite en France; mais en arrivant à Deuil, il apprit le martyre de saint Denys et fut martyrisé lui-même. Il fut quelque temps oublié, car les payens dominaient alors. Enfin quand l'Église pût respirer, un pieux personnage nommé Ercold fut averti en songe de faire retirer de l'étang de Marchais le corps de saint Eugène que les payens y avaient jeté, après l'avoir assommé. On trouva le corps du Saint intact et bien conservé. Aussitôt le pieux Ercold fit construire tout près de là sur un terrain qui lui appartenait, une chapelle où il plaça le corps du Saint. C'était auprès de Deuil. Les pèlerins y vinrent en grand nombre, et les moines de Saint-Denys, voyant ce concours, transportèrent le corps de saint Eugène dans leur abbaye. Au XII^e^ siècle, Alphonse VII ayant appris que ce Saint avait été archevêque de Tolède, fit demander son corps qui était à Saint-Denys.

Louis-le-Jeune, roi de France, pour obliger le roi de Castille son ami, demanda à l'abbé de Saint-Denys le corps de saint Eugène. Les moines ne voulurent donner qu'un bras, et Louis-le-Jeune l'envoya à Tolède, en disant que c'était là tout ce qu'il avait pu obtenir.

Philippe II, en 1565, demanda de nouveau le corps de saint Eugène; et Charles IX fut plus heureux que Louis-le-Jeune auprès des moines de Saint-Denys, car il envoya le corps entier à Tolède, où il fut reçu avec une pompe extraordinaire, mais l'abbaye de Saint-Denys avait conservé l'autre bras.

Digitized by Google

SAINT GURIE,
SAINT SAMONE ET SAINT ABIBE,

MARTYRS

Ces trois célèbres Martyrs étaient nés en différents temps et en différents villages, dans le territoire d'Edesse, ville de Mésopotamie, que l'on comprenait alors dans la Syrie, et furent élevés dans cette ville. Leur éducation fut toute chrétienne, et outre les instructions, l'on peut assurer qu'il n'y avait point de ville, alors, entre toutes celles où Jésus-Christ était reconnu et servi, où il y eût plus d'exemples de piété à suivre. Gurie était plus adonné à la méditation, et considérant que la solitude y était plus favorable que le séjour de la ville, il quitta Edesse, se retira à la campagne, loin du bruit et du grand commerce, et y vécut jusqu'à une grande vieillesse dans les jeûnes, les veilles, les travaux de la pénitence, et tous les exercices propres à mortifier le vieil homme, d'où lui est venu le nom de « Continent, » qui a servi à le faire connaître, et à le distinguer plus que celui qu'il avait reçu de ses parents. L'austérité extraordinaire de sa vie se remarquait assez à la pâleur de son visage, à la maigreur et à la faiblesse de tout son corps ; mais sa conduite donnait des preuves continuelles de sa sagesse, de son humilité, de sa gravité, de son courage et de sa charité.

Samone, qui était moins âgé, et qui avait une grande vigueur de corps et d'esprit, alla le rejoindre dans la solitude ; et quelques années après ils reçurent dans leur compagnie Abibe, qui était plus jeune qu'eux de beaucoup, mais qui ne fit point paraître moins d'ardeur que l'un et l'autre pour s'avancer dans la vertu. Il avait même au-dessus d'eux le degré du diaconat ; car pour eux ils n'étaient point dans les ordres, quoique quelques-uns les aient cru dans le sacerdoce. Mais la charité effaçait en eux toutes les différences de l'âge et de la condition. Tous se préparaient également à la couronne du martyre que Dieu leur destinait, par tous les exercices spirituels et laborieux de la vie ascétique : ce en quoi consistait la perfection de l'état

Digitized by Google

monastique qui devint peu de temps après si célèbre dans l'Église.

L'odeur de leur piété se trouvait déjà répandue dans la Mésopotamie et dans la Syrie, lorsqu'en l'année 303, l'on vit s'élever la sanglante persécution des empereurs Dioclétien et Maximien contre l'Église. Abgar ou Augar était alors le magistrat de la ville d'Édesse, et Antoine le gouverneur de la province. La persécution ayant commencé d'abord par les ecclésiastiques, s'étendit sur les laïques dès l'an 304. Gurie et Samone furent pris avec beaucoup d'autres chrétiens. Ils furent présentés au gouverneur Antoine, devant lequel on leur fit un crime, non-seulement de leur religion, mais encore de la charité qu'ils avaient eue d'envoyer des vivres aux confesseurs qui étaient dans les prisons. Antoine, après avoir travaillé inutilement pour leur faire renoncer leur foi, les fit conduire aussi, avec beaucoup d'autres, en prison, d'où plusieurs sortirent néanmoins peu de temps après, les uns en apostasiant, les autres parce que c'étaient des personnes viles et sans nom. Mais Gurie et Samone, que leur vertu avait mis en grande réputation, y furent retenus fort longtemps. C'est ce qui leur a fait, ce semble, porter le titre de « Confesseurs, » d'une manière plus particulière que les autres, titre qu'on leur a continué même avec celui de martyrs après leur mort. Ils étaient encore en prison, lorsqu'en 305. Dioclétien se démit de l'empire pour le céder à Galère Maximien. Dès le commencement de l'année suivante, Galère publia de nouveaux édits contre les chrétiens. Il envoya aussi en Mésopotamie un nouveau gouverneur nommé Musone, qui mit toute son étude à contenter la haine que cet empereur portait à Jésus-Christ. Il se fit amener Gurie et Samone peu de temps après être arrivé dans la province ; il les interrogea, essaya de les gagner par des honnêtetés et beaucoup de promesses ; puis de les intimider par de grandes menaces. Ils firent voir leur prudence dans la manière dont ils se défendirent contre ses artifices, et leur grandeur de courage, dans la force avec laquelle ils s'élevèrent contre ses attaques ouvertes, de sorte qu'il entreprit de les

Digitized by Google

réduire par la violence des tourments. Il les fit suspendre en l'air par une main, avec de grosses pierres attachées aux pieds, et les laissa en cet état pendant près de six heures, qu'il s'occupa d'autres affaires. Il se souvint d'eux au bout de ce temps, et les croyant vaincus, il leur fit dire qu'on allait les délivrer, pourvu qu'ils promissent d'obéir aux empereurs. Comme on vit qu'ils ne répondaient rien, on les mit dans un cachot noir et profond, où on leur fit passer les pieds et les jambes dans le nerf, qui était une sorte d'entrave de bois. C'était un tourment fort rude; mais on les en délivra le lendemain, et l'on se contenta de murer la porte de leur cachot. Ils demeurèrent trois jours dans cet état sans qu'on leur donnât un morceau de pain ni une goutte d'eau. L'on déboucha enfin le cachot, mais on les y retint encore depuis le commencement du mois d'août jusqu'au 10 novembre. Alors le juge se les fit présenter de nouveau; et les trouvant toujours également fermes dans leurs résolutions, il voulut les mettre aux dernières épreuves par de nouveaux tourments. L'extrême faiblesse où Gurie était réduit le porta néanmoins à l'épargner, de peur qu'il n'expirât dans les douleurs de la question. Pour Samone, il le fit suspendre en l'air par un pied, fit attacher à l'autre de gros poids de fer comme s'il eut voulu lui fendre le corps. On ajoute même qu'en voulant lui plier le genou, on lui avait serré la jambe contre la cuisse avec un anneau de fer, et que ce fut en cet état qu'il fut pendu par le pied. Pendant un supplice si horrible, qui dura plus de deux heures, le Saint ne faisait que lever les yeux au ciel, et ne répondit jamais un mot à ceux qui par compassion l'exhortaient à sacrifier. On fit conduire les deux confesseurs dans leur cachot; il fallut y porter Samone à qui ce dernier tourment avait démis la cuisse. Cinq jours après, le juge s'étant rendu en la chambre de l'audience de très-grand matin, fit amener les deux prisonniers. Gurie était soutenu par deux hommes, tant son âge et ses jeûnes l'avaient affaibli, et Samone était porté par d'autres, n'ayant plus l'usage des jambes depuis la dernière torture. Le juge fit encore de nouveaux efforts pour les gagner ou pour abattre leur constance. Il fut enfin con-

Digitized by Google

vaincu qu'ils étaient invincibles, et il prononça la sentence de mort qui les condamnait à avoir la tête coupée. On les mit dans un tombereau et on les conduisit hors de la ville où tout le monde dormait encore. Lorsqu'ils furent arrivés sur une montagne vers le nord, destinée pour être le théâtre de leur supplice, ils demandèrent du temps pour prier, et reçurent ensuite le coup qui consomma leur long martyre le 13 novembre 306, selon l'opinion la plus vraisemblable.

Pendant tout le temps de la persécution, saint Abibe qu'on n'avait point arrêté avec eux, allait par la ville pour encourager les chrétiens, et les fortifiait dans la foi et la piété par des instructions tirées de l'Écriture. La récompense que Dieu lui préparait fut réservée à un autre temps. Il continua toujours depuis de servir Dieu avec beaucoup de zèle et de fidélité dans le ministère de son diaconat et dans les exercices de la pénitence, sans que la persécution de Licinius pût l'empêcher d'agir ni arrêter le cours de sa charité.

Lysanias, gouverneur du pays en écrivit à cet empereur qui s'en fit un prétexte de faire poursuivre ouvertement les chrétiens dans ces contrées de l'Orient. Licinius manda au gouverneur d'obliger tout le monde à sacrifier aux dieux, et de faire mourir Abibe. Sur l'avis que le Saint eut de cet ordre il se cacha, et l'on fut longtemps sans le trouver. Mais le scrupule qu'il eut de perdre l'occasion du martyre joint à la crainte d'aller contre la volonté de Dieu, le fit sortir de sa retraite pour se présenter à Théotecne, l'un des principaux officiers du gouverneur. Théotecne lui dit qu'il pouvait se retirer et demeurer caché, et qu'il n'avait rien à craindre pour sa mère et sa famille. Abibe dit qu'il était venu se déclarer puisqu'on le recherchait, et que comme il était résolu de souffrir pour Jésus-Christ, il irait se présenter plutôt lui-même au gouverneur s'il ne voulait point se charger de lui. Théotecne le voyant dans une telle résolution craignit qu'on ne lui fît une affaire de l'avoir laissé échapper. Il le mena donc à Lysanias qui prit pour une insulte faite à son autorité tout ce qu'il lui dit du courage d'Abibe et de la conversation qu'il avait eue avec lui. Ne pou-

Digitized by Google

vant le porter à sacrifier selon les ordres de Licinius, il le fit suspendre par les bras à un poteau, et dans cette posture si violente il lui fit déchirer les côtés avec les ongles de fer. Cependant il ne cessait de lui faire tantôt de belles promesses, tantôt de rudes menaces, pour tâcher de le gagner ou de le vaincre. Le voyant couvert de son sang et affaissé du poids de son corps, il lui demanda comme par compassion, quel avantage il trouvait à souffrir tant de tourments? Le Martyr lui répondit que les chrétiens ne s'arrêtaient point au présent, soit pour les biens, soit pour les maux de cette vie, et qu'ils n'envisageaient que l'avenir où ils espéraient trouver une gloire et des plaisirs d'éternelle durée. Lysanias désespéra à la fin de pouvoir le faire changer et il le condamna à être brûlé. Le lieu que l'on choisit pour son supplice était près de la montagne où saint Gurie et saint Samone avaient souffert. Sa mère et ses parents l'y suivirent sans qu'on y trouvât à redire. Il leur donna le baiser de paix, fit sa prière, souhaita la bénédiction du Ciel à tous les assistants, et rendit son âme à Dieu au milieu des flammes. Ses proches eurent soin de retirer son corps du brasier, ils l'embaumèrent, l'ensevelirent dans de précieuses étoffes, et l'enterrèrent auprès de saint Gurie et de saint Samone avec lesquels il avait été si étroitement uni durant leur vie.

Le jour de son martyre, par une rencontre digne de remarque, se trouva être le même que celui auquel étaient morts ces deux Saints, seize ans auparavant. C'est pour cela que les Grecs les honorent tous trois ensemble le 15 novembre, dont le principal office se fait en leur honneur. Le panégyrique prononcé au jour de leur fête par Aretas, fait juger que leur culte était célèbre dans la Cappadoce, parce qu'on croit que c'est le même qui était Évêque de Césarée métropole de cette province du temps de l'empereur Justinien. Le Martyrologe romain fait aussi mention des trois au même jour, mais il sépare saint Abibe des deux premiers pour le culte.

Ce qui porte à croire que ce Saint mourut l'an 322, c'est que sa mort fut suivie du repos procuré à l'Église par la victoire que Constantin remporta l'année suivante sur Licinius. On peut voi

Digitized by Google

dans ses Actes et dans le panégyrique d'Aretas, l'histoire d'un miracle insigne fait par les trois saints Martyrs pour la délivrance d'une jeune femme, qui ayant été mariée dans Édesse à un Goth qui l'avait ensuite emmenée dans son pays l'avait réduite à la condition misérable d'esclave sous une autre femme qu'il avait épousée auparavant, contre la foi donnée sur le tombeau et sous la caution même de ces Saints.

SAINT MACHUT,

ÉVÊQUE D'ALETA.

Saint Machut, Macull ou Maugold, en latin *Machus* ou *Macallus*, naquit de parents nobles, dans la Grande-Bretagne. Par sa mère Dervuéla, il était cousin de saint Samson. Il fut élevé par Brendanus, abbé d'un monastère, situé dans la vallée Carruanna, et se distingua de ses condisciples par une grande aptitude au travail et par une ardeur peu commune.

La Providence qui destinait cet enfant à de grandes choses, le sauva un jour d'un grand danger par un miracle. Machut s'était endormi sur les bords de la mer. Ses camarades rentrent au monastère; il reste seul sur le rivage. Bientôt la marée monte, elle va envelopper l'enfant et le submerger. Mais Dieu fait jaillir une île du sein des eaux, et l'enfant, dont on avait déjà pleuré la mort, est retrouvé sain et sauf quelques jours après. Les Anglais appellent cette île Koréa.

Dès qu'il fut engagé dans la vie monastique, il s'abstint constamment de la chair des quadupèdes et des oiseaux et pratiqua une sobriété parfaite. Consacré évêque d'Aléta, petite ville de la Grande-Bretagne, il se voua à la prédication et étendit considérablement le royaume de Jésus-Christ dans les cœurs.

On admire dans saint Machut la puissance de la foi, qui rend aux Saints, lorsqu'ils sont assez unis à Dieu, l'empire que possédait sur les animaux notre premier père avant sa chute. Il apprivoisa un loup, comme le firent plus tard saint Remacle, saint Pierre d'Anagni et saint François d'Assise; il jouait familièrement avec les oiseaux; privilége dont saint Josse, moine du VII^e^ siècle, jouit également. Des colombes avaient élu domi-

Digitized by Google

cile et fait leur nid dans la cuculle d'un pieux cénobite, saint Calais ; on lit aussi dans la Vie de saint Avit, ami de saint Calais, qu'un roitelet (*vitriscus*) se cacha dans les vêtements de ce Saint et y déposa un œuf. Un autre roitelet ne fut pas moins osé envers saint Machut. Le Saint s'était débarrassé de son manteau pour travailler plus commodément à sa vigne. Quand il veut le reprendre, il y trouve un œuf de roitelet. Il laisse son manteau à la même place ; l'œuf est couvé tranquillement par le petit oiseau, dont la patience est bientôt récompensée par une heureuse éclosion. Gracieuse légende ! c'est la nature révoltée par le péché, qui est reconquise par l'innocence et repasse sous le joug de l'homme réhabilité. C'est une légende d'Éden plutôt qu'un récit de l'histoire du moyen âge.

Chassé de son siége épiscopal par des ennemis implacables, saint Machut se réfugia dans les Gaules auprès de saint Léonce, évêque de Saintes, qui l'accueillit comme un frère et utilisa ses vertus, au profit de son peuple. Il fut plus tard rappelé dans la Grande-Bretagne par le peuple soumis à sa juridiction. Il revint auprès de son cher troupeau ; mais le souvenir de l'aimable hospitalité qu'il avait reçue dans les Gaules, ne pouvait s'effacer de son esprit. Un besoin invincible de revoir les lieux qu'il avait habités, le ramena à Saintes. C'est là qu'il s'endormit dans la paix du Seigneur, le 15 novembre 565, à l'âge de cent trente-trois ans. Ses reliques étaient conservées dans la chapelle Saint-Augustin, sous les murs d'Angoulême, chapelle qui fut rebâtie vers la fin du xv^e^ siècle, par les soins de Robert IV de Luxembourg, évêque d'Angoulême.

SAINT MALO OU MACLOU,

ÉVÊQUE.

Malo fut élevé en Angleterre, où il était né d'une famille distinguée par sa piété et par sa noblesse. Il embrassa de bonne heure la vie monastique. Apprenant que l'on se proposait de l'en tirer pour le placer sur le siége de Winchester, et troublé du poids dont on voulait le charger, il s'embarqua secrètement, et aborda sur les côtes de la Bretagne, dans une île où un solitaire

Digitized by Google

nommé Aaron, le reçut avec beaucoup de bonté sans le connaître.

Ces deux serviteurs de Dieu, après s'être observés mutuellement quelques jours, se trouvèrent dans une si grande conformité de mœurs et d'intentions qu'ils firent entre eux une liaison très-étroite, pour s'animer et s'aider l'un l'autre à avancer dans le chemin de la perfection.

Comme le lieu de leur retraite était près d'Aleth, les chrétiens de cette ville, qui étaient alors en petit nombre, les visitaient quelquefois. Ils engagèrent Malo à venir travailler à la conversion de leurs compatriotes. La charité dont son cœur était embrasé, et la crainte de résister à la volonté de Dieu, le déterminèrent à se rendre à leur désir, malgré son amour pour la retraite. Ses prédications furent efficaces : le peuple instruit demanda le Baptême et souhaita Malo pour évêque. Le Saint, voyant leur ardeur, et craignant que ces nouveaux fidèles ne s'égarassent bientôt s'ils étaient sans guide, se rendit à leurs vœux ; le bien se multiplia au centuple entre ses mains. Le démon, qui ne s'endort jamais, lui suscita des ennemis. Après l'avoir longtemps persécuté, ils le contraignirent de se retirer. Saint Malo alla en Saintonge, où il comptait finir ses jours, mais son peuple, ayant su où il était, l'alla trouver et l'obligea, par ses prières et par ses larmes, de revenir à Aleth, où il demeura encore quelque temps. Enfin, croyant avoir assez fait pour ses ouailles, il se retira de nouveau en Saintonge, où il acheva sa course en l'an 564.

Après la mort du saint Évêque, à peu de distance d'Aleth, on bâtit une autre ville, à laquelle les peuples reconnaissants ont donné le nom de Saint-Malo.

SAINT LÉONCE LE JEUNE,

ÉVÊQUE DE BORDEAUX.

Léonce, qu'on a surnommé le Jeune, pour le distinguer d'un autre Léonce qui l'avait précédé sur le siége de Bordeaux, naquit à Saintes vers l'an 410. Il sortait d'une des plus illustres maisons de l'Aquitaine. Dans sa jeunesse, il servit dans la guerre

Digitized by Google

contre les Visigoths, en Espagne et dans la Gaule narbonnaise. On lui fit épouser Placidine, qui comptait parmi ses aïeux saint Sidoine et l'empereur Avit. L'intégrité de sa conduite, la pureté de ses mœurs, son amour pour la justice, sa piété, ses aumônes le firent juger digne de l'épiscopat. Le peuple et le clergé de Bordeaux l'élurent pour leur pasteur, après la mort de saint Léonce Ier, ou l'Ancien, vers l'an 541. Il ne regarda plus dès lors Placidine que comme sa sœur. C'était une femme d'une rare piété, qui ne connut plus son mari que pour participer aux bonnes œuvres qu'il entreprenait. Léonce employa ses biens, qui étaient considérables, à construire et à doter un grand nombre d'églises, parmi lesquelles on doit distinguer celles de Saint-Martin de Tours et de Saint-Vincent d'Agen, dans ses terres, celles de Saint-Nazaire, de Saint-Denys et de la Très-Sainte-Vierge à Bordeaux, celle de Saint-Eutrope de Saintes, dans la ville de ce nom.

On trouve un Léonce de Bordeaux, parmi les évêques qui assistèrent au quatrième concile d'Orléans ; il est probable que ce fut Léonce l'Ancien. Quoiqu'il en soit, notre Saint n'ayant pu assister au cinquième concile de la même ville, y envoya le prêtre Vincent. Il assista en personne au second et au troisième de Paris, qui se tinrent en 551 et 557. Il en assembla un dans sa province à Saintes, en 565. On y déposa Émérius, évêque de cette ville, dont l'ordination n'était pas légitime, ayant été faite sans la participation du métropolitain, ce qui était contraire aux canons du dernier concile de Paris. On élut à sa place Héraclius, prêtre de Bordeaux. Lorsqu'on présenta l'acte de cette élection au roi Charibert, il entra dans une grande colère, chassa l'envoyé de sa présence et l'exila. Il voulut qu'Émérius, qui n'avait d'autre titre qu'un décret du roi Clotaire, fût maintenu en possession du siége de Saintes, et les évêques qui avaient contribué à sa déposition furent condamnés à une amende. Cette affaire s'arrangea depuis, et saint Léonce lui-même reconnut Émérius pour évêque de Saintes. Il mourut vers l'an 565. On l'honore en ce jour à Bordeaux ; mais on ne trouve point son nom dans les Martyrologes. Quoique Placidine, sa femme, ait

Digitized by Google

mené une vie très-sainte, il ne paraît pas qu'on lui ait jamais décerné un culte public dans l'Église.

SAINT PAVIN,

ABBÉ.

Saint Pavin, né de parents qui étaient en quelque considération dans le pays du Maine, eut à combattre contre eux, lorsqu'il lui fallut quitter le siècle pour suivre Jésus-Christ. Celui qui lui en avait inspiré le désir, le soutint de sa grâce dans ce long combat et le rendit enfin victorieux. Il prit ainsi le joug du Seigneur dès sa jeunesse, et après avoir abandonné sa famille, ses biens et tout ce qui aurait pu l'attacher dans le monde, il se joignit à quelques serviteurs de Dieu, avec lesquels il fit divers voyages de dévotion aux tombeaux des Saints, et aux autres lieux consacrés par la vénération des peuples. Il n'y eut plus de vide dans sa vie depuis qu'il l'eut consacrée à Dieu : la piété en remplit tous les moments, qu'elle lui fit partager entre la prière, le travail et les œuvres de charité. Ayant renoncé de bonne heure à tous les plaisirs de la vie, comme aux richesses de la terre, il embrassa de toute son affection la pénitence avec la pauvreté. Afin de se procurer une plus grande liberté et de se munir plus sûrement contre les suggestions du dehors, et les attaques des ennemis de son salut, il se renferma dans un monastère. On n'a point marqué le nom de celui dans lequel il fit profession de la vie religieuse ou monastique ; mais on sait que la considération de sa vertu le fit prieur de celui de Saint-Vincent du Mans, que saint Domnole, évêque du lieu, avait bâti tout récemment. Il avait reçu de Dieu de grands talents pour la parole et la persuasion, outre l'amour de la vérité et les grands sentiments qu'il avait de la piété chrétienne. C'est ce qui faisait que le zèle avec lequel il prêchait était toujours suivi de beaucoup de fruit. Il aimait les hommes, mais cette affection ne s'étendait pas sur leurs défauts. Il poursuivait le vice avec vigueur en quelque personne qu'il se trouvât, mais sans s'écarter jamais de ce que lui dictaient la sagesse et la charité dont il était rempli. Peu de temps après la fondation de l'abbaye de Saint-Vin-

Digitized by Google

cent, l'évêque saint Domnole bâtit encore un petit monastère, avec un hôpital, en l'honneur de la très-sainte Vierge, entre la rivière de Sarthe et la terre de Baugé. Il y mit vingt-quatre religieux, et il en donna la conduite à saint Pavin, qu'il y établit abbé. Notre Saint se vit ainsi le père de deux familles, étant chargé tout à la fois du monastère, et de l'hôpital des pauvres. Ce fut un grand champ pour exercer son humilité, sa vigilance, son zèle, sa patience et sa charité. Il y trouva sa sanctification, qui fut suivie de la récompense que Dieu donne à ses élus. Quelques-uns rapportent sa mort à l'an 580, d'autres semblent vouloir la mettre en 585; mais on s'accorde assez sur le jour qui est le 15 novembre, marqué dans le Martyrologe de France et celui des Bénédictins.

SAINT DIDIER, APPELÉ AUSSI SAINT GÉRY,

ÉVÊQUE DE CAHORS.

Saint Didier, né dans la ville d'Albi, fut envoyé après qu'il eut fini ses études, à la cour de Clotaire II, roi d'Austrasie, qui le fit son trésorier. Il s'acquit tellement l'estime des peuples dans ce poste éminent, qu'après la mort de Rustique, son frère, évêque de Cahors, les habitants le demandèrent au roi pour les gouverner. Dagobert acquiesça volontiers à leur demande, et Didier fut sacré par saint Sulpice, archevêque de Bourges. Il s'appliqua alors tout entier au bien de son troupeau. Didier enrichit son église de plusieurs terres qu'il lui laissa, rétablit plusieurs monastères et fit bâtir, à ce que l'on croit, l'église de Cahors, qui subsiste encore aujourd'hui. Il mourut vers l'an 650; et son église l'honore le 15 novembre. Il nous reste plusieurs de ses lettres à des évêques et à diverses personnes. « Saint Didier, dit l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, était savant, habile, laborieux, toujours occupé, fuyant la compagnie des gens du monde, cherchant les moines et les personnes de piété. »

SAINT JUNIAN,

SOLITAIRE.

Aux confins de l'ancienne province du Limousin on rencontre une ville qui porte le nom de Saint-Junian. Son origine, suivant

Digitized by Google

une opinion très-probable, remonte à un Saint de ce nom, qui naquit au territoire de Cambrai, et que des circonstances, que nous ignorons, fixèrent dans ce pays éloigné. Il y embrassala vie érémitique sous la conduite de saint Amantie, et il y fut inhumé. On voit près de là, dans l'église de Blandin, l'ancien tombeau de saint Éleuthère. La pierre sépulcrale était soutenue par quatre colonnes de marbre, et on y lisait une inscription latine qui rappelait, en peu de mots, les différentes translations de ses reliques.

On regarde saint Éleuthère comme le fondateur de l'église de Notre-Dame de Tournai, après saint Piat, qui éleva, le premier, un petit oratoire dédié à la très-sainte Vierge. Une chapelle particulière, sous le patronage de ce Pontife, fut érigée en 1286, dans les basses ailes du chœur de la cathédrale actuelle. Une châsse magnifique, renfermant ses saintes reliques, est placée auprès du maître-autel. Dans les calamités publiques, on la descend pour l'exposer à la vénération des fidèles et la porter en procession dans la ville.

SAINT ARNOUL,

ÉVÊQUE DE TOUL.

Saint Arnoul fut élevé, au milieu du IXe siècle, sur le siége épiscopal de Toul. Il dut à ses vertus et à sa science, ce poste dont il se croyait indigne. Mais lorsqu'il eut pris le gouvernement de son évêché, il brilla par sa fermeté apostolique. L'empereur Lothaire, oubliant qu'il descendait de Charlemagne, répudia son épouse Thietberge, et la remplaça par Valdrade qui était sa maîtresse. Arnoul, aussitôt qu'il l'apprit, condamna ce divorce scandaleux. Lothaire bondit à cette nouvelle; et furieux, mais n'osant pas s'attaquer à un Évêque qui remplissait ses devoirs, il s'attaqua à son église qu'il dépouilla d'une partie de ses biens.

Saint Arnoul assista, en 869, avec six autres évêques au sacre de Charles le Chauve. Il mourut deux ans après le 15 novembre de l'an 871.

Digitized by Google

SAINT LÉOPOLD,

MARGRAVE D'AUTRICHE.

Léopold, quatrième du nom, surnommé le Pieux, était fils de Léopold III, dit le Bel, et d'Itte, fille de l'empereur Henri III. Ce prince, qui devait hériter du margraviat d'Autriche, montra dès l'enfance un esprit facile et capable d'approfondir les plus hautes sciences; mais il fit voir en même temps qu'il avait encore plus de goût pour la vertu et plus d'attrait pour tout ce qui fait le véritable chrétien. La lecture de l'Évangile, qu'il avait toujours entre les mains, l'affermit dans ces saintes dispositions. C'était dans les divins oracles qu'il apprenait qu'il n'y a d'autres lois, ni une autre morale pour les princes que pour les sujets; que l'Évangile est la règle commune de tous les chrétiens; que c'est la source où chacun doit puiser la connaissance de ses devoirs; et que celui qui vit autrement qu'il n'est ordonné par cette loi commune ne peut espérer de parvenir au salut. Léopold goûta ces vérités : il les mit en pratique. Il fut un prince sobre, modeste, chaste, porté aux exercices de piété, aux œuvres de charité. Il renonça à tout plaisir, à toute satisfaction humaine; il mit sa joie et ses délices à mortifier ses sens et à ne vivre que pour l'éternité. Il employait ses revenus au soulagement des pauvres, et son temps aux bonnes œuvres et aux pieuses lectures.

Quoiqu'il se vît, dans un âge encore peu avancé, seigneur d'une grande province, par la mort de son père, qui arriva en 1096, il n'oublia pas qu'il était engagé par son devoir à faire le bonheur de tous ceux qui dépendaient de lui. Les peuples de l'Autriche étaient grossiers, superstitieux, sans instruction et sans mœurs. Léopold demanda à Dieu la sagesse qui lui était nécessaire pour adoucir ces esprits, et pour en faire des chrétiens après en avoir fait des hommes raisonnables. Cet ouvrage fut long et difficile : s'il n'eut pas le bonheur de le conduire à sa perfection, il l'avança beaucoup. Il s'efforça de se faire aimer en diminuant les impôts, en faisant du bien à tous, en se rendant d'un abord facile, en témoignant de la bonté à chacun. Son

Digitized by Google

palais semblait être le palais de la justice et le séjour de la vertu. Il pardonnait souvent, mais toujours avec prudence; et quand il était contraint d'en venir au châtiment, il tâchait de le faire trouver juste par celui même sur qui il devait tomber, tant il avait soin que la sagesse et la bonté accompagnassent toutes ses actions.

Il épousa en 1106, Agnès, fille de l'empereur Henri IV, princesse fort accomplie, dont il eut dix-huit enfants. Ils vécurent ensemble dans l'union la plus parfaite. Agnès voulut avoir part à toutes les bonnes œuvres de son époux. Elle faisait avec lui de pieuses lectures, même au milieu de la nuit, interrompant avec joie son sommeil pour méditer les vérités célestes. Ils firent bâtir une église magnifique à deux lieues de Vienne, sur le Danube, et ils y établirent des chanoines réguliers de Saint-Augustin, afin, disait Léopold que, ne pouvant vaquer aux services divins pendant qu'il était occupé aux affaires de son État, il pût substituer en sa place des personnes qui fissent le jour et la nuit ce qu'il eût fait lui-même s'il en avait eu la liberté. —Il mourut de la mort des justes le 15 novembre 1136, et Dieu attesta sa sainteté par plusieurs miracles.

LE BIENHEUREUX LÉON D'ASSISE,

DISCIPLE DE SAINT FRANÇOIS.

Le bienheureux Léon fut un des premiers disciples de saint François, et du nombre de ceux qui, après s'être présentés pour entrer dans le nouvel institut, lorsque les Frères n'avaient encore que la cabane de Rivo-Torto, pour habitation, prirent solennellement l'habit de pénitence à Notre-Dame-des-Anges en l'an 1210.

Le saint Patriarche connut bientôt le prix de son disciple, et donnant à sa prudence toute la confiance qu'elle méritait, il le choisit pour son confesseur, et pour son secrétaire : et ce choix d'un Saint, que le ciel inspirait dans les occasions importantes, est un éloge auquel il n'est point permis d'ajouter.

Léon dans l'exercice de son emploi, eut le bonheur d'être témoin d'une partie des merveilles que Dieu opérait sur saint

Digitized by Google

François : il vit, toucha et baisa souvent ses stigmates, et eut plus d'une fois occasion de le voir dans le ravissement. Alors, si l'homme de Dieu n'était qu'élevé à une hauteur médiocre, Léon embrassait ses pieds, les arrosait de ses larmes, avec une dévotion affectueuse, en faisant cette prière : « Seigneur, soyez propice à un pécheur comme moi, par les mérites de ce saint homme, et daignez me communiquer quelque petite portion de votre grâce. » Si saint François s'élevait assez haut pour qu'il le perdît de vue, il se prosternait à l'endroit où il l'avait vu s'élever et priait avec ferveur. Dans quelque circonstance que saint François se soit trouvé, jamais Léon ne l'a quitté, c'est lui qui l'assista à son dernier moment. Ses soins furent récompensés, non-seulement par les grâces du Seigneur, mais aussi par les secours spirituels du bienheureux Fondateur.

A l'époque où saint François reçut l'impression des stigmates il arriva à Léon d'être tourmenté d'une peine extrême d'esprit ce n'était point une tentation de la chair, et cependant il en ressentait assez de confusion, pour n'oser le lui révéler : il désirait uniquement obtenir de sa main un écrit et croyait fermement, ou se délivrer par ce moyen de la tentation ou du moins se mettre en état de la supporter. Saint François apprit par une voix surnaturelle la situation fâcheuse de son disciple, et ce qu'il souhaitait pour s'en retirer, il lui commanda d'apporter du papier et de l'encre, écrivit un mot mystérieux, et quelques louanges au Seigneur, lui remit ce papier et lui donna sa bénédiction :

« Nous sommes tous devant Dieu, l'ennemi irréconciliable du péché, et comment nous oserions l'insulter et l'obliger à être témoin et spectateur de ce qu'il hait et déteste le plus? Comment demande saint Bernard, pourriez-vous vous résoudre à faire devant Dieu ce que vous n'oseriez faire devant moi? devant moi qui suis pécheur comme vous, qui ai peut-être plus péché que vous, qui ne vous vois presque pas pécher, sans être tenté de pécher avec vous? devant moi qui ne puis rien faire, ni pour vous, ni contre vous, devant qui vous n'avez rien à craindre ni à espérer, dont il vous importe peu d'être absous ou condamné devant moi qui ne suis rien devant vous, que vous accuseriez de

Digitized by Google

témérité, si j'osais vous reprendre de votre péché, que vous traiteriez d'esprit faible, si je vous témoignais que ce n'est qu'avec indignation et horreur que je vous vois pécher? En mille rencontres, cependant vous semblez me révérer en faisant dans le secret certains péchés que des raisons d'intérêt et de bienséance vous obligent à me cacher. Oui, mais si dans ce secret vous ne m'y trouvez pas, ni trouvez-vous pas ce Dieu, à qui ni vous ni moi ne pouvons pas dérober notre péché? Et tandis que vous aurez quelque égard pour moi, vous n'en avez point pour Dieu. Cherchez, conclut saint Augustin, un lieu où Dieu ne soit pas, et là donnez une libre carrière à vos désirs. Faites connaître à votre Dieu, que vous craignez pour le moins autant de pécher devant lui que devant moi, et cela non-seulement à l'extérieur. Souvent néanmoins, vous ne voudriez pas que je laisse dans votre esprit tout ce que vous y entretenez de pensées contraires à l'honnêteté et à la pudeur, mais enfin si les hommes s'en contentent, Dieu ne s'en contentera jamais. Il sonde les cœurs, et s'il m'ordonne d'ôter de devant ses yeux ce qu'il y a de criant et de scandaleux dans mon péché, il ne m'ordonne pas moins d'en ôter ce qu'il peut y avoir de plus secret ou de public. C'est toujours devant Dieu que je pèche en secret ou en public, et par conséquent c'est toujours sa divine présence que je déshonore, que j'insulte et que j'outrage. »

Depuis ce moment, Léon se trouva dans un état tranquille. Il conserva toute sa vie ce précieux écrit, qui subsiste encore aujourd'hui à Assise, où saint Bonaventure atteste qu'il a été l'instrument de plusieurs prodiges.

Les faveurs dont le ciel comblait Léon, ne firent qu'accroître son humilité. Sa simplicité, sa droiture et sa candeur, se manifestaient dans toutes ses actions, et lorsque Frère Élie, vicaire général de l'Ordre qui après la mort du saint Fondateur, s'était beaucoup relâché sur la pureté de la règle, le persécuta ainsi que plusieurs observateurs de l'exacte discipline; Léon ne sortit point de son caractère, et souffrit les peines qui lui furent suscitées, avec une patience comparable à celle des plus grands saints. C'est à raison de ces belles qualités du cœur et de l'es-

Digitized by Google

prit que saint François appelait Léon, Pecorello di Dio, la brebi de Dieu.

Léon vit l'âme du bienheureux Bernard de Quintavalle monte au ciel dans une éclatante lumière en 1241, et se trouva au trépa de sainte Claire en 1252. Crescent, général de l'Ordre des Frère Mineurs, le chargea conjointement avec deux autres religieux Ruffin et Ange, de rédiger la vie de saint François : et c'est ce ouvrage qu'on nomme la Légende des trois Compagnons. Il es certain d'ailleurs, par le rapport des historiens que Léon eut e partage le don de prophétie, et qu'il a opéré plusieurs miracle durant sa vie, et après sa mort qui arriva le quinzième jour d novembre 1271, à Assise, où il repose dans l'église de Saint François.

LE BIENHEUREUX ALBERT LE GRAND,

ÉVÊQUE DE RATISBONNE.

Né en 1205, à Lawingen en Souabe, Albert, qu'on a surnomm le Grand, fut d'une grande timidité dans son enfance. On l'envoy faire ses études à l'Université de Padoue, qui jouissait alors d'un certaine réputation. Quoiqu'il eût reçu les premières leçons qu'o donne à l'enfance, qu'il sortît de l'illustre maison des comtes d Bolstat, et qu'il fût modeste, peut-être à cause de cela, ses cama rades l'appelaient l'ours et le raillaient, il subissait humblemen ces critiques, mais il avançait peu dans les études.

La mort de saint Dominique, en 1221, et les succès de l'Ordr qu'il avait fondé occupèrent l'esprit et le cœur d'Albert, au point qu'il se résolut à entrer dans la milice de ces vaillants chrétien qu'on appelait les Frères Prêcheurs. Il quitta l'Université d Padoue, et alla se présenter au bienheureux Jourdain de Saxe premier général des Dominicains, pour le prier de l'admettr dans son Ordre comme élève, car il n'avait que seize ans. Jour dain reconnut que dans cet enfant si posé il y avait de l'espoi et il l'accueillit avec une gracieuse bienveillance.

Il se trouva là avec des compagnons moins railleurs que ceu de Padoue, et pendant quelques mois il respira. Mais enfin se camarades pour le stimuler lui représentèrent que ce n'es

Digitized by Google

pas avec un silence grave qu'on peut devenir Frère Prêcheur; qu'il lui fallait de l'action, du mouvement et une parole prompte. Il le comprenait, mais il n'osait pas l'espérer. D'ailleurs il avait toujours eu pour la très-sainte Vierge la dévotion la plus tendre, et il la priait de lui obtenir la grâce de l'éloquence et de clarté.

Il passa trois ans ainsi, se condamnant lui-même, et comprenant qu'avec ses hésitations, ses défiances et sa pesanteur, il ne pouvait rester parmi les enfants de saint Dominique. Il se dit à lui-même : « J'ai peut-être de l'orgueil; et peut-être ne me faut-il qu'une cellule : » Cette pensée le décida; il résolut de s'enfuir pour se faire ermite et ne s'occuper plus que de son âme.

Pendant trois jours, il pria plus vivement que jamais la très-sainte Vierge Marie. Le soir du troisième jour, il dressa une échelle contre le mur qui faisait la clôture du couvent; et à minuit, pendant que les Pères et les élèves dormaient, il descendit doucement et s'en alla à son échelle pour s'échapper.

Avant de poser le pied sur le premier échelon, il se mit à genoux pour prier encore la Vierge Marie. Mais dès qu'il eût fait le signe de la Croix, il vit, dans une grande lumière, quatre dames devant lui.

La plus rayonnante de ces dames était la très-sainte Vierge, qui lui dit :

« Qu'allez-vous faire, mon enfant? »

Le pieux jeune homme, hors de lui, sentit sa langue plus libre et répondit :

« Hélas! auguste Mère de mon Dieu, je vais chercher une cellule et vivre seul. Car je suis à charge aux saints avec qui je voudrais vivre.

— Que vous manque-t-il donc? reprit la très-sainte Vierge.

— La science et le don de la comprendre.

— Quelle science?

— La philosophie.

— Science humaine, répliqua Marie. Vous l'aurez demain à votre réveil. Voici sainte Catherine qui est la science, sainte Dorothée qui est le courage, sainte Agnès qui est la pureté. Ces

Digitized by Google

trois Saintes vous protégeront aussi. Mais avant votre mort, votre philosophie vous sera enlevée et la théologie vous en consolera, car elle seule est la vraie science. »

Après ces paroles, la vision disparut. Le jeune Saint se sentit revivre, l'intelligence parfaite éclairait sa pensée, il regagna sa couchette, mais il ne put dormir.

Et, le matin venu, ses camarades et ses maîtres furent tellement éblouis de son langage sur toutes matières, qu'il lui fallut raconter son projet de fuite et la grâce immense qui l'avait arrêté.

Lorsqu'il eut vingt ans il entra dans les Ordres et prêcha dès lors avec applaudissement. Il professa la philosophie avec éclat à Cologne, à Hildesheim, à Fribourg, à Ratisbonne, à Strasbourg; il enseigna aussi la théologie. Il reçut l'ordre de prêtrise et se maintint toujours humble et modeste.

En 1236, le bienheureux Jourdain de Saxe étant mort saintement, Albert fut proclamé vicaire général et gouverna deux ans l'Ordre de Saint-Dominique. On voulut le faire général ; mais on ne put vaincre son humilité.

Appelé à Paris par saint Louis, il y vint, faisant, comme toujours, son voyage à pied. Il y enseigna sur la place Maubert qu'on a depuis rétrécie, et là il avait toujours cinq à six mille étudiants assidus à ses leçons.

C'est là qu'il eut pour élève saint Thomas d'Aquin, jeune et timide comme lui-même l'avait été ; et lorsque les autres étudiants, étonnés de voir Thomas écoutant et demeurant taciturne, l'appelèrent le bœuf muet, Albert le Grand le fit monter devant lui dans une petite chaire (Otto Venius a peint cette scène), et lui dit d'expliquer une question embarrassante. Thomas l'expliqua si clairement que le maître s'écria : — Ce jeune homme que vous appelez le bœuf muet, fera entendre bientôt des mugissements qui retentiront dans tout l'univers.

Nous voudrions ne rien oublier de ce qui rend insigne le protégé de la très-sainte Vierge.

Après sa station assez longue à Paris, il fut envoyé dans la Pologne, alors sauvage, pour y guérir une grande plaie. C'était

Digitized by Google

l'usage, chez les Polonais, au XIII^e^ siècle, de tuer les enfants qui naissaient avec des imperfections ou des défauts naturels, et aussi ceux qu'on ne croyait pas pouvoir nourrir. Albert parcourut toute cette contrée, y prêcha avec ardeur et réussit à détruire cette odieuse coutume.

Avec sa philosophie et sa science étudiée, Albert fit quelques prodiges à propos desquels les esprits légers l'ont présenté comme magicien.

Un de ses plus célèbres tours magiques eut lieu à Cologne. Il donnait un banquet, dans son cloître, à Guillaume II, comte de Hollande et roi des Romains; c'était dans le cœur de l'hiver. La salle du festin présenta, à la grande surprise de la cour, la riante parure du printemps ; les murs étaient tapissés de fleurs fraîches écloses ; on servit même quelques fruits cueillis le matin. Mais, ajoute-t-on, les fleurs se flétrirent à la fin du repas.

L'élégante prévenance du bon et savant religieux parut de la magie. Mais on ne savait pas alors que ce saint élève de la très-sainte Vierge avait inventé les serres chaudes.

Cette gracieuse surprise eut lieu le jour des Rois (6 janvier) de l'an 1247.

Albert fit aussi un androïde, c'est-à-dire un buste d'homme qui faisait des mouvements par des ressorts mécaniques. On y vit pareillement de la magie ; et saint Thomas d'Aquin brisa cette tête, parce que des ignorants se disposaient à l'adorer.

En 1255, Albert fut appelé à Rome, par le Pape Alexandre IV qui le nomma Maître du Sacré Palais. Il expliquait dans cette fonction l'Évangile et les Épîtres de saint Jean.

Pendant ce séjour il refusa tous les évêchés qu'on lui offrit ; puis, il revint en Allemagne en 1259, et là, il fut forcé en 1260, d'accepter et d'occuper le siége de Ratisbonne.

Dans ce poste éminent, son humilité se troublait et s'effrayait. La seule pensée qui le rassurait un peu, c'est qu'il devait l'obéissance. Et après avoir passé deux ans avec fruit sur ce siége éminent, il adressa au Pape Urbain IV une supplique dont le succès lui permit, comme il le demandait, de retourner dans sa cellule.

Après qu'il y eut respiré quelques mois, le Pape lui donna

Digitized by Google

la mission de prêcher dans toute l'Allemagne une croisade pour la délivrance de la Terre-Sainte. Il le fit avec un grand succès.

En 1274, Albert le Grand fut appelé, par le Pape Grégoire X, au concile œcuménique de Lyon ; il s'y rendit. Il vit autour de saint Grégoire cinq cents évêques, saint Bonaventure, saint Pierre de Tarentaise et une immense légion d'abbés, de prêtres et d'ambassadeurs. Il venait là avec l'espoir d'y trouver son plus illustre élève saint Thomas d'Aquin ; et il apprit que Dieu l'avait retiré de ce monde, au moment où il arrivait à Lyon. Mais lui, Albert, venait chargé des fonctions d'orateur pour l'empereur Rodolphe de Hapsbourg. Il remplit ses fonctions avec éclat.

Au retour du concile, il s'en retourna dans sa cellule, qu'il quittait fréquemment pour prêcher où on le demandait et pour s'occuper du salut des âmes.

En 1279, il prêchait à Cologne avec entraînement, lorsque tout à coup il s'arrêta troublé : sa mémoire venait de s'éteindre au moment où, pour la première fois peut-être, il cédait à un mouvement de vanité en voyant son auditoire électrisé par sa parole.

Il se rappela ce que lui avait annoncé la très-sainte Vierge. Il la vit devant lui ; elle venait à l'aide de son âme en lui ôtant l'esprit de science. Il se vit retombé dans l'humble état d'où elle l'avait tiré.

Il s'en alla faire son action de grâces et se réfugia dans sa cellule, où il ne s'occupa plus que de se préparer à une sainte mort. Elle eut lieu le 15 novembre 1282, huit ans, huit mois et huit jours après son plus illustre élève, saint Thomas d'Aquin, mort le 7 mars 1274.

Le bienheureux Albert le Grand fut enterré à Cologne avec de grandes solennités. Deux cents ans après, son corps fut retrouvé entier et sans aucune corruption.

Le Pape Grégoire XV, en 1622, le mit au rang des Bienheureux.

Digitized by Google

LA BIENHEUREUSE LUCIE DE NARNI,

VIERGE DOMINICAINE.

Dès l'âge de quinze ans, cette Religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique visitait souvent une église de Saint-Augustin. Il y avait dans cette église (Marchese, *journ.* 15 novemb.) une statue de marbre représentant la très-sainte Vierge avec son divin Fils entre les bras, et devant laquelle Lucie récitait chaque jour le chapelet et sept fois la Salutation angélique. Un jour que sa ferveur était plus grande que de coutume, elle demanda avec beaucoup d'humilité et de candeur à la bienheureuse Vierge, de lui donner son divin Fils. La prière innocente de Lucie fut si agréable à Marie, qu'elle lui donna Jésus; la pieuse enfant le prit entre ses bras, le baisa et le conduisit chez elle où il resta pendant trois jours, remplissant l'âme de Lucie de consolations ineffables; après quoi il retourna à l'église sur le sein de sa Mère. La jeune Vierge, ayant appris qu'on l'avait promise en mariage à un seigneur milanais, en conçut une si grande douleur qu'elle tomba évanouie; mais la Mère de Dieu lui apparut et lui dit de consentir à cette union, et qu'elle-même serait la gardienne de sa pureté virginale. Les pieds nus, mais de manière à n'être point remarquée, elle avait coutume d'aller chaque samedi à un mille de la ville visiter une pieuse image de la très-sainte Vierge. Par ces exercices de dévotion, elle mérita les faveurs de la Reine du ciel, qui voulut ensuite qu'elle devînt l'épouse de son divin Fils dans l'Ordre de Saint-Dominique, et qui l'honora toujours des démonstrations particulières de sa bienveillance.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Un Religieux nommé Herman, était appelé le Raccourci, parce que dès sa jeunesse il avait le corps tout courbé et voûté. Il était fils du comte de Veringhem en Allemagne : il appartenait à l'Ordre de Saint-Benoît. Il avait toujours eu une dévotion extraordinaire à la très-sainte Vierge : on dit qu'il lui demanda d'être guéri par son intercession; la très-sainte Mère de notre

Digitized by Google

Dieu lui apparut, et lui donna le choix ou de la guérison de son corps, ou de la science tant des divines Écritures que des lettres humaines. Ce saint personnage aima mieux choisir sans différer la science des Saintes-Écritures, et demeurer mal fait corporellement le reste de ses jours. Depuis ce temps Herman acquit une très-grande réputation de science dans les divines Écritures, et surpassa tous les savants de son temps. Il sut les langues latine, grecque et arabe dans toute leur perfection. Herman le Raccourci fleurissait l'an 1060.

On sait aussi que la même chose arriva au bienheureux Albert le Grand, fameux docteur de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Étant novice il avait l'esprit bouché, et voulut absolument quitter son Ordre ; comme l'a on vu. Il avait beaucoup de dévotion à la très-sainte Vierge : il obtint d'elle enfin une science si profonde en tout genre, qu'il mérita dans la suite le nom de Grand. Lorsqu'il se promenait ou qu'il se reposait, il chantait toujours quelque hymne en l'honneur de la très-sainte Vierge. Il en a composé plusieurs. Un jour que le bienheureux Albert le Grand était appliqué à l'étude, on dit que la très-sainte Vierge lui apparut et le remercia de lui avoir donné des louanges dans ses écrits, que personne avant lui ne lui avait encore données. On peut dire à peu près la même chose du bienheureux Albert le Grand que du grand saint Thomas d'Aquin : c'est que saint Thomas d'Aquin mérita d'entendre du divin Fils de la bienheureuse Vierge Marie, ces paroles : Thomas, vous avez bien écrit de moi : *Bene scripsisti de me, Thoma;* et que le bienheureux Albert le Grand mérita d'entendre de la très-sainte Mère de Jésus-Christ ces paroles : Albert, je vous remercie de m'avoir donné dans vos écrits des louanges que personne avant vous ne m'a point encore données. *Alberte, gratias tibi refero, quod me sic collaudasti, ut mortalium nemo ante fecit.*

De ces exemples que je viens de rapporter, que tout le monde apprenne, mais surtout ceux qui s'appliquent à l'étude et qui reconnaissent franchement n'avoir pas encore une ouverture d'esprit suffisante; qu'ils apprennent, dis-je, à implorer le secours de la très-sainte Vierge, pour qu'elle leur obtienne de

Digitized by Google

son cher Fils, qui est la sagesse du Père, un esprit docile, la facilité d'apprendre, en un mot l'intelligence, la mémoire et l'éloquence nécessaires pour toujours s'exprimer avec piété.

MARTYROLOGE ROMAIN [1]

Sainte Gertrude, vierge. On fait mémoire de son décès le 17 de ce mois.

Ce même jour, fête de saint Eugène, évêque de Tolède et martyr, disciple de saint Denys l'Aréopagite. Ayant achevé le cours de son martyre dans le diocèse de Paris, il reçut du Seigneur la couronne qui était due à ses souffrances. Son corps a été depuis porté à Tolède.

A Nole en Campanie, saint Félix, évêque et martyr, qui, dès l'âge de quinze ans, devint célèbre par ses miracles, et termina ses combats pour la foi en souffrant le martyre avec trente autres, sous le président Marcien.

A Édesse en Syrie, les saints Gurie et Samonas, martyrisés sous l'empereur Dioclétien et le président Antonin.

Au même lieu, saint Abibe, diacre, que le président Lysanias fit déchirer avec des ongles de fer, puis jeter dans le feu, sous l'empereur Licinius.

En Afrique, les saints martyrs Second, Fidentien et Varique.

[1] DECIMOSEPTIMO KALENDAS DECEMBRIS.

Sanctæ Gertrudis virginis, cujus natalis memoria agitur quintodecimo kalendas decembris. — Eodem die natalis sancti Eugenii episcopi Toletani et martyris, beati Dionysii Areopagitæ discipuli, qui in territorio Parisiensi consummato martyrii cursu, beatæ passionis coronam percepit a Domino : cujus corpus Toletum postea fuit translatum. — Nolæ in Campania beati Felicis episcopi et martyris, qui a quintodecimo ætatis suæ anno miraculorum gloria claruit et sub Marciano præside cum aliis triginta agonem martyrii complevit. — Edessæ in Syria sanctorum martyrum Guriæ et Samonæ sub Diocletiano imperatore et Antonio præside. — Ibidem passio sancti Abibi diaconi, qui sub Licinio imperatore et Lysania præside unguibus lacceratus, in ignem conjectus est. — In Africa sanctorum Secondi, Fidentia, et Varici. — In Britania natalis sancti Machuti episcopi, qui a primævo ætatis suæ tyrocinio miraculis emicuit. — Veronæ sancti Luperii episcopi et confessoris. — In Austria sancti Leopoldi ejusdem provinciæ marchionis, quem Innocentius Octavus sanctorum numero adscripsit.

Digitized by Google

En Bretagne, fête de saint Malo, évêque, en qui éclata le don des miracles dès sa plus tendre jeunesse.

A Vérone, saint Lupère, évêque et confesseur.

En Autriche, saint Léopold, marquis de cette province, mis au nombre des Saints par le Pape Innocent VIII.

Additions des autres martyrologes.

Saint Carné, honoré comme martyr en Bretagne.

Saint Démètre de Dabunde, martyr chez les Grecs, dans la persécution de Maximin-Daïa.

Saint Cessateur, évêque de Limoges.

Saint Marin, martyr avec saint Anien, l'an 554, en Bavière à Wassembourg.

Saint Martial, martyr en Afrique avec saint Antigone et plusieurs autres; il est honoré le 15 et le 16 novembre.

Saint Parent, martyrisé à Hippone avec saints Fidence, Calendion, Galant, et saintes Valérienne et Victoire, avec quatorze autres. Ces deux Saintes sont mentionnées par saint Augustin, au premier des trois sermons que l'on a de lui sur ces vingt Martyrs, dont le dernier fut prêché dans leur propre église.

Saint Secondin, martyr à Spire en Allemagne.

Sainte Séronne, vierge, qui florissait au VIII^e^ siècle; elle est honorée près de Mortagne, dans le Perche; on voit son tombeau dans l'église paroissiale du village qui porte son nom.

Le vénérable Jean le Comte, solitaire; ce Bienheureux qui est honoré au Mont-Valérien, près de Paris, ne mangeait qu'une fois le jour, après le soleil couché.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Bessier, prêtre, né à Saint-Projet (Lot), fut arrêté en 1793, et emprisonné dans le couvent des Catherinettes, puis transporté à l'hôpital de Saint-André de la même ville; il mourut le 15 novembre 1794, à l'âge de soixante ans.

Pierre de la Bourdette, prêtre du diocèse de Dax, né à Baigts, dans le Béarn, en 1747, fut arrêté dans sa paroisse en 1792, comme insermenté; on le conduisit à Bordeaux en 1794, au fort

Digitized by Google

du Hâ, puis à l'hôpital Saint-André, où il mourut le 15 novembre 1794, à l'âge de quarante-sept ans.

Yves Coat, curé de la paroisse de Saint-Donatien de Nantes, né dans le diocèse de Saint-Pol-de-Léon, à Saint-Théogonie, près Morlaix, en 1727, fut noyé à Nantes, avec plusieurs autres prêtres, dans la nuit du 15 au 16 novembre 1793, à l'âge de soixante-cinq ou soixante-six ans.

Paul Heykens, né dans le diocèse de Malines vers l'an 1758, prêtre de ce diocèse, dans la paroisse de Gierle, ne fit point de serments anti-religieux; il fut arrêté en 1797, et envoyé à Rochefort; il fut condamné à la déportation le 1er août 1798; déposé à Cayenne vers la fin de septembre, puis relégué à Konanama; il mourut le 15 novembre de la même année.

Martin Laurence, né dans la paroisse de Sourdeval, vers 1763 (diocèse d'Avranches), prêtre de ce diocèse, vicaire en la paroisse de Buchelay, refusa les serments révolutionnaires, et se retira à Chartres, où il exerça son saint ministère jusqu'en 1797; arrêté le 5 septembre, il fut conduit à Rochefort et déporté sur des plages lointaines, où il mourut le 15 novembre 1798, à l'âge de trente-cinq ans.

Pierre Peyras, né en la paroisse d'Abries, vers 1759, prêtre du diocèse d'Embrun, d'abord embrassa la Règle de Saint-François dans un couvent de Capucins, sortit de son couvent par les réformes anti-religieuses de 1791, traversa sans troubles les années 1793 et 1794; arrêté en 1797, conduit à Rochefort, il fut déporté le 1er août 1798, et relégué dans le désert de Konanama, où il mourut le 15 novembre 1798, à l'âge de trente-neuf ans.

Dominique Vergne, né sur la paroisse de Beaufort, en Anjou, vers 1757, prêtre du diocèse d'Angers, vicaire dans ce diocèse, ne fit point le serment de la constitution civile du clergé, s'éloigna de son diocèse, et revint dans l'Anjou en 1797; il fut alors arrêté, conduit à Rochefort, déporté au delà des mers, le 1er août 1798; il mourut à l'hospice de Sinnamary, le 15 novembre de la même année, à l'âge de quarante-un ans.

FIN DU VINGT-UNIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES.

1er — 15 NOVEMBRE.

PREMIER JOUR DE NOVEMBRE.

	Pages.
La Fête de tous les Saints	1
S. Césaire, diacre de Terracine, et ses compagnons, martyrs	19
S. Austremoine, apôtre de l'Auvergne	25
S. Drel ou Drennalus, évêque	53
Ste Marie, esclave, martyre	54
S. Bénigne, apôtre de la Bourgogne, martyr	62
S. Marcel, évêque de Paris	66
S. Lautein, abbé de Silèce	67
S. Vigor, évêque de Bayeux	68
S. Vollon, évêque	70
S. Potentin, abbé	71
S. Vellé, solitaire	71
S. Rivalin, solitaire	71
Le B. Pierre-Paul Navarro, de la Compagnie de Jésus, et ses compagnons, martyrs	71
Mémoire de la très-sainte Vierge	77
Martyrologe romain	78
Additions des autres Martyrologes	80
Martyrologe de la dernière persécution	80

II^e^ JOUR.

La Commémoration des morts	81
S. Victorin, évêque de Pettau, martyr	99
S. Marcien, solitaire	100
S. Naamas, diacre	109

Digitized by Google

La B^e^ Willsinda, religieuse de Faremoutier..... 112
S. Wilgain ou Vulgan, patron de Lens..... 113
S. Mieu, abbé..... 114
S. Rosa, évêque d'Yorck..... 114
S. Guillaume et S. Achéry, abbés..... 115
La B^e^ Marguerite de Lorraine, du Tiers-Ordre de Saint-François..... 115
Le V. Osius, évêque de Cordoue..... 117
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 119
Martyrologe romain..... 120
Additions des autres martyrologes..... 121
Martyrologe de la dernière persécution..... 121

III^e^ JOUR.

S. Hubert, évêque de Liége..... 123
S^te^ Alpaix, vierge..... 127
S. Flour, premier évêque de Lodève..... 138
S. Acepsime, solitaire..... 138
S. Guénau ou Guenaël, abbé de Landevennec..... 139
S. Beaumer, diacre..... 139
S^te^ Silvie, mère de S. Grégoire le Grand..... 140
S^te^ Wénéfride, vierge et martyre..... 140
S. Genest, archevêque de Lyon..... 142
S. Pirmin, évêque..... 143
S. Malachie, archevêque d'Armagh..... 146
Le B. Simon Bellachi, Frère-lai de l'Ordre de Saint-Dominique. 160
La B^e^ Hélène, clarisse..... 160
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 160
Martyrologe romain..... 162
Additions des autres martyrologes..... 163
Martyrologe de la dernière persécution..... 164

IV^e^ JOUR.

S. Charles Borromée, cardinal, archevêque de Milan..... 165
S. Vital et S. Agricole, martyrs..... 210
S. Piérius, prêtre d'Alexandrie..... 211
S. Amans, évêque de Rodez..... 213
S. Namace, évêque de Clermont..... 232
S. Ludre..... 232
S. Joannice, abbé en Bithynie..... 234
S. Clair, prêtre et martyr..... 235
S. Clair, martyr de la chasteté..... 236

Digitized by Google

S. Brinstan, évêque de Winchester..... 236
S. Gilbert, abbé de Fontenelle..... 237
Le B. Robert de Loc Renan, évêque de Quimper..... 237
La Bᵉ Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne 238
Le V. P. Charles Faure, fondateur de la Congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève..... 249
Mémoire de la très-sainte Vierge.. 260
Martyrologe romain..... 260
Additions des autres martyrologes..... 262
Martyrologe de la dernière persécution..... 262

v° JOUR.

S. Zacharie et Sᵉ Élisabeth, parents du Saint Précurseur..... 263
S. Galation et S. Épistème, martyrs..... 270
S. Guénénoc..... 270
S. Lié, solitaire..... 271
S. Kerrien, ermite..... 272
Sᵉ Bertille, abbesse de Chelles..... 272
Le B. Hugues de Chalon, évêque d'Auxerre..... 273
S. Guiraud, évêque de Beziers..... 275
Le B. Raynier, Frère Mineur Capucin..... 275
Le B. Martin de Porres, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique.... 276
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 277
Martyrologe romain..... 277
Additions des autres Martyrologes..... 278
Martyrologe de la dernière persécution..... 279

vi° JOUR.

S. Mathurin, prêtre..... 280
S. Léonard, ermite en Limousin..... 282
S. Julien de Limoges, reclus..... 286
S. Iltut, abbé..... 287
S. Efflam, Sᵉ Honore et S. Gestin, solitaires..... 287
S. Winoc, abbé..... 289
S. Étienne, évêque d'Apt..... 291
S. Véomade, évêque de Trèves..... 300
Sᵉ Christine de Bruzo..... 300
Translation des Reliques de S. Allode, évêque d'Auxerre..... 300
Le V. Bénigne Arcelot, confesseur de la foi..... 301
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 301
Martyrologe romain..... 307

Digitized by Google

Additions des autres Martyrologes..... 30
Martyrologe de la dernière persécution..... 30

VII[e] JOUR.

S. Willibrord, premier évêque d'Utrecht..... 31
S. Amaranthe, martyr à Albi..... 31
S. Achillas, patriarche d'Alexandrie..... 32
S. Ruffe, évêque de Metz..... 32
S. Servus de Tuburbe, martyr..... 32
S. Romain..... 32
S. Agmer, évêque de Senlis..... 32
S[te] Gertrude, abbesse..... 32
S. Florent, évêque de Strasbourg..... 32
S. Ernest, martyr..... 32
S. Engelbert, archevêque de Cologne, martyr..... 32
Le B. Ange d'Ischitella, Frère Mineur..... 32
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 33
Martyrologe romain..... 33
Additions des autres Martyrologes..... 33
Martyrologe de la dernière persécution..... 33

VIII[e] JOUR.

La fête des Saintes Reliques..... 33
Les quatre Saints Couronnés, frères et martyrs..... 33
S. Willehade ou Willebaud, archevêque de Brême..... 33
S. Maur, évêque de Verdun..... 34
S[te] Oricule, et S[te] Basilisse, vierges et martyres..... 34
S. Clair, prêtre..... 34
S. Deusdedit, Pape..... 34
S. Kébius, évêque..... 34
S. Grégoire, abbé de Notre-Dame des Ermites..... 34
S. Godefroi, évêque d'Amiens..... 34
Le B. Jean Duns Scot, Frère Mineur..... 35
Le B. François Ximénès de Cisnéros, cardinal archevêque de Tolède..... 35
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 36
Martyrologe romain..... 36
Additions des autres martyrologes..... 36
Martyrologe de la dernière persécution..... 37

Digitized by Google

IX^e^ JOUR.

Dédicace de l'église du Sauveur ou de Saint-Jean-de-Latran... 371
S. Ursin, évêque de Bourges..... 382
S. Théodore Tyron, martyr..... 383
S. Aurèle, évêque d'Ariarathe..... 385
S^te^ Matrone de Pamphilie..... 385
S. Benen, archevêque d'Armagh..... 386
S. Vannes, évêque de Verdun..... 387
S^tes^ Eustolie et S^te^ Sopatra, vierges..... 387
Le B. Raymond Scriptoris, martyr..... 388
Le B. Monald d'Istria, Frère Mineur..... 388
Le B. Barthélemy de Fabriano, Frère Mineur..... 389
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 390
Martyrologe romain..... 390
Additions des autres Martyrologes..... 391
Martyrologe de la dernière persécution..... 392

X^e^ JOUR.

S. Juste, évêque de Rochester, compagnon de S. Augustin de Cantorbéry..... 393
S. André Avellino, clerc régulier Théatin..... 416
S. Georges, apôtre du Velay..... 421
S. Thryphon et S. Respice, martyrs..... 421
S^te^ Nymphe, vierge..... 424
S. Tibéry, S. Modeste et S^te^ Florence, martyrs..... 424
S^te^ Théoctiste, vierge..... 425
S. Gobrien, évêque de Vannes..... 426
S. Jean l'Écossais, évêque de Ratzbourg, martyr..... 426
Le B. Sébastien d'Argire, Frère Mineur Capucin..... 427
La V. Anne Toschel, abbesse..... 429
Noé, patriarche..... 429
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 435
Martyrologe romain..... 436
Additions des autres Martyrologes..... 437
Martyrologe de la dernière persécution..... 438

XI^e^ JOUR.

S. Martin, évêque de Tours..... 439
S. Mennas, martyr..... 464
S. Bertuin, évêque..... 464
S^te^ Tréfine..... 465

Digitized by Google

S. Trémeur, martyr..... 466
S. Blévileguet, évêque de Vannes..... 467
S. Barthélemy, abbé de Grotta-Ferrata..... 467
Le Bienheureux Nicolas et ses compagnons, martyrs..... 468
La V. Mère Thaïs de la Miséricorde, carmélite..... 469
La V. Mère Marie-Catherine, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de la Merci..... 469
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 475
Martyrologe romain..... 476
Additions des autres martyrologes..... 477
Martyrologe de la dernière persécution..... 477

XII[e] JOUR.

S. Martin, Pape et martyr..... 479
S. Nil et S. Théodule, solitaires..... 496
Notice des écrits de saint Nil..... 520
S. Émilien, solitaire en Espagne..... 522
S. Livin ou Liévin, martyr..... 523
S[te] Raphaïlde et S. Brice, martyrs..... 525
S. Cunibert, archevêque de Cologne..... 525
S. Paterne, martyr à Sens..... 526
S. Macaire, évêque de Murray..... 528
S. Lebwin, évêque, patron de Deventer..... 528
S. Théodore Studite, abbé à Constantinople..... 529
Notice des écrits de saint Théodore Studite..... 538
S. Benoît et ses compagnons, martyrs..... 541
S. Astric, archevêque de Strigonie..... 541
Le B. Jean de la Rochelle, Frère Mineur..... 542
Le B. Jacques Vagarelli, Frère Mineur..... 543
Le B. Josaphat, évêque de Poloczk, martyr..... 543
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 544
Martyrologe romain..... 544
Additions des autres Martyrologes..... 546
Martyrologe de la dernière persécution..... 546

XIII[e] JOUR.

S. Nicolas le Grand, Pape, premier du nom..... 548
S. Homobon, marchand..... 581
S. Didace, Frère Mineur..... 583
S. Stanislas Kotska, novice de la Compagnie de Jésus..... 585
S. Véran, évêque de Cavaillon..... 591
S. Mitre, martyr..... 616

Digitized by Google

S. Antonin, S. Zébinas et S. Germain, martyrs..... 618
Ste Ennatha, vierge et martyre..... 618
S. Eutychien et ses compagnons, martyrs..... 619
S. Brice, évêque de Tours..... 619
Ste Tulle ou Tullie, vierge..... 620
S. Floride, évêque de Citadi-Castello..... 621
S. Dalmace, évêque de Rodez..... 621
S. Gendulfe, évêque..... 622
S. Eugène, évêque de Tolède..... 624
Ste Maxellende, vierge et martyre..... 625
Kilien, évêque..... 625
S. Abbon de Fleury, martyr..... 626
S. Siard, abbé..... 627
S. Adalbéron III, évêque de Metz..... 627
S. Baudemir, solitaire..... 628
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 628
Martyrologe romain..... 629
Additions des autres martyrologes..... 630
Martyrologe de la dernière persécution..... 631

XIVe JOUR.

S. Laurent, archevêque de Dublin..... 632
S. Ruf, premier évêque d'Avignon..... 638
S. Sérapion, martyr à Alexandrie..... 644
S. Venerand, martyr..... 644
Ste Venerande, vierge et martyre..... 645
S. Amand, évêque de Rennes..... 645
S. Dubrice, évêque..... 646
Ste Balsamie, nourrice de S. Remi..... 646
Le B. Albien, solitaire..... 647
S. Saens, abbé..... 647
S. Albéric, évêque d'Utrecht..... 650
S. Sérapion, martyr en Algérie..... 650
Le B. Létalde, moine de Cîteaux..... 650
Le B. Nicolas Facteur, Frère Mineur..... 652
Le B. Jean de Liccis, Frère Prêcheur..... 654
Le V. Dom Didier de la Cour, réformateur des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe..... 654
Le V. prêtre François Luquet, confesseur de la foi..... 660
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 661
Martyrologe romain..... 661
Additions des autres Martyrologes..... 662
Martyrologe de la dernière persécution..... 663

Digitized by Google

XV^e^ JOUR.

S^te^ Gertrude, vierge et abbesse..... 66
S. Eugène, apôtre de Tolède, martyr près de Paris..... 66
S. Gurie et S. Samone, martyrs, et S. Abibe, confesseur..... 67
S. Machu, évêque d'Aléta..... 67
S. Malo ou Maclou, évêque..... 67
S. Léonce le Jeune, évêque de Bordeaux..... 67
S. Pavin, abbé..... 67
S. Didier ou S. Géry, évêque de Cahors..... 68
S. Junian, solitaire..... 68
S. Arnoul, évêque de Toul..... 68
S. Léopold, margrave d'Autriche..... 68
Le B. Léon d'Assise, disciple de S. François..... 68
Le B. Albert le Grand, évêque de Ratisbonne..... 68
La B^te^ Lucie de Narni, vierge Dominicaine..... 69
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 69
Martyrologe romain..... 69
Additions des autres Martyrologes..... 69
Martyrologe de la dernière persécution..... 69

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

Pages.

S. Abbon de Fleury, martyr. — 13 n..... 626
S. Acepsime, solitaire. — 3 n..... 138
S. Achéry et S. Guillaume, abbés. — 2 n..... 115
S. Achillas, patriarche d'Alexandrie. — 7 n..... 320
S. Adalbéron, III[e] du nom, évêque de Metz. — 13 n..... 627
S. Agmer, évêque de Senlis. — 7 n..... 323
S. Agricole et S. Vital, martyrs. — 4 n..... 210
S. Albéric, évêque d'Utrecht. — 14 n..... 650
B. Albert le Grand, évêque de Ratisbonne. — 15 n..... 686
B. Albien, solitaire. — 14 n..... 647
S. Allode, évêque d'Auxerre (Translation des reliques de). — 6 n. 300
S[te] Alpaix, vierge. — 3 n..... 127
S. Amand, évêque de Rennes. — 14 n..... 645
S. Amans, évêque de Rodez. — 4 n..... 213
S. Amaranthe, martyr à Alby. — 7 n..... 319
S. André Avellino, clerc régulier théatin. — 10 n..... 416
S. André, confesseur, S. Gurie et S. Samone, martyrs. — 15 n. 670
B. Ange d'Ischitella, Frère Mineur. — 7 n..... 329
V. Anne Toschel, abbesse. — 10 n..... 429
S. Antonin, S. Zébinas, S. Germain, martyrs en Palestine. — 13 n. 618
S. Arnoul, évêque de Toul. — 15 n..... 681
S. Astric, archevêque de Strigonie. — 12 n..... 541
S. Aurèle, évêque d'Ariarathe. — 9 n..... 385
S. Austremoine, apôtre de l'Auvergne. — 1 n..... 25

Digitized by Google

B.

S^te Balsamie, nourrice de S. Remi. — 14 n..... 646
S. Barthélemy, abbé de Grotta-Ferrata. — 11 n..... 467
B. Barthélemy de Fabriano, Frère Mineur. — 9 n..... 389
S^te Basilisse et S^te Oricule, vierges et martyres. — 8 n..... 343
S. Baudemir, solitaire. — 13 n..... 628
S. Beaumer, diacre. — 3 n..... 139
S. Benen, archevêque d'Armagh. — 9 n..... 386
S. Bénigne, apôtre de la Bourgogne, martyr. — 1 n..... 62
V. Bénique Arcelot, confesseur de la foi. — 6 n..... 301
S. Benoît et ses compagnons, martyrs. — 12 n..... 541
S^te Bertille, abbesse de Chelles. — 5 n..... 272
S. Bertuin, évêque. — 11 n..... 464
S. Blevileguet, évêque de Vannes. — 11 n..... 467
S. Brice et S^te Raphaïlde, martyrs. — 12 n..... 525
S. Brice, évêque de Tours. — 13 n..... 619
S. Brinstan, évêque de Winchester. — 4 n..... 236

C.

S Césaire, diacre de Terracine, et ses compagnons, martyrs. — 1 n..... 19
S. Charles Borromée, cardinal, archevêque de Milan. — 4 n... 164
V. P. Charles Faure, fondateur de la Congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. — 4 n..... 249
S^te Christine de Bruzo. — 6 n..... 300
S. Clair, prêtre. — 8 n..... 343
S. Clair, prêtre et martyr. — 4 n..... 235
S. Clair, martyr de la chasteté. — 4 n..... 236
Commémoration des morts (La). — 2 n..... 81
S. Cunibert, archevêque de Cologne. — 12 n..... 525

D.

S. Deusdedit, Pape. — 8 n..... 345
S. Didace, Frère Mineur. — 13 n..... 583
S. Didier, appelé aussi S. Géry, évêque de Cahors. — 15 n..... 680
V. dom Didier de la Cour, réformateur des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe. — 14 n. 654
S. Drel ou Drennalus, évêque. — 1 n..... 53
S. Dubrice, évêque. — 14 n..... 646

Digitized by Google

E.

S. Efflam, S^te^ Honore et S. Gestin, solitaires. — 6 n..... 287
Église du Sauveur ou de Saint-Jean-de-Latran (Dédicace de l'). — 9 n..... 371
S^te^ Élisabeth et S. Zacharie, parents du Saint Précurseur. — 5 n. 263
S. Émilien, solitaire en Espagne. — 12 n..... 522
S^te^ Ennatha, vierge et martyre en Palestine. — 13 n..... 618
S. Engelbert, archevêque de Cologne, martyr. — 7 n..... 324
S^te^ Épistème et S Galation, martyr. — 5 n..... 270
S. Ernest, martyr. — 7 n..... 324
S. Étienne, évêque d'Apt. — 6 n..... 291
S. Eugène, apôtre de Tolède, martyr près de Paris. — 15 n.... 669
S. Eugène, évêque de Tolède. — 13 n..... 624
S^te^ Eustolie et S^te^ Sopatra, vierges. — 9 n..... 387
S. Eutychien et ses compagnons, martyrs. — 13 n..... 619

F.

S^te^ Florence, S. Tibery et S. Modeste, martyr. — 10 n..... 424
S. Florent, évêque de Strasbourg. — 7 n..... 323
S. Flour, premier évêque de Lodève. — 3 n..... 138
V. prêtre François Luquet, confesseur de la foi. — 14 n..... 660
B. François Ximenès de Cisnéros, cardinal, archevêque de Tolède. — 8 n..... 352
B^te^ Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne. — 4 n..... 238

G.

B. Gabriel Ferretti, Frère Mineur. — 14 n..... 651
S. Galation et S^te^ Épistème, martyrs. — 5 n..... 270
S. Gendulfe, évêque. — 13 n..... 622
S. Genest, archevêque de Lyon. — 3 n..... 142
S. Georges, apôtre du Velay. — 10 n..... 421
S. Germain, S. Antonie, S. Zébinas, martyrs en Palestine. — 13 n..... 618
S^te^ Gertrude, abbesse. — 7 n..... 322
S^te^ Gertrude, vierge et abbesse. — 15 n..... 664
S. Géry, appelé aussi S. Didier, évêque de Cahors. — 15 n..... 680
S. Gestin, S. Efflam et S^te^ Honore, solitaires. — 6 n..... 287
S Gilbert, abbé de Fontenelle. — 4 n..... 237
S. Gobrien, évêque de Vannes. — 10 n..... 426
S. Godefroi, évêque d'Amiens. — 8 n..... 347
S. Grégoire, abbé de Notre-Dame-des-Ermites. — 8 n..... 346

Digitized by Google

S. Guénau ou Guénaël, abbé de Landevennec. — 3 n..... 139
S. Guéténoc. — 5 n..... 271
S. Guillaume et S. Achéry, abbés. — 2 n..... 115
S. Guiraud, évêque de Béziers. — 5 n..... 275
S. Gurie, S. Samone, martyrs, et S. André, confesseur. — 15 n. 670

H.

La B^e^ Hélène, clarisse. — 3 n..... 160
S. Homobon, marchand. — 13 n..... 581
S^te^ Honore, S. Efflam et S. Gestin, solitaires. — 6 n..... 287
Le B. Hugues de Chalon, évêque d'Auxerre. — 5 n..... 273
S. Hubert, évêque de Liége. — 3 n..... 123

I.

S. Iltut, abbé. — 6 n..... 287

J.

Le B. Jacques Vagarelli, Frère Mineur. — 12 n..... 543
Le B. Jean de la Rochelle, Frère Mineur. — 12 n..... 542
Le B. Jean de Liccis, Frère Prêcheur. — 14 n..... 654
Le B. Jean Duns Scot, Frère Mineur. — 8 n..... 350
S. Jean l'Écossais, évêque de Ratzbourg, martyr. — 10 n..... 426
S. Joannice, abbé en Bithynie. — 4 n..... 234
Le B. Josaphat, évêque de Poloczk, martyr. — 12 n..... 543
S. Junian, solitaire. — 15 n..... 680
S. Junien de Limoges, reclus. — 6 n..... 286
S. Juste, évêque de Rochester, compagnon de S. Augustin de Cantorbéry. — 10 n..... 393

K.

S. Kébius, évêque. — 8 n..... 345
S. Kerrien, ermite. — 5 n..... 272
S. Kilien, évêque. — 13 n..... 625

L.

S. Laurent, archevêque de Dublin. — 14 n..... 632
S. Lautein, abbé de Silèce. — 1 n..... 67
S. Lebwin, évêque, patron de Deventer. — 12 n..... 529
Le B. Léon d'Assise, disciple de S. François. — 15 n..... 683
S. Léonard, ermite en Limousin. — 5 n..... 282
S. Léonce le Jeune, évêque de Bordeaux. — 15 n..... 677
S. Léopold, margrave d'Autriche. — 15 n..... 682

Digitized by Google

Le Bienheureux Letalde, moine de Cîteaux. — 14 n..... 650
S. Lié, solitaire. — 5 n..... 271
S. Livin ou Liévin, martyr. — 12 n..... 523
La B^e Lucie de Narni, vierge Dominicaine. — 15 n..... 691
S. Ludre. — 4 n..... 232

M.

S. Macaire, évêque de Mussay. — 12 n..... 528
S. Machut, évêque d'Aléta. — 15 n..... 675
S. Malachie, archevêque d'Armagh. — 3 n..... 146
S. Malo ou Maclou, évêque. — 15 n..... 676
S. Marcel, évêque de Paris. — 1 n..... 66
S. Marcien, solitaire. — 2 n..... 100
La B^e Marguerite de Lorraine, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 2 n..... 115
S^te Marie, esclave, martyre. — 1 n..... 54
La V. Mère Marie-Catherine, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de la Merci. — 11 n..... 469
S. Martin, évêque de Tours. — 11 n..... 439
S. Martin, Pape et martyr. — 12 n..... 479
Le B. Martin de Porrès, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — 5 n..... 276
S. Mathurin, prêtre. — 6 n..... 281
S^te Matrone de Pamphilie. — 9 n..... 385
S. Maur, évêque de Verdun. — 8 n..... 343
S^te Maxellende, vierge et martyre. — 13 n..... 625
S. Mennas, martyr. — 11 n..... 464
S. Mieu, abbé. — 2 n..... 114
S. Mitre, martyr. — 13 n..... 616
S. Modeste, S. Tibery et S^te Florence, martyrs. — 10 n..... 424
Le B. Monald d'Istria, Frère Mineur. — 9 n..... 388

N.

S. Naamas, diacre. — 2 n..... 109
S. Namace, évêque de Clermont. — 4 n,..... 232
Le B. Nicolas et ses compagnons, martyrs à Jérusalem. — 11 n. 468
Le B. Nicolas Facteur, Frère Mineur. — 14 n..... 652
S. Nicolas le Grand, Pape, I^er du nom. — 13 n..... 548
S. Nil et S. Théodule, solitaires. — 12 n..... 496
Noé, patriarche. — 10 n..... 429
Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle. — 10 n..... 435
Notre-Dame de Bourbourg. — 12 n..... 544

Digitized by Google

Notre-Dame de Cambron. — 6 n..... 301
Notre-Dame de Foi. — 7 n..... 330
Notre-Dame de Saint-Augustin. — 11 n..... 475
Notre-Dame des Martyrs ou de tous les Saints. — 1 n..... 77
Notre-Dame du Bien-Mourir. — 3 n..... 160
Notre-Dame du Chêne, près de Sablé. — 5 n..... 277
Notre-Dame du Purgatoire. — 2 n..... 119
Notre-Dame du Chêne, à Bar-sur-Seine. — 4 n..... 260
Ste Nymphe, vierge. — 10 n..... 424

O.

Ste Oricule et Ste Basilisse, vierges et martyres. — 8 n..... 343
V. Osius, évêque de Cordoue. — 2 n..... 117

P.

S. Paterne, martyr à Sens. — 12 n..... 526
S. Pavin, abbé. — 15 n..... 679
S. Pierius, prêtre d'Alexandrie. — 4 n..... 211
B. Pierre-Paul Navarro, de la Compagnie de Jésus, et ses compagnons, martyrs au Japon. — 1 n..... 71
S. Pirmin, évêque. — 3 n..... 143
S. Potentin, abbé. — 1 n..... 71

R.

Ste Raphaïlde et S. Brice, martyrs. — 12 n..... 525
B. Raymond Scriptoris, martyr. — 9 n..... 383
B. Raynier, Frère Mineur Capucin. — 5 n..... 275
Reliques (Fête des saintes). — 8 n..... 334
S. Respice et S. Tryphon, martyrs. — 10 n..... 421
S. Rivalin, solitaire. — 1 n..... 71
B. Robert de Loc-Renan, évêque de Quimper. — 4 n..... 237
S. Romain. — 7 n..... 321
S. Rosa, évêque d'Yorck. — 2 n..... 114
S. Ruf, premier évêque d'Avignon. — 14 n..... 638
S. Ruffe, évêque de Metz. — 7 n..... 321

S.

S. Saens, abbé. — 14 n..... 647
Saints (Fête de tous les). — 1 n..... 1
Saints couronnés (Les quatre), frères et martyrs. — 8 n..... 336

Digitized by Google

S. Samone, S. Gurie, martyrs, et S. André, confesseur. — 15 n. 670
B. Sébastien d'Argire, Frère Mineur Capucin. — 10 n..... 427
S. Sérapion, martyr à Alexandrie. — 14 n..... 644
S. Sérapion, martyr en Algérie. — 14 n..... 650
S. Servus de Tuburbe, martyr. — 7 n..... 321
S. Siard, abbé. — 13 n..... 627
B. Simon Ballachi, Frère-lai de l'Ordre de Saint-Dominique. — 3 n..... 160
Ste Sopatra et Ste Eustolie, vierges. — 9 n..... 387
S. Stanislas Kotska, novice de la Compagnie de Jésus. — 13 n. 585
Ste Sylvie, mère de S. Grégoire le Grand. — 3 n..... 140

T.

V. Mère Thaïs de la Miséricorde, Carmélite. — 11 n..... 469
Ste Théoctiste, vierge. — 10 n..... 425
S. Théodore Studite, abbé à Constantinople. — 12 n..... 529
S. Théodore Tyron, martyr. — 9 n..... 383
S. Théodule et S. Nil, solitaires. — 12 n..... 496
S. Tibery, S. Modeste et Ste Florence, martyrs. — 10 n..... 424
Toussaint (Fête de la). — 1 n..... 1
Ste Tréfine, martyre. — 11 n..... 465
S. Tremeur, martyr. — 11 n..... 466
S. Tryphon et S. Respice, martyrs. — 10 n..... 421

U.

Ursin, évêque de Bourges. — 9 n..... 382

V.

S. Vannes, évêque de Verdun. — 9 n..... 387
S. Vellé, solitaire. — 1 n..... 71
S. Venerand, martyr. — 14 n..... 644
Ste Venerande, vierge et martyre. — 14 n..... 645
S. Véomade, évêque de Trèves. — 6 n..... 300
S. Véran, évêque de Cavaillon. — 13 n..... 591
S. Victorin, évêque de Pettau, martyr — 2 n..... 99
S. Vigor, évêque de Bayeux. — 1 n..... 68
S. Vital et S. Agricole, martyrs. — 4 n..... 210
S. Vollon, évêque. — 1 n..... 70
S. Vulgan ou Wilgain, patron de Reus. — 2 n..... 113

Digitized by Google

W.

S^te Wénéfride, vierge et martyre. — 3 n..... 14
S. Wilgain ou Vulgan, patron de Reus. — 2 n..... 11
S. Willehade ou Willebaud, premier évêque de Brême. — 8 n.. 33
S. Willibrord, premier évêque d'Utrecht. — 7 n..... 31
La B^te Willsinda, religieuse de Faremoutier. — 2 n..... 11
S. Winoc, abbé. — 6 n..... 28

Z.

S. Zacharie et S^te Élisabeth, parents du saint Précurseur. — 5 n. 2(
S. Zébinas, S. Antonin, S. Germain, martyrs en Palestine. — 13 n..... 6

ANGERS, IMP. P. LACHÈSE, BELLEUVRE ET DOLBEAU.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
922 C69G C001 v.21
Grande vie des saints : comprenant la vi
3 0112 089239831

Digitized by Google